

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

Bruxelles. — Comptoir universel d'imprimerie et de librairie, V. Devaux et Comp.

LI ARS D'AMOUR,

DE VERTU

ET DE BONEURTÉ

PAR

JEHAN LE BEL

Publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles

PAR

JULES PETIT

de la Bibliothèque royale.

TOME PREMIER.

BRUXELLES
COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Victor DEVAUX et Cie
Rue St-Jean, 26

1867

Il y a dans l'histoire de la littérature française une époque à laquelle on n'a point, ce semble, rendu toute la justice qu'elle mérite ; je veux parler du moyen âge et plus spécialement de ce XIVe siècle « qui commença beaucoup de choses dont quelques-unes ne sont pas encore achevées. » Si on le compare aux deux siècles précédents, on ne peut méconnaître qu'il leur est bien inférieur au point de vue littéraire. Mais aussi quelle époque de trouble et d'agitation que celle où commence la dissolution du vieux monde, se manifestant tantôt par des altérations lentes et cachées, tantôt par de brusques catastrophes. Ce n'est pas l'Église seule qui

est divisée : la société tout entière ne l'est pas moins que l'Église; des changements de dynasties, des guerres interminables, des fléaux meurtriers, l'épidémie et la famine, semblent conspirer pour l'ébranler avec les luttes mortelles où elle s'épuise. Au milieu de tant de calamités, on devrait croire qu'il ne pût rester aux lettres de place pour se développer. Ce n'était plus sans doute l'âge de la poésie et de ses grands récits d'aventures terribles ou touchantes, ce n'était plus le moment des contes gracieux ni des satires fines et moqueuses : l'invention est morte ou du moins paralysée, le fracas des événements extérieurs empêche la méditation calme et féconde, le siècle tout entier est à l'action. Cependant les lettres ne laissèrent pas de fleurir pendant quelques années, et la prose française, grâce aux traductions, s'enrichit alors d'une foule d'acquisitions qu'elle a conservées. Cette langue de la traduction, si rebelle à ce que l'esprit français ne doit pas s'assimiler, comme M. Nisard le fait observer avec justesse, semble naître ou plutôt mûrir tout à point pour exprimer ce qui ne cessera pas d'être vrai. Les tours, moins altérables que les mots parce qu'ils tiennent à l'esprit, sont déjà formés, et l'expression elle-même est pour ainsi dire frappée d'un coin tellement ineffa-

çable qu'une foule de locutions créées alors sont aujourd'hui même à peine surannées.

L'auteur dont nous avons entrepris de publier l'œuvre appartient à cette époque contentieuse où l'on n'écrivait le plus souvent que pour ou contre un parti, mais il est du petit nombre de ceux qui se tiennent à l'écart des luttes sociales et religieuses de ce temps. Lorsqu'il la composa, il n'y avait guère plus d'un siècle que le traducteur des sermons de saint Bernard avait tracé comme une ébauche de la prose française : Gerson n'était pas encore né et Christine de Pisan ne devait commencer à écrire qu'environ cinquante ans plus tard ; l'auteur de l'*Art d'Amour* devançait donc ces écrivains plus connus que lui, à qui l'on a attribué l'honneur d'avoir, pour la première fois, donné droit de cité dans la langue française aux grands noms de la littérature et de la philosophie antiques. Venu au déclin de la scolastique, il n'a pas pu se soustraire complétement à l'influence de celle-ci : le syllogisme et les distinctions subtiles tiennent encore une grande place dans son œuvre ; mais les idées générales, qui sont comme le patrimoine de l'humanité, n'y sont pas non plus étouffées sous de stériles et nébuleuses arguties. Lorsque l'écrivain sort de la scolastique pour entrer dans le

domaine des idées générales, son langage devient nerveux et serré, il acquiert une concision, une netteté, une clarté qui font pressentir les moralistes du grand style, les La Rochefoucauld, les Pascal, lės La Bruyère. Je ne prétends pas dire qu'il soit original : ses traits les plus remarquables sont la plupart de pures traductions ; mais, comme il a su rajeunir la langue latine et comme il est déjà français à une époque où la langue française semble sortir à peine de ses langes ! Est-il vrai, comme on l'a dit, que la scolastique ait apauvri l'homme et tué en lui l'idée de l'humanité ? Ce n'est point ici le lieu de le nier ou de l'assurer et je n'ai point qualité pour faire l'un ou l'autre. Mais je ne puis me dispenser de reconnaître qu'au milieu des obscurités et des embarras d'une dialectique passablement diffuse, qui s'obscurcit encore à son passage de la langue latine dans la langue française, on est quelquefois frappé des vives clartés qui surgissent soudainement pour éclairer les sentiments vrais et durables de l'âme. Il y a donc encore des esprits qui n'ont pas épuisé toutes leurs forces dans les luttes du siècle et dans lesquels la pensée reste vive et puissante, autant qu'elle le sera à d'autres âges plus heureux, qui recueilleront le fruit de ces essais et de ces efforts longtemps méconnus.

L'écrivain dont l'œuvre voit ici pour la première fois le jour, n'a point encore été signalé sous son vrai nom dans l'histoire des lettres. On verra qu'une des causes de cette obscurité est la précaution qu'il a prise d'envelopper son nom dans une énigme assez embrouillée, un *engin ;* une autre raison qu'on en pourrait apporter c'est que le début de l'ouvrage n'est pas fait pour donner une haute idée de la suite et pour piquer la curiosité du lecteur. Pour n'avoir lu que le commencement du livre, M. Paulin Paris en a porté un jugement qui ne devait pas tenter les amateurs de la vieille littérature ; le même critique n'a pas été plus heureux dans le déchiffrement de l'engin, qu'il avait d'ailleurs mal lu : comme l'opinion qu'il exprime est en quelque sorte indivisible, je vais la reproduire en entier, d'après les *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, t. V, nº 621 :

« *Traité des différentes sortes d'amour et d'amitié.* — Volume *in fº mediocri* de 243 ff. vélin, à 2 colonnes ; une miniature, vignette et initiale ; XVᵉ siècle. Relié en maroquin rouge aux armes de Béthune sur les plats et au chiffre de Philippe de Béthune sur le dos. (Anc. Bibl. Béthune. *Ste-Palaye*, not. 515.) — Le titre frappé sur le dos de la reliure est : *Traité de la*

concorde de l'amitié, où sont les armes de Béthune, etc. »

Après des considérations purement bibliographiques sur l'histoire du codex et de la maison de Béthune, M. Paulin Paris ajoute :

« J'avouerai sincèrement que je n'ai pas eu le courage de lire longtemps de suite cet énorme traité des différentes espèces d'amour et d'amitié. Je n'y ai vu qu'une suite rarement interrompue de sentences tirées de Senèque, de la Bible, de Perse et de tous les auteurs anciens. L'auteur s'attache à distinguer toutes les nuances de nos affections : à propos de concorde et d'amitié, il fait l'histoire de tous les sentiments vertueux qui s'y rattachent. Il paraît avoir plusieurs fois trouvé que la langue française était incomplète dans l'expression de certaines passions. Ainsi, f° 121, on voit qu'il s'impatiente de ne pouvoir nommer d'un seul mot *l'appétit des hommes* (honneurs ?), c'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui *ambition*. Un peu plus loin il propose de créer un mot qui est resté dans la langue. « Ce chapitre, dit-il, f° 129, détermine d'une « vertu qui peut estre nommée *affabilité*, c'est-à-dire « *délectable parole*.... Ceste vertu, comme dit est, n'a « mie propre nom ; mais on la peut appeler *affabilité*. « ou *délectable parole*, quant cil qui l'a délectable est

« et gracieux en ses paroles. » Ce mot eut beaucoup de peine à trouver grâce au XVIIe siècle devant les réformateurs de la langue. « Il est français, disait Patru, j'en « conviens, mais laissons-le dire aux autres. » Sa création n'en est pas moins le plus beau titre de gloire de l'auteur de notre *Traité des différentes sortes d'amours.*

« L'ouvrage est divisé en trois parties : « La pre- « mière partie si est d'amours ; la seconde de vertus ; « la tierce si est de boneureté (f° 243). »

Les premiers mots sont : « A vous je ; je vous ; moy « vous, et vous moy pardurablement à demourer, ainsi « que la fragilité de la matière le requiert. » On peut juger d'après cela du style de notre auteur. A la fin du second chapitre et à la fin du dernier, il cherche à nous faire deviner quel était son nom. Il est effectivement parvenu à nous mettre martel en tête, mais je doute fort du résultat de nos tentatives. On en va juger : voici comment il s'exprime :

« Pour qui est fait et qui le fist
Par ces vers ci le vous descript.
Très bien pourez savoir les nons
Mès le sens est à reculons
Mis pour pistraire le berseil.
Or le ferez, car il m'est bel.

Avenant le surnom avés
A Sem sans chef se l'adjoustés.
Se vous savés dire en tihois
Mettre en françois le nom aurez.
Se le surnom savoir voulés
Au contraire d'amours joignés
Ekené en retournant
Et tertu or va avant.

« Voilà certes une énigme digne du Sphinx ; heureusement nous ne risquerions pas notre vie en refusant de la deviner. Essayons cependant. Je trouve dans *pistraire le berseil*, à quoi j'ajoute la lettre M (*Sem* sans chef), les mots *Raimbert le Pelissier*. Voilà pour le nom de l'amphigourique auteur ; car le *sens est à reculons*, c'est-à-dire l'indication de l'auteur avant celle du protecteur. Dans les six vers suivants je reconnais que le verbe *mettre* se dit en allemand *Seken*, sans doute fréquemment prononcé *Seghen* ; j'en fais le nom français *Seguin*. Quant au surnom, le contraire *d'amour* étant la *Hayne*, je prends la lettre N, laquelle combinée avec NEK nous donne *Hennequin*. Ouff !! Reste pourtant encore *tertu or va*, qu'en désespoir de cause j'écris : *tertu or vas*, et que je traduis *tu trouveras*. Si vous n'êtes pas content, lecteur, cherchez vous-même, car pour moi, de grand cœur, *j'en donne ma langue aux chiens*. »

Il ne nous sera pas malaisé de démontrer que l'interprétation de M. Paulin Paris repose sur plusieurs lectures fautives et sur une linguistique un peu capricieuse. Le *thiois* ni l'allemand n'ont jamais traduit *mettre* par *seken* prononcé *seghen; sens, sem*, *ekene* sont des mots mal lus. L'engin lui-même était déjà bien assez encombré de finesses plus ou moins obscures, sans qu'il fût nécessaire de le compliquer encore par des modifications de mots et des arrangements arbitraires. Ainsi l'auteur n'entend pas dire qu'il a interverti l'indication de ceux qu'il désigne dans le premier vers : *Pour qui est fait et qui le fist*. En outre, les éléments chronologiques du problème ne permettent plus de douter du rôle qu'il faut assigner à chacun des deux personnages dans l'interprétation de l'énigme et surtout ils n'autorisent pas plus que le texte lui-même à transposer ces rôles. Une autre raison pour qu'il en soit ainsi, c'est que cette circonstance, en ce qui concerne l'auteur, se retrouve encore une fois indiquée et très-clairement dans la pièce de vers finale :

« A vos ki cest livres lirés
Vous prie cil ki s'est nommés
Ki cest livre ainsi dit a,

. . . .

Ekeve en retournant
Et tertu. Or va avant. »

Bien évidemment il s'agit ici de l'auteur, et cet auteur qui s'est déjà nommé, se qualifie encore une fois dans le même distique que nous lisons à la fin du premier engin. Nous devons donc admettre que le premier nom est celui du personnage à qui le livre est offert, le second celui de l'écrivain.

Relisons d'abord l'engin, que nous ferons suivre d'une transcription un peu paraphrasée :

Pour qui est fait et ki le fist
Par ces vers ci le vous descrist.
Très-bien porrés savoir les noms ;
Mais le sein a à reculons
Mis pour pis traire le bersel.
Or le ferés ; car il m'est bel.
Avenant le sournon arés
A sein seins cief se l'ajoustés.
Se vous savés dire en tyois,
Mettre en franchois les nons au rois.
Se le sornon savoir volés,
Au contraire d'amours joindés.
Ekeve, en retournant,
Et tertu. Or va avant.

Pour qui ce livre a-t-il été fait, qui l'a fait ? C'est la

double question que l'auteur propose à résoudre dans les vers qui suivent. Vous pourrez très-facilement connaître les noms, dit-il, mais prenez garde que le *sein* (*alias* seing, *signum*), la forme écrite du nom, est mise au rebours pour *pis traire le berseil*, c'est-à-dire pour augmenter la difficulté d'atteindre le but. *Or le ferés*, *car il m'est bel*, est une de ces finesses que je signalais tantôt : « Vous y réussirez cependant, car *il* me plaît ou *il* m'est agréable, *il* m'est bel. » Remarquez bien ce pronom qui en dit plus qu'il n'est gros : qu'il représente le nom ou le membre de phrase *or le ferés*, en supposant que la construction se complète par *que vous le fassiez*, il importe peu : l'objectif est déterminé et il est placé à rebours, c'est Bel, qui se lit à l'envers Leb. Mais vous aurez le complément du nom, *avenant le sournom arés*, si vous l'ajoutez, le nom lui-même que vous connaissez déjà, à la partie qui en est écrite, sauf le chef, la première lettre, B ; or ce complément n'est que la reproduction de la première partie du nom et en lisant celui-ci en entier, régulièrement ou à rebours, vous obtenez toujours Le Bel. C'est le nom du personnage pour qui le livre est fait.

Ce qui suit appartient à la seconde question : « Si vous savez parler la langue flamande, le thiois ou

bas-allemand, il vous faut mettre *en franchois* le nom du roi. » Remarquons ici tout premièrement que mettre *en franchois* ne veut nullement dire *traduire en langue françoise*, mais que c'est un jeu de mots destiné à donner le change au lecteur et à le dérouter : cela signifie simplement mettre en désordre, en fragments, bouleverser, c'est-à-dire réduire en anagramme le nom du roi traduit en thiois. S'il fallait prendre la locution *en franchois* avec sa signification littérale et actuelle, les deux vers qui en dépendent n'auraient pas le moindre sens raisonnable. Mais de quel roi s'agit-il? peut-être du roi de France Charles V (1364-1380); plus probablement du roi de Bohême, l'empereur d'Allemagne Charles IV (1348-1378), tous deux contemporains de l'auteur, tous deux d'ailleurs élevés à la cour de France et possédant le goût des lettres. Or ce nom de *Charles* devient KAREL dans une bouche flamande ou thioise, et il fournit alors l'anagramme ARKEL. Le prénom est indiqué par le même procédé : *le contraire d'amour*, c'est *Haine*, anagramme JEHAN; et l'auteur achève enfin de se qualifier par le distique final : *Ekeve en retournant et tertu*, dont le renversement fournit la lecture : EVEKE-UTRET. De 1342 à 1364, le siége épiscopal d'Utrecht a été effectivement occupé par Jean

d'Arkel, qui fut, en cette dernière année, transféré au siége épiscopal de Liége. Peut-être le troisième vers indique-t-il, d'une façon assez obscure à la vérité, que les deux personnages ont le même prénom, *nom* étant opposé à *sein* avec une sorte d'intention. Mais il n'est pas douteux qu'il s'agisse ici de Jean le Bel, et ce que nous connaissons de l'existence à la fois mondaine et savante de ces deux hommes d'Église, nous permet de supposer sans trop de témérité qu'ils durent être liés d'amitié.

Après les savantes recherches de M. Polain concernant la personne de Jean le Bel, il reste peu de chose à dire de celui-ci. On sait que l'épitaphe du célèbre chroniqueur a été retrouvée dans un manuscrit de H. Vanden Berch appartenant au comte de Grunne et que les indications qu'elle fournit confirment singulièrement les conjectures de M. Polain; elle fixe la date de la mort de Jean le Bel au 15 février 1370. Cette épitaphe, qui a été publiée dans le *Beffroi*, se lisait autrefois dans la cathédrale de Liége. Je la reproduis d'après la revue brugeoise, sauf une légère modification évidemment exigée par la prosodie :

SUBJACET HUIC SILICI VERACIS CORPUS AMICI
EQUI, PRUDENTIS, GRATI, LARGI, SAPIENTIS,
NEC NON INSIGNIS, SUA DANDO MUNERA DIGNIS,

NOMINE JOHANNES BELLI QUI FIDUS IN ANNIS
ABSQUE DOLO VIXIT, DECORI PRECORDIA FIXIT.
HUJUS CANONICUS FUIT ECCLESIE CATHEDRALIS :
OBTINUIT PRIUS ILLUM PREPOSITUM SPECIALIS
JOHANNES. XPISTE QUEM CELI CULMINE SISTE.
XPISTI MILLENO TER C ANNO SEPTUAGENO
LUCE TER V FEBRUI MORTE PREMENTE RUI.

Outre la date de la mort de Jean le Bel, cette inscription nous apprend qu'il avait été prévôt de la collégiale de Saint-Jean avant d'être chanoine de Saint-Lambert. Ce sont, d'ailleurs, les seules et insignifiantes particularités nouvelles qu'elle nous fournit touchant sa biographie. Je me contente de signaler aux amateurs de rapprochements délicats, l'insistance avec laquelle l'auteur de ces vers appuie sur les qualités qui faisaient de le Bel un véritable ami, qualités qui sont énumérées exactement de la même manière par Jean d'Arkel dans son *Traité de l'Amitié ;* comme ce dernier était évêque de Liége à la mort de le Bel et qu'il lui survécut huit ans, il ne serait pas impossible que l'épitaphe eût été composée par lui comme un suprême monument de l'affection qui les avait unis et à laquelle il avait consacré une grande partie de *li Ars d'Amour.*

Hemricourt nous a laissé un portrait vivant du

magnifique chanoine de Saint-Lambert. Ce n'est que par de sèches chroniques que nous connaissons Jean d'Arkel, le type du prélat au XIVe siècle. C'est dans les faits mêmes qu'il nous faut démêler les traits de cette opulente et aventureuse existence, qui conciliait sans trop d'embarras la dignité pontificale avec l'amour des lettres, avec le luxe et les plaisirs du siècle, avec les intrigues et le tumulte des affaires, sans mépriser les grands coups d'épée et les brillants faits d'armes.

La date de la naissance de Jean d'Arkel n'est pas exactement connue, mais elle doit se placer en 1314, d'après les termes de la bulle pontificale qui l'élevait à l'épiscopat. Il était le quatrième des neuf enfants de Jean, seigneur d'Arkel, dixième de ce nom, mort en 1355, et d'Ermengarde, fille du comte Othon de Clèves, nièce de l'archevêque de Cologne, Henri de Wernenbourg. Buchelius remarque dans ses annotations sur Héda, qu'il paraît avoir reçu au baptême les noms de Jean-Arnould, mais qu'il n'a pu trouver nulle part des preuves authentiques de cette assertion produite par quelques auteurs. Foullon lui attribue également une qualification assez embarrassante : *Joannes Arquelius*, dit-il, *quem codices aliqui etiam* DEIQUIUM *vocant*. Faut-il voir dans ce mot une détestable latinisation

de Gottfried ou de quelque nom de ce genre, ou bien la soudure hybride d'une préposition française avec un nom géographique traduit d'une façon barbare? Je l'ignore et je ne m'en occuperai guère autrement que pour le signaler. Cependant j'ajouterai que je n'ai jamais rencontré la variante de Foullon dans aucun des nombreux manuscrits que j'ai eu l'occasion de feuilleter et que je n'ai pas davantage reconnu l'existence d'une localité ou d'un fief du nom de *Eyck* dans les domaines relevant de la maison d'Arkel.

Ce n'était nullement une famille obscure que celle des Arkel : on les faisait descendre en droite ligne d'Hercule, de Cassandre et des quatre fils Aymon et on les regardait comme les plus anciens barons de la Batavie : ce n'est cependant qu'en 641 que la légende cède le pas à l'histoire, et qu'apparaît le premier seigneur encore assez peu authentique du pays d'Arkel, plus peuplé alors, dit la chronique d'Egmont, de cygnes sauvages, de loups et de fauves de toute espèce que de descendants d'Adam. L'auteur inconnu des annales de la maison d'Arkel ne fait toutefois remonter l'origine de celle-ci qu'au Xe siècle : « Sous le règne de Thierry II, comte de Hollande, dit-il, arriva dans ce pays un noble chevalier, nommé *Heynemann*, issu d'une illustre

famille de la Hongrie : ses parents avaient été chassés de leur patrie à la suite des guerres et lui-même, avec les siens, avait erré longtemps de pays en pays pour exercer le noble métier des armes et pour accroître le renom de sa valeur. Le jeune chevalier était beau, hardi, magnanime et doué d'une force peu commune. Il avait d'abord pris du service en France, puis avait passé en Allemagne ; l'empereur Othon III, enchanté de ses prouesses, le chargea d'une mission en Frise. Heynemann demeura un an auprès du lieutenant de l'empereur dans cette contrée. La fille de son hôte, nommée *Gella*, s'étant éprise de lui, ils partirent un beau jour en secret et se retirèrent à la cour de Thierry II, où ils se marièrent. Le comte de Hollande fit don de quelques terres aux jeunes époux, qui eurent ainsi une résidence près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Lederdam et une autre au village d'Arkel. Heynemann eut deux enfants de sa femme et mourut en 992. »

A côté de ces légendes romanesques, il se conservait dans les souvenirs populaires des traditions d'exploits héroïques accomplis par les ancêtres de l'évêque Jean ; son propre père s'était distingué à la bataille de Cassel, auprès de Guillaume de Hainaut, son suzerain au titre

du comté de Hollande ; un de ses frères avait été tué dans un tournoi à Dordrecht, et lui-même quitta souvent la crosse pastorale pour l'épée et la mître pour le casque. C'était un reste des habitudes belliqueuses de son temps et de sa famille ; d'ailleurs il eût été difficile même aux prélats de s'affranchir totalement du service féodal et de demeurer étrangers à la guerre, tant celle-ci tenait encore une grande place dans leurs occupations mondaines ; le même siècle nous montre un évêque de Châlons mourant à la bataille de Poitiers , qu'il avait provoquée de toutes ses forces, et un archevêque de Sens, surpris dans la mêlée au nombre des prisonniers de cette journée fatale. Si Jean d'Arkel avait besoin d'une justification que nous n'entreprendrons pas, qu'on se rassure, nous ajouterions que sa modération et sa générosité faisaient oublier en lui le vainqueur presque toujours heureux de ses turbulents vassaux.

Ce n'est point ici le lieu de retracer en détail l'histoire de ce prélat ; nous nous bornerons à une esquisse rapide de sa carrière : aussi bien les circonstances qui nous intéresseraient le plus , celles qui se rattachent à sa vie littéraire , nous font presque entièrement défaut et les chroniqueurs n'ont fait que les effleurer. En 1342,

n'étant âgé que de vingt-huit ans, il fut élevé au siége épiscopal d'Utrecht. Il était précédemment chanoine du chapitre de cette ville et, sans doute, il avait fait ses premières études dans cette ancienne et féconde école d'Utrecht, qui avait brillé avec tant d'éclat dès avant Charlemagne et qui continua à jeter encore quelques vives lueurs pendant le XIVe siècle. Probablement aussi alla-t-il se perfectionner à Paris. Paris est la France, dit-on de nos jours : au moyen âge on pouvait dire que Paris était l'Europe; cette ville fut pour la civilisation de cette époque ce qu'avaient été Athènes pour la civilisation antique et Rome pour la chrétienté. L'université de Paris était alors le foyer de l'intelligence et le centre des esprits cultivés ; toutes les nations y avaient fondé des maisons où la jeunesse lettrée venait compléter ses études. Que n'a-t-on pas dit des systèmes d'éducation du moyen âge? Pourtant, à en juger par les hommes qu'il a produits, il ne devait pas être aussi ennemi de la logique et de la liberté qu'on veut bien le croire, et notre civilisation moderne si fière et si sûre d'elle-même pourrait, malgré tous ses progrès, faire au passé plus d'un utile emprunt. Les relations de Jean d'Arkel avec la cour de Jean de Beaumont, où il rencontra tant d'hommes

distingués par leur talent et par leur savoir, durent achever cette éducation toute française dont son œuvre porte le sceau.

La protection du comte de Hainaut ne fut pas non plus étrangère à sa promotion au siége d'Utrecht. Déjà après la mort de Jean de Diest, Benoît XII avait nommé Nicolas Capucci à l'évêché d'Utrecht, pour trancher le différend qu'avait soulevé la division des votes capitulaires, favorables à la fois à Jean d'Arkel et à Jean de Bronkhorst, précédemment éliminé à la demande de Guillaume de Hainaut et de Hollande, lorsqu'il s'était agi de remplacer Jacques Oosthorn, le prédécesseur de Jean de Diest. Nicolas Capucci, devenu cardinal, renonça à l'évêché d'Utrecht en recommandant l'élu Jean d'Arkel, qui se trouvait alors à Rome; la nomination de celui-ci fut confirmée par Clément VI.

La bulle pontificale qui notifie cet acte au chapitre d'Utrecht est datée du XII des calendes de décembre, la première année du Pontificat de Clément VI (20 novembre 1342). Les quelques lignes suivantes, que nous en extrayons, confirment ce que nous savons déjà par les chroniqueurs. Le pape, après avoir exposé comment le siége d'Utrecht est devenu vacant par la résignation volontaire de Nicolas Capucci et combien il a à cœur

d'y porter un homme en état de soutenir et d'accroître l'éclat de cette église, ajoute : « Après en avoir diligemment conféré avec nos frères, nous avons enfin jeté les yeux sur notre cher fils Jean d'Arkel, élu d'Utrecht, chanoine de votre église, constitué dans l'ordre du diaconat et dans la vingt-huitième année de son âge, homme versé dans la connaissance des lettres, recommandable par l'honnêteté de sa vie et de ses mœurs, affable dans ses relations, prudent dans les choses spirituelles, circonspect dans les temporelles et louablement orné du mérite de ses nombreuses vertus, comme nous l'avons appris par des témoignages dignes de foi. » On voit que Jean d'Arkel n'avait pas, tant s'en faut, atteint l'âge de trente-cinq ans requis par les règles canoniques pour obtenir la dignité épiscopale ; mais si le pape, usant de ses pouvoirs, l'avait relevé de cette incapacité par une dispense que justifiait assez le mérite personnel de l'élu, le comte de Hollande, qui avait cependant poussé activement à sa nomination, ne jugea point celui-ci habile à le représenter lui-même dans l'administration temporelle du pays d'Utrecht ; à cause même de sa minorité politique, il l'appelle le *candidat* et non l'*élu*, distinction fondée dans le droit féodal, et par des actes donnés pendant la vacance du

siége, en 1340, il établit son lieutenant dans le pays d'Utrecht non le prélat ou l'élu, mais le père de celui-ci qui se nommait également Jean d'Arkel. Le nouvel évêque fut consacré à Rome même, par le cardinal-évêque d'Albano, le jour de la Saint-Marc (25 avril) 1343. Immédiatement après il s'achemina vers la Hollande et le 8 mai suivant il fit son entrée à Utrecht en grande pompe.

« Jean d'Arkel, dit Heda, était un jeune homme noble, très-instruit et très-laborieux, singulièrement versé dans les lettres sacrées et les profanes » — « homme de conseil et homme de guerre, » ajoute Zantfliet. Il n'y a d'ailleurs qu'une voix sur son compte dans toutes les chroniques : Raoul de Rive l'appelle un homme éminent par les grandes qualités dont il est doué au physique et au moral ; « Il s'était fait une grande réputation, dit Fisen, au dedans et au dehors, en paix comme en guerre. » Heussen, après tous les autres, lui attribue une érudition peu commune ; tous les historiens rendent le même hommage à son caractère et celui-ci est excellemment dépeint dans cette courte phrase empruntée, je crois, à Guillaume de Berchen, auteur d'une des plus anciennes chroniques des sires d'Arkel : *Vir minime tenax injuriarum et non*

minus ingenio clemens ac propensus ad ignoscendum. Heda fait encore de lui cet éloge remarquable, après l'énumération de ses guerres et de ses rigueurs quelquefois terribles : « Enfin, dit-il, cet évêque illustre dans la guerre et toujours vainqueur, l'esprit cependant toujours incliné à la paix, rétablit tout son diocèse dans sa première splendeur et lui rendit son ancienne liberté ; il paya toutes les dettes du trésor contractées par lui ou par d'autres, fit relever les églises détruites et se plut à les enrichir, entre autres l'église métropolitaine, ainsi que les couvents, d'ornements précieux et de riches bibliothèques ; car il était extrêmement instruit et il composa lui-même de grands ouvrages encore existants. Libéral et magnifique, usant largement de ses biens avec ses amis, charitable envers les pauvres, gardien sévère de la justice et vengeur inflexible du crime, on le voyait, après avoir adouci les tribulations de son peuple, s'appliquer lui-même comme un novice à la vertu et à la sainteté. » Et plus loin : « Nous nous sommes étendu, ajoute-t-il, sur la vie de ce prélat à qui nous ne trouvons pas d'égal depuis la fondation de l'Église d'Utrecht ; les nombreux voyages qu'il avait faits en tant de contrées lui avaient donné la science des hommes et celle des choses ;

il s'appliqua surtout avec succès aux belles-lettres et à l'éloquence françaises dans lesquelles il excellait. » De ces grands ouvrages que lui attribuent les chroniqueurs, il ne nous reste que *Li ars d'amours*, *de vertus et de boneurté*.

Lorsque Jean d'Arkel prit possession de son évêché d'Utrecht, le 8 mai 1343, il le trouva dans une situation des plus déplorables; son premier soin fut d'éteindre les dettes dont l'incurie de Jean de Diest avait obéré le diocèse et de rentrer en jouissance des territoires engagés pour pallier les vices d'une administration ruineuse. Il prit alors une résolution qui peint bien son caractère élevé et généreux. Afin de diminuer les dépenses que sa présence occasionnait, il remit le soin des affaires à son frère Robert d'Aspres et se retira seul à l'étranger pendant plus d'une année. Quelques auteurs disent qu'on ignore le lieu de sa retraite; d'autres désignent, avec plus de vraisemblance, la ville de Grenoble; le fait est qu'on n'a trouvé nulle part de traces de son séjour et les informations que j'ai fait prendre dans le Dauphiné n'ont rien révélé du mystère dont le digne prélat a voulu s'envelopper. Il fut tiré de sa retraite en 1345 par un message de son frère qui lui annonçait que le comte Guillaume de Hollande

était venu assiéger Utrecht, sous un prétexte futile : Jean d'Arkel revint aussitôt dans son pays, il sollicita des secours auprès de Jean de Beaumont, oncle de Guillaume, et il réussit à faire sa paix avec ce dernier ; mais son premier soin, après la conclusion de la paix, fut d'infliger un châtiment exemplaire aux vassaux infidèles qui avaient aidé Guillaume, au mépris de leur serment : l'exil, le fer et le feu firent inexorablement justice des traîtres.

Cependant la restauration financière que Jean d'Arkel avait entreprise n'était pas terminée ; depuis son retour, il s'y appliquait personnellement avec une nouvelle ardeur, lorsque son frère Robert fut tué à la bataille de Waleffe (21 juillet 1347). L'évêque fut vivement affecté de cette perte : son diocèse était encore écrasé sous d'énormes dettes ; il en remit l'administration à six hommes nobles, chanoines et chevaliers, et il quitta de nouveau sa patrie pour se retirer à Verdun et ensuite à Tours, où il reprit son existence obscure et modeste de Grenoble. Il quitta Tours le 13 juin 1348, mais en arrivant à Utrecht, il eut le chagrin de reconnaître que les administrateurs auxquels il avait confié ses affaires n'avaient fait qu'aggraver les charges du trésor au lieu de les alléger. En

outre, la situation politique de l'évêché, par rapport à la Hollande, s'était compliquée par des discordes irréconciliables; Jean d'Arkel dut endosser encore son harnois de guerre ; le chevalier effaçait le prélat. Les années qui suivent son retour de la France n'offrent qu'une suite de batailles, de siéges, de pillages, d'incendies , de répresailles sans merci et quasi sans trève ; les factions des *Hoeks* et des *Cabilliaux* nées en 1350 , viennent encore attiser ces dissensions ; le père de Jean d'Arkel était un des principaux chefs des Cabilliaux. En 1351, les administrateurs constitués en 1347 signifièrent à l'évêque qu'ils ne voyaient plus aucun moyen de faire face aux obligations qu'ils avaient contractées ; lui-même ne possédait plus qu'un seul château, celui de Vollenhoe ; il les déchargea alors d'une partie de leur mandat, nomma le doyen d'Utrecht son vicaire et partit pour Rome sans aucune suite. Au bout d'un certain temps ses délégués le sommèrent de revenir à Utrecht pour reprendre lui-même la direction des affaires. Il y revint, en effet, mais ce fut pour leur déclarer la guerre et pour remporter sur eux une suite de victoires qui n'embrassent pas moins de quatre ou cinq années; abandonné des siens, il suffit seul à tout : il solda ses dettes, dégagea les châteaux et les

terres engagés par ses prédécesseurs, réduisit ses orgueilleux vassaux, détruisit les pillards, rasa leurs repaires, construisit des églises et sut user de tant d'avantages avec une grandeur d'âme qui l'en rendait vraiment digne. Pendant l'hiver de 1355, il se voit derechef en butte à une aggression, bien inattendue cette fois, celle de Guillaume de Bavière lui-même, qui, sans prétexte connu, était venu ravager tout le territoire du prélat. Celui-ci se met en campagne et les représailles qu'il exerce dès le début, lui assurent bientôt une paix honorable. De grands travaux l'absorbent ensuite pendant quelque temps, mais les hostilités souvent renaissantes de ses sujets et de ses voisins le forcent à tenir la campagne à peu près sans relâche jusqu'en 1364, que nous le retrouvons à Avignon. poursuivant aux pieds du Souverain-Pontife le règlement de ses différends avec les chanoines de son chapitre d'Utrecht. Sa cause n'était pas encore près d'être vidée dans le temps qu'Urbain V nomma Engelbert de la Marck à l'archevêché de Cologne ; soit que le pape désirât de voir finir l'affaire d'Utrecht, soit qu'il voulût reconnaître le mérite personnel de notre prélat, il gratifia celui-ci de l'évêché de Liége. Jean d'Arkel fit son entrée dans cette ville, le 30 mai, accompagné d'une brillante escorte.

Le pays de Liége n'était pas moins troublé en ce moment par les convoitises de ses ennemis du dehors, que par le travail politique qui fermentait dans son propre sein. Aussi les commencements du nouveau règne furent-ils loin d'être paisibles. Engelbert avait laissé à son successeur la tâche d'achever l'accession du comté de Looz à la principauté. Jean d'Arkel était cependant incliné à ménager la paix ; il y eut même quelques conférences infructueuses pour faire terminer ce différend par les lois et le duc de Brabant alla jusqu'à offrir sa médiation ; mais Arnoul de Rummen étant devenu plus arrogant que jamais et continuant de faire des incursions ruineuses sur le territoire de Liége, on résolut d'aller l'attaquer dans son château de Rummen, qui fut emporté après neuf semaines de résistance. L'évêque, monté sur un palefroi blanc caparaçonné aux armes de Looz, dirigeait en personne le siége, à la tête de ses sujets. La garnison se rendit à discrétion, le commandant eut la tête tranchée et cent quatre-vingts personnes furent conduites au château de Moha, après quoi les Liégeois mirent le feu au château de Rummen et le démolirent entièrement. Arkel donna en cette circonstance un nouvel exemple de sa modération et de l'élévation de son esprit. Ne croyant pas que la

victoire obtenue par la force matérielle lui donnât un titre de possession équitable, il fit soumettre ses droits et ceux de son adversaire vaincu à une discussion sérieuse et impartiale, qui eut pour résultat d'assurer à l'évêché la jouissance pacifique de la plus importante de ses provinces.

Mon intention n'est pas de retracer les orages qui troublèrent de nouveau la tranquillité du pays, les troubles suscités à Thuin, en 1372, et les suites fâcheuses de cette émotion populaire qui gagna rapidement tout le pays et qui amena le rétablissement définitif du tribunal des Vingt-deux, créé d'abord en 1343 et supprimé violemment après quelques mois d'existence. On connaît assez cette institution remarquable dont l'équivalent ne se retrouve dans celles d'aucun autre état monarchique et qui ne disparut qu'à la fin du XVIII[e] siècle, avec l'antique constitution dont elle avait été l'un des rouages les plus actifs : « Cédant à l'enivrement où la continuité de ses succès plongeait la démocratie, dit M. Borgnet, ce tribunal prétendit, contre la teneur du traité qui l'avait institué, soumettre à sa juridiction le prince lui-même. » Jean d'Arkel résista, et sa résistance sauva le pays du plus grand danger qu'il pût courir alors, celui de rouler dans l'anarchie ; il ne put

cependant étouffer une nouvelle guerre civile, dont l'issue lui fut favorable, mais il se montra fort modéré dans ses prétentions ; la paix de Caster, en 1376, maintint les Vingt-deux en exemptant le prince et son clergé de leur juridiction.

Ensuite l'évêque consacra tous ses soins â se disposer à une mort chrétienne : ennuyé et fatigué du bruit et du tumulte de la cour, il s'était fait un lieu de retraite au voisinage des Guillemins, dans le faubourg d'Avroi, où il allait chaque jour vaquer à ses exercices de piété et se délasser de ses affaires. Enfin il cessa de vivre le 1er juillet 1378. Son corps fut transporté à Utrecht et inhumé dans l'église Saint-Martin ; ses entrailles, déposées dans un vase de plomb, restèrent à Liége ; Loyens, dans son *Recueil héraldique des Bourgmestres*, décrit sa sépulture et les blasons qui la décoraient, avec l'épitaphe qu'on lisait encore de son temps à l'entrée du chœur des Guillemins.

Van Zomeren, après avoir représenté Jean d'Arkel comme un vaillant homme de guerre qui avait gouverné son évêché autant par le glaive que par la crosse pastorale, dit qu'il laissa un fils naturel, ce qu'aucun écrivain n'avait signalé jusque-là, à sa connaissance. Il est trop vrai que la régularité et la discipline étaient

loin de fleurir alors au sein du clergé régulier et du clergé séculier. La non-résidence, la pluralité des bénéfices et le régime des élections avaient singulièrement multiplié les abus et le désordre ; à ce point de vue, les détails fournis par Brantome, à deux siècles de là, ne sont point un anachronisme dans le tableau religieux du quatorzième siècle ; on sait ce que les chroniqueurs liégeois rapportent de quelques prélats et même de simples chanoines, comme Jean le Bel entre autres ; Benoît XII, en 1334, avait dû écrire un véritable traité contre les mauvaises mœurs des clercs, et le sentiment populaire était assez éveillé sur ce point pour qu'à Liége même, en 1375, le peuple attribuât ouvertement ses maux à la corruption du clergé ; les excès des flagellants inspirèrent à un annaliste contemporain cette réflexion qu'on m'excusera de citer dans le texte original : *Vulgus autem apud Leodium dicebat quod hujusmodi plaga populo contigisset eo quod populus male baptizatus erat maxime a presbyteris suas tenentibus concubinas et propter hoc proposuerat vulgus insurgere in clerum , eos occidendo et bona eorum diripiendo, nisi Deus de remedio providisset per conjurationes praedictas ; quo viso cessavit tempestas vulgi taliter quod clerus multo plus fuit a populo honoratus.*

Quelques années auparavant, en 1332, les moines de Lidlum avaient assassiné leur abbé qui les reprenait de leurs scandales et de leurs désordres : « Temps de troubles, s'écrie l'annaliste navré, où les hommes, affolés par l'esprit du diable qui s'était glissé jusque dans les cloîtres, confondaient dans une sacrilége promiscuité les choses de la terre et les choses du ciel ! »

L'existence contestée d'un bâtard de Jean d'Arkel est établie par un acte daté du vendredi après la Saint-Odulphe 1363, cité pour la première fois par Matthaeus dans ses notes sur la chronique d'Utrecht (t. V, p. 356). Dans cet acte, l'évêque fait donation du fief de Rynswoude aux fils naturels de son frère Robert, Robert de Rynswoude et Jean Van der Burch, à condition que s'ils meurent sans postérité, ce fief fera retour à son propre fils naturel, issu de sa chair, Jean de Rynesteyn.

Nous avons vu qu'il ne reste aucun autre monument de l'activité littéraire de Jean d'Arkel que son *Ars d'amour ;* un passage du *Magnum chronicon belgicum* nous apprend que Pierre d'Hérentals écrivit pour lui un Commentaire sur les psaumes : ce Commentaire existe au *British Museum*, *Harley*, 3167.

Les deux manuscrits de *Li ars d'amours* que nous

avons utilisés pour la présente publication font partie de la Bibliothèque de Bourgogne ; l'un d'eux a appartenu à Charles de Croy et ce sont les variantes de celui-là que nous avons indiquées dans les notes. Tous deux ont été écrits à la même époque, et avec la même richesse de vignettes, de miniatures, de lettrines et d'arabesques touchées avec beaucoup de finesse et d'esprit. Il sont écrits sur parchemin et se composent d'un peu plus de trois cents feuillets, in-f°. L'un des deux porte en marge de l'engin, cette note d'une écriture plus récente, qui atteste que la curiosité d'un chercheur s'y était déjà appliquée, mais sans grand succès : « Contraire d'amours est *haine*. *Heine* en tiois « est *Henris* en françois. *Ekeve* en retournant est « *eveke ;* et si-croi-je : Henri eveske. Le remanant « adevinez, car jà par moi plus ne sçaurez. » Cette interprétation erronée rappelle celle de M. P. Paris, que j'ai citée plus haut. Le texte est précédé d'un répertoire de mots employés dans l'ouvrage avec un sens probablement peu ordinaire ; on le trouvera reproduit à la fin de cette introduction, la publication qu'en a faite M. le baron de Reiffenberg, dans les *Monuments,* etc. (t. VII, p. 92-95), ne paraissant pas dispenser d'en donner une nouvelle édition. Il existe à Paris un

texte rajeuni de l'original, qui n'a point gagné à cette métamorphose ; il est écrit sur papier à la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe, et n'offre aucun intérêt sérieux. — Peut-être s'en trouve-t-il d'autres copies dans les grandes bibliothèques de l'Europe ; la circonstance que le titre n'est pas indiqué à sa place naturelle est propre à dérouter les chercheurs qui compulsent les catalogues généralement sobres de détails.

J'ai fait remarquer un peu plus haut l'importance du monument littéraire que nous a laissé dans *Li ars d'amours*, un auteur doué d'un véritable génie. Pour terminer, je rapprocherai comme un curieux échantillon de la marche de la langue française en un siècle, la traduction d'un passage de saint Jérôme que La Salle a encadré à son tour dans une de ses plus piquantes nouvelles. On verra par cette comparaison que la langue de notre écrivain ne manque pas d'originalité et qu'elle a déjà un tour marqué au coin ineffaçable de l'esprit et du goût ; voici d'abord la version de Jean d'Arkel :

« Theophrastes, aussi uns philosophes, si demande se li sages doit feme prendre, et comme il die tele est biele, sage, de bonne meurs et de bon linage, et cis

soit sains et riches, li sages à chief de fies puet bien prendre autel feme par mariage. Dont, dist-il, tex choses adrechent pau sovent en mariage, par quoi n'est mie seüre chose au sage de marier. Li premiers empechemens en mariage si est k'il tolt l'aprendre et l'estude; car nus ne puet estre ententis à ses livres et sa feme. Mout de choses sunt nécessaires en mariage ki greveuses sunt à avoir, si con nobles vestures, ors, pieres précieuses; grans frais i covient, meschine, nourriche, chargable et gengleresse, siergans, cointes, nées et bien servans, ki la chambre bien apareillent, covertoir, vair, courtine de soie, et toutes les choses dont molt sunt, k'il al ostel cointement maintenir sunt nécessaires; et puis toutes les nuit les gengleres complaintes : « Cele est mieus de moi vestue; plus hones-« tement va entre les gens; ele est honerée de tous « et de toutes, et je, très-chaitive, sui la plus vile et « la plus despite de toutes. » Et puis si dist : « Pour-« quoi regardiés no voisine? Ke demandiés ore nostre « meschine? Quex fu li consaus que vos à li eustes? » Et se li barons vient dou marchiet u d'une bonne vile, u d'un lointain païs : « Ke m'avés-vous aportet? U sont « cil joïel estraigne; pau, bien me pert, vous est « sovent de mi...... » .... Povre feme nourir est fort et

coustable ; le riche, cerchable et puis mariages n'a point d'élection. Se cis u cele est ireus u ireuse, sote u laide, u orguilleuse u orguilleus, malflairans, queconkes defautes ens ès homs u fems a, après les nueces le connoist-on. Cheval, anes, bues, chiens, pos, caudrons et toutes ostilles de maison, on esprueve ains c'on l'achate ; seulement la feme ne li est mie moustrée ; par quoi ele ne desplaise, ains k'ele ne soit espousée. Tousjours l'estuet regarder et sa biauté loer, par quoi s'on autre regardoit k'il ne li despleuïst. Dame l'estuet nommer, et par sa sauveté jurer et ke derrains vive souhaidier. Et pour ce k'ele ne meffface, si convenra avoir un espourse ki le garde, desous qui heles maint mal eles ont fait. Quelconques icele ayme, au baron vient à grieté, ki tout l'ostel à agouverner à sa feme lait et li estuet servir ; ki riens en soustenance retient, cele tenra c'on le mescroie et dont tournera à groigne, tenchons et ramprosnes. »

La traduction d'Antoine La Salle, écrite vers 1450, ne marque pas un progrès appréciable dans le développement de la langue ; en voici les passages, un peu paraphrasés, qui correspondent au texte précédent :

« Sur ce dist saint Jherosme que Theoffrastus fit sur ce ung livre de Nopces qu'il appella Aureole où il

monstre que nul saige homme ne doit espouser femme. Par saige homme, en son parler il entent pour hommes de sciences, disant que trop forte chose est de servir ensamble à femme et à livres. Item dist ancores qu'il y a trop de choses à usage de femmes generalment, c'est assavoir : precieulx vestemens, colliers, chaynes, chaintures d'or, joyaulx et bien encompaygnée ; à l'hostel vaixelle, beaulx litz, linges, cambres, tappis, coussins et aultres grans menages, que tres longue chose seroit à racompter ; aussi la grosse haquenée, la belle selle enharnechée de très fin drap à gros boullons dorez et esmailliez. Aultrement le povre mary toute la nuyt aura de sa femme en l'oreille les plains , les plours et les angoisseux souspirs, disant : « Telle va bien parée et « bien acompaignée, et telle aultre a bien belles haque- « nées et est bien servie à l'onneur d'elle et de son « mary ; et l'aultre est la bien vestue : bonnes convoyes « d'or et dorées , colliers , chaynnes , aneaulx et « d'aultres bagues assez. Et lasse ! my doulante , je « vois ainsi ou gueres mieulx que une chamberiere, « et ne m'ose apparoir ni monstrer entre les bonnes « gens. » Et lors recommencent ces plains, ces plours et dist que en malle heure fust elle bien née. Et puis dist encore saint Jherosme : S'il est povre, sera tres

fort de la nourir; et s'il est riche, sera plus fort de la souffrir; car telle femme jamais ne cessera. Et s'il veult estre bien d'elle, il la fauldra tousjours regarder et sa grande beaulté louer, soit vray ou non. Et fault faire feste de sa nativité, cherir tous ceulx qui lui plaira et hayr tous ceulx qu'elle herra. Il faut qu'elle sache tout. Se en l'ostel nul ne luy plaist, elle l'en chassera; se aultrement tu la trettes, elle s'en couroucera; et se elle est layde, tant moins elle ne te plaira; et se elle te plaist, or pense que son cœur pensera. Et puis dit que tres forte chose est à garder ce qui est en cœur deliberé; mais tres chetive chose est d'amer ce qui de tous aultres est reffusé, ainsi qu'il dist de la chetive femme, quand elle s'est habandonnée et le compaingnon saoullez. Lors il tient son honneur et elle soubz les piez. Mais trop est tart le repentir, fors qu'envers Dieu. Puis dist et conclust en sondit livre : Que vault la fastidieuse garde de la chetive qui ne se veult garder? Et s'il advient qu'elle te soit bonne, doulce et humble, laquelle est oysel qui ne se troeuve pas souvent, s'il advient qu'elle soit malade, il fauldra que tu soyes malades aussi, et que tu ne t'en partes, ou il te sera bien reproeuchié. » — Puis les plaintes incessantes : « Celle-« là se montre en public avec grande élégance; celle-

« ci est honorée par tous; moi, pauvre misérable, je
« suis méprisée dans les réunions de femmes. Pour-
« quoi regardais-tu la voisine? Pourquoi parlais-tu
« avec une servante? En revenant du forum, qu'as-tu
« apporté? » Nous ne pouvons pas avoir un ami, pas
un compagnon. Portez de l'amour à quelqu'un d'autre,
elle s'imagine que c'est avoir de la haine pour elle,
etc. »

GLOSSAIRE

Abis, c'est c'aucuns ait manière aparellie d'aucune cose dire ou faire et s'est à chou ables.

Absens, nient ensanle, u enjus.

Appetis, une manière de desirer.

Appetent, desirent.

Appetive, desirant.

Amours amiable, amours honneste.

Acceptables, plaisans.

Affections, si com manière de desirer u de vouloir u estre en kaitif estat ententif.

Absoluement, simplement u sans autre estraingne regard.

Artheres, vainnes en esqueles li poouls est.

Abbilités, estre abbles.

Afflis durement, par desirier meüs.

Affirmations, cose afermée.

Aversités, cose greveuse.

Aprehentions, cose en le connissanche rechiute u ensprise.

Arbitres, pooirs ensi u autriment faire, u estre mis en autrui.

Affabilités u Affables, delitables en paroles.

Amités, aloiance u compaignie.

Afflixions, grieté de cors.

Accidens, cose qui sourvient à nature parfaite, ki de celi se puet partir sans li corrumpre.

Animans, metans arme u vertu d'arme en aucun cors.

Avertist, ki prend warde.

Benefisces, biens fais par raison et selonc chou que on doit, u biens recheüs.

Continuans, joignans.

Continuance, l'une cose estre après l'autre u près de l'autre.

Concupiscence, amourous desirs de delis de cors.

Cause, chou ki le cose fait u par quoi elle est faite u de quoi ou qu'ele est.

Comprendement, chou que on connoist ou prent.

Conversations, c'est ensanle ou demorer ou manoir.

Cultivers, gaaigniers par labeur terres ou vignes u teuls coses.

Contens, souffist u tient pour assés, u despis.

Compations, manière de doloir, non mie de granment.

Consolations, confors de meschiés.

Contient, a en lui.

Constans, fermes, sans mouvoir.

Comparisons, si comme prisier u loer, u mettre l'un contre l'autre.

Contrairietés, contraires coses.

Conjunctions, cose à autre joindre ou jointe.

Conceptions, cose conchiute u comprendre u connoistre.

Collations, manière de comparer une cose à une autre.

Circonstance, pluiseurs manières ki à aucune cose apartient.

Conjuncturations, avis nient chiertains d'aucune cose.

Corruptions, destruisemens.

Corrumpent, destruisent u font jugement contraire à raison.

Competens, souffisans.

Confusions, manière d'abaubissemens u de vergoigne.

Commutations, canges d'une cose à une autre.

Communications, manières d'iestre ensanle, commun.

Convertis, li contraires de chou qui dit fu devant u fait.

Connaturés, sanslans à se nature.

Considerations, rewars u avis.

Different, dessannable u divers à autre.

Deliberations, pensemens u avis.

Doctrine, apresure.

Desperation, desperance.

Destincte, devisée u bien faite connissaule.

Diffinitions, est une manière de respondre par lequele on fait connissaule une cose que c'est.

Digestive, une vertus ki dekuit le viande ou bousgnench.

Discipline, kastiemens.

Defraudés, avoir perdut u que on n'ataint mie sen pourpos.

Dispositions, tele ordenance u manière.

Dignifie, se fait digne u pour digne se tient.

Detractions ou Detraians, amenrissans autrui biens fais u loenge.

DISTRIBUTIONS u DISTRIBUANS, departans.

DEMOUSTRISONS, est une raison u uns argumens que on ne puet par raison contredire.

DISCRÉTIONS, savoirs u avis.

DISSOLUS, nient ordenés u sans manières.

DIFFICULTÉS, force u grevance forte.

DEPOSTUET, avoir perdue le possession.

DESCRIPTIONS, manière par lequele on fait aucune cose en aucune manière conissaule que celle cose est.

ESPECIAL, si com par li u deviseit.

EQUIVOQUE, un nons qui senefie pluiseurs coses iuwelment.

EQUIVOCATIONS, manière qu'une cose est dite de pluiseurs.

EXPERIENCE, esprove.

ESPESCE, cose si com d'une nature u sanslans à aucune nature.

ERRANS, fourvoians u defaillans.

ERREURS, dechevance u decevemens.

ENTREPRETUR, jugeur u disant des coses.

ESCOULOURIANS, cose si com courans u movans legierement.

EDEFISCES, ouvraiges u cose ouvrée.

EXTIMATIONS, quidières.

Extremités, li courons d'aucune cose u li courons dont il i a un moyen entredeus.

Extimer, donner pris u prisier.

Excellences, sormontans u sourverains d'autre.

Essence, nature d'une cose.

Elections, maniere d'eslire.

Exercice, manière d'usaige u cose usée.

Effet, chius qui d'aucune œvre vient.

Encité, emmuet.

Equinoxial, c'est li chercles que li solaus descripst et fait entour le terre quant il le jour et le nuit juwerels *(iuwele?)*

Entrepretant, jugant, avisant u opinions ayans.

Empetrer, aquerre.

Eres, chou qui est trop.

Encitemens, esmovemens.

Evanuist, voist à nient.

Extimative u Extimations, quidresse u quidières.

Executive, metant à œvre.

Eterne, ce ki a possession de vie et d'estre et de toutes ses coses tout ensanle sans terme.

Fins, ce pourquoi on œvre u c'on entent à avoir u chou ki est à derraing.

Flumatike, complexions iaueuse.

Feminastre, œvre u manière de femme.

Fantasie, estre u virtus qui conjuint les ymagenes sencieules ensanle.

Fixions, cose fainte.

Faconde, bien parlers u bien parolé.

Fraude, barras u boidie.

Fourmele, virtus qui est fourme.

General, communement u en commun.

Genrre, si com estre d'une nature.

Generations, engenrremens.

Horreurs, manière de desdaing.

Injures, tors, grieté u male raisons.

Inmortalités, ki ne puet morir.

Imaginations, est une virtus ki comprent, rechoit u connoist les ymages des coses senties par les sens.

Impossible, chou ki estre ne puet.

Injuste, ce qui est encontre raison.

Impressions, cose emprentée.

Ignorance, nonsachance de ce que on doit savoir.

Indifferent, nient certain u ce ki est ausi bien pour l'un ke pour l'autre.

Infiniteis, cose sans fin.

Impétueuse, soudainement, sans avis aucune cose faire u entreprendre.

Inocensce, nient grevans, sans avis.

Intrepretations, c'est faire savoir qu'une cose senefie.

Institutions, cose estaulie.

Injustifications, œvre de injustice, volentrieve u de cose injuste.

Idoynes, souffisans u vallans.

Kavillations, baras, cunchiemens, sotieultiés.

Libertés, francise.

Magnanimes u Magnanimité, ensi k'uns grans coraiges.

Memore, souvenance tantost d'aucune cose.

Multitude, plentés.

Manifeste, conneüte u aperte.

Momens, une partie dou tans ki ne puet estre partis.

Multiplie, faite pluiseurs u engrangie.

Moleste, grieté en fais u en dis.

Meurs, coustumes u manières u œvres ki font à prisier.

Manifester, faire connissaule.

Mansuétude, debonnairetés.

Manifester, descovrir.

Necessaires, ce ki est fait par force u ki autrement ne puet estre.

Negations, cose noiie u c'on ne connoist u aferme.

Opinions, fermes quidières.

Occupations, ensoingnance u estre embesoigniet.

Possessions, manières d'avoir quelconque cose.

Perseverance, fermement demorant.

Prosperités, bonnes fortunes u bonnes aventures.

Privance, nient avoir u avoir perdut u estre depostuet.

Philosophie, amours de savoir, de viertut ou de verité.

Possible, chou ki estre puet.

Proportions, rewars, mesure d'aucune cose.

Privé, toot u destruit.

Privations, toute u destruisemens.

Perfections, cose parfaite.

Passions, soufrance.

Pluralités, coses pluiseurs.

Principes, commencemens.

Participations, parchonnie à autre.

Poissance dist on le viertu selonc lequele on est souffisant, souffrant et connissant aucune cose, si come virtus de véir ou d'oïr.

Proprietés, ce ki est propre.

Persecutions, grietés, males aventures.

Perpetuele, durans à tousdis.

Particuler, ce ki est un u singuler.

Prodiges u Prodigalités, fools larges u folle largecce.

Pompe, manière orgilleuse.

Parvificans, pou faisans.

Presomptueus, outrequidans.

Pusillanimités u Pusillanimes, pauvres coraiges u petis.

Pertinace, propre sens u aboutis.

Perseverance, ferme demorance.

Publié, denoncié à commun.

Quantités, grandecce.

Quidités, chou que li cose est u se sustance.

Repetée, reliute ou redite.

Reverence, une manière d'obeissance faite si com aucune manière de doutance.

Reminiscence, recors d'aucune cose par manière d'enqueste, par raison.

Redondance, redondirs.

Refections, remplissemens u soutenance présist.

Rectifient, font droit.

Relatif, une cose ki est en regard à autre.

Spéculations, estre en estude u en pensée as coses clergauls u devines.

SENSIBLE, connissance de cors u de sens.

SUPERFICIAULMENT, le commencement u chou ki est u sanlle deseure u primiers apert.

SOURHABONDANCE, chou ki trop est et sourmonte, u sourmontance.

SONGIEUSE (*spongieuse*), si comme esponge.

SENSUALITÉS, œvres de sens u d'aucunes viertus.

SUBJET, cose d'aucune nature propre.

SOPHISTE, doubble u cunciéressé.

SUPPOSER, mettre aucune cose u dire ensi com ele fust.

SILOGISME u SILOGISIE, uns argumens u une raisons faite par diverses propositions.

SUPPOSITIONS, cose supposée.

SODOMITE, chius ki use de malle com de fumiele.

SUPERFLUITÉS, outraiges, trop grans plentés.

SEPTENTRIONS, li partie dou monde vers l'estoille tremontaine.

TRIBULATIONS, tribous, mesciés, maises aventures.

TEMPOREUS, dou tans.

TRANSMUTATIONS, une cose muée en une autre u muer.

TRANSFORMER, en autre cose muer.

UNITÉS, si com un.

VICTORE, vaincre u avoir vaincut.

VISCES, mefais u mauvaistiez.

UNIVERSELE, commune et générale.

VIVIFANS, donans vie u tenans en vie.

VÉGÉTATVE, virissans.

VIOLENSCE, manière de force.

UTELE (*utile*), profitable.

VISIEUS, mavais.

UNIONS, manière d'estre un.

LI ARS D'AMOUR,

DE

VERTU ET DE BONEURTÉ.



LI PREMIERS LIVRES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ci comence li ars d'amours et devise au commencement quel doivent estre li corage ki doient amisté aquerre.

A vous je, je vous, moi vous et vous mi, pardurablement à remanoir [1], ensi comme la frailetés de la matère le requert, et ce di-je pour ce : car, ensi comme il apert par les dis ki après s'ensiewent, la souvraine unités, ki est en amisté, puet mavaisement estre entre nous, par la défaute de la

[1] Cette phrase d'une concision presque antique réclame un commentaire. Il faut l'interpréter ainsi : *Autant que le permet la fragilité de notre nature, ce sera un lien éternel que celui qui nous unit, vous à moi et moi à vous.*

matère. Et pour ce k'ele soit au plus que iestre i puet, si vous pri-je ke vous faciés ensi ke Aristotles pria à Alixandre, ki dist : « O enfes de Machédoine, veste-toi et arme des armes d'omme ; » c'est à dire que il presist corage fort et vigereus et estable. Et li premiers commencemens de ce est pooirs de contrester as meschiés et avec lui-meime demorer, et lui pener pour ce ataindre et voloir. Car grans commencemens est d'estre bons, li voloirs de bons devenir; et ki son corage n'a estable et fort, ains l'a changant ore chà ore là, à ceste souvraine unité ne puet avenir : car nule part n'est, ki tout partout vieut estre.

Il avient à pelerins k'il ont moult d'osteus et pau d'amistés; et ensi avient-il à chiaus qui corage ne sont estable. Rien ne proufite la viande, ki tantost k'ele est mangie est hors mise; nule riens tant santé n'empeeche comme usance de divers buverages et de mangiers; la plaie vient griément à garison ù plentés de diverses médicines sunt esprovées; malvaisement reprent li arbres ki sovent est plantés. Riens n'est tant profitable, ki en un trespas vaille granment. En tel manière avient-il à chiaus ki n'ont les corages ne fermes ne estables, ki par lor tricherie faillent au souvrain bien ki par le souvraine unité d'amisté puet estre aquis. Il sunt aucun ki se déduisent en avoir plenté d'amis et d'amies et boin lor samble. D'anoiant bounenk [1] vient voloirs plenté de viandes assaier, lesqueles quant eles sunt diverses, point

[1] Ce mot qui se retrouve plus loin avec une autre orthographe, *bounench,* signifie *estomac,* comme on le verra au ch. V du III[e] livre. Aucun lexique ne le mentionne. Le ms. de Paris (611) a rajeuni la langue de l'auteur et donne cette phrase en altérant au moins la signification du mot *bounench :* « *De néant apétit vient vouloir de planté de viandes essaier, lesquelles quant elles sont diverses ne nourrissent point, mès dégastent.* »

ne nourissent, ains cunchient : ensi li cuer divers, ki nule part ne sont ferme, jà à cele souvraine unité ne parvenront. Et pour ce ke, au mieus ke nos poons, i puissons parvenir, vos pri-je ke vous vos vestés des armes d'ome et armés; car ce ke je voel em mi, desir-je en vous. Et pour ce ke vous saciés com avant et quoi je doi desirer, et se uns autres venoit en mon lieu, ki vous devroit requerre, ai-je fait cest traitiet ki l'aprent; car il ensegne queles sunt les racines et li fondement sor quoi les diverses manières d'amours sunt fondées; et après, queles les amours et les amistés sunt, comment eles doivent estre faites et gardées et comment depechies; et par quoi et par queles condicions sunt, et briément toute la nature de toutes les amistés. Et pour ce aussi l'ai-je fait que, se Diex m'avoit tant de sens presté ke je vous puisse aprendre chose que vous ne seüssiés, je m'en esjoïroie mervilleusement.

CHAPITRE II.

Cis capitles commende le bien qui est en amour.

Ki tout saroit et nului n'apresist, ce ne seroit mie grans esplois, car sans compaignon n'est nule joïeuse possession. En savoir repus et en trésor nient véable, quel profit a en ces deus? Mieux vaut cis ki son savoir révèle, que cil ki le choile; ki est cis corages ki à nul autre bien n'entent, fors que au sien? Se aucuns iert ostés de la compaignie de gens, et seus en aucun lieu eüst toutes autres choses, si li plairoit-il moult pau : car nature d'omme ayme compaignie et het estre seule. Molt est aussi grans déduis et grans solas quant li amant sunt sachant, car amours en est plus honeste et mieux gardée; et mains i

trueve-on à reprendre, plus est aussi délitable, car mieux sèvent aussi en quoi on se doit esjoïr [1], et ce que tristece poroit faire eschiever et metre puer. S'aucuns estoit ou chiel montés et la nature del monde et du ciel et le biauté des estoiles euïst regardé, en grant douceur li venroit tele merveille, laquele seroit très-plaisans, se il avoit à qui il le peüst raconter [2]. Estre seul fait mout à cremir et à eschiuwer ; car adont conchoit-on malvais consaus; adont construit l'on à lui et à autre les périls qui sont à venir; adont ordène-on les malvaises convoitises; adont, ce ke pour honte ou pour paour estoit celé, li cuers à lui-meimes le gehist. Adont agusist avarisse, luxure enflame, ire enbrase, et plus n'a de bien en estre seul, que ce ke on ne crient point l'encuseur. Estre seul est commencemens d'iestre huiseus, laquele donne liu as temptations, et pour ce doit-on tousjours aucun bien faire, par quoi li dyables et les temptations ne truevent les gens huiseus; la cure et li soins ke les gens ont, fait ciesser les péchiés, néis encore les grans. Et aussi li amant ne pueent mie tous jours estre ensamble; si afiert bien que li uns ait del autre aucune ensegne, ki del ami face sovenir, jà soit ce ke par raison il le doit sovent avoir en mémore. Et pour ce, combien ke vous m'aiiés eüt en mémore en devant, il vous doit dès ore en avant plus sovenir de mi quant vous lirés ce livre, ki est ensi comme men ymage, moi représentant à vous. Car se les ymages des amis absens sunt délitables, moult plus doivent estre les letres, et vraies ensègnes sunt des amis : et est apielés cis livres li ars d'amours, car par ce ke dit i est, on set la nature d'amour et d'amisté. Et aussi on i puet trover res-

[1] Var : *Desduire*. (Ms. Croy).
[2] Cfr. CICERO, *Laelius, de Amicitia*, XXIII, 88.

ponses à toutes les demandes queles qu'eles sont, ki bien i prent garde. Et s'il i a aucune chose dite, ki puist estre entendue en deus manières, si le tournés à la milleur entention. Car li entendement des paroles doivent estre pris selonc le milleur sens, en ensivant ce ki est devant dit et ce ki après ensieut. Et se vous i trouvés chose ki à dire ne face, si le metés ançois sus ma non-sachance ke la volunté dou dire, et me le perdonés. Car de ma principal entention n'est fors de dire ce ke raisons porte, en disant la vérité de ceste matère, selonc ce ke il me sanle et ke d'autrui en ai apris; et se vous aucune chose i trovés, ke vous tantost n'entendés, si ne laissiés mie pour ce le lire et relire; car li lechons une fois liute et dix fois répétée et recordée est à derrains plus plaisans. Ne li traitiés de si très-noble matère, con ceste est, ne doit mie estre si plains que cascuns plastriers et rudes le puist entendre, mais tel doit estre ce que on lor met avant, ke véiant soient aveugle et oïant riens n'entendent. Car la semence de bonne parole qui en teles rudes gens est semée, est perdue; et à chiaus est li saveur de la lechon savereuse, ki le miel par souvent maschier, si con li ees fait, de paroles oscures, par eles bien entendre et espinchier, en traient les bones paroles; lesqueles saveur font, sont ensi comme espesses, lesqueles, con plus sunt trieulées et en menues piéches depechiées, et plus grant odeur rendent. Ensi des paroles con plus sunt tornées et remuées, et en diverses parties et menues débrisies et avisées, tant rendent eles plus grant odeur de bone sentence. Ne quérés mie ce ke nus avoir ne puet, si come richeces et savoir, sans paine; dont il convient le corage et l'entendement user et exerciter par estude, ens ès choses come savoir; laquele chose, sans paine et sans travail estre ne puet; car ki savoir veut, sovent li convient lire et demander, et retenir ce que on list et

demande : sovent demander et puis retenir et çou remirer sovent par espir et ice user, autrui aprendant, fait bien surmonter sour le mestre enfant.

Pour qui est fait et ki le fist
Par ces vers ci le vous descrist.
Très-bien porés savoir les noms ;
Mais le sein a à reculons
Mis pour pis traire le bersel.
Or le ferés, car il m'est biel.
Avenant le sournon arés
A sein sans chief se l'ajoustés ;
Se vous savés dire en tyhois,
Mettre en françois les nons au rois :
 Se le sornom savoir volés,
 Au contraire d'amors joindés.
  Ekeve, en retournant,
  Et tertu : hor va avant [1].

[1] Voici la version du Ms. de Croy :

Pour cui est fais et ki le fist
Par ches vers chi le vous descrist.
Trebien porreis savoir les noms ;
Mais le sein a à reculons
Mis pour pis traire le bersel.
Or le ferés ; car il m'est bel.
Avenant le sournon arés
A sein seins cief se l'ajoustés.
Se vous savés dire en tyois,
Mettre en franchois les nons au rois.
 Se le sornon savoir volés,
 Au contraire d'amours joindés.
  Ekeve, en retournant,
  Et tertu. Or va avant.

CHAPITRE III.

Cis capitles rent le raison pour quoi cis traitiés est fais et moustre combien amours est nécessaire en tous estas.

Pour ce ke nous ne devons mie seulement rendre grasces à chiaus ki ont bien dit des choses et vérité, mais ausi à chiaus qui en ont parlé malvaisement, car il ont nostre entendement aguisiet, en quérant la vérité dont il parloient fausement. Car se lor faus dit ne fusent, ki à cascun aparoient faus, souvent nous en fussiens tenu d'enquerre la racine de vérité des choses que aucun par paroles nient soufissans, nient toute la vérité déclairant, ont en aucune manière touchiet. Et pour çou ren-ge grasces as uns et as autres : à bien disans, de lor bons dis, et à mal disans de ce que penser me font à la vérité d'amours et d'amistés, et de lor manère dont il ont parlé fausement et nient soufissaument ; et avec les autres choses ki devant sont dites, se ne fust la grans diversités ki est entre les parlans de ceste chose, je ne me fusse mie entremis de fère cest traitiet ; mais ce que je voi, ke les sentences en sont si diverses de pluseurs, me muet à ce que je die ce k'il m'en samble, selonc ce que je en ai apris des anciens. Et bien est amours et amistés tel chose que bien afiert à parler d'elles ; car amistés est vertus u nient sans vertu, ele doit estre mise devant toute chose humaine. Car riens n'est à nature si avenans, ne si convenable as choses contraires. Mout est aussi nécessaire à la vie humaine, car nul u pou ellisent à vivre [1] sans amis, encore

[1] Var : *A avivre* (Ms. Croy.)

aient-il tous autres biens ; car as riches et as poissans sont ami nécessaire, car par les amis sont les richeces gardées et deffendues. Quels est ausi li profis de fortune sans amis? Si comme nus : ke plus est fortune grans, tant est mains seüre et plus manacie, et plus a-on mestier d'amis : as besoigneus et à mal fortuné, lor plus grans refuges, lor plus grans solas, lor sanlent ami. Et as jovenes sunt ami nécessaire, pour le nourissement et pour le doctrine et l'ensègnement de bien faire et des maus laissier; as vieus, pour aus ki défallent ne aidier ne se pueent, pour servir et pour aiwe. Et à ciaus ki sont sovrain de pooir et d'entendement et plus sachant, pour les bonnes œvres. Car li sages ne doit mie estre sans amis, pour ce que si grans vertus ne li faille. Et d'autre part, nos véons ke les viles et les cités sunt sauvées par amis et par anemisté destruites; car c'est forterèce de vile nient venkable amour des cytains, et li governeur d'elles quièrent plus amisté que justice; car à la fois laissent-il à faire justice, pour ce que haine ne naisse entre les cytains, laquele il voelent oster à lor povoirs. Et se tout estiens ami, nos n'averiens que faire de justice; mais se tout estiens juste, si avriens-nous à faire d'amis et d'amisté: car con ami soit, ensi comme il apert parce k'il s'ensieut, autres je, c'est à dire que mes amis doit estre uns autres teus con je, c'est que mes œvres et mes volentés soient samblans as sienes. Et quant ensi est, li bien temporel sunt commun et doivent estre. Et con justice rendre doit à cascun çou que sien est, quant tot est comun, bien est rendu à cascun çou qu'il doit avoir. Et en ce faisant est-on juste. Mais ki justes est en rendant à cascun ce ke sien est, n'est-il mie par aventure amis; et si a mestier d'amis pour service ou pour aucune des choses devant dites. Et ami sunt che que as justes sanle plus grans biens. Quele maisons u

quele cités est tant fors, ki par anemisté ne puet estre destrute? Par amisté sont sauvées et par anemisté vont à nient. Qués biens dont amistés estre puet, poés par ce apercevoir, et quel profit ele puet porter. Et parce ke amis et amours et amistés sunt si nécessaire, bien devons et bien afiert c'on en parole et que on moustre lequel on doit tenir pour ami et quel non; et quele est bonne amours et quele non; et d'amisté que ce est et coment on le doit commencier, et comment on en doit user, et comment on i doit persévérer et manoir.

CHAPITRE IV.

Cis capitles nous devise dont li langages nous vient.

Pour ce que nous n'avons mie les langages par nature, mès par apresure, par la volenté de ciaus ki donnèrent nons, encor aions-nous de parler pooir par nature et de trover nons ki senefient les choses selonc no plaisir; et par l'usage ke on a de ces nons, on entent ce à quoi il sunt mis à senefiier; ensi que par cest non *home*, nous entendons cors humain. Nous ki volons parler des choses, devons prendre les nons selonc ce c'on en use communement; car li usages est ce que par tel non nous fait tele chose entendre. Et pour ce, en enquérant d'amour et d'amisté, userons au commencement de ces nons, selonc ce c'on en parole communement.

CHAPITRE V.

Cis capitles devise quel response on doit respondre au demandant d'aucune chose, ke ce est, et de quoi descent à rendre le cause de destincter les nons équivoques.

Pour ce que amistiés vient d'amours et amours naist de choses amables, à conoistre amours et amisté convient conoistre les choses amables et les manières ; car selonc ce k'eles sunt diverses et les amours, quant selonc eles sunt faites, et si les amours sunt diverses et les amistés, car d'amours vienent. Et pour ce, au premier devisons les manières des choses amables, si ke par ce nous puissons savoir les manières d'amour et d'amisté. Car qui sans deviser les choses amables et amours et amistés, ù vieut d'elles parler, sachiés mesprendre le covient; car à la demande que on fet d'aucune chose ke che est, on doit tele chose respondre ki vraie soit de celi et de nule autre et ke par tele response cele chose soit conneüe, et ait diversité à toutes autres choses ; et quant la response est, la chose dont on respont soit, et en quel li response est, la chose doit estre. Et ki parfaitement en respont, il doit rendre les causes des propriétés ki apèrent de cele chose et doit oster toutes les doutances de li. Et aussi qui bien i respont, il rent en aucune manière le cause pourquoi la chose est. Car ki demanderoit que tonnoiles est? et on respondist: tonnoiles est sons engenrés ès nues, par le cop d'une sèche vapour eslevée de tiere et d'iaue et atraite par le vertu dou soleil et des estoiles, ki fiert au ventre de la nue euwiche et en férant esprent : ci respont-on tel chose qui vraie est dou

tonnoile et de nule autre; et en ce a li tonnoiles différence envers toutes autres; et en çou rent-on le cause dou tonnoile. Et toutes les fois que ceste response est, tonnoiles est; et ausi toutes les fois que tonnoiles est, che est que ceste response en porte. Et ensi est-il de toutes autres demandes, quant on demande d'une chose que c'est. Et pour ce, ki bien vieut respondre à la demande c'on fet d'amours, quant on demande que amours est, il covient respondre tele chose ki vraie soit d'amours et de nule autre, et ke amours ait, par celle response, différence envers toutes autres choses; et quanconques amours est, tele response soit et ce que amours est soit tel chose, et che ke tele chose est soit amours. Tele response ne puet-on doner des nons équivoques, c'est à dire des noms ki senefient pluseurs choses ywèlement, quant on demande simplement que c'est; mais se cis nons est déterminés pour un des sens, dont poroit-il bien avoir une response, selonc ce sens déterminé. Ausi ke se on demandoit que c'est chiens, et on respondist que chiens est une beste à quatre piés, glatissans, on poroit dire al encontre que non est; car uns chiens de mer est uns chiens et si n'est mie glatissans; et pour ce doit-on demander de teus nons ki pluseurs choses senefient, douquel sens on entent à demander et de celui respondre, si con dit est chi devant. Et pour che que amours est nons équivokes[1], pluseurs choses senefians, ne puet-on bien respondre à la demande c'on fait ke l'amours est, par une response; mès li demandés puet demander de quele amours li demandans entent; et quant ele est déterminée, si respont selonc ce k'ele est. Et pour ce k'amistés d'amours vient, jà soit che que ne mie de cascune, si come il apparra chi après, et amors viegne des choses amables,

[1] Var : *Ou près équivokes*. (Ms. Croy.)

à premiers si devisens des[1] choses amables, quantes manières en sont, si ke par ce nous sachiens quantes manières sont d'amours et par cestes quantes d'amisté, et queles amours font amisté et queles non.

CHAPITRE VI.

Cis capitles destincte les choses amables.

Au premiers disons que choses sont amables en deus manières; les unes sunt amables par nature, les autres par expérience, c'est par esprueve. Amables par nature sunt celes ki par ensègnement de nature, sans autre connissance, se rendent amables, si comme la chose d'une espesse, c'est d'une nature, est amables as choses de cele meime espeisse. Par expérience sunt amables les choses ki, par le connissance d'eles, se rendent amables et nient par eles. Car se les connissances qu'on a d'eles n'estoient, pas ne seroient amées. Choses amables par nature sunt en deus manières; car les unes sunt amables par naturel samblance qu'eles ont as autres, et qui plus sont samblans plus sont amables à lor samblans, ensi que uns hons est à un home et une feme à une feme, par semblance de nature; et une beste à une autre beste sanlans à li : si come esprohons à esprohons, et coulons à coulons. Les autres sont amables par nature, ki amables se rendent pour le garde et le connissance[2] de lor espesse; si ke nature les fet amables pour la continuance et le garde de lor nature, si comme marles et femièles de toutes choses sunt amables les uns as autres,

[1] Var : *Devisons les.* (Ms. Croy.)
[2] Var : *Continuanche.* (Ms. Croy.)

pour la continuance et la garde de lor espesse et de lor nature. Les autres choses ki sunt amables par expérience, les unes sunt amables por profit, les autres por délit sensible, les autres pour bien honneste; et ces deus manières de choses amables, c'est à savoir pour proufit u pour bien honneste, ne sunt point devisées : mais cele ki est pour délit sensible est devisée selonc les cink sens del homme. Car l'une si est amable pour le sentir en touchant; li autre pour le véir, si comme cele ki délite à la veüe; li autre pour oïr, si comme cele ki délite à l'oye; li autre pour goust, si comme cele ki délite le goust; li autre pour flairier, si comme celle qui délite en flairant. Et ensi, par che que dit est, apert en quantes manières les choses sunt amables.

CHAPITRE VII.

Cis capitles devise les manières d'amours, selonc les choses amables et done le cause d'amour en général.

Et pour ce, si con dit est, que amours vient de choses amables, selonc les diverses manières des choses amables sunt les amours; car il est une amours naturel, qui est et vient par sanlance, et que plus est samblans, tant est plus grande : si k'il a entre home et homme et femme et femme, et chien et chien, et coulon et coulon, et ensi de toutes manières de samblances. Car nous véons que uns Juïs ayme un Juïs et plus c'un crestiien, pour la samblance de la loi; et uns crestiiens un autre, et uns fèvre un fèvre, et plus k'un carpentier; et s'il avient k'il s'entrehachent, c'est par aventure, pour ce que li uns tolt al autre son gaaing et son proufit, que cascuns ayme plus à lui ke à autre: et plus est uns hons uns

à lui-meimes, k'à nul autre sanlant à lui. Car il est à lui uns en substance et à autrui est uns par samblance. Dont pour le bien ke chascuns désire pour lui-meimes, dont il doute par autrui estre empechiés, si naist entre chiaus haine; si que cis est grevables et malfaisans al autre; lequel mal chascun eschiewe, et est che ki haine engenre; dont amours est primeraine ke haine; car nule chose on ne het, fors pour ce k'ele est contraire à le chose covignable amée; et selonc ce puet-on dire ke toute haine d'amours vient et naist. Dont pour ce que les gens sunt plus leurs propres biens ke les autrui amant, encore soit uns fèvres un autre fèvre plus k'un carpentier amans, tant con par le sanlance dou mestier, si puet-il estre celui haians par aventure, quant cis li est son propre bien empeechans, lequel il aime plus ke le bien de celui à qui il est sanlans : et la mère ausi si aime son enfant plus k'un autre, car plus samblans li est, quant il est meimes de sa char, et une geline ses pouchins. Et samblanche entre chose samblans puet estre en deus manières prise; la première, si est selonc ce ke les choses ki sont samblans ont une meisme chose en estre présent, ensi ke doi choses blanches sunt samblans en blancheur que eles ont. Une autre manière, selonc ce que une chose a poissance d'avoir ou d'estre ce ke une autre a en présent; ensi comme uns enfes a pooir d'estre hons parfais, et en ce a-il samblanche à parfait home, ou selonc ce k'en toute poissance est samblans à estre parfais. La primeraine manière, si comme il aparra ci-après, si fait l'amour amable, c'est l'amour honneste, si come li doi, ki samblant ont en blancheur, sont un en celi. Et pour ce li désirs et li affections del un des amans tent en l'autre; si ke en che ki est un à li par semblance et li vieut bien comme à soi-meime. La seconde manière si fait l'amour de concupiscence et de désirier, si comme l'amour proufitable

u délitable. Car à cascune chose ki est en poissance d'iestre chose parfaite, est en li appétis et désirs d'iestre parfait, et en l'achièvement de ce se délite. Selonc l'autre manière des choses amables, ki sont amables pour le garde et continuance de l'espesse, est une amours c'on apièle plus communement que nule autre : amour naturele; et ceste amours si est entre masle et femele de cascune espesse; et est apielée naturele, pour ce ke nature, sans nul autre ensegnement, les ensegne à avoir ensamble compaignie tele dont il puissent sauver et continuer lor espesse et cele nature dont il sont. Ausi selonc les autres manières des choses amables, ki sont amables par expérience, dont l'une est amable pour proufit, est amours ki est apielée amours proufitable : ausi comme li sires ayme son vallet, tant come il lui puet servir et come il a proufit de lui; et li vallés son signour, tant come il lui bien fait : et cascuns ayme son vallet tant come preut en a. Et aussi selonc les choses délitables et amables sont amors selonc çou k'eles sunt. Car on dist ke uns hons ayme bien bon vin et bones viandes, et ceste amours est selonc goust, et aussi selonc les autres sens; et ce apert c'on ayme ces choses : car s'on ne les amoit, on ne se metroit mie en si grant peine d'elles aquerre, come on fait aucune fois; mais li désirs c'on a d'elles à avoir moustre bien ke on les aime. Car, en général à parler, la première muance del appétit ou dou désirier, ki est faite par la chose désirée, ki en aucune manière est faite en l'entention dou désirrant, est apelée amours ; laquele ne samble autre chose c'une plaisance de la chose désirée à le désirant; laquele plaisance fait ausi c'une constrainte dou désirier, dont il s'en sieut li movemens à le chose désirée, laquele est li commencemens dou movement. Et tele amours, en général et communement, puet-on apieler amour naturele; en tant

que cascune chose par nature se muet à ce ke semblant et covignable li est et naturel; mais en especial est prise amours naturele por l'amour ki est entre malle et femele et de feme à home, si come ci-après aparra.

CHAPITRE VIII.

En cest capitle est enquis li premiers membres de la diffinition d'amor.

Quant uns nons est dis de pluseurs choses ou pluseurs choses senefie, s'il n'est simplement équivokes, il covient ke ce soit par aucune nature commune ou par aucun sanlant ke ces choses aient entre eles. Et come amours, si come dit est, soit uns nons ki est dis de pluseurs choses et bien apert s'il n'est simplement équivokes, il covient ke ce soit par aucune nature u par aucun sanlant ke ces choses, dont dit est, ont ensanle ; si enquérons à premiers s'il est en ces amours nule chose commune ki puet estre dite de cascune et quele ele est, si ke nous sachiens k'amours est en commun, sans spécifiier de nule. Et puis si descendrons à dire ke cascune est par li et de la nature de cascune. Nous véons que en toutes les manières ki sunt d'amours, ke la chose amans a désir d'avoir compaignie et usance de la chose amable, et ceci samble comun en toute amour, dont on puet dire en commun k'amours est apétis u désirs d'avoir usance et compaignie de la chose amée. Et ce apert en enquérant en toutes les manières d'amours.

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise les manières d'amours sor lesqueles amistés est fondée et dist quele chose amours est selonc cascune manière.

Come de nostre entention soit à parler d'amisté et des amours dont amistés vient, si laissons à parler de celles ki ne sont mie fondement d'amisté; car de celes n'avons mie granment à faire; si come sunt les amours as choses et entre les choses sans entendement, si come nous mousterrons ci-après, quant nous dirons k'amistés est. Cele amours sour quoi amistés est fondée, ki n'est fors entre les choses ki ont entendement, est en trois manières : l'une si est pour proufit, l'autre pour délit, et l'autre pour bien honeste. Et con dit soit par devant k'amours en comun est désirs d'avoir compaignie et usanche de la chose c'on aime, ces trois manières d'amours ki sont en ces ki ont entendement, ajoustent à celi bienvoellance; car cascuns de ces amis vieut à son ami et à che k'il ayme bien, u pour son proufit u pour le proufit de celui k'il aime. Et ensi puet-on dire, selonc ces manières d'amours, k'amours est désirs d'avoir compaignie et usance de ce c'on aime et à ce bien voloir; à cesti chi s'ajouste amours pour proufit, le bienvoellance pour son propre proufit et nient pour le proufit de son ami, se ce n'est en tant ke il quide ke par ce proufit li doie biens venir. Dont cele amours si est désirs d'avoir compaignie et usanche de la chose c'on ayme et le bien voloir pour le sien-meime proufit. Et li amours pour délit ajouste à la bienvoellance délit : dont cele amours est désirs d'avoir compaignie et usance de la chose c'on ayme et le

bien voloir pour le délit c'on bée de li à avoir. Li amours pour bien honneste ajouste à bien voloir, ke ce soit pour celi c'on ayme ; dont cele amours si est désirs d'avoir compaignie et usanche de son ami et lui bien voloir pour luimeime. Car jà soit ce chose que li amis voelle bien ke bien li viègne de son ami, et drois soit ke biens li viègne, ne l'aime-il mie pour ce principalment; jà soit che chose que de cele amisté doie biens venir. Car ceste amors ne sieut mie à proufit, mès li profis ensieut ceste amour; dont il l'aime pour le bien et pour l'onneste k'il set en lui. Et pour ce k'amours est ordenée à amisté et partie en est, et pau che samble a de différence entre ces deus, si disons comment amours est partie d'amisté et k'ele ajouste sor amour: et ensi parra la différence d'eles.

CHAPITRE X.

Cis capitles moustre qués choses amistés ajouste sor amour et en che apert la différence entre amor et amisté.

Nous ne disons mie se li amans désire à avoir compaignie de ce k'il ayme, et bien li voelle, ke pour ce i ait amisté, mais bienvoellance u amour; car il covient à ce k'amistés soit, ke li autres ki amés est voelle autre tel. Et ne mie ce seulement fait amisté. Car entre tous ciaus ki se voelent bien, ne disons mie kil i ait amisté; jà soit ce chose k'amor i puist avoir et que li uns face pour l'autre : mais nous disons k'il sunt bien voellant ensamble; car maint voelent bien à autrui pour bien k'il ont oiit dire d'eus, u pour ce k'il cuident chiaus proufitables u délitables, entre lesqués il n'a mie amisté. Et pour ce covient-il à ce k'amis-

tés soit ke li uns sache del autre le bien ki li vieut et ke pour li feroit et ke pour li a fait. Et ainsi amisté ajouste sour amour l'entrechangableté de bienvoellance et perchevance. Et ceste perchevance n'est mie à entendre ke cascuns le sache, mais ke entre les amis ne soit celée. Et ke perchevance et connissance soient nécessaire u cause d'amour, en aucune manière apert. Car, ensi ke ci-après aparra, biens si est cause d'amour par manière de ce ki muet. Car biens si est ce ki muet l'appétit en tant k'il est compris et conneus; par quoi il covient à amour connissance du bien ki est amés, quant biens ne puet estre amés s'il n'est conneus; dont ensi ke chi après aparra, li virs corporeus est cause d'aucune amour sensible; et li contemplations et li virs spiritueus d'amours spirituele; dont connissance si est cause d'amour par le raison ke biens l'est, car bien ne puet estre amés s'il n'est conneus. Dont poons dire k'amistés est désirs d'avoir compaignie et usanche de ce c'on ayme par entrechangable bienvoellance piercheue. Et ceste amistés si puet estre u pour proufit u pour délit u por bien honeste; et ensi apert k'amistés est, et ke elle ne puet estre sans amour, jà soit ce chose k'amours puist estre sans li et k'ele soit en raamant celui ki ayme. Et de ce vient amis et ne mie d'amer. Car amis n'est mie cis ki aime, s'il n'est ausi amés, mais bienvoellans : laquele bienvoellance n'est mie amistés, encore li soit ele mout prochaine, quant sans li amistés estre ne puet. Il covient par force à ce k'il i ait amisté, ke li amans s'entrevoellent bien ançois et ke ce fachent. Mais on puet bienvoloir à aucun sans avoir amisté à lui. Car nous avons bienvoellance as nient conneus, as queus nous n'avons point d'amisté, et puet estre celée; et faisons mout tost bien à aucun et bien leur volons. Et amistés, si comme il apert ci-après, ne doit mie estre si tost faite.

CHAPITRE XI.

Cis capitles met différence entre amor et bienvoellance.

Et n'est mie aussi bienvoellance amours; car amours si est en un estendement de cuer selonc l'appétit et le désir sensible soufrant, si k'ausi comme par force meus à la chose fortement désirée, s'estent en la chose désirée, et bienvoellance est en simple movement de volenté. Amours ausi est faite par acoustumance, car c'est uns movemens fors de corage, ki ne se muet mie trop forment tantost à ce k'il désire; mais petit et petit croist en avant. Mais bienvoellance ki est simple movemens, puet estre faite soudainement :-si con nous véons quant aucuns se combat, que nous sommes bien voellant al un et volriemes k'il vainkesist plus que li autres. Et cis movemens de la volenté dou bien voellant est moult foibles, si con cis ki n'est mie mis à œvre; quant pour celui qui il bien voet, riens ne feroit k'à grevance li tournast, ne de se maus ne feroit force, qu'il covient à amors. Dont on dist de bienvoellance, ke c'est une huiseuse [1] amours, car nule œvre amable ne li est ajointe; mais tant puet estre bienvoellance acoustumée en bien voloir, que li corages est fermes en bien faire à autrui, par quoi li voloirs n'est mie huiseus, si k'amours en naist et amistés après. Et ensi est bienvoellance commencemens d'amistés et méement de la vraie, car tele bienvoellance est pour le bien u le vertu c'on set u on croit en lui, u pour aucune autre chose, dont les gens sont dignes

[1] Var : *Unisense.* (Ms. Croy.)

d'iestre loet. Ens ès autres amistés n'est mie tousjours bienvoellance comencemens d'amisté, et che apert plus en le délitable, en laquele cascuns des amis veut à lui de l'autre aucun solas et déduit, ki est aucune fie maus à celui dont on le prent et ensi se part bienvoellance de celui ki le bien a rechut, liqués au mains, se justement ouvroit, devroit pour le bienfait rechut estre bienvoellans : et en che est la différence entre amour et bienvoellance.

CHAPITRE XII.

Cis capitles moustre ke cis nons amis vient d'amisté et nient d'amours.

Et ke amis viegne d'amisté et nient d'amours, ce nous moustre bien Senèkes, ki dist : « ki amis est tousjours aime ; mais ki aime il n'est mie tousjours amis. [1] » Par ce apert ke amis n'est fors quant amisté i a ; et tant com'ele dure amis est, dont tant come amis est, il aime. Car s'amis n'est fors quant amistés est et amistés n'est fors quant amours est, amis n'ert fors quant amours iert. Et quant amours est, on ayme ; dont amis tousjours ayme ; mais ki ayme il n'est mie tousjours amis, car il ne covient mie, ke à che qu'amours soit, k'amistés soit. Et pour ce ke amours est dite d'amer, et amers et amors sont si ensanle ke quant li uns est, li autres est, si que quant amers est amours est, et quant amours est amers est, et amis si est dis d'amisté, et amour puest estre sans amisté, dont le pora ausi estre amers ; et puiske amis n'est fors quant amistés est, et

[1] Seneca, *Epistol.* XXXV.

amers puet estre sans amisté, a laquele amisté amis s'ensieut, dont ausi le pora estre amours; amer porra-il sans estre amis; et pour ce, ki ayme il n'est mie tousjours amis; et pour ce k'amistés est ce ke dit est, apert ke les amours ki sont entre les choses et as choses sans entendement, ne sont mie fondement d'amisté, car entre celes n'est mie raamance. Selonc ces trois choses, por bien honeste, et pour proufitable et délitable, sont trois manières d'amistés, si con dit est. Dont l'une est soveraine et vraie et parfaite selonc li; si con cele ki est pour bien honeste. Et les autres deus ont raison de estre dites amistés, selonc ce que eles on samblance à cesti. Et de ces deus, cele ki plus samblans i est doit mieus estre dite par raison amistés, si come il aparra en disant lor défautes. Et pour ce ke nous mieus puissons savoir pour coi et sour quoi et selonc quoi eles sont nient parfaites et nient vraies, si parlons de la vraie et de la parfaite premièrement : c'est de celi ki est pour bien honeste, à laquele samblance les autres sont dites amistés [1].

[1] Var : *Car nus délis sensibles devant tele amours n'afiert à metre.* (Ms. Croy).

LI SECONS LIVRES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Cis capitles moustre la cause del amistė selonc ce k'ele est en l'amet.

Selonc ce que dit est, tele amistés ki est pour bien honeste ajouste sour amistié dite communement bienvoellance del ami pour l'ami meimes, et ne mie pour lui, se ce n'est en tant k'à tele amisté doit bien siewir. Dont nous poons dire bien ke tele amistés est entrechangable bienvoellance, nient celée pour celui c'on aime : c'est pour le bien et l'oneste c'on set en son ami. Et tele entrechangable bienvoellance n'est mie sans désir d'avoir compaignie et usance de ce c'on aime. Et entendre poons le cause del amisté en deus manières, u selonc ce que la cause est en l'amant u en l'ameit. De la première nous tairons tant k'al ore et apriès le dirons : mais la seconde, selonc cou k'ele est en l'amet, enquerrons ore. Et le cause de ceste amisté, tant come por le cause ki est en l'amet, si est ceste : con toutes choses viègnent et soient créées dou soverain signour, ki bons est sour tous et de qui tous biens est et vient, c'est Dex, et cause soit de toutes choses et del estre de cascune, c'est à dire de che ke cascune est; il covient ke tant ke la chose a d'estre, ke

tant ele ait de bien et tant de vérité et le reverse ausi; car li estres vient de Dieu, et de Dieu, ki souvrainement est bons, ne puet se bien non venir. Et pour ce, li estres de cascune chose, en ce k'ele est, est bons; et pour ce ke apétis u désirs naturés n'est fors k'à ce ki est u ki puet estre — car s'il estoit à ce que estre ne puet, li governères de nature seroit errans et défaillans, quant ce que il governe ne porroit ataindre à son désirrier et à sa droite fin — et ausi cis apétis seroit en vain. Et c'est encontre l'opinion de tous les philosofes. Car dont seroit li governères défaillans; et pour ce li désirs n'est fors à ce ki est u ki estre puet. Et dit est que li estres de cascune chose est bons; et de ce vient que li apétis naturés n'est fors au bien ki estre puet u ki est. Car, en la connissance dou gouverneur, ne puet erreur avoir ne dechevance. Et ensi apert, que ce ke li naturés apétis désire, est bien simplement. Naturel apétit apielé-je enclinance naturel, ke cascune chose a à ce à quoi ele s'encline de sa nature : si con marles a naturel enclinance à la femele et la femele au marle, et pesant chose descendre et légière à monter : si con tierre et feus, dont l'un tent en haut et l'autre en bas. Et ensi dist-on apétit naturel, enclinance naturele en toutes choses, jà soit-ce chose k'apétis, proprement à parler, ne soit fors en choses ki ont vis et connissance, et aucun des cink sens, ki sont : sentir, flairier, veoir, gouster et oïr, et cele enclinance ki faite est par samblance et plaisance de la chose désirant à celi à qui ele tent, est en commun dite amours.

CHAPITRE II.

Cis capitles devise quantes manières sunt de apétis.

Savoir devons ke selonc trois manières est prins apétis u désiriers ; car il est uns appétis ki n'ensieut mie le compréhendement u le connissance de la chose désirant u apétant, mais d'une autre. Ensi dist-on que les choses natureles apètent u désirent ce ke lor est covignable, selonc lor nature, ne mie pour ce ke che i comprengnent et connoissent, mais pour le compréhendement u le connissance de l'establisseur u dou gouverneur de nature ; ensi con pesant chose à descendre et légière à monter. Uns autres apétis est ensivans le connissance, mais c'est par nécessité, ne mie par jugement franc et délivre : et tex est li appétis sensibles ens ès bestes mues, liqués par les choses désirées est ensi con par nécessité meus à elles poursivir. Mais tex appétis ens ès gens a aucune chose de franchise, en tant qu'il obéist à raison, si con plus plainement aparra ci-après. Uns autres est ki ensieut la connissance de celui ki désire selonc jugement franc et délivre, et tex est apielés apétis raisonables u d'entendement, lequel on nomme volentet ; liqués appétis est proprement apelés apétis, pour le parfaite connissance k'il a des choses et de le fin, et des choses ki à le fin sunt ordenées. Fin dist-on ce pourquoi cascune chose œuvre et k'à derrains entent à avoir. Ceste fin puet estre conneute en deus manières, parfétement u nient parfaitement. Parfaite connissance de le fin si est quant ne mie seulement on comprent et connoist la chose ki est fins, ains connoist-on la

raison de le fin, et le proportion, mesure et ordène et regart de le fin à choses qui sunt ordenées à cele fin : et cele connissance ont sans plus les choses ki ont raison et entendement en eles. Nient parfète connissance de le fin si est, quant seulement on comprent et connoist le fin, sans ce c'on ne conoist la raison de le fin, ne des choses ki sunt pour le fin; et ke on ne connoist l'ordene, ne le regart ki à la fin est; et tele connissance trueve-on ès bestes mues; et tex apétis ki est en choses ki entendement ont et connissance, si come en homme et en feme, est sanblans au naturel. Car ensi con li natureus ne désire fors bien simplement; li autres ne désire fors bien tel u ce ke bien li sanle et ce ke je voel [1] dire ce que bon li sanle, pour ce le di-je, ke selonc cesti apétit puet avoir décevance. Car en la connissance dou gouverneur de cest apétit puet avoir erreur. Car al omme est donnés entendemens k'il doit estre gouvernères de cest appétit; par lequel il doit ellire ce que bon li est, et ce que mal li est fuir. Et pour ce k'il puet avoir en tele élection erreur, n'eslist mie tousjours ce que est simplement biens, mais ce ke bon li sanble; et tot çou k'il ellist, ellist-il sour l'espeisse et sour le sanlance de bien. Et ensi apert ke tot apétit désirent ce ke biens est simplement u ce que bien lor samble.

CHAPITRE III.

Cis capitles moustre ke biens est cause d'amour et que tot ouvrier par amours œvrent et ke amors honeste est li plus noble.

Et puiske biens est ce que li appétis désire et ki

[1] Var. *Ce ke je di k'il désire.* (Ms. Croy.)

l'appétit muet et amours s'enporte une naturele plaisence del amant al amet pour la naturele samblance ki est entr'aus, et à cascun est bon ce que li est naturel et amesurable, il s'ensieut que biens soit propre cause d'amour, soit biens vrais u apparans. Et con toute chose œvre pour aucune fin et li fins à cascun soit li biens désirés et amés, chose apierte si est ke quelconques ovriers soit ki œvre, quelconques œvre il œvre, il œvre pour aucune amour; et ensi con biens est cause d'amour par le naturel enclinance ke cascune chose a au sien bien et ce ki li est covignable; ensi est mâus cause de haine, par le dessamblance et le descovignableté que li maus a à che qui il mal fet. Car ensi come tot ce ki est covignable, en tant c'on le connoist u tient pour covignable, a raison et samblant de bien et ensi soit cause d'amour, ensi toute chose dessamblans et contraire, en tant ke tèle est, a samblant et raison de mal et est cause de haine. Et pour çou ke cascune chose selonc son apétit désire ce ki bon est simplement u ce ke bon li samble, selonc ce que la chose désirée a plus de bien et mieudre est, tant est li désirs de cèle chose mieudres et plus nobles et plus vertueus et plus parfés. Car tant con la chose a de bien, tant a-ele de perfection; et tant con ele a de perfection, tant a-ele de bien. Et pour itant cele amours ki est pour bien honneste, si est la meillours, et la plus noble, et la plus vertueuse, et la plus parfaite, car ele est pour le bien et pour l'onneste c'on sent en celui c'on aime; et n'est mie pour profit u pour délit c'on bée de li à avoir; et pour ce k'en tele amisté est amés principaument li biens et pour le bien, cis en qui il est, est principaus ceste amistés, quant ele n'est pour chose ki soit hors de celi c'on ayme, si con ilest ens ès autres amistés; car li proufit et li délit pourquoi les amours sont, ne sont mie ens ès amés, mais ens ès amans.

Mais en ceste est li biens en l'amet pourquoi li amans l'aime; et jà soit-ce chose que des amés viegne proufis et délis, ne cuident il ne sunt mie ès amés, ensi con li biens est en celui ki amés est, selonc le vraie amour. Et la cause de ceste amisté si est li biens ki est ès amés : car quant uns hons par usance de raison aperchoit le bien ki est en un autre, liqués biens est désirables selonc lui et a pooir de movoir l'apétit et la volenté et le corage à lui désirer et amer, et ausi après celui en qui cis biens est; la connissance dont de tex biens si est movans la volenté à celui en qui tex biens est désirer et amer. Et li movemens d'amours si puet estre en deus manières; en movement del amour del bien que cascuns vieut à son ami, si con sciences, poissances, honours et tex choses; et cis fait l'amor de concupiscence, c'est de désirer ; l'autre si est selonc le movement ke cascuns a à celi à qui il vieut tex biens : et cis movemens fait l'amour amable et en naist ceste amours. Car nous poons estre meut au bien ke nous désirons à nous u à autre, dont esse amours de concupiscence et de désirier ; et poons estre meut à celui qui nous tel bien volons ; et cis movemens fait l'amour amable ; et quant li amés aperchoit autel del amant, si le reaime, et ensi est ceste amistés faite de deus amours. Et apert par ce ki est dit, ke ceste amours ki est pour bien honeste est plus noble et plus vertueuse et plus parfaite ke nul autre, quant par la noblece de le chose amée, li amours reçoit noblece. Et en ceste est plus noble chose amée k'en nul autre amisté, c'est à savoir biens honnestes, ke biens est simplement, et n'est mie seulement selonc nostre aparance.

CHAPITRE IV.

Cis capitles devise comment ceste amistés honeste naist.

Dit que biens honnestes est la chose amable, dont li amours honeste vient, de laquele amistés honeste naist, ki est sovraine, et après quele samblance les autres sunt nommées, après afiert à dire comment ceste amistés doit naistre; et touchiet en est un petit par-devant; mais ore le disons plus plainement, pour ce ke biens simplement u biens apparans a pooir de movoir l'apétit et la volenté, et le mueve et nient autre chose. Quant aucune personne voit et connoist par expérience le bien ki est en aucun, il est meus par sa connissance de ce bien à che bien à amer, ki muet son apétit à ce k'il le désire, et après, pour ce bien k'il aime principalment aime-il celui en qui cis biens est; et li vieut bien, ne mie pour le profit k'il quide de li avoir, mais pour le profit del amet. Et si désire aussi li amis le compaignie de son ami et vivre avec lui ; dont cil ki ne vivent ensamble, encor rechoive li uns bien del autre et bien li voelle, samblent mieus bienvoellant ke ami, car à amisté covient vivre ensamble, et ce apert en amisté pour proufit; dont li ami voelent bien vivre et demorer ensamble, car par ce porte li uns al autre plus de profit et en tel profit ke li uns porte al autre ont-il déduit et soulas. Et comme nature aime déduit et soulas et hace tristece, et en vivre ensamble et demorer on ait solas, li ami par nature le désirent. Et quant li ami par nature li désirent à vivre ensamble et demorer, li vivres et li demorers ensamble samblent estre nécessaire al amisté. Et ensi apert k'avoec le bien voloir et

le bien faire al ami, covient il vivre ensamble et demorer, s'il i doit avoir amisté parfète longuement. Et ensi désire li amis à estre avec son ami, et amable sunt une chose ensamble ellisant par concorde; et bien faire doit-on à son ami et lui bien voloir, encore ne soit mie ceste amistés pour profit, jà soit-ce chose k'il ensiewe à ceste amisté; nule riens n'est plus digne ke de bien rendre à vertueus, bienvoellant; ke devons-nous faire, quant on bien nos a fet. Et pour bien rechevoir, nos somes meut et encité faire de nous si con li bon champ, ki plus rendent k'il ne rechoivent; si nos en chiaus ke nous espérons à nous proufitables, nous ne doutons mie offices et bien à faire, quel dont estre devons à chiaus ki jà nos ont valu? Et regarder devons ke de tele largèce nos usons, k'as amis proufit face et nului ne nuise. Riens n'est plus joïeuse k'entrechangables œvres et offices de vertueus; li fruis d'engien et de vertu et de toute apareillie largèce très-durement est connus quant il est as proismes départis; li esprueve del amisté est la moustrance dou fait. Et bienfice en donnant reçoit, ki donne à digne et à vaillant : et deus fies donne ki tost donne [1].

CHAPITRE V.

Cis capitles devise les signes d'amisté.

Pour ce que li bienfais ne puet estre si bien fais sans compaignie, engrandist-ele l'amisté et le conferme, et li signe d'amisté sunt tel, k'amis volentiers l'autre ot et entent et volentiers de lui parole, et tousjours de lui pense et le sert sans anuianche, cors et avoir pour lui met, son cou-

[1] Cfr. SENECA, *de Beneficiis*, II, 1, et PUBL. SYRI *Sententiae*, 72 et 320.

rous eschive, coureciet le rapaie; li amis s'esjoïst de la bonne aventure son ami; il se dieut de la male aventure; il s'esjoïst de sa présence, il se dieut del absence; il het u aime ce ke ses amis; il s'efforce de lui plaire; il crient à lui desplaire; il trait autres al amour son ami; choses de son ami données envis aleuwe; à ses consaus s'assent et lui rueve fiablement : à sen pooir et honneur pour richeces l'avance et li désirs ke cis a d'estre avec son ami est pour le bien et l'onneste ki est en l'amé [1], que li amis désire à connoistre et avoir usance; car li perfections del désirier u del apétit est en user de la chose désirée; si ke nous véons ke s'aucuns désire à boire u à mangier, li perfections de cel désirier si est k'il boive et k'il mangue, et ensi ait usance de ce k'il désire; et pour ce que li amans avoir ne puet si vraie connissance dou bien ki est en l'ami, ne usance, ki est li perfections de son désirier, con par le compaignie et li estre ensanle et le privanche de li, désire li amans à estre avec son ami. Et ne mie sans plus nous devons au cors ellire lieu sain et covignable, mais ausi bien à bones meurs. Et quant li amés aperchoit ausi bien en l'amant et li connoist s'il est amis, autre tel désirra-il con li autres; et adont est amistés entr'iaus deus, quant li uns ayme l'autre et si con dit est chà devant. Et ensi apert ke li amis désire à estre amés, et si requert l'amor del autre, pour ce k'amours puist venir à ce à quoi ele est ordenée; et c'est à savoir ke d'amours viegne amistés, laquele iestre ne puet, se li uns ne set la volenté del autre. Et encore il covient conpaignie et privance et vivre ensanle et demorer; car puiske li amis se doit pener de faire le plaisir son ami et ce ke boin li est à son pooir, s'il n'est privés de celui par coi il sache son plaisir, sovent pora fere

[1] Var : *Con pour le cause ki est en amet; si est le bien* (Ms. Croy.)

chose ki li desplaira. Et pour çou est-il ensi ordenet de nature, pour çou que li uns ne mefface vers l'autre, ke li amistés ne doit mie estre celée, mais conneute, par coi li uns face viers l'autre tout çou k'il doit, sans mesproison.

CHAPITRE VI.

Cis capitles moustre ke ceste amistés requert lonctans ains qu'ele soit faite.

Ceste amistés ausi ki est pour bien honneste ne doit mie si tost iestre faite, mes, si come uns poëstes dist : on doit molt avoir mangiet de sel avoec celui c'on tient pour ami [1]. Par çou moustre-il que amis ne doit mie estre tost fais, ne ne doit-on mie un home tantost tenir pour ami, encore voie-on bien en lui et ke bien face, jusques adont c'on l'ait bien conneu qu'il soit dignes d'iestre amés. Et çou c'on doit avoir molt mangiet de sel avec celui c'on tient pour ami, pour ce dist-on que sels est uns viande, dont on mangue pou en grant tans : ausi en grant tans doit-on esprover celui c'on tient à [2] ami, et la pourvéance del amisté encontre les visces et les meschiés que à venir pueent estre, ke on ne commence mie trop tost à amer ne nient digne. Mout doit-on bien connoistre celui c'on tient pour ami : car amis doit estre autre si ke je meisme [3] en un autre, et voloirs et pensers doivent estre tout un et li fait ausi; si ne doit entre aus deus avoir différence, fors tant que uns cuers et une âme est en deus cors. Dont affiert bien que on s'avise et

[1] Cfr. CICERO, *Lælius, de Amicitia,* XIX, 67.

[2] Var : *Pour*. (Ms. Croy.)

[3] Var : *Autres je, c'est je meismes.* (Ms Croy.)

esprueve qui on met en tel lieu. Et unités del amant et l'amet[1] puet estre prise en deus manières, l'une tant con pour le cors del amant et l'amet, si que quant li amés est en présent avec l'amant; l'autre si est selonc l'affection et le volonté que li amans a al amet. Et ceste unités si vient par connissance c'on a devant eüt. Car li movemens del appétit sieut connissance. Quand aucuns ayme aucune cose, si con par concupiscence, il conprent et connoist tel chose, si con cele ki apertient à son bien, si come il li sanle. Et ensi quant aucuns ayme aucun d'amour amable, ki autant vaut con l'amours honeste, il vieut à celui bien, si come à soi-meisme, dont cis amans conprent l'amet, si come autre lui, en tant que bien li voet si come à soi-meismes. Et de ce vient c'on dist : amis est autres je.

CHAPITRE VII.

Cis capitles moustre coment li amant sunt un ensamble.

Et comment li amans est en l'ameit et li amés en l'amant, et un sunt, poés-vous ensi entendre. Nous demandons as gens aucune fie, quant durement les véons penser, ù il estoient quant il si fort pensoient; ausi ke nous entendissiens que il fussent là ù il pensoient. Et sovent respondent qu'il estoient au lieu dont il pensoient, car li désirs d'aucune cose désirant s'estent et allonge par l'affection qu'il a jusques à la chose désirée et dedens li se melle par le désir k'il a à parvenir à li. Ne n'est mie contens li amans de la chose

[1] Var : *al ameit.* (Ms. Croy.)

amée superficiaument et en quelconques manière à connoistre et comprendre; ains se paine de toutes les choses ki apartiennent al ami dedens lui enquerre, et ensi en lui entrer, jusques as choses entérines. En autre manière, selonc le viertu appétitive u désirant, est li amans d'amour, de concupiscence u délitable en la cose amée, et li amans d'amour amable u honeste en son ami. Car selonc concupiscence u selonc délit, li amans ne se repose mie en quelconques estraigne manière et aparant d'avoir l'amant u de lui user ; ains qert l'amet parfaitement avoir, si qu'il entent ès choses entérines al amet à parvenir. Mes en l'amour amable li amans est en l'amet, en tant qu'il tient et quide les biens et les maus de son ami sicome siens, et sa volenté à la volenté de son ami conforme, ausi qu'il en l'amet suefrece les biens et les maus. Dont propre chose si est as amis une meisme chose voloir, et ès choses meismes esjoïr et avoir tristece. Si que par les choses del amet, ke li amans tient si con pour sienes, li amans samble ce estre en l'amet, si con ce ki est un fet à lui et à la chose désirée, par la samblance de li, que li cuers désirans à li à avoir a embrachiet, est en aucune manière par la plaisance de li ou désirant et en sen désirier; si con nous véons d'aucuns amans, ki sont si souspris aucune fois de penser à leur amies, k'avis lor est k'il les aient. En tant ausi que la cose amée est demorans en la connissance et ou comprendement del amant, si est la chose amée en l'amant. Et ensi est li amans en la chose amée, si ke ce ke en li par désirier s'estent, et la chose amée en l'amant, si que ce par désirier ou désir dou désirant est recheut ; et ensi deviennent ces dois choses une, et méement une sont, quant li désirans est désirés et li désirés désirans selonc une meisme manière et çou est quant amistés est faite, dont il sont un. Car ce ki est amant est amet et ce ki est amet est

amant. Et est li uns dedens l'autre, si con ce en qui il s'estent, et ce ke est recheut et pour ce est c'on dit ke c'est uns autres je. Et sanle que jà quant on ayme, ke ce soit une amistés, car li amans est en l'amet et li amés est en l'amant; mais ce n'est mie si parfaitement que c'est quant amistés est faite. Et pour ce amours et li amans désire ce k'amistés d'amours viegne.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles moustre c'on se doit souvrainement fier en son ami et devise liquel sont covignable à estre ami de ceste amisté.

Ne ne se doit-on mie douter de son ami; mes on doit tous ses fais, tous ses dis et toutes ses privances meller avec lui, puis c'on le tient pour ami. Car on doit devant l'amistié jugier et après croire[1]. Mais il sont une gent ki les consciences de lor amis redoutent, si ke nul de lor secrès ne lor osent dire. Et sont aucun autre ke de canque devant lor vient descuevrent à cascun k'il encontrent. Et cascuns de ces dois est visces, dont li uns est plus seurs et li autres plus courtois. Nului croire est seurté, car dont ne puet-on estre racuset, et tous croire est courtesie. Cil ki pour amis doit estre tenus, doit bien estre esprovés, car tout cil ki ami samblent ne le sunt mie. Toute gent ne sont mie covignauble à iestre ami del amisté qui est por bien honnieste; car ceste amistés si doit iestre estable et durans sans rompre. Et li ami ausi ne doivent jà ciesser d'amer. Et pour çou, cil ki ne sont estable, ne ferme ne persévérant en lor propos ne sunt able ne apareilliet à estre ami de ceste

[1] Seneca, *Epistol.* III.

amisté, ne cil ki sont conpaignaule ausi ; ne li nient estable ausi, si con sunt enfant et pluiseur femes. Enfant, pour çou k'il ne connoissent le bien, car il sont sans esprueve, ne ne sevent k'il afiert à faire. Si ayment pour délit plus que pour el ; car ce sentent-il et voient tousjours ; et pour çou le poursivent-il volentiers ; mais le bien et ce qui afiert à faire, pour çou k'il n'est mie si présens, ne quert-il mie ne ne poursivent, mais ce ki délite. Et li désirs à ces délis si naist avec nous et pour çou est fort de ciaus à redouter et à eskiver ; et il nous detienent si soutilment ke nous ne nous apercheyons.

Tout autresi con li sages serpens ki, par petit pas, ausi con pour nul mal faire, trait viers l'omme, et puis quant priès est, si le mort sus [1] : ensi nous font li délit. Car à premiers quant aucune chose délitable nos vient devant, nous le rechevons ausi con celi qui nous quidons bien oster, et ne nous samble mie qu'ele nous puist auques grever. Et après vient uns autres et puis li autres. Et ensi en serpentant jusqu'adont que cil délit sont si près et si fort et si enrachiné k'il mordent ausi come li serpens. Tout ensi ke nous véons en celui ki a mauvaises mains, ki se grate à premiers tout bièlement, ausi come ce ne li puist nul mal faire, et plus fort après pour le délit k'il i sent, si fait tant fort [2] k'à derrains s'escorche ; tout ausi nous mainent li délit li uns après l'autre jusques à la mort. Trois coses sont ki divers assaus nos font ; li mondes, la chars et li maufés. Et savoir devons que de tant d'ars nos ennemis nous fiert, de tantes tentations nos sommes durement constraint. Souvent avient par petit mors de serpent ke grant coors

[1] Var : Si le *cuert* sus. (Ms. Croy).

[2] Var : *Et plus fort, à tant*. (Ms. Croy).

est mors : de petit chien est sovent tenus grans senglers et maintenus. De petite estinciele naist de feu grans nouièle. Petis comencemens fait sovent grans tormens. Commencemens petis griève: sages l'ocoison eskieve. Ki à lion escape, araigne à mort le tape.

CHAPITRE IX.

Cis capitles devise les manières des jouenes gens selonc les conditions de leur aage.

Et pour ce ke parlet avons des jouenes et des vieus, or disons aucune cose de lor manières, èsqueles tant con de lor eages il sunt plus enclinet de lor propriétés. Or disons premièrement ke li jouene sont plain de concupiscence, c'est de désirier des délis corporeus et poissant de cex acomplir plus k'autre eage. Et maiement désirent et covoitent les délis de luxure, et tost sunt muable d'une volenté à une autre, et d'une œvre à une autre et sunt tos d'une saoule, et aigrement le désirent et apiertement se délaissent, et lor volentés sont molt aguës et ne mie grandes, car eles ne durent mie longuement: ensi qu'il avient as malades, ki voelent et désirent ore de ceste viande ore d'une autre, ore essaier de cest boivre or d'un autre, et aigrement le désirent et en poi de tens et tost en sont soolé. Il sont ausi corageus et d'agüe ire et able à metre à œvre, si ke cil ki ne pueent mie bien contrester à lor movemens, si con li foibles ne puet contrester au fort. Et ce k'il sunt corageus est pour ce qu'il ayment honneur; et quant il soustienent les maus par lor sanlans à tort, il les despitent; et

des honeurs querent-il plus celi ki est en victore : car il désirent autrui à sourmonter et victore si est une manière de sourmonter ; et plus désirent ces deus, c'est honeur et sourmonter, k'il ne facent riches [1], et c'est pour çou k'il n'ont mie esprové povreté ne défaute. Et pour çou qu'il n'ont mie grant esprueve, ne n'ont mie molt essaiet, ne sunt il mie de meurs ne de fais mauvais, car il ont poi veu de mauvaistés, si ne les sevent metre à œvre. Et sont ausi de légiers meurs et manières et de légier les puet-on enorter, par coi il croient tost et able sunt à croire; li raisons si est car il sunt sans esprueve et si ont esté poi déchiut; li jouene ausi, pour ce k'il sont chaut de lor nature, li caurre ki est en lor membres, si s'en muet au hors issir; si en deviennent hardi et de grant confort et d'espoir; par coi il sunt en boine espérance de lor entreprises achiver, et boine espérance ont ausi pour ce k'il sont sans esprueve ne n'ont mie sovent esté rebouté, ne desdit de lor voloirs; si vivent le plus en espoir et mains [2] selonc mémore. Car espoirs si est de ce ki est à venir, et mémore de ce ki passet est. Or est selonc l'ordene de nature ens ès jouenes à venir plus de tens ke passés, car poi ont vescut, et molt pueent vivre; dont il se recordent ke poi ont fait et espoirent molt à faire, pour le lonc tans ki leur samble ki encore puet venir ; dont il vivent en espoir et pour çou k'il espoirent légièrement sont il légièrement déchiut. Il sont ausi vighereus pour çou k'il sont corageus et de bonne espérance; car par çou k'il sont corageus il ne criement nient; car li corageus est ausi come uns iriés et courechiés, et cil ne doute riens en ce point et la boine espérance lor fait entreprendre, car ele lor fait cuidier que ce bien

[1] Var : k'il ne facent *richèces*. (Ms. Croy.)

[2] Var : *mieus*. (Ms. Croy.)

k'il espoirent poront ataindre. Il sunt ausi honteus, car il espoirent et désirent les honeurs et les biens honerables plus que les proufitables, et pour çou k'il ayment honeur, si le criement-il à pierdre, dont il devienent honteus et vergondeus. Magnanimes samblent et sont ausi de grant corage; car il n'ont mie fait molt grant despens, dont il soient [1] abaissié ne apovrit, et n'ont mie esprové quex choses sunt nécessaires à ce que on puist aucune chose aquerre; si le quident légièrement avoir et aquerre. Et pour çou k'il sunt de boine espérance se tienent-il digne de grant chose, si que d'onneur et de grant despens, lesquels choses apartienent à grant corage. Plus ausi il eslisent à vivre en honeur et en glore k'il ne fachent en richeces : il sont ausi plus amiable et plus amant lor compaignons et méement ciaus de lor eage; et c'est pour ce k'il s'esjoïssent à vivre ensamble, et poi connoissent lor proufit : mes lor délit connoissent mieus, par laquel cose il eslisent mieux tex amis que autres. Et toutes ces choses font ensi con trop et pècent en trop faire et plus que il ne devroient; mais en boire et en manger est çou ù il pèchent mains, parce que il durement sont chaut; si lor convient plus prendre ke autres de grant eage; mais en toutes autres choses font-il trop et plus que il ne doivent, et c'est pour çou que il ne vivent mie seloně raison, mes selonc concupiscence et désirrier. Il quident ausi tout savoir et afferment tot à estre ensi ciertainement con il dient ; et c'est pour çou k'il font des choses trop. Il font ausi as gens tors et injures, ne mie pour mauvestié, mais pour çou k'il voelent les autres sourmonter, et c'est pour ce k'il plus ayment honeur et autrui sourmonter, k'il ne facent proufit. Il sont ausi

[1] Var : *moult* abaissié. (Ms. Croy.)

merciable: car il quident bonnes toutes les gens et mieudres k'il ne soient. Car par lor innocense, il voelent autrui conscience mesurer, et selonc ce k'il se sentent ignocent et sans mal, quident-il que li autre le soient et ce lor avient por ce k'il n'ont mie molt de raison en aus ne d'entendement ne d'esprueve. Il sunt ausi amant jeus, festes et ris et à ces choses se metent volentiers et bien le sevent faire.

CHAPITRE X.

Cis capitles devise les manières des anciens.

Li vielg si ont pres manières contraires as jouenes; car pour çou k'il ont molt vescu et en molt de choses ont esté déchut et péchiet, et regardent ke mout d'œvres sont malvaises, n'afferment ne ne dient riens de ciertain; mains dient sovent des choses k'il ne sachent et che est pour çou k'il quident poi savoir, et parolent le plus par si et par aventure, sans rien de certain affermer. Il sont ausi li viel entreprêteur des choses en le pieur partie, dont il sont souspeceneus et souspecenent tousjours le pieur, pour çou k'il ne croient nuli, pour l'esprueve des choses k'il ont en iaus. Il n'aiment mie mout ausi ne ne héent, et c'est pour l'esprueve et le nient créance k'il ont; il sunt nient créant, car rien ne croient s'il n'est si ciertain c'on ne le puist veoir en nule manière. Et pour çou ayment-il ensi k'il puissent tousjours haïr et ensi héent-il k'il puissent tousjours amer. Il sunt ausi de povre corage; car ensi k'il sont défaillant en nature et en lor vie et leur humeur, ensi sunt-il défail-

lant en leur cuers dedens et en lor quidiers et en lor désirs enviers ce k'il ont esté. Et de ce est-ce que nule grant cose ne covoitent, ensi con grans signeries et grans fais à faire, pour leur povres corages. Mais sans plus désirent çou qui est nécessaire au vivre et que ce ne lor faille. Et de ce vient k'il sont aver : car ensi k'il voient k'il sont défallant en nature, ensi croient-il que tous li mondes soit en iaus défallans : et lor samblent que deniers soient leur vies et lor soustenances, si que sans ce ne puissent vivre; et ausi sont aver pour l'esprueve ; car esprové ont que forte chose est d'aquerre, qu'il pueent mauvaisement faire, et légier est de metre fors. Il sont ausi cremeteus et paoureus, et li raisons pour coi, si est por la froideur qu'il ont et le défaute de nature et de chaurreté, dont il sunt cremeteus. Car cremeur si est une manière de froiture, dont li froit sont disposet à cremir. Il sont amant à vivre et plus encores désirent à vivre ou derrain jour qu'il ne facent ou moïen de leur aage, et li raisons pour coi, si est pour çou que désirriers si est à ce c'on ayme et c'on n'a mie; et pour çou que plus faut as vieus de vie ke as jouenes, désirent-il plus à vivre que li jouene. Et toutes ces raisons sont prises pour çou ke vie et nature défaut en vieus. Il aiment ausi trop lor choses et plus k'il ne doivent; et li raisons si est pour çou k'il sont de povre corage; car c'est une manière de povre corage, ses choses amer plus c'on ne doie. Il vivent ausi plus en quérant proufit; et plus le quièrent k'il ne facent bien honneste ; et c'est pour çou k'il ayment plus lor avoir k'il ne devroient, dont il covoitent [1] çou ki proufite et d'autres biens font poi de force. Il ne sont mie viergondeus ne honteus ; car poi font force as biens et as honeurs par lesqueles

[1] Var : *quèrent.* (Ms. Croy.)

on se hontist et viergondist. Il sont ausi de povre espérance, pour çou ke maintes fois ont esprouvé que li plus des choses sont malvaises ; car pluiseurs choses avìenent souvent au pis et pour çou prendent-il les choses au pis, et à grant paine croient-il ke eles soient boines et ausi légièrement ne croient mie. Il sont ausi de petit espérance pour cremeur. Car tout ausi que hardemens fait avoir bonne espérance, tôt ausi le fait paours malvaise. De povre espoir sunt ausi, pour çou k'il vivent en mémore plus k'en espoir. Li espoirs si est de ce ki est à venir et mémoire de ce ki est passé. Or est assés plus de lor tans passet ke ne soit à venir ; dont il ont plus de déduit en le mémore, de recorder çou k'il ont veüt et oiit, k'il n'aient en espoir de ce ki est à venir. Et por les choses ki passées sont, k'il ont veües, adevinênt-il aucune fois ce ki est à venir. Il sunt ausi d'aigre ire, encore ne soit-ele forte et de foibles concupiscences et désiriers corporeus : car il ne vivent mie selonc ces délis corporeus, mais selonc avarisse. Car jà soit-ce chose que tout autre visce enviellissent avoec les gens, avarisse seulement rajouenist. Et pour çou samblent li vieil atempret, pour ce ke lor désirier défaillent. Il vivent ausi plus en parlant de proufit que il ne facent de meurs ne de viertut ; car plus aiment le proufit, et s'il avient c'aucun viel aient fors désiriers, c'est plus pour acoustumance ke pour inclination de nature. Il font ausi des tors, ne mie pour ce por coi li jouene les font ; car il ne les font mie pour aus essauchier, mais pour autrui grever. Il sont ausi miséricort, ne mie ensi come li jouene, ki le sont pour l'amour humaine k'il ont as gens ; mais viel le sunt pour foivlece de cuer et lasqueté, pour nature ki en aus défaut. Et si sunt conplaignant et dolousant et ne sunt jeuant ne amant rire ne risées ; car conplaindre est contraire à rire et as risées.

CHAPITRE XI.

Cis capitles devise la manière de ciaus ki sunt ou moïen eage c'on apièle estat.

Et pour ce ke nos avons parlé de ces deus eages des vieus et des jouenes, si parlons ausi du tierc ki est entre ces deus, ki est ausi come moïens. Car puiske entre deus movemens contraires il covient aucun moiien avoir ù on se repose, et jovence soit movemens à devenir plus grant et viellece plus petite, il covient un moïen eage, ki soit ausi con repos là ù on n'engrange ne n'apetice. En cest moiien eage deveront estre les meurs des jouenes et des vieus ausi recopées et engrangies, jusques ke eles soient au moiïen entre les meurs des jouenes et des vieus; et ce puet on moustrer. Car cil ki sont en estat de moiien eage, le plus ne sont mie trop hardi, si con li jouene, ne ausi trop couart si come li viel; mes et bien et moïenement se maintiènent en hardement et en cremeur. Et pour çou k'il ne sont mie outre mesure hardi, ne croient-il mie toutes les gens de cank'il dient, mes moïenement, et jugent selonc vérité. Il ne vivent mie ausi sans plus pour proufit ne por honneste, mais pour ces deus par coi il ne sont trop large ne trop aver, ains se maintiènent moiienement. Et ensement est-il en désiriers des délis corporeus et del ire : car il sont corageus tant con par l'ire et atempret tant con par les désiriers et cil doi si fallent à iestre à une fois ens ès jovenes et en ès vieus : car se li joene sont corageus, ne sont-il mie atempret, et si le vielg sont atempret, si sont-il de povre corage. Et généralement dire poons que tout ce ki est de bien ens ès

jouenes et ens ès viex, est en celui ki est ou moiien estat. Car ce ki n'est proufitable, ne ne fait à loer par superhabundance u défaute, n'affiert mie à cest eage [1], mes as autres. Et cis eages moiiens puet estre pris, selonc ce c'on communément le puet prendre, entre xxx et xxxv ans : jusques adont puet-on croistre u adont iestre en estat : et de là en avant commence à venir viellece et les gens à défalir. Et pour ce que ces manières sont diverses, et les gens d'une manière vivent mieus ensamble que diverses, si se covient ki avoec les gens vivre voet, conformer à lor manières. Car autrement covient vivre avoec les joenes et les viex et ciaus d'estat, s'il doivent estre ami longuement et compaignable ensamble. Et pour ce ke li enfant ayment pour délit le plus, ensi con li délit vont et viennent et se changent, ensi vont et changent lor amours ; et pour ce ne sont-il mie able à ceste amisté ; car trop sont changable, selonc la changableté des délis k'il quièrent souverainement.

CHAPITRE XII.

Cis capitles moustre que femmes kemunement, ne vielg, ne crueus ne sont mie able à ceste amisté.

Femes ausi, encore aient-eles grant movement et grant volenté de bien amer, et establement manoir, n'ont-eles mie pooir de demorer longuement en cel propos ; car con feme de sa complexion soit flegmatique, laquele est samblans à euue, et ausi con li euue est movans et escoulourians, est feme par nature ; dont lor pensée, pour lor nient estableté de

[1] Var : *corage*. (Ms. Croy.)

nature, sunt molt movans et tout ausi hastivement s'en revont pour la changableté et le muableté de lor nature, et pour ce ne sont eles mie ables à ceste amistié, tant con de lor nature. Et non pour quant par acoustumance des œvres contraires à lor nature poront eles aprochier à ceste amisté. Car tout ausi que se boin sommes de nostre nature, par maintenir males œuvres devenrons malvais, tout ensi se de nostre nature sommes enclins à aucun mal, par acoustumance poons bon devenir et réfréner nos natureus inclinations, et ensi poons muer l'enclinance naturel. Car acoustumance est ausi con une autre nature. Et vielles gens ausi, ne félon, ne cruel ne sont mie able à ceste amisté; car ensi con dit est par-devant, à amisté covient vivre ensanle; liquels vivres doit faire joie et déduit, liquex est li propriétés de conversation; et avoec les vieus et les félons ne puet-on avoir joie ne déduit; car en ce ne se déduisent-il mies, mais en el, si come en boivre et en mangier u en avarisse u en mélancolie, et félon en lor félonie, et en lor cruauté et en autrui grever. Et pour çou cil ki point ne portent de déduit ne de joie que li uns amis doit porter al autre, ne sunt mie able à iestre ami, selonc ceste amisté. Car joie et déduit samblent estre les choses amables le plus et faisans amour, pour laquel chose li jouene devienent tost ami, pour çou k'il quièrent joie et déduit, et li vieil nient. Cil ne samblent mie ami ki ensamble ne sont joïeus: et pour çou viel et cruel ne samblent mie ami, mais bien voellant aucune fois; car il s'entrevoelent bien et seceurt li uns l'autre aucune fois à son besoing; dont il ne sont mie ami, pour ce k'il ne s'esjoïssent, et joeennenciel et femes pluseurs, pour çou k'il mie ne sont ferme, ne estable, ne demorant en lor propos et ches deus choses covient-il avoir à ciaus qui doient estre able al amisté ki est pour bien honeste.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles devise liquel sont able à estre ami et moustre que cascune amistés est de propres œvres engenrées.

Dit ai ke vieus, ne enfant, ne femes pluiseurs, ne félon ne sont mie able ne apareilliet à ceste amisté; et entendre devons des vieus, ki ont les manières des viès, con pou k'il aient de eage, et les enfans et les jouenes ki les manières ont et les coustumes des enfans et des jouenes et de femes, cui œvres ensivent lor nature. Après covient dire ki able i sunt et comment on doit ami faire et pour coi et les manières des faus amis et se on puet avoir pluiseurs amis u non. Cil puent iestre dit able à iestre ami et à amisté quele qu'ele soit, ki en iaus ont les choses amables sur coi cele amistés est fondée : et ce que je di : sour quoi cele amistés est fondée, di-je pour ce, ke ne mie cascuns ki a cose amable en lui est amables à cascun. Car cils ki a en lui chose amable, dont amisté pour délit vient, n'est mie ables pour ce à iestre amis à celui ki aime por proufit, ne cils ausi al autre; et ensi del amour honeste : dont-il covient à ce ke li uns soit ables à iestre amis al autre, ke les choses amables ki en aus sunt, soient en aus samblans et ke li uns vers l'autre puisse faire ce ke cil volroit ke li autres fesist à lui, ci comme cel ki est délitables et ables à estre amis à celui ki ayme par délit. Et ensi apert ke li uns amis ne fait mie vers l'autre, che ki apertient al autre amisté, tant con pour celi à garder et pour faire çou ki apertient principalment à tele amisté ; jà soit-che chose ke les œvres del une amisté s'ensivent as autres, si con

proufis et délis s'ensivent l'amisté honeste. Ne l'œvre del une amisté n'engenre mie l'autre principalment, car il n'i a point de samblance, laquele est cause de toute amisté. Et ce que je di ke li uns amis ne fait mie al autre ce que apertient al autre amisté et al autre ami principaument, et ke l'œvre del une amisté n'engenre mie l'autre, tant con deli est, di-je pour ce ke cascune des amistés a se propre fin; et por ce covient-il que les œvres soient propres et cascune de ces fin doit par les œuvres propres de cascune ausi iestre engenrée. Puisk'il covient k'entre l'engenrant et l'engenreit ait samblance, ensi k'il apert en toute engenrure et entre les œvres d'une amisté et le fin del autre, ki par les œvres doit estre engenrée, il n'ait point de samblance, les œvres del une amisté n'engenront nient le fin del autre, tant con de eles est. Et le fin del amisté, di-je, pour che pour quoi on ayme, est con bien honeste, u délit, u proufit. Et puiske l'une œvre d'amisté, tant con de li est, n'engenre mie l'autre, il covient ke li ami ki sunt ami en l'une des amistés, si come en l'amour proufitable, facent lor amis les œvres de tele amisté, si con proufit; et si lor font autres, ce n'est mie selonc ce k'il s'entreaiment de ceste amour, mais selonc celi dont les œvres font.

CHAPITRE XIV.

Ci demande-on se li une amistés engenre l'autre et li une œvre l'autre.

De ce que dit est se douteroit aucuns se l'une amistés engenre l'autre et les œvres del une l'autre, et il samble que oïl; car nous véons que aucuns pour ce k'il avoir

puissent délit d'aucuns autres, lor donent et siervent et ensi font les œvres d'autre amisté, et par ces dons sont sovent reamé, si come il ayment. Et si voit-on ke cil ki devant estoient ami pour proufit, devienent vrai ami et ensi de la proufitable naist la vraie. A ce di-je, ke bien avient, ke se aucun s'entraiment selonc une amour, que en celi usant devienent bien ami, selonc une autre; mais ce n'est mie por ce ke del une amisté naisse li autre; mais pour ce que en usant selonc l'une on est en compaignie, et par le compaignie on connoist les voloirs et les manières des gens, lesqueles conneus rendent sovent les gens amables selonc l'amisté, selonc lequele ces manières et cil voloir sunt et ces connissances : ensi con cil ki sunt ami pour profit devienent vrai ami, quant li uns a conneut le bien et l'onneste del autre; et ne mie pour proufit k'il a eüt, il devienent vrai ami, mais pour le connissance dou bien ki est en l'ameit, douquel li biens k'il rechut a est ausi con tiesmoignages. Et se cil ki pour délit ayme, aucune fois aquiert ami tel par don, ausi come uns hons ki pour délit ayme une feme li donne et le trait à son amour et à ce ke il en a ses délis, cil don ne font mie ceste amisté, fors pour tant que ele ki rechut a tex dons, croient que cil don soient par boine volenté, que cis ait envers li; dont ele l'en ayme, ausi come en vraie amour; et cis qui desirs ne ciesse, si le tourne à ce k'il quiert, c'est à délit. Et se cis pour le don que il donne, de celi acomplist ses délis, cele ne li fait mie par amour, mais ensi come par marchiet faisant : tant pour tant; pour le don, délit [1]. Et ensi les unes amistés n'engenrent mie les autres, ne les unes œvres les autres. Mais bien sont voie à eles, en tant que cestes maintenant, on

[1] Nous adoptons pour cette phrase la leçon du Ms. Croy.

aperchoit sovent les autres ki engenrent lor propres amistés. Se uns menestreus m'esbanoie u de harpe u de vièle et je m'i déduise et pour çou je li donne dou mien, ne serons nous mie ami. Car en àmisté doit estre rendue une meisme chose selonc espesse, s'on puet et méement quant ele est entre iwés, si con por proufit proufit et pour délit délit; et rendre ensi pour déduit proufit, ce samble miex marcheandise k'amours.

CHAPITRE XV.

Cis capitles conclust de ce que dit est, liquel sunt able à iestre vrai ami.

Et puisque cist sont able à iestre ami, ki ont en aus les choses amables sour quoi l'amistés est fondée, cil dont sont able à la vraie amisté ki en eaus ont bien et honeste, et ferme et estable sunt, portant déduit et soulas et vertueus; lesqueles choses sont fondemens et nécessaire en ceste amisté, si con dit est; car toute chose amable est délitable; et à ciaus ki bien ayment, les choses selonc nature sont délitables. Et selonc cestes sont les œvres de vertu, lesqueles n'ont que faire de délit; ausi come aucune chose venant sour eles : car eles meismes ont délit en eles meismes. Et pour ce ke selonc ceste amisté, li amant sont vertueus, sont lor œvres raisonables et faites par raison. Et se ces œvres estoient faites autrement, li faisant défaurroient de vertu. Car vertus et raisons sont si ensamble, ke là ù raisons faut, vertus faut, et pour çou ke lor œvres

sont raisonables, et lor amistés, se viertueuses sunt, seront selonc raison. Et pour çou que cil amant sunt viertueus, ordenant lor œvres selonc raison, n'avient-il mie k'il s'entre aiment plus k'il ne doivent; que quant cil qui plus ayment k'il ne doivent raison passent.

CHAPITRE XVI.

En cest capitle est une demande faite : se on puet plus amer c'on ne doie ?

Se on puet plus amer c'on ne doie et se raison en amour doit avoir, demanderoit aucuns : et il samble ke non, car puis que amis est autres je, et mi voloir et li sien doivent estre tout uns, riens, si come il samble, ne doit refuser que il voelle ; et puisk'il est je, si con moi-meismes, le doi amer. Et puiske ensivir doi ses voloirs, je ne puis pour li chose faire ki soit trop, ne amer plus ke raison, quant je le doi amer si con moi-meismes. A respondre à ceste demande covient premiers savoir, ke li amours ki est pour bien honeste, est fondée sour le bien et l'onneste c'on set en celui c'on ayme. Et ensi con cis ki trait à bersiel conoist le signe et s'en prent garde et l'a tousjours devant l'uelg et se paine de près traire, et que plus trait priès, tant est mieudres archiers ; ausi doit estre al amant ce sor coi l'amistés est fondée ; bersans un signe après coi li amans doit traire, et cest signe [1] doit-il tousjours devant le œil avoir et que plus près entrait, tant atrait-il plus al amisté dont

[1] Var : *Sain*. (Ms. Croy.)

cis bersans est fondemens; et con plus eslonge cest fondement, tant eslonge-il plus l'amisté ki sour li est fondée. Et puisque biens et honestes sont fondemens del amisté honeste, ki cose fait ki à bien ne honeste ne tourne, il s'eslonge del amisté honeste, quant les œvres de ceste amisté doient estre les saiètes d'ataindre le bersel et le fondement de cele amisté; et pour çou ne doit-on mie faire pour son ami chose ki soit encontre bien honeste; et s'il en requéroit, si l'en doit-on hors mettre, au mieus c'on puet; ne jà ne doit-on issir de la droite voie; car c'est la première lois d'amisté requerre al ami honeste chose, et ce meisme pour lui faire, et nient querre à son ami chose déshoneste, et celi requise refuser. Car pau a d'escusance li pechiés quant il est fais pour l'ami, quant li amant doient estre vertueus; et cil ki mal et deshoneste fait pour son ami, aime plus k'il ne doit et raison passe; car c'est contre les œvres de ceste amisté; et puet ceste amistés iestre parfaite et la prière deshoneste del ami refuser. Car con vertus soit conseilleur d'amisté, fort est manoir amisté là ù faut vertus. Mais se nous volons droiturièrement avoir nos voloirs de nos amis et lor volons ausi faire, garder devons que sans visce soient; et adont vous sachiés de toutes malvaises covoitises et de tous visces desloyés, quant iestes à çou venus que vous à Dieu ne rouvés chose que vous en apert devant toutes gens ne puissiés proyer. Con grant merveille est de proiier à Dieu çou c'on ne volroit mie que les gens seüssent, si vivés avoec les gens ausi que Diex vos voie, si parlés, as gens ensi que Diex vous oïst. Dont contre sairement ne droit, ne doit faire amis pour autre, ne se juges iert à son ami; car de doi, vertus d'ami doit estre plus amée. En trop grand erreur sont cil ki cuident que tot pechiet et tout délit doient estre par amours accompli,

quant amistés est donnée de nature, aidable de vertu, ne mie compaigne as visces [1], par quoi à che à quoi vertus ne force seule ne porroit parvenir, conjointe avoec un autre i peüist ataindre; et li amant de ceste amisté n'aiment fors pour le bien ki est ès amés. Dont l'amistés est entre les bons et les sages ; et ciaus puet-on pour boins et sages tenir, ki tant come homme pueent aquerre, nature de bien vivre aquièrent.

Et ensi apert que li voloirs des amis ne doivent estre un, fors tant con il voelent bien et honeste ke ceste amistés requiert. Et pour ce ne puet estre ceste amistés entre malvais; car li amistés des mauvais n'est assamblée fors que pour ocoison deshoneste; car li uns mauvais requiert son pareil et griés chose seroit à lui vivre avoec un bon. Li bons corages jà à malvais, là ù il puist, service ne fera. Et pour ce doit estre bien esprouvés en bonté et en honeste, cil c'on tient pour ami ; par coi il soit tex qu'il ne quière chose ki ne soit à faire envers son ami et k'il ne doie; car grief chose est, puis c'on le tient pour ami, lui refuser sa proiière; et miex vaurroit encore dont le refuser ke le faire. La jointure de corages bienvoellans est très-grans linages [2]. On se doit une fois pourveir de ses anemis et mil de ses amis. Car tels puet estre ou sambler par adventure amis, qui devenra anemis et ensi plus porra nuire. Et pour ce li jugement se tel doit estre amé u non, doit estre ançois que l'amisté soit faite, car on ne doit mie faire, si con aucun font, ke quant on fait amis, voellent jugier s'il affièrent à amer u non ; et quant jugiet ont k'à faire affiert, si n'aiment mie; et pour ce doit-on jugier et essaier devant l'amer; car li ami s'enfuient sovent de là ù on les esprueve. Est assiés, de tous vos bien-

[1] Cfr. CICERO, *Lælius, de Amicitia*, XXII, 83.

[2] On lit *images* dans le ms. 9543 ; nous empruntons le mot *linages* au ms. Croy.

voellans, un seul ami conseilleur, ki vous soit miroirs et examplaires de toutes vos œvres et de vos fais tiesmoins; car grant partie de pechiés sont sovent tolut par tiesmoignage. Ouvrés ensi que tousjours le croiés présent pour vous reprendre se mal faites; dont resongnier devés le malfaire pour lui; car l'aournement d'amistié ront [1], ki en oste vergoigne; si avoec vous vivés et avoec lui que rien ne fachiés ke devant vostre anemi faire n'oseriés; car se le tiesmoignage vostre anemi resoigniés, vous estes fols; se le vostre et de vostre ami, desprisiés. Legierement n'affiert amis à croire devant l'esprueve; car il sunt aucun ami selonc aucun tans, ki nient ne demeurent au jour quant on en a mestier. Il sunt ausi aucun ami à table compaignon, et on ne les trueve mie au jour de nécesité: teus amis avoec vous se délite en vos prospérités et en tens de tribulation vous sera contraires. Il se faint ausi de doloir avec vous, pour son ventre remplir; amis, s'il vous remaint fiables, il vous sera glaive et escus; amis fiables est forte deffense, et ki le trueve, il trueve grant trésor. A fiable ami ne puet-on riens comparer; ne ors ne argens, ne vaut contre la bonté de la force del ami. Amis fiables est médecinemens de vie et d'immortalité, et cil ki criement Dieu, il le truevent; car selonc Dieu doit estre cis fais. Avec ciaus aiés conversation, bienvoellance et amour ki meillour vous fachent; et chiaus rechevés en vostre compaignie, ke vous puissiés milleurs faire; ces choses sont ensamble faites, et quant on aprent autrui, si aprent-on lui-meismes. Gent juste et viertueus vous soient compaignon à table et en le cremeur de Dieu soit vostre gloire. Ensi con plus meffait, ki entre les bons n'est mie boins, ensi est cil de plus grandes mérites, ki entre les mauvais puet bons demorer.

[1] On lit : *tout*, du verbe *tollir*, enlever, dans le ms. Croy.

CHAPITRE XVII.

En cest capitle est une questions déterminée se tout doient et voelent avoir amis [1].

Dit k'amistés est et quex li fondemens et ki les gens muet à amer, tant con pour le cause ki est en l'ameit, et ke à amisté covient vivre ensamble et ke li amis le désire; et tele amour porte proufit et déduit; et quel ausi sunt able à ceste amisté et quel non, et ke ceste amistés est selonc raison et viertueuse, après poroit-on demander se tout doient et voelent avoir amis? et il samble que non. Car li sages et li viertueus en qui nus biens ne faut, ki parfais est, selonc les sciences et les vertus, non mie chis à qui grans plentés d'avoir est arivés, ke li peules juge à boneureus, mais cis en qui corage tous biens est enlevés et entailliés, les merveilles dou siècle marcissans, ke à paines voit home à cui se voelge ajoindre pour compaignie, ki sans plus se tient homme, pour la partie ki en lui est, dont il est hom apielés, c'est por l'entendement. Car par celi a li hons différence as bestes mues, ki de nature maistresse use, et à la loi de celi doit estre governés : et ensi vit con cele l'a ordenet, qui biens nule forche ne tolt, ki mal en bien retorne; lequel nule force ne muet, nule ne tourble; lequel la fortune des entrenuisant dart point et nient est navrés. Ensi tex sages n'a que faire d'amis, car il meismes est soufisans à lui, ne nul riens ne li faut en tel point. A ce di-je que li sages vertueus, parfais selonc sciences et vertus, voirement a toute souffisance en lui, en tel manière ke ne li faut riens, et si se soufist et de riens n'a disiete; et che que je di ki se soufist et de riens n'a disiete

[1] Cfr. Seneca, *Epist.* IX, *passim*.

c'est à dire qu'il se soufist et de rien n'a disiete [1] à vivre boneureusement; car à ce soufist cuers sains en bien eslisant, drois en bien faisant et sachans, despisans fortune. Mais tant con pour l'umaine vie a-il à faire de mout de choses, et li fols n'a de riens à faire, mais de tout a disiete, car il ne set de riens user à son droit. Li fols n'a rien appareilliet; ausi li tramble li chiés con li membre, se péril s'ensivent et encontrent; de toutes choses a paour. Folie est nient appareillie à bonnes œvres et des choses aidables ele s'espoente. Cis est molt fols ki de ses choses se crient et à tous movemens s'espoente; lequel cascune vois espoentable degiete, lequel li movement très-ligier espruevent, cremeteus font celui les chertés de ses maus; et li sages de mout de choses a à faire, si con de mains et de piés et d'autre chose; et se n'a disiete de riens; car disiete senefie nécessité, et avoir à faire covignableté, avoec un poi de privance de la chose qu'il ne covient nient par nécessité, mais pour le bien estre; si con à vivre n'est mie nécessités d'avoir viesture, quant on puet vivre sans li; mais afaire en a-on, car covignable chose est et bien afférans : et ensi li sages n'a de riens disiete, quand disiete senefie nécessité. Nule riens est nécessaire au sage; car se il pert u mains, u piés u iols [2], li remanans li samblera assés. Et si iert aussi liés en uns cors mehaigniet, con il fut en l'entier. Cil ne désire riens ki li griève et ki li faut, dont grevance li viègne, tristece ne dolours desrainable; mais mieus volroit ke riens ne li fausist; car de ywel corage porte ses anemies : dont on a souvent sour tel gent envie ki samblent estre bien confermet. Li sages, pour çou que pou ayme les choses mondaines et

[1] Une partie de cette phrase est empruntée au ms. Croy.

[2] Var : *ieus*. (Ms. Croy.)

terriennes, est-il pou tourblés de la perte d'elles : car on ne piert onques sans dolour, fors ce que on maintenoit et avoit sans amour. Li sages a toutes aversités est garnis et ententis. Nient s'espoente, se povretés, pleurs, malvais renons, li fachent assaut; il ostera son piet nient espoentés; entre ciaus seurement ira. Sextius [1], uns philosophes ki le sage preudome voloit loer, le comparoit à Dieu et voloit dire : que Diex ne pooit plus que li sages preudons. Pluiseurs choses a Diex, ce dist, que il preste as gens: mais entre deus bons n'est chius mie li mieudres ki plus est plentiveus. Nient plus que entriaus deus, ki ont science de governer une meisme cité, chieus est mieudres ki est plus riches. Dieus passe le preudomme de tans, car plus longuement a esté bons; mais li sages ne samble mie meurés, pour çou ke se vie est enclose de plus court terme; ausi con de deus sages, cils ne samble mie auques mieudres ki plus longuement vit, que cis qui vie et vertus est par mains de tans terminé; ausi Diex ne vaint point le sage en bonté, encore le vaint-il par eage. La vertus n'est mie plus grande, que plus est longue. Diex a tout, mais il a donet as gens aucune chose à avoir et à Dieu apartient cis usages qu'il a donnet pooir et donne as gens de user de ces choses k'il donne et cause en est. Li sages despite tout çou que Diex despite; che que Diex ne puet, si con les maus, li sages ne vieut. Créons dont Sextion [2] le philosophe, très-bièle voie monstrant : par chi va-on as ciels selonc largece, selonc atemprance, hardement et autres vertus ovrer. Dieus n'est mie anoiables ne anieus; il reçoit tout et as monstans il tent la main. Près de nous

[1] Quintius Sextius, qui fut un des maîtres de Sénèque. — Cfr. SENECA, *Epistol.* LXXIII.

[2] C'est le même Sextius que ci-dessus, dont le nom est défiguré par l'auteur du manuscrit. — Cfr. *loc. cit.*

est Diex ; dedens nous est et dedens nous se siet uns sains espirs, c'est li entendemens governères de biens et des maus. Cils, selonc ce ke nous le menons, il nos maine. Les gens s'émerveillent de ce que li hons va à Diu : mais que plus est mervilleus, Diex va as gens et vient en aus. Si preudons [1] sans Dieu n'est mie; nule bone pensée ne bonne volentés ne puet estre sans li ; semences divines en humain cors sunt esparses; lesquels, se bons cultivères ahane, samblans à la racine dont eles sunt venues renaisteront : se mauvais, nient autre chose que boe et palle pour le grain. Nous avons en nos vaissiaus de terre trésor très-précieus. Conbien ke Sextius ait loé le preudomme, ne doit-on tenir ke nule bonté de créature ait conparison à la bonté de nostre Créateur : car n'est entendemens ki puist ataindre à comprendre [2] le bonté de nostre Créatour.

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles devise et expose aucuns dis devant del sage et après met aucun notable notant à la matère.

Ensi li sages est contens de lui-meismes et à soi soufist ; et si ne veut mie estre sans ami, mais qu'il peüst estre senuech ; et cis estre senuech tex est que se il le pert, sans tristece et sans doleur le passe ; tristece tele ki n'ist mie hors de raison, en tel manière k'il s'en repente, et repentir se doie de çou k'il a tel dolour et tristece menée ; mais bien i a grande compassion, et li poise, et miex volroit qu'il ne li fust mie falis. Dont il passe la pierte de son ami sans tris-

[1] Leçon du ms. Croy. Le ms. 9,513 porte : *li pardons*.

[2] Les mots : *à comprendre* ne se trouvent que dans le ms. Croy.

tece et dolour desrainable; et ce avient pour çou k'il est despitans fortune, laquele tousjours manache ne onques n'est en uns estat. Ele garde sen establité en estre nient estable. Tele est quant blandist que tousjours manache. Ne mie seulement ele est aveugle, mais le plus sovent ciaus ke embrachiés a, fait non véans; car celui qui plus ayme fait non sachant. Li sages par fortune ne se governe mie, car che ki en mains li est mis, sovent est mal governés. Cil ki sont par fortune essauchiet, sovent s'en lièvent par orguel et despit. Rien n'est mains proufitable que non sachans fortunés; dont on a sovent sour tex gens envie; mais nule paine de malisce n'est plus grande que cele ki desplaist à lui et as siens et het tous ciaus ki par soudaine et grande poissance en usent, nient sagement; ce meisme feroient s'il pooir en avoient. Li visces de mout de gens, pour çou k'il ne sont mis à œvre, se tapissent, nient mains hardi se tans et lieu en avoient; mais souvent li estrument dou moustrer lor faillent; dont lor voloir sunt covert; et se lor voloir connoistre volons, donons lor pooir tant come il volront. Car li princes et la signorie, et li pooirs de bien et de mal faire moustrent home. Tout visce sunt en apert plus souef et mains redoutet. Les maladies adont s'enclinent à garison, quant eles apertement et vighereusement apèrent et lor vertu moustrent. Avarisse et covoitise et autres maus de la pensée humaine, sachiés estre très-périlleuses et mauvaises quant par faintise et fainte bonté [1] sont couvert: nous ne sommes mie sans plus cunchiet de visces, mais empuniet et deus fois muert ki par ses armes meismes se destruit. Pourquoi nos tient si tost ceste folie? premiers pour çou que nous ne le déboutons mie fortement et ne nos efforchons mie à no santé: après

[1] Nous adoptons ici le texte du ms. Croy.

pour çou ke nous ne créons mie bien ce ke li ancien ont creüt et trovet; ne de overt cuer lor dis ne bevons et legierement à ce que grant chose nos samble, nous ahierdons. Et ce meement de vertus aquerre nos enpêche, que nous nos créons trop tos et nos plaisons, se nos trovons ki nos tiègne pour boneureus, pour sages, pour sains; nos ne les connissons: nos ne sommes mie de petite loenge content; quankes li blandisseur sans cremeur nous metent de bien sus, aussi que se ce fust voirs preudons et nos quidons très-bons et sages, selonc lor dis pour lor mençoignes, come nous sachons que il mentent le plus sovent.

CHAPITRE XIX.

Cis capitles moustre que li sages despite fortune, ce que fortune est chaïans.

Li sages, ki la nature de fortune connoist chaïable, legierement passe et sans dolour desrainable ses aventures; car folie est, de ce c'on ne puet amender, doloir : car on i fait d'un damage deus. Portés et ne blasmés mie ce que amender ne poés : n'est mie vostre ce que presté vous est, ki tantost puet estre mis en autrui mains. N'est mie vostre ce dont fortune vous a fait manbours; et pour ce li sages, quand piert son ami, sans dolour le passe desrainable, et miex volroit encor donques k'il ne li fust mie falis. Et li recors de tex amis doit estre trop bons et trop joïeus, par le recort de lor bienfais; si les eüt ensi come perdables, si les doit perdre ausi come tousjours les aie : faisons dont ce que raisons aporte; laissons les biens de fortune malvaise-

ment à enterpreter et à jugier ; ele nos a tolus nos amis ; ele les avoit donés, et pour ce doit-on de la présence de ses amis gloutement user ; car combien faire le poons, est chose nient certaine : et con amistés ait et contiègne pluseurs et grans proufis, entre les autres en est uns, ke li amours del ami par boine espérance relust en après ; ele ne lait les corages de cheïr ne affoiblir ; ki son ami regarde, aussi con l'examplaire de lui-meisme doit connoistre ; et pour ce li ami absent sont présent, et besoigneus il sont abondant, et foible sont hartiet ; et, que plus fort est, mort vivent [1]. Car li bontés et li recors d'iaus, ki ens amans sont transmuet, morir ne pueent. Et jà soit-ce chose que li recors des bienfais des amis soit moult honestes, déduisans et solachans, totes voies li solas ki vient des bienfais que li ami font en présent et c'on lor voit faire, sont plus parfait et solachant ke li recort ; car plus est parfait et ensi plus délitable, ce que présent est que ce c'on recorde ; quant li recors n'ait bien en li, fors por le bien k'il avoit en présent fait. Ne jà sans ami li sages ne sera : s'il en a uns perdu, tantost uns autre en refait, s'il le trueve. Car en son pooir a ce dont faire le puet ; ensi con cil ki une ymagene a perdue, tantost refait une autre, ensi li ouvriers faisières des amistés, se chose aparellie et trueve, en remetra tantost uns autre ou lieu du perdut [2]. Car covignable chose est et avenans à lui, d'avoir ami et de vivre en compaignie, pour mout de raisons qui dites sont par-devant et autres ki s'ensivent.

[1] Cfr. Cicero, *Lælius, de Amicitia,* VII, 23.
[2] Cfr. Seneca, *Epistol.* IX.

CHAPITRE XX.

En cest capitle est meute une doutance, se on doit légièrement passer le pierte de son ami, et si ajouste aucuns notables pour lesquex li propos est plus plains.

Mais de ce ke dit est, c'on doit la pierte de son amí passer legierement et, lui perdut, tantost uns autre faire, ne samble mie loiautés ne vraie amours, quant la perte de celui que tant devoie amer con moi-meisme passe si legierement : à ce di-je, que come à la boneureuse vie du sage soufisse cuers sains et drois, sages despisans fortune ; et ce li porte déduit et joie, et en ce soit souvrainement et che l'eskive de tous dieus et de toutes tristeces, encore li soient richeces et ami et assés d'autres choses à ournement et estrument de sa bonne eureuse vie. Ne nient plus ne font ces choses estranges chiaus bons eureus, ke li viestement et li aournement ne font les gens. Qu'est plus niche chose ke de loer ès gens choses estranges? Qu'est plus fole chose que de lui esmerviller de ce que tantost puet estre donné à autrui ? Li frains d'or ne fait mie le cheval milleur; nus ne se doit glorifier, fors de ce ke sien est, ne esjoiir. En gens loer devons ce que leur est, si come on fait la vigne quant on loe sa plante. Quel chose dont est à gens propre, k'il de corage soient en raison parfait ; car li hons si est beste raisonable. Dont richeces et li bien de fortune ne sont fors estrument de bonne eureuse vie, ensi con la ligne [1] et li martiaus et autres manières de choses sunt de carpentier. Et qui à che se met, ke ces richeces ki sunt pour user, il convoite pour eles, si con en eles voir meche sa fin, il est durement déchus, car les

[1] Var : *kungie*. (Ms. Croy.)

richeces en donnant et en metant hors de ses mains plus resplendissent. Li sages aourne tous biens et atempre tous bénéfices ; et à lui-meisme les recommende et en la continue ramembrance de eaus se délite ; quoi k'il aviègne, legierement l'enterprète et legierement le lait passer, car nus ne puet estre acceptables, c'est à dire plaisans, s'il ne despite les choses pour lesqueles li mondes foursenne. Nule chose n'est de corage plus acceptable, plus honeste ; ke vaut force et richece se on vit malvaisement en l'ostel, c'est ou corage? Socrates soloit dire de sa feme ki estoit tencheresse, que par li aprenoit-il les choses de dehors, ki mauvaises estoient, plus legierement à soufrir. Dont il apert que li sages ne se fourjoïst des biens ne des maus n'a trop de tristece. Nule plus grans consolations [1] en le perte des choses n'est, ke celui tans à recorder, auquel nous n'eüins mie les choses que nous avons perdues. Et li plus maleureus estas de chetiveté, si est recorder ke on a esté boneureus. Et pour che li sages riens ne tient chose de value parfaite, fors celes ki sunt selonc vertu, ensi que uns sages dont on raconte, ke si come il s'en aloit d'une siene vile que si anemi avoient arse, et femmes et enfans ocis, encontra un autre sage, et cis li demanda dont il venoit ; et il li dist k'il venoit de sa vile, et li autres savoit bien k'il i avoit grant bataille eüe, et si li demanda comment il li estoit ; et il li dist : « je n'ai riens perdu ; tout mi bien sont avec mi [2]. » Et che le mist en doutance s'il avoit vaincu u non. Tout si bien èrent avec sens et vertus et ne tenoit mie à bien çou c'on tolir li pooit ; et en ches biens k'il avoit c'on ne li pooit tolir, estoit toute s'es-

[1] Le mot : *consolations* manque dans le ms. 9,543.

[2] Seneca, *Epist.* IX. — Il s'agit ici de Stilpon : ce trait est aussi rapporté de Bias, à peu près dans les mêmes termes, par Cicéron, *Paradoxa*, I, I, 8, et par Valère-Maxime, L. VII, II, 10.

pérance et sa joie et ses déduis. Car celui ki viertueus est ne faut riens à vivre boneureusement; car vertu seulement donne joie pardurable et seurtet, se riens li est contraire. Li fondemens de bon corage s'est c'on ne s'esjoïst mie des choses vaines. A très-grant chose est venus ki set de quoi esjoiir se doit; ki se bonne éurté n'a mise en autrui poissance. Metés desous vostre pié ces choses ki par dehors resplendissent, ke d'autrui vous sunt promises : à vrai bien entendés et dou vostre vous esjoïssiés, ke c'est du vostre, de vous et de vo milleur partie, c'est de vostre entendement et de ce ke par lui doit estre goviernet. Car li corages des bons si est seurs. Quex il est et dont il vient, poroit-on demander? De bonne consience, de bonnes meurs, d'honestes consaus, de droiturières œvres et de content de fortune. Li sages n'a nient le nient estableté des gens, et si a le seurté de Dieu. Nous devons restraindre no corage à estre ententif en lui-meisme et nient choses estraignes apieler. Toutes choses soient par defors en bruit, mais que dedens nous ait pais et acorde. Quant covoitise et cremeurs ne tencent mie, avarisse ne luxure n'escaufent point, ne li une l'autre ne constraint : ke profite li pais et li coie noise dou pais, se li voloir et li désirier frémissent?N'est nus plaisans repos, fors chis que raisons a fait. Cis est bons repos et vrais en cui bon corage se desploient. Et puiske sens et vertus sont che ki le sage font vivre boneureusement, et en déduit et en joie, tant come il a ces choses ne doit avoir duel ne tristece; et ce iert tousjours; car ce sont bien qu'on ne li puet tolir; dont il apert k'ès choses c'on li puet tolir n'est pas sa joie ne ses déduis sovrainement. Et jà soit-che chose qu'il ait ès chose c'on tolir li puet aucun solas, ensi come en son de musike et en conversation u en autre tel chose, pour çou k'il les set vaines et changables, n'a-il mie tel joie

ke li perte aukes li fait de tristece ; car n'est plus legiere pierte de choses que quant on l'a, poi est désirié et prisié. Car en la chose en laquele on n'a gaires de joie, ou de deduit, quant on l'a, n'a-on gaires de duel ne de tristece s'on le pert. Car ù li avoir le chose fait joie, la perte fait duel et tristece. Et puisque li sages philosophe ki est amans sapience, a sa joie et son déduit en ce c'on ne li puet tolir, n'ara joie ne tristece desrainable ; et pour çou s'il pert son ami, n'en a-il le duel ne tristece desrainable ; encor volsist-il bien qu'il ne le l'éüst pas perdu ; et celi perdu, tantost fera un autre. Il ne pleure trop son ami, car en sage home très-lais remèdes est de pleurs lassement de plorer. Mieus vaut laissier le plorer, ke estre de lui laissiés. Nule chose n'est de dolour plus haïe, et li sage philosophe toujours l'eskiuwent. Philosophie est amours de sapience, de vertu et de vérité. Ceste nous doit garder ce ke philosophie nos permet, est nous faire pers à Dieu. Pour çou somes né et venimes en terre : à ce devons donner foi. Ceste doit estre aourée, par quoi à Dieu soions obéissant et à fortune desdaignamment. Ceste aprent par quoi Dieu ensiuwons et fortune legierement portons ; et li commencemens de sapience, si est cremeur de Dieu. Servons à philosophie ; il covient k'il nous esscience vraie franchise. Tous empêchemens ele oste et fait entendre as bonnes meurs, asqueles nus ne parvient ensonniiés de choses vaines. Philosophie n'est mie communs ouvrages de peule ; ele n'est mie en paroles, mais en choses et en œvres : ele fourme et favarche le bon corage : ele ordene le vie, governe les œvres, les choses démonstre à faire et à laissier : sans cesti, nus n'est seurs. Philosophie aprent à faire, nient à dire, et che requert ke cascuns vive selonc sa loi ; par coi les paroles de sa vie ne se descordent. Li grans offisces de sage si est ke les paroles, des fais ne soient

descordans [1]. Trop est laide chose c'on reprent un home ki dist paroles de philosophie, et si ne fait mie les fais. Chiaus doit-on croire ki par boine vie autrui aprendent, ke quant ont dit k'afiert à faire, il le pruevent par fait. Aucun aprendent trop bien çou c'on doit faire, ne jà en ce c'on faire doit trouvé ne seront. Et tel sovent si sont blasmé et creüt petit, car qui vie est reprouvée et pour malvaise tenue, il covient que sa parole et ses prêchemens soient despités. Ke c'est sapience iestre tousjours ywel [2] en voloir et en non-voloir, ne puet à nului plaire tousjours ce ki n'est droiturier. Philosophie douce et saveureuse a force à toutes les aventures de fortune rebouter; nus dars n'a en li pooir [3]. Ele est garnie et seure, ele governe son règne. Ele commande, ele donne le tans, ne le prent mie; n'est mie chose changable, mès ferme et ordenée. Ki sages est, à tous meschiés a remède : povres serai-je, aroi pluiseurs compaignons; essilliés serai, là me tenrai seur, ù je serai envoyés. A nul lieu ne devons metre no corage: je ne suis mie neis en un angle; mes païs est tous li mondes. Nule contrée n'est essil, mès autres païs; li païs des gens est, quel part k'il puissent bien vivre [4]. Et cis biens est ès gens, ne mie ens ès lieus : ki fors est de son païs, s'il sages est, c'est pèlerinages, se fols, dont est-il essilliés. Li premiers païs ù vous serés, vous plaira, se vous tout le monde tenés à vostre. Loiiés serai et mis en prison : et ke me

[1] Cfr. SENECA, *Epist.* LXXV.

[2] Cfr. SENECA, *Epist.* XX. C'est cette fin que Zénon propose à la philosophie sous le nom de Ὁμολογία.

[3] Cfr. SENECA, *Epist.* LIII et LXXXII.

[4] Mot de Teucer, cité par Cicéron et qui paraît tiré d'une tragédie de Pacuvius : on le trouve formulé d'une manière plus concise dans ce dictou connu : *Ubi bene ibi patria*. Cfr. CICERO, *Tuscul.*, V, XXXVII, 108 et *passim*.

griève? sans buies ne sui ù ke je soie. Malades serai : u je vainkerai le mal u il mi, u je lairai le mal u il me laira; tousdis ne serons mie ensamble. Je morrai; dont lairai-jou à estre malades; plus ne serai pris, ne mais ne morrai.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles rent raison pour coi li sages vieut avoir ami.

Et pour coi dont, puiske li sages philosophes par luimeisme se soufist et n'a duel de la perte de son ami, ne riens ne li aide à sa bonne eureuse vie, si con il samble, avoir vieut ami, ne estre ne vieut senon? Est-ce pour çou k'il ait ki delés lui soit s'il est malades, et s'il est pris k'il le délivre, et k'il ait ki le seceure en sa mésaise et ki pour lui à sauver se met en péril de mort? N'en il. Mais ami vieut avoir, pour çou k'il puisse d'amours user, et eles maintenir, par coi si grans vertus ne faille. Car ausi come al home est une doucheurs ennée, as autres choses conmunes, par chou k'il est de sa nature compaignables, li est donnée une pointure ki à amisté l'apareille et fait désirer; laquele samble mieus jointure de corage, selonc aucun sens de bien voloir, ke pensée[1], combien cele chose li puet porter de proufit; et plus samble ke elle soit ens ès gens par naturel aliance faite par les signes de boines meurs ke pour povreté u pour défaute. Et quant aucun sont joint ensamble par la samblance des boines meurs, il sont ausi come miroir et lumière de bien et de vertu; laquele vertu est amable sour toute riens et plus atrait à amer; et che apert, quant nous ciaus ke onques ne veïmes, pour le bien et les vertus ke nous

[1] Cfr. Seneca, *Epist.* ix.

avons oiit dire d'eaus, nous amons. Et si grans chose est vertus, ke nous ciaus ke nous haïons loons, quant nous les véons bien faire et viertueusement ovrer, et bon gret lor en savons; et en aucune manière mains les en haons. Et puisk'ele est si grans chose, ke nous le désirons en ciaus que nous onques ne veïmes, et que plus est, nos enemis par ce loons, quele merveille dont s'ele muet le corage de ciaus ki sont ensamble et ki les vertus de lor amis aperchoivent? Et vieut li sages ausi avoir ami, pour ce k'il ait qui il soit delés en ses maladies et qui il délivre, se pris est, des mains de ses enemis, et cui il serve en ses mésaises, et pour cui il se mete en péril de mort[1]; le paine que les gens suefrent demande s'aucuns en ester cois et sans griétet, aime vraiement; et en ces choses faisant aquert-il viertut, laquele le fait vivre bien eureusement? Car amistés si doit estre sans boisdie véritable et raisonable : et c'est la cause d'amistet, tant come pour le cause ki est ens el amant. Comment puet estre pourfitable vie, ki par entrechangable bienvoellance d'amis, n'est en repos? K'est plus douche chose, ke d'avoir à qui on ose parler ensi con à soi-meismes? Quex grans proufis seroit d'avoir les biens de fortune, s'on ne les avoit à cui partir et ki autant s'en esjoïst ke cil meismes? Ki poroit les choses contraires porter, ki sovent aviènent, sans celui ki en portast ausi grant fais, con cil? Amistés fait les biens de fortune plus resplendissans et les aversités partissans al ami plus legières. Amistés contient molt de bonnes choses: quel part c'on se tourne est ele apareillie pour aidier. De nul lieu n'est fourclose; ja moleste ne tenceresse ne sera : de feu ne d'iawe n'avons ne n'arons mestier en

[1] Cfr. SENECA, *Epist.* IX, et le passage cité au commencement de ce chapitre.

tant de lieus con d'amistė [1]. Et pour ce, li sages, quant il a perdut un ami, si fait-il tantost un autre, par coi il ne soit huiseus, en nient selonc ceste vertu ouvrant. Li sages ses œvres partout doit estendre, par coi là ù malvaise chose avient, là soit li remèdes apareilliés, et ù la volenté dou governant responge. Li sages, ne dart aguisiét, ne paroles manechans ne muevent ne ne destourbent. Et adont nous nos sachons bien ordenés, quant à nous nule clameurs ne noise ne parvenra; ne se fortune blandist, ne se ele manache, ne se ele, par vaine vois, chose promet. Et s'ensi avient k'il ne trueve nului qui soit dignes d'iestre amés, ne piert-il pas la vertu quant faire le veut, s'il le treuve et en soi a par coi faire le puet. Et se point ne le treuve, il n'en a jà duel ne tristece desrainable, raison passant. Car li remanans k'il en lui a, par sa fermeté et son estableté, li est soufissance, jà soit-ce chose que bien le voloist. Et ne mie pour avoir son propre proufit, li sages quiert avoir ami; car a amisté tout sa signourie, ki à proufit l'apareille. Ki se regarde c'aucuns pour proufit à amisté viegne, malvaisement pense : car ensi come ele est conmenchie, ele faurra; ki ami apareille contre les loiiens aporte aie, quant la chainne iert rompue, et li amours iert départie : et tele est li amours que li communs peules amours apièle et k'il quiert. Mais ki pris est amis, pour ce k'il proufite, ausi longuement plaira con il iert proufitables. Le fin covient au commencement iestre samblant, et pour çou ki amis est à autrui, pour proufit k'il avoir en quide, aucuns proufis li plaira encontre amisté. Kiconques pense à plus avoir k'il rechiut n'ait, il a jà oublié ce k'il a rechiut [2]. Fole est l'avarisse des

[1] Cicero, *Laelius, de Amicitia*, vi, 22.
[2] Cfr. Seneca, *Epist.* ix.

gens morteus, ki le propriété et la possession des choses départ, ne ne tient riens à sien, chose ki commune soit. Mais li sages ne juge plus à sien, fors ce dont il a l'usage avec les autres gens : les choses ausi dou monde ne seroient mie si communes, se eles en aucune manière n'apartenoient au commun, lesquels philosophie aprent bien à donner et á rechevoir. Tele con est l'amours dou commun peuple, n'est pas l'amours dou sage : car ceste si est ensi come marcheandise, et l'autre si est pour li élisable; pour çou k'il ait envers cui il puist viertueusement ovrer ; pour ce quant li uns faut, si fet-il tantost l'autre. Et vos demandés coment il rara fait si tost ami, quex est li commencemens de tost faire ? A ce vos donrai-ge bel ensegnement, et molt bon, sans médecine et sans herbe et sans nul vilain conjurement : se vous volés amés estre, si amés[1] ! Et cis amers n'est mie seulement li usage de le viese amours, ains est ensi commencemens de la noviele. Et pour çou ke li sages a en lui ce pour quoi il doit estre amés, et si set comment on doit ami faire et ki à amisté sont digne d'iestre apielet, a-il tost fait ami, quant il li faut, mès ke il truise ki soit à ce apareilliés ; et se il ne le trueve, s'en apareille-il un ançois en lui ensignant quex il doit estre à ce k'il soit ables, par quoi il en puisse son ami faire. Car il ne vieut mie estre seuuec, tant come il puisse. Et quant apareilliet l'a, si ke dignes en est, si l'aime ; et dont sunt uns cuers en deus cors, dont parole ausi hardiement à lui come à soi-meisme. Car ki autrui tient pour ami, cui il ne croie autant come lui-meisme, durement est dechius, et si ne connoist mie la force de la vraie amisté ; car on doit avoir de toutes choses délibération et apensement avec son ami ; mais de lui premiers. Pensés et prendés garde longue-

[1] SENECA, *Epist.* IX.

ment s'aucuns est dignes d'iestre rechus en vostre amisté; et quant il vous plaira à faire, de tout vo cuer si le rechevés, et toutes vos pensées et vos œvres et vo voloir avec le sien mellés; car se vous à fiable le tenés et le créés, vous le ferés loïal; car aucun aprendent à decevoir quant il se criement estre dechiut. Car sens de gille à gillier gille avoie[1], et li souspechons k'on a des gens souvent les met en voie de meffaire[2]. Li fondemens et li constans estabilités ki est quise en amistet est fois : riens n'est estable ki sans foit est[3]. Fois est fondemens de religion, loiiens de charité et confors d'amour. Cest sainté afferme, caste renforce, les dignités aourne, ens ès enfans resplendist[4], ens ès jouenes florist; ens ès plus vieus apert, ens ou povre est acceptable, ens ou moïenement riche est lie, ens ou l'abondant est honeste.

CHAPITRE XXII.

Cis capitles met encore raisons par lesqueles il monstre que li sages doit ami avoir.

Raisons encore autre puet-on metre à che ke li sages bons

[1] Seneca, *Epist.* iii.

[2] Proverbe qu'on ne trouve cité nulle part et dont voici le sens : l'intention de duper, suscite au trompeur un autre trompeur. C'est sous une autre forme, l'analogue du proverbe provençal cité par Borel (Leroux de Lincy, *Trésor des proverbes*, t. II. p. 350) :

Tal penso guiller Guillot
Que Guillot lou guille.

Sur le mot *Avoier*, Cfr. *Dits de Baudouin de Condé*, publiés par M. A. Scheler, Notes, t. I. p. 485.

[3] Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xviii, 65.

[4] Ce membre de phrase n'existe que dans le ms. Croy.

euwireus doit avoir et faire ami. Il samble nient covignable chose, ke tout li temporel bien soient à un homme : dont li sages a mestier d'ami à cui il les desparte, quant amis est la plus grant chose ki est et qui soit ès biens mondains, et à ami afiere plus bien à faire k'à rechevoir, et propre chose soit de vertu li bien faire, et vraie boneurtés soit en ovrer viertueusement. Le bien eureus covient estre viertueus et ensi bien faire : et mieus vaut à ses amis bien faire ke as estraignes; toutes chose ivele, plus déduisans est et plus tost le fait-on : li bien eureus, puisqu'il est viertueus, ara mestier d'ami qui il bien face. Encore bien faire si est à autrui et nus sens ne fait bien à autrui. Nus sens n'eslist tous les biens à avoir, car l'omme par sa nature est cytains et compaignables, ke toute bonne nature désire; et puisque li boneureus a ce ki afiert à bonne nature, il est covignable k'il ait avec qui il vive et qui il bien face. Dont certaine chose est, puiske mieus vaut à ses amis bien faire k'as estrangés, li sages bien eureus ara et volra avoir ami, à cui il bien face ; et ce li fait grant solas et déduit et délit. Car bien faire à autrui puet estre cause de délit par trois raisons : en une manière, par le comparison de ce ki de tel œvre vient; laquel chose est li biens ki est fais à autrui : et selonc ce, en tant ke le bien d'autrui nous tenons ensi come no bien pour l'unité del amour, nous nous délitons ens ou bien ki est fais à autrui; méement en celui ki est fais as amis, ausi come en nostre bien meisme. Li seconde raisons est prise par le comparison à le fin : ensi ke quant aucuns, parce k'il bienfait à autrui, a-il espérance k'il doit par che à soi-meisme aucun bien u de Dieu u des gens aquerre. Or est espérance cause de délit, si come plus plainement aparra ci-après. La tierce si est par le comparison au commencement dont il vient, che c'on fait bien à autrui. Et ensi che ki est bien

faire à autrui si puet estre délitable par le comparison à trois commencemens u principes. Li premiers est li poors legiers, sans grevance, de bien faire ; et, selonc ce, bien faire à autrui est délitable, en tant ke par ce à gens est faite ymaginations de biens ki sunt en eaus habondant (laquele ymaginations lor fait délit) et en ce k'il sentent k'il tant ont de biens k'as autrui les pueent partir; et pour che se délitent les gens en lor enfans et en lor propres œvres, si ke en ciaus asquex il partent lor propres biens. Li secons commencemens si est li abis enclinans, selonc lequel bien faires est fais à aucun naturel : si ke nous véons ke li large donent délitablement par l'abit k'il ont, ki est si con natureus, si con ci après aparra. Li tiers commencenens si est movans : si ke quand aucuns est meus par aucun k'il ayme, à bien faire à aucun autre, dont ce est délitable, pour ce ke tout çou ke nous faisons u soufrons pour nos amis est délitable : car amours est li plus principaus cause de délit. Mais aucun dient, puiske li sages se soufist en biens k'il a, con petit k'il soient, et sa vie soit selonc li-meismes délitable, ke il n'a mestier de délectation ajoustée sour celi ki de lui-meisme li vient, se che n'est un poi ; en tant ke aucune fie, en le conversation humaine, il covient user d'aucuns jeus pour le repos du cors et des vertus sensibles, si con jeus des eskiés et ès sons de musike, u en choses sanlans ; il samble k'il n'a mestier d'amis proufitables ne délitables, et pour ce, k'il n'a mestier d'amis ; mais ce n'est mie voirs. Car boneurtés n'est mie une chose ki par li soit, si come est uns hons et uns chevaus ; ains est une œuvre ki gist en vivre, et continuelment bonnes œvres ouvrer ; or est li bonne œvre délitans le viertueus : car ki ne se délite en l'œvre viertueuse k'il fait, n'est mie viertueus ; car l'œvre de prudomme, si est selonc lui et bonne et délitable. Mout

seroit grant merveille, se mout de malvaises œvres estoient délitables et les bonnes non. Dont au boneureus affiert, puisk'il viertueus est, k'il se délite en ouvrer viertueusement; et con nous ne nous délitons mie en çou ke nous ne connissons, et nous connissons mieus nos proimes et nos amis et lor œvres, ke nous ne les nostres œvres. Car li jugement de cascun en ses propres choses est plus défaillans k'en autrui, pour le grande et le privée affection ke cascuns a à lui-meismes. Li bien eureus ara dont mestier d'ami viertueus ens ouquel il puist remirer et reconnoistre ses bonnes œvres, et ausi de son ami; lesquex, pour çou que li amis est ausi come li amans, sunt come propres al amant, et en eles se délite si con ens ès sienes et con en œvres ki sont de viertueus preudomme.

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles détiermine une question, lequel vaut mieus u faire ami u avoir fait[1] ?

Dit que li sages ki en lui a soufissance, ne vieut mie estre sans ami, et s'il le piert, si refait-il un autre, et pour çou sanle ke tot doient faire ami, quant cis ki mains en a mestier ne vieut mie estre senuec, or poroit aucuns demander quel vaut mieus u faire ami u avoir fait? Et il samble que li faires, en tel manière que c'est chose plus déduisans d'aucune bele chose poindre, ke d'avoir pointe, car li ententive pensée c'on a l'œvre faisant engenre grant déduit et grant délit; ywelement ne se délite mie li œvriés en ovrant œvre délitable et cis ki sa main en a ostée. A ce di-ge, ke

[1] Propos du philosophe Attale. SENECA, *Epist.* IX.

tant come il a entre le semant et le coellant, a entre celui ki ami fait et celui ki ami a fait. Car li faires est plus délitables, et li avoir fait plus proufitables; ensi come li moïens eages des gens est proufitables, en enfance plus douce et plus délitable, et proufis est plus grans en avoir point et li déduis en poindre. Car tant k'il point, il use de son art, et quant point a, si use du fruit ki par l'art est engenrés : et li fruis est plus proufitables et li ars plus délitables [1]. Et pour ce samble ke li faires ami est plus délitables et li avoir fait plus proufitable.

CHAPITRE XXIV.

Cis capitles devise aucunes condicions de vraie amisté et aprent laquele noblece est vraie.

Apriès ce ke dit est, ke ceste amistés honeste si est entre les bons, les sages, les viertueus, si regardons queles sont les condicions et les manières de ceste amisté sicon dit a esté devant. Li fondemens de ceste amisté si est li biens et l'oneste ki est ès amans, ki lor volentés muevent pour ce bien à amer et désirer celui en qui tex biens est; et pour ce ke li uns suppose et tient tant de bien del autre, ke pour riens vers lui ne mefferoit ne ne passeroit raison, devienent-il un et ywel ensamble, si que teles amistés, encor soit li uns plus grans sires que li autres, les fait ywés. Ne amistés n'abaisse mie le plus haut, mes le bas enhauce : et sa noblece prendons garde et le première naiscence des gens regardons. Tout sommes de Dieu estrait, no souvrain père à tous : mais cele est droite noblece ki

[1] On lit : *désirables* dans le ms. 9,543. — Cfr. SENECA, *Epist.* IX.

le corage aourne de bonnes meurs.La bone volenté à tous apert; à ceste-ci sommes tout noble. Philosophie ne sapience ne gète nului puer ne n'eslist : ele reluist à tous. Platon ne Aristotle ne prist mie philosophie nobles, mais ele les fist [1]. Ki est donc gentis et nobles? Cil ki bien est de nature à vertu ordenés et appareilliés. Li corages fait celui noble ki, en quelconques estat u condicion, se puet eslever deseure fortune. Et li plus grans biens ki soit en noblece des gens, ensi come on parole communement de noblece, c'est c'une coustume est entre les gens ennée par quoi li hoir de la bonté de lor anciestre ne fourlignent; dont molt afièrent à mesproisier cil ki sunt fins de la bonté de le lignie de lor anciestres, et cil à proisier ki commencement sont de bonne lignie. Et jà soit-ce chose ke li uns soit plus grans amis en signerie, n'est-il mie plus espoir amis; et pour ce dist-on ke amistés est yweletés, maiement de corages, laquele soufist à la vraie amisté. Et con grant force cest amistés a, poés savoir, quant de toute la compaignie humaine ki à nature est conjointe, ele est entre poi de gens u entre deux. Dont aucunes gens dient ke amistés n'est fors consentemens de choses divines et humaines avoec carités et bienvoellance. Charités ajouste seur amour perfection, si ke c'est ensi come amours parfaite. Karités vaut autant come chière unités. Carités proprement est amors à Dieu. Cest nos fait Dieu amer pour lui-meisme, et nous et nos proismes pour Dieu. Le soleil voelent oster dou monde, ki amisté voelent départir; de laquele, de Dieu ne nous est mieudre chose laissié, ne plus joïeuse [2]. K'est plus caitive chose ke d'avoir délit en molt

[1] Seneca, *Epist.* xliv.
[2] Cfr. Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xiii, 47.

de choses vaines, si k'en honeurs, en gloire, en grans édefices et en aournement de son cors, et en corage à vertu appareilliet, ki amer et raamer puet, nient plus déliter ? Bienvoellance et amisté del humaine lignie tolue, toute joie en est ostée. Au monde sunt trois choses ki font à proisier : fois, espérance et amours ou charités ; et de ces trois est amours plus grande u charités.

CHAPITRE XXV.

Cis capitles ensegne k'amistés vraie ne se puet estendre d'un à pluiseurs, mais à un seul.

Pour çou ausi ke li amans ki ayme selonc ceste amisté, son ami doit amer sovrainement, et sovrainetés n'est k'à une chose ki toutes les autres sourmonte en celui genre et n'a nule pareille, li amis selonc ceste amisté n'aura c'un seul ami, quant le doit amer sovrainement. Et s'il vieut bien à pluiseurs autres pour aus-meismes, pour le bien k'il en aus set, n'est-il mie lor amis à droit parler, mais leur bienvoellans ; laquele bienvoellance, pour ce, si con dit est, k'ele mie n'est amistés, car ele est bien à nient conneus, là ù amistés n'est mie, peut estre à pluiseurs, et amistés non. Car amis selonc ceste amisté s'a selonc un samblant de sourhabondance en amant, se on regarde la grandece et la quantité del amour. Mes s'on regarde le raison d'amer, il n'i puet trop avoir ne sourhabondance ; car il n'avient mie, ke uns viertueus, ki par raison ordene ses désirriers, aime un autre trop sourhabondamment. Sourhabondans amours n'est mie née à estre entre pluiseurs, mais à un sans plus, ensi qu'il apert en l'amour d'omme à feme : ke on ne voit mie c'uns hons aime pluiseurs

femes trop sourhabondamment. Dont il apert ke ceste amours honeste, ki parfaite est, ne puet estre entre pluiseurs. Selonc ausi ceste amisté parfaite, li ami s'entreplaisent et enjoïssent ensanle mout durement ; mais ce n'est mie legiere chose ke pluiseur puissent mout à un plaire ; car poi de gens trueve-on en quex il n'ait aucune chose desplaisable à homme en aucune manière désirant, pour mout de défautes de gens et des contrariétés k'il ont ensamble ; dont il avient quant il molt plaist à un, as autres molt plaire ne puet. Par aventure ausi ne seroit mie bon ne proufitable ke à un plaisissent pluiseur ; car con li ami doient ensamble vivre, et penser li uns as afaires del autre, il ne puet mie à lui-meisme entendre. En quoi, par aventure, il pert sovent, et est retrais de son plus grant bien. Pluiseurs amis ausi ne devons mie faire en quelconques manière d'amisté ; en le proufitable, pour çou que se uns hons a pluiseurs amis, desquels il rechoive aucun bien ne service, il covient ke il face as pluiseurs bien et service ; et c'est mout coustable et grans travaus, si k'à paine soufiroit li tans de la vie celui ki volroit ce faire. Se dont il sont ami pluiseur, ki ne covigne à sa propre vie, il en a trop et s'enpêchent sovent l'omme de se bonne vie, ki gist en œvre de viertu ; car quant uns hons trop sourhabondamment entent as besoignes d'autrui, il s'ensuit k'il ne puist à lui-meisme entendre ne sa vie droit ordener. En l'amisté délitable soufissent ausi poi d'ami ; car délectations de defors, ki est selonc aucun déduit de vivre ensanble, ki par tes amis est aquise, est en la vie humaine quise, ensi con li sausse ès viandes : laquele se poi en est, ele soufist : ensi poi d'ami soufissent à delectation c'on quière des gens, pour avoir aucune fie par poi de tens récréation. En amisté vraie n'est mie multitude d'amis nécessaire, mais mestier avons de tes amis avec lesquex

nous puissons vivre selonc ce que dit est par-devant, laquele est selonc amisté viertueuse plus covignable. Or est chose manifeste que ce n'est mie possible ke uns hons vive avec trop grant plenté de gent asquels il parte le sien et luimeisme, c'a vraie amour covient. Conneute chose soit ausi k'il covient vivre ensamble les amis; et ensi s'aucuns a pluiseurs amis, il covient ke tot cil soient ami ensamble: autrement ne poroient-il vivre ensamble ne demorer; et checi est trop fort; car mauvaisement puent iestre pluiseur d'une volenté, k'il covient en la vraie amisté, s'ele doit estre bien maintenue. Car aucune fie li convenroit esjoïr avec l'un de ses amis et avec l'autre avoir tristece, ki estre ne puet de faire deus choses ensamble contraires : dont il n'est mie boin c'uns home quière pluiseurs amis très amés, ne à pluiseurs très-amés se rende. Mais tant en face k'il soufisse à ce vivre ensamble. Et avenir ne le voit-on mie c'uns hom soit très-amés de pluiseurs, si qu'il apert en l'amour de luxure; par coi il apert ke parfaite amours est en une manière de sourabondance, ki ne puet estre gardée k'à poi u à un seul. Car ce ki est superhabundance afiert à pau u à un, car ne puet avenir à pluiseurs k'il ataingnent à la souvraine perfection pour les très-grans et pluiseurs empêchemens et défautes ki sunt ens ès gens; et on doit ausi avoir l'ami esprové et vesqut ausi amiablement avec li; et mauvaisement puet-on avoir bien l'esprueve de pluiseurs : car tout cil ki ami se monstrent, ne le sont mie. Et si doivent ausi li ami ensamble vivre et esjoïr, et doit peser un des amis del annui del autre autant con del sien meisme; et c'est grief afaire as pluiseurs. Mais selonc les autres amistés, la délitable et la proufitable, puent bien estre pluiseur ami, ne mie selonc sourhabundance; car ki plus porte de délit u de proufit en ces amistés nient soura-

bondamment, c'est cil ki plus est amés; et pluiseur pueent bien porter ywel proufit u ywel délit. En ces amistés ne quiert-on nul bien parfait, ne raisonable, ne perfection selonc raison, si c'on fait en la vraie; et pour ce pueent estre selonc ces amistés pluiseur ami. Car nule sovraineté il ne quièrent en ciaus k'il aiment : mais le proufit u le délit k'il en ont, ki en pluiseur pueent estre ywel; car pluiseur pueent bien rendre un meisme proufit.

CHAPITRE XXVI.

Cis capitles muet une question, se entre un grant signour et un povre home puet avoir amisté vraie.

Mais, se entre un grant signour, si come un roi et un moïen chevalier, et soient tout doi ywel ens ès biens ki ne lor pueent estre tolu (ce sunt : sciences et vertus), et différence n'ait entr'iaus fors signourie, s'entr'iaus deus puet avoir vraie amisté, demanderoit aucuns. Et il samble ke nenil. Car, si come dit est, amistés doit iestre entre ywés; et ce ne diroit-on mie, ke li rois li doie partir son roialme u lui roi faire; par coi il ne puet avoir yweleté entr'aus deus et ensi i faurra amistés. Encore li plus grans gueredons c'on puisse rendre à home viertueus, pour sa vertu, est honeurs, et si ne li puet-on faire nule, tant soit grande, ki soit covignables gueredons ne soufissans. Et tout ausi ke ens ès amours ki sont pour proufit u pour délit, li uns amis rent al autre che ki plus grant est, selonc ces amistés; ausi con li amis pour proufit rent à son ami proufit et cil pour délit au sien rent délit; lesquex coses sont plus grandes selonc ces amistés : ensi li ami viertueus doient rendre ce ke plus grant est selonc lor amistés, et ce

samble honeurs : dont il samble ke s'il sunt ami, ke ausi grant honeur portera li rois au chevalier, con fera li chevaliers au roi ; quant toutes les honors ke li rois puet porter au chevalier ne sunt mie soufissans gueredons au bien et à la vertu ki en lui est. Et devera ausi voloir li rois c'on l'onneure, ausi come lui-meismes et ke li rois l'onourast autant con cis ferait le roi ; et ke li rois volsist ke il autant fust honnerés com'il-meismes, ne diroit nus ke che fust chose avenans, ne ke li rois le deüst faire ; et autrement ne puet li rois faire envers lui ce k'il doit, ensi come il samble ; et che ne doit-il pas faire. Pour ce samble k'entr'aus ne puist avoir tele amisté.

CHAPITRE XXVII.

Cis capitles met, ains k'il aviègne à la response, ce dont ele sera traite.

A la response de ceste demande, covient savoir qu'il est une manière d'amours ki est selonc souvrainetet, ensi con de sovrain à dessourain [1], si con de père al enfant, de vielg à jouene, de baron à sa feme et dou commandant à celi ki est commandés. Et entre ces manières a différence aucune. Car autre chose vieut li pères al enfant et li commandères au commandet ; et ausi li pères au fil et li fils au père, et li barons à se feme et la feme au baron. Et en ces amours ne rent mie li uns al autre une meisme chose ; ensi comme on fait en l'amour pour proufit, là ù tout doi rendent proufit ; ne se n'el covient mie ausi querre. Car quant li fils à son père fait si come à celui ki l'engendra, et li pères au fil, ausi come à son engenreure, icele amours

[1] On lit : *dessou strain* dans le ms. Croy.

puet estre parmenable. Ne ne covient mie ke li uns envers l'autre face çou ke li autres fait vers li; mais k'il fachent ce que requièrent lor estat. Et ensi faisant, gardent-il bien la yweleté de tele amour. Car tele amours doit estre selonc proportion, c'est à dire selonc aucun regart amesuré; si que li plus aimables mieus soit amés k'il n'ayme, et li plus proufitables et li plus délitables et li plus honorables. Et quant en l'amour ki est selonc sovraineté et dignité, li regars et li proportions i est gardée, s'est faite en aucune manière yweletés, selonc ce ke tele amours requiert. Laquele yweletés doit estre quise en toute amour, car ele est ensi comme commencemens. Car s'il sunt aucun entre lesquex il n'ait yweleté, mais il i ait grant différence, si come d'un bien bon à un bien movais, d'un bien riche à un bien povre, il porra malvaisement entre aus avoir amistés; et ce véons : car s'il avient ke doi enfant s'entr'aiment en lor jouenece, et li uns demeure tousjours ensi come enfens et li autres deviegne sages et viertueus, amistés si faurra entreaus, pour l'eslongement de yweleté; laquele, si con dit est, est ensi come commencemens d'amisté.

CHAPITRE XXVIII.

Cis capitles estrait de ce ke devant est dit, ce dont on puet à la question et as raisons mises respondre.

De ce que dit est, tant aions k'en l'amisté ki est entre sovrain et dessourain, ne convient mie ke li uns rende al autre une meisme chose, ne querre ne le doivent, mais sans plus, selonc ce ke leur estat requièrent. Après come il soient doi estat, li uns est d'omme sachant et viertueus,

pleins de viertus et de bonnes meurs, et li autres de prince ki est en grand signourie; et honeurs soit offre de révérence, en tiesmoignage de viertu: se on porte le prinche honeur, ce est en tiesmoignage k'il afiert à son estat k'il soit viertueus. Et selonc ces deus estas, sont deus manières d'onneurs. Car on doit à viertueus porter honeur pour sa vertu, si con lui croire en ses consiaus et lui debonnairement araisnier, et en mainte autre manière, et le prince, pour sa princet et sa signourie, obeissement et service. Et tels honeurs ne covient-il mie rendre au viertueus pour sa viertu; car c'est l'oneurs deüwe au prince pour sa signourie. Or, retournons à no propos, se li rois et li chevaliers pueent estre ami : je dis ke oïl; car, selonc ce que mis est, il sunt viertueus tot doi, par coi il pueent bien estre ywel tout doi selonc viertut, et ensi, tant come à ce, ami parfait; et pueent ywel rendre li uns al autre de ce k'apartient à viertu; et tant come il monte à la sovraineté, i a-il aussi amisté et yweleté; car, si con dist est, al amour ki est entre sovrain et dessourain, ne covient mie rendre une meisme cose; ains est amours et yweletés bien gardée, se cascuns fait, selonc l'estat ù il est, son avenant. Et pour ce, ne covient-il mie k'ausi grant honeur que li chevaliers porte le roi ke li rois li porte; car aucune honeurs est deüwe au roi, pour la raison de la signourie, ki n'est mie deüwe au chevalier; mais toute honeurs ki doit estre portée à home viertueus por sa viertut, li doit li rois porter. Et vous dites que toute li honeurs c'on li puet porter n'est mie soufissans gueredons à la vertu ki en lui est? Je dis ke c'est voirs. Et jà soit-ce cose ki ne soufisse mie toute li honneurs, ne voet-il mie ke ce ki est mise à une chose et ordenée soit à une autre. Car ce seroit remuever ordenance naturele et raisonable, k'il ne quiert mie. Et pour ce, ne voet-il mie ne

n'affiert que li honours c'on doit faire au roi, pour la raison de sa signourie, li soit faite, encore ne sofist à lui tote honeurs : car dont ce ki doit estre rendu pour possance et signourie seroit rendu pour viertu : et en ce seroit ordene passée. Et si apert k'il puet bien avoir entr'aus amisté. Et si ne renderont mie ywele chose li uns al autre, se ce n'est ensi que dist est, selonc lor estat, ki selonc proportion fait yweleté et selonc mesure de l'un estat al autre ; et ceste amisté si doit demorer tant come il seront viertueus. Et s'il avenoit que li uns ne fesist mie vers l'autre ce k'il devroit, et as autres œvres ke à celes ki à vertut tourne, se mesist, ne le devroit mie ses amis laissier, tant come il poroit avoir espérance k'a bonne voie le quideroit retourner. Mais s'ensi avenoit ke li uns devenist bons et li autres si mauvais ke nule espérance ne fust de lui k'il peüist bons devenir, l'amours de aus deus deveroit departir ; car trop seroient loing de yweleté. Au plus riche de lui, plus poissant et plus honorable acompaignier, est chose doutable. Fais met sour son col, ki à plus riche et plus poissant de li s'acompaigne [1] : li riches, s'il ne fait mie ce k'il doit, si se coureche; li povres s'il est blechiés, si se taist [2]. Se vos donnés au riche, il le prent, et se rien n'avés, de vous se depart ; se proufitables li estes, il vous gardera et, en sourrians, vos biens vos racontera, en disant : « K'avés à faire d'autres biens ke des miens ? en avés assés. » Il vos confundera en ses viandes, jusques adont k'il vos ait del tot au-desous mis. Et dont vous laira ses gabois faisant [3]. Se de plus riche de vous estes apielés, tost vos en departés, car de tant plus

[1] *Eccli.*, XIII, 2.
[2] *Ibid.*, 4.
[3] *Ibid.*, 5, 6, 7, 8.

vous apielera [1]. Ne soiés trop enariaus [2], ne rien ne li reprovés; ne de lui trop ne vous eslongiés, par coi il ne vous mete en oubli [3]. Ne laissiés mie ke vérité ne li dites par raison, et ne vous fiés mie en le plenté de ses paroles : en plenté de paroles il vous tentera, et en sourriant enquerra vos secrès [4]. Prendés bien garde à vos paroles, car vous alés avec vostre grevant [5]. Quele compaignie est du leu et del aignel, de pékeur et de juste? ensi quel pais bonne a entre riche et povre [6]? Li mangiers du lion est li bues as cams [7]. Ensi est li povres peuture du riche [8]. Ensi come humilités est al orguilleus abhominable, ensi a en desdaing li riches le povre [9]. Se li riches est courechiés, il est pour les amis rapaisiés ; mais se li povres dechiet, à poi près des amis est fors bouté [10].

[1] *Eccli.*, XIII, 12.

[2] Var : *coutriaus* dans le ms. Croy. — M. E. GACHET (*Glossaire roman*) cite *cuvrier*, *cuurier* (formes plus rares *curier*, *cuivroier* et *cuivrier*), tourmenter, chagriner, gêner; étymologie *cura*, latin. Il le donne comme synonyme d'*ensonnier*, qui a bien en effet le même sens. « Ce mot est tellement rare chez les trouvères, dit-il, qu'on ne le rencontre pas dans les glossaires. » On peut en dire autant d'*enariaus*. La variante est précieuse par cette circonstance qu'elle fixe le sens des deux synonymes, qui traduisent ici l'adjectif du texte de l'*Ecclésiastique* (XIII, 13) : *Ne sis improbus*. Le mot *enariaus* ne figure non plus dans aucun lexique.

[3] *Eccli.*, XIII, 13.

[4] *Ibid.*, 14.

[5] *Ibid.*, 16.

[6] *Ibid.*, 22.

[7] Var : *Chans.* (Ms. Croy.)

[8] *Eccli.*, XIII, 23.

[9] *Ibid.*, 24.

[10] *Ibid.*, 25.

CHAPITRE XXIX.

Cis capitles met aucuns ensegnemens ki sunt à garder entre vrais amis.

Et se vous joués et mokiés à vostre ami, gardés que çou soit en tel manière qu'il n'ait matère de lui courrechier : on dist aucune fois voir, c'on corouche celui à qui on le dist ; car souvent vérités est haineuse [1]. Ki giète le pière ou pot, il le destruit : ensi ki tenche à son ami, donne occoison de departir. Se sour l'ami traiés vostre espée, ne vous en despérés ; bien trueve-on voie de racorde : neis, se ses paroles sont tristes. En tenchiers, en vilain reprovier, en orguel, en révéler les secrès d'amours est plaie malicieuse : en ces cas est griès li acorde [2]. Ki révèle les secrès son ami, il ment à la foi d'amisté ne ami ne trouvera [3]. La douce parole muteplie les amis et adébonairist les anemis [4]. Acuser ne devés vostre ami se il envers vous ne fet çou k'il doit faire, encore face-il à reprendre d'autrui. Car à vrai ami doit soufire k'il face bien à son ami ; car il n'aime mie pour proufit ; ensi ke nous véons des mères, qui il soufist bien faire à leur enfans, encor ne lor fachent-il bien. En l'amour pour proufit u pour délit reprent li uns l'autre : car en icels amors portent li amit proufit u délit pour çou k'il béent d'iaus ravoir autel ; et s'il ne le truevent, li uns se plaint del autre, et de legier li amours en depart. Ne blasmés la cose se

[1] Terent., *Andria*, I. 1 ; Cfr. Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xiv, 89.
[2] *Eccli.*, xxii, 25-27.
[3] *Eccli.*, xxvii, 17.
[4] *Eccli.*, vi, 5.

sachiés de ciertein quele ele est, et quant vous le savés, si le corregiés justement et débonnairement; ne loés les gens, si les aiés oii parler; car li parole grand signe donne de gens connoistre. Et se li uns amis rechoit bien del autre, il doit regarder se li donnans i entent nul rendage; lequel, s'il se perchoit, se rendre li puet soufissant chose, faire le doit : et se rendre ne li puet, garder se doit de prendre. Et li rendre en l'amour proufitable et délitable, doit estre fais selonc l'estimation et le quidier du rechevant. Car mieus set ke che li a valut ke li donnans. Et en tel amour sont li bien fait pour le ravoir. Mais, s'on donne aucune chose selonc l'amour honneste, dont encore n'entengent li donnant nul gueredon, est-on tenut par raison du rendre selonc l'estimation et le quidier dou donnant, soit grand u petit, u porte grant proufit u non. Car li donnans quide et veut faire le plus grand bien, s'il puet : dont on li doit rendre selonc son quidier. Et s'on ne li rent, il n'acusera ne ne reprendera son ami, encore face-il à reprendre d'autrui; car, en reprendant, sambleroit-il que par el ne li eüst-il bien fait ke pour ravoir; ke faus est en tele amisté. Li vrais amis d'amisté partir ne se puet; mais, se li amours estoit en aucune manière blechié, encore en tel point se rent et tient-il pour ami. Et regarder doit-on en gueredon rendre, par quoi ce ne soit mie si come une marcheandise, c'on doinst tantost l'un pour l'autre; car ausi pèche ki gueredon avancist con cils ki tart donne [1] : çou c'on tost gueredonne, fait sambler ke li dons soit à kierke u pau prisiés à cis ki le donne; et ki offre plus k'il ne doit, il a doubles grasces. Et se li amis reprent l'autre, ce doit estre quant il le voit ovrer envers autri autrement ke raisons ne porte :

[1] SENECA, *de Beneficiis*, VI, 43.

sovent aucun plus les reprises ke les batures chastoient et tel reprendeur doit-il bien oïr ; car cui oreilles sont closes à entendre le vérité de son ami, despérance est de son salut [1] ; car ki le mie despite, petit et petit va à nient [2] ; le meffait reconnoist ki le reprendeur u le juge fuit. Ki luimeisme n'entent et autrui oïant, riens en son cuer ne met, cis à riens n'est utiles : bien ferés se vous créés tous dire ce ke vous faites. Corrigiés vostre ami, par quoi par aventure il n'entenge mie k'il ait meffait, et die : je ne fis nul mal ; et s'il le connoist, k'il ait honte d'autre fois faire [3]. Ki le meffaisant amainne à bone voie, il l'a gaaigniet ; et ki lait périr celui qui corrigier puet, li sans de celui sera requis de le main celui ki ne corrige. Il est aucune reprise mençoignable en l'ire dou tenceur [4] ; et autre ki est bonne en la débonnaireté dou sage et del ami : mieus vaut reprendres ke courrechier [5] : et celui ki se counoist et amender vieut nient eslongier et lui faire en aucune manière penance faire, par coi il fuïse volentrivement meffaire [6]. Ki het iestre repris, il est en voie de pechier [7] ; meffait avés, ne vous i amordés plus [8] ; li dent de pechiet sont dent de lion, les gens ociant [9] ; si con le serpent, le meffait fuïés ; car se vous le soustenés, il vous dechevra [10] ; et ki Diu crient tost à soi retourne : et li

[1] Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xxiv, 90.
[2] *Eccli.*, xix, 1.
[3] *Ibid.*, 13.
[4] *Ibid.*, 28.
[5] Var : *Corregier*. (Ms. Croy.)
[6] *Eccli.*, xx, 1.
[7] *Ibid.*, xxi, 7.
[8] *Ibid.*, 1.
[9] *Ibid.*, 3.
[10] *Ibid.*, 2.

acomplissemens de la cremeur de Dieu est savoirs et sens [1]. Kiconques en pensée de droiture se depart, en ténèbres est jà pecans. Ne si cruelment n'afiert amis à reprendre, par coi on le crieme et on ait de lui paour. Car con cremeur viegne par defaute de pau croire son ami, lequel contraire en vraie amour covient, entre amis n'ara point de cremeur, nient plus ke lui-meismes, quant amis est autres je. Nous, de tant meins autrui corage hardiement reprendre devons, ke nous savons, ke par nostre veüe, nous ne poons les ténèbres d'autrui corage enluminer. Et quant autrui reprendre volons netiier nos devons, car l'ordure tierdre ne puet li mains de boe conchiie. Cremeurs n'est mie en amisté; mais parfaite amours met fors cremor. Car cremeur à cis ki crient, sanlent aucun mal avoir entr'iaus. Dont cil ki crient n'est mie parfais en vraie amours; mais vergondeus doit-on estre de son meffait; et garder s'en doit li amis, pour ce ke par son meffait ne soit à son ami cause de tristeche par ses malvaises œvres.

CHAPITRE XXX.

Cis capitles enseigne par quel defaute amistés puet desevrer et par quel ne doit defalir.

Et ensi con les œvres amables sunt si come comencemens del amisté, en tel manière li défaute si est comencemens de la desevrance, et le défaute ten-je quant on faire le puet et on ne fait mie. Et se li uns amis est eslongiés del autre, jà soit-ce chose k'il ne face œvres amables li uns al

[1] *Eccli.*, XXI, 13.

autre, ne depart mie li amistés; mais k'il le fachent quant il en aront pooir; car il ne covient mie vivre les amis ensanle ensi con bestes en une pasture; mais des corages doivent cil estre tousdis ensamble, en faisant œvres plaisans et amistables, toutes les fois k'il pueent l'uns al autre. Ne tencier ne doit-on mie; car nule rien n'est tant deshoneste con d'avoir tençon à celui avec qui on a vescut si con ami. Et on ne doit mie ausi demorer avec gens dessamblans ne de diverses opinions, car sovent i avient rancuer. Avec ausi les amis absens puet-on avoir conversation quand on voet et tans voirs est que la présence nous alecrenist [1]; dont, aucune fie, quant à eaus parlons u jeüons par l'ententiveté et le yvroigne dont empli sommes, ne savons-nous ke nos faisons ne n'i pensons mie; mais en remirer sovent l'estat ù nous avons estet, souvent perchevons plus grant solas par le connissance ke dont avons, ki devant estoit ensi con morte. Car la connissance dou bien fait le solas et le déduit de la chose eüe; car li biens c'on a, s'il n'est conneüs, petit engenre de solas. Et pour ce de ywel corage devons porter l'absense de nos amis; car encore présent sunt il moult absent. Regardés les desoivres de la nuit; et puis les afaires à cascun divers asquex il covient iestre ententif, après les secrès lius et estudes; vous véés ke pau nos tolent li péregrinage et les voies et les rainables demorées des amis. La possession et la présence del ami doit-on avoir en corage, car cele ne faut onques; tousjours est amis présens. Canque li plaist de son ami toujors voit: cis estudie avec mi, mangue et boit, dedens mi est et je en lui [2]: et che ke par cors ne puet estre furnit, est acomplit par pensée. Et ne

[1] Seneca, *Epist.*, LV.
[2] *Ibid.*

mie li bien faires à aucun[1] fait l'ami[2]; mais avec ce la bone volontés c'on a de tousjours faire quant on puet : car il avient sovent que cil ki ayme pour bien, si est amés pour proufit; et cils se faint à estre vrais amis en faisant aucune fie les œvres ki à vraie amisté apartienent; mais pour ce k'il à le vraie amor n'a mie vraie entention, mais à la proufitable, se n'est-il mie nommés vrais amis, aussi come à tele amour soit avec le fait requise et nécessaire bonne volentés ; et de teus ki ensi se faignent vrai et si ne le sunt mie, trueve-on maint; et tel si font molt à blasmer, quant par eaus est déchus li vrais amis; et li vrai perdent à estre conneüt et souvent à estre amet. Et plus font cil faus amant à blasmer ke cil ki faussent la monnoie : car de tans con li faussetés est de plus noble chose et de plus honorable, tant fait ele plus à mesprisier.

CHAPITRE XXXI.

Cis capitles muet une demande s'on se doit mieus amer k'autrui.

Demander puet-on s'on se doit mieux amer qu'autrui ? et il semble que non; car nous véons c'on blasme ciaus ki s'aiment sovrainement, enquetant lor proufis u lor délis, ensi con lui amer fust maus. Car li malvais si s'aiment et quèrent sovrainement lor biens, et que pieur sont, plus le quièrent; et en ce sunt-il durement blasmet quant il ne quièrent fors lor bien; et li viertueus ne œvrent mie seulement pour eaus, mes por autrui, et pour l'uevre de viertu ;

[1] Var : *Autrui*. (Ms. Croy.)

[2] SENECA, *Epist.*, XIX.

et ki s'aime plus c'autrui, puisk'amers est voloirs à che c'on aime bien faire sovrainement, on se volra sovrainement bien, et ensi n'ara-on cure se de lui-meisme non. Et ce est visces, par coi il sanle c'on ne se doit mie amer plus k'autrui. A ce respon-ge, c'on se doit plus amer ke nul autre, tant con del amour vraie et viertueuse; ne se puet nus haïr, simplement à parler; car cascuns naturelement apète et désire à lui bien; car nus ne puet riens désirer, se ce n'est sus raison et samblance de bien; car mal avoir u désirer est sans se volenté, et aucun amer est voloir celui bien; dont nécessaire est ke cascuns s'aime et impossible est ke nus simplement se hache; et par aventure et selonc aucune manière samble c'on se hache, quant on désire ce ke selonc aucune manière est bon et simplement mauvais, u quant aucuns aime les biens ki sont selonc le mains bone partie de lui; si ke quand on aime plus les biens du cors ke de âme; et dont dist-on c'on se het; mais ce n'est mie simplement, mais selonc partie u par aventure; et selonc ces deus manières, ki ayme malvaisté, il ne het mie sans plus s'âme, mais lui et li amours à lui-meisme est dite largement; car proprement à parler, amours si est entre deus extrémités, c'est-à-dire deus corons d'une chose; entre ques deus, uns moïens est, si ke del amant et del amet. Mais pour ce ke les œvres sont premières à lui-meismes k'à son ami et à son ami après par le comparison de lui-meismes, si samble estre amistés, l'amours ki à lui-meismes est. Et la raison pourquoi les œvres amables sont faites par le comparison à lui-meismes, si est ceste : à premiers si devons savoir, ke les œvres selonc lesqueles les amistés sunt déterminées, sunt selonc proportion et mesure à lui-meismes; car nous disons celui ami al autre ki fait à aucun ce k'il feroit à lui-meismes et ke les œvres soient prises selonc lui-meismes apert.

Nous disons ke ce sont œvres d'amisté quant li uns vieut al autre bien, et li fait et pour celui k'il ayme : et che si volons à nous sovrainement et premiers. Après nous désirons vie à nos amis pour aus-meismes ne mie pour no proufit; et se ensi estoit k'amistés fust departie, pour ce ke je ne l'eüsse mie vrai ami trueve, et k'il faingnoit à iestre, volroi-je toutes voies k'il vesquist, et lui doi voloir plus de bien k'à un autre, ke je onques n'amai, quant il est vaissiaus en qui jadis m'amour reposa; maiement se li departirs ne vient de si très-grant malvaisté, dont je soie pour lui ensoingniés. Vostre viel ami ne laissiés mie; li noviaus n'iert mie samblans à lui : vins noviaus, amis noviaus; et quant enviésis est, s'est bieus [1] par saveur [2]. Et s'on est déchut aucune fie, c'on quide celui ami ki ne l'est mie, n'est point merveille; car nus n'a si certaine main en bénéfices ki ne soit sovent dechius [3]; et pour ce, la chose dont la venue est nient certaine, assaïer doit-on, pour savoir s'avenir poroit. Car iestre ne puet à celui ki vieut assaïer, k'il aucune cose ne trueve : dont, s'on n'a ami, on le doit querre et pourchacier. Encor dist-on que li ami voelent ensamble vivre et eslisent une meisme chose, et s'éjoïssent li uns del bien del autre : et li mal lor desplaisent; et ces choses nous volons sovrainement à nous. Et ke nous nos doïons bien voloir et vivre sovrainement, et méement tant con il a entendement apert; car cascuns si doit désirer à estre boins et viertueus; et à ce ne puet-on venir sans vie et meisment sans celi ki appartient al entendement, c'est savoirs : car c'est ce ki plus fait l'omme boneureus; ke cascuns désire à estre, car plus doit-on désirer à bien vivre ke à vivre sans plus. Li preudons est

[1] Var : *Bus.* (Ms. Croy.)
[2] *Eccli.*, IX, 14-15.
[3] SENECA, *Epist.* LXXXI.

fais en trois manières : par nature, par coustume et par doctrine. Li première manière est donnée de par Dieu, la seconde par usage, et la tierche par parole.

CHAPITRE XXXII.

Cis capitles prueve ke li viertueus doit voloir avoir richeces amesurées et en occoison de ce met pluseurs notables.

Et biens ausi autres nous nous devons voloir, si con richeces ; car eles sunt ensi come estrument à vertu. Car ki povres est, il n'a que donner, par quoi il ne puet estre larges ne avoir le vertu de largece selonc son milleur estat. Car li abis sans plus, c'est-à-dire la manière de savoir ovrer viertueusement, ki par souvent ouvrer est aquis, si k'aussi ke de coustume à manière d'ouvrer viertueusement, n'est mie vertus ; ne le fait mie en son milleur estat ; car les œvres de vertu sovrainement ne sont mie seulement en savoir bien ouvrer et en avoir bien ouvret, mais ou bien faire, et pooir, et voloir. Car li loenges de vertus si est en œvre ; de lequele, quant on sovent se délait, nécessaire chose est c'on se retourne à maint autre estude : dont, li abit sans ovrer ne font mie ciaus parfais ki les ont, et li voloir des gens ne puent estre ausi conneüt parfaitement, se che n'est par esprueve ; dont li povres n'a mie grant pooir d'autrui aidier, ne de donner ; par coi il puet malvaisement estre larges, selonc le milleur estat de ceste vertu. Et ces richeces ne doit-on mie querre sans tierme ; mais eles doivent estre amesurées, selonc ce k'il doit soufire à son estat pour vivre viertueusement ; car trop grans richeces destourbent bien plus grant bien et plus noble chose, si con

savoir et l'enqueste de la véritet des choses. Et pour ce pria Salemons li rois à nostre Signeur k'il ne li donnast ni richece ne povreté, mais sans plus ce ki à se vie estoit nécessaire; por ce ke par aventure, se saoulés fust k'il ne rendist, et povres fais parjurast le non de son créatour. Cil cui bien et richeces ne samblent très-grant, encor soit-il sires de tout le mont, si est-il povres et chétis [1]. Car cil ki poi a n'est mie povres, mais ki mains a k'il ne covoite [2]; car povretés si est défaute et ki covoite plus k'il n'ait, de tans est-il povres et défaillans. Ausi con la maladie suit l'omme gisant sour paille u sor lit d'or, ensi povretés et avarisses, ait li hons poi d'avoir u grant plenté, tousjours le poursuit ses maus [3]. Chétis est ki ne se juge boneureus encor soit-il commandères dou monde; il n'est mie boneureus, ki iestre ne le quide [4]. K'a-il à dire, quex vos estas soit, s'il vos samble malvais? il covient ke vos corages vous juge. Estre content des sienes choses est très-grande et très-certaine richece [5]. Se vous vivés selonc nature, jà povres ne serés : se selonc l'oppinion des gens jà riches [6], car viertus est selonc nature et li visces sunt à li anemi [7]. Nus n'est de Dieu à voir plus dignes ke cils ki richeces despite; laquele possessions n'est mie denoiie; mais sans cremeur et sans doutance le doit-on avoir, c'on aquiert en une manière, s'on tient et croit sans celes vivre bieneureusement, se celes on regarde et connoist ausi con trespassables [8]. Grans sires et riches est, ki

[1] Epicure. Cfr. SENECA, *Epist.*, IX.
[2] SENECA, *Epist.*, II.
[3] SENECA, *Epist.*, XVII.
[4] SENECA, *Epist.*, IX.
[5] CICERO, *Paradoxa,* VI, III, 51.
[6] SENECA, *Epist.*, XVI.
[7] SENECA, *Epist.*, L.
[8] SENECA, *Epist.*, XVIII.

en richeces est povres [1]. Li povres ki richeces despite, riches est : dont on dist que beneoit soient li povre de volenté, car à eus est li règnes Dieu [2]. Ki riches est de volenté, il n'est mie sovent quites de pechiet, car par l'amour des richeces sont maint mal commenciet. Grant chose est d'user de vaissiaus de terre, si con d'argent, et meure chose n'est user de ciaus d'argent si con de terre [3]. Laquele chose on fait par despiter richeces. Car se riches estre volons, nous ne devons mie richeces, honeurs et délis, l'un ajouster avec l'autre, mais soustraire la covoitise de ces choses. Legiere chose est li occupations et l'ensonniance de ces choses escaper, se nous le pris et le value de ces choses despitons ; c'est ce ki nos tient à lor amour et fait en eles demorer. Et plus sovent véons les povres ke les riches plus vertueusement ouvrer, car richeces s'est, selonc le loi de nature, ordenée povretés. Il ne covient mie le riche ne le boneuwireus estre signour de tiere et de mer ; est li servages de ciaus doutables, ki, par covoitise d'avoir ou d'iretage, ne refusent nul service. Tout li lasche corage et humle à choses vilaines, par cremeur, est servages ; de ce devons avoir grant honte ; ke sans plus, ce quidons acater, ke pour argent avons, et ce pour coi nous-mîmes nous metons, n'achatons mie, ains disons k'ensi ke pour nient les aions. Nule chose plus chiere ne milleur ne quidons con le bienfait, tant ke nous le prions ; nule plus vilh quant nos l'avons. Et vous demandés ki fait l'oubliance des bienfais rechius ? la covoitise d'autres rechevoir [4]. Nous ne pensons mie à ce ke nous avons rechut,

[1] Seneca, *Epist.*, xx.
[2] *Evang.* S. Matt., v, 3 : S. Luc., vi, 20.
[3] Seneca, *Epist.*, v.
[4] Cfr. Seneca, *de Beneficiis*, iii, 1, 3.

mais à ce ke demander volons [1]. De droiture nous ostent richeces, honneurs, poissance, délis et autres choses ki chieres sunt, selonc nostre opinion, et selonc lor pris viles. Nous ne savons les choses estimer ne prisier; lesqueles ne mie selonc la fame des gens devons prisier, mais selonc lor nature. Ces choses n'ont en eles nul grant bien, par quoi eles doivent si à eles traire nos corages, fors ce k'on se suet d'elles esmervillier. Eles ne sont mie loées pour ce k'eles soient à covoitier, mais on les covoite pour ce c'on les loe, et li peules fauses loenges en suet rendre. Ke covoitiés-vous d'estre loés de ciaus ke vous-meismes loer ne poés? Nous ne loons mie ce c'on doit loer; mais nos covoitons ce c'on loe; dont nous sommes dechiut. Et quant li erreurs de cascun a fait l'erreur commune, dont fait li erreurs commune l'erreur de cascun [2]. Pour ce doit-on connoistre le commune opinion des gens, car le plus sovent ele est fausse et doutable : li exemples de nos proismes nous corront plus tost; li œil et les oreilles du commun sunt malvais tiesmoignage. On puet bien toute chose despire; tout, uns avoir ne puet; dont li plus brief voie, à vraie richece aquerre, si est par eles despire. Ensi vit li sages; ne mie ke de tot en tout, sans riens avoir, il les despite; mais ausi il les lait autrui avoir. Cankes vous faites, devés à vous retorner et à vos corage; celui usés, et nuit et jour; par petite labeur est cil nouris. Dont, devons faire ensi ke Senèkes dist: « Nos frons se concorde au commun, et par dedens soit tot dessamblant [3]; c'est-à-dire ke samblant soyons à eaus ès communes choses, par defors, et par dedens nous, tenons la verité des choses.

[1] SENECA, *Epist.*, LXXXI.
[2] SENECA, *Epist.*, LXXXI.
[3] SENECA, *Epist.*, V.

Onques fait il ne peut ou peule plaire. Car ce ke je fai n'aprueve point li peules, et ce ke li peules aprueve, je ne fai point. Ki est cis ki puet plaire au peule, qui vertus plaist? Par malvais art et engien est li faveurs du peule aquise; laquele se vous volés avoir, il vos covient iestre samblans à eus. Car il n'apruevent rien, fors ce k'il ont covent, et de tel acort et loenge, doit-on faire pau de force. Car moult plus devés enquerre et eslire quel vous vos samblés que queus vous samblés à autrui [1]; dont David dist : « Dieus désierte les os de ciaus ki a gent plaisent; il sunt confus, car Diex les despite. » Ke vos fera dont ceste noble philosophie, ki devant toutes ars, toutes choses afiert à metre et à loer? Ke vous voelliés mieus plaire à vous k'au peule; par quoi sans cremeur des hommes vous vivés, u vous vainkés les maus u vous finés [2]. Et adont vous tenés à bien euwireus, quant vivre poés à huis overt. A peine trueve ki vivre i puist; ke vaut eskiver les œils et les oreilles des gens? La bone conscience le commun apièle et la malvaise en repost est essongnié et angousseuse. Se honeste est et bon ce ke vous faites, tout le sachent; et se mal est, k'a-il à dire nului savoir, quant vous le savés? O vous chaitis, se vous despisiés vo tiesmoignage [3] ! et se les richeces abondent, on n'i doit mie si le cuer metre, ke on soit à eles sougit; mais eles doivent estre sougites al omme, et si n'afièrent mie à refuser; car de povre corage vient nient pooir soufrir richeces [4]. Et veut ausi li sages vivre avec lui-mismes, et se délite en retournant en soi et à ses œvres. Car, quant en retournant à lui, il recorde les boines œvres k'il a faites, il

[1] Seneca, *Epist.* xxix.
[2] Seneca, *Epist.* xxix.
[3] Seneca, *Epist.* xliii.
[4] Seneca, *Epist.* v.

se délite molt, et selonc ce k'il a encore espoir de bien ouvrer et k'il œvre. Et ses œvres, li sages doit savoir et nient cuidier. Et si se dieut li sages et li desplaisent ses meschéances. Mais il ne s'esjoïst mie ne ne dieut, par quoi il passe raison, si k'après le joie u le tristece il se repente de ce k'il a tant fait; et repentir s'en doit, car il garde le moiien en tristece et en délit. Car ses entendemens, ki est selonc raison, governe son appétit et son désir, et ne mie li désiriers l'entendement.

CHAPITRE XXXIII.

Cis capitles moustre ke li viertueus s'aime soverainement.

Moustret que li sages quiert premiers les œvres amables viertueuses pour lui, et faire le doit selonc ce ke dit est par devant. Et pour ce c'on œvre envers aucun selonc les œvres amables, premièrement et souverainement, li uns est tenus pour amant et li autres pour amet; et cis est plus amés à qui on vieut che souverainement, et cascuns vieut plus ces choses à lui k'à autrui; et premiers il iert plus amables à lui-meisme k'à autrui et s'amera plus ke nul autre, et meemment del amour vraie et viertueuse. Et ce apert ausi par les dis communs. Car on dist que cis à qui on vieut plus de biens, est plus amés, et ki plus ont lor cuer un, et qui choses sont plus communes, et ki ensamble sont plus ywel; et ki sont ensi ensamble que li genous est à le jambe [1]. Par toutes ces choses si poons entendre k'amistés est en yweleté et cest si est sovrainement d'aucun à lui-meismes, par quoi

[1] Aristote, *Morale à Nicomaque,* IX, viii, 2.

il s'aime souvrainement. Et ceste amours si est à entendre de la vraie et de ceste-ci est-il assés moustret c'on se doit plus amer c'autrui. Car ensi con li raisons, qui est encontre ceste partie, dist k'aucun sont blasmé pour ce qu'il s'aiment trop, et ke plus s'aiment plus sont blasmé, c'est voirs de ciaus ki de vraie amour n'aiment; ensi con cil ki se voelent trop de richeces et de délis : ensi con li malvais ki pour el n'aiment eaus ne autrui. Mais li sages s'aime pour lui-meisme, ne mie pour ce k'il bée à avoir aucun proufit de s'amisté. Et se li amans n'est teus à son ami, jà ne sera vrais. Car vrais amis est ensi con li amés. Premiers doit-on avoir amour à lui-meisme et puis samblant querre à lui-meismes, cui amours ont si à la soie jointe, c'on face de deus une. Et en tels puet estre l'estabilités d'amisté confirmée, ki conjoingnent par bienvoellance, premiers as visces, délis et voloirs commandent, asquex li autre servent, et après en droiture et raison s'enjoïssent [1]. Car confermet les engins, les voloirs et les eages, les amistés doient estre jugiés. Très-joïeuse chose est li amours de ciaus, lequele samblanche de bonnes meurs a conjointe; car plus deshoneste chose n'est ne pire, ke d'avoir l'auctorité dou vielg et le visce des enfans [2]. Et pour ce ke li pluseur quièrent trop les richeces et les délis, s'est apielée l'amours, ki à lui est, malvaise et deshonneste, encore ne le soit-ele mie, selonc ce ke parlet est par devant. Car li bons si font des biens k'il ont, bien à eaus et à leur amis, asquels il les départent selonc raison et ce k'il affiert; mes li malvais ne font ne à aus ne à autrui bien, ains grièvent eaus et lor proïsmes, en ensivant lor malvaises volentés et lor vies malvaisement

[1] Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xxi, 81 et xxii, 82.
[2] Seneca, *Epist.*, iv.

usant. Entre le malvais n'est mie amistés, proprement à parler, ki est entrechanjable bienvoellance nient celée pour bien honneste, u proufitable, u délitable; mais concorde à aucun mal à faire i puet bien avoir entr'iaus et tels concorde n'est mie parmenable; car lor voloir ne sont mie parmenable ne estable, ke à amisté covient; et ki diroit : « il se délitent ensamble, » non funt, mais el mal dont il sunt compaignon. Car la concorde des malvais est assemblée par malvaise okison, et concorde n'a mie sovent entr'aus. Car trop quièrent les grans habondances des honeurs et des richeces; et poi se mètent à lor pooir en estat de mal à soufrir; et lor compaignons en font volentiers avantage. Amistés et bonne voellance ki est par legière okison, tost départ; mais ocoisons ferme le fait durer. Li pluseur voelent avoir amis tex ki ne pueent u ne voelent estre; et ce k'il lor font de biens et de soulas, désirrent-il c'on lor fache [1]. Car despareillies œvres et meurs ensivent cex qui dessamblance fait amisté dessamblant [2]. Mais ki se paine et estudie à ce k'il justes soit u bien atemprés u en quelconque manière il aquiert bien et vertu, nus ne blasmera celui ne ne tenra tel aquest à lui-meismes pour mal. Et cis ki ensi s'aime selonc bien, donra et fera bien à son ami, selonc ce ke par raison li devera plaire ensi con à lui-meisme, car amis si est uns autres con li amans [3]; et nul si grant bien ne puet li uns al autre faire, ki ne face à lui-meisme plus grant. Car s'il li donne dou sien et il l'onneure et se mèce pour lui en péril de mort, il n'i met fors choses trespassables et il en aquiert vertu ki li dure à mort et à vie; et moult vaut plus vivre

[1] Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xxii, 82.
[2] Cicero, *Laelius, de Amicitia*, xx, 74.
[3] Ce membre de phrase est tiré du ms Croy.

vertueusement et bien faire un poi de tens, k'il ne face plus longuement en quelconques autre manière ce soit. Et plus ellist li viertueus à faire une grant œvre virtueuse ke molt de moïenes; et plus ellist le délit court des grandes œvres viertueuses, ke plus longes demeures; et ce apert en ciaus qui mort suefrent pour vertut u pour lor amis; ki plus aquièrent k'il ne pierdent; et de tele vraie amour, trueve-on un essample de Denyse, uns tirant ki, con de deus amis ewist pris l'un et à mort le volsist mettre, cils ki iert en tel peril prist respit pour aler à sa maison pour ses choses ordener; lequel li autres amis, sour paine de la tieste à pierdre, de à certain jour et certaine eure revenir rapléja et entra en prison pour lui. Celui pour ses besoignes faire longuement demorant, li autres fu de pluseurs pour fol tenus; ne pour ce de la loïauté son ami n'ot deffiance. Toutes voies, à cele eure ke li tyrans avoit mise, cil revint. Li tyrans dont esmervillans lor corages et lor amour, les délivra et lor requist ke ou tierch de lor compaignie le vosissent rechevoir [1]. Et lait moult bien li virtueus son ami faire aucune moïene œvre de vertu, encore le puist-il faire, pour son ami avantier en proufit u en loenge; et plus œvre virtueusement en ce, k'il est cause de le vertu son ami, que dont k'il fesist tele œvre, meement puiske pooirs li demeure de tel chose et de plus grande une autre fie à faire. Et ensi apert ke li virtueus aquièrent à aus tous les biens k'il pueent honorables et loables; et ensi s'aiment sovrainement; et ensi doit estre entendue l'amours à lui, selonc ce ke li virtueus s'aime, ne mie selonc ce que li malvais sunt amant eaus-meismes, ki

[1] C'est l'histoire de Damon et Phintias, traduite de Valère-Maxime. Val. Max. L. iv, c. vii, *Ext. I.* Cfr. Cicero, *de Officiis*, iii, x, 45; et *Tuscul.* v, xxii, 63.

aus grièvent et lor proïsmes par lor malvaises œvres. Et li sages ordenne ses œvres au bien de lui et de son ami : riens il ne fait envis ; il fuit nécessité, car il vieut ce ke nature a ordené.

CHAPITRE XXXIV.

Cis capitles moustre ke en amisté est amer plus principalment ke estre amés et moustre ausi ke père et mère ayment plus lor enfans que li enfans ne font aus.

Et bien lait li uns amis son pooir et son bien à son ami et ce ke faire devroit li abandonne; ensi que nous véons de la lune et du soleil, entre lesquels il a si grant acort, ke la lune, ki pooir a sour les humeurs et sour les iawes, quant ele est avec le soleil, ce k'el fait par li quant ele est plaine, ele lait sa force au soleil et li solaus dont le fait, ensi con les grans flues de la mer; et ce sevent cil ki ce ont esprouvé; et ausi li aymans, ki par lui atrait le fier, quant li vrais dyamans est présens, li aymans donne et lait sa force et sa vertu au dyamant, si con à son ami[1] ; mais li dyamans seus le fier i atrait. Ensi li vrai ami lor forces et lor œvres et vertus sovent à lor amis chergent et doivent chargier. N'est riens plus amable ne plus grant richece ke samblanche de bonnes meurs en ciaus ens èsquels est uns estuides et une

[1] *Ki point n'atrait li fier par li, mais li aymans seus li fier atrait.* (Ms Croy.) — Cfr. *Speculi majoris* Vincentii Burgundi (*Bellovacensis*) *Naturalis Historia*, lib. viii, c. 39, où l'auteur cite à l'appui Aristote, Pline, Isidore et Arnaud de Villeneuve.

volentés ; en ciaus est fait, par quoi ywelement li uns del autre se délite et de soi-meisme ; et par ce ke dit est apert k'amers si est plus grant bien ke estre amés ; et si est amers plus propres al amisté. Car nous véons que les mères si aiment lor enfans et les nourissent et de estre raamées ne se painent mie grandement ; eles les ayment, encore ne lor puissent-il bien faire ; et lor soufist se eles lor voient bien faire u sovent bien ouvrer ; et ainsi apert ke li vertus des amistés est en amer ; et cele amours ki est de père et de mère as enfans, est par la samblanche ki est entre aus, laquele samblanche si est comencemens de toute amisté. Et li père et la mère ayment lor enfans ensi con ciaus ki de aus sont ; et li enfans les raayment ensi con ciaus dont il sont venu et desquel il sunt aucune chose ; li fil[1] sunt li liien des pères et des mères, car il sunt li bien commun d'eaus deus. Et s'aiment ausi père et mère plus leur enfans ensi con ciaus ki d'iaus sont, ke li enfant eaus, et li raison pour quoi si puet estre, est ce ke de tant c'on connoist plus le cause del amisté et pourquoi l'amistés est, de tant ayme-on plus et samble c'on plus doit amer ; quant, ensi ke dit est par devant, al amisté couvient connissance ; et li père et les mères sevent mieus ke li enfant sunt d'iaus. Laquele chose est ensi con cause de ceste amisté, ke li enfant ne sachent ke de celui père et de cele mère sunt venus. Et d'autre part li pères et la mère si ayment lor enfans tantost come il sunt né. Et li enfant si n'aiment jusques adont k'il sunt de eage et k'il ont sens et raison de eaus et d'autrui connoistre ; et adont comencent-il premiers à amer ; et quant plus est li amours ancienne et plus a duret, tant doit-ele estre plus grans et si l'est le plus sovent ; et pour ce est

[1] Var : *enfans*. (Ms Croy.)

l'amour des pères et des mères plus grans, car plus longement ont amet. Et pour ce ke les mères sevent mieus ke li enfant sont leur, ke li père ne facent, pour ce avient-il ke eles ayment plus ke li père ne facent; et ausi çou dont on a paine grant et travail grand est sovent plus amet et plus chieri ke ce c'on a legièrement. Et pour ce ayment les mères plus tenrement et plus tempre comencent à amer, quant tantost les ayment ke eles le sentent en lor ventres [1].

CHAPITRE XXXV.

Cis capitles met deus demandes : si li père et li mère doient plus amer lor enfans que li enfant aus ; et li bien faisant ciaus ki bien rechoivent.

Il sambleroit aucun ke li enfant doivent plus amer leur pères et lor mères ke li père ne doivent aus. Car s'il est ki rechoive d'un autre aucun bien, et maiement tel que si grant ne plus ne puist iestre, li rechevans en doit savoir molt grant gret au donant, et plus amer que li donnans ne face l'autre. Et li père et les mères donnent à leur enfans estre, par coi il vivent, et noureture et ensegnement, ki sont les plus grans choses c'on donner puisse; par coi il samble que li enfant plus doivent amer le père et le mère, que li pères et la mère ne facent eaus. Et selonc ceste amour, ki est des enfans as pères et as mères, sunt les amours entre les frères, si come entre ciaus ki d'un sunt venut; et des cousins ensamble, pour l'unité et la loïance k'il ont de ce k'il orent un anciestre; et ke plus sunt près del estoc dont

[1] Tous ces chapitres sont presque textuellement empruntés au traité d'Aristote, *Morale à Nicomaque*. Cfr. Liv. IV, I, 20; IX, VIII-XI, *passim*.

il sunt venut, tant i doit avoir plus grand amour, car plus samblant sunt; laquele chose est uns des commenchemens d'amisté. Et à cele amisté fait mout li noureture ensamble, et che ke li uns se n'est mie trop plus vieus del autre; car li viel par coustume voelent estre amé, ke amer. Et pour ce ke à la demande ki faite est et celi ki s'en suit, puet estre faite une response; si puet-on demander se cis ki bien fait à aucun, doit plus amer ke cis ki les biens reçoit. Et li raisons de ceste demande si est, car cil ki bien rechoivent sunt par dette obligiet à rendre et à amer le bienfaisant.

CHAPITRE XXXVI.

En cest capitle est mise li responses as deus demandes ki faites sunt devant.

A ches deus demandes puet-on respondre ke li père et la mère, et li bienfaisant, ayment et plus doivent amer que li enfant, que cil ki bien rechoivent par pluiseurs raisons. L'une si puet estre prise par samblant c'on voit en autres choses. Nous véons ke en prest, quant li uns preste al autre, ke cis à qui on preste volroit k'il ne véist mais le prestant, ne n'aconteroit mie granment k'il devenist, par coi il fust quite de ce dont il est obligiés. Mais cis à qui on doit, a cure et song de son deteur, par coi il ne perde ce c'on li doit. Ensi est-il par-dechà, ke li bienfaisans si voet vie et bien à celui à qui il a bien fait, par quoi il ait gret et grace de ciaus à qui il a bien fait: mais cils ki bien a rechiut, il ne fait force de rendre grasces, mais plus quiert quites à estre de celui à qui il est obligiés de sa dette; car kiconques reçoit biens d'autrui, il est detères au bienfaisant, dont

grant liien trova ki premiers donna; pour çou est cil benois ki de tout dons a sa main hors mise. En est cil purs et nés, ki les cours a laissiés et les plaches du marchiet et toute la cure de l'amministration dou commun; par quoi à plus grant chose se puet metre. Et ciaus ayme par les quex ce puist faire sovrainement. Et pour ce avient-il ke cil ki bien rechoit n'aime mie tant ke cis ki bien fait; et ce avient de pluiseurs ki ne sont mie souvenant des biens c'on lor a fais : et plus quièrent biens à rechevoir ke à faire. Et ce apert en ciaus c'on a délivret de mort u de grant blasme, k'il eskivent à lor pooir ciaus ki bien lor ont fait, si ke cil ki s'enhontient et se tienent rendable nient volentrui du païer, pour ce k'il se tienent à abaissiet par ciaus ki bien lor ont fait; et c'est uns des plus grans visces ki soit, hontier lui et lui grief rendre des biens c'on a rechiut[1]. Une autre raison jà; nous véons ke cascuns ayme sa œvre, plus k'il ne soit amés de li, jà fûs-ce chose ke l'uevre peüst parler et aler et seüst amer. Et che véons nous sovent avenir, à ciaus ki ces rimes sevent faire et ces biaus dis trouver, k'il ayment plus leur fais ke les autrui. Si con ce ki par aus est fait et engenret, si con li fil de lor anciestre. Et à che si est samblans, ce k'avient entre les bienfaisans et ciaus ki bien reçoivent. Car cil ki bien rechoivent sunt ensi come œvres de ciaus dont il les prendent. Et la cause pour coi cascuns ayme sa œvre, si est-ce ke cascun est amable et ellisable ses estres, c'est ce k'il est; et c'est pour ce ke cascune chose, en tant k'ele est, est bonne et a raison de bien, et biens est une chose amable et ellisable. Car biens est une des principaus choses ki de Dieu viègne, ki sour tous est élisables et amables; et en après nos estres, si est en aucune manière d'œvre;

[1] Cfr. Seneca, *Epist.*, lxxxi.

car il est en vivre et ensi en ouvrant; car vivres si est en faire quelconques œvre de vie. Dont il est à cascun amable ovrer œvre de vie; et pour ce ke cascuns ayme et désire son estre, liquel est en ouvrant œvre de vie, avient-il ke cascuns ayme sa œvre; et cascuns bienfaisans celui à qui il bienfait, si come se œvre. Et ce est cause naturele à quoi nous somes enclin par nature, si con par ce ke dit est apert; et k'il s'ensuit, pour ce ke li hons ayme son estre, k'il ayme sa œvre, apert. Car li hons fait estre ce ki en poissance estoit à estre, par l'arme qui en lui est, laquelle arme si est li œvre u li estre premiers de corps naturel, à droit disposet et ordenet, à poissance d'avoir vie. Et ceste poissance d'avoir vie est à entendre ke cis cors ait pooir de faire œvre de vie; et ensi li premiers estres ke li hons a, c'est k'il ait poissance à œvre de vie. Et ke cele poissance est ramenée à che k'ele est, et à estre, demoustre li hons en faisant œvre de vie; parquoi il s'ensuit, ke ensi con li hons ayme son estre, ensi ayme-il sa œvre, ki par lui est faite. Autre raison i puet-on encore metre et tele: cascuns désire plus son bien ke l'autrui et li biens dou bienfaisant est en l'œvre dou bien faire; et si est œvre de vertu. Et pour ce li bienfaisans se délite ou bien rechevant, si comme en ce en qui il trueve son bien, dont il acquiert vertu. Et cis biens est plus grant ke ne soit li biens ke li rechevans rechoit; car en celui ki bien rechoit, n'a nul bien honneste, tant con pour le raison dou rechevoir. Car ce n'est mie œvre de vertu rechevoir bien d'autrui; mais s'il a dou bienfaisant aucun bien, cis iert profitables; liquex est mains délitables et amables, ke ne soit li biens honnestes dont on aquiert vertu. Et ensi apert ke li bienfaisans est mains amables au rechevant, ke le contraire. Une autre raisons: amers si est samblans à faire; car il apertient al amant, k'il voelle et face à celui bien cui

il ayme; mais estre amés si est samblans à soufrir : et faires est sourmontans et plus noble chose ke soufrir. Dont il s'ensuit ke li sovrains biens est en ouvrant amiablement et ke li bienfaisans soit plus amans.

CHAPITRE XXXVII.

Ci respont-on à la demande liquel vaut mieus amer u estre amés?

Et de ce ke dit est naist une doutance : liquel vaut mieus u amer u estre amés? Amer et estre amés puet-on entendre en deus manières : u selonc ce ke eles sunt en eles proprement à regarder, u selonc ce ke eles sunt à amisté. Se la première manière regardons, mieus vaut estre amés ke amer; car aucune chose est amée par sa excellense et sa bonté, dont estre amet est ens ès sovrains plus k'amers. Et la seconde manière prendons amer et estre amés, dont vaut mieus amers; car amistés est mieus gardée par amer ke par estre amés et li est plus propre. La quarte raison pourquoi li bienfaisant doivent plus amer ke le bien rechevant, est : ces choses c'on fait et c'on aquiert par travail sont plus amées : ausi con nous véons de ciaus ki aquièrent richeces par leur travaus, ke plus les ayment ke cil ki pour nient les ont, u par dons, u par eskaances [1] de parens ; de coi rechevoir bien d'autrui est sans labeur et sans travail, mais bien faire à autrui est travaillable et pénable. Car sans travail et sans ovrer ne le puet-on faire ; par quoi il samble

[1] Var : *essauches*. (Ms Croy.)

bien raisons que li bienfaisant soient plus amant ke li rechevant; c'on ayme plus çou c'on a par travail, ke ce c'on a legièrement, nos moustrent les mères, ki plus ainment communement lor enfans ke ne facent li père; car plus en ont de travaus, en portant en lor ventres et en nourrissant; et ceci samble propre as bienfaisans, k'il ayment les biens rechevans, si con ciaus qui coust et labeur leur portent.

CHAPITRE XXXVIII.

Cis capitles moustre comment li père et les mères se doivent maintenir envers lor enfans et li enfans enviers iaus.

Et obéir doient li enfant au père et à la mère, en œvres dont il sunt et doivent estre ordeneur. Car contre le loi naturele et le foit et les bonnes œvres ne doivent meffaire; car droiture et raisons doivent estre tousjours governeur des œvres d'amisté; et ensegnement et doctrine et castiement doivent li père et les mères à leur enfans. Car le fil ke li pères ayme, il le castie : ploïés les très enfance; se fille avés trop lie chière ne li moustrés, ke orguel ne monte, et à sage le donnés. Honorer, croire et servir doit-on père et mère; ki père et mère honeure, il vivera plus longuement sour tière[1]. Enfant, honorés vos pères, par quoi li bénéïçons de Dieu viègne sour vous[2]. La bénéïçons dou père fait fermes les maisons des enfans, et la maléïçons de la mère errache

[1] *Eccli.*, III, 7.
[2] *Ibid.*, 10.

les fondemens[1]. Ne vos glorefiiés mie en contrester, vaincre, reprendre et mokier vo père : ce n'est mie gloire, mais confusions[2]. La gloire del enfant si vient del honeur dou père, et li hontes dou fils est pères sans honeur[3]. Rechevés, enfant, le viellece de vos pères, ne ne les courouchiés en lor vies[4]; et se lor sens et pooir defaillent, ne les despisiés en vo forces: à che vos estuet venir u plus tempre ke vous ne volriés morir : l'aumône faite au père n'ert jà de Dieu oubliée; ne li pités de la mère[5]. Soviègne vous ke par aus vous estes et si k'il vous ont doné, si lor rendés[6]. Ne despisiés[7] la parole de vos pères et des anciiens, car il ont apris de lor pères, et de iaus vos aprenderés sens dont respondre sarés quant besoins vous sera[8]. Ki père et mère honeure il s'enjoiira en ses enfans et au jor de ses orisons il sera de Dieu oiis[9]. Ne vous enjoïssiés en malvais enfans, se plenté en avés; mieus vaut uns ki crient Diu, ke mil mauvais. Car mieus vaut morir sans fils, ke malvais avoir[10]; por çou li prie en le cremeur de Dieu estruire les doient; par coi en après en tous biens ovrer lor entente metent; confusions et vergoignes est au père avoir enfans mal ou nient ensegniés; et en fille fole, il aura deshoneur[11]. Ens ès pères sont li enfant conneüt, et li enfant ès père par les bons ensegnemens ki des pères

[1] *Eccli.*, III, 11.
[2] *Ibid.*, 12.
[3] *Ibid.*, 13.
[4] *Ibid.*, 14.
[5] *Ibid.*, 15-16.
[6] *Eccli.*, VII, 30.
[7] Var : *desprisiés*. (Ms Croy.)
[8] *Eccli.*, VIII, 9-12.
[9] *Eccli.*, III, 6.
[10] *Eccli.*, XVI, 1, 3, 4.
[11] *Eccli.*, XXII, 3.

doient venir. Fille sage est iretages à son baron; et cele ki deshoneur li fait, est engrevance au père [1]. Le père et le baron le hardie confunt, et par les malvais ele ert amenrie [2]. A vo fille ki ne s'avise ne ne connoist metés soigneuse garde, par coi ele ne truise okison, ke de soi puïst user [3]. Ki ses enfans bien doctrine et aprent, il sera loés en chiaus; et entre privés et estraignes en ara glore [4]. Enfant, rechevés, ne ne desprisiés les ensegnemens et le doctrine de vos pères, se sauf volés estre. Ne ne dites: « cis viellars ne set k'il dist. » Jouene furent si con vous estes, et lor désirs quérans: et ore en viellece ont apris ke ce k'en jouence plus désiroient engenre honte et vergoigne, et mains maus amaine; et ore se hontient de ce apenser k'adont poursivoient; ki son fil ensegne, ses anemis griève; li pères est mors, mais mors ne samble mie, quant ou monde a laissiet samblant à lui : en sa vie vit l'enfant adreciet; si en a eüt joie. A sa mort n'est mie li pères grevés ne confondus de ses anemis. Il a laissiet deffendeur de sa maison contre ses anemis et ki as amis rent grasce [5]. Ploiiés le cervele de vos enfans très la jouence, par quoi ele n'endurcisse; si k'il ne vous croient et dont aiés duel de lor petit sens [6]. Ne donnés tant à vos enfans que eaus vous coviegne prier; mieus vaut k'il vous prient, ke ce ke se vous lor priés, il ne vous daignent oïr [7]. Li enfant sunt tenut de bien faire à lor pères, et premiers, toutes choses yweles, vivre il rechoivent d'iaus [8]:

[1] *Eccli.*, XXII, 4.
[2] *Ibid.*, 5.
[3] *Eccli.*, XXVI, 13.
[4] *Eccli.*, XXX, 2.
[5] *Ibid.*, 2-6.
[6] *Ibid.*, 13.
[7] *Eccli.*, XXXIII, 20-22.
[8] SENECA, *de Beneficiis*, III, 30.

et petit vaut vivres se on bien ne vit; dont il sanle ke nos doions plus grant gueredon à celui par qui bien vivons ke à celui sans plus par qui nos avons vie; li père donnent au monde lor enfans rudes et nient sages; cis ki en bonté et sens les estruist, tes les rent que li père s'enjoïssent, ki tex les ont engenrés [1]. Par ce apert que li enfant en bien faire pueent lor pères sormonter, en faisant plus de bien as pères, ke cil ne lor aient fait : li père donnent vie à lor enfans, ki est li premiers biens en eaus, mais, pour ce ke c'est li premiers et sans lequel li autre estre ne pueent, n'est-ce mie li mieudre; car mieus vaut bien vivres, ke vivre sans plus [2]. Encore soit aussi li commencemens de clergie li A. B. C., n'est-ce mie li plus grant clergie; dont le disciples puet passer en clergie celui ki l'A. B. C. li aprist [3]. Ensi en bien faire puet passer li enfes sen père, ki li a donné vie : jà soit-ce chose, ke sens le vie ke li pères donne, li enfant ne puissent nul autre bien ovrer, se ne sunt mie cil bienfait de pères li plus grant bien, encore ne puissent-il iestre sans ce ke li pères donne as enfans, c'est vie. Se li fis dont se met en péril de mort u à mort pour son père, les ans de sa viellece trespassans et tressaillans, plus fait pour le père que li pères fist pour lui, quant il l'engenra. S'aucune chose est mieudre ke vie, si con bien vivres, dou père seulement vient vivres et du fils bien vivres [4]. Plein est ke li fils puet sormonter en bien faire le père. Antigonus, uns grans hons de Pierse, con il eüst une très-grant et noble bataille vencue, le pris en donna son père et li donna la signourie de Cypre,

[1] Seneca, *de Beneficiis*, iii, 31.
[2] *Ibid.*, 35.
[3] *Ibid.*, 34.
[4] *Ibid.*, 35.

k'il avoit vencue[1]. Cils à droit règne, ke quant régner peut, il ne veut[2]. Benoit sont père et enfant ki ensi sont vencut et veinkent! K'est plus bele chose ke li jouenenciaus puet dire à soi-meisme et non à autre : « J'ai mon père vencu en bien faire? » K'est au viellars plus joïeus et plus grant fortune qu'il puet partout dire ke ses fils en bien faire l'a vencu[3]?

CHAPITRE XXXIX.

En cest capitle est une questions déterminée s'on doit voloirs à son ami tré-grant biens[4]?

Demanderoit aucuns s'on doit à son ami voloir les très-grans biens : ensi ke se li uns est en moïen estat, s'il doit voloir ke ses amis soit emperères u sires de tout le monde? Si sanle ke oïl. Car se je suis amis, je doi mon ami bien voloir, et il samble ke se je ne li voloie les plus grans biens

[1] SENECA, *de Beneficiis*, III, 37.

Dans le trait rapporté ici par Sénèque, les rôles se trouvent intervertis : est-ce sa faute, est-ce celle d'un copiste? On l'ignore; mais PLUTARQUE (*Vie de Démétrius*, 18), et DIODORE (livre XX), à qui ce récit a été emprunté, donnent une version plus exacte. Antigone, fils du macédonien Philippe, qui avait eu de grands emplois sous les rois Philippe et Alexandre, eut de Stratonice deux fils, Démétrius et Philippe. C'est Démétrius qui reprit Cypre sous Ptolémée et en fit hommage à son père Antigone.

[2] SENECA, *de Beneficiis*, III, 37.

[3] *Ibid.*, 38.

[4] Ce chapitre et le suivant sont extraits d'ARISTOTE, *Morale à Nicom.*, l. IX; *Grande Morale*, l. II. et *Morale à Eudème*, l. VII, *passim*.

k'il poroit avoir, je ne seroie mie vrais amis. A che di-je ke con nous désirons à avoir amis pour ce ke nous aions envers qui nous puissons ovrer vertueusement, nous, pour ce à sauver, désirons ke nostre ami ne nos faillent mie ; et pour ce, s'il sont aucun bien ki nos fachent défaillant de nos amis, tant con il est de la nature d'amisté, nous ne lor devons mie ces biens voloir, si par ciaus l'amour departeït ; et il sanle ke par très-grant et excellent bien, amours se depart. Car yweletés i faut sovent ; laquele est requise en amisté. Car on voit sovent les plus poissans et les plus riches plus voloir iestre amés ke amer. Et dit est par devant ke nous voulons bien premiers et principalment à nous et en après à nos amis ; pour ce devons plus desirer nos amis à avoir à tout mains de biens, ke ce ke plus en eüssent si les perdissiens. Mais tous autres biens ki ne sont mie departant amours, nous lor devons voloir et pourchacier, et premiers eaus que nul autre, toutes choses yweles. Et pour eaus bien faire doivent estre quises les richeces et pour ciaus de prochain sanc ; car ce bienfait ne covient-il mie estendre sans fin, si con as amis de nos amis et as parens de nos parens ; et secourre devroit-on mieus un preudomme et un vaillant, se grant disiete en avoit, ke donner son ami ki ne aroit ke faire. Mais s'aucun bien d'amisté sont plus eslisable, bien les doit-on voloir, encor ne les ait li autres et s'amistés en depart ; car chascuns si doit voloir plus de vrais biens ke nul autre ; et chiaus devant toute riens eslire.

CHAPITRE XL.

En cest capitle est une question déterminée, s'on se doit metre en péril de mort pour son ami ?

Se ensi estoit que li uns amis sans sa coupe fust à mort jugiés, et parmi son ami, se en cel péril pour délivrer son ami se voloit metre, li jugiés escaper porroit, se devroit-il metre u non? et il sanle ke nenil. Car dit est par devant que plus se doit amer ke nul autre, et ke premiers est amors à lui, et puis al ami; et ki pour son ami se met à mort, il l'aime plus ke lui: k'il faire ne doit. A che, di-ge, ensi ke dit est par devant, ke vraie amours n'est fors entre bons et vertueus; et ki se délitent en œvre de vertu, et celi quièrent avoir soverainement; et en ce ke li uns amis fait por l'autre, il aquiert vertu; et que plus fait grant chose, tant acquiert-il plus grant vertu; et si li virtueus, por nule doute de mort, ne le doit eschiver à aquerre; ensi con li virtueus hardis, pour tout un paiis à sauver, se doit metre en péril de mort, et mieus doit le mort ellire que tous li paiis et les gens fuissent destruit et mort; et en ce il aquiert sovrainement le vertu de hardement; et li est cele mors plus élisable ke estre en vie et fuir, et mieus vaut, si con dit est, vivre un poi de tens virtueusement et souvraine vertu aquerre, ke longuement en quelconque autre manière. Et en ce ke li amis se met en péril de mort u à mort pour son ami, il fait pour lui la plus grant chose k'amis puet por autre faire. Car ne puet estre nule plus grans charités, ke che ke li amis mete sa vie pour son ami, et en ce aquiert-il la plus grant

vertu que on puet par amisté aquerre; et pour ce se doit mieus li amis eslire lui à metre en péril de mort u morir pour son ami et si grant vertu à aquerre, ke vivre et par sa défaute perdre si grant chose. Car mieus doit li virtueus en son milleur estat eslire à morir, ke vivre en lui perdant. Et che que dit est, que dont ayme-il plus son ami, s'il se met pour lui à mort, k'il ne fait lui-meisme, je di ke non fait. Car tel mors li est plus eslisable ke nule autre ne ke la vie; car li aquès de la vertu est mieudres ke la vie ne soit et plus fait pour lui-meisme, en aquérant si grant vertu, quant il muert pour son ami, k'il ne fait pour celui pour qui il muert. Riens n'est de vertut plus apareillié, plus bele, plus honeste ne plus amable: bon est et désirrable quank est governé par son empire. Celui ki en bones fortunes et malvaises, constant et estable se rent en amisté, poons jugier k'il a poi de compaignons et est preske divins. Mais avarisse moult l'empêche et a empêchiet : cis honorables nons jadis d'amistet si gist à terre et en aquest [1] si con ribaude se siet.

CHAPITRE XLI.

Cis capitles met l'entencion d'aucunes paroles devant dites et si ajouste pluseur notables ki bon sunt à retenir.

Je ne di mie c'on doie le mort eslire ne convoitier; tant con pour la mort avoir, ne les tourmens, ne les maladies, et de batailles les crueuses plaies, et les fains et les mes-

[1] Var : *aquèse.* (Ms Croy.)

aises ki i sunt pour les tourmens et les maus et les dolors soustenir; mais se soustenir les estuet, ke fortement, honestement les porte, sans issir d'atemprance, riens féminastre chose faisant doit desirer. Li meschief et li tourment ne sunt mie selonc eaus ellisable, mais la viertus ki par iaus viertueusement à soustenir est conneüte. Car toute viertus en meschief et en enferces est parfaite; par les batailles et les grietés de defors, nous aprendons che ke de celes dedens nous sentons. Li tourment ne font mie à convoitier, mais eaus fermement à soufrir, ki fait la vertu. Chascuns doit desirer bone vie et honeste, laquele est aquise par molt de diverses œvres, et ce sans quoi à chief de fie ele ne puet estre. Et pour ce n'est point de doutance, ke n'est très-bons à celui ki dignes est de mémoire, de morir en faisant œvre de viertu. Car quant aucuns suefre torment, fortement il use de toutes les viertus, encore ne samble-il k'il ne soit c'une en présent, quant plus apert. Patience et soufrance, ce sunt li rain. Prudence i est, sans lequele nus bons consaus n'est commenciés, ki enorte très-fortement à soustenir; là est constances, fermetés ki ne puet estre ostée et ki ne lait le bon propos pour nule chose : là est la compaignie nient partable de viertus; car quank est fait honestement, une viertus le fet. Et pour çou, dist-on ke cis ki pèche en une, il est fais coupables en toutes, et pour çou, li viertus ki de toutes autres est aprovée, encor ne samble-ele iestre k'une, doit bien estre désirée; dont nous nos devons bien metre en péril de mort et de tourmens, fortement et corageusement à soufrir pour viertu à aquerre et en no milleur estat morir. Li torment sont legier à soufrir se on les puet porter et grief sont, s'on ne les puet soustenir. La mors est doutable et espoentable à ciaus avec qui vie, quant ele faut, toutes choses sunt

mortes ; non mie à ciaus qui loenge ne puet morir. Mors ne doit mie estre si cremie, ke pour doutance de li, toutes autres choses doient estre laissiés ; car en mort n'a riens espoentable, fors cremeur. S'aucune chose de meschief a en morant ou de cremeur, c'est li coupe dou morant, par les charges de ses visces, nient de la mort. La mort sai, ne vaut : à che su-je nés ; la mors nos dégaste, ele nous desvest. Cascun jour morons ; cascun jour aucune partie de no vie est rostée, et adont quant nos croissons, nostre vie descroist. Puis la jouence, l'enfance avons passée, puis le moiien eage, et ensi jusques au derrain. Cank'il passe de tans, tout est perdut. Celui meismes jor ke nous passons, par mort le partons [1]. Il est fols ki la mort crient et ki vielleçe doute. Car ensi con viellece ensuit jouence, ensi li mors s'ensuit viellece [2]. Grans meschiés est en cremeur devenir vielh, et sans raison. Quant on est vielli, on recorde de la jouence. Les choses vont et vienent en manière de cercle ; générations est passée, générations est à venir. Li solaus se liève au maïn en orient et par midi et occident revient dont il vient devant. Ensi vont les choses, les unes après les autres : ke c'est ce ki fut, che ke est à avenir, k'est ce ki est, che qui est à faire, quel sanlant est à ce ki fait est. Riens novel n'est desous le soleil ; ne ne puet nus dire : « ce ne fu onques, » car de tout le tans n'avons ensanle k'un moment. C'est une partie c'on ne puet partir tant est petite [3] ; jours et semaines, et an et mois sunt passé et si revienent. Ne riens al homme, de tot le travail k'il en ce siècle a, ne li remaint, fors li bien faires. Car

[1] SENECA, *Epist.*, XXIV.

[2] SENECA, *Epist.*, XXX.

[3] Ce passage est transposé dans le ms. Croy après la phrase ci-dessus : *Celui même jor ke nous passons, par mort le partons.*

déduis, solas, et honours et richeces sunt vanités passans, et afflictions d'esprite. Nature ne donne mie nostre nature faire autre ke la suie. Car cank'ele fait, elle deffait, et cank'ele deffait, ele refait. Une chainne est, ki nos tient loiiés, amours de la vie [1]. Contés vos ans et regardés ce ki passet est : vous vous hontierés de ce voloir ke vous volsistes quant fustes enfens et à çou obéir. Che vous soit près au jor de la mort, ke vo visce et vos malvaistés devant vous muirent, au jor de la mort; bone est la mors à gens, ki estint les maus de la vie. Li visce et les œvres des visces, sans plus enviellissent. Car cascun jors toutdis oste aucune chose de la force. Qu'est mieudre fins, ke ce ke cascune chose par nature departant, à che viegne, à quoi ele est ordenée; la vie est donnée avec l'atente de morir. On ne doit mie les ans conter : nient certaine chose est, en quel liu li mors est et vous gaite. Cele en tous lieus attendés : vivre ne vieut ki morir ne veut [2]. A ceste chi va-on tousjours et pour ce, esse folie dou cremir. Qui vieut querre d'iestre en tel condition, en lequele onques nus ne fu ? Ne doit mie cils rendre grasces à Dieu, ki, par lent pas est venus au repos necessaire à cascun home. Mout de gens demandent le mort; mais nus joïeusement ne le rechoit venant, for cis ki à li rechevoir longement s'est appareilliés. La mort ne cremons mie, mais la pensée de la mort : ségure voie et joïeuse, doit estre cele à qui nature nos estruit. La mors ke nous cremons et refusons, entrelait la vie, ne le tolt mie; car encore venra uns jours ki nous remenra [3] en lumière. Regardés le cercle des choses demorans et vos troverés qu'il n'a ou monde riens osté. Mais

[1] Seneca, *Epist.*, xxvi.
[2] Seneca, *Epist.*, xxx.
[3] Var : *remetera*. (Ms Croy.)

cascune chose à sa fois descent et relièvе. Estés est passés, mais uns autres ans un autre ramaine. Une partie dou ciel tousjours se liève et une autre va à déclin [1]. Eschiver ne poés les choses necessaires; mais bien les poés vaincre : voie à ce vous donra philosophie. A cestes vous confermés se vous sauf volés estre, et ce ne puet estre en autre manière, se metre volés dessous vous toutes choses, si vous metés desous raison. Mout de choses gouverneres, se sous li vous metés, ele vos aprendera, quoi et en que manière, vous devés les choses entreprendre et jugier. Ki croit ke pis soit à la chandeille, quant ele est estainte, ke devant, quant ele est alumée? La mort jugons à ensiwir con ele soit passée et avenir. Che que devant nous fu, mors est. K'a-il à dire, nient commencier et finer, quand de ces deus choses li fins soit nient estre? Devant la viellece doit-on penser à bien vivre en viellece, par quoi on bien muire; ke c'est bien morir, volentiers morir; de quoi nous défaillons sovent. Se nous bien morons, c'est toute nostre vie. Grant chose est, honestement, fortement, sagement morir. Sovent devons morir et ne volons ; sovent morons et maugré nous. Nus n'est si fols ke bien ne sache k'il covient morir. Et toute voies quant ele vient près, on li tourne le dos, u tranle, u pleure. Et ne vous samble cis povres u fols, ki pleure, ki n'a mie vescut mil ans chà devant. Ensi très-fols est, ki pleure k'il ne vivera mie mil ans après. Ces choses sunt yweles. Vous ne serés mie ne vous ne fustes onques point. Cil doi tens sunt autri. Laissons dont les aventures Diu à espérer, fléchier par proières; eles sunt ciertaines et fermes là ù toutes choses vont. Quel chose noviele vos est faite? Che avint à vo père et à vo mère et à tous ciaus

[1] SENECA, *Epist.*, XXXVI.

ke devant vous furent, et avenra à tous ki après vous venront. Ne quidiés mie à ce aucune fois venir, à quoi cascuns jours alés. Nule chose n'est sans fin. La vie, se ele est sans pooir de morir, c'est servages. Et k'avés pour quoi ne volés la mort attendre? Li délit ki vous tenoient sunt passet. Nus n'est noviaus. Quele est li saveurs de vin et de moust, ausi savés : k'a-il à dire se cent passent par vos vessie u mil moi [1] ? C'est uns sas [2]. Nient con longement, mais coment vo vie est menée, devés curer. A la vérité n'a à dire en quel liu vous morrés, mais ke vous metés bonne fin. Et adont délite li mors, quant la vie est proufitable. Ne ne metés vostre espérance en le mort d'autrui. De la mort de vostre enemi ne vous esjoïssiés : car nous trestout morrons [3].

CHAPITRE XLII.

En cest capitle est une questions déterminée, en quel cas on a mestier d'ami [4].

En quel tans a-on plus grant mestier d'ami, u en mescheances et en mesaises u quant on a canque on vieut à son devis ? En tous tans en a-on mestier ; en mescheances, pour ce k'il fachent aïe à leur amis ; en autre tens, pour ce c'on ait avec qui on puisse vivre et qui on face bien. Car

[1] Var : *Mui.* (Ms Croy.)
[2] SENECA, *Epist.*, LXXVII.
[3] *Eccli.*, VIII, 8.
[4] *Tans, on a plus grand mestier d'ami?* (Ms Croy.)

se viertueus sunt li ami, il voelent bien ouvrer ensamble; et mieus devons bien faire à nos amis k'as autres estrangés [1]. A ce di-je, ke con nos aions mestier d'amis en tous les deus estas, il nous sont plus nécessaire en meschéances, là ù nous avons mestier d'aïe, laquele li ami portent. Et pour ce, en ce point desirons maiement ce ki aïe nos porte, par quoi nos puissons estre délivré des meschiés ke nos avons [2]. Et la présence des amis en tristece porte grant aligement; car tout ausi come il avient à celi qui porte un grant fais, se aukuns li aiwe à porter, il en est alégiés: ensi est-il, se li uns aiwe à porter li duel del autre, en estre dolans de ses meschéances : l'autre porte plus légièrement son duel et ses mesaises. Car il li sanle ke cis li aiwe son fais à porter en ce k'il se dieut avec lui [3]. Ceste raisons a veritet, tant con por le cause de la tristece; car la tristece del ami n'est mie si partie, con est li fais que li doi portent. Mais se la tristece estoit pour damage ki li fust avenus et ses amis en presist sour lui partie; en ce ke li damages del autre seroit amenuisiés en partie, par sanlant, seroit la tristece amenuisie. Une autre raison jà : car quelconkes solas et déduit cil ki est en tristece a, sa tristece par son soulas est en partie amenuisie; et la présence del ami, quant li autres le voit doloir, li porte déduit et solas; en ce k'il voit son ami doloir avec lui, il aperçoit l'amisté et la loïauté de celui ki très-grant joie li porte et grant solas. Car grant solas est à ciaus ki sunt en grieté avoir compaignons de lor paines. Et ausi une des propriétés d'amisté, si est d'iestre ensamble, liquès engenre solas par lequel la tristece est amenuisie et reconforte li amis en

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IX, ix, 1.
[2] *Ibid.*, xi, 1.
[3] *Ibid.*, 2.

faisant chose ki li plaist, et eskivant celes ki li desplaisent. Car li amis set en quès choses ses amis s'esjoïst et ki le destourbent ; et nus ne puet si bien le dolereus reconforter con cis ki est parcheniers de ses dolours. Car de ce meismes, s'aucun de la grieté dou dolousant se desoivre, mains est de celui amés de cui, manière de corage, il se depart. Mais ce savoir devons ke cis ki le dolereus à conforter desire, il covient k'il mete mesure à la dolour k'il en prent : par quoi, ne mie seulement le dolereus ne face solas, mais nient renaulement dolousant, le corage du grevet a fais de desperation n'amaine : dont ensi nostre doleurs à la dolour du dolousant doit estre jointe ; par quoi, par atemprement, le grieté dou dolosant relieve, et ne mie par engrangement le grieve. Mout est ausi grant chose et grans aise et grans déduis, d'avoir son ami près de lui, à qui on parole ausi hardiement con à lui-meisme et puet-on descovrir sa volenté.

CHAPITRE XLIII.

Cis capitles moustre ke li présence del ami en meschiés n'est mie sans tristece.

Et n'est mie la présence d'amis adont si déduisans k'ele ne soit mellée de tristece. Car jà soit-ce chose k'ele soit délitable pour les choses ki dites sunt, porte-ele tristour [1]. Car il est cause de la tristece son ami, ù nus viertueus ne vieut estre, à son pooir, cause de la tristece son ami. Car li ami doivent lor amis faire solas et bien, et en che k'il

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IX, xi, 3.

voit k'il est cause de la tristece son ami, si en a tristece dedens lui grant, pour ce k'il se sent en grieté, ne mie sans plus à soi, mais ausi à ses bienvoellans desciples et amis, quide ke grever puist. Et ensi la présence des amis en ès mesaises est mellée de soulas et de tristece [1]; et ke délis amenrist tristece, apert : car délis est repos del appétit en la chose desirée ; tristece, si est d'aucune chose contraire al appétit; dont délis et tristece sunt ensi, ens ès movemens del appétit, con repos et travaus ens ès movemens du cors. Mais or véons que tout repos, quex k'il soient et dont k'il viegnent, sunt remède encontre travail, et pour ce poons dire selonc ce, ke tous délis est amenuisans et remède contre tristece; et con plus est li délis grans, de tant amenrist plus la dolours; et pour ce ke la présence del ami est délitable, s'amenrist-ele le tristece del ami conbien ke ce soit. Et ens ès bonnes fortunes, quant on tout a à son voloir, sunt ami et lor présences proufitables et délitables ; et les doit-on désirrer pour çou c'on lor puisse bien faire ; par quoi nous aquerre en puissions viertu ; et si porte double solas : car li vivres et li estre des amis ensanle porte grant joie et grant déduit. Et d'autre part ce k'amis puet esjoïr son ami par les biens k'il a (et en ce li autres perçoit s'amisté) porte grant solas ; nus ne s'esjoïst du bien ke cis a, à qui on riens n'a conte. Et ausi con li amis fuit à estre cause de la tristece son ami, si désire-il à estre cause de sa joie ; et pour çou apiert-il ke li amis soit tost apielés en bonnes fortunes, pour çou c'on li puisse les biens partir ; car li bon ami désirrent bien faire à leur amis. Et tard le doit-on apieler, perrecheusement et sour cremeur, en meschéances ; car on doit son ami cargier de ses maus dou mains c'on

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IX, xi, 4.

puet; et maiement font ami à apieler ens ès meschéances, quant un petit destourbe il pueent porter un grant confort et aiwe, et par iaus puet estre li meschiés amendés [1]. Et doutamment et moïenement doit-on son ami apieler quant li meschief sont tel ke par lui ne par l'ami ne pueent estre amendé. Et quant ausi on le puet, u quide amender par lui, dont mout de gens ne voelent c'on die à lor amis lor mesaises, quant par eaus en quident à chief venir. Et c'est ausi feminastre chose, quant on quiert aiwe de ce c'on puet u quide par lui bien furnir. Son ami de ses maus grever, n'est mie propre al amant mais lui-meisme [2].

CHAPITRE XLIV.

Cis capitles devise l'estat dou sage bien eureus et met aucuns ensegnemens ke vrai ami doient garder.

Or vous consilliés et regardés s'onkes nule espérance de bien à avoir vo corage à che convoitier fait ententif; mais par nuit et par jour, il est ywés et plaisans à lui-meismes; vous estes parvenus au sovrain bien humain. Mais se vos covoitiés tous les délis, et en toute manière, sachiés vous tant de sens défaillir, ke vous défailliés de joie, à quoi vous convoitiés à venir. Mais durement errés, ke entre délis, richeces, honeurs les quérés. Ces choses ke vous quérés ausi con por doner leece, sunt cause de doleur. Trestout tendent

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IX, xi, 5.
[2] *Ibid.*, 4.

à avoir joie ; mais ne sèvent dont on l'a parfaite ne estable. Pensés que c'est li estres dou sage, li yweletés de joie ; tels est li corages dou sage come est li mondes desour la lune. En tous tans fait là séri. Ceste leece ne naist fors par la consience de vertu ; ne puet vraiement joïr fors justes, hardis, atemprés et d'autres vertus plains [1]. Li visce plain d'anui, plus constraindent k'il ne délitent. Enprendés le corage de grant home viertueus et del oppinion des gens petit et petit vos despartés. Prendés l'espir de viertu très-biele, tant ke vous le poés avoir, k'il covient celui faire, ki selonc l'amour vraie vieut vivre et demorer : dont nous poons savoir par ce ki deseure est dit, ke li souvraine vie ki as gens soit, selonc ce k'il sont humain, est vivre selonc ceste amisté. Pour che, ke ce ke la bonne vie fait, est bon selonc raison, ke c'est en quoi on erre ; ke toutes gens après la mort desirent bonne vie ; et ces estrumens quérans, il faillent à bone vie. Car, con toute sovraine vie bonne eureuse soit ferme seürtés, et de celi nient doutable fiance, il cueillent les causes de lor ensonniance et de tel vie despitable, nient sans plus. Il portent les fardiaus de maleurté, ains les traient et ensi quant plus quident aprochier à cele bone vie k'il quièrent, tant plus s'en eslongent [2]. Car il faillent à soufissance, ke molt de gens eüssent trové, s'il n'eüssent le trop quis. Li sages est plains de joie et plaisans, nient déboutés d'avarisse. Hastivement doivent ausi li ami aler à leur amis quant il sunt ès meschéances et ne doivent mie atendre k'il soient mandé. Car il avient ke li ami ne se tienent mie pour digne de lor amis mander et plus honeste chose est de venir nient mandés ke mandés ; et plus grant

[1] Seneca, *Epist.*, lix.
[2] Seneca, *Epist.*, xliv.

gret en set li amis et plus li plaist; car plus aperchoit sa bone volenté [1]. Gardés foit à vostre ami en ses povretés et meschéances, par coi vous vos puissiés esleechier en ses richeces et en ses biens. Soiés li loïaus en ses tribulations, par coi vous soiiés parchoniers en son iretage. Et ne se doit mie li amis trop abandoner à rechevoir biens de son ami, par quoi il puisse sanler al ami k'il li soit à kierke, et ce k'il demeure avec lui, soit pour avoir bien de lui [2]. Car li mains del ami estre ne doit à prendre overte et à donner close [3] mais le reverse; sovent voit-on ke cil ki sunt à kerke à autrui, engenrent ausi come une tristece, dont il sovent sont eschiuwet; et ensi est faite, et engenrée, et gardée et despeechié ceste amistés, si con deseure est deviset. De laquele nous poons dire généralment, ke selonc ce ke drois et raisons est, ele est. Car ele les ensuit, si ke toutes ses œvres doivent estre selonc droit et raison; et quank est fait encontre ces, est fait encontre li.

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*; XI, xi, 6.
[2] *Eccli.*, xxii, 28-29.
[3] *Eccli.*, iv, 36.

LI TIERS LIVRES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Cis capitles rent raison pourquoi premiers est à traitier del amour délitable que de celi ki est pour proufit.

Dit del amisté vraie, après laquele sanlance les autres sunt dites amistés, après affiert à dire d'elles; et premiers de la délitables, ki ensi est apielée pour çou k'en tele amisté est délis quis sovrainement, et est che pour quoi ele est. Et drois est c'on premiers parole de cesti; car ceste-ci sanle mieus amistés ke l'autre ki est pour proufit. Car en ceste li amant rendent mieus une meisme chose et en une meismes s'enjoiissent; et plus large sunt, et plus courtois, et plus quérant à faire les œvres de viertu. Et ausi li viertueus quièrent ami délitables, avec lesquex il puissent vivre; car il fuient tristece à lor pooir, ke cascuns eschive par nature. Car on ne puet mie longuement soufrir tristece, néis encore le bien, se tristece engenre; pour laquele chose il quièrent amis délitables et ne font mie grant force de la proufitable; car cele amisté resanle mieus marchandise;

ele est ausi plus durans et plus ferme que la profitable, jà soit che chose ke li viel le quièrent plus longuement. Car délis muet plus l'appétit et le desirrier ke ne fache profis [1]. Car délis si est ensi con fins quis par lui-meismes, et profis est quis par aucune autre fin; car ki demande pour quoi on quiert délit, ce n'est fors pour lui déliter; et pour quoi richeces et profis, c'est pour délit à avoir, u pour honour, u pour estre plus poissans, u pour aucune autre chose. Et par ces raisons samble ke la délitable doit mieus estre apelée amistés ke l'autre; car est plus à sanlance à la vraie [2]; Et pour ce ke en plus est samblans à la vraie, parleronsnous premiers de ceste-ci, ki vraie n'est mie. Car il samble k'ele soit quise pour li sans plus; et ele est quise pour le délit que li amant désirent à avoir de celi k'il ayment, ke par tele amour quident aquierre; dont li amour lor samble li moïens et la voie d'ataindre ce délit; lequel, se en autre manière quidoient avoir, pau cure de lor amour aroient, car tele amours n'est quise fors pour délit. Et cil amant ne font force soit pour amours, soit pour autres moiienes voies, mais ke le délit ki lor est principaus et pourquoi lor amours est, puissent ataindre. Dont cil et celes dont on prent ces délis ne sunt amé, fors par aventure; mais li délis est simplement amés. Et est tot ensi [3] con de celui ki vieut avoir une maison, si achate pieres et marien, et les ordene à la fin pour le maison à avoir. Et s'il autrement avoir le pooit à sa volenté, ausi bien come ensi, de tele voie n'aroit cure; ains se tenroit à cele par qui il poroit mieus ataindre à son propos, et tout ausi est-il de ces amans ki aiment pour délit.

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, VIII, iii, 4.
[2] *Ibid.*, iv, 1.
[3] *Ibid.*, iii, 5.

CHAPITRE II.

Cis capitles devise selonc quès délis des sens, amours délitables est plus.

A premiers fu dit que l'amours délitable pooit estre selonc les cink sens, ke les gens ont, c'est : sentir en touchant, flairier, oiir, veoir, gouster. Mais selonc cescun mie ne puet avoir amisté; et cis, selonc lesquès ele puet estre, sunt : sentir, en touchant et véir; car selonc ces sont mieus les propriétés d'amisté ke selonc les autres. Et parlons premiers de celi ki est por sentir en touchant; car sentir en touchant est li premiers sens, et si ne faut à nule riens engendrée ki ait vie. Et si puet estre sans les autres, et li autre sans li ne pueent estre; et puiske premiers est, bien affiert c'on en parole premièrement[1].

CHAPITRE III.

Ci commence à traitier del amisté délitable, ki est fondé sur le premier des cink sens.

Selonc ce sens, ki est sentir en touchant, est une amours délitable, ki as gens est ennée pour le garde et le continuance de lor nature, si con cele ki est de malle avec femele pour tel délit. Et mist li governères de nature en cel sens

[1] Ce chapitre et le suivant sont compilés de divers endroits de la *Somme théol.* de saint THOMAS.

si grant délit, pour ce ke les gens de tele œvre n'eüssent horreur et desdaing, par quoi li générations fausist et lor nature. Et pour çou ke nos ne poons mie tousjours vivre, ke cascuns désire par nature, pour samblans estre et parchonniers al iestre de Dieu, est-ce la plus naturele œvre faire, tele come on est, par quoi on soit parchonier del estre de Dieu, tant come on puet en ses oirs : toute chose ce désire et pour che œvre. Et est cele amours apelée amours natureles, pour ce ke de lor nature sunt enclinées les gens al œvre, ki en li a le délit dont l'amours naist; dont ceste amours est fondée sour le désir dou délit, ki est selonc tele œvre. Et encore puist-on avoir pluseurs manières de délis selonc sentir, pour çou ke li délis selonc l'œvre de le garde et la continuance de le nature de male et de femiele est plus grant ke nus autres ki soit selonc tex cink sens, pour che selonc celui déduit et délit, ki de tel œvre vient, puet estre mieus amistés prise. Car selonc celui sans plus est raamante[1]; et tele amours est désirs d'avoir usance et compaignie de ce c'on ayme et pour cel délit; et quant li amés voet autel del autre, si i a amistet; mais ke les autres condicions, ki à lui afièrent, soient gardées. Car tot ensi con en le vraie covient perchevance, covient en ceste-ci. Et convient ausi que cascuns ait pooir de rendre al autre tel délit et ke li rende. Car ançois ke li uns l'ait del autre rechut, ne sont fors bienvoellant u amant. Et li estres ensanle ausi est nécessaire à la continuance et à la garde de ceste amisté; dont tele amistés est entrechangable bienvoellance nient celée pour tel délit. Et ces biens ke nous lor volons, n'est fors pour tant ke nos délis en puissons mieus avoir : et tant con cis délis est prisiés devant autres,

[1] Var : *raamatrice.* (Ms Croy.)

est prisie ceste amisté; et de ce avient ke li ami selonc ceste amisté se metent en maint péril et mainte chose laissent à faire ke faire doient. Car il tienent ce délit pour si grant chose, ke bien lor sanle ki ne soit riens à ce délit comparable, ne ne vaille; et cil ki ce tienent, pour celi metent arrière toute chose et se painent del ensivre devant toute chose; et ki se lait à ce mener, k'il est sougis à sa volenté de tel œvre maintenir, sovent avient ke quant il vieut soufrir, k'il ne puet. Car li accoustumance ki ausi est come autre nature[1], le met en tel point k'il soufrir ne s'en puet; et dont est-on venut à trop malheureus point et meschéant, kant ce ki sourhabondant estoit, est fait nécessaire. Et pour che devons au commencement à délis contrester; car plus legière chose est dou fors bouter ke ciaus rechus bien governer et roster. Car au commencement sont volentriu et legier à roster, et par lonc tans acoustumé si sunt grief, quant fait sunt si con naturel; bon s'en fait garder, car le fin de ces délis ensuit tousdis tristece!

CHAPITRE IV.

Cis capitles blasme ciaus ki sunt trop sovent à celes k'il ayment de tele amisté.

Et sovent sont cist amant si sougit à celes dont prendent tes délis, ke riens ne font, fors ce k'eles voelent. Cuidiés-vous ke je tieng celui pour franc, à qui feme commande et qui ele met lois, signerist, deffent ce ke li plaist; laquele

[1] Cfr. Cicero, *de Fin.* v, 74, 25, et v, 67; *de Inv.*, xlii, 6; saint Thomas, *Somm. théol.*, 2e p., 1re s., Q. xxxii, art. 2.

commandant ne puet rien refuser, riens n'ose dénoiier? S'ele demande, on li donne; ele apiele, et on vient; ele enchace, et on fuit; ele manache, et on doute. Je ne dis mie tel home sierf sans plus, mais très-malvais chétif, néis encore se rois estoit et sires de grant signourie. Car tout ensi con li cors sur l'âme seignerist, ensi est-il quant la feme a sour l'omme signourie. Et ce c'on poursuit si le volôir de teles, c'est pour ce c'on ne les vieut mie destourber, en eles courechant, en contrestant à lor voloirs, quant li home les tienent si con pour lor propres délis; lesques il doutent à destourber. Feme ki durement en son penser s'esliève, prochaine est à son baron despire, u celui qui de li cuide estre plus seürs. Savés-vous ki je tieng à bon, parfait, et desloiiet, franc et sans servage? Qui nule force, nule nécessités ne puet mal faire [1]; ki l'endemain sans soigne et peur attent. En bones meurs, fortune n'a pooir. Ceste ordene par quoi vos corages rassis puist à tele perfection parvenir, ke bonnes meurs ordenent, lesqueles ne nos font sentir perte, ne de proufit esjoiir, mais tousjours en un estat demorer; coment ke les coses se remuent, vous serés grans et frans entre les nient grans et les sers, se vous les maus et les biens, ne mie selonc l'oppinion dou peule, vous connissiés et departés [2]. K'est dont frankise? A nule chose servir, à nule nécessité, à nule aventure; fortune ywelement passer; et che, che jor porrés entendre, quant plus ele eslevet vos ara, et mains sour vous ara pooir [3].

[1] Seneca, *Epist.* xxxiv.
[2] Seneca, *Epist.* xxxvi.
[3] Seneca, *Epist.* li.

CHAPITRE V.

Cis capitles enorte à fuir les délis, sur lesques ceste amistés est fondée et si met une différence de li à la vraie.

Et encore soit nature cascun à ce délit enclinant, si se doit-on garder, par quoi tant ne soit pris, ke pour lui plus grans biens soit laissiés. Et li remèdes del eskiwer si est c'on fuie l'ocoison et le liu dou faire. Car wides cambres font foles dames et li lius fet le laron. Et cil remède ne valent guaires, s'il ne sont demorant. Et sovrainement doit-on eskiver la pensée à che; ki gaires mains ne fait ke li movement de nature, lequel nus ne puet eskiver legièrement. Mais raisons doit estre si fors par desor lui, par quoi ele le vainque et ce afiert. Car la volentés de la char doit estre governée par raison, et non raisons par li; et quant nature vaint raison, si enchiet-on en che ke raisons n'est mie. Et en ce apert ke ceste amistés différence a à la vraie. Car la vraie est selonc raison et ceste est selonc raison vaincue; et molt est grans défaute, quant raisons ki doit estre dame et governeresse as movemens de nature est faite ancielle et serve à celi à qui ele doit estre dame; et quant il avient à ce ke la serve signourist, si a-on par li mains maus et maintes doleurs par sen enort, ne mie sans plus por tors fais u por poissance de souvrains on a dolours. Car li délit sovent retornent en tourment; les viandes aucune fois font crut bounench et malvais sanc. La yvroigne fait le doleur, et le tramblement des niers et l'en-

tendement oscurcist[1]; dont Salemons si dist c'on ne doinst vin au roi; car nus secrest si n'est, là ù yvrongne règne; par quoi il boivecent et oubliecent[2] lor jugement et muerent[3] les causes des povres enfans[4]; luxure fait des piés et des mains et de tous les membres et des jointures le perdicion et le destruisement[5]. Laissiés les délis tourbles, ne mie sans plus li passet, mais ausi cil ki à venir sunt nuisent. Li mauvais servent as délis et n'en usent mie et lor mal ki de tous est derrains ayment; et c'est li attainte de lor désirier, liquès si est lor maus sovrains. Adont est la chaitivetés toute acomplie, quant les viles choses et les ordes ne mie sans plus délitent, ains plaisent à ensivir. Et adont faut li remèdes de teus à metre, quant ces choses ki visce estoient sont faites meurs et ausi con naturés usages.

CHAPITRE VI.

Cis capitles devise comment ceste amistés fondée sor délis puet falir; et moustre ausi con li délit plus fort muevent le corage à eus poursivir, ke tristece à eaus contraire à fuir.

Ceste amistés si ne puet estre fors entre ciaus ki se délitent en tel délit et dont cascuns ait pooir de rendre. Car se li uns se délite et li autres nient, si con cil ki nient

[1] Seneca, *Epist.* xxiv.
[2] Var : *Obliencent.* (Ms. Croy.)
[3] Var : *Muecent.* (Ms. Croy.)
[4] *Prov.*, xxxi, 4-5.
[5] Seneca, *Epist.*, xxiv.

n'i a de délit, le face pour proufit, u pour autre chose ki au délit n'apartiegne, il n'aura entr'iaus point d'amisté, mais bien jà amour de celui ki se délite al autre. Car à amisté convient entrechangableté des œvres ki sont selonc le nature de li, et ce eslire à faire pour ataindre che sour quoi est fondée tele amours; et pour ce ceste amistés faut, quant li uns ne puet u il ne vieut al autre rendre tel délit, con cis demande et quiert selonc ceste amisté. Dont il avient k'ele n'est mie mout durable ne molt ferme. Car tousjours ne plaist mie tex délis, ne nel puet-on mie tousjours maintenir; et quant il desplaist et l'amisté amenrist; et par ce samble-il ke li estres trop souvent ensamble soit plus amenuisemens [1] ke engrandissemens; car sovent fait tex délis desplaire, por la très-grant usance ki le cors travaille; liqués travaus engenre tristece, dont amenrist l'amisté; et example en puet-on prendre ens ès mariés, ki, devant çou k'il aient lor femes espousées, mout les aiment et désirent ce délit d'eles avoir, plus k'il ne facent après; et li estre poi ensamble embrase et enflame les amans à che de tout lor pooir à aquerre; dont il sont covoitant et défaillant; dont l'amours est mains sentit en la présence del amant; car amours est mains sentie là ù mains a de défautes. Con la pertenance [2] de sens soit en une manière de muance, puisc'une chose est jà muée, on ne le sent mie si ke quant ele est meismes ou muer. Dont nos véons de la chalor de fièvre étike, encore soit-ele plus grande ke cele de la tierchaine, ne le sent-on mie si; car li caurre del étike est jà, ensi con par usage, tournée en abit et en nature. Ensi li amours en absence est ensi con en muer, et

[1] Var : *Amenrissemens.* (Ms Croy.)

[2] Var : *Percevance.* (Ms Croy.)

en présence, si con jà meüte. Dont amours en présent, encor soit-ele plus forte k'en absence, si est-ele mains sentie k'en absence; et li délit, selonc eaus à regarder en présent, sont plus grant k'en recordant; quant li record de la chose n'ait délit, fors pour la présence ki fu délitable; et si puet estre li recors plus sentis et plus conneüs à nous et ensi plus délitables; ensi ke nous véons, ke plus est la chose clere, tant est-ele selonc se nature plus véable. Et si puet estre par la défaute dou véant, mains conneüe, pour çou ke tele chose sourmonte le pooir de la connissance de la chose ki veoir le devroit et connoistre; ensi amours en présent, et li délis ki de la présence vient, plus muet et a de délit selonc li, ke li recorders. Jà soit-ce chose k'il ne soit aucune fois si conneüs par une manière de sourmontement et d'un esbaïssement ke fais est à la chose ki connoistre devroit; et li recors est hors de tel esbahissement, s'en est la chose et li délis plus sentis et mieus conneüs tant k'à nous et ensi plus délitable, quant la chose ne porte délit fors en tant c'on le connoist à soi covenable. Et pour ces raisons est hayne plus sensible et plus le sent-on k'amours, encore soit amours plus forte ke haine[1]. Car la contrariétés et la descovignabletés de ce c'on het, plus sensiblement est perchuse, ke la covignabletés de ce c'on ayme. Pour çou ke ce c'on het est tousjours si con movans, et muans; ne ne puet estre fait, tant c'on le het, naturel, si c'on fait ce c'on ayme; ki est ensi con chose meüte et naturele. Et k'amours soit plus forte ke haine, apert; car la chose est plus forte ke che ki de li vient; et haine, si con dit est, vient d'amours; plus fortement ausi se muet aucune chose

[1] Cfr. pour tout ce chapitre et les suivants, saint Thomas, *Somme théologique*, 2e part., 1re sect., Q. xxvi-xxxiii, *passim*.

à la fin k'à choses ki sont à le fin. Or est li departemens de mal ordenés à bien avoir, si come à se fin. Dont il covient ke li movemens de l'âme soit plus fors au bien ke au mal. Et aucune fois si samble ke la haine mue plus ke li amours; mais c'est quant li contraire haine à une grant amour, est à une menre amour comparée. Si ke nous plus amons le sauvement du cors et le délit ki vient de sa naturel ordene et disposition, ke le délit des viandes; dont nos fuiions plus le doleur des batures, ke nous n'amons le délit de mangier et de boivre; mais, se nous prendons le haine et l'amour droit à li contraire, plus iert movans l'amours ke la hayne. Si ke nos véons ke plus nous muet li amours des délis de luxure à eaus poursuiwir, ke ne face la haine des choses à ces délis contraires à eaus à fuir. Dont communément délis est plus désirés ke tristece à li contraire ne soit fuie; et plus muet les gens à li désirer, ke tristece ne fait à fuir; et li raisons si est ke la cause de délit, si con plus plainement aparra chi après, est li covignables biens, li causes de doleur u de tristece est aucuns maus contrestans descovignables. Or puet avenir c'aucuns biens soit covignables sans nule descovignableté, si con Dieus. Mais nule chose ne puet estre si descovignable ne si male, k'ele n'ait aucune chose de covignableté; tant con la chose a de estre, a-ele de bien : dont, puisk'ele est, ele ne puet estre maise de tout en tout; par quoi délis puet estre entiers et parfais; et tristece si est tousjours selonc partie; dont naturelement plus grans est li désirs as délis ke la fuie de tristece. Nous devons faire par quoi les movemens des visces très-lonc fuiions. Endurir devons nos corages et des blandissemens des délis soutraire; et à premiers, combatre et vaincre devons les visces; liquel, si ke nous véons, maint fort engien il ont à eaus ravi. S'aucuns propose et avise quel

œvre il doit enbrachier, sache, riens k'à délit sensible apertient, à paines estre à faire, car forte chose est ens ès délis garder raison et le moiien.

CHAPITRE VII.

Cis capitles moustre ke li nons d'amisté n'est donés à le délitable, fors par le sanlance à la vraie.

A ce ke dit est, poons entendre k'ensi ke dit est par deseure, ceste amistés n'est amistés apelée, fors par le sanlance k'ele a à la vraie, laquele est fondée sour bien et honeste. Et selonc ce k'en la vraie mesure est gardée, ke faillir ne le lait, ensi, selonc sa manière, est-il de ceste-ci. Nous véons ke quant mesure gardée est en la vraie, que tant dure-ele; ausi fait ceste-ci. Or véons ke la mesure selonc la vraie, si est en usant et en faisant les œvres ki sont selonc le bien honeste, sur quoi ele est fondée, et nient eles passer ne défaillir du faire; et selonc ce ke li fondemens de cele amistés vraie est bons et honneste, est-il en tel manière de ceste délitable, k'il i a mesure, ki garde est de ceste amisté; laquele passée u laissiee, ele amenrist; et ceste mesure si est selonc sa manière, ensi come à la vraie. Car ensi come ele est en faisant les bonnes œvres et honnestes, ensi est ceste en faisant les délitables; et ensi ke ces œvres ne passent point bien et honneste, ne ne défaillent et en che soit la mesure, ensi est-il de chà, ke tant con ces œvres sunt délitables, mesure selonc la nature de ceste amisté, ki de li est garde, est bien gardée : et quant ces œvres ne sont sanlans à le fin pour coi eles sunt, c'est k'eles ne sunt délitables; ensi con ceste fins est por coi tele

amistés est; adont si faut mesure, et li amistés amenuise, ensi con il avient quant les œvres de ceste amisté desplaisent; et che avient aucune fois par trop user de ces œvres; car riens ki cors ait ne puet continuelement ouvrer, par coi on se puist tousjours déliter en une chose; car délis est çou par quoi l'uevre délitable est engenrée; et li propre œvre de la chose engrange le délit.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles moustre comment li amistés délitable défaut de le vraie, et rent raison pour quoi ele est moins durans que li vraie.

Et jà soit-ce chose ke les œvres de la vraie ne desplaisent point, por ce k'eles sunt selonc ce ke biens est simplement, liqués est tousjours plaisans et bons; car tant con la chose a de bien, tant doit-ele plaire; et pour ce li amistés vraie tousjours est plaisans, délitable et déduisans; mais la délitable n'est pas tousjours ensi; car li délis sour quoi est fondée ceste ámistés, n'est pas bons simplement, car ce ki est bons simplement doit estre en tous tans quis, et tout partout, et en toutes manières; et cis délis n'est mie tex c'on le doie querre en tel manière, par quoi il ne samle mie simplement boins; et puiske vraie plaisance est selonc ce ke simplement est bons, et tant con cis délis défaut de bien simplement, en tant défaut-il de vraie plaisance, et pour çou encore face-on les œvres ki sunt selonc tel délit, pueent-eles bien porter desplaisance; quant cis délis n'a en lui vraie plaisance, pour la défaute k'il a de bien simplement et quant plus us-on de tel délit, plus se part-on de

bien simplement; et ke plus se part-on de bien, tant plus se part-on de la vraie plaisance; et pour ce li estre trop ensanle, selonc tel délit, pour le desplaisance k'il puet engenrer, engenre bien défaute d'amisté. Et encore soit-ce uns meismes délis, en toutes les amistés délitables, selonc ce délit, et autant ait de bien li uns délis que li autres, si avient-il bien ke li amistés est plus durans entre aucuns ke entre autres. Et li pourquoi si est par aventure, pour ce ke tele œvre desplaist as uns et nient as autres; dont mesure est passée entre ciaus à qui il desplaist, laquele est garde del amisté. Et k'il desplaist as uns et nient as autres est por ce ke ce n'est mie simplement biens, auquel nature, tant con de li est, nos ordonne pour nous faire au plus sanlans k'estre poons à nos créatour. Dont cil ki plus a de raison, est cis ki plus tost s'en depart. Car li commencemens de salut est la connissance dou pechiet; car ki ne se sent peccant, iestre ne puet u ne vieut corregiés; et pour ce à grant paine parvenons à santé, car nous ne nos connissons mie malades. Et d'autre part ceste œvre n'est mie ens ès gens selonc ce k'il ont as bestes différence, ains est selonc ce ke nos avons à eles samblance. Car par l'entendement et par les œvres ki sont selonc li, ont les gens différence as bestes; et dont s'avillist trop li hons quant il met son sovrain désirier en œvre de bestes et lait le siene propre; dont tex gens sunt por lors délis, ensi con bestes govervet. En tel si sunt molt meschéant ki estre doivent gouverneur et à paines par choses nient vaillant, ki les bestes govervent, gouvernet sunt. Et comment governera autri ki ne se puet governer? K'esse dont ke raisons demande al omme? une chose molt legière : k'il vive selonc sa nature. Et nature nos a donné ce, ke se nous ne laissons, peer à Dieu serons : peer à Dieu ne nous font mie richeces,

honneurs u autre bien de fortune; mais les bonnes œvres et nos entendemens. Dieus est nus ; il n'a ne or ne argent; mais ceste œvre fait forte la derveirie commune des gens. car nous botons l'un l'autre en visces et en maus[1]; pour çou li œvre et la pensée dou sage, si est as vieus maus fin metre, et grant partie de son venin boit li mauvaisetés[2]. Et d'autre part, tele œvre n'est pas sans paine, et paine engenre desplaisance; et quant la paine passe le délit, si devient desplaisans et pour assez d'autres okisons, puet remanoir ceste amistés; mès ceste est tant con pour iestre sovent ensamble.

CHAPITRE IX.

En cest capitle est une question déterminée, et comment nos poons dire ke l'uevre naturele n'est mie biens simplement; et par la response, le différence de cele amisté à la vraie est plus plaine.

Puiske nature nos ordene à che ke biens est simplement, et d'autre part, nature nos mueve à tele œvre porsivir, comment dirons ke cele œvre n'est pas biens simplement? A çe di-ge k'encor soit cele œvre nécessaire à la continuance de nostre nature, laquele est biens simplement, ne covient-il pas ke li œvres le soit; et ce puet-on prover par sanlant. Car nous véons ke s'ensi estoit k'aucuns fust malade et ne peüst mie garir, fors par son brach faire colper, la garison seroit biens simplement, et li cauper le brach ne le seroit

[1] Seneca, *Epist.*, xli. — Cfr. *Epist.*, xxxi.
[2] Seneca, *Epist.*, lxxxi. — Mot d'Attale, cité par Sénèque.

mie. Et se nos devons aler en paradis, morir nos estuet, car sans morir venir n'i poons; et nus ne diroit ke la mors fust simplement biens; et ensi apert k'encore soit cele œvre nécessaire à aquerre ce ke biens est simplement, ne covient-il pas k'ele le soit. Et encore ne soit-ele biens simplement, pour ce k'ele est à ce ordenée ki l'est, suefre bien raisons naturele c'on le face là ù on doit et selonc ce c'on doit. Et n'est pas sanlans d'estre ensanle selonc la vraie, et des œvres faire, lesqueles plus faites, plus grande amisté font, et de la délitable. Car en la vraie les œvres engenrent vraie plaisance, k'eles ne font mie en l'autre. Il covient aussi k'en ceste amisté ke cascuns ait pooir del autre à déliter, se ele doit longuement manoir, et non pas seulement selonc ce ke li uns a pooir, mais selonc ce ke li autres désire. Dont nous véons que quant li uns ne puet accomplir le désir del autre, u faire tant k'il s'en tiegne à païet, li amistés sovent défaut. Dont il covient pour la garde de ceste amisté, rendre délit selonc le désirier dou prendant. En contraire manière s'a-il en la vraie; car en celi est li biens rendus selonc l'estimation c'on a dou vouloir dou donnant, et ne mie dou rechevant; et doit li rechevans autant le don rechut prisier, u plus k'il feroit s'il le donnoit. Sovent avient ausi, ke li amant selonc ceste amisté se tienent pour vrai ami et dient k'il muerent pour l'amour de celes k'il ayment : et sont si destroit k'il ne pueent mangier et boire. Et tel amant ne sont pas vrai ami. Car en la vraie amour on ne lait ne le boire ne le mangier, ne ne muert-on de duel : car en ce seroit raisons passée. Et tout cil ki ensi se plaignent, encore aient-il mal assés, ne sunt mie vrai ami, si con ci-après aparra, quant nous mousterrons comment on puet estre malade pour amour; et à tant soufisse de ceste-ci.

LI QUARS LIVRES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Cis capitles moustre k'il est une amours fondée sor le délit ki est en veïr et devise comment on le doit apieler?

Après ce ke nous parlet avons del amistés délitables ki est selonc le sentir en touchant, or afiert à parler del autre, ki est selonc le veïr. Et ke selonc le veïr soit une manière d'amistés apert; car nos véons aucuns amans sovrainement désirer lor amies à veïr, et ce prisier devant toutes riens, ensi con si amours soit selonc tel sens et par lui faite. Et est ceste amours apelée amours par amors, car il a en ceste-ci con double amour; car supposée l'enclinance naturele ki est entre malle et femiele, ceste amours est engenrée par le beauté del un des amans, ke li autres covoite à veïr. Et que ceste enclinance est en ceste amour apert : car nous véons tousjours ke ceste amours est entre home et feme, et ne le véons onques entre deus femes u entre deus homes, u entre ciaus dont on set k'il ovrer ne pueent selonc

l'uevre ki est selonc le mouvement de ceste enclinance. Et se uns hom estoit décheüs k'il d'un autre home quidast ke ce fust une feme, et une feme d'une autre, ke ce fust uns hom, entre-amer se poroient, mais point ne s'entr'ameroient de tel amour se bien se connoissoient; et s'il s'entr'amoient ce seroit supposé l'enclinance naturele k'il cuidoient entr'aus. Che c'on ensi voit est sanlans à che ke en li a la chose par coi on est selonc tel enclinance enclinet. Ensi c'on dist de ciaus ki ayment aucunes imagenes ; mais c'est selonc ce ke li ymagene représente chose à qui cis a naturele enclinance ; et par ce apert ke ceste enclinance naturele suppose k'amour par amours est faite. Encor puist uns hom sanler ausi biaus à un autre home c'un à une feme, et une feme à une autre c'une à un home, ne véons-nous mie ke li hons soit si souspris de le biauté del omme come de le biauté de le feme; et c'est pour ce ke mie n'i a tele enclinance d'un home à un home come il a d'un home à une feme : laquele supposée li uns est souspris de le beauté del autre. Ne ne covient mie, encor soit ceste enclinance ausi come nécessaire à ceste amour, que cil amant ainchent pour ce, ne k'il quièrent de délit. Car li délis ki sovrainement est aquis en ceste amours est veïrs. Car nus n'aime feme de ceste amour, se premiers n'a eüt aucun délit de sa biauté. Ne tantost k'il s'enjoïst en un regart de sa biauté, il aime : mais adont est li signes d'amour parfais, quant ele est ensus de li et il le désire à veïr, et l'absence en grieté porte, sa présence de cuer estendu et overt désire. Et pour ce ke ceste amours est faite, l'amour naturele supposée, est dite ceste amours, amours par amours, si ke cele ki en li contient ensi con double amour ; c'est celi ki est selonc l'enclinance naturele. C'est à savoir en tant con cil ont pooir de faire les œvres selonc cele enclinance et celi amour, ki est por le délit de

veïr. Et jà soit-ce chose ke cele amours ki est selonc le sentir au tast soit fundée sor l'enclinance naturele de masle et de femelle, ne le doit-on mie nommer amour par amours ; et ki ensi l'apele il ne le nomme mie à droit : car cele ki est pour le sentir à tast est selonc le sens, selonc lequel li œvre del enclinance naturele est. Dont mieus affiert ke tele amours soit nommée amours naturele k'autrement, quant sans plus ajouste sus l'enclinance naturele, le désir de tele œvre maintenir, pour le délit ki i est. Et ausi con les choses sunt diverses si doient iestre li non, s'on faire le puet. Mès par çou k'il sont trop plus de choses ke de nons, si nous covient avoir des nons équivokes ; et pour ce ke ces amours ki sont selonc le sentir au tast et selonc le veïr sont diverses, devons cascun donner son propre non ; et nus n'est si propres à celi ki est pour le sentir au tast, k'amours naturele, et celi por le veïr k'amours par amours : si les apielons ensi et ki al amor naturele volroit aproprier ce non, amours par amours, pour ce k'il sanle ki le ait ensi con double amour, ce ne seroit mie premièrement u principalement; car cis nons affiert premiers al amour ki est pour le veïr; et li autre si est mieus par raison dite amours naturele.

CHAPITRE II.

Cis capitles devise comment l'amistés ki est selonc le veïr est faite.

Dit comment ceste amours ki est selonc le veïr est apelée, i disons après comment ele est faite. A premiers devons

savoir ke li cink sens ki ens ès gens sunt, sunt ausi con messagier au cuer; car ensi come li messagier d'un grant signeur reportent noveles de ce k'il ont oiit et veüt ens ès divers lius là ù il ont esté, ensi li cink sens, cascuns selonc ce k'il aperchoit, reporte au cuer soit biens u maus, u chose déduisable u tristable. Et li cuers si s'enjoïst selonc le bien k'il li raportent, et selonc le mal a-il tristece; et li biens et li délis ki délite cascun sens selonc li, porte aussi joie au cuer, et li mal de cascun tristece. Or est ensi ke les propres choses ki délitent le veïr, si sunt beles coulours; et pour ce ke coulors ne puet estre, fors en ce ki a aucune grandece, et fourme et figure, si sunt ausi ces choses délitans en après la veüe, se beles sunt, et tristables, se laides. Quant dont il avient k'aucune chose figure et fourme d'omme u de feme est à la vue et al œil représentée, ki le délite, il con messagiers l'anonce à son signour, c'est au cuer, et il, ki selonc le délit des cink sens se délite, s'enjoïst selonc cestui-ci. Et con joie et délis selonc eaus soient poursuiable, li cuers ki tel délit a senti, le violt poursiuwir, et s'embrase et enflame, en désirant l'usance et la compaignie de la chose ki tel délit li a fait, pour ce délit à poursivir. Et que li hons désire et plus est meüs de le biauté d'une feme que de la biauté d'un homme, est pour ce que, jà soit-ce chose que la biautés d'un homme, tant con pour la raison de la biauté, soit autant délitable al omme come à la feme, por ce toutes voies ke ne mie seulement nous avons connissance par le veïr de la figure et de la biauté, mais ausi voie est à avoir connissance de la chose cui tele figures est et tele biautés; quant nos véons et connissons la biauté d'une feme, ne mie seulement nous avons connissance de cele biauté, mais ausi k'ele est de feme; laquele connissance muet l'omme par naturel enclinance

à li; et de ceste dit-on, ke là ù l'amours est, li œils là est; et pour ce ke la biautés de la feme représente al omme ensi ke l'enclinance naturele ki est entre aus deus, si con de masle à femele, ke la biautés del omme ne fet mie al omme, avient-il ke la biautés de la feme plus muet l'omme, ke la biautés del home ne mueve l'omme pour les deus movemens ki i sunt. Et pour ce est-ce dit ke ceste amours a en li double amour.

En tel manière ke dit est, cele enclinance naturele suppose la biauté d'un des amans; cele enclinance ramentevans muet et embrase le corage del autre, à avoir usance et compaignie de celi cui tele biautés est, pour le délit ki li en vient; et ceste-ci si fait l'amor et cele connissance, ke tele biautés est de feme, n'est mie faite toute par le œil. Car li œils, tant con de li, ne nos moustre connissance fors de la coulour et de la figure; et quant ce si est anunciet au cuer par une vertu jugeresse ki en nous est, nous jugons ke cele figure ke li œils a veüe est de feme, à laquele li hons a enclinance naturele; et ensi jà soit-ce chose ke par l'ueil nous aions le commencement de ceste connissance, ne l'avons-nous mie encor dont toute entièrement, quant il ne juge mie ke tele biautés soit de feme, à laquele li hons a enclinance naturele, ki plus muet l'omme à celi amer dont tele biautés vient, k'il ne feroit d'omme qui biautés seroit ausi grant; mès la vertu jugeresse ki dedens nous est, ki de teus jugemens sert, nous muet à celi amer par le connissance k'ele nous moustre ke tele biautés est de feme; car à celi a li hons l'enclinance naturele et amour.

Et tout ausi ke nos véons d'une brebis quant ele voit le leu venir, ele ki onques nul n'en vit, le fuit ausi con son anemi, et ke ses anemis soit n'a-ele mie par l'ueil parfaitement. Mais li œil ki a la figure dou leu au cuer présentée,

muet la vertut à enquerre de qui est tele figure ; et la vertus conneüte ke c'est du leu et ke li leus est anemis à le brebis, juge k'ele s'enfuie. Et ensi apert ke ne mie seulement par l'ueil avons connissance de le biauté et de le figure; mais aussi commencemens est de nous à metre en connissance, de qui tele biautés et tele figure estoit[1].

En tel manière avient-il ausi d'une beste c'on nomme tygre[2]: quant li sage veneour voelent prendre les faonciaus, il gaitent k'ele n'i soit mie, et puis li emblent; et ou lieu ù il estoient metent un miroir; et quant la mère vient si se mire et cuide de sa figure ke ce soient si faon. Et li veneour emportent les faons, ke faire ne porroient, s'ensi décheüte n'estoit, pour la grant fierté de li. Dont sa figure k'ele voit, ne li représente mie sans plus la figure de son faon, mais aussi connissance a ke tele figure sanlans est à son faon; et bien quide ke ce soit il, si k'ele aime cele ymage ausi con son sanc, meüte par naturel enclinance, ki est entre l'engenrant et l'engenrure; et ensi li veïrs ne représente mie la figure et la biauté, sans plus, mais aussi est voie à la connissance de ce qui estoit tele figure et tele beautés. Et itant con cis délis est prisiés et c'on se vieut pour li metre en paine, tant prise-on l'amour et se met-on en paine de li à maintenir. Dont li amant ki durement sunt souspris, laissent sovent toute autre chose pour cesti, ne riens ne prisent fors ce, et toutes autres choses despitent pour cesti ; ne ne lor soufist une fois veïr, car li force del amor mouteplie le volenté de sovent à veoir. Et pour ce ke li uns puist maintenir le déduit, ke li autres li fait par sa présence,

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, p. I, Q. lxxviii, art. 4.

[2] Cfr. *Bibl. Mundi* Vinc. Burgundi (*Bellovacensis*), *Spec. Nat. Hist.* l. xix, c. 112, citant Aristote.

désire et espoire li uns ke li autres vers lui soit autés come il est vers l'autre; par quoi il i ait compaignie entrechangable.

CHAPITRE III.

Cis capitles dist quel chose amistés est ensi prisie ke devisé est.

Enquises les condicions ki doivent estre mises en la response, quant on demande k'amours par amors est, si disons ke ceste amours par amors si est embrasemens de cuer en covoitise de biauté, en espérance d'entrechangable compaignie, toute autre riens mains prisant, et quant li autres vieut autel, adont i est amistés; et dont poons nous dire k'ele est embrasemens de cuers en covoitises de biauté, en espérance d'entrechangables compaignies, et toute autre riens mains prisans [1]. Dont ceste amistés est ensi come double amours et si n'ajouste sour l'amour, fors ke li uns voelle al autre autel con li autres à lui. Et par rime poroit-on ensi respondre :

Amours est embrasemens
De cuers, par escaufemens,
En covoitise de biauté
De celi c'on a enamé;
D'entrechangable bienvoellance
Nient celée est li espérance;
Toute autre riens mains prisans,
Pour celi à qui est tendans.

[1] Seneca, *Epist.*, ix.

CHAPITRE IV.

Cis capitles moustre que li amistés délitable fondée sur le veïr est plus sanlans à la vraie que la naturele; et après met différence de li à la vraie.

Ceste amistés est plus sanlans à la vraie que ne soit la naturele, car ele est plus honeste que li autre. Li droit amant selonc ceste amisté ne querrent blasme ne deshonour à celes k'il aiment, et s'il aiment ke compaignie aient ensamble, selonc le naturele amour, si n'est-ce mie selonc le propriété de ceste amisté, jà soit-ce chose ke tele amour supposée, l'autre soit faite. Car tant con del amour par amours, li déduis et li solas si gist plus ens ou veïr k'en el, et selonc ce veïr s'enjoïssent plus cil amant sovrainement. Et jà soit-ce cose ke ceste amours ne puist estre faite, se ce n'est la naturele supposée, ne covient-il mie ke li œvre de la naturele soit nécessaire à avoir del amée, s'amours par amors i doit avoir. Car jà soit-ce chose ke li carpentiers n'ait pooir de ovrer sans fevre, et se lor science n'estoit ki les estrumens font du carpentier, ne covient-il mie ke li carpentiers, à ce k'il soit carpentiers, sache faire et fache ses estrumens, si con ses forés, ses tarères [1], sa coingnie [2] et autres estrumens, ains les suppose du fevre et puis si œvre ces supposés; ensi est-il par-dechà; et s'autre chose

[1] Var : *térèles*. (Ms. Croy.)

[2] Manque au ms. Croy.

quièrent, si con l'estre ensamble et sa compaignie, tot est pour ce k'entreveïr se puissent. Et ce ke li uns se paine de servir l'autre et de lui bien faire et se garde de malvaises teches et de visces et se paine d'aquerre viertu, si ke li amés en oïe bien dire, est pour la sanlance que ceste amistés a à le vraie; là ù ces choses rendent ceaus ki les font amables. Car biens et vertus sunt amables selonc eles et après cil en qui il sunt. Dont, si con dit est par devant, nous prisons et loons nos anemis, quant lor véons bien faire, et si ke mains les haons, pour ce ke li biens est elisables selonc li. Et différence a entre les bones œvres faites selonc vraie amisté et ceste-ci; car en le vraie, ces choses sont faites pour eles-meismes, et se nule autre chose n'en devoit venir, fors li biens ensivans l'œvre, liquex biens est fins en li-meismes, ne n'est pour nule autre chose estraigne quis. Et pour ce mieus entendre, devons savoir k'il a différence entre les fins. Car il sunt aucunes fins ki sunt œvres, si con li fins de la chose est li œvre ki faite est. Il sunt ausi une fins ki sunt les choses ouvrées, ki par les œvres sont faites. Al entendement de coi nos devons savoir k'il sunt deus manières d'œvre; l'une si est quant l'œvre demeure en l'œvrant et point n'ist hors de lui; ensi con vivres et entendres. Icex œvres ne sont point hors des ovrans selonc ces œvres. Une autre manière d'œvre si est là ù on prent al œvre aucune estraigne manière, si ke li œvre est hors del ouvrant. Et ce puet estre en deus manières; car aucune fie est prise l'estrange matière sans plus, pour l'usage de li; si con uns chevaus pour chevauchier et une viele pour vieler. Aucune fie ausi est prise la matière, por ce k'ele soit muée en autre fourme, si come uns carpentiers prent le mairien pour une maison faire et uns potiers la tiere pour faire un pot. Les deus manières premiers des œvres, c'est l'œvre ki n'ist point

hors del ouvrant, et l'autre ki prent l'estrange matière sans plus pour l'usage, n'ont nule chose ovrée ki soit fins; mès cascune d'eles si est fins en li-meismes ; et riens fors tele œvre ki venir en doie et est quise. Et est plus noble li première ke li autre, en tant k'ele remaint en l'ovrant. La tierce manière si est ausi c'une generations u uns engenremens, en laquele œvre la chose engenrée est li fins; et n'est mie l'œvre principaument, ensi ke l'œvre de carpentier. Li carpentiers n'est mie l'œvre principaus, mais la maisons ki faite est par tele œvre et ensi engenrée. Et des œvres asqueles il s'ensuit aucune chose œvrée, la cose ovrée vaut mieus et est plus elisable ke ne soit l'uevre: si con mieus vaut li maisons et est plus élisable ke ne soit li carpentiers; et en toutes œvres ki sunt faites pour autres, vaut mieus cele ki n'est quise pour nule autre ne faite fors pour li-meisme; ki est li derraine œvre pour laqueles toutes autres œvres sont faites. Et ensi apert ke toutes autres œvres, ki point n'issent hors del ovrant et ki prengent l'estrange matière sans plus, pour l'usage de li sunt et doivent estre pour eles faites et nient pour autre fin à eles ensivant. Car eles-meismes sont fins soufissans pour quoi eles doivent estre faites, si con les œvres ki selonc le vraie amisté sont faites, ensi con les œvres faites selonc vertu. Et jà soit-ce chose que li fins, c'est à dire ce pourquoi la cose est faite, soit derraine faite, ke les choses ki sunt à cele fin et pourquoi la fins est faite, est li fins premiers en l'entencion et en la volenté del ovrant, et quant cele fins est conchiute, si sunt aprestées et ordenées les propres choses par lesqueles teles fins doit estre faite. Et ensi apert ke les œvres viertueuses en le vraie amisté sunt faites pour eles-meismes, et s'autre chose n'en devoit venir ke li œvre. Mais en l'amour par amors est tot autrement. Car ces œvres

viertueuses ne sont mie premièrement faites pour eles, mais pour çou ke cis ou cele ki bien ora dire del autre, pour ce ke biens et cis en qui il est sont selonc aus amable, soit plus meüs à lui u li amer et désirer. Si ke par ce cis de qui tex biens est dis, puist mieus avoir la compaignie de s'amie, par laquele il ait mieus son déduit et le solas selonc son désirier. Dont tel amant sont chantant et déduisant et compaignable; et molt ont de bonnes condicions et molt se painent de vertu aquerre et de visces fuir. Et tele amours sovent as jouenes est bone et biens lor en vient; mais as vieus est malvaise. Mais pour ce ke lor entencions n'est mie à biens simplement, pour le raison du bien, et pour le bonne fin ki doit estre en bonne œvre, ne sont mie ces œuvres viertueuses, car eles sunt faites pour autre fin ke pour le bien, le droiture et le raison ki est en l'œvre viertueuse; et ensi ces œvres sunt principalement pour mieus ataindre au déduit et au solas c'on quiert de s'amie, et ne mie pour eles-meismes, ensi come eles sunt en la vraie.

CHAPITRE V.

Cis capitles moustre que ceste amistés par amours est plus durable que la naturele.

Plus est ausi ceste amistés durable ke ne soit la naturele, car ceste amistés est ensi c'uns cercles : là ù li commencemens et li fins sunt si conjoint, que, quant on est à la fin, on est au commencement, si c'on puet aler du commencement par le moïen à le fin, en retornant ou commencement.

Ensi n'est-il mie de la naturele; car la voie de la naturele si est ensi con voie en droite ligne, en làquele, quant on vient au chief, il covient reposer, néis s'on devoit revenir cele voie meisme c'on a alet. Car ki à retorner ne se tenroit cois, il convenroit k'il se meüist ensanle, selonc deus movemens contraires, ki estre ne puet. Ensi que ki gieteroit une piere contremont, ou point k'ele retourneroit le covenroit à rester; car s'ele ne s'ariestoit, ele se moveroit en haut et en bas tot ensanle, ke ne puet estre. Et ce ke je di k'amours par amours est ensi come uns cercles, di-je pour che k'ensi con ou cercle li commencemens, li moïens et la fins sont tot uns. C'est-à-dire que ce ki amisté fait, et ce ki le garde et continue, et ce pourquoi ele est, sunt une meisme chose; et puet-on revenir de la fin au commencement sans arrester; par coi on puet estre tousjours en movemens d'amer. Et ke ces trois choses, li commencemens, li moiiens et li fins soient en ceste amisté tot un, appert. Car la biautés del amie concheüe èl cuer del ami, par le raport del œil, ramentevant l'enclinance naturele, ki est entr'iaus deus, est li commencemens de ceste amisté. Ele est ausi la garde et li continuance et li fins, c'est pourquoi tes amistés est. Commencemens est, car c'est ce qui muet l'amant à amer. Garde est et continuance, car par sovent avoir en mémore et sovent recorder, l'amistés est gardée et continuée. Fins est ausi, car c'est ce ke li amant quièrent et désirent soverainement et dont voelent et aiment mieus à avoir l'usance. Et devons entendre par le fin des choses, ce pourquoi la chose est. Et ensi parlons-nous de la fin, dont une meisme chose est commencemens, si con la chose esmouvans moiiens, si con loiiens joindans et continuans. Fins si con ce pour coi on est ovrans; et ensi apert coment on doit entendre ke ceste amistés est ensi con cercles.

CHAPITRE VI.

Cis capitles moustre ke l'amistés naturele est ensi con li movemens en droite ligne.

L'amistés naturele si est ensi con la voie en droite ligne : car ensi con en droite ligne, il a un tierme auquel il covient ciesser de movoir quant on.i vient; ensi est-il le plus sovent en ceste amisté. Car quant on a tant fait c'on est venut au tierme et on l'a, c'est au délit ki est en tele amisté quis, on ciesse communement. Car li atainte de la chose désirée fait le repos dou désirier, ensi con cis ki feroit une maison et quant faite l'aroit, si se reposeroit. Et jà soit-ce chose ke ce tierme, et ce délit ataint, après voloirs puist estre d'ataindre un autre, sanlant à cesti, et ensi par tele volenté continuée, il sanle que ceste amistés soit continuée sans derrompre. Car les œvres des délits, pour queles les amours sunt, ne font mie sans plus les amistés ; mais li désirs continués de ces délis à avoir. Car sovent véons tex délis prendre de celes la ù on a pau d'amour. Toute voies véons-nous plus sovent falir ceste amor et le désirier k'en nule des autres. Car li délis de ceste amor si est par vertu corporele aquis. Or devons savoir ke toutes vertus corporele en ovrant se traville, en travillont s'afoivlist, en affoivlissant se départ de délit et engenre tristece. Or est ensi ke les œvres, par lesqueles li délit de cele amour doivent estre attaint, sunt œvres de cors, faites par vertu corporele ; dont il convient ke la vertus soit traveillie, et par tra-

vail afoivliie et par afoivlissement se départent de délit et engenre tristece, laquele est départemens d'amors, quant li délis est ce pour coi l'amors estoit. Et ensi apert ke cele amours est pau durans, quant li excellence del œvre pourcoi tele amistés estoit, le fait départir. Mains couste ausi au cors li veïrs ke li œvre del amour naturele et mains est travillans. Et par le tristece ki est de trop ovrer selonc tel sens, voit-on sovent amour naturele fallir.

CHAPITRE VII.

Cis capitles rent la raison pour laquele chose amors naturele est plus durans en feme k'en home.

Et pour ce ke les femes n'en ont mie si grant travail come ont li home, avient-il ke tele amours est plus durans en femme qu'en home. Une autre raison aussi i a pourquoi eles le quièrent plus et est en eles plus durans : la femme en la compaignie et en la conjunction k'ele a avec l'omme, aquiert le plus grant perfection k'ele puist avoir par le raison de cors; et che apert : nature se tent tousjours à faire ce ke mieudre est, selonc cele œvre et le plus parfait; et se mains parfait fait, che iert par défaute d'autrui. Toutes voies fera-ele le mieus k'ele pora de tele matière comme ele a. Dont nature en tele génération, tousjours entent à faire malle, si con le plus parfait; et se femele fait, ce iert par défaute. Dont femele n'est mie de le principal entention de ceste nature. Et ensi con cis ki rois estre ne puet, se trait et tient plus près du roi qu'il puet, et en ce aquiert-il

à aucune signorie, et plus est parfais k'autre, ki plus lointaing li sunt, ensi est-il de le femele; ele ki falit a à la perfection del omme en la conjunction k'ele a à lui, si con à plus parfait, aquiert aucune perfection, si con compaignie de plus parfait de li, et ensi est en aucune manière se nature, ki plus basse est, relevée. Et entendre devons ke la nature commune et universele et générans n'entent mie sans plus à faire malle, mais ausi femele; car sans ces deus n'est mie générations; mais la nature singulère de cascun entent et se paine de faire malle et engenrer, si con la chose plus parfaite ki par tel engenrement puist estre faite ne engenrée. Et pour ce k'en ceste amisté on ciesse plus sovent, le tierme aquis, k'en nule autre, si dist-on k'ele est ensi ke movemens en droite voie.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles rent le raison pour coi li baisiers et li acolers sunt quis en amour par amours.

Puiske li déduis et li solas del amour par amours, si con est dit deseure, gist en veïr, dont vient ce ke tel amant désirrent à baisier et à acoler, et ce prendent très-volentiers de lor amies, jà soit-ce cose k'il ne quièrent mie l'œvre naturele? Nous devons savoir k'en toutes les manières d'amisté a une conjunction et une manière d'unité, selonc ce ke cascune est, laquele est li loiiens de deus amans faisans l'amisté; et c'est li loiiens et li unités des corages des amans; ensi con dit est par deseure, à amisté est nécessaire

perchevance ; et cascuns amis se délite en ce k'il perçoit l'amor de son ami. Puis dont k'en amisté a unité et perchevance, et li amant en çou se délitent, li signes ki mieus senefie ces trois choses, puet et doit estre quis entre amant et amie, et c'est baisiers. Savoir devons ke les choses ki plus ont de matère, ce sunt celes ki pis pueent estre jointes et desqués on puet mains faire une chose ; et ke plus sunt spiritueles, mieus se joindent et un devienent ; si ke nous véons ke une piere jointe à une autre ne font mie une pierre, si ke nous véons de deus candeilles jointes ensanle une flamme naistre. Or est ensi k'entre les choses ki des gens issent est l'alaine plus espiritués ; et ce apert, car à paines le puet-on veïr, ne sentir ; dont ou baisier les deus choses plus jointables se joignent et un devienent, en mellant l'un avec l'autre : ce sunt les alaines des baisans, senefians le jointure et l'unité et le mellement des corages. Dont il avient as baisans pour le perchevance de la jointure et del unité des cuers, laquele est ensi con sovrainement désirée, k'il ont en baisant si très-grant déduit, k'il sunt aussi come ravi et hors d'eaus meismes, nient à paines perchevans ce k'il ont, ne che k'il font ; et ce sèvent cil ki en très-grans désirs, les grans solas d'amours ont perchius. Li usages ausi communs nous moustre ke baisiers est signes de conjunction et d'unité de corages ; car nous véons s'entre aucuns a eüt lonctans rihote par guerre u par rancune, ke à le pais faite, on les fait entrebaisier, en signe de ce, k'ensi con lor alaines espirituées se sunt entremellées, et lor corage par bone loïauté le soient. Dont nos véons ke plus sont blasmet, cil ki puis pais entrebaisie s'entremellent, ke en devant. Un autre signe poons prendre par les fais des anchiens ; et encore le maintienent li Sarrasin : s'aucuns volsist à un autre aliance u amisté faire, il se soloient

faire sainier en un vaissiel, pour lor sanc faire meller ensanle, en signe de conjunction et d'unité de corages. Se li mellers dont le sanc, ki plus est materieus, est signe d'unité de corages, mout mieus li baisiers, ki porte ensi con chose plus espirituele, par lequele jointure et unités pueent estre mieus faites, mieus doivent tele jointure et tele unité segnefier. Et c'est li signes plus covignables en ceste amisté; ne plus avant, tant con de ceste amor est, ne doit-on querre signe de cors; et cis doit estre ensi con seürtés et saiaus del amisté; ne ne doit estre denoiies l'amisté faite, nient plus ke li saiaus, puis c'on le letre a otroiie. Li acolers ausi est pour ce meisme quis, pour quoi li baisiers, selonc se manière; car al acoler joint-on volentiers le pis ensanle et s'estraint-on ensanle et près, por le conjunction et pour l'unité des cuers ki sunt desous le pis estraint segnefiier.

CHAPITRE IX.

En cest capitle est une questions déterminée, se li oevre del amour naturele est departans amours par amors.

Après ce ke moustret est, quele est la chose amable sor quoi l'amours par amours est fundée, et k'ele est plus vraie et plus durans ke ne soit la naturele, poroit-on demander se l'œvre naturele est departemens de ceste amisté, quant on l'a de sa mie; car nous véons ke cil ki par devant se sunt très-durement amet, mains s'entrainment en mariage. Et ce trouvons ausi par le recort de pluseurs, ke li amours

est autre devant le mariage et après : ke non sanle ; car ce ki amisté doit engenrer, si con courtesie et faire pour autrui, ne doit mie estre departemens d'amisté. Et quant la feme fait ce pour l'omme, ele fait le plus grant chose k'ele puet, dont ele doit estre plus amée ke devant. Une autre raison, l'uevre de cele cose k'il covient supposer, a che k'une autre chose soit, ne doit mie amenrir ne destruire la chose, ki ne puet estre sans celi supposée; et tele est l'uevre naturele : dont eles sunt, si con je croi, vraiement plus amées après ke devant, de ciaus ki devant les amoient d'amours par amours loïaument ; mès ke cis délis natureus ne soit trop désirés, et après trop ne soit pris. Mais pour ce ke li pluseurs sont amant d'amour naturele, faignant estre amant par amors, avient-il c'on dist qu'icele œvre est departans l'amisté. Et ce est voirs en la naturele, pour les raisons deseure dites, et non en l'autre ; ains croi k'en bon cuer loïaument amant par amours, ce soit engrangemens et assentemens del estabilité de longe persévérance ; mais c'on ne s'adonne mie trop al œvre naturele. Il ne covient mie ke li très-erragiet hours [1] d'eaus-meismes désirant d'amors, soient cil par lesqués les amours sont maintenues plus longuement. Car quant il s'aperchoivent de le très-grant folie ù il ont esté, si resourdent souvent à un fais, qu'il le laissent de tot en tout, pour la doutance dou recheoir. Ausi ke nos véons ke li fol hardit, ki sunt si ardant, ne sont mie tousjours li plus demorant en bataille, mais cil ki par avis et par raison s'i metent. Ensi est-il en ceste amisté, ke par l'œvre naturele, li très-grans ardeurs ki met les gens hors d'eaus-meismes et de connissance de raison, puet bien estre amenrie, par coi on revient en con-

[1] Var : *hors*. (Ms. Croy.)

nissance de lui-meismes et plus connissable de raison : et ceste connissance, les déduis et les solas, les jeus et les biens de ceste amor percheüs, nos fait en amour durer et manoir. Car sens et raisons et mesure covient en amour maintenir. Mais par trop souvent user du délit, ki est selonc l'uevre naturele, pour ce ke nature i a mis si grant délit et déduit, porroit bien estre muée li amours; parce ke li délis natureus plairoit plus ke li autres; dont seroit-ce une autre amors, et ne garderoit mie les termes del amour par amours; si ke cil ki devant estoient amant par amours, après seroient amant naturelement; et ce voit-on sovent avenir par mariage; et ensi est sovent la première laissie, et la naturele, si con dit est deseure, se puet après départir, par les raisons qui deseure sont dites. Et ensi sanle ke li œvre naturele départe l'amour par amours. Et n'est mie merveille, se l'amours par amors usant, on chiet de legier en l'œvre del amour naturele quant ele n'est faite; se l'enclinance non naturele suposée, ki à tele œvre les gens enmuet; et tost chiet-on en ce à quoi naturement on est encliné.

CHAPITRE X.

Cis capitles rent le raison pourquoi li amant del amour naturele et del amour par amours pâlissent, et frémissent et deviennent malades et de tès avenues.

Sovent véons les amans del amor naturele et de celi par amours, pàlir, estendre, frémir et avoir grans maladies, et morir, aucune fie; si en dirons l'okison. Car en ces deus manières d'amor avient par une manière de cause. Li cuers,

ki par l'œil, son messagier, a conceüte la beauté d'aucune persone, à laquele li autres a naturele enclinance, con malle à femiele, désire à avoir usance et compaignie de cele persone qui tele beautés est, s'il est amans del amours naturele, pour le sentir; jà soit-ce chose c'onques veü n'eüist, pour l'enclinance de malle à femiele, puet-il avoir désir d'avoir usance et compaignie à cele, dont puet aquerre le délit de sentir; et s'il amans est del amor par amors, dont est ses délis pour le délit de veïr. Et ceste amors si n'est mie faite sans veïr; mais sans veïr est bien grans désirs. Or est ensi ke les espèces et li sanlant des choses, dont li cink sens ont connissance, muevent les sens sor espesces de chaut et de froit; si con li feus c'on sent fait caurre au cuer et li plaisans novele : et la novele de perte u de meschief si con froidure. Dont les choses délitables engenrent le plus sovent chaut, et les tristables froit [1]. Dont quant li uns voit l'autre u del autre li sovient, se dont li est délitable, il eschaufe et del escaufure, se forte est, si rougist, et si sue, et si saine aucune fois pour l'ardeur ki si fort le muet. Et espoir après, quant il pense k'à cele amour ne pora parvenir, u son voloir de ce k'a pensé acomplir, si en a tristece, ki engenre froit ; si c'on palist et amortist, et s'estent-on et baille-on, si con d'anui ; et quant cele tristece est si forte, k'il covient le sanc du cuer pour lui conforter atraire, si demeurent li membre vain et sans vertu; et défaillant, si pasment les gens. Et quant cele tristece par continuée pensée est maintenue longuement, li cuers ki à lui atrait le sanc et le vertu pour lui reconforter, lait les membres vains; si devienent de malvaise couleur et pàle et jausne; et tant i puet-on demorer par ententive pensée,

[1] Cfr. Aristote, *Du mouvement chez les animaux*, viii.

ke résourdre n'en puet-on. Dont sovent chiet-on en fièvres, par le grant escaufement, et en affoivlissement des membres par le retraite du sang. Et aucune fie avient k'il en covient morir, puiske li attainte de cose désirée fait délit u joie, n'est mie merveille se li défaute fait doleur u tristece. A amour sunt quatre propres œvres: la première si est remetre u relignier; la seconde si est chaleurs; la tierche langeurs; la quarte users. Li religniers si est contraire al engieler; car les choses ki sunt engielées, en eles meismes sunt si constraintes, ke de legier ne pueent soufrir k'autre chose entre dedens eles, mais à amour apartient ke li appétis soit appareilliés à une manière de rechevoir le bien del amer, selonc la manière ki dite a esté, ke li amés est en l'amant. Dont li engielemens u li durtés dou cuer, est dispositions contraire à amour; mais li relins enporte une manière de molece de cuer par lequele li cuers s'aœvre; par coi li amés entre dedens li[1]. Dont Salemons dist en cantikes: « M'arme est relignie très puis ke mes amis parla[2]; » car le cuer relignict et amolliiet, li désirs à la chose désirée par mervilleuse amour, est fais uns à che k'il désire. Et se li amée chose est présente et eüe, dont en vient li délis et usages. Et se ele est absens, dont en vient tristece, lequele est par langueur segnefiie. Et aussi par l'absence vient très-grans désiriers d'ataindre la chose amée; laquele chose est segnefiie par chaleur. Et n'est mie à entendre k'amors, selonc li et simplement à regarder, soit passions grevans et faisans mal; car si con dit a esté, amours senefie une apploïance de la vertu appétitive u désirant à aucun bien[3]. Or n'est nule chose grevée, pour ce k'ele est apploiie

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 2e p., 1re s., q. xxviii, art. 5, concl.
[2] *Cant. cantic.*, v, 6.
[3] S. Thomas, *Somme théol.*, *ibid.*

et conjointe à ce ki li est covignable ; mais se possible est de ce ataindre, ele en est mieudre et plus parfaite, et ce ki joint est u apploiiet à aucune chose ki n'est mie à li covignable, est par li grevée et empirie. Dont li amours dou bien descouvignable est grevans u empirans l'amant. Dont nous véons ke les gens sunt parfait et enmieudret par l'amour de ce ki est biens simplement et enpiret par l'amour de mal et de pechiet. Et tant con par le muance corporele ki faite est par le passion d'amours es-che à amour aventure, ke le grevans soit, pour l'excellence de la muance k'ele fait ; si ke nous véons k'il avient en tos les sens et en toute œvre de vertu de ame ki est par muance faite d'estrument corporel. Si ke nos véons ke trop grans clartés et excellens corront la veüe ; ensi excellens et trop grans désirs d'amours, à ce c'on tient à soi covignable, puet estre grevable, pour le très-grant muance ki est faite. Dont amours puet estre dite navrans, car les choses et duskes as choses enterines du cuer, ele tresperche ; et languir fait par désirier d'estre avec la chose amée : dont Salemons dist en cantikes : « Anonciés à mon ami ke je par amours langui [1]. »

CHAPITRE XI.

Cis capitles enseigne comment jalousie vient en amour et quele jalousie est malvaise et quele non.

Li amant aussi de ceste amour se criement et ont paour li uns des autres, et c'est pour ce k'il ne se croient mie

[1] *Cant. cantic.*, v.

parfaitement, pour ce ke l'amours n'est mie parfaite ne vertueuse, ains est selonc aucun désirier, raison passant, par nient raisonable covoitise. Dont tel comme il se sentent en lor désiriers, criement-il et doutent ke lor amies ne soient envers autrui. Quant lor amours n'est fors por délit, ù raisons n'est mie gardée, et pour çou k'il quièrent ce délit pour aus et ne mie por celes dont il les prendent, criement-il ke celes ne quièrent ailleurs ce délit, à lor pooirs : car à le partie greveuse u mauvaise est force li souspechons. Et pour ce ke ces amours sont pour les délis ke li amant quièrent por eaus-meismes, ne sont-il mie si un, ne lor voloir ausi, dont tant ne se croient comme en la vraie, là ù li amans ayment le bien ki est en l'amet, et por ce soit l'amours faite, dont il sunt ausi comme un. Et de ceste cremor vient la jalousie, ki n'est autre cose ke cremeurs, ke cele u cis ki amés est n'aime un autre, par coi il perde à avoir le délit de li, pourquoi li amors est faite. Et pour ce sunt-il si obéissant k'il font cank'on leur commande pour le cremeur k'il ont d'eles ; dont il criement tousjours à perdre le délit k'il désirent à avoir. Car pour ce ke li amant d'amour délitable u de concupiscence très-durement désirent les délis, si sunt-il meüt contre tout ce ki tex délis lor pueent enpeechier, et grevance lor font à avoir li usance d'iaus. Et ce vient de défaute de créance, c'on a de ce c'on ayme, ke fermement al amant ne se tiengne, et dou grant désir c'on a à la chose amée. Car pour ce c'aucuns ayme aucune chose, si con sen bien, il s'ensiut ke la privance de ce bien li soit mauvaise, et en après s'ensiut k'il crience ce ki li puet faire tele privance, si con chose malvaise. Dont il avient que li jalous criement ciaus k'il cuident, ki lor doivent tolir et voellent le délit de lor amies. Et pour çou k'en tele jalousie on tient u croit défaute en la chose c'on

aime, si est malvaise tele jalousie. En l'amour honeste est une autre manière de jalousie ki est bonne; en tel amor li amis quiert le bien del ami; et quant ce quiert durement et aigrement, si se muet li amans contre tot çou ki est contraire au bien del amet, et ensi dist-on : « Je suis tous jalous de vous aidier contre celui, et de vous servir et valoir. » Et tele jalousie si est bonne et si fait à loer. Et li cremeurs que cist amant ont, les fait aucune fois pâlir, autre rougir : pàlir quant il ont paour, car paours si est doutance et cremeurs de cors à perdre u meschief à avoir; k'il doute ke par eles ne lor aviegne; dont li sans, pour le cuer à reconforter, ki est li siéges de nature et de vie, cele part trait et demeurent li membre vain : dont on pâlist pour la paour c'on a d'eles. Et quant on se vergoigne, si rougist-on aucune fie; car vergoigne si est cremeur de déshonneur à soufrir. Or puet-on faire as gens déshonneur ou de cors, et ensi pàlist-on, u ens ès choses de dehors le cors, si con en richeces, honneurs et teles choses. De coi, quant on recorde, par cremeur de perte u d'avoir à soufrir en ces choses par dehors, li espir des gens se muevent à issir par dehors : dont on rougist par la doutance de ces choses.

CHAPITRE XII.

Cis capitles donne l'entencion comment cremeurs est en amor [1].

A savoir plainement çou ke ore est dit et deseure ausi, comment en aucune amour cremeurs est, et amours par-

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e p., 1re sect., q. XLI-XLIII, dont tout ce chapitre n'est qu'une compilation.

faite met cremeur fors, si devons entendre ke cremeurs est doutance d'aucun mal; soit maus simplement u selonc partie; mal poons en lui regarder et selonc li, selonc ce ke les gens le fuient; mal ausi regarder poons, selonc ce ke nous regardons celui dont maus venir nos puet. Se nous regardons le mal selonc lui-meismes, ensi est li cremeurs de ce mal dite cremeurs humaine ou mondeinne; selonc ce k'al umaine nature est naturel amer son propre bien; ensi li est naturel cremir et fuir chose à li contraire et sen mal. Par cele cremeur, de lor amis et de Diu se partent les gens, si que quant il criement k'aucunes paines pour lor amis u pour Diu ne lor covigne soufrir, si con povretés, travaus de cors, junes, batailles, orisons et vigiles, lesquex choses il refusent si con lor maus. Se le mal rewardons selonc ce ke nos regardons celui dont li maus nos puet venir, ce puet estre en deus manières; dont premiers devons savoir ke biens si est pris selonc ordene à aucune fin, si ke le fin et ce ki est à la fin, on le tient pour bon; et maus si est çou ki enporte le privance et prive cest ordene; si ke, se ce estoit mes biens d'ensi faire une maison, ce seroit mes maus, ki de cest ordene me destorberoit; et ce tient-on simplement à malvais, ki l'ordene à la derraine fin fourclot et destourbe. Et tès mal est dis maus de coupe u coupables. Car cis est coupables ke drois ordenes n'est gardés par le siene coupe; et de ce mal sieut autres maus, ki est només mal de paine; car cis ki droite ordene destourbe, paine desiert; mais cis maus n'est mie maus simplement : mais à cestui sans plus, en tant k'il le prive d'aucun sien bien particuler; mais biens est simplement en tant k'il dépent del ordene de le fin derraine et de raison. Et selonc ces deus manières de maus, aucune fie les gens à Dieu et lor amis u à autres s'ahierdent: s'aucuns dont pour cremeur de coupe et doutance de mal

faire à Dieu u à aucun autre s'ahiert, ceste cremeur si est dite cremeur de fil : car au fil est propre cremir le courous dou père, ki venir li puet de meffaire contre s'ordenance; si ke on crient tel meffait à faire, pour le meffait ki i est, dont cil courrouchier se poroit. Et s'aucuns à Dieu ou à aucuns se convertist et ahiert pour cremeur de paine, tele cremeurs est dite servichable et de serf; car propre si est as sers, cremir pour doutance de la paine k'il criement ke lor signeur ne lor fachent. De ces cremeurs, li cremeurs mondaine si est la plus malvaise sovent : nous disons amour mondaine quant aucuns s'ahiert as mondaines choses, en eles amant et metant se fin; et tele amour tient-on à malvaise. Or naist cremeurs d'amour; car ce criement les gens à perdre ke molt aiment, et pour ce, li cremeurs mondaine, ki del amour mondaine vient, si con de malvaise rachine, est malvaise. Et li cremeurs servichaus u de sierf, tant comme est pour le raison dou servage, est malvaise. Or est servages contraires à liberté et à franchise. Celui tient-on pour délivre et pour franc, ki par lui et par son propre movement œvre; et cis si est pour serf tenus ki est meüs et par autrui et pour autrui. Quiconques dont par amours œvre, ensi con de lui-meismes le fait, car par se propre enclinance il est meüs à ce faire. Et pour ce est-ce contre le raison de servage, c'aucuns œvre par amours, et ensi li cremeurs servichaus, tant con pour le servage, est contraire à amour et charité. Et pour ce ke servages ne fait mie le cremeur servicial, mais li cremeurs de le paine, lequele on crient, selonc le manière de servage, si puet estre li cremeurs servichable bonne, encor soit li servages malvais; bon est de cremir le paine c'on desiert, pour faire contre l'ordenance de Dieu et de raison. Mais ce, par manière de servage, cremir est malvais et de ceste cremeur

servichable est ce dit : ke parfaite amours et carités, met hors cremeur ; car en ces parfaites amours, on ne crient mie pour doutance de paine avoir, ki venir doie des œvres ki faites sunt, selonc vraie amour et carité, quant en ces les œvres soient selonc raison faites. Et ce devons ensi entendre, si con par deseure a esté dit : cremeurs servichables, si est por l'amour ke les gens ont à iaus-meismes ; laquele cremeurs est cremeurs de paine ; laquele cremeurs est amenrissemens de propre bien. Et selonc ceste manière, cremeurs de paine puet estre avec amour et charité. Car selonc une meisme raison les gens aiment lor bien et criement de celi estre privet ; ke par paine à soufrir avient. Or puet l'amour ki à soi-meismes est, en trois manières estre comparée à charité ; laquele karités proprement est amors à Dieu ; et se ele est à nous u à nos proïsmes, si est-ce selonc ce ke ele est en Dieu ordenée. En une autre manière, amours à soi-meismes si est contraire à charité, selonc ce k'aucuns en l'amour de son propre bien met se fin ; si ke sen propre bien quiert soverainement et devant toute autre chose. En autre manière, amours à soi-meismes est enclose en charité, selonc ce ke les gens eaus et lor proïsmes pour Dieu et en Diu aiment. En la tierce manière est de la charité destinctée et si n'est mie contraire à charité ; ensi ke s'aucuns s'aime, selon raison de son propre bien ; en tele manière toutes voies, k'en ce propre bien cis ne met mie sa fin et sen entente soveraine. Et ensi ausi as gens et ses parens puet estre aucune amours espéciaus, pour l'amour de charité, ki en Dieu est fondée. Car li proïsmes est amés selonc raison de linage u d'aucune autre conjunction et d'umaine aloïance, ki puet estre ramenée à charité. Et ensi, selonc ce ke dit est, cremeurs de paine en une manière est enclose en charité ; car departirs de Dieu est en une paine, ke cha-

rités refuse très-durement et fuit; et ceste, si est sanlans à la cremeur de fil, et selonc ce, dist-on, c'on doit cremir Dieu et son ami. Car on doit cremir c'on ne soit d'eaus par coupe desevret, laquele desevrance feroit grant paine; et de ceste-ci est dit: « Li commencemens de sapience est cremeurs de Dieu [1]. » En le voie de Dieu, on commence à ceste cremeur, par quoi nous vegnons à force. Car ensi con en la voie dou siècle, hardemens engenre force, ensi en la voie Dieu, hardemens, foivlece : et ensi k'en la voie dou siècle peurs est foivlece, ensi en la voie Diu peurs engenre force. En une autre manière cremeurs de paine est contraire à charité, selonc ce c'aukuns fuit et crient le paine, ki contraire est à sen bien naturel ; si con principal mal contraire à son propre bien, ki si con fins et principaument est amés. Et tele cremeurs si met hors parfaite carités; car ele ne crient mie le paine ki puet venir de son propre bien perdre, ke cis en qui ele est ne voeille bien paine soufrir, pour Diu, son ami et son proïsme. Il sunt aucun ke quant sunt en prospérités, Dieu ayment et quant sunt en aversités et Dieus les flaiele, del tout l'oublient. Et quant en ceste vie, ce ke nous ne volons, nous soufrons ! Il covient k'à celui ki nule injuste chose voloir ne puet, l'estude de nostre volenté nous enclinons; et grans doit estre li confors en ce ki nous desplaist, ke par l'ordenance de celui, che nos avient à qui riens ne plaist ki n'est droiturier. Se dont à Diu savons plaire, çou k'est droiturier, et soufrir ne poons, fors ce k'à Diu plaist, droiturières sunt les choses droiturières ke nos soufrons; et molt est nient droiturière chose, se de droiturière soufrance nous nos plaindons. Sotement encontre Dieu parole, ki entre les divins flaïaus mis, se peine de soi juste-

[1] *Eccli.* I, 16.

fiier, se pour innocent, orgilleusement se ose afremer. Ke fait-il el, ke le justice de celui ki le bat, il acuse? En autre manière cremeurs de paine est devisée et destinctée, encontre celi de fil, quant aukuns le paine crient, ne mie pour le raison del dessevrance de Diu u de son ami, mais en tant ke c'est grevance de son propre bien ; et encor dont ne met mie en ce bien se fin principal ; dont li maus de ce bien ne est mie cremus principalment et souvrainement; et tele cremors de paine puet estre avec carité. Bien puet-on cremir le grevance de son propre bien, ne mie k'en ce soit li entencions principalment et sovrainement ; et Dieu sovrainement amer et sen proïsme pour Diu et en Diu, selonc raison et vertut, si con deseure a estet dit. Dont, ensi con dit est, cremeurs de paine n'est servichable, se ce n'est quant la paine souvrainement est cremue. Et pour ce, cremeurs, en tant k'ele est servichable, ne puet remanoir avec carité. Mais la substance de cremeur servichable remaint bien, si con cremeurs de paine. Ensi, selonc ce que dit est, apert ke parfaite amour, ne biens, ne li vrais amis sunt cremut, si con choses malvaises grevans, desqueles maus doie venir ; et s'on teles le crient, dont es-che cremeurs servichable, ke parfaite amors hors boute. Car tant c'on œvre encor bien par cremeur, on n'est mie del tot partit de malfaire. Car en ce meisme apert, ke pecchier volroit, se sans paine à soufrir, faire le pooit ; quant dou pecchiet la paine en présent est cremue, la face Dieu n'est mie amée : tele cremeurs si est de peur, ne mie d'umelitet.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles moustre les propriétés del amour proufitable [1].

Déterminet del amour honeste et des délitables, après estuet dire de la nature de la proufitable; laquele a pau de sanlant à la vraie ne à la délitable. Mais toutes voies, ensi comme ens ès autres, il i a désir d'avoir usance et compaignie de celi c'on aime : mais c'est pour autre fin, ke li autre n'aiment; car cis amans n'aime celui u celi, fors pour proufit qu'il de celui bée à avoir. Dont, tout ensi comme en l'amour honeste, li biens est la chose principaus pourquoi cis en qui il est est amés, ensi est li proufis que cis amans bée à avoir, li pourquoi cis dont avoir le désire est amés. Dont cis amans désire avoir usance et compaignie de celui k'il aime, por le proufit k'il de lui bée à avoir. Et tel amant maint vilh et ort service font et poi en refusent pour aquerre ce proufit. Et li désirs à tel proufit si vient d'avarisse ; car cuers avaricieus, por proufit à avoir, de nule chose déshoneste n'eslonge sa main. Si puet-on dire qu'amours proufitable, si est désirs d'avoir usance et compaignie de ce c'on aime pour le proufit c'on bée de celui à avoir. Et cis proufis ki désirés est sour toutes riens, les traïsons, falsetés et mauvaistés, pour lui attaindre, muet les gens à faire. Dont moult font cil à douter, ki ensi ellisent profit devant toute autre chose. Car riens u pau pour ce à avoir, ne laissent à faire chose deshonneste, et ciaus dont ce proufit quident avoir se painent en tous cas à lor voloir, à lor pooir à servir. Dont tel ne falent mie sovent à iestre traitour ne à plu-

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e p., 1re s., q. cxviii, *passim*. Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i.

seurs autres visces aussi. Avaricieus sunt quant il prendent là ù il ne doivent, u autrement k'il ne doivent, u ce k'il ne doivent, u il le laissent à doner. Traitour sunt, car pour profit nul mal ne laissent à faire. Luxurieus sunt u nient atempret, car pour avoir le bien le font ù il ne doivent. Injuste sunt, car sovent laissent pour proufit à faire droiture. Et ainsi des autres visces; dont on puet dire, ke cis ki parfaitement est proufit désirans, ke pau s'en faut k'il n'ait tous les visces ; si s'en fait bon garder ; car tout visce enviellissent en viellece; mais sans plus avarisse rajouenist. Pires venins n'est ke richeces trop covoitier, car par labeur sunt aquises, en cremeur, en doutance gardées, et par dolour et tristece sunt laissies. Jà celui ne créés à vrai ami estre, à qui aucune cose est utle, ki grevans vous est, se tele le set. Ami ne sunt mie ki d'une fortune ne sont parchonier; ne puet estre mes amis povres, là je sui riches. L'ami et l'anemi fait la volentés et li fait le moustrent. Ne puet estre li anemis coviers ens ès maus k'il voit avoir celui k'il het; car u il en est liés u à son pooir les engrange. Riens n'est de si destraignant corage ne si malvais con d'amer richeces. N'est riens plus grant ne plus honeste ke richeces despire s'on ne les a, et s'on les a en bien faire et largece emploïer [1]. Et ensi con proufis est ce pourquoi ceste amours est, ensi quant cis de qui on a u cuide avoir le proufit défaut u il ne l'emporte mie [2], pour ce k'il ne veut u ne puet; ensi défaut l'amours quant pour el n'estoit et de legier trueve okison, ki d'ami se veut departir. Et ensi et tant con ces richeces sunt prisies, et ces amours ausi, si poons veïr ke poi a d'estableté en ceste amour; car richeces vont et défalent legièrement, et tost et sovent est perdus pooirs et voloirs de doner; dont ceste amours est sovent

[1] Cicero, *De Officiis*, I. 68.

[2] Var : *k'il nel porte.* (Ms Croy.)

par che défalie. Mout fait tele amors à mesprisier et à fuir, ki fondée est sur avarisse; car avarisse si est de tous maus commencemens; li avers ne puet estre remplis d'avoir, et ki richeces aime, d'elles ara pau de fruit; là ù il a mout de richeces, mout i a de ciaus ki les deveurent [1]. Merveilles est à veïr : seus sui, et compaignon n'ai mie, ne fil, ne frère : et toute voies, je ne ciesse de labourer et d'aquerre; ne n'est mie mes œils de richeces saoulés, ne si ne me pourpense, en disant : « A cui labeurè-je? et de quoi m'est désirs de richeces? [2] » K'aide à celui qui a grans possessions, fors ce ke li œil voient les richeces? Li dormirs est dous al ovrant, soit k'il mange poi u mout; mais li remplissemens dou riche ne le lait reposer. Une très-grande chaitiveté voit-on au monde et sovent avient ke les richeces sunt assamblées ens ou mal dou signour [3]. Li avers assanle et fait trésor et si ne set à qui; et périssent ses richeces à trop grant meschief. Ke li profite dont k'il a labouré en vain? Tous les jours de sa vie a mangié en ténèbres, en grant soing, en misère et en tristece [4]. Et celui à cui Diex donne richeces et pooir li done par quoi il puisse vivre d'elles et user et de son labeur esleechier et joiir : c'est dons de Dieu [5]. Li don de Dieu remaint as justes et totdis va en acroissant: bien avient ke Diex donne à aucuns richeces et honeurs et ensi ke riens ne li défaut de quank'il désire; et ne li done mie Dieus pooir k'il en mangusce ne d'elles use, mais uns estraingnes les deveure; et c'est très-grant meschiés [6]. Nule pieur chose n'est d'aver; de coi s'enorguillist terre et cendre? Riens n'est pieur d'amer deniers; cis ki les aime

[1] *Eccle.*, IV, 9, 10.
[2] *Eccle.*, V, 8.
[3] *Eccle.*, V, 10-12.
[4] *Eccle.*, V, 15-16.
[5] *Eccle.*, V, 18.
[6] *Eccle.*, VI, 2.

a s'ame et sa vie venable, car il a hors de lui gietées ses entrailles, en ce k'il a mis cuer et volenté ens ès richeces ki sont hors de li. Toutes signourie et richeces sunt de courte durée : li fisiciens courte maladie racourche; ensi cis ki wi est rois, demain est mors, et quant il est mors, serpens, et bestes, et viers ahérite [1]. Avarisses servir fait as ydoles sacrefiier [2]; car li avers foit, espérance et amour met en l'avoir; et tel font moult à blasmer, ki en si vil chose, con est argens, lor amour metent.

CHAPITRE XIIII.

En cest capitle est déterminet se amours est vertus?

Dit est par devant k'amours u amistés est viertus u nient sans vertu; dont on poroit demander s'amours est vertus : et sanle ke oïl. Car amours u amistés sanle estre une passions, c'est-à-dire une manière de souffrance, en lequel il puet estre sourmontemens et défaute; et ensi, entre ces deus, ara moïen ki affiert à loer, ki iert vertus; ensi comme il a en donner et retenir; dont li uns est apelés prodigues, c'est outre mesure donnans; et li autres est avaricieus, trop retenans; et li moiiens est dit larges, ki done ce k'il doit doner, et ù il doit, et quant il doit, et selonc ce k'il doit [3]; et puis k'amistés est moiiens c'on loe, il sanle ke ce

[1] *Eccli.*, x, 9-13.
[2] Cfr. Paulus, *Epist. ad Ephes.*, v, 5.
[3] Aristote, *Mor. à Nicom.*; II, vii, 4 et IV, i, *passim.*

soit viertus et maiement cele ki est pour bien honneste. Al encontre ce ki s'ensiut à toute vertut et fundet i est, ne sanle mie vertus : et amistés est tele : car li uns vertueus ayme l'autre, por le bien et por le vertut k'il set en l'autre; dont ceste amours si ensiut le vertut del amet, par quoi ele ne sanle mie vertus. A ce puet-on respondre k'amours u amistés puet estre prise en deus manières : proprement, selonc ce k'amistés est en desirier, selonc ce k'aucuns hon vieut bien à un autre et cis ausi à lui. Et en une autre manière puet estre amistés prise selonc aucune sanlance ki est en paroles, en estre u en fais, selonc lesquex aucuns se rend amable u délitable à autri selonc ce ke raisons la porte : et ceste amistés, si est vertus. Mais se nous parlons d'amisté, selonc ce ke c'est desirs, selonc lequel aucuns hon veut bien à aucun autre, nient celé, et cis à lui, poons-nous dire ke ele n'est mie vertus destintée des autres vertus; mais ele ensiut les autres. Car ele ensiut le bien et le vertut ki est en l'autre, ki amable se rent. Et toutes les amistés ne sont mie vertueuses, si con li proufitable et li délitable; mais cele fait bien à loer, ki est pour bien honeste et sanle ke ele ensiut toutes vertus et soit œvre d'elles; de quoi li vertueus ayme l'autre pour le bien et l'onneste k'il set en li, et ceste amistés est parmenable, selonc ce ke vertus, pour coi il est amés, remaint en l'amant et l'amet, sauves les autres condicions k'il covient en amisté tousjours durer. A la raison puet-on dire k'il ne covient mie que li abis, c'est-à-dire ce selonc quoi cis qui l'a est por bons tenus u pour malvais, ki est entre sormontement et défaute, soit vertus : mais vertus est u il s'ensiut à toutes vertus. Dont di-je ke cis abis moiiens, ki est amistés pour bien honeste, s'ensiut à toutes vertus. Et ceste amistés si est entre les bons et sanlans selonc vertus, et n'est mie à

entendre de vertus de cors, mais de celi des meurs; laquele est perfections del omme; et celui ki la parfait et li œvre le rent bon.

CHAPITRE XV.

En cest capitle est déterminet une questions : se longhe demorance fait amour honneste departir?

Se pour longue demorance depart amours, maiement l'oneste, demanderoit aucuns; et il sanle que non. Car la cause et l'okison d'aucune chose demorant, et cele cose demeure. Mais la cause del amisté honeste ki est biens et vertus puet demorer, encor ne s'entrevoient li amis, pour quoi il sanle que l'amisté puet demorer. A ce di-je ke très-longue demorance depart l'œvre d'amisté, ki est en paroles délitable et en vivre délitablement, et l'abit d'amisté; c'est-à-dire la volenté ordenée par election en amisté, et fait l'ouvliance d'amisté; et ce puet-on ensi moustrer. Li abit sunt engenret par œvres et par acoustumance, à che à quoi cele volentés ordenée par election est; ensi ke les vertus et li abit vertueus sunt engenret par œvres virtueuses acoustumées; et ensi com eles engenrées sunt, ensi sunt-eles gardées et par che; car cascune cose est gardée par se cause. Et selonc ce ke par ces œvres ele est engenrée et gardée, et ele iert par le contraire corrompue. Car petit et petit ele amenrist et en la fin ele depart : car par le désacoustumance d'ouvrer et de vivre délitablement, la vertus et li abis d'amisté ki par ce est engenrés et par cui est gardés, en la fin va à nient. Et maiement quant de sa reve-

nue n'est nule espérance; laquele chose est mout désirée. Et ausi quant aucuns pense et rewarde à ciaus avec lesquès il demeure, et il esprueve les biens d'iaus, la pensée de ciaus li tolt bien la pensée del autre ami; et ensi par sovent entrelaissier la pensée del ami, amenuise li amors et par tel amenrissement depart en la fin. Dont on dist en proverbe : « Cui œils ne voit, cuers ne dieut. » Et puis ausi k'amis est quis pour ouvrer vertueusement vers li, il puet bien querre un autre, par quoi il ne soit huiseus de vertueusement ouvrer. Et s'il revient, encor ait li demorans un autre fait, doit-il estre amés, selonc ce k'il est vertueus. Et s'on dist amors est à un seul, c'est voirs sovrainement et parfaitement; mais nient parfaite, ki est bienvoellance prochaine à amour, puet estre à pluiseurs. Et celui c'on connoist pour milleur doit-on mieus amer, mais k'espérance soit c'on puist avoir usance de sa compaignie. Et s'on ne set le milleur eslire, je di que plus fait li secons à amer. Car li premier a fet le pourquoi l'amours estoit partie, si afiert mieus estre tenus pour amis, cis ki riens n'a fait : dont che ki devant estoit amable est mains amable. A la raison encontre, encore soit li bontés u la vertus del ami cause del amisté première, et tant con por le cause ki est en l'amet ne l'est-ele mie toute. Car la bontés ki est en l'amet n'est mie toute li cause del amour, tant con pour l'amant; mais les œvres viertueuses ke li amant désire à ouvrer entour son ami, par coi celes vertus ne li faillent, ne li biens ausi del amet n'est mie cause gardans l'amisté. Car à ce k'ele soit gardée covient-il vivre ensamle délitablement; car c'est la noureture d'amisté; et ù il défaut, et ele ausi. Car nature d'omme si het tristece et ayme délit; et ensi apert par che ke deseure est dit, comment amours et amistés sunt engenrées et faites, et comment gardées et depecchiés.

LI CAPITLE DOU PROMIER LIVRE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Cis capitles recorde en général ce ke devant est déterminé et se continue à ce ki est à dire, en donnant l'entencion.

Pour ce que nous premiers avons parlé d'amours et d'amisté, pourquoi eles sunt et comment eles sunt faites, et de leurs manières, selonc ce que la poissance de nostre entendement s'estent : et dist, en parlant del amisté vraie, à laquele sanlance les autres sunt dites amistés, ke li sages bieneureus quierent et voelent vrais amis avoir, et que cele amistés est entre les bons et vertueus, à savoir est dont que c'est boneurtés, ne en quoi ele gist, ne quel sunt cil amant ki ayment d'amor vraie. Covient savoir ke c'est vertus, ne comment cil sont fait vertueus ki doivent estre vrai ami. Et en parlant de ces vertus nous n'entendons à parler mie des vertus selonc lesqueles les gens ont sanlance as autres choses, ki vie ont et se nourissent, et engrangent par le nourechon, si come herbes et arbres ; laquele œvre plus est ens ès gens en dormant k'en villant. Ne de celi

vertu aussi n'entendons mie, selonc lequele les gens ont sanlance as bestes, si con cele par lequele on sent et on se muet, et on fait œvres de cors. Mais nous volons de celi parler ki est deüte as gens, selonc lequele les gens sont loet u blasmet et tenut pour bon u por malvais; et ont différence et as choses ki fructefient et à celes ki sentent, ki sans plus font œvres de cors. Et ke les autres choses eüssent propres œvres selonc eles, et les gens nules, sambleroit estre desrainable. Et en parlant de ceste matière, nous ne porons mie tot démoustrer; mais il doit soufire que nos en disons choses ki rainables soient. Et pour mieus venir al entente de ces choses, si devisons en quantes manières vertus est dite ne entendue. Par quoi nos puissons avoir celi de quoi nos entendons à parler, selonc lequele les gens sunt loet u blasmet et tenut por bon u por malvais. Et pour mieus connoistre che, dont parler devons, si, issons un poi hors de no propos, en disant aucune chose généralment et sans aukes de prueves; pour çou ke c'est hors de no matère en partie.

CHAPITRE II.

Cis capitles met une division général pour venir au propos.

Et premiers devons savoir ke toute chose ki a vertut, u cele vertus li vient de li, si k'il n'a riens par autrui, ke par lui, ne d'autrui; u on puet dire en aucune manière ke cele vertus viegne d'autrui. Selonc le première manière est la vertus ki est en Diu, si con li entendres, li voloirs et li

estres, et quelconques choses soient en lui; car eles sunt en lui par lui, et nient ne prent d'autrui. Mais à tous donne le bien k'il ont, et toutes vertus en autres choses de lui vient principalment; car de tout est case. Des choses ki par Diu ont vertut, si con par cause général et principal, dist-on ke les unes ont vertut d'elles-meismes; si con celes ki en eles ont le cose, dont sans moiien cele vertus vient. Des autres dist-on que eles n'ont mie vertut d'elles-meismes. Car la chose dont cele vertus vient est fors d'elles. Selonc ceste première manière, dist-on ke li angele ont vertut d'entendre et de vivre; et ausi, les choses ki ont ame ont vertut selonc le poissance del ame ki en eles est. Car, par l'ame ke eles ont en eles, ont-eles les vertus c'on dist ki d'elles viennent : ensi con les choses ki verdissent, si com herbes et bos, et celes ausi ki sentent, si con bestes mues et ausi les gens ki entendent. Selonc l'autre manière, dist-on ke les choses ki n'ont point de ame ont vertu par autrui; si ke par chose connissant et entendant tele vertu; si con les choses ki n'ont point d'ame, ont vertu par les choses ki sont hors d'elles, et tele chose dist-on enclinance naturele, u la nature des choses, ensi c'on dist ke legière chose, si con feus, a vertu de movoir en haut, et li pesans chose, si con tière, en bas; ne mie por ce ke connissance soit en ces choses, et vertu de ce faire : mais ceste vertus et connissance est en aucun entendement ki est fors de le chose, liquès est tele chose [1] connissans et entendans, et cele chose à tele fin par sa connissance et son entendement menans. Tout ensi con la saiete ne se muet mie au signe par li ne par sa vertu; mais en le vertu et en le connissance dou traiant. Dont œuvre de nature n'est autre chose ke œvre d'aucun entendement nature governant.

[1] Var : *Ki en aucuns est, est fors de le chose.* (Ms Croy.)

CHAPITRE III.

En cest capitle sont mises diverses descriptions del ame, selonc diverses comparisons.

Or, revenons à parler des choses ki en eles ont vertut, par l'ame ki en eles est : et devons premiers savoir ke li divers diversement parolent del ame en disant ke c'est. Aucun dient ke ame est une substance nient corporele, entendans, enlúminement de Dieu rechevans ; et ceste diffinitions u déclaremens del ame est prinse selonc ce k'ame est prise par esperit. Et pour ce poons entendre et connoistre, ke li esperis humains, liquès est ame, entre toutes les créatures, après les angeles est la divine lumière plus rechevans. Autres dient k'ame est substance nient corporele, le cors gouvernant; et par che avons ke l'ame est mouvans et governans le cors. Et ceste diffinitions est del ame, en tant k'ele est ame, le cors animans et vivifians. Autre dient k'ame est œvre ù li estres premiers du cors naturel, à droit disposet et ordenet, a poissance d'avoir vie. Et cechi est dit del ame, en tant k'ele est ame, animans le cors et vivifians. Et pour çou avons ke l'ame puet estre jointe au cors, ne mie à cascun, mais au cors naturel, disposet et ordenet à vie avoir; et maiement au cors humain ouquel mieux et plus les œvres de vie apèrent. Diffinition autre donent al ame, selon ce c'on le prent pour l'esperit et ame, si c'on dist ke ame est sanlance de toutes choses, et checi est dit par le comparison ke li ame a as autres

créatures. Car l'ame, tant con de sa nature, est able à rechevoir, de toutes choses corporeles et espiritueles, les sanlances. On dist ausi ke ame est esperis de vie de Dieu donnés; et ceste diffinitions est prise selonc ce ke li ame est comparée à Dieu, si k'à celui dont ele vient et ou cors est créé. Et Senekes dist : « k'ame est esperis entendans à bonne œvre en li et en son cors ordené. » Et ceste descriptions del ame est selonc ce ke li ame a comparison à le fin ciertaine [1], selonc lequele fin ele n'est mie sans plus par li seule boine eureuse et glorifiie, si comme li angele; mais ausi bone eureuse est et glorifiie à tout son cors.

CHAPITRE IV.

Cis capitles met pluseurs nons al ame, selonc les diverses œuvres ki issent de ses poissances.

Al ame metons pluseurs nons, ne mie pour la pluralité de son essence et de tele nature k'ele est ; car ele est nient matériele et partant nient partable ; mais por les divers fés et œvres ki de li vienent, por plus proprement à parler, divers nons nous li metons si ke nous disons ame, quant ele vivifie et fait vivre le cors. Pensée est l'ame apelée en tant k'ele a sovenance : corages, en tant k'ele vieut; raisons, pour tant ke droit juge ; esperis, pour ce k'ele espire u pour ce k'ele a nature espirituele ; sens, quant ele sent, c'est-à-dire quant ce en quoi ele est, par li est sentans ;

[1] Var : *derraine*. (Ms Croy.)

mémore, selonc ce k'ele recorde les choses passées, sans avis ne décours de raison; réminiscence u resovenance, en tant ke les choses passées, selonc une manière d'enqueste de raison recorde; volenté, quant se consent; or poons dire ke li ame a trois œvres, si con généraus : l'une veïr, l'autre sentir, la tierce raisoner u entendre; et selonc ces trois œvres dist-on ke li ame a trois poissances : le virissant, le sentant, et le raisonnant u entendant. Et en parlant del ame et de ses poissances souvent prendons l'ame pour la poissance et la poissance pour l'ame. De ces trois ames u poissances, dist sains Ambroses, ke la virissans entent à estre, la raisonans u entendans à bien estre; et por ce n'a-ele onques repos dusk'adont k'ele se joint, en tant ke ses pooirs et sa nature s'estent, à ce ke très-bon est, c'est à Dieu; par laquel chose li ame est meüte à li aimer; par quoi en ce souvrain bien ele se délite. Et Avicennes dist ke pour ce est faite la obligance u l'aloïance entre li cors et l'àme raisonable u entendable, par quoi li àme soit parfaite, saintefiie et mundée. Ces trois poissances en trois substances u trois choses, pueent estre dites trois ames. Car l'ame virissans est ens ès arbres et ens ès plantes; la sentans ens ès bestes; la raisonable u entendable ens ès gens. Et ces trois ames ens ès gens si sunt une ame et font une essence et une substance nient matériele et nient partable; mès les poissances sunt diverses, si con dit est, ki vienent de li [1].

[1] Cfr. pour ce chapitre et les précédents, S. THOMAS, *Somme théol.*, s, 1, p. 1, q. LXXVIII.

CHAPITRE V.

Cis capitles devise comment li semence del omme rechute en le feme, muet le vertut del engenrant, tant k'ele a fourme de faon; mais premiers devise aucuns choses nécessaires à ce savoir.

Et ce ne doit point faire de doutance ne de force qu'ens ès gens premiers apert li une poissance ke l'autre; si comme en la semence apert premiers la poissance virissans, après la sentans, et puis le entendans. Et comment ce est à entendre ne comment fait, poons ensi savoir. Premiers devons entendre ke la viande ki rechute est pour le corps nourir, est molt grosse au commencement, quant ele est ou bounench u en l'estomac rechute : là se purefie-ele et devient plus soutille; et cis plus soutils, si est envoïés au fie; là se purefie encore plus pour le caurre de li et de sa déquiture. Après, li plus soutils de cele s'est envoïés au cuer, et là est faite la tierce déquiture, c'on nomme la tierce digestion. Cele matère ensi par la tierce digestion dépurée, est en prochaine disposition à estre membre dou cors; dont la vertus et la nature nourissans et engroissans [1], ki de che siert, l'envoie as divers membres pour eaus engrangier u restorer ce ke d'eaus est deperdu. Et est cele matère faite membres. Or n'est nule chose faite che ke en li n'est en poissance; par coi il s'ensiut k'en ceste matère est la poissance à estre tous membres et faire ausi. Car la vertus del

[1] Var : *engrangans*. (Ms Croy.) — Le mot *bounench* qui se trouve un peu plus haut, a été signalé déjà p. 6.

ame de tout le cors si est en cele matère. Car cascuns membres a sa propre vertut nourissant, laquele vertus est et s'estent, en ce ki le nourissement mue en propre sustance de ce ki nourit est, et à cele fait un ; dont tele matère a en li le vertu de tous les membres et de estre cascuns. Or avient ke de ceste matère on en a plus k'il ne besoigne as membres engrangier u restorer che ke les membres est deperdu ; et chius trop ki sourhabonde de le tierce digestion, est la semence del omme. Ceste semence, quant de la feme est rechute, ouvre ou sanc de le feme, ensi con li mains dou potier ou pot; ne nient plus ke li mains n'est aucune chose dou pot, ne la semence del omme n'est aussi point partie del enfant, ains est ausi c'uns ouvriers. Car li vertus ki en li estoit d'iestre muée en cascun membre, entrues k'encore estoit avec le père, remaint en li et est portée par vertus spiritueles ki en cele matère sunt, ki est si come spongieuse, del homme en le feme, et là est contenue. Or vient li vertut ki en ceste matère est, ki del homme est descendans, et fourme et figure, ens ou sanc de le feme, ce ke cele matère avoit pooir d'estre, entrues k'encore estoit avec le père, c'est tous les membres. Et ce fait, la semence, par le vertu ki dou père est en li remese, dont cele vertus ki en la semence est contenue, fourme et figure ou sanc de la feme cors humain, par le vertu enformant ki est en li ; si ke ceste semence si est ensi ens ou sanc de le feme, com est la présure ens ou lait ki prendre le fait; ensi cele semence fait prendre le sanc de la feme, si k'ele est dedens enclose. Et dont, par le vertu ki en li est, et le caurre, figure et fourme ce sang, et par le caurre ki de la semence li vient, ki eschaufet l'a, atrait-il autre sanc et engrange par che k'à li a atrait. Car c'est propre à caut d'atraire, d'espandre soi et engrangier; et con teus

sans soit en poissance à estre cors humains, cele vertus ki est en le semence, ki est ouvrans, et ensi con li mains du potier ou pot, ordonne, dispose et mue ce sanc et cele matère ensi prise, à ce k'ele est faite ce à quoi ele estoit en poissance, c'est ke ce fust cors humains vivans. Et quant la semence tant a mué et disposé cele matère ke corps vivant en a fait, dont ciesse li œvre de la semence, et de là en avant sont faites les œvres ens ou faon, en la poissance de la vertut ke li feons a aquise par l'engenrant u l'ouvrant; ki le poissance ki en li estoit, par se muance, a mis en fait présent. Ensi ke nous veons d'un carbon, ki tant par le chaurre ki en lui est, mue une verde boise, k'il l'esprent et acquiert fourme de feu, tele con li charbons avoit; et de là en avant art la boise par li, néis se li charbons estoit dewastés par le fourme k'ele a aquise par l'engenrant. Ensi est-il par de chà, ke quant li sans de le feme est tant mués, ke cors vivans en est fais, si sunt faites de là en avant les œvres dou feon, par les sienes propres vertus qu'il a aquise, par la muance et disposition ki sunt en li faites, par la vertu ki estoit en la semence du malle. Et ceste semence n'est point partie dou faon, ains se dégaste toute et va à nient, si con la présure fait ou fromage. Ne n'est mie ausi ce ke la feme giete matère del enfant, mais li autres sans ki en li est : et est sovent li conchevemens empegiés par le geet de la feme, par le froideur et le moisteur de cele matère ki est le chaurre et l'uevre de cele semence del omme destourbans. Et jà soit ce chose ke en cel sanc au commencement apparust œvre d'ame virissant, si con croistre, si ne doit-on mie dire ke l'ame i fust. Car cil engrangemens li venoit par la vertu de la semence et non de li. Mais quant la semence est corrompue et à nient alée, adont sont ces œvres faites par la vertu qui est ou faon. Et s'on dist dont

ke l'ame i soit, si est ele nient parfaite, selonc ce k'ens ou faon aperent les œvres nient parfaites. Propre manière si est ens ès choses ki sans plus ont l'ame virissant, si comme arbre et plantes, k'eles rechoivent le norrecon par leur rachines. Or sunt les gens ausi come arbre, ki sunt ce, ke desous deseure. Car la bouche ens ès gens est en liu de rachine, par lequele les gens atraient lor nourechon [1]. Or véons ke li feon attraient par le boudine lor nourechon, par coi il apert ke dusc'adont n'est en eaus parfaitement la vertus virissans k'il font les propres œvres ki à li apartienent; et ce n'est devant ce k'il partis soit del ventre de la mère : dont primes prent-il sa noureçon par la bouche, si come à la vertu virissant apertient. Ce meismes poons dire des autres poissances del ame, ke toutes les poissances dont les vertus apèrent ou faon nient parfaites, i sont nient parfaitement. Et dont ces poissances toutes ensamble parfaitement sont ou faon, quant parfaites œvres selonc eles pueent faire; et ce n'est, s'est partis de la mère; si comme aucun voelent dire. Car tant ki est ens ou ventre le mère, si sanle-il k'il ne face c'une chose avec la mère. Car et par un liu est prise la noureçons et par un lieu la superfluités fors mise. Et jà soit che chose, k'aucune œvre d'aucune poissance soit premiers aparans, si ne vient encor dont de ce faon œvre parfaite de ci adont, k'ele vient d'ame ki en li a les trois poissances, ki est li raisonable. Et quant l'ame raisonable est au cors donnée, adont premiers a cis cors les autres poissances parfaitement. Et dont les œvres des poissances virissant et sentant, sunt faites en la vertu del ame raisonable ; ki par devant estoient par la poissance de la vertu enformant; ces deux poissances, c'est à savoir,

[1] Cfr. Aristote, *Traité de l'âme*, II, i, 6 et iv, 7.

li virissans et li sentans, vienent de la poissance de la matère et de celes use li ame, tant sans plus k'ele est avec le cors. La tierce, si con li entendemens est de dehors donnés de Diu, et li ame de ceste poissance use, sevrée du cors, quant ne puet morir.

CHAPITRE VI.

Cis capitles commence à destinter les diverses poissances del ame[1].

Li ame virissans et sentans ne sunt mie proprement ens ès gens nommées arme, mais poissance; et li virissans ens ès choses sans plus virissans doit estre dite arme et ne mie poissance. L'ame virissans si a trois poissances, c'est l'engenrant, le nourissant et l'engranjant. La première si est pour le garde del espesse et de la nature; l'autre pour le garde de la chose singulère; la tierce pour la perfection de la chose. A la vertu nourissant quatre choses servent; la viertus attraïans, ki prent les choses nécessaires au nourissement et la vertus digestive, ki puis devise les choses covignables et descovignables en ce ki nourist, si ke en boires, en mangiers, et ce ki nourist quant il est ou cors; et li vertus retenans, ki tant retient le viande en son lieu k'ele est muée à son droit; et si est ausi la vertus horsboutans, ki boute hors ce k'il a trop en le chose ki doit

[1] Cfr. pour ce chapitre et le suivant, S. Thomas, *Somme théol.*, s. 1, p. 2, q. lxxviii, art. 1-3; Aristote, *Traité de l'âme*, III, ii.

nourir; et devant ceste est la viertus appétitive u désirrans, ki désire le nourechon por le savement de la nature. L'ame sentans a deus poissances, l'une comprendant et l'autre movant. La comprendans est devisée en comprendans defors et comprendans dedens. A la comprendant dehors, sunt apertenant li cink sens; c'est sentirs, en touchant, veïrs, oïrs, flairier et gouster. A la comprendant dedens sunt cink poissances del ame sentant; c'est li communs sens, ki connoist les muances de tous les gens particulers; et li ymaginations, li extimative u extimations u quideresse, fantasie, et mémore. Et toutes ces vertus d'ame sensible, parfont lor œvres par les estrumens dou cors; et sunt vertus en cors, chose singulère et particulère, sans plus connissans. Car les choses universeles sunt sans plus par entendement conneütes. Et devons savoir ke selonc l'oppinion de pluseurs, nule de ces vertus u poissance sensible comprendans, retient ce k'ele comprent; mais ce ke l'une comprent, li autre retient; dont autre est li vertus ki bien comprent et bien retient, et cele ki bien retient est parfaite, par froit et sech, et cele ki bien comprent par moiste. Li sens particulers u singulers sont cink : c'est sentir en touchant, veïrs, oiirs, gouster, flairier. En mout de choses ont cil sens sanlance et en mout différence. En ce ont sanlance ke tout sunt vertus soufrans : car nous sentons par rechevoir dedens nous les sanlances des choses senties, ne mie en metant hors de nous. Et la chose sensible mise sus le sens ne fait point de sens : et si ne perchoivent fors singulères choses. En cascun sens a double niers; li uns servent de sentir si con la chose moiiene à avoir le sens; li autre servent au movement volentriu. Et en tous sens covient avoir proportion et mesure entre les sens et la cose sentie. Car nature en chose moiiene se délite,

et par les extrémités d'excellence u de défaute, est corrompue. A ce k'aucune cose soit sentie, il covient le chose c'on sentir doit estre présent et le moiien, ki la sanlance de la chose sentie porte, et l'estrument par lequel on doit ovrer estre sain et bien disposé, et ke li ame soit adont à ce ententive. Tout li sens ont une racine, un comencement et une orine, c'est à savoir, le sens commun, douquel ausi con d'un centre d'un cercle u d'un moiien, issent diverses lignes au cercle entour; ensi de ce commun sens ist vertus, ki les divers sens particulers parfait, ki les sanlances des choses ke senties ont, à li raportent; dont il juge. Or ont li sens particuler en mout de choses différence; car cascuns a son propre estrument par lequel il œvre, si con li veïrs l'ueil, li oïrs les oreilles, li gous la langue, li flairiers le nés; li sentir en touchant, si est plus généraus, si est en tot le cors. Différence aussi ont ens ès choses ki sentent: autre chose est couleurs, ke li ieus sent proprement, et autre chaut u froit, ke li tas aperchoit. Li moiien ausi de ces sens par lesquès les sanlances des choses senties sunt connuwes, sunt divers. Car li gous et li tas ont ce moiien dedens, et li autre sens dehors; li uns comprent ausi plus tost del autre. Différence ont aussi selonc lor siége : car li uns est plus haus del autre, si con la veüe deseure l'oiie. Plus aussi est utles li uns u proufitables del autre, si con li gous et li tas sunt très-nécessaire à la garde de cascune chose singulère et aussi del espesse. Car li gous si desoivre la viande, par lequele les bestes sunt gardées des choses nuisables, et li tas si desoivre chaut et froit, et sech et moiste, dur et mol, et tex choses par coi les bestes de ces choses les extrémités ne sentent, pour ce ke par eles ne soient corrompues. Différence ont en che ke li uns est plus généraus del autre, si con li tas, ki n'a mie propre estru-

ment, ains est en tous les membres. Li uns sens ausi retient mieus son enpression ke li autres, si que cis ki est plus gros, si con li tas. Et devons noter k'en deus manières on dist ke nos véons : l'une par la veüe et l'autre par l'uel; mais c'est en diverse manière; car par la veüe nous véons, si ke par che par quoi li veïrs est fais; et par l'ueil véons si con par l'estrument; et tout ensi poons dire des autres sens. Or est faite l'ame estrainge de sens, et ensi con hors d'iaus, en trois manières : l'une en dormant, l'autre plus en pasmant, la tierce très-durement en la mort.

CHAPITRE VII.

Cis capitles détermine du sens commun.

Li communs sens si est une poissance ki comprent toutes les propres choses, ki les sens particulers muevent. Et cil sens particulers u singulers de dehors, si descendent dou commun sens ki est par en dedens; ensi con diverses lignes issent d'un cercle u d'un moïelon [1] d'un ciercle, issent à toutes parties de ce ciercle. Et ensi les sanlances des choses par les singulers sens senties, sunt au sens commun raportées; par lesqueles moïennes il juge des propriétés des singulers sens, et dessoivre et destinte entre les diverses choses diversement par les sens senties, si comme nos, entre blanc et douc, disons ou lait. Dont disons-nous ke li sens communs est li fontaine et li sourgons de tous les sens

[1] Var : *moiien*. (Ms. Croy.)

singulers, ouquel tot li movement sensible sunt rapporté, si comme en fin derraine. Ceste poissance a aucune chose en tant k'ele est sens, et aucune en tant k'ele est communs. En tant ke sens est, il rechoit des choses la sanlance sens matère et toutes voies le matère présente. En tant ke communs est, il a deus choses : l'une si est li jugemens de la chose sentie, par lequele nous connissons ke nous sommes sentant : ensi que quant nous nous jugons véans et oïans u l'uevre d'aucun autre sens faisant; la seconde si est comparer les diverses choses senties ensanle, et deviser; ensi ke dire : checi est douc et che plus douc. Cis lais est blans et si est dous. Et iche a-il pour ce k'à lui sunt raportées toutes les muances des choses senties par cascun sens singuler. Et ceste vertu metent aucun en la devantraine partie de la cervele, là ù li nerf sentant de cink sens singulers s'asanlent. Li autre le metent ou cuer, pour çou k'il est fontaine et racine de vie [1].

CHAPITRE VIII.

Cis capitles devise del imagination [2].

Ymaginations est une poissance comprendans, en laquele

[1] Ces deux opinions sont d'Avicenne, qui confond en une seule faculté le sens commun et l'imagination; seulement il explique cette divergence apparente, en disant que la vertu sensitive prend son origine au cœur et qu'elle se complète dans le cerveau.

[2] Aristote, *Traité de l'âme*, III, iii; S. Thomas, *Somme théol.*, s. 1, p. 2, q. lxviii, art. 2.

les ymagenes des choses senties sunt gardées. Ceste vertus si soustrait plus le sanlance des choses de matères sensibles que ne font li sens. Car li sens ne rechoit le sanlant des choses, fors les choses présentes, et ceste si garde ces sanlans et ces ymagenes, encore soit la chose absens. Et en ce, a cheste au sens commun différence, ki mestier a de la chose présente; et pour ce est ceste poissance dite li trésors des ymagenes et des fourmes. Car les ymagenes des singulers sens rechutes sunt en li, retenues et gardées. Ceste vertus est en la devantraine partie de la cervele, si comme aucun dient[1]. Mais c'est après le sens commun, et cis lius est plus frois, par le froidure de le cervele, dont ele retient les impressions des ymagenes ki sunt par le sens commun rechuttes.

CHAPITRE IX.

Cis capitles détermine del estimative, c'est quideresse.

Li vertus extimative u quideresse est cele ki, des fourmes et des ymagenes par le commun sens rechutes et retenues en l'ymagination, estrait aucunes ententions et quidances, lesqueles par le sens on n'a mie; ensi con li brebis a le connissance de la fourme et del ymagene dou leu par le sens commun, et ceste ymagene est en l'ymagination retenue, dont vient li vertus extimative, et estrait de ceste figure et de ceste ymagene, une entention et une quidance ke cele chose, dont tele figure et ymagene est, est grevaine à la

[1] Voir la note finale du chap. précédent.

brebis, dont ele fuit par tele quidance. Et tés quidiers li vient de nature, ki governée est par l'entendement connissant quel chose est proufitable u grevable; et li extimative a différence al ymaginative. Car li ymaginations retient sans plus les ymagenes par le sens commun rechiutes et li autres de ces ymagenes estrait ententions et quidances. Et ausi al ymagination seule ne s'ensiut nus affés u affections, c'est ensi con désirs; ensi comme est délis, tristece, fuirs, poursivre; mais al estimation ensiut tantost aucune de ces choses. Dont estimations n'est mie sans plus comprendans, ains est ausi movans, parce k'ele détermine à quoi les bestes movoir se doient et quoi fuir. Quant la beste se muet à la viande, il covient ymagination estre en la beste; mais li ymaginations ne muet mie, mès seulement comprent. Dont il covient avoir les bestes estimative par les affections de laquele eles soient meütes. Dont li propres offices de ceste vertu est des ymagenes et figures ymagenées, ententions natureles estraire, ensi k'amour, haine, preut, damage, grevance u aidance. Et ceste vertu met-on en la première partie de la moiienne chambre u dou lieu vuit de la cervele [1].

CHAPITRE X.

Cis capitles détermine de fantasie.

Fantasie est une poissance ki conjoint et acouple une

[1] C'est encore l'opinion d'Avicenne. Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, s. 1, p. 2, q. LXXVIII, art. 4, concl., et *Spec. maj.* Vinc. Burgundi (*Bellovacensis*), *Nat. Hist.*, l. XXV, c. 99.

ymagene à une autre, et les ymagenes as ententions ki des ymagenes sunt estraites, et ensi les ententions les unes as autres. Ensi quant on comprent aucune chose estre blanche et grande, u quant on faint aucune diverse beste, ensi come une beste ki fust devant chevaus, et enmi hons, derière lyon ; adont conjoint-ele les ymagenes avec les ententions. Quant la brebis comprent la figure dou leu, si con cele ki fait à fuir, les ententions joint ensanle, ensi que quant la brebis comprent k'à son agniel doit doner ses mameles et ensus bouter l'estraigne. Par la fantasie, on a plus grant connissance ki puist estre en ame sensible u sentant. Par ceste sans plus n'a-on mie la connissance des choses présentes, mais ausi on se pourvoit contre che ki est avenir. Par cestui-chi aucune bestes si font maysons, les autres se pourvoient de viandes pour lonc tans, et par cesti connoist-on ke ceci est sanlant à aucune chose et k'une autre est autre. Par cesti véons ke les bestes ellisent une chose et une autre fuient, si k'il apert en lor boires et en lor mangiers. Elections et refusers proprement n'est mie en l'âme sensitive, mais en la raisonable, si con il aparra ci-après. A élection proprement à parler, est nécessaires savoirs et discrétions, ki sont œvres de raison et d'entendement, et pour le sanlance ke li élections, ki est en l'ame sensible a à celi ki est en la raison et l'entendement, se le nomme-on élection nient proprement. Toute li fantasie œvre en dormant come en villant; et che ki sanle en dormant ke les choses soient présentes, est pour ce ke les ymagenes des choses come en villant a senties, se retornent aucune fie au commun sens, ki les ymagenes rechoit, selonc ce ke li chose dont li ymagene est, soit présente. Ceste poissance sanle molt prochaine à raison et entendement; dont mout de gens ont dit et quidiet k'ele fust entendemens : ke faus

est. Quant ceste est conjointe à raison u entendemens, si k'en l'omme, ele prent dont le manière de faire et d'ovrer del entendement et de le raison; et pour ce ke raisons se diversefie et mue selonc le diverseté des choses, desqueles li raisons est, si se muteplient durement ens ès gens les œvres de la fantasie. Et là ù li fantasie n'est avec raison, ensi k'en ès bestes, là ele est governée selonc le movement de nature. Et pour ce ke nature est, en une manière, ens ès chose d'une espesse, si œvre li conceptions de la fantasie en une manière, et de ce vient ke toutes les arondes font lor nit en une manière, et autres bestes en sanlant cas œvrent selonc lor naturel engin. De ces vertus dient aucun k'ens ès bestes eles sunt plus meütes et par nature ouvrées, k'eles ne oeuvrent u muevent, et ens ès gens eles œvrent et muevent plus k'eles ne soient meütes ou ouvrées. Et li raisons, si est pour ce ke les bestes sunt meütes selonc le movement et l'enpingement del appétit naturel, et li movemens des gens si sont selonc le governement de raison. Et devons savoir ke les bestes plus tost perchoivent le muance dou ciel et dou tens, ke ne font les gens, si ke nous véons de la fourmis, ke quant ele assanle le blet pour sa noureture, k'il ne pluet mie volentiers devens trois jours u ne fait lait tens; et li cok si mue son chant, selonc le diversitet del tens. Et li raisons pour coi, si est pour ce ke les gens sont trop ensongniet entour lor conceptions et lor affaires, si k'il nient ne perçoivent ces movemens, si con les bestes font et ke de ce ne sont mie ensonniiet, ne selonc lor conceptions n'uevrent mie, mais selonc le movement et l'empoindre de nature. Sovent enpêche ceste vertus l'entendement, parce k'ele ensonnie trop l'ame en conjoindre et deviser les ymages, ne mie sans plus celes ki prises sunt et retenues par le sens, mais aussi k'en faignant noveles, ainsi

que quant ele faint un mont d'or u fait castiaus en Espaigne, et méement l'entendement enpêche, quant aucune chose des célestiaus et des divines li est enprientet; et c'est pour ce ke les conceptions del entendement le plus sovent ne sont mie sanlans as ymagenes et as fictions de le fantasie. Le fantasie si met-on en la moiienne des chambres de la cervele, si comme un centre entre l'ymagination et le mémore. Car le fantasie se convertist sus les fourmes et sus les ymagenes ke li ymaginative rechoit du sens, et sus les ententions ke la mémore garde : et ces ymagenes et ces ententions est devise et conjoint ensanle, si con dit est.

CHAPITRE XI.

Cis capitles détermine de mémore.

Mémoire si est une viertus ki est aumaire [1] et garde des choses passées. Car ele garde les fourmes et les ymages ki en l'ymagination sunt recoilloites et aussi les ententions, ki par le vertu extimative de fourmes et ymages des choses senties sunt estraites. Li ame par mémore, par les choses sensibles moiienes, revient sour les choses sensibles ki sunt hors de li; dont il covient, devant le mémore, deus œvres avoir : dont li une est tele ke checi dont li mémore doit estre, avoit devant rechiut, et ceste œvre si est dou commun sens : l'autre si est ke ce a esté gardé en nous; laquel

[1] Var : *Armaires.* (Ms Croy.)

chose est faite par l'ymagination : il covient devant le mémore ausi ke li vertus œvre, ki die des figures des choses l'entention et des choses singulères. En çou a ymaginations à mémore différence, k'ele garde les ymagenes et espesses des choses, et mémoire garde et retient les ententions de ces espesces.

CHAPITRE XII.

Cis capitles met différence entre mémore et réminiscence, c'est resovenance.

Savoir devons ke mémoire et réminiscence u resovenance ont différence; car mémoire discrétement et distinctement sur les choses revient, en mellant, et en joignant distinctéement les ymages avec les ententions. Mais réminiscence u recordance, si est movemens ausi con d'une chose perdue et oubliée, ouquel on fait collation dou lieu, dou tans, des manières et des autres circonstances. Ensi ke se je voloie savoir ù je fui antan à Paskes, et je pensaisse et avisaisse tantost le lieu, ce seroit mémore. Mais s'un pau l'avoie en oublit si ke tost je ne peüsse sus revenir et je m'avisaisse et eüsse mémore ù je fui au quaremiel et puis en mi-quaresme, ne ke je fis, et puis à la Paske-florie, et ensi par tel enqueste j'eüsse connissance ù je fui à Paskes, ce seroit réminiscence u recordance. Dont réminiscence n'est mie movemens rieulés : car par mout de divers principes et mémoires vient-on en la connissance de la chose recordée. Encore a mémore à réminiscence différence, car moust de

bestes ont mémore, mais les gens sans plus ont réminiscence ; car c'est une enqueste ki n'est mie sans ordenance de raison ne de délibération, par laquele on ordene les choses de devant à celes ki après s'ensivent. S'aucuns vieut recorder les choses k'i n'a mie par sens, mais par entendement les a comprises et conneütes, ce ne fera-il mie par mémore ; car mémore ne regarde mie ces choses, mais li entendemens se convertist sur les choses k'il a en lui, et ces choses met à fait et œvre présent, ki devant estoit en abit. Cis abis si est en l'entendement possible, dont on parra ci-après, ki est li lieus des espesses universeles, de quoi les choses universeles premiers spéculées, demeurent en tel entendement, si come ou lieu de lor génération ; mais encore quant en présent n'a point de ces choses ne le considérison. Cis entendemens possible à ces espesses k'il a en lui, quant il vieut, se convertist, et quant il vieut si s'en roste u depart. Ceste vertu de mémore met-on en la derreine partie de la cervele, liquex lieus est sès par les ners mouvans ki de là naissent.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles détermine de le partie movant [1].

La vertus sensible movans aucune fie muet spirituelment, aucune fie corporelement : selonc la première

[1] Pour ce chapitre et les précédents, cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, s. 1, p. 2, q. xxiii, art. 3-4. *Spec. maj.* Vinc. Burg (*Bellov.*) *Nat. Hist.*, l. xxv, c. 100-104.

manière est appelée vertus appétitive u appétis, et ceste est devisée en le désirant et le courrouchant, u en le concupiscible et le irascible. Li désirans si regarde le bien u le mal absoluement, c'est simplement; li courechant u li irascible, si regarde le bien u le mal sur manière d'aucune hautece, si ke les affections ki regardent le bien absoluement délitant, selonc le sens u le mal contraire, sunt en le désirant; et celes ki regardent le bien u le mal sour manière d'aucune hautece sunt en le courouchant u irascible. Celes ki regardent le bien absoluement sunt trois : l'une en amours, ki enporte aucune connaturaleté del appétit au bien amet; la seconde est désirs, ki enporte le movement del appétit en bien amet; la tierce est délectations ki enporte le repos del appétit en bien amet. Et à ces trois ki regardent le bien, sont trois contraires ki regardent le mal; à amour est haine contraire, à désir fuite, à délectation tristece. Celes ki regardent le bien u le mal sor manière d'aucun hauteur sunt cink ki pertienent à le courchant. Il i sont paours et hardemens, en regart de mal; espérance et désespérance, en regart de bien; et la chinkime est ire, ki point n'a de contraire. Et les affections devant nommées, ki sunt en le désirant, contienent aucunes autres, si con joie u tristece. Une autre vertus est, ki sensualités est apelée, et ceste tousjours, en bestes et en gens, désire les délis du cors et les choses grevables fuit. Et en ce a-elle à la désirant différence et à la courouchant. Cas ces deus tousjours ne désirent mie les délis dou cors; car aucunes fies sont par raison rieulées, si con ci-après aparra, quant nous parlerons des vertus moraus, si con nos véons en atemprance, ki est en la désirant, et en force, ki est en le courchant, là ù tousjours ne désire-on mie le délit dou cors. Selonc çou ke la vertus sensible muet corporéement,

si est ele devisée en vertu naturele vivant et bestial. Li première a son propre siége ou fie, encor soit li cuers li premiers comencemens; li seconde ou cuer; la tierce en la teste, encor soit li cuers li premiers commencemens. La vertus naturele si est mouvans les humeurs, li vivans le pous, li bestiaus les membres. Or dist-on ke li vertus naturele est la matère des humeurs par les vaines moiienes, là ù li sans est, et les vaines là ù li pous sunt ens, ki s'enracinent ou fie selonc Galiien, et selonc Aristotle ou cuer. Et c'est pour l'espir naturel ki est ou cuer. Espirs naturés est une substance soutis de nature d'air, ens ou cuer par caurre engenrée; ceste le sanc as membres singulers envoiie, dont li cors virist. Li vertus vivans muet le pous par les artères moiienes, c'est-à-dire les vaines ki l'espir portent, ki ou cuer sont enrachinées. Li espirs vivans est une substance avec le naturel, mais différence ont selonc lor vertus. Ceste s'estent et espart par les artères ens ès membres dou cors, vivifiant le cors, si comme estrumens. Li vertus bestiaus est mouvans les membres par les ners moiiens, ki sunt enrachinet en la teste, et ce vient par l'espir bestial. Or est li espirs bestiaus uns meismes avec le naturel et le vivant; mais adont le dist-on bestial quant il vient dusques à la cerveile. Cil espir sont plus soutil et par les ners, as estrumens par lesqués on sent, sunt adreciet; par coi li sens et li movemens soit engenrés ou cors de le beste. Savoir devons ke quant les vertus bestiaus engrangent par durement ouvrer, ke les natureles amenrissent, dont nous véons ens ès gens ke grant estude et de grandes pensées, ke les vertus nourissans, engenrans et engrangans, mains œvrent. Dont il apert ke li désirier de la char par estude est dontés; dont uns sages dist : « Amés l'estude des letres, et les visces de la char n'amerées mie. »

Et ausi quant les vertus bestiaus sont amenries et les natureles engrangent, si con il apert ou dormir, ki est li repos des vertus bestiaus, k'adont engrangent les naturés.

CHAPITRE XIV.

Cis capitles met une division.

Trois choses sunt en l'ame, poissance, habis et passions. Les poissances sunt ennées ; li abit sont aquis et de Diu envoiiet; les passions ennées u ensi k'en faites. Li habit sunt aquis, si comme il apert et aparra ci-après ens ès sciences et virtus moraus ; car par sovent estudiier, on aquiert les sciences et par sovent bien ovrer devienent bonnes les gens. Abit aussi sunt aucune fie, ne mie par aquest, mais il sunt si con donné, con fu li science Salemon et li juners saint Nicholai, k'il fist en son berch[1] : et teus habis est aussi con bonne fortune, et ke cascuns a de sa naissence, k'à bien faire se met. Car ennée nos est covoitise de bien et devoir ; et tel abit ne sont mie engenret par œvres, mais il engenrent œvres. Li abit aquis sunt aquis par les œvres, et tel con sunt li abit, sunt les œvres ki après d'iaus vienent, si con il aparra plus plainement ci-après. Les passions ennées dist-on pour tant c'on a

[1] Var : *bercuel.* (Ms. Croy.)

« Nam cum lacte matris aleretur, coepit bino in hebdomada, die quarta et sexta feria, semel bibere mammas et hac vice contentus, tota die sic permanebat. » [*Spec. Maj.* Vinc. Burg. (*Bellov.*), t. IV, l. xiii, c. 67 (*Sp. Histor.*).]

legière disposition et c'on est bien apareilliet à eles; et enfaites dist-on, pour ce k'eles sunt par choses de dehors. Car on dist passions le réception des choses de dehors, par lesqueles on est meüt à eles ataindre. Passion aussi prent-on pour les affections, si come par cremir, doloir, espoir et joie.

CHAPITRE XV.

Cis capitles devise l'ame raisonnable.

Or disons de la poissance del ame raisonnable, ki est devisée en deus; car li une est entendans et li autre voellans, c'est cele par lequele on vieut. Entendans est dite quant ele comprent et entent; voellans quant ele vieut et est mouvans. De ceste ame sunt aucunes œvres ki sunt sevrées du cors, selonc lesqueles l'ame n'use mie proprement du cors et principaument, si con voloirs, entendres; mais ele use de ce dont li cors use, si con de la fantasie, laquelle s'a en tel manière al entendement con li couleurs au veïr. Car ensi con li couleurs est moiiens à çou c'on voie, ensi est li fantasie moïenne à entendre. Aucunes vertus sunt ki du cors ne pueent estre parties, ne selonc lor essences, ne selonc lor œvres, si con li virissans et li sentans ens ès bestes. Mais ens ès gens sunt sevrées, tant k'à lor essence; car ces deus avec l'entendement ne sunt c'une ame, selonc lor substance, encore soient-ce trois poissances. Et encore soient-eles ens ès gens, selonc lor substance sevrées, se ne puet li ame œvres ouvrer hors du

cors. Ces deus, c'est li virissans et li sentans, vont à nient avec le cors, et selonc substance et œvre ; mais li entendemens encore le cors corrompu remaint, car il est nient morteus. Li ame raisonnable a aucunes communes poissances avec les bestes, si con le sensualitet, les sens particulers, le sens commun, ymagination, extimation, mémoire : aucunes a li hons, nient communes, si con raison, entendement et voloir. Aucunes aussi [1] adont avec autres choses se melle, si come est li virtus naturele, li vivans et li bestiaus. Et par che ke dit est, poons veïr ke l'ame raisonable a toutes les poissances del ame virissant et de la sentant; ne mie selonc ce k'ele est raisonnable ; car selonc ce ele ajouste entendement et volenté. Et c'est ce c'on dist ke les gens de toutes créatures ont aucune chose ; car les gens ont estre commun avec les pierres, vivre ou vie avec les arbres, sentir avec les bestes, entendre avec les angeles. Tout çou k'à vertut u volenté apertient, ke nature desoustraine a, li soveraine l'a et plus parfaitement; et çou ke li desoustraine puet, et li deseuraine et plus parfaitement. Dont il sanle ke les virtus, selonc lesqueles les gens ont as biestes sanlance et compaignie, ne soient mie d'une espesse ens ès gens et ens ès bestes mues. Quatre différences prendons en la vertu entendable : l'une si est prise selonc la différence de nature, et ensi est devisés li entendemens en l'ovrant et ou soufrant u passible ; la seconde, selonc la diversité des choses ki muevent : et ensi est-il devisé ou spéculatif et pratik u ovrant ; la tierce, selonc le diversitet de la dignité, et ensi est-il deviset selonc raison souvraine et desoustraine ; la quarte, est prise selonc ce ke

[1] Var : *A avec autres choses mellées;* cette variante est postérieure à l'écriture première du man. Croy.

li entendemens est comparés à fait u œvre présente, et ensi est-il deviset en habit et fait présent. En fait présent, dist-on, quant il se convertist à la chose entendable, et il l'entent en fait présent. En habit, dist-on, quant en fait présent il n'entent mie, mès entendre puet quant il vieut. Or, devons savoir ke li entendement proprement si est des choses universeles; et se les particulères entent, si es-se selonc ce ke cele cose singulère est desous l'universele contenue, u selonc che ke cele sanlance de le chose singulere est si con universele. Or, devons savoir ke li entendemens ouvrans, estrait les espesses u ymages ki sunt en la fantasie, et les dénue des conditions matérieles ; si ke sens eles les ymages u les espesses entent et par sen illuminement universeles les fait et les met en l'entendement passible u souffrant. Car tout ausi k'au veïr corporel est nécessaire lumière, ki estrait de cors colorés les ententions et sanlances de couleurs, et les met en l'air, ne mie selonc lor essence, mais selonc lor sanlances ; ensi li entendemens ouvrans, ki lumière est del ame, met les espesses et les ymages estraites de le fantasie, en l'entendement possible, ne mie selonc ce k'eles sunt, mais selonc lor ententions. L'entendement possible dist-on celui ki, ces ententions ensi par l'entendement ouvrant estraites, rechevoir puet, ne encor ne les a rechiutes ; et en exemple met-on une taule nue, en lequele riens n'a point; et si i puet-on poindre çou c'on vieut; quant li entendemens possibles a rechiut ces espesses, s'est-il entendemens en abit, et quant il les rechoit, s'est-il en fait présent. Et comment ces espesses demeurent ne comment par réminiscence u resovenance on revient sour eles, a estet dit là ù on parla de mémore et de réminiscence. Savoir devons ke li entendemens ne se puet en fait présent k'à une seule chose, u selonc ce k'ele est une, con-

vertir ne entendre; dont il apert ke s'on œvre deus œvres, ki sanlancent estre d'entendement en un tens, li uns sanplus iert d'entendement, et li autres de mémoire; ensi ke s'aukuns entent ce c'on li dist, entrues k'il dist ses heures, li premiers est d'entendement, li secons de mémore. Chil entendement, c'est li ouvrans et li passibles u soufrans, ont différence; ensi con lumière et ce k'est enluminé; et ensi con che k'est parfait et che ke parfait puet estre; et ensi con ce ki tout puet faire, si con li ouvrans, et che ki tot puet soufrir, si con li soufrans u passible [1].

CHAPITRE XVI.

Cis capitles détermine del entendement spéculatif et pratik.

Or s'ensiut à parler del entendement spéculatif et pratik, c'est ouvrans; et ont cil différence; car li spéculatif si connoist voir selonc raison de voir et li pratikes connoist voir, selonc le raison de bien. Encor ont-il différence ; car li fins del spéculatif est voirs et li fins de pratik est œvre, et ossi par l'espéculatif droiturièrement entendons, par le pratike droiturièrement ouvrons. Raisons est dite li entendemens, quant il juge aucune chose à estre bonne u malvaise et là demeure; dont est-ele apelée pensans, et se ele va outre et juge par coi c'est bon à faire, si est-el movans; s'ele passe encore plus avant et ne juge mie sans plus ke çou est

[1] Pour ce chapitre et le suivant, cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, Ire p., qq. LXXV, LXXIX, art. 11, et LXXXIV, art. 3, 4.

bon c'on le face, mais ce désire, ensi es-se voloirs delivres, quant li entendemens a aucune chose comprise si con bonnes, dont vient volentés ki est une meisme substance avec l'entendement, encore soient-ce diverses poissances ki commande as vertus, ki sont conjointes as estrumens, ensi k'à le veüwe de veïr, al oiie d'oiir, et ensi des autres. Mais sur virtu virissant n'a-ele nul commandement, car ele œvre par nature. Volentés est devisée en volenté naturele et volenté par délibération. Ceste naturele est tele ke tousjours tent ès choses divines et sovraines, tousjours movans à bien par nature et fuïant le mal; et selonc cesti n'est point d'erreurs, ne ne pèche-on point; si ke toutes gens désirent Dieu et estre conjoint à lui. Volentés delivrée u par délibération, par raison est adrechie; ensi que se bon est che faire u non. Volentés proprement est ens ès choses ki ont raison, largement à prendre; ens ès bestes, nient proprement, mais par sanlant; ens ès gens, proprement es-se volentés; en ès bestes désirs; ens ès choses virissans es-se proprement appétis. Entre les poissances, volentés par délibération si est plus delivrée et plus franke; car les virtus virissans et santans par les muances des estrumens ens ès quès et par lesqués eles œvrent, sunt muées. Ele est nient constrainte par le chose qui le muet, c'est biens; se ce n'est li biens sovrains, si con Dieus u boneurtés, si com est li entendemens par voir, et li raison si est : car desous le primerain bien, c'est Dieus, n'est nule chose, tant soit bonne, ki n'ait en li aucune défaillance, en aucune manière; dont eles défaillent d'iestre très-bonnes; mais bien sunt aucunes choses si vraies, ke riens n'ont de défaute de voir, ensi come en ceste parole : « Ke cascuns tous est plus grans ke se partie. » Et à cel voir est constrains li entendemens de assentir; mais li volentés à nul bien créet n'est

constrainte de assentir, pour çou que toute chose créé a défaute : car souvrainement n'est mie bonne et défaute de bien si sanle en aucune manière maus. Dont on puet avoir de ces choses diverses connissances et selonc ce à eles divers voloirs. Savoir ausi devons k'en autre manière connoist Diex, et en autre manière li angele, et en autre les gens. Dieux connoist les choses par lui-meismes, en lui connissant; li angeles connoissent les choses par les espesses u les ymages, ki sont avec aus créées; lesquès sont les sanlances des choses : mais li entendemens des gens connoist les choses par les espesses estraites des particulères choses u singulères, conneütes par les premiers sens.

LI SECONS LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Ci revient-on au propos des virtus moraus [1].

Or, revenons à no propos et de ces virtus, dont en général parlet avons, prendons tant k'à no propos or en affiert. Premiers, si disons k'une vertus est ès gens, ki est simplement nient raisonable, si con li vertus selonc lequele les gens ont sanlance as choses ki ont vie et vertu de croistre et d'engrangier, si con bestes et arbres, et as choses ki ont vertu de sentir ; et cestes vertus sunt dites virissans u végétatives, et sensitives, et nient raisonables ; et selonc ceste n'ont point les gens de différence as mues bestes, pour çou k'ele n'est mie née à obéir à raison ne n'obéissent. Une autre est simplement raisonable et c'est li entende-

[1] Cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, 1e s., 2e p., qq. LI, LXV, LXVI, LXVIII, LXXIII ; 2e s., 2e p., qq. CXXIX, CXXXIV, CLII, CLXXI et 3e p. q. LXXXV.

mens de raison, ki en li a raison et entendement de raison. Une autre virtus est, ki mie n'est raisonable simplement, mais raisonable est par participation, c'est-à-dire k'ele est en aucune manière à raison parçonnière; pour ce k'ele est née à obéir à celi ki simplement est raisonable; et ceste virtus est apelée appétis sensibles, obéissables à raison, c'est k'il puet et doit obéir al entendement et à raison. Et ceste vertus n'est en nule chose fors ens ès gens; et selonc tele vertu nos avons différence as mues bestes cui appétit sensibles ne sunt mie ordené de raison, ne à ce ne sunt able ne net. Et selonc l'entendement nous sommes sanlans as angeles, et al ymage Diu et à sanlance. Et selonc le vertu raisonable simplement sunt diverses manières de vertut particulères, si con sapience, entendemens des primerains principes et prudence; selonc le vertu ki n'est mie raisonable simplement, mais par ce k'ele est parchonière, pour ce k'ele est née à obéir à raison; lequele raison déprie à çou k'ele obéisse à li; laquele se a par sanlant al entendement, ensi con li enfes a à son père, k'il quant petis est, ne raison ni connissance n'est encore en lui plainement, obéist as commandemens son père, et faire le doit et aucune fie non. Selonc ceste vertu est li moraus virtus, selonc lequele les gens sunt blasmet u loet et tenut pour bon u pour malvais, ensi con est largece, atemprance, justice. Car quant nos parlons de meurs et de ces vertus, nous loons les gens pour çou k'il sunt juste, u large u il ont autres virtus, lesqueles sunt selonc cele partie del ame ki à raison est obéissans.

CHAPITRE II.

Cis capitles devise les vertus moraus entre celes ki sunt en l'entendement [1].

Dit ke les vertus propres des gens sunt en deus manières, l'une ki est del entendement ki raison a en li et l'entent, le plus sovent cele vertus a engrangement et naissence par doctrine et par aprésure; l'autre, ki est selonc l'appétit sensible obéissant à raison, laquele moraus est apelée, est faite par meurs et par usage. Et ceste virtus est apelée virtus moraus, pour ce k'ele est pau sovent ens ès gens, de ci adont k'il sont meur et vielh; et pour ce ausi comme uns fruis vient à perfection, premiers li arbres prent s'umeur de le tiere, et puis giete un bouton, et puis fleur, et après se forme en fruit, et puis meurist, et ensi li uns croist après l'autre, tant ke il vient à droite perfection; ensi ceste virtus, l'une œvre ouvrée après l'autre, tant croist k'ele vient à meurison et meurist, et est faite parfaite; et par ce ausi k'en ceste virtu covient demorance u demorer longuement, ains c'on l'ait, si est-ele dite moraus, pour le demorer c'on i fait. Et par ce apert ke ceste moraus virtus n'est mie en nous par nature, car nule chose acoustumance n'a encontre se viertu et s'œvre naturele; ensi comme une piere ki doit descendre, jamais n'acoustumeroit de monter en haut, ne ki cent mile fois le meteroit deseure; ne li feus ausi bas; ne nule cose ausi cui nature est ennée

[1] Ce chapitre est la traduction d'Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, I.

n'acoustume sen contraire. Mais par acoustumance nos nous poons metre de bien en mal, de loenge en blasme; dont il apert ke ces vertus ne sont mie en nous par nature. Et ne mie sans nature sunt, car il nous est ennet, eles à rechevoir; lesqueles sunt parfaites par acoustumance. Après tout ce ke nos avons de nature, premiers nos avons poissance d'ouvrer et après les œvres; mais ensi n'est-il mie ens ès vertus. Car premiers nous faisons les œvres par lesqueles nous aquérons pooir de virtueusement ouvrer par vertut; si ke par che ke nous sovent véons, nous n'avons mie pooir de veïr, mais par che ke nous avons pooir de veïr, nous véons sovent. Et se nous point ne veïemes, s'ariens-nous le pooir, si come en dormant; en manière contraire s'a-il ens vertus. Par œvre de fèvre faire, nous devenons fèvre, et par œvres de largece, nous devenons large; et d'atemprance atempret; et quant large sommes adont poons mieus les œvres faire de largece; et ensi des autres virtus. Et ce nous moustrent bien li bon gouverneur des cités ki usent et acoustument les citains ens ès bonnes œvres à lor pooir, pour ce k'il soient vertueus; et dont apert ke vertus n'est mie en nous par nature. Nous disons ausi ke de ces choses et par ces choses, par lesqueles vertus et ars sunt faites, eles sunt lor contraires corrompues. Car par vieler, nous devenons bon vieleur u malvais; par carpenter nous devenons bon carpentier u malvais; par bien carpenter nous devenons bon carpentier, et par mal, malvais. Et s'il ensi n'estoit, nous n'ariemes ke faire d'aprendre. Mais cascuns seroit u bons u malvais : ensi s'a-il ens ès vertus. Car faisant ce k'il affiert à la compaignie et as estre des gens, li uns sunt dit juste et li autre nient juste; et en ovrant ens ès choses périlleuses, cil ki acoustumet sunt de cremir, sunt tenut pour couart, et li autre acoustumet sunt

d'avoir fiance, sunt tenut pour hardit. Dont selonc ce apert, ke ces vertus ne sont mie en nous par nature, mès plus par acoustumances d'œvres. Dont il n'a mie petit de différence comment les gens sunt acoustumet et li enfant très lor jouenece. Ains affiert mout à garder as qués œvres on les met, et on lor lait faire. Car ce ke nouviaus mortiers sent, saveure-il volentiers quant il est vieus.

CHAPITRE III.

En cest capitle est mise une divisions por enquerre quel chose est virtus.

Après ce ke dit est, affiert à enquerre ke c'est virtus ? Pour ce ke les choses ki sont faites en l'ame en trois manières sunt, c'est passions, poissances et habis, et puiske virtus est œvre d'ame, il covient ke ce soit l'un des trois. Passions est auques à dire souffrance, si con covoitise de délis, ire, cremeurs, fols hardemens, envie, joie, amours, désiriers, et communément tout ce à quoi délis u tristece corporele s'ensiut. Et des passions sont deus manières, selonc les deus virtus u poissances ens èsqueles eles sunt. Car les unes sunt en le poissance désirant, et les autres en le courechant. Et à connoistre lesqueles passions sunt en le poissance concupiscible u désirant, et queles en le courchant, covient savoir quès choses sunt ces deus choses mouvans; si devons savoir ke ce ki muet le concupiscible u le désirant est biens u maus sensibles simplement pris ; liqués est délitables u tristables; et pour ce k'il covient ke

li ame aucune fie suefre grieté u bataille, en aquérant aucun tel bien u en fuïant aucun tel mal, en tant k'en aucune manière est eslevés deseure le force et le pooir de le vertu et poissance bestial, pour çou, cis biens et cis maus, en tant k'il a manière et raison de chose grevaule et forte, est mouvans le poissance courechant ensi que victore. Quelconques dont passions regardent le bien et le mal simplement, apertienent à le concupiscible u désirant; ensi con joie, tristece, amour, haine et teus choses. Et quelconques passions regardent bien et mal selonc raison et regart de chose greveuse, en tant c'on le puet avoir u fuir, avec aucune force et aucune difficultet, apertient à la poissance courchant, ensi con hardemens, cremeurs, espoirs et désespoirs, et si faites choses [1]. Et la première passion de concupiscence, si est amours; si con dit est, biens et maus sont movant le concupiscence; or, est naturelment biens premiers ke maus. Car maus, si est privance de bien et le prive. Dont toutes les passions ki de bien sont meütes, sont premières ke celes ki le sunt par mal. Car, par ce c'on quiert le bien, si fuit-on le mal ki contraires li est, liqués biens est si con fins; lequele fins est premiers en l'entencion, encore soit-ele derraine en l'œvre. Or puet-on entendre l'ordene des passions concupiscibles u selonc l'entention c'on a as choses, u selonc ce c'on les consieut et atteint. Se nous le prenons selonc ce c'on les consieut, ensi est premiers, che que premiers est fait, en ce k'il tent à aucune fin. Chose conneüte, si est que tout ce ki tent à aucune fin, premiers a habilité et proportion à cele fin. Nule cose ki tent en le fin, à laquele ele n'a proportion u sanlance; mais à che ki à li a sanlance et puis se muet à le fin, et puis en

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1° s., 1° p., q. xxiii, art. 1.

le fin attainte, se repose. Or est li habilités et li proportions del appétit au bien, amours. Laquele amours n'est autre chose que li plaisance de ce bien ; et movemens au bien est désirs u concupiscence ; et li repos ou bien est joie u délis ; et selonc cest regart, amours si est premiers ke désirs, et désirs premiers de délit. Mais selonc l'ordene del entention est-il en contraire manière. Car li délis c'on entent à avoir est cause dou désirier et del amor. Car délis est usages dou bien c'on entent à avoir ; liqués usages est si con fins, ensi con li biens meismes. Si poons veïr ke li movemens del appétit, si est à manière de cercle ; car li chose appelable u désirable muet l'appétit en li faisant u metant en aucune manière, en l'entention del appétit ; et li appétis tent en la chose désirable, pour li avoir et attaindre, par coi en la chose désirée soit li fins dou movement, ki dou movemens fu li commencemens. Si ke nous poons veïr d'aucun bien, soit bien simplement u apparans, il muet l'appétit et le désirier en tant qui se fait, et met et mêle ou désirier, si con chose ki puet u doit estre désirée, et est au désirant covignables ; et li désirs à ce avoir se muet, et en l'atainte de ce bien se repose, si comme en le fin et en l'acomplissement dou movement, de quel acomplissement joie u délis vient [1]. Et ces choses sont dites passions u soufrances, pour ce que quant on sent ces délis u ces tristeces, et on les vieut débouter, et metre ensus de lui, on suefre grans pointures et grans assaus : u passions si est en une manière de soufrance, ke cis a en qui ele est, si ke cis soit si con par force trais à ce ki est tele passions en li ouvrans ; si c'on dist ke délis fait passions, si ke ce k'aussi, con par force, à li atrait les corages. Et passion prendons en plui-

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1 s., 2 p., q. xxvi, art. 2.

seurs manières u soufrance; l'une selonc ce ke nous disons toute chose ki rechoit soufrir, ensi ke se nous diriens soufrir l'air quant il rechoit lumière; en autre manière dist-on soufrir, quant on rechoit aucune chose et on met autre fuers : et ce puet estre en deus manières; car aucune fie oste-on ce ke n'est mie covignable à la chose; si que quant aucuns garist, on dist k'il suefre, car il rechoit santé, maladie ostée. En autre manière, quant li contraire de cesti est faite, si que quant aucuns rechoit maladie, santé est hors boutée. Et selonc le première manière de ces trois, prendons nous ci passion u soufrance, selonc ce ke li sens u li entendemens rechoivent aucunes coses asqueles il soient aussi con trait. Mais selonc le seconde manière est plus proprement et plus vraiement prise passion, quant muance de cors ou souffrance est faite [1]. Et pour çou k'amours est une muance del appétit à la chose appetée u désirée, si est amours passions. Poissance dist-on che selonc quoi on est soufrant ces choses, si ke la poissance selonc lequele on se puet courechier et cremir et haïr et tés autres choses sanlans faire. Habis si est-se selonc lequel cis ki l'a est tenus pour bon u por malvais : li habis, c'est-à-dire li manière et li habilités ki est aquis par souvent œvrer, par lequel les gens ont manière apareillie d'ensi ouvrer. Ensi communs larges par l'habit de largece a manière de doner quant il doit et ce qu'il doit, selonc le vertu de largece, aussi k'il li fust enné de nature, ce à faire qu'il a aquis par souvent avoir fait ces œvres [2].

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1e s., 2e p., q. xxii, art. 1.

[2] *Id.*, *ibid.*, q. xlix.

CHAPITRE IV.

En cest capitle est provet ke virtus ne soit mie une passions ne poissance, mais habis.

Ke passions n'est mie virtus moraus ne malisses apert. Nous somes tenu pour bon u pour malvais, et loet u blamet, selonc les virtus et les malisses, non selonc passion. Et comment passions puet estre bone u malvaise de malvaisté moral, et comment non, poons ensi entendre. Car passion puet-on en deus manières regarder, u selonc ce k'ele apertient à nature et est naturele : et ensi biens et maus moraus n'apertient point à passion; u on puet regarder passion pour itant ke ele apertient as meurs, en tant ke ele a un pou de volenté et de jugement de raison, et est à elles parchonnière; et ensi biens et maus puent à passion apiertenir, selonc ce ke on le prent por movant u faisant le passion, selonc aucune chose ki de li meismes est covignable à raison, u descordans de raison, si come il apert de vergoigne, ki est cremeurs de chose vilaine, et d'envie, ki est tristece dou bien d'autrui; et ensi poons veïr comment nous poons dire les passions bonnes u malvaises et comment non [1]. Et ensi ke dit est par deseure, soit li appétis natureus u sensibles ou raisonables, ce dist-on amour, ki est commencemens dou movement tendant en la fin amée. En l'appétit naturel li commencemens de ce movement est li sanlance naturele en plaisance de ce ki appète à ce à quoi il tent, laquele on dist amour naturele, ensi con la plaisance u naturele sanlance; ke legière chose a d'estre en

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1e s., 2e p., q. XXIV, art. 4.

haut par le legierté ki en li est, ki à tel lieu, si come au sien, tent, pour ce que plus parfaitement i est sanée, puet estre dite amour naturele. Et la plaisance del appétit sensible u del entendable, ki est volentés au bien simplement et absoluement, est dis amours sensible, entendable u raisonable. Dont li sensible puet estre raportée as amours délitable et proufitable, desqueles deseure avons parlé, et li entendable ou li raisonable, al honeste; et de ces deus li sensible est en l'appétit sensible et apertient à concupiscence, et li amours raisonnable en l'appétit entendable u désirable u raisonable. Et plus proprement li amour sensible, ki est selonc concupiscence, est dite passions ke l'autre. Car plus est faite muance de cors selonc celi, et largement à prendre le non de passion, poons-nous dire passion l'amor ki est selonc l'appétit raisonaule et volenté. Nous aussi ne cremons mie par no volenté ne no courrechons, ke nous faisons par passion; dont passions est souvent contre le volenté; mais vertus est par élection u nient sans élection, c'est-à-dire par çou c'on eslist tele œvre à faire. Plus nous sommes meüt par les passions, si con par ire, par luxure; mais selonc les vertus nous ne sommes pas meüt; mais nous somes disposet à ce, en aucune manière, faire [1]. Et savoir aussi devons ke la première passions de la poissance courrechant, est espérance; car, si con dit est, la poissance courrechans si est meüte par bien ou mal, selonc ce k'il ont raison et manière, de chose greveuse et forte; et se li biens est présens, dont en vient joie; et s'il est absens et on le quide ataindre, si en naist espoirs. Car espérance n'est autre chose que quidance d'aucun bien greveus absent attaindre. Et despérance est departement de

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1e s., 2e p., q. xxv, art. 1, 2.

bien; car par ce ke je ne quide k'aucun bien je puisse attaindre, je me despoire : dont désespoirs n'est mie movemens à bien simplement, mais à bien selonc partie et par aventure. Ne ne parlons mie de despérance, selonc ce c'on le prent, pour estre hors dou sens. Et de ces deus, despérance et désespérance, naissent cremeurs et hardemens. Car hardemens ensiut l'espérance de vaincre et désespoir de vaincre ensiut cremeurs. Car pour ce crient-on c'on ne quide mie c'on puist les maus vaincre : et à ire s'ensiut hardemens. Car ire si désire et quiert vengance. Or ne se courece nus vengance quérant, ki venger n'ose, et oser tient-on à hardement, pour çou ke li hardis ose. Et se savoir volons l'ordene de lor génération, premiers si nos vienent devant, amours et haine; après poursieute, ki est si con désirs, et fuirs, et puis délectations u tristece. Et ces six apertienent à la vertu désirant. Et puis espérance et désespérance; puis hardemens et cremeurs et dont ire; et cestes apertienent à la vertu courechant; et joie et tristeche, lesqueles ensivent à toutes les passions, car toutes font joie u tristece; et ceste apertienent à la vertu désirant u concupiscible. Ne proprement joie et tristeces ne sunt mie passions, car eles sunt termes de passions; si ke toutes les passions ensivent. Et toutes les passions si sunt prises en tant k'eles dient u senefient aucun movement[1]. Espérance ausi et désespérance si pueent estre ès bestes mues, et ce poons perchevoir par lor œuvres et lor movement de dehors. Car nos véons se uns chiens voit un lièvre, u uns esperviers une aloe, ki trop lonc lor soient, il ne se moveront mie à eus, si ke cil ki mie n'ont espérance k'il les puissent ataindre; mais se près sunt, si se moveront, si k'à ce qu'il

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1 s., 2 p., q. xxv, art. 3.

quident k'il puissent aquerre. Et selonc ce ke deseure a esté dit, ensi con li appétis de nature entendable, liqués est dite volentés, ensieut le comprendement del entendement ki conjoins li est, ensi la nature des mues bestes ensieut le comprendement d'entendement desevret, ki est le nature governans. Dont selonc ce ke nous disons est l'entendable nature, espérance, quidance d'aucun bien greveus absent ataindre; ensi disons espérance ens ès bestes, pour le raison del entendement, ki la nature et les bestes est governans, ki l'appétit des bestes muet à aucun bien ataindre; lequel il est connissans ke les bestes en aucune manière avoir poroient [1]. Poissance ausi n'est mie pour ces choses ki dites sunt vertus; on ne nos tient mie por bons u pour malvais, ne ne som mie blasmet u loet pour ce ke nous poons faire bien u mal choses loables u blasmables, encor soïons-nous poissant par nature; mais bon u malvais nous ne devenons mie par nature, si con dit est. Puis dont ke les choses ki sunt faites en l'ame sunt u passions, u poissance, u habis, et vertus ne est nule des deus premières nommées, il covient dont ke ce soit habis. Or avons dont l'une des parties ke vertus est, car vertus est habis [2].

CHAPITRE V.

Cis capitles devise qués habis virtus est?

Il ne covient mie sans plus dire ke viertus soit habis, ki savoir vieut ke c'est vertus; ains covient savoir qués cis

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1 s., 2 p., q. xl, art. 3.

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, vi, 5, 6.

habis est. Car con toute vertus kiconques bien l'a, parface celui en qui ele est, et li œvre le face bon, ensi con li vertus del œil parfait l'œil et li bon œvre le fait bon; car con li œils soit parfais par sa vertut, par sa bone œvre, ki de se boine vertut li vient, somes-nous dit bien véant. Et uns chevaus aussi, encore ait-il vertut, par lequele il est chevaus, ne le tient mie à bon, s'il ne fait bien les œvres ki apertienent à se bontet, aussi con s'il enlaisse bien, u keure bien, u amble bien, u porte bien, u ne soit mie estaieus; par lesqués choses il est loés. Se dont il s'a ensi en toutes autres choses, li vertus del omme sera dont uns abis, par lequel il sera bons et douquel se bone œvre le rendra bon. Et comment ce puet estre porommes savoir, se regarder volons ke toutes choses sunt nées à estre corrompues par défaute et par excel, ki sont de trop et de pau, ensi come nos véons en hardement et en santet : car li trop mangiers empêche le santet et li poi puet le cors destruire : et li trop hardis, ki à toutes choses périlleuses se met sans raison, fait fol hardement, et li pau couardie. Mais les choses ki sont à mesure et selonc le moiien, font et engrangent et sauvent les choses ; et en autre vertu moustrer le puet ; car ki tous ses délis veut poursivir, et nul n'en vieut laissier, cis est dis nient temprés ; et ki nul n'en poursiut, cis est aigres et nient sensibles. Dont il apert k'atemprance est, par trop u par poi ensivre les délis, corrompue et par le moiien sauvée [1]. Et ensi comme il est en ces œvres, par lesqueles vertus est engenrée ; ensi qui se force de cors est par mout boire et par mout mangier et grant labeurs soufrir, et quant fors sera et ces choses mieus fera, ensi est-il

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, ii, 7.

ens ès vertus moraus [1]. Car par ce ke nous nous departons des délis, nous devenons atempret. Ensi quant atempré sommes, et mieus poons ces délis fuir. Et pour ce ke nous somes acoustumet de soufrir et de despire périus, nous devenons hardi, et quant hardi somes, et mieus poons ces choses despire [2]. Dont il apert k'à vertu à aquerre, il covient querre et eslire le moiien ens ès œvres. Et comme il soient doi moiien, si con deus entre un et trois, et uns autres moiiens est selonc nous et no regart. Ensi que se mangier une fève fust pau, et trois fuissent trop, deus par aventure, selonc no regart et celui c'on le donroit, poroient estre trop u poi, selonc le nature de celui qui on le donroit. Et pour ce élections du moyens des choses doit estre prise selonc le regart à nous, et ne mie de le chose en li. Dont il apert, k'en toutes œvres et passions il a defaute u trop, lesqueles sont blasmés, ensi con cremeurs et fols hardemens, ire et fuirs, désirs, courechiers, pardonners, déliters, avoir tristeces. En toutes ces choses puet-on faire che c'on ne doit, ne quant on doit, ne ù, ne à qui, ne ensi c'on doit. Et ces condicions covient garder, ki vertueusement vieut œvrer [3]. Et sovrainement doit-on garder ke li ententions del ovrant soit pour bone fin aquerre; car se li œvre en li estoit bonne et li entencions fust malvaise, li œvre ne seroit mie vertueuse, pour le raison de le maise fin. Car toute œvre est dite bone u malvaise, pour le fin bonne u malvaise k'ele ataint u ke li ovrant entent; si ke se je donnoie bien, selonc toutes les manières k'il covient en bien donner avoir, mais je le face pour vaine glore : u je sui castes et atem-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, ii, 8.
[2] *Ibid.*, 9.
[3] *Ibid.*, vi, 6-8.

prés en boire et mangier, mais c'est pour çou c'on me tiegne à religieus, et je face justice d'un maufaiteur, mais c'est par cruauté, toutes si faites œvres ne sont mie viertueuses, pour le faute del entention de bonne fin; n'est-ce mie viertus, ne aussi s'aucuns par boine entention aquiert aucune maise fin, u par malvais moiien aquière boine fin; mais ke cele fins soit tele, et cis moiiens aussi, k'il soit tenus de savoir ke ces choses sont malvaises. Ensi ke se je metoie un home à mort pour justice faire, ke je quidasse sans plus malvais, et il ne le fust mie; u si je voloie aquerre deniers, pour faire largece et j'alaisse embler; dont mout font ces conditions à garder. Car par falir en eles, li œvre défaut de viertu; et jà soit-ce chose ke par défaute de ces conditions li œvre défaille de viertu, si est toute voies bone li ocoisons, ki les gens amaine à bien faire [1]. Ki s'esjoïst en malvaisté, il ert destruis, et ki het castoiement de se vie sera amenris [2]. Et li moiiens en ces choses est li mieudres et est loables; et selonc celi est viertus [3]; dont il apert ke vertus est pourgietans et quérans le moiien de deus extrémités [4]. Et ensi apert ke li mal sunt pluiseur et li bien mains. Car par mout de voies, on se depart dou moiien et on ne l'attaint ke par une; et pour çou esse legière chose de péchier, et forte dou moiien ataindre; et toutevoies se parfaitement ne le poons ataindre, se près en somes, un petit fourvoïant, ne seronmes mie trop blasmet [5]. Et ensi poons dire ke viertus est abis ellisans le moiien selonc no regart, ki est entre deus extrémités : et cis moiiens doit estre déterminés par

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2, p. 1re, s., q. xviii, *passim*.

[2] *Eccli.*, xix, 5.

[3] Aristote, *Morale à Nicom.*, II, vi, 12.

[4] *Ibid.*, 13.

[5] *Ibid.*, 14.

raison ; et ceste raison doit estre prise selonc ce ke li sages en jugeroit. Et li moiiens ki est viertus s'a aucune fie selonc une manière d'extrémité, quant il est comparés à un très-grant et excellent bien, ensi con largece et magnificence : les extrémités ausi ne sont mie moiiens, ensi c'on diroit d'un nient atempret, k'uns autres fust plus nient atemprés, et uns autres encore plus ; et ensi seroit li uns moiiens, si sanleroit viertus [1]. Car il sont aucun abit et œvres, lesqueles tantost ke nommées sunt, envolepées sunt en malisce, ensi con joie de mal, envie, omecide, larrecins. Toutes ces choses et sanlans à ceste sunt selonc elles et ce k'eles sunt, malvaises ne n'i a point de moiien ki face à loer [2]. Car ensi iroit-on de ce trop en un autre, et de celi à autre, et ensi sans fin ; et nient plus k'en atemprance et justice, il n'a défaute ne sourhabondance ; ensi n'a-il en ces visces, par coi il i ait moiien ki face à loer ; ains sont selonc ce k'il sunt malvais et font à blasmer [3].

CHAPITRE VI.

Cis capitles devise les signes et les condicions des œvres virtueuses.

Dit ke c'est virtus selonc lequele cis ki l'a est loés et pour bons tenus, à dire affiert des condicions ki l'ensivent et ki

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, vi, 15-17.
[2] *Ibid.*, 18.
[3] *Ibid.*, 19-20.

le démoustrent. Premiers disons que délit et tristeces sourvenant as œvres et as habis sunt moustrant de le vertu. Car cis [1] ki se départ des délis corporeus, selonc ce qu'il doit, et en che s'esjoïst, il est atemprés, et ki i a tristece nient temprés. Et ki soustient périls si con il doit et en ce s'esjoïst, u est sans tristece, il est hardis; et cis ki a tristece, couars : par quoi il apert ke selonc délis et tristece est le plus vertus moraus [2]; ne mie ke délis et tristece soient li propre matère, selonc lequele vertus est, mais cascune a se propre matère, selonc lequele ele est; ensi con justice, ki est selonc les œvres ki sunt faites à autrui, largece selonc doner et retenir; mais pour çou k'en cascune vertu moral on requiert c'on se délite et ait tristece ens ès choses k'il covient, et quant, et tant, et selonc ce k'il covient, si dist-on que li virtus moraus est selonc délit et tristece. Car li ententions de cascune vertu, si est ke cascuns se maintiègne droiturièrement et selonc raison, en délis et tristece. Et nous véons que pour délit avoir, souvent nos faisons mal, et pour tristece eskiver, nous nous partons de bones œvres; ensi con nos véons de jouenenciaus ki les délis poursivent et fuient tristece; pour laquel chose droite raisons aprent à esjoïr et tristece avoir ens ès choses, si c'on doit. Et ke vertus soit selonc délit et tristece apert. Car vertus si est selonc œvres et passions; mais cascune œvre u passions ensiut délis u tristece, dont il apert ke vertus est selonc délis u tristece. Et ce moustrent bien les paines ki sont assises par les gouverneurs des signeries; dont il voelent ke li sougiet se metent as bones œvres faire et à

[1] Var : *Ki se délite en chose délitable, selonc chu k'il doit, et ki se depart,* etc. (ms. Croy.) Variante ajoutée en marge.

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, iii, 1.

maises fuir, por le doutance de la paine, ki tristece engenre [1]; et selonc ce que dit est par deseure, selonc les habis del ame, nous somes tenu pour bon u pour mauvais; et selonc ce c'on s'a en tés habis très-bien u très-malvaisement, nous somes très-bon u très-malvés, et nous somes loet u blasmet, selonc délis u tristeces à poursivir u fuir; selonc délis u tristeces seront dont les vertus. Car comme il soient trois choses élisables, biens, proufis et délis, et trois à ces contraires c'on doit fuir, maus, nuisable, tristable, maiement délis est élisables. Car cis est tous communs à nous et as bestes; et si est ausi biens et profis délitables. Et délis s'est avec nous nourris très l'enfance, par coi fort est d'à li contrester. Et si rivelons nos œvres, l'une plus l'autre mains, selonc délit et tristece; par quoi il sanle ke tout no affaire, et des œvres de vertut et de governeurs, soient selonc délit et tristeces; et ki bien de ceste use, si est tenus pour bons, et ki mal pour malvais. Et ensi apert ke les œvres de viertu sont selonc délit et tristece, et ke les choses par coi ele est faite et engrangie, sont sanlans as choses par lesqueles ele est corrompue, faites en contraire manière; et ke ces choses sunt unes, par lesqueles virtus est engenrée et k'ele œvre quant ele est parfaite [2]. Et savoir devons ke virtus moraus, si est entour les passions, si k'entour se propre matère, c'est-à-dire ke le moiien à tenir et selonc droite raison ouvrer ens ès choses dont les passions vienent, fait vertu moral, si con le moiien tenir en tristece, délis, désirs, ire, cremeur et tex choses; dont se nous prendons passions pour quelconques affections nient ordenées, raison et le moiien passant, ensi est chose mani-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, iii, 1-5.
[2] *Ibid.*, I, iv, 7-11.

feste, ke parfaite vertus est sans passion; mais se nous passion prendons par tout les movemens del appétit sensitif, ensi ne pueent estre les vertus moraus sans passion. Et pueent estre aucun movemement tel ou viertueus; si ke s'aucuns movemens soudains, dont aucune passions vient, li sourvient ki point ne le tourble, ne à lui ne s'asent, mais selonc raison l'ordenne; si ke s'aucuns à avoir paour u tristece u délit, est en aucune manière meüs et ce movement selonc raison ordenne et governe [1]. Et jà soit ce chose ke selonc ceste manière on puist dire ke toutes vertus moraus est selonc passion, toutes voies proprement sunt aucunes selonc passions et aucunes selonc œvres; car li virtus moraus parfait la partie del ame appétitive en li ordenant en bien raisonable. Or est biens raisonables çou ki est moiiennet et ordenet selonc raison; dont selonc tout çou ki puet estre ordenet u moiienet selonc raison, puet estre selonc ces vertus moraus. Et ordonne raisons ne mie seulement les passions del appétit sensible, mais aussi les œvres del appétit raisonable; liqués appétis est dis volentés. Dont aucunes vertus sunt selonc passions, si con force, atemprance et teles; et aucune est selonc œvre, si con justice, par les œvres de lequele la volenté est apploiie à son propre fait, si come à voloir justement ovrer; liqués n'est mie passions. Et puisk'à œvre de justice ensiut joie, méement en le volenté, et se ceste joie est mutepliie et engrangie par le perfection de justice, redondance ert fait de ceste joie, jusques al appétit sensible, selonc ce ke deseure est dit, que li viertus desoustraine consiut u ataint le movement de la soveraine : et ensi par ceste manière de

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, v, 1-6, et *Mor. à Eudème*, II, iii, 3.

redondance, ke plus sera tele virtus parfaite, tant engenra ele plus passions; et selonc ce porroit-on dire ke justice n'est mie sans passion [1]. Et ne mie pour ce c'on fait œvres bonnes, ki sanlent vertueuses, on est vertueus, ensi c'on est carpentier pour œvre faire de carpentage, et machons pour machoner; ains covient c'on les face viertueusement, ensi ke cis ki fait une œvre juste, il n'est mie justes, s'il ne le fait justement; et ki done il n'est mie larges, s'il ne done largement; ains covient tes conditions ançois ke li œvre soit viertueuse, c'on sache c'on face, et c'on ellise l'œvrę à faire, pour l'uevre meismes, et c'on le face fermement et sans movoir [2]. Et ensi apert k'à estre bon, covient autre chose ke bien savoir œvrer, si con l'ovrer ; car savoir sans ovrer, petit u nient fait les gens viertueus. Mais pour faire œvres justes, nous sommes juste, et par larges et atemprées, large et attempret [3]. Mais il sont unes gens ki pau œvrent, et trop dient bien ce c'on doit faire et bien le sevent par raison; et jà riens n'en feront. Et cist-ci resamblent les malades ki demandent as fisiciens ce ke bon lor est, et trop bien les entendent et volentiers; et jà riens ne feront; et nient plus ke cil ne pueent estre dou cors ensi garit, ne chil del ame [4].

[1] Aristote, *Mor. à Eudème*, II, ix, 28-31.
[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, iv, 4.
[3] *Ibid.*, 5.
[4] *Ibid.*, 6.

CHAPITRE VII.

Cis capitles, déclairé le contrariété del unes extrémité al autre et à moiien, ensègne coment on puet avenir à moïen [1].

Et ensi con dit est par devant ke vertus est entre deus extrémités, ki font à blasmer, et cis moiiens à loer, ces trois choses en aucune manière sunt contraires ensamble ; car les deus extrémités sunt contraires, ensi con sourhabondance et défaute, et li moiiens est contraires à ces deus, car selonc le regart à le sourhabondance, est li moïens ensi con défaute, et par le comparison à le défaute, li moïens est sourhabondance. Et ce puet-on moustrer en œvres u en passions. Car li hardis sanle envers le fol hardit, peuïreus, envers le peuïreus fol hardit. Et ensi li atemprés enviers le nient sensible, ki en nule chose ne se délite, est ausi con nient temprés; au nient atempret est li atemprés nient sensibles; li larges à prodigue, c'est au fol large, ki tout donne sans regart, est avers, et al aver est prodigues ; de quoi li avers tient le larghe pour prodigue et li prodighes le tient pour aver. Ces choses ensi contraires les unes as autres, les extrémités sunt le plus contraires ensamble. Car plus long sunt l'une del autre, ensi ke trop et poi sunt plus long ke ce ke ywel est ne soit à tous deus. Et li moïens si a aucune fie sanlance à aucune des extrémités; ensi con très-larges u li prodigues au droit large, et li hardis au fol

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, ix, 1-9.

hardit. Mais entre les deus extrémités n'a point de sanlance, si con dou prodigue, ki donne sans regart, et del aver ki tout retient; et cil ki plus ont de différence et plus loing sunt, et plus sont contraire. Et en aucunes œvres et passions, li moiiens est plus contraires à la sourhabondance, et en une autre li défaute; ensi con hardemens est plus contraires à paour, ki est pau, k'à fol hardement ki est trop; à atemprance est plus contraire nient atemprance, ki est sourhabondans, ke ne soit insensibilités, ki est défaillance; et ce avient pour deus choses : l'une, pour ce ke li moiiens a plus de sanlance al une extrémité k'al autre; et celi à laquele mains a de sanlance, metons pour plus grant contraire ; ensi come avarisse à largece, pour le sanlant plus grant ke largece a au fol large. Une autre manière est prise selonc nous : car li visce et l'extrémité auquel nous sommes plus enclinet de no nature, disons plus contraire au moiien; ensi que nous somes plus meüt à poursivir les délis k'à insensibilité, pour ce sommes-nous plus meüt à nient atemprance k'à atemprance, et pour çou le metons plus contraire, car plus se depart dou moiien. Et pour ce, quant nous volons aucune vertu aquerre, regarder devons à quel visce nous sommes plus enclin et plus mouvans, et ce connisterons par le délit u le tristece ki ce movement ensivra : et dont nos devons traire et enforcier au contraire. Car se nous nous partons de ce visce, si ke nous traions ensi comme en l'autre, nous revenrons au moïen. Ensi ki vieut un cron baston dréchier, il le covient outre le moiien ploiier. Dont se garder nos volons, nous ne devons mie entreprendre, ne recevoir, ne jugier ces délis. Car se nous ne les enprendons, ne ne connissons, il ne nous moveront jà; dont ensi faire devons con li sage de Grèce disoient d'Élaine, pour sa biauté, ke les gens ne fussent souspris : « Fuions-

le, fuions-le ! » Ensi nos devons avoir as délis, par quoi ne soïons souspris par lor connissance, et ensi eaus eskivant, pécherons le mains : mais c'est mout fort à faire. Maiement ens ès choses singulères et particulères. Car garder en quoi on se doit déliter, et quant, et coment, et conbien de tens et ù, n'est mie legière chose à faire. Car aucune fie les défaillans ens ces choses, pour ce ke bien ne poons toutes ces choses aviser, nous loons ; dont nous ne blasmons mie ciaus ki un pau se departent de ce moiien ; mais cil ki trop s'en departent sunt blasmet. Et celui puet-on bien connoistre. Mais conbien il font à blasmer, n'est mie legier à déterminer. Car cis jugemens est selonc œvres singulères, dequeles on fait et puet faire maisement jugement.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles devise ques œvres doient estre dites volentrives et queles non, et queles mellées [1].

Com nous aions dit par deseure, ke vertus est habis élisans le moiien selonc le regart ki est entre deus extrémités par raison, selonc ce ke li sage en jugent, et k'en toutes œvres et passions a extrémités et moiien, dont li un sunt blasmet et li autre loet, et nous pour ces ; et kele connissance des viertus nous aions en aucune manière par le délit u le tristece ki ensivent les habis, dont les œvres de vertu et des visces sont, selonc ce k'on l'a bien u maisement, en

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, i, 1-3.

délis u en tristeces. Il covient puiske viertus est selonc œvres et passions, et ces choses sont faites volentiers u envis, et des bones volentrieus nos sommes loet et des malvaises nient volentrives on ait aucune fie miséricorde, à enquerre de vertu est nécessaire cose de déterminer ke c'est volentés et nient volentés et quel chose est volentrivement faire et quele nient volentrivement. Et c'est utle chose, car selonc ce fait-on les honneurs pour les bonnes œvres, et les paines amenrist-on aussi. Et premiers parlons de nient volentriu, car cesti conneüt, nous porons auques savoir ke c'est volentriu. Nient volentriu puet estre en deus manières, u par çou c'on fait force à le volentet, u par çou k'ele a ignorance, c'est non-sachance de son fait, et de ce k'à faire affiert. Nient volentrieu par force est ce ki fait est par force; liquele est fors de celui cui on fait la violence; si ke cis ne fait de cors ne de volenté à tel fait nule aiwe. Aussi que se uns hom aloit sour un pont iver [1], et li vent le presist et le gietast en l'euue, ceste force seroit hors de celui cui on le feroit : ne à tel fait de cors ne de volenté, il ne feroit aiwe, et tex œvres dist-on nient volentriu simplement.

CHAPITRE IX.

Ci est une questions déterminée, se c'est volentrieu gieter son avoir en mer pour sauver les gens [2].

Mais s'aucuns pour cremeur de plus grans maus u pour

[1] Var : *juwer*. (Ms. Croy.)

[2] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, i, 4-10.

aucun bien face aucune chose, ensi ke se uns miens amis estoit mis en prison et morir le convenroit, se je ne faisoie aucun vilain fait, se je le faisoie, demandé seroit se ce seroit violence u non; ensi k'il avient à ciaus ki en mer vont; liquel pour le sauvement de lor cors gietent lor avoir hors; nus ne le fait volentiers, mais toute voies le fait-on pour le sauvement dou cors et des siens. Kiconques a entendement, à ceste demande si puet-on respondre ke ces œvres sunt mellées de voloir et de nient voloir. Car ki regarde simplement al avoir gieter en la mer, c'est simplement nient volentrieu; car nus à paines n'est si fols ki perdist volentiers le sien. Mais ki regarde à ce ke c'est fait pour eschiver autre mal et est esliut pour le mains mal, si ke ce sanle estre le milleur, che sanle volentrieu. Car li tans se détiermine le fin des œvres, si ke cechi est fait pour le tans, ki sanle plus covignables li faire ke li laissiers. Et aussi en celui ki est commencemens et pooirs de movoir les parties de son cors, en celui est pooirs d'ouvrer et de nient ouvrer. Mais en celui ki giete son avoir en mer est poissances de ses membres movoir u nient movoir. Dont est en lui pooirs d'ouvrer u nient oevrer; et ce tient-on à nient volentriu, quant li cause dou fait est fors de celui ki le fait; et cis ki ce sueffre n'i fait nule aiwe, et quant aiwe fait si est volentriu. Dont ces œvres sont simplement nient volentriuwes, si con pour le gieter hors, et en aucune manière volentrieu, si con pour le sauvement de lor vies. Et plus sanlent volentriu ke non; car ce sunt œvres singulères déterminées par volenté, si ke pour eskieuver ce ke plus doutoit. Et en ces œvres ki ensi sunt mellées, aucune fie est-on loet quant on sueffre u soustient un petit honte u une petite tristece, pour grant bien c'on en atent, et du contraire blasmé. Car trop est laide chose et vilaine, pour pau u pour nul bien à

soustenir u à faire chose vilaine, et si vient de povre corage. Et maiement en aucunes si faites œvres n'apert point loenge, ains i affiert pardons ; quant on tele œvre fait c'on ne doit mies faire ; quant ce pour coi on le fait est si grant, k'il sourmonte nature humaine ; et nus u po n'en aroit pooir de soustenir. Ensi ke s'il covenist un home morir u soufrir grans tourmens, s'il ne disoit aucune grant mençoigne, u s'il ne faisoit aucun fait qui n'aferroit mie à son estat, tel meffait sont pardonnable. Mais il sont aucun meffait, ki sont si vilain c'on ne se doit en nule manière laissier constraindre, ne ne le doit-on faire, néis se morir en covenoit ; ensi con de Dieu à renoïer, tuer père u mère sans raison. Car cis biens de viertut, ke par ce il aquiert, est si grant ke ne puet estre riens à li comparés, ne li alongemens de sa vie, par quoi il perge cele vertut. Car après ce k'il est mors, il vit en glore et en mémore des gens, si con miroirs à ciaus ki vienent après li, en bien enluminans et enfourmans. Mais forte chose est à eslire quel chose pour autre on doit eslire, ne quele pour autre on doit soustenir ; car molt i a grant différence, pour ce ke ce sunt œvres singulères, desqueles on puet maisement, por le grant plentet et le confusion, avoir vraie connissance.

CHAPITRE X.

Cis capitles oste une erreur k'aucun poroient dire ke biens nos moveroit par force.

Et s'aucun voloient dire ke ce ke nous poursivons les

délis et ke biens nos muet, c'est par force et par violence, car les choses délitables ki dehors nous sunt, nos muevent et constraignent à eles poursivir, n'es-se mie voirs. Car ensi seroient toutes choses par violence et par force. Car tout cil ki œvrent, œvrent por aucun bien u délit, et ensi seroit tout force quan c'on feroit. Et ausi tout cil ki œvrent par violence et nient volentrivement, ont en ovrant tristece. Car violence si engenre tristece, pour çou k'ele est contraire à volenté. Mais cil ki œvrent por aucun bien u délit à avoir, œvrent volentrivement; dont il apert ke délit ne nous muevent mie par violence. Mout sanle aussi rude chose et nient raisonable à dire, ke par choses de dehors nous soïons ensi menet, ke faire le nous coviengne à force: ne nous encombrons mie de tel meffait[1]. Car nostre volentés n'est mie meüte par nécessité par tes délis, mais bien les puet poursivir et enbrachier, et ausi fuir: car ce ne sunt mie bien simplement, auquel par nature enclinet sommes; mais nous-meismes et blasmer et acuser devons, ki si cachables nous rendons à aus k'il nous ont pooir de prendre. Plus sanle encore li désirs des délis estre volentrieus ke nient volentrius : pour çou est dite aucune chose volentrive, ke li volentés est meüte à che avoir; mais par les délis et les concupiscences est li volentés enclinée à voloir ce c'on désire; dont li délit font plus à ce ke la chose soit volentrive ke nient volentrive. Nous nous metons aussi sus ke nous sommes cause des bienfais et nient des maufais, et ce n'est mie dis raisonables. Car en celi ki le poissance a de bien faire, doit ausi li pooirs estre de mal faire. Encore li principes et li commencemens de le violence et de la force, si est fors de celui cui on le fait; si ke cis ki le force suefre,

[1] Cfr. ARISTOTE, *Mor. à Nicom.* III, II, 11-12.

nul confort ne fait à cele œvre ; mais cis ki par aucun bien de defors u délis fait aucune chose, il aiwe et donne à cele œvre confort. Car pooir a de contrester, s'il vieut; car se volentés n'est mie loiie ne nécessitée par nule chose foraine. Dont il apert que cil ki dient k'il sunt constraint par les choses de dehors et les délis, ne dient mie voir, quant ont pooir, se la plaisance dou poursuiwir n'estoit, de contrester [1].

CHAPITRE XI.

Cis capitles devise pluiseurs manières de nient volentrieu [2].

Puisque parlet avons de nient volentrivetet, ki est par violence et par force, or disons de celi par ignorance, et c'est par non-sachance. Et disons ke tout ce ki fait est par ignorance est fait ne mie volentiers, et si n'est mie encor dont nient volentrieu tout çou ki fait est ne mie volentiers. Aucune fie est aucune chose faite contre volenté, et ne puet estre simplement nient volentrivement, autre si est sans volentet, en tant c'on mie ne le set. Car à ce k'aucune œvre soit nient volentrive, il covient k'ele soit tristable et c'on se repente de ce ki fait est. Car cis ki par ignorance fait aucune chose, et après ne s'en repent point volentiers, il n'a mie fait cele œvre k'il ne savoit; car ne puet estre volut en fait présent ce dont on a ignorance; ensi con cis

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 1re s., 2e p., q. vi, art. 7.

[2] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, ii, 1-4; *Gr. Mor.*, I, xi ; *Mor. à Eudème,* II, vii ; S. Thomas, *Somme théol.*, 1re s., 2e p. q. vi, art. 8.

ki jete après un oisel pour ocire et de celi cop tue son anemi ; il n'a mie tué son anemi volentiers, car point ne le quidoit faire ; mais cis fait n'est mie nient volentrieus, car il li plaist et il ne s'en repent mie. Dont il covient ou fait ki doit estre nient volentrieus par ignorance, ke cis fais soit tristes et c'on s'en repente. Et ensi est une manière d'ignorance et de non-sachance, ki n'est mie faite volentiers ; et si ne s'en repent-on point ne tristece on n'a dou fait. Une autre manière est d'ignorance, quant aucuns par ignorance se met à ce k'il œvre ignoramment, ensi comme uns yvres ki fait une folie ; il ne le fait mie par ignorance ; car par son fait de trop boire, il s'est à ce mis ; mais non sachans il le fait. Tout malvais ont ignorance de çou c'on faire doit et c'on doit fuir, et par tel péchiet sunt-il tous blamet, quant cause sunt de lor ignorance. Nient volentriu ausi par ignorance n'est s'aucuns a ignorance de ce k'il devroit savoir, ke boin seroit, si ke par sa ignorance il lait à ellire çou ke bon est ; par ce k'il est ferus en contraire opinion, il ne vieut mie ce savoir. Car la ignorance del élection n'est mie cause de nient volentriveté, mais malisce ; ensi ke se je bevoie venim, ke je seüsce venim, et afremés me fusse ; si ke je tenisse ke cis venins ne fust mie malvais à boire, on ne le tenroit mie à ignorance. Car je doi savoir ke c'est mes maus dou boivre. Et aussi li non-sachance des choses communes et universeles c'on doit savoir, ne font mie ignorance ki face à eschiwer [1], se je pecche en celes ; ensi ke je doi savoir, ke tous omecides est malvais et toute reuberie. Aucunes choses sunt c'on savoir doit et asqueles on est net de savoir. Autres sunt asqueles on est bien net de savoir, mais on n'i est mie tenut ; si ke nous sommes net à savoir

[1] Var : *Escuser*. (Ms Croy.)

les généraus commans de la loi, et à savoir aussi aucunes autres choses, ke nous avoir poons et faire, et ki en che ignorance a, il pèche. Car il est cause de tel ignorance, quant nés est à savoir et savoir le doit. Mais ki a ignorance des choses asqueles savoir bien est nés, ne d'eles savoir n'est mie tenus; s'il a de celes ignorance, ce n'est mie péchiés; si ke je sui nés à savoir un granment de sciences, lesqueles se je ne sai et ai ignorance, je ne pèche mie; et aussi toutes les singulères choses, ki sunt aussi con sans nombre. Et par ce ke dit est poons prendre aussi que quatre manières d'ignorance. Car li une si est, quant aucune chose est faite c'on ne voloit mie faire; et après on en est liet u on n'en a point de tristece, u on ne s'en repent point; l'autre quant on donne u fait le cause del ignorance; la tierce quant on s'est si mis en contraire opinion de ce c'on doit savoir, k'il covient de ce avoir ignorance; la quarte quant on a ignorance des choses communes c'on doit savoir; et tout fait ki par teles ignorances sunt fait doivent estre punit et en doit-on paine chargier. Mais li ignorance des choses singulères, ki sunt ausi ke sans nombre, lesqueles ne puet nus toutes aviser pour le grant plenté, quant on pèche par tele ignorance, mès ke nule des autres manières devant dites n'i soit, il i affiert miséricorde à faire et pardonners; et ceste manière d'ignorance est, sans plus, droite ignorance nient volentrieve et fait à excuser; et à checi doivent li signeur molt regarder par coi il n'aient pité del ignorance des gens, dont il ne le doivent avoir, mais paine chargier, et k'il ne punissent ciaus dont il doivent avoir miséricorde et pardoner. Et différence a entre miséricorde et pardon : car miséricorde si est quant uns fais a grant paine deservi, et on l'amenrist, si k'il poise le justice ke tant l'en covient faire. Pardons si est, quant on quite le meffait de tout.

CHAPITRE XII.

Cis capitles devise les diverses conditions, desqueles on puet avoir ignorance en particuler [1].

Et les choses singulères desqueles l'ignorance vient, ki puet estre escusée, pour le grant plentet des choses k'il covient regarder, sunt en pluiseur manières. Car l'une si est quant on a ignorance de ce par quoi on doit aucune chose faire. Ensi k'aucuns aroit ignorance s'il voloit aucun en bataille prendre, s'il prendoit son anemi, par cui signerie porroit achiever. Il aroit ignorance de ce par coi deüist iestre faite se besoigne ; u s'aucuns voillans jouster, quidast prendre une lance sans fier, et il presist une fierée, s'en quaissast son jousteur. Aucune fie est l'ignorance par le fin des choses ; ensi ke li mies ki cuide saner une plaie, et il le fent plus grande pour mieus garir ; et cis en muert ; mais c'est par l'ignorance de le fin, ne mie de celi k'il entendoit à faire, si ke santet ; mais l'ignorance de le fin ki sen fait ensieut, dont il a ignorance ke sen œvre viegne à tele fin. Aucune fie est aussi ignorance par le manière dou faire, si c'on fait trop fort u trop durment, ce c'on deveroit faire souef et déboinairement : ensi ke cis ki escremist, ki bièlement cuide férir, si fiert trop fort. Autre ignorance est, quant on a ignorance ke c'est c'on fait : ensi ke s'on avoit dit à aucun un secret, et il ne seüwist que ce fust secrés, s'il le disoit, ce seroit par ignorance ; car, parce c'on dit li

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, ii, 5-15; S. Thomas, *loc. cit.*

avoit n'estoit-il mie tenus dou céler; et cis ki tient un arc, et il descoche ançois k'il le sace. Autresi est quant on a ignorance entour quoi on œvre. Si ke cis ki se combat et quide tuer son anemi, et tue son fil : bien avoit cis volonté de tuer, mais entour qui ne à qui tele œvre est faite, a-il ignorance. Ki c'est ausi ki œvre n'est nus ignorans, s'il n'est fins sos. Car ensi seroit cis, lui-meismes ignorans, k'estre ne puet. Et ensi apert quantes conditions sont selonc lesqueles ignorance puet estre faite. Car l'une si est quant on a ignorance de ce par quoi on doit ovrer; l'autre quant il a ignorance de le chose, ki avient qui contraire il voloit faire; l'autre par le manière, l'autre par çou c'on fait, l'autre entour quoi on œvre. Selonc toutes ces conditions, si sanle estre faite ignorance. Car selonc eles les œvres sanlent estre faites nient volentiers, et maiement celes ki sont faites selonc les conditions principaus, qui sont quant on a ignorance de le chose c'on fait et de la fin ki ensiut autre fait. Et toutes ces choses ki dites sunt ne escusent mie, ne ne font droite ignorance, ne nient volentriveté sens ces fais ù après on n'a tristece et repentance.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles détermine de volentriveté et oste une doutance ki puet naistre en ceste matère [1].

Après ce ke nous avons parlet de nient volentrivetet, ki

[1] Cfr. pour ce chap. et le suivant, S. Thomas, *Somme théol.*, I s., 2e p. q, vi, *passim*.

est faite par force et violence, et d'ignorance, après affiert à parler de volentrivetet; et con nient volentriu et volentrieu soient deus contraire, et nient volentrieu soit par force, si ke li commencemens de cele œvre est hors de celui qui le force est faite, et aussi par ignorance, puiske volentrieu est contraire, il covient k'en li ait deus choses as autres deus contraires. Et pour ce est volentrieu dit çou qui commencemens et pooirs d'ouvrer est en l'ovrant, sachant les conditions singulères ki sunt ens ès œvres. Par le première est rostée force, car la force doit estre hors del ovrant, et li commencemens et li pooirs del ovrer est en l'ovrant. Et parce k'il set les condicions singulères, est ostée l'ignorance; dont cele œvre est tenue pour volentrive, quant aukuns fait aucune chose par commencement et poissance ki en li est, sachans ke c'est k'il fait, si ke ce est volentriu, ki est et vient de le chose ki en li a commencement et poissance de tele œvre ovrer. Et aucune chose d'une autre venir puet estre en deus manières : u droiturièrement, si ke quant une chose vient d'une autre, en tant ke li chose dont ele vient est ouvrans; ensi que s'on disoit que de chaurre vient escaufemens, car li charre l'est ovrans. En autre manière vient une chose d'une autre nient droiturièrement, parce ke cele chose n'œvre mie: ensi c'on dist que li périssemens de la nef, est et vient dou gouverneur, en tant k'il ne gouverne mie; dont li nef périst : dont nous poons dire ce volentrieu, ne mie, sans plus, ki vient de volenté droitement, si k'en ouvrant : mais aussi ce ki nient droitement en vient, si ke che ki nient n'œvre. Ensi dist-on aucune chose nient faire estre volentrieu, et le met-on sus le volentet; et l'en blasme-on, aussi ke de li viegne. Dont on blasme les gens quant il bien ne voelent faire, et ensi poons veïr ke volentrieu puet estre sans œvre. Par aven-

ture si poroit aucuns douter ke ne mie tout ce ki fait est par commencement qui soit dedens l'ouvrant, sachans les conditions particulères, est volentrieu ; ains sanle que ce puet estre fait sans volenté. Et li doutance si vient de ce k'il avenir puet ke li commencemens del œvre k'aucuns fait, n'est mie appétis raisonables, selonc lequel volentés est prise. Ainsi puet estre cis commencemens, selonc aucune passion d'appétit sensible, si ke selonc ire u concupiscence, c'est-à-dire, selonc l'appétit sensible et che ke est volentiers fait, est fait selonc l'appétit raisonable. Il sanle ke ces œvres ki faites sont par ireur u par concupiscence, soient nient volentrieves et nient faites par volenté ; et s'est dedens l'œvrant li commencemens de ces œvres, sachans les conditions ki à cognoistre afièrent. Et c'est encontre ce, ke dit est de volenté. Car volentriu estoit ce ki fait estoit par commencement, ki estoit en l'ouvrant, sachant les condicions particulères. A ceste doutance, puet on respondre par pluiseurs raisons. L'une si est quelconques choses mues bestes et li enfant œuvrent, c'est selonc passion et appétit sensible, et ne mie selonc rainable appétit; car il failent à raison. Se donc, ce ki fait est par ire u par concupiscence ; et selonc les autres passions del appétit sensible, estoit nient volentrieu, il s'ensivrait ke les bestes ne li enfant n'ouverroient point volentiers. Mais nous disons k'il œvrent volentiers, ne mie pour çou k'il ait en aus volenté proprement à parler, mais pour ce ke de propre movement ki est dedens iaus il œvrent, si ke par nul de defors, il ne sont meüt. Et ce dist-on volentiers, ce k'aucuns fait nient constrains et par propre movement ce œvre. Se ce aussi ki fait est par ire et concupiscence n'est mie volentrieu, u c'est voirs en tout u sans plus ens ès maus. Car li bien ne sanlent mie fait nient volentrivement, mais

ce sanle nient véritable chose; car de quanke les gens font, li volentés en sanle cause; car combien ke ire u concupiscence muevent les gens, il ne se moveront à ovrer devant ce ke li consens del appétit raisonnable si otrie; par quoi il sanle ke li mal sunt aussi bien volentrieu con li bien. Et ausi ne sanble mie rainable, ke les biens c'on doit covoitier, c'on tiengne pour nient volentrieus. Car nous devons convoitier santé et sciences. Aucune fie aussi se doit-on courecier, si con pour ciaus ki meffont à castiier; et garder se doit-on de péchier en le manière de courecier : ensi apert ke ce ki est fait par ire, u par concupiscence u couvoitise, n'est mie nient volentrieu. Che aussi ki fait est par concupiscence est fait par délit, et ce ki est nient volentrieu est tristable. Après les passions del appétit sensible sanlent iestre humaines, en tant ke li appétis sensibles puet obéir à raison si con deseure est dit; et se les passions sunt humaines, et les œvres le seront aussi; si ke les œvres d'ire et de concupiscence seront humaines; mais nule œvre nient volentrieve est humaine. Car nus n'est loés ne blasmés d'œvre nient volentrive. Et par ces œvres faites selonc passions, si con d'ire et de concupiscence, nous sommes blasmet et loet; dont il s'ensieut que les œvres ki faites sunt par concupiscence ne sont mie nient volentrives mais volentrieves.

CHAPITRE XIV.

Cis capitles détermine de volonté.

Puisque de volentrivetet parlet avons, après affiert à

dire de volenté. Si poons dire k'en trois choses et en trois manières est prise volenté ; l'une chose ki en li a commencement et poissance d'ouvrer, si k'ele est commencemens et poissance de son œvre, et cele vieut et œvre tousjours bien simplement, si con Dieus et li angele. Une autre manière si est selonc çou k'aucune chose a en li vertut de movoir ses membres, si con les mues bestes, ki ont en eles le commencement et le vertu d'eles movoir, et che n'est mie volentés proprement à parler. La tierce manière est ens ès gens, par lequele il sunt commencement de lor œvres, et ceste-ci si est moiiene entre les autres deus. Ceste volentés des gens, si est en deus manières, l'une si est naturele, l'autre par délibération : li première si puet estre de ce ki est biens simplement, si con volentés naturele ki tent en Dieu. Volentés ausi par délibération, si puet estre de bien ki simplement est biens. Et si est aucune fie de bien apparant, et ce puet-on ensi moustrer. Li entendemens ki est ens ès gens, si doit estre governères de tout le cors, car pour li est li cors fais et li entendemens doit avoir tele signourie sor le cors, con li rois a en son roïalme, ki gouverner doit ses sougés pour lor bien et lor proufit, selonc ce ke droite raisons l'ensegne ; et adont est li roïames bien governés, quant li rois est raisonables et droituriers, et ses gens li sont obéissant ; ensi est-il ens ès gens. Li entendemens est si con li rois, et li divers membre dou cors si con li peules du roïalme ; li entendemens governe tousjours li cors, tant con de lui est, se par autrui n'est decheüs, bien et loïaument, au proufit du cors : car nul outrage ne nul excès il ne li fait faire ; et adont quant li entendemens a tel pooir, adont sont toutes les œvres du cors faites en le vertut et le commant del entendement ; et dont ne vieut-il fors ce ke biens est simplement ; et est adont li appétis sensibles obéis-

sans à lui, si k'il ne vieut riens fors ce ke par l'entendement est concheüt, ki est biens simplement. Aucune fie aussi se metent les gens dou roïalme encontre lor signeur, en tel manière k'il ne poursivent mie le voloir de lor signeur, ains traient lor signeur à lor acort; et ensi li sires [1], ki devant estoit governères de ses gens, or est par ses gens governés. Ensi est-il par dechà, quant li appétis sensibles se muet encontre l'entendement, ki ses sires est pour les délis et les biens apparans ki li appèrent et li sunt en présent; li entendemens tant con est por le volenté, aucune fie s'apoie, encline, et assent à la volenté del appétit sensible et ensi l'ensiut. Et ensi est aussi comme ordres contre-tournés, ke cis ki devant governoit, est après gouvernés par son assent, et ensi li voloirs del entendement, ki bien simplement voloit, ensieut le voloir del appétit sensible, ki adont ne vieut fors ce ke bon li samble. Et li déchevance del entendement si est parce k'il ne se donne garde ne n'avertist à çou k'il gouverner doit, n'à ce ke li appétis sensibles li met par volentet avant. Ne n'est mie cis entendemens constrains par nécessité à che poursuiwir; mais décevoir se lait par l'acort k'il a al appétit sensible. Et devons savoir ke volentés selonc se propre œvre ne puet estre constrainte. Si devons savoir ke de volenté vienent deus œvres ; l'une ki vient de li sans moiien, si ke ce ki de li est, ensi con voloirs; li autre œvres de volenté est, ki est de volenté comandée, et par autre poissance moiienne mise à œvre, ensi come alers, parler, lesqués choses par volenté sunt commandées. Tant comme à ces œvres puet estre li volentés constrainte, quant s'uevre puet estre empêchie; mais tant comme à se propre œvre, ki est voloirs, ne puet-ele estre constrainte, comment c'on

[1] Var : *rois*. (Ms Croy.)

me tolg le pooir d'aler u de parler, ne puis-je i estre constrains, ke tousjours ne puisse voloir aler et parler. Et li raisons por quoi si est, car li œvre de volenté n'est autre chose k'une enclinance ki vient par commencement de dedens connissant, ensi k'appétis naturés, n'est autre chose k'enclinance venans de commencement de dedens nient connissant ; et ce ki est constraint et par force, vient par commencement, ki est de dehors le ouvrant, laquele cose est encontre le nature de le volenté ; dont par raison bien doit estre blasmés li entendemens, quant n'est point constrains, et pooir a de contrester au mal s'il voloit et s'il s'en donnast garde. Et quant li appétis sensibles a si grant pooir ke li entendemens ne prent garde ne n'avise c'on doit faire, adont n'est cis mie drois hons, quant li hons est plus hons par son entendement, ke par nule partie autre ki soit en lui : ains doit estre dis beste, car il ne se goverue mie, ne c'une beste, ains est governés par le movement del appétit sensible, ki point n'obéist à raison, selonc lequel les gens n'ont point de différence as bestes.

CHAPITRE XV.

Cis capitles devise comment li volentés est meüte à voloir et as autres œvres.

Si con deseure a esté dit et touchiet, volentés si est poissance de ame raisonable, en lequele nous metons entendement et volentet, quant ele vieut et est movans. Li entendemens si est meüs à entendre par la chose entendable ki

li est présentée, et li volentés en aucune manière par la chose volue. Or puet aucune chose movoir en deus manières, selonc deus manières de connissance, c'on de li puet avoir. On puet une chose connoistre u comprendre, u selonc çou k'ele est en sen essence et quiddité, en tant con cele chose est comprise si con vraie, u selonc çou k'ele est bonne. S'on le comprent selonc ce k'ele est vraie, dont muet-ele l'entendement; se selonc ce ke bonne, si est meüte li volentés; car volentés si est appétis raisonables u de raison. Or n'est appétis se de bien non ; car appétis n'est autre chose ke l'enclinance del appétant u désirant à la chose désirée. Or n'est riens enclinée, fors à ce ki li est en aucune manière sanlant u covignable. Et con toute chose en tant ke le substance, et aucune chose soit bonne, il covient ke toute enclinance soit en bien; de coi on dist ke biens est ce ke toute chose désire. Par coi il s'ensieut ke volentés est tousjours meüte de bien, u de bien simplement, u de bien apparant, selonc ce ke li volentés s'étent en choses c'on comprent et connoist[1]. Et comment volentés est meüte, nos puet ensi plus plainement estre connissable; savoir devons c'une meime chose, selonc un meime regart, estre ne puet movans et meüte. Ne nule chose, selonc ce meime k'ele est en poissance ne muet ne ne se fait en fait présent, selonc ce meimes k'ele est en poissance; par quoi cascune chose si a besoing d'estre par autre meüte, en tant k'ele est en poissance à pluiseur choses. Car il covient ke ce ki est en poissance soit mis en fait présent par aucune chose ki soit en présent, et ce chi dist-on mouvoir. Car tout çou ki est meüt par autre chose u par aucune chose, est meüt. Or dist-on

[1] Cfr. pour ce qui précède, S. Thomas, *Somme théol.*, 1 s., 2 p. q. VIII, art. 1 et 2, et pour ce qui suit, *ibid.*, q. IX, art. 1.

aucune vertu d'ame estre en poissance as diverses choses en deus manières : en une manière, tant k'à ouvrer u nient ouvrer; en autre manière tant k'à ovrer ce chi u che là : si k'aucuns voit aucune fie, aucune non, aucune fie voit blanc, aucune noir; dont il a mestier d'aucune chose movant ki le mueve tant k'à deus choses : l'une, tant k'al exercise u usage dou fait u del uevre; l'autre, tant k'au déterminement dou fait u del oevre. La première manière si vient par le raison dou souget u de le chose meüte, lequele on trueve aucune fie ouvrant, aucune fie non. La seconde, par le raison de le chose présentée, selonc ce ke li fais u li œvre est spécifiie et déterminée. Or vient tous movemens de subget u de chose meüte d'aucun ouvrant; et con toute chose ouvrant œvre pour aucune fin, si con ci-après aparra, li commencemens de che movement si vient de le fin; si ke nous véons ke toute ars à laquele aucune fin apertient, muet par son commandement l'art ki apertient as choses ki sunt à le fin; ensi con li ars de carpenter commande à cheli ki fait les nés [1]. Or biens en commun et en général, liqués a raison et sanlance de fin, est ce ki est à le volenté présentée, et ce présent fait li entendemens. Car la chose, selonc ce k'ele est vraie, généraus et universele, est proprement movans l'entendement. Et ceste chose par l'entendement ensi conneüte est, si con bonne, à la volenté présentée : liquels biens le muet tant k'à sen premiers movement, ki est li usages et l'exercisse de se meüte, liquels est voloirs. Et par ceste volenté, ke li volentés a de voloir, li volentés muet après les autres poissances del ame à ses choses volues mettre à œvre et œvrer. Dont par tant est dite li volentés par l'entendement meüte, ke li entendemens li pré-

[1] Aristote, *Phys.* II, xxv.

sente la chose, selonc ce k'ele est bonne ; liqués biens est ce ki proprement muet et fait le premier movement de le volenté. Et jà soit-che chose ke de le raison et de le nature de volenté soit ke li commencemens de se movement soit dedens, ne covient-il mie ke cis commencemens de dedens soit li primerains commencemens nient meüs par autrui. Dont li movemens de volenté, tant con par le seconde œvre ki de volenté vient, ki est œvre de volenté commandée, encore ait-ele commencement prochain dedens li, si est toutevoies li primerains commencemens dou movement de volentet, tant k'à se primeraine œvre, par chose de dehors, si con par le bien ki le muet, ki par l'entendement est conneüs et concheüs. Et cis biens ki selonc li est biens et volus, est fins ; car li biens ki est volus, n'est volus fors par l'enclinance ke ce k'il vieut a à ce ki est volu ; en lequele chose ce ki vieut quide trover aucune chose, ki covignable li soit et ensi bone; et ensi est-ce fins : car c'est ce, quant on l'a eüt, en quoi li voloirs se repose. Dont volentés proprement si est d'aucune fin u de bien, selonc ce k'il a raison de fin. Le schoses aussi ki sunt à le fin u pour le fin, ne sunt mie bonnes u volues par eles-meismes, mais par l'ordene u selonc l'ordene k'eles ont à le fin ; dont li volentés à eles ne se muet, fors k'en tant k'ele se muet[1] à aucune fin. Dont ce meismes ke volentés voet ens ès choses ki sunt à le fin, est li iestres de le fin; ensi ke se mes voloirs est à tel fin ke d'avoir une maison, je ne voel les pieres, le mortier ne le mairien (ki sunt les choses ki, à le fin ke je voloie, sunt ordenées, ki est d'avoir maison), ke pour le fin, ki est avoir maison. Et cestes fins si est movans la volenté, si ke ce ki est commencemens de toutes œvres. Et le volenté poons

Var : *fors pour ataindre.* (Ms Croy.)

prendre en deus manières, u pour le poissance de le volenté u par l'œvre de le volentet. Se nous prendons volenté pour le poissance, ensi est volentés de le fin et des choses ki sunt à le fin. Car à ces choses s'estent cascune poissance, ens ès queles on puet trover le raison ki cele poissance puet movoir et le raison de bien, ki est le poissance de la volenté movans troeve-on en le fin, et ens ès choses ki sunt à le fin. Se de volenté parlons, si ke par sen œvre, ensi est volentés sans plus de le fin.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles devise comment volontés tent en aucune fin et en ces choses ki sunt à le fin [1].

Or poons veïr ke volentés se tent en le fin en deus manières : l'une manière simplement et selonc li ; l'autre selonc le manière de voloir les choses ki sunt à le fin. Or est une manière meisme de volenté, par lequele ele se muet à le fin, selonc le raison de voloir les choses ki sunt à le fin, et voloir ces choses meismes ki sunt à le fin. Mais autre manière est quant ele se muet à le fin simplement et selonc li. Et ceste derraine manière, si est aucune fie première de tans que li autre : ensi k'aucuns veut premiers santé simplement et selonc li, et après si a délibération comment il puist estre sanés, si ke le mie vieut avoir. Et ensi poons veïr comment li volentés se tent en le fin simplement. Et en une autre manière, tent-ele en le fin selonc le raison

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1 s., 2 p., q. viii, art. 3.

k'ele a de voloir les choses ki sunt à le fin. Mais as choses ki sunt à le fin, en tant que che sunt choses ki sunt à le fin, ne tent u ne se muet volentés, k'ele ne tenge à le fin. Et li raisons pourquoi tout ovrant œvrent pour aucune fin, si est ceste : des causes ki ordenées sunt ensamble, se li première est rostée, il covient les autres soustraire. Quatre causes sunt généraus; l'une matériele, c'est cele ki est matère; l'autre formele, l'autre ouvrans, la quarte fins. Or est entre les causes la cause de le fin première, et li raisons si est, car li matère si n'aquiert fourme, se ce n'est selonc ce k'ele est meüte par l'ovrant, si con la tiere n'aquiert fourme, ce n'est selonc ce k'ele est meüte par potier ouvrant. Car riens ne se muet de poissance en fait présent. Or ne se muet li ovrans à ovrer, se ce n'est par l'entention de la fin k'il bée à avoir; se l'ovriers n'estoit déterminés à aucune chose, nient plus il n'overroit chechi ke chelà. A ce dont k'aucune chose déterminée face, il covient k'il soit déterminés à aucune chose certaine, ki ait raison et sanlance de fin; et cis déterminemens ens ès choses ki ont raison, est fait par l'apétit raisonable, lequel on nomme volenté, ki en une chose tent et tent à une, et ens ès autres choses par l'enclinance naturele, ki est dis appétis naturés. Et regarder devons k'en deus manière tent à aucune chose à le fin. En une manière si con li meismes à le fin mouvans, si con les gens se muevent; en autre manière si con meüte par autrui, ensi con li saiète ki se muet à fin déterminée, pour çou k'ele est meüte dou traieur ki le muet et adrece à fin déterminée. Dont ces choses ki ont raison en eles se muevent à le fin : car dames sunt de lor œvres. Les autres, ki point n'ont de raison, tendent à le fin par naturele enclinance, si ke par autres choses meütes. Fin aussi poons entendre en deus manières : car nous disons fin le chose ke nos désirons à

avoir, si con le maison ; et fin disons l'usage u le possession de la chose désirée, si con le manoir en le maison.

CHAPITRE XVII.

Cis capitles moustre comment volentés est meüte et nient meüte [1].

On dist aussi ke li volentés est li meime movans et ce doit-on ensi entendre. A la volenté, si con dit a esté, apertient à movoir les autres poissances del ame, pour les œvres volues ouvrer par le raison de la fin, ki est ce ki est à la volenté presentée. Or est fins ens ès choses désirées, si con commencemens, car ele muet l'ovrant, dont li volentés, pour ce k'ele vieut le fin, se muet à voloir les choses ki sunt à le fin. Li volentés aussi n'est mie simplement meüte par le ciel u le cours des estoiles. Car volentés, si con dit est, si est en l'ame raisonable, laquele si est nient matérielle, nient aloiie à estrument corporel. Or est chose apierte, ke vertus corporele ne œvre mie en le nient corporele, ançois en la corporele œvre li nient corporele, par quoi impossible est ke li cieus ne les estoiles droitement œvrent ens en l'entendement ne en le volenté. Mais selonc ce ke li volentés est meüte par aucunes choses de dehors, ki présentes li sunt, puet-ele estre meüte par les estoiles ki ces choses ensi movans ont par aventure ensi ordenées. Mais ens ès vertus dou cors pueent les estoiles ouvrer par aventure, ne mie simplement et premiers, car eles sunt aloiies à estru-

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1e s., 2e p., q. IX, art. 3-6 et q. X, art. 1.

mens corporeus, sur lesquès cors eles ont poissance; dont ces vertus sont meütes les cors meüs ens èsqués eles sunt. Et pour çou que li appétis entendans est en aucune manière meüs par l'appétit sensitif, si que quant aucuns est en passion d'ire, u appète aucun délit sensible, meüs, ensi li movement dou ciel redonde en le volenté; en tant ke par les passions del appétit sensible il avient ke li volentés est meüte par le disposition ke les gens aquièrent par les passions, dont il jugent tele chose dont bonne, et après u devant mie ne jugent. Et que chascune chose sanlance bonne u covignable a, vient par deus choses : l'une par le condition de ce ki est avant mis et présenté et de celui à qui on le met avant. Or, ont les gens diverses dispositions et conditions et manières ens ès passions : et quant hors en sunt, par coi li biens ki est le volenté movans, si con chose de dehors, movera le volenté, selonc ce k'il ert conneüs, et ce iert diversement ens ès passions et dehors, par le diverse disposition de celui à qui cis biens est présentés et avant mis. Ne volenté, tànt come al usage de li et de son œvre, ki est voloirs, n'est mie meüte par nécessité par le bien de dehors movant; car on puet quelconque chose nient penser et ensi en présent nient che voloir. Mais tant qu'à la seconde manière dou movement de volenté, ki est l'uevre u le fait spécifiier et déterminer à aucune chose ciertaine, ele puet estre par aucune chose par nécessité meüte et par autre non. Et cis biens ki le volenté tele par nécessité muet est, si con dit a esté, biens tex ke nule défaute n'a en lui, ne avoir ne puet, si con Dieus. En ce bien tent li volentés par nécessité, si ke s'aucune chose vieut, si ne puet-ele voloir le contraire; si ke nous véons de boneurté, pour ce ke c'est biens parfais auquel rien ne faut, ke nous volons estre boneureus, si ke nous ne poons mie voloir nient estre

boneureus. Mais s'aucuns biens est, ki en lui ne contiegne tous biens, pour ce ke défaute de bien en aucune manière a sanlant à nient boin, si ne muet mie cis biens le volenté par nécessité ; ains le puet voloir u non voloir, selonc divers regars, k'ele puet avoir de cele chose, ki tous biens en li ne contient. Ke Dieus soit movans le volenté, si ke li movemens volentrieus de le volenté viegne de Dieu, apert : bien est voirs ke li movemens de volenté est de par-dedens, ensi con li movemens natureus : et jà soit-ce chose k'aucune chose naturele puist estre meüte par aucune chose ki n'est cause de la nature de la chose meüte, toute voies, le movement naturel ne puet nule chose faire ki ne soit en aucune manière cause de la nature de cele chose. Une piere est meüte par aucun en haut, liqués n'est mie cause de la nature de le piere, et cis movemens n'est mie à la piere natureus ; mais ses movemens naturés n'est fais fors par celui ki cause est de sa nature ; dont cis ki li donne nature u fourme, si con li ouvrans, il done le movemens selonc tele nature. Ensi les gens ki ont volenté sunt bien meüt par autre chose ki n'est mie cause de le volenté ; mais ke li movemens volentrieus de volenté viegne d'aucun commencement de dehors, ki ne soit cause de volenté, est impossible et de volenté ne puet estre cause, se Dieus, non. Dont il s'ensiut ke Diex soit le volenté movans, si ke cis ki est faisant le movement volentrieu de le volenté. Et ke nous tenons ke Dieus seulement est cause de volenté, est pour deus choses : premiers, pour ce ke volentés est poissance d'ame raisonable, ki de Dieu seul vient par création. La seconde chose si est pour ce ke volentés a ordene et enclinance à bien universel et commun, ki de toutes pars est bons, et sour tous autres biens est biens ; pour çou k'il est à ce bien universel et général parchouniers, es-se ensi con biens singulers. Or ne

done mie cause particulère et singulère enclinance générale et universele; par quoi il covient le volenté estre de Dieu créée, si con de cause générale et universele. Et ceste volentés ki de Dieu est meüte, tant come au movement volentriu, n'est mie de Diu meüte par nécessité à une chose déterminée. Car à la pourvéance de Dieu, apiertient le nature des choses à garder et nient corrompre; dont Dieu muet toutes choses selonc lor ordene et lor nature. Si ke des causes nécessaires vienent choses par nécessitet, et par celes ki ensi u autrement pueent avenir, vienent choses ki ensi u autrement pueent estre. Et pour ce ke volentés est commencemens nient déterminés des œvres, ains est indifférens et s'a ossi bien à une chose comme à une autre, si le muet Dieus en tel manière, ke ne mie par nécessité il le détermine à une chose, ains est ses movemens delivres et frans, ore à une chose, ore à une autre, ne mie nécessités à une chose, se ce n'est à ce à quoi naturelment ele est meüte, si con au bien ens ouquel nule défaute n'est. Et ce ke volentés est à aucune chose ciertaine déterminée, est par le delivre pooir ki en li est, dont ele s'assent u désassent selonc ce ke li plaist. Li volentés aussi est meüte au bien commun et universel naturelment et selonc sa nature: car ce dist-on naturale ce ki en le chose est propre et covignaule selonc se sustance. Or covient le commencement des movemens volentrieus estre aucune chose naturalment volue, car li commencemens des choses sunt ès choses naturelement et cis commencemens de movemens volentrieus est li biens communs et universels, ouquel la volenté naturalement tent, et en tout çou ki affiert à volenté, selonc se nature. Ne mie seulement par volenté nous désirons che k'apiertient à la poissance volentrive, mais aussi ce ki apertient as autres poissances et aussi à tout l'omme. Dont

naturelment les gens seulement ne voelent mie le bien commun ki le volenté est movans, ains voelent aussi les autres choses, ki covignaules sunt as autres poissances, si k'ele vieut le connissance de voir, ki apertient al entendement, et estre, et vivre, et si faites choses ki regardent les choses ki apiertienent à la nature; lesqués choses nous prennons si ke celes ki sont movans le volenté, si con aukun particuler bien et singuler.

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles moustre ke entencions si est propre œvre de volenté [1].

Propre œvre aussi de volenté si est ententions. Ententions, si con li nons le moustre, si est en autre chose tendre. Or, tent en autre chose li œvre du movant et li movemens de le chose meüte; car li œvre dou movant puet tendre et tent à çou ke cis qui on a commandé ovre, et li movemens de le chose meüte tent à çou ke ce ki est commandé soit fait : et ke li movemens de le chose meüte tent en autre chose, est par l'œvre dou movant. Dont nous disons tous commandans movoir les autres par lor commandement à che à quoi li commandant entendoient et à quoi estoit lor ententions. Or, muet li volentés, si con dit est, toutes les autres vertus del ame, à le fin k'ele entent et est de sen entention d'avoir. Par coi chose est apierte, k'ententions

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 1 s., 2 p., q. xii et Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, iii.

est propre œvre de volenté, et ceste ententions n'est mie sans plus de le fin derraine : li ententions si regarde le fin, selonc ce k'ele est termes dou movement de le volenté. Or puet-on prendre le terme dou movement, u selonc ce ke c'est terme darrains de tout le movement, ouquel on se repose, u selonc ce ke c'est aucuns moiiens, liqués est commencemens de le partie du movement et fins u termes d'un autre : ensi come ou movement c'on iroit d'un lieu à un autre, par aucun moiien, si con de A en C par B, moiien; B si seroit termes, mais ne mie li derrains, mais C, et de ces deus puet estre ententions. Si ke men ententions puet estre de santé avoir, ki est mes fins derraine, et puet estre aussi m'ententions d'aler iver, ki est li tiermes moïens par lequel je puis ataindre le santé, ki est le tiermes derrains ouquel on se repose; dont encor soit ententions tousjours de le fin, ne convient-il mie k'ele soit tousdis de le fin derraine. Et ceste ententions si puet estre à pluseurs choses ensanle, plain est se les choses sunt ensanle ordenées, ke ele puet estre de celes, si comme ele est de la fin derraine et de le moiiene; si con les gens ont entention et de faire le médecine et de le santé ki par le médecine est faite; et de pluiseurs nient ordenées l'une al autre ont bien les gens entention, et çou apert pour çou ke les gens ellisent l'un devant l'autre, por çou que li uns vaut mieus entre les autres conditions. Par quoi une chose vaut mieus d'une autre, est k'ele vaut à pluiseurs choses, et ensi apert ke li ententions des gens puet estre à pluiseurs choses : et li movemens del entention de volenté, si est uns à le fin et as choses ki sunt à le fin, ensi ke li movement de le volenté sunt un et pluiseur à le fin et as choses à le fin, selonc divers regars, si con deseure a esté dit. Et entendre à aucune fin u entention avoir de le fin

proprement et principalment, n'est mie propre as bestes mues. Entention avoir de fin, est tendre en autre chose : laquele chose apiertient au movant et à le chose meüte, selonc ce c'on dist entendre en le fin, che ki est meüt à le fin par autrui ; ensi dist-on nature entendre u tendre en se fin, si con meüte à se fin par Dieu ki le governe ; si comme on dist de le saiète, k'ele tent en sa fin. par le traieur, ki le fin entent et en li tent. En autre manière tendre en le fin apiertient au movant sans plus pour tant k'il ordene se movement u d'autrui en le fin; laquele chose est sans plus propre à raison et as choses ki ont raison en eles, et par ceste manière les bestes mues ne tendent mie à le fin; et selonc ceste manière, dist-on proprement et principalment tendre en fin et avoir entention de fin.

CHAPITRE XIX.

Cis capitles moustre ke élections est chose dont il affiert à déterminer après che ke dit est [1].

Déterminet ke c'est volentriu et nient volentrieu et de volenté aussi, et ke bien et mal pueent estre volentrieu, après affiert à parler d'élection ke c'est. Et bien est raisons c'on en enquière quant nostre ententions est à parler de vertu. Car ele chiet en le response de le demande, ke c'est vertus, et durement est propre à li : et ausi nous jugons

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, iii, 1-2.

sovent plus les meurs et les vertus par élection ke nous ne faisons par œvres. Car li boins ellist tousjours le bien à faire. Et si ne le fait mie aucune fie, pour aucun empêchement k'il avoir puet, et li malvais eslist mal et aucunes fie fait boines œvres ; dont il apert ke bon et malvais ellisent tousjours selonc lor habis, mais tousjours il ne font mie les œvres. Élections aussi sanle mout prochaine à volenté ; par quoi après ce ke de ce ki est volentrieu avons parlé, bien est drois c'on d'élection parole. Élections si sanle estre volentrieutés, mais ce ne n'est mie un. Car volentrivetés est plus généraus. Car tout ce ki est ellut est volentrieu ; mais tout ce ki est volentrieu n'est mie ellut. Car enfant et bestes œvrent volentrievement et si n'ellisent point; car il n'uevrent mie par délibération, ne par le cors de raison et par avis. Les choses aussi volentrieves sunt tous volues, ensi que quant on sourvient là ù les gens se combatent, on vieut tost le bien del un et soudainement. Mais élections n'est mie soudainement, ains est par enqueste, liqués vaut mieus u est plus acceptables.

CHAPITRE XX.

Cis capitles preuve ke concupiscence, ne ire, ne volentés ne sunt mie élections [1].

Aucun porroient quidier ke élections fust concupiscence pour ce ke li movement de cascun de ces deus sunt en bien

[1] Ce chap. est la paraphr. d'Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, iii, 3-9. Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 1re, s., 2e, p. q. xiii, *passim*.

simplement u apparant; autre disoient ke c'estoit ire, pour ce par aventure k'en cascun a un usage de raison. Car cis ki est iriés, juge ke li meffais ki fais li est, est dignes d'iestre vengiés. Aucun ausi ki regardent k'élections estoit sans passion, le metoient en le partie rainable, tant con pour l'appétit ki désire, et ensi estoit ce volentés; u tant con pour le concevoir u l'enprendre, et ensi disoient-il ke c'estoit oppinions. Et en ces quatre choses sunt pris li commencement de toutes les œvres humaines, car par le concevoir u l'emprendre des choses, nous avons raison, à laquele opinions apertient. Par l'appétit raisonable avons-nous volentet, par l'appétit sensible avons-nous le movement courouchant, auquel s'ensiut ire, et le movement désirant auquel il s'ensiut concupiscence. Et cil ki ensi en parloient, ne sanle mie voir disant, car ire et concupiscence sunt commun as choses desrainables, si comme as bestes et as hommes, et élection non. Cis ki est nient continens, ensi k'il appara ci-après, œvre par concupiscence, mais il n'ellist point. Car il ne demeure point en son avis, ains sieut se concupiscence, et li continens si ellist et n'œvre mie selonc concupiscence et son désirier, car il contresta fort à son désirier et se concupiscence. Et encore à élection est concupiscence contraire; car li continens et li nient continens se désirent lor voloirs à acomplir, et élections lor deffent; mais en ces ne sunt mie li désirier contraire; car cascuns si désire son délit à porsiuwir, encor soit li désirs dou continent vencus par élection. Concupiscence aussi si est tousjours avec délit, pour le présence c'on a u bée à avoir de le chose désirée, u ele est tristable pour çou c'on mie n'a ce c'on désire. Car toutes passions, si comme est dessus dit, ensiut délis u tristece. Mais élections puet estre sans passion, sans plus par jugement simple de raison, si

k'ele n'iert délitable ne tristable, et ensi élections n'iert mie concupiscence. Et ne sanle mie aussi élections ire, et mains ke concupiscense, car ce ki fait est par ire, est fait moult soudainement, et encore sanle ke ire ait un décours et usage de raison, en tant ke li ires commence à oïr le raison, jugant ke li meffés doit estre amendés; mais il n'ont mie parfaitement le raison ki détermine le manière et l'ordene et le tans, quant ce doit estre amendé; ains soudainement vieut avoir li iriés vengance dou meffait, dont il boute hors délibération, ki est nécessaire à élection. Ke volentés aussi ne soit mie élections apert, encore sanle-ce k'ele soit prochaine à volenté. Ces deus, élections et volentés, apiertienent à une poissance, si comme al appétit raisonable, selonc lequel volentés est. Mais volentés me nomme le fait simplement, dont par volenté ce bien désire ; mais élections dist aussi le fait de cele poissance; mais c'est selonc ce k'il est raportés en bien, selonc ce ke cis biens apiertient à nostre œvre, par lequele œvre, en aucun bien nous nous ordenons. Dont volentés est en bien simplement et élections en bien selonc ce k'il est raportés à nos œvres. Élections proprement si est des choses humaines, car ensi con li volentés est de le fin, si con dit est, ensi élections est des choses ki sont à le fin. Or puet-on prendre fin en deus manières, u pour aucune chose, u pour aucune œvre ; et quant aucune chose est fins, il covient k'aucune chose humaine i sourviegne, u en tant k'aucuns fait aucune chose ki est fins. Si con li fisiciens fait santé, ki est si fins, de quoi on dist ke faire santé est li fins dou fisicien; u en tant k'aucuns use de le cose ki est fins et le maintient, ensi k'al aver est fins deniers et li possessions et li usages de deniers; en tel manière devons dire ens ès choses ki sont à le fin; car il covient ke ce ki est à le fin soit aucune œvre

u aucune chose faite par aucune œvre, par lequele on fait ce ki est à le fin, u on en use, et selonc ceste manière est tousjours élections des œvres humaines et de bien selonc çou k'il est raportés à nos œvres. Et li biens, selonc çou k'il est simplement concheüs n'est possible ne nient possible; car c'est uns concevemens simples; mais quant cis biens est comparés à nous u à autre chose, si puet estre impossible u possible. Dont tes volentés est dite, k'ele puet estre à impossible, si ke nous volons estre nient mortel. Estre nient mortel n'est mie impossible, car Diex est nient morteus : mais ki compère immortalitet à nous, c'est impossible ke nous soïons nient mortel, et tele volenté poons nous avoir; mais élections n'est mie as choses impossible. Car nus ne diroit k'il elliroit ce k'il cuideroit simplement impossible, k'il ne fust tenus pour droit fol. Nus seins d'entendement n'ellist à estre Diex, u sallir desour les nues, encor puist-il par aventure à ce avoir volentet. Li raisons pour coi élections n'est mie des choses impossibles est pour ce ke tousjours élections si est raportée à nos œvres, et les choses ki par nous sont faites ne nous sunt mie impossibles. Dont il covient ke élections ne soit, se de choses possibles non, u c'on quide possibles. Li raisons aussi pour coi on ellist aucune chose, si est pour ce k'ele maine à le fin; mais ce ki est impossible, ne puet nus fins ataindre, dont nous prendons un signe; car si comme il aparra ciaprès, quant en consillant, on est venu à ce c'on trueve chose impossible, on laisse tout ester, aussi c'on ne voeille plus avant passer, pour ce c'on ne porroit le fin c'on entent attaindre. Car le fin ne puet-on attaindre, ne li fins n'est possible, se les choses ki à le fin sunt, ne sunt possibles. Nus ne se muet à ce ke impossible est, dont nus ne tent à aucune fin, se ce n'est par ce k'il apert ke ce ki est à le fin

est possible. Par autre raison puet-on moustrer ke volentés n'est mie élections : car volentés puet estre as choses, ki par nous ne sont ne ne pueent estre faites; ensi ke se nous véons aus deus combatre, nous volons bien ke li uns venke, mais nus n'ellist tex choses. ki sunt faites par autrui, mais ce c'on quide ki puist estre fait par lui. Volentés aussi si est d'aucune chose ki est fins, si ke de santé voloir ; mais élections si est des choses ki sunt pour le fin, si ke nous n'ellisons mie santé, mais nous le volons, et ce par quoi avoir le poons, si con les syrops, les médecines, nous ellisons; et selonc ce regart ke ce ki ore est fins, aucune fie est ordene à autre fin, si puet-on dire ke élections est de fin; mais ce n'est mie de fin simplement, selonc ce ke fins est, mais selonc ce ke fins est ordenée à autre fin; dont adont fins n'est mie proprement à parler, mès chose ordenée à le fin. Ensi ke se je metoie boire u mangier pour fin, ce ne seroit mie ellut, mais volut. Mais se metoie pour fin le cors remplir, ce seroit vollut et nient ellit, car je volroie le cors remplir, et dont porroit boires et mangiers estre ellus, si con chose ordenée à le fin, liquex selonc le regart de devent estoit fins et volus. Mais li derrains fins en nule manière n'est eslute, mais volue; car élections, si con dit est, si est des choses, ne mie selonc ce k'eles sunt fins, mais selonc ce k'eles sunt à fin ordenées, et li derraine fins à autre ne puet estre ordenée. Et jà soit-ce chose ke li volentés et les gens par nécessité le bien commun et général, ouquel nus biens ne faut, voelent, si con dit a esté, si ke les gens par nécessité voelent estre boneureus, si k'il ne pueent voloir nient estre boneureus, toute voies élection n'est mie nécessités, ne les gens par nécessité n'ellisent mie. Car élections, si con dit a esté, n'est mie dou bien darrain, ki biens est très-parfais, ouquel riens ne faut, mais

des choses, lesqueles sunt bien singuler, liquel faillent d'avoir tous biens en aus. Liquele défaute a sanlant d'aucun mal, si ke ces biens, ki aucun mal ont ensi en eaus, les gens par nécessité ne sunt mie constraint d'eslire, mais delivrement, sans constrainte, les pueent ellire u refuser, les divers regars ke d'eaus pueent avoir; universelement nos ellisons che ki est en no poissance et par nous puet estre ouvret.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles preuve ke opinions n'est mie élections [1].

Mais ke opinions n'est mie élections puet-on ensi moustrer. Opinions comunement à parler s'estent; si puet estre à toutes choses, car ele puet estre à choses nécessaires et ki ne sont mie en no pooir et as choses impossibles aussi ; mais élections est as choses ki pueent estre par nous ouvrées, u c'on quide ke par nous puissent estre faites. Opinion aussi on dit vraie u fausse; mais élections est dite bonne u malvaise, et ensi apert ke toute opinions n'est mie élections. Nous sommes aussi tenut pour bon u pour malvais, pour ce ke nous ellisons le bien, mais nous ne sommes pour maise opinion u bonne, vraie u fausse, se nous l'avons, tenut pour bon u pour malvais. Élections aussi si est selonc

[1] Continuation de la paraphrase d'Aristote, *Mor. à Nicom.*, II, iii, 10-15. Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, *loc. cit.*

nos œvres et plus les regarde. Car par élections poursivons-nous les choses ki sont selonc nos œvres u nous les fuions; mais oppinions si est des choses, ke ce sunt, ne keles eles sunt; si ke nous ariens opinion ke c'est pains, u ques, u à quoi il vaut, u comment on en doit user; dont il apert ke élections est de nos œvres et opinions des choses. Encore une autre raison, li perfections d'élection si gist en un adrecement del appétit, selonc ce k'il ordene droiturièrement aucune chose à aucune fin, et ensi est bone et est en ce loée; mais li perfections del opinion est vérités, et s'est loée en ce k'ele est d'aucune chose vraie. Et puiske les perfections de ces deus, c'est d'opinion et d'élection, sunt diverses, et eles aussi. Nous aussi ellisons ce ke nous savons plus estre bon; mais opinions est sans certaineté, car nostre opinions est de ce ke molt pau savons. Nous avons aucune fie l'opinion universele, c'est commune de très-bones choses, et si élisons le pieur souvent par défaute de bon jugement. Mais s'opinions soit premiers k'élections u le contraire, poroit estre doutance, et tant come à ce propos à moustrer, c'opinions et élections n'est mie un, n'a point de différence; toutevoies doit on savoir k'opinions ki apertient à le poissance connissant à parler, selonc li est premiers ke ne soit élections ki apertient à le poissance appétitive, c'est désirable; lequele se muet à le connissance; ensi que premiers avons opinion ke nous buverons u mangerons, ançois ke nous ellisons boire u mangier. Aucune fie par aventure avient bien ke élections est première ke opinions; si ke quant aucuns a aucune chose ellute et durement est à li afflis et l'aime, li opinions k'il devant avoir par cele élection puet bien estre muée; ensi que s'aucuns ne tenist mie une femme à biele, et après l'en amast d'amours par amours; s'opinions seroit par cele élection muée, et ensi seroit l'opinions derraine k'élections.

CHAPITRE XXII.

Cis capitles devise quel chose est élections [1].

Puiske moustret est ke concupiscence, ne ire, ne volentrievetés, ne opinions, ne sunt mie élections, si disons ke c'est et quele, si disons k'élections est volentés, encore ne soit mie toute volentés élection, si ke deseure est dit, et ne mie sans plus volentés; ains covient k'ele soit consillie. Car tant con li volentés est simple, n'i a point d'élection; mais quant consaus sorvient, ki est uns destours et une enqueste de raison, adont ce ki devant estoit simplement volu, est par ce conseil ellut. Dont il apert k'élections est parfaite œvre de raison et d'entendement, selonc aucuns regart. Et ce sone li mos d'ellire, par décours de raison l'un de l'autre ellire; et ensi apert ke élections est volentés consillie. Il sanle k'ens ou non d'élection ait deus choses, dont l'une apiertient à raison u l'entendement, et li autre à volenté. Li entendemens u raisons si est en aucune manière première que volentés et ordonne ses œvres; en tant ke volentés tent en ce ke proprement le doit movoir, selonc ordene de raison, par ce ke li vertus comprendans u connissans à le désirant, ce ke naturalment le puet movoir, représente. Ensi cele œvre par lequele volentés tent en aucune chose, ki devant li est mise, si con bone, par ce ke cis biens est ordenés par raison en aucune fin, est en une manière de volenté

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, iii, 16 et S. Thomas, *Somme théol., loc. cit.*

et en une autre de raison. Car cele œvre est de volenté selonc une manière d'ordene, ki li est ens mise par vertut soveraine, si con par l'entendement u raison; et est del entendement pour tant k'à la volenté la cose movant présente. Et pour çou k'élections si est parfaite, ou movement del ame, au bien ki est ellus, si ne est mie élections très-proprement œvre d'entendement u de raison, mais de volenté; par lequel on tent ou bien ki est ellus. Et ensi apert ke élections est œvre de la poissance désirant. Et ensi poons veïr k'élections n'est mie ens ès bestes mues. Car con à élection apiertiegne prendre devant l'un en regart al autre, il covient ke ce soit en regart as pluiseurs choses, ki pueent estre ellutes, et pour çou, ens ès choses ki dou tout sont déterminées à une chose, n'a mie élections son lieu. Or a différence entre l'appétit sensible et volentet. Car li appétis sensibles est déterminés à aucune chose singulère, selonc ce ke nature l'ordene, ki le governe. Et li volentés aussi est, selonc ordene de nature, bien à une chose commune, ki est li biens communs déterminés; mais ele n'est mie déterminée en regart de biens singulers u particulers. Et pour çou est propre à le volenté d'ellire, et ne mie al appétit u désirier sensible, ki seulement est ens ès bestes mues, et pour ce ne dist-on mie ke les bestes mues aient élection ne ellisent proprement à parler.

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles devise quel chose est consaus, et de quele chose on se doit consillier et de quele non [1].

Après ce ke nous avons parlet d'élection, liquel est nécessaire à vertut, de lequele nostre principaus ententions est ore à parler; par lequele élections, nous jugons les meurs et les vertus, si con dit est, et élections ne soit mie san conseils et consaus si chiet en le response, quant on demande ke c'est élections, car c'est volentés consillies; bien affiert dont c'on parole de conseil, ke c'est, ne comment doit estre fais, ne se de tout doit estre consaus. Consaus si est uns nons ki puet venir u estre dis de çou ki vaut autant k'avoec, et savoir u sentir, si ke consaus soit aussi con avec autrui, aucune chose savoir u sentir; u consaus puet estre dis de çou ki est à dire avoec et seus, dont en aucun langage on dit conseus, c'est ce k'il doit estre avœc autrui seus, si con ce ki consilliet est, doit estre aussi con nus le seüist et fust seul; u consaus puet estre dis de çou ki est avec u ensanle et sir [2], si ke consaus si doit ensanle sir, pour ce ke consaus si est des choses singulères, ki sunt nient ciertaines, et à ce k'aucune chose nient ciertaine soit conneüte, il covient molt de choses regarder ki par un seul

[1] Le commencement et la fin de ce chapitre sont tirés de S. Thomas, *Somme théol.*, I s., 2 p., q. xiv, *passim*.

[2] « *Consilium* pour *considium*, exprime une assemblée où plusieurs siégent (*consident*). » S. Thomas, *Somme théol.*, *loc. cit.*, art. 3.

ne pueent mie bien estre avisées : et pour ce à consillier se metent pluiseur ensanle, par coi ce k'al un n'apert u k'il ne connoist, puisse li autres aviser [2]. Et premiers si demandons se toutes gens se conseillent et doivent consillier de toutes choses, si ke caskune chose soit consillable, u aucune le soit et aucune nient, et s'on doit avoir d'aucune chose conseil et d'aucune non. Et nous n'entendons mie des choses conseillables et de conseil, selonc ce ke li non sachant et li sot se conseillent; mais nous entendons selonc ce ke li sage, et cil ki ont entendement se conseillent. Car cil ne se conseillent fors de choses, ki de lor nature teles sunt ke d'eles affiert à avoir conseil, lesqueles sont proprement consilliables. Premiers mousterrons desqués choses nus sages ne se conseille : nus ne se conseille de choses ki sunt et ont esté tousjours et seront u jà ne seront, si con de Dieu et de ses angeles, u se Dieus jamais défaura; ne aussi des choses ki se muevent tousjours en une manière. Nus ne se conseille se li solaus se lèvera demain, se ce n'est en tant c'on puet ces choses ramener et appropriier à nous et à nos œvres; si k'aucune fie vaut mieus en aucun tans aucune chose faire, quant li solaus est haut k'en autre ; et tel consaus n'est mie dou soleil en li, fors pour nostre œvre, k'en tel tans nous volons faire. Nus aussi ne se conseille des choses ki sunt en movement, ki le plus sovent aviegnent selonc une des parties, ensi ke s'il plouvera en yvier, u il fera chaut en esté. Ne consaus n'est mie des choses de fortune, si ke se je vois fouir en un champ, je ne me conseille mie se je troverai un trésor; car tels choses ne pueent mie avenir par nostre apensement. Ne aussi n'est mie consaus de tout çou ke les gens font : car cil de Hongrie ne se con-

[1] Ce qui suit est tiré d'ARISTOTE, *Morale à Nicom.*, III, IV, 1-7.

seillent mie comment li François vainkeront les Arragonois [1]. En vaines choses et de pau de value ne metés vo pensée ne vo conseil, et de pluseurs de tes choses ne serés mie curieus, ne pour chose dont gaires ne vous est, ne tenciés ne ne soiiés en riote. Puis dont ke de toutes ces choses ki dites sunt, nous ne nous consillons, desqueles est dont nos consaus? Nos consaus si doit estre des choses ki sont en no poeste et ke nos puissons œvrer. Car tous consaus si doit estre ordenés à aucune œvre et k'il s'ensieuce ke consaus si est des choses ki par nous pueent estre faites apert; car il sont quatre causes : l'une si est de matère, ki est commencemens des choses ki se muevent tousjours en une manière u le plus souvent; l'autre si est nécessités, ki est cause des choses, ki tousjours sunt en une manière, et fortune u cas ki cause est des choses ki avienent sans l'entention del ouvrant. Encore est une autre cause si con li entendemens et çou ki est fait par l'omme, ensi ke volentés et li sens del home ; et ceste cause s'est diverse en divers hommes; car cascuns se conseille de ce ke par lui puet estre. Et puiske consaus n'est point des trois choses deseur nommées, il covient k'il soit de ce ki par nous puet estre fait, ki est ens ou pooir dou consillant.

[1] Il n'y a dans cet exemple aucune allusion à des événements contemporains de l'auteur : celui-ci a simplement donné une tournure moderne à la version d'Aristote, qui dit en cet endroit : « Un Lacédémonien n'ira pas délibérer sur la meilleure mesure politique qu'aient à prendre les Scythes. »

CHAPITRE XXIV.

Cis capitles devise quantes manières de choses sunt en no pooir, à prendre en général.

Et puiske consaus ne doit estre fors de choses ki par nous pueent estre faites et ou pooir du conseillant, si regardons quantes manières de choses sunt ki en no pooir soient, desqueles nous nos devons consillier. Si disons k'en commun et général il sunt cink choses dont il affiert c'on conseille. Car con consaus ne soit fors de bien, et s'il est de mal fère, en tant c'on le doit fuir et mal à fuir a aucune manière de bien, il covient les choses consillables deviser, selonc ce ke li bien ki par nous pueent estre fait sunt deviset. Or sunt li bien deviset, car il sunt une manière de biens dedens nous et une autre manière dehors ; et selonc les biens de dehors sunt trois manières de choses conseillables, et selonc celes de dedens deus. Or sunt des biens de dehors aucun proufitable, ensi con les rentes et li avoir : il sunt aussi aucun bien sormontant les proufitables, ensi comme honeurs, franchises et segnouries et si faites choses. Premiers dont nos nos consillons des proufis et des biens proufitables, si con de ciaus sans lesquels la vie humaine ne puet estre soustenue ; et puis nos consillons de pais et de guerres; si con des choses ki sunt ordenées à franchise et à honour. Après doit estre consaus comment les viles et li paiis doit estre garnis, par lequele garnissure les honeurs et li proufit sunt gardet. Selonc aussi les biens de dedens, selonc çou

ke cil bien sunt double, se sont il deus manières de consaus. Car il est uns biens de cors, dont il est uns consaus, si ke de viandes ki muées sunt en la nature des gens. Uns autres biens est si con li biens del ame; et ensi est uns consaus des lois dou paiis et des viles. Car les ententions de ciaus ki les lois font, doit estre à ce c'on face les gens vertueus, et vertus est biens spiritueus dedens nous. Cil dont ki se conseillent dou proufit des viles, il doivent regarder queles et con grandes les œvres de le vile sunt, et ù on les prent, par coi, se poi en i a, on les engrange, et se trop on les apetice; et aussi quex li despens, s'il sunt trop grant, il soient amenrit, car ne mie sans plus on devient riche par les rentes à engrangier, mais par les despens à amenrir. Il n'est nus plus biaus gaains ke dou sien bien garder, sans cheïr en avarisse. Se consaus est aussi de pais u de guerre, asqueles il s'ensieut franchise et honeurs, regarder doit-on con grans li pooirs est maintenant de le vile ou dou paiis, pour lequele on se conseille, et aussi con grant poroit estre cis pooirs, fust par autre aiwe u amis, et quel cil sunt u corageus u hardis u paoureus et couart, u s'il sunt à cheval u à piet; et aussi devons savoir, s'il ont point d'esprueve de bataille et comment il se sunt aucune fie combatut, et ne mie sans plus d'iaus savoir le devons, mais de lor aiwes, et de ciaus asquex il ont eut affaire; et s'il sunt aussi corageus et si hardit encontre estranges, comme il sunt entre aus-mismes, et encontre lesquels c'est doutable chose de combatre et encontre lesqués non. Et tout çou doit-on aviser por avoir milleur pais, par quoi s'on n'i puet avoir honeur, boin fait fuir le honte, et s'onneur aquerre pueent, s'il pueent par ce savoir se bon se fait combatre. Mout de choses puet-on par sens et par conseil aquerre, c'on ne puet mie avoir par poissance de bataille; dont il besoigne en

teus affaires grans avis : car longue porvéance de bataille fait hastive victore. Et ne mie sans plus nous devons regarder de nos gens la venue, mais de nos aversaires aussi, comment il se sunt u à no gens u as autres combatut, u à mains de gens u à plus, u s'il ont vaincut u esté vaincut. Car par un sanlant, si donne-on conseil d'un autre cas sanlant. Et se de le garde dou païs et de le cité nous consillons, regarder devons, quans lieus il i a à garder, et queles gardes il i affièrent u à piet u à cheval, et quel sunt li lieu u fort u foïble, et liquel ont plus grant besoing de garder et de plenté de gardes. Et ce ne puet mie bien faire cis qui le païs n'est conneüs par coi il mete et roste gardes là u pau u trop en a ; et mete covignable garde en cascun lieu, selonc ce k'il sunt fort u foible. Ki se conseille de biens de dedens, si con sunt li viandes et li boire, il doit regarder combien il en soufist et puet soufire au lieu dont il se conseille et combien de lui-meismes cis lieus en puet avoir, et combien on en puet amener par estraignes gens, et par quel gent ce porra estre amenet. Et ce covient savoir celui ki bien voet consillier de ces choses, par quoi on face estatus et commandemens covignables à ce; par quoi seure cose est avoir pais à plus fort de lui, et à chiaus ki sunt proufitable as viandes et as boires.

CHAPITRE XXV.

Cis capitles devise manières de governemens et de correptions contraires, ne mie de principal entention et puis devise ques choses font à estre de consaus.

Et se consillier volons de loi faire et d'onnour, moult près et sagement nous devons aviser. Car li lois si est li vie et li sauvement dou peuple. Car mal lor fait laissier et si les enorte à vertut et parce ke de signerir sunt diverses manières et de viles governer et de païs, si covient les lois diverses par quoi il covient celui ki les lois fait prendre garde à diverses manières de signerie; et pour ce ke çou apertient à autre matère, comment ne queles lois on doit metre ens ou païs et ens ès viles, si nous en souferrons ore de parler; mais tant en poons dire, ke toutês les lois ki boines doivent estre, doivent estre faites pour le peule à garder de mal et aus bons faire et vertueus. Et ces diverses manières de signerie et de governer si sunt: l'une si est c'on apiele roïal, et c'est quant li sires riule et gouverne une vile u un païs au bien et au proufit dou païs et des sougiés; et plus quiert li sires et li governères, et entent au proufit de ses sougis k'au sien propre; et le sanlant à ceste signerie a li preudons en sa maison, là ù il governe sa feme et ses enfans à lor proufis. Li contraires à ce roi si est li tyrans ki sires est tout seus et n'entent mie au bien de ses sougiés, mais au sien et ses voloirs. Une manière autre si est quant pau sunt gouverneur, u par lor sens u

parce k'il plus sunt vaillant; et toutes voies il entendent le bien dou commun ensi c'on doivent faire eskievin. Et li contraires à cesti-chi, si est quant pau sunt governeur et si entendent plus à lor proufis ke dou peule. Li autre manière si est quant pluiseur signourissent et governent pour le proufit commun des sougis, et li contraires à cesti si est quant cil pluiseur chacent lor preut et plus ke dou peule. Et de toutes ces manières li signerie et li governemens roïaus est li mieudres et ses contraires li pires; dont toutes les autres manières sunt défaillans de la milleur signerie. Dont puiske les lois doivent estre faites pour le commun proufit, bien affiert ke par grant conseil soient avisées ançois k'au peule soient dénonchies. On ne se doit mie trop haster en consaus rechevoir et doner. Celui tient on pour sage, ki tost entent et tart juge. Cil se haste de repentir ki tost juge; car hastiv conseil sieut repentance. Riens ne doit estre soudain, ains doit-on tout çou qu'apiertient à le besoigne par devant regarder. Car ki bien avisés est, il ne dist mie : « Je ne quidoie pas k'il deüst ensi avenir, » car il ne doute mie, ains atent; il ne souspechonne mie, ains se garde. Se li consilleur tost respondent et par acort, tost les doit-on en ce contrester, en moustrant le contraire de lor conseil, par quoi lor pensées soient alongiés et lor conseil recargiet, et par bonne délibération puissent le milleur ellire. Mout doit-on prisier et trop est biele délibérations et demourance soufissans ens ès consaus. Toute demorance est haineuse, mais ele fait le sage : hastivetés ou désirier sanle demeure, maiement délibération devons-nous avoir de consaus à roster les choses ki contraires li sunt, si con ire, haine, désirs de délis et hastivetés. Ire enpêche le corage, par quoi ne puet voir entendre; haine jugement pervertist, car amant et hayant ywelement ne jugons.

Désirs de délis, maiement de ciaus de luxure, est li plus mortele pestilence ki soit de nature as gens otriie. Cis désirs fait le traïson dou paiis, le destruction du commun, les privés consaus as anemis. Nus maus, nule doleurs n'est, ke désirs de luxure ne aiwe à emplir; li désir des délis sont portes d'infier, par lesqueles on va à le mort d'infier [1]; lequel désirier, s'autrement oster ne le pooit-on, li cuer ançois afferroit à esrachier; riens il n'aime fors ce ki nuist. La biautés de la feme esléece le face del homme, et desour tous ses désiriers, met le désirier à li [2]. La lumière aussi del entendement, par lequel sunt donnet li bon conseil, li délis à désirs, oscurcist. Ki saroit les gens nient connissans et Dieu pardonnant, si devroit-il desdaignier péchiet, pour le vilonnie ki est au péchiet faire. Et ensi apert queles les choses sunt et quantes ki par nous pueent estre faites.

CHAPITRE XXVI.

Cis capitles moustre de ques choses on ne se conseille mie, u ne doit consillier, u petit on s'en conseille et met aucuns notables.

Selonc aussi les œvres des ars ke nous faisons, lesqueles ars ont certaine manière d'ouvrer et par eles sunt souffissans, en tel manière ke li effés de cele œvre, c'est-à-dire ce ki de cele œvre vient, ne dépent d'avenue d'aucune chose de dehors. Selonc tex ars, ne sunt mie conseil, ensi

[1] Prov. vii, 27.
[2] *Eccli.*, xxxvi, 24.

con del art d'escrire. On ne se conseille mie comment on doit escrire ne traire les lignes des letres, car li ars meismes l'aprent; et si ne dépent fors del art li effés et de le main ki escrit, si ke c'est ciertaine chose [1]. Mais nous nous conseillons de choses doutables, ki par nous pueent estre faites, et en eles ne sont certaines. Car consaus est une manière d'enqueste et ce solomes enquerre ke nous est doutable. Et k'aucune chose ens ès œvres humaines ne soit mie doutable de deus choses vient. L'une pour ce ke par déterminées et ciertaines voies, manières et œvres, on va et œvre à fin ciertaine et déterminée, si comme ens ès ars ki ont voies et manières ciertaines d'ouvrer. En autre manière est chose nient doutable che ki point n'a de force, se li chose est ensi faite u autrement; et ces choses sont celes ki poi aiuwent u grièvent à aucune fin ataindre. Et ce k'ensi est pau, raisons le prent aussi con ce fust riens, et pour çou de deus choses ne nous consillons point, encor soient-eles ordenées à aucune fin, c'est des choses ensi con de nule ou petite value. Et des choses ki déterminées sunt comment on les doit faire, si con des œvres des ars, desqueles on ne se conseille point u pau, mais on a bien d'eles aucun avis et conjecturation, liqués n'est mie proprement consaus. Et ne mie en ces ars s'on se conseille, nous nos conseillons d'une manière. Car nous nous consillons ens ès unes plus k'ens ès autres, selonc ce ke eles sunt u plus u mains ciertaines, et des mains ciertaines est plus grans consaus, et ki plus de manières diverses d'œvres en li a; si ke nos nos consillons plus en médecine, là ù il covient regarder le nature du malade, là ù mout affiert à regarder, et en l'ordenance dou roïaume, ke nous ne faisons en l'art de luttier u d'escremir.

[1] S. Thomas, *Somme théol.*, 1re s., 2e p., q. xiv, art. 4.

Et plus aussi nos nos conseillons des ars ke des sciences, pour çou ke les sciences sunt plus ciertaines. Et ensi apert pour çou ke dit est, c'on se doit consillier des choses ki sovent avienent, dont nient ciertain est comment eles avenront, et ki ne sont mie ciertaines à une partie[1]. En ses consaus se doit-on aviser et pourveïr, par quoi voirs i soit dis et k'avenir en puet u biens u maus, amours u haine, tors u drois, conquest u dammages, pais u guerre, et maiement les causes des choses c'on bée à faire. Car par connoistre le commencement puet-on conjecturer et aviser le fin. En trois parties covient le sage corage estre partit : en choses présentes ordener, les à venir à pourveïr, les passées à recorder. Ki ne se recorde des passées, il ne set k'il fait; ki de celes à venir ne pense, nient sagement chiet en tous meschiés. Bien doit-on aviser et biens et maus, par quoi on puist plus legièrement les maus porter, car li dar pourveüt mains bléchent, et des biens nient fourjoiir, car sans corage de sage, bonnes fortunes honestement, fort est à porter. Li bien ki vienent as gens, se par vertu ne sont soustenu, chaient, par quoi les gens estainent. Li sages doit avoir mémore, maiement de se propre condition et estat et de le divine poissance, par quoi deseure son estat ne s'eslieve contre Dieu par orguel. Et par ceste mémore a enorter et retenir. Orent li Romain anchiien une coustume, ke quant aucuns vainquières revenoit à Rome, ki eüist aucun roïaume desous le pooir de Romme mis, on li faisoit trois manières d'onneur : li première si estoit, k'au venkeur venoit tous li pules joiaus encontre ; li seconde, ke tout si prison derière lui venoient, les mains loiies ; la tierce si

[1] Ce qui précède est emprunté à ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, III, IV, 8-10.

estoit k'il avoit vestue le cote Jupiter (uns leur dieu) et séoit en un kar d'or ke quatre blanc cheval traioient et le menoient jusques en Capitoile, ki estoit li maisons dou Conseil.

Et pour çou k'en ces honeurs cils ne fust sovenans de soi-meismes, se li faisoit-on cel jour trois molestes; la première k'avec li, sour le car, metoit-on un sierf, pour çou c'on donnoit espérance à tous, combien k'il fussent de serve condition, de venir à tele honoire, se par proece aquerre le pooit; le seconde ke cis le buffioit, ke trop n'en s'enorguellesist, et disoit : « Connois ti-meisme et ne t'enorguellis « mie de si grant honeur. Regarde derière toi et te sou- « viegne ke tu es hons. » La tierce moleste u vergongne si est ke ce jour li pooit-on dire toutes les laidures et vilonnies c'on voloit, sans nule amende faire, et en ce les voloit-on acoustumer, par coi il eüissent mémore de lor estas, dont ne cheïssent en orgueil. Le mémore aussi de le mort li anciien avoir voloient, dont acoustumé estoit, ke tantost ke li emperères estoit couronnés, li faiseur des tombes venoient à li pour li demander quele ne de quel métal u de quel marbre, il voloit c'on fesist se tombe. Li mémore de le mort est li frains ki refraine les gens, k'il ne keurent al ampleté de covoitise, de glore, de luxure et d'autres visces, dont Salemons dist : « Aies mémore de te fin et jà ne pécheras [1], » et pour çou dit-il : « mieus vaut aler à le maison de pleurs k'à celi de joie, car en celi recorde-on le fin de cascun [2]. »

[1] *Eccli.*, VII, 40.
[2] *Eccli.*, VII, 3.

CHAPITRE XXVII.

Cis capitles devise ques consilleurs on doit avoir, et met pluiseurs bons enseignemens et moustre ke parce c'on tient les gens pour bons, il enarrent les gens à aus acroire.

Consilleurs aussi nous devons ajouster à nous, ki nous aiwent le milleur à eslire. Car nus ne se doit tenir pour si sage, k'il, en grans choses, s'apoie de tout en tout sans avoir avis d'autrui, en son conseil. Car plus il voient et pueent il doi veïr, ke ne face uns et en œvres et en sciences, dont il doi ki se derrainent de lor sciences plus aprendent à estre ensanle ke par aus. On doit par conseil autrui sens enquerre. Douter et d'autrui conseil demander, n'est mie chose vergondeuse et nient utle. Ne au commencement c'on se conseille d'aucune chose, on ne doit mie avoir multitude de conseilleurs ; car en vain fait-on par plus ce c'on faire puet par mains. Mais se li besoigne le requiert, pour çou k'ele est grans et douteuse, u cil le milleur bien aviser ne sèvent, dont doit-on encore autres consilleurs ajoindre. Li conseil aussi si sont des choses singulères, ens ès queles on est plus sachant par esprueve ; et pluseur si pueent avoir plus esproeve ke ne fait uns. Mains en est-on aussi blasmet s'il meschiet après conseil, ke s'on faisoit de se volenté. Faites tout par conseil, si ne vous repentirés mie, et corage de boin conseil rechevoir en vous establissiés [1]. Devant

[1] *Eccli.*, xxxii, 24.

toutes vos choses, soit en vous parole vraie et devant toutes vos œvres consaus estables [1]. Et li savoirs des signeurs et des princes est ensi, par le conseil des consilleurs engrangiés, con les rivières par les diverses euwes et par divers ruissiaus [3]. Ne li habundance de vostre savoir en vo quidier, ne li hautece de vostre estat, ne vous doivent enpeechier k'avoec vostre conseil autre n'ajoustés. Car se li autrui consaus est bons et bien vous plaist, tenir le devés, et li vostres remaint dedens vous. Et se de vo voloir se descorde autrui consaus, à vous affiert à regarder s'il vous est proufitables u non, douquel, se proufitables n'est, tenir vous en devés. Ne vous apoïés mie dou tout à vo sens, car dont est li folie acomplie quant on dou tout s'i ahiert. Ne soïés en vos consaus comme esperdus, ne ne metés tristece à vo cuer; car la joie dou cuer est vie del omme [2]. Et par ce ke dit est, apert ke consaus ne doit mie estre de très-petites choses, mais de grandes. Puis dont que consilleurs nos devons avoir, regarder devons quel il doivent estre, puiske de lor consaus devons user et iaus croire. Premiers si regardons par quantes manières on enorte les gens à croire et il i sunt enclinet; ne on ne lor fait fort de çou c'on vieut k'il croient les paroles c'on a dites. Et ces choses si sunt trois, k'il covient regarder aussi en toute parole; c'est à savoir : celui ki parole, l'escoutans à qui on parole, et le chose de quoi on parole. Premiers puet estre li oïans enclinés à ce k'il croie les paroles k'il a oïes, tant con pour le disant, quant li disans est bons et on le croit bon. Car jà soit-ce chose k'il ne sache raison rendre de ce k'il a dit, pour çou c'on le tient pour bon, ne quid'on mie k'il mentist

[1] *Eccli.*, xxxvii, 20.
[2] *Eccli.*, xxxi, 22-23.

volentiers. Dont blandisseur ne menteur ne doient mie estre consilleur ; car sovent taisent le voir à dire, pour le plaisance des blandisseurs de lor signeurs. Et aukes yuwelement pèche cius ki menchoigne dist, et ki vérité choile, là ù vérités affiert à dire, si con en conseil. Car là ne doit estre mençoigne dite ne vérités celée. Dont cis s'aquite bien en conseil, encore ne sache-il le raison rendre, ki à son essient dist ce k'il feroit s'il estoit en l'estat du signeur qui il conseille. Dont par ce c'on croit ciaus bons, croit-on lor paroles ; dont li bontés c'on croit en aus est li orine de cele créance. Dont grant besong ont li signour de connoistre lor consilleurs parfais en bonté. Car se bon ne sont, sovent poront li signeur estre fourconseilliet. On ne doit mie mençoigne dire, néis pour le vie à pierdre, ne se parole retenir en tans k'ele puet valoir ; ne retenés mie tousjours vo savoir en vo cuer ; car en la langue s'est conneüs li savoirs dou sage. Sens, science, doctrine, en le parole dou sage sunt trovet et fermetés en uevre de justice. Ne contredites le vérité pour riens et gardés ke li mençoigne ne vous confonde [1]. Ne soit mie vostre langue trop isniele et vous nient proufitables et perrecheus en vos œvres [2]. Soïés fermes en le voie de Dieu, et en le vérité de vo science et savoir ; et parole de pais et de justice vous sievra. Soiiés humles et débonaires à oiir le parole de Dieu et de vérité, et dont porés par savoir vraiement respondre. Se vous avés entendement et savoir de ce c'on demande, respondés au demandant ; et se non, vostre mains soit sour vo bouche. Ne soïés mie pris en parole sans discipline, par quoi vous ne soiiés confundus. Honours et glorie est en le parole dou sage, et li langue dou fol est sa destructions. Ne soiiés mie privés

[1] *Eccli.*, IV, 23-31.

consillières en oreilles, par qnoi par vo langhe soiés pris et confundus : sour teus consilleurs on a envie et haine et mainte laide parole, car sovent sunt cunchieur [1]. Ensi con d'une estinciele engrangist li fius, ensi d'un kunchieur est maus et sans engrangiés [2]. Dou kunchieur est le plus la parole double, couverte et sofiste et ki teus est de tous biens sera défraudés ; car tes de Dieu n'aquiert la grase et de toute sapience est défraudés. Li sages à lui-meismes est sage et si fruit sunt loable. Li sages ses sougis estruit et li fruit de son sens sunt loïal. Li hons sages sera remplist de béneichons et cil ki le veront le loeront [3]. Et se li conseilleur sunt envieus u anemi, u avaricieus, u de désirs de délis plains, u autrui plus ke lor signeur aiment, sovent poront li signeur estre déchut, et tel ne seront jà aise, car li cuers ki va double voie, jà en repos ne sera : li mauvais cuers en ses voies sera déshonnorés [4]. Ne vous ploiiés à tous vens, et si n'alés en toutes les voies : ensi est li malvais esprovés en double langue [5]. Très-laide note est de langue double ; li coutelians et de double langhe est maudis ; par lui sunt tourblé maint ki pais avoient et les cités murées des riches en ont esté destruites. Cols d'espée si fait plaie, mais li cols de le langue si défroisse les os. Molt de gent sont mort par cols d'espées : mais ne mie ensi comme il ont esté par double langue. Eureus est ki covers est encontre li et ki s'ire n'a senti ; se morsure est très-malvaise ; c'est priés c'uns infiers. Faites soif d'espines à vos oreilles et n'ascoutés la

[1] *Eccli.*, IV, 34.
[2] *Eccli.*, XI, 34.
[3] *Eccli.*, XXXVII, 23-27.
[4] *Eccli.*, III, 28.
[5] *Eccli.*, V, 11.

maise double langue. Contre tele langue vo bouche ait us et vos oreilles fremures, et s'ait frain à vo bouche, par quoi vos ne dites parole par quoi ne chéés en la langue de vos anemis, ki vos gaitent [1]. Les bonnes et les sages gens par le frain de lor conseil retienent le hastiveté de lor paroles et aviséement s'avisent, par quoi laissant le legièreté de la langue, le conscience des oïans par nient sage parole ne tresperchent. Sovent li langhe les gens de bonne œvre retrait, quant grietés dist u ele laidenge. Se dont as malvais li fait des bons desplaisent, on ne lor doit mie dire, çou ki lor cuers trop esmueve ; mais débonairement et humlement les doit-on reprendre. Li flaiaus de la langue s'est li parole desrainable contre le griété faite. Dou flaiel de la langue les bons fièrent, ki lor bonnes œvres en dégabant poursiuwent. Et cil ki les gens outre mesure et outre çou k'il sunt, loent, blasme lor font, quant lor mençoigne est conneüe. Pour çou doit-on pau u à mesure loer, que li trop ne face honte. Pour che ke dit est doivent li signour regarder, quant on les conseille, quele ententions puet avoir li consillans. Car s'il voit ke pour avarisse si con por dons k'il rechut a, u pour envie, u k'il a plus grant amour à autrui ke son signeur, u pour haine, il conseille mal et faus, u il choile le voir à dire, il ne doit plus estre creüs, mais ostés dou conseil. Les consilleurs aussi ne doit-on mie soufrir d'iestre privés d'autres signeurs, asqués par sanlant on puet avoir à faire, ne ke lettres u noveles lor envoient, ne traitiés u parlemens aient à iaus, se ce n'est par congiet; et quant on tex les perchoit, muer les doit-on ; car tex de corage sunt legier et as promesses s'ahierdent legièrement. Celant aussi doivent estre li consilleur, car se li conseil ne

[1] *Eccli.*, xxviii, 15-30.

sont celet, sovent en voit-on malvenir as signeurs. Son secret tant comme on puet doit-on celer, car à paine trueve-on ki celer puisse u sache, et adont affiert à dire, et nient devant, quant par ce on puet faire se condition milleure. Vos consaus celés u vos secrés est aussi comme en vo chartre enclos, et révélés, vos tient en se chartre. Ki son conseil choile en lui-meismes, est pooirs de milleur ellire. Ne ne doit-on pour menteour tenir, ki en milleur son conseil mue. N'est mie bons li consaus ki pour mieus ne puet soufrir muance : mieus vaut et plus seür est c'on se taise, ke ce c'on prie autrui de taire. Ki à lui-meisme ne commande par quoi il se taise, comment quiert-il k'autres ne parole? Che c'on vieut faire, tant comme on puet, doit-on celer, par quoi se li chose, si comme on espoire n'avient, on ne soit mie mokiet. Al ami est doutiule son meffait et péchiet dire, et del anemi se doit-on dou tout garder. Il vos oront et bien entenderont et ensi con vo péchiet deffendant, vos en harront [1]. Se celet doit estre çou ki est dit à conseil, aussi ke nus ne le seüst : et ce fist Rome en tel estat venir, avoec çou k'il amoient autant le bien commun comme le leur et li biens communs lor sanloit leurs. Tel doivent estre dont consilleur, k'il l'onneur et le bien lor signeur doivent amer sor toute rien; et l'onour et le bien de lor signeur doivent tenir ensi con pour le leur. Et ensi veïr poons, ke consillières doit estre bons et tels esprovés et trovès.

[1] *Eccli.*, XIX, 8, 9.

CHAPITRE XXVIII.

Cis capitles moustre c'on croit les consilleurs pour çou c'on les tient pour amis.

Créance est aussi faite de choses dites par le regart des oïans, quant li oïant tienent les parlans à amis, u il sunt ami u bienvoellant. Car tot aussi con nous nous créons, et tost à nos fais nos acordons ; pour ce ke li amis est autres je, nous créons l'ami u celui ke nous tenons pour ami u por bienvoeillant, si con nous-meismes. Legièrement croient les gens che k'il voelent, et lor sens et lor entendement hastivement enclinent à lor désiers. Et pour ce li jugemens de celui ki conseille vaut sovent mieus ke de celui ki conseil demande, car plus est dénués et mains i a de volenté. Et regarder devons en ces consaus ke li ami donent, trestot aussi ke nous nous créons aucune fie mieudres et plus sages et plus avisés, ke nous ne soïommes ; et ensi nous nous déchevons, car sovent somes malvais juge en no propres besoignes par trop grant amour ke nous avons à nous. Ensi sovent sommes déchut de par nos amis, quant nous les quidons milleurs u plus sage k'il ne soient ; et il-meisme jugent souvent selonc l'affection k'il ont à nous, si qu'à eaus-meismes, dont il sunt déchut sovent, pour l'amour k'il ont à nous. Car on ne juge pas tousjours ywelement amant et hayant. Ne pour che ke riches vo conseille à son conseil assentir vous devés : s'il est déchus, il trueve assés de chiaus ki le reskevent; il parole orguilleusement et c'est

auctorité ; se li povres est déchus, il est déchatiés ; il parole sagement et il n'est point oiis ; li riches parole, et tout se taisent, et sa parole est essauchie jusques as nues ; li povres parole et on li demande : « Ki es-tu ? » et s'aucun griève, il est destruis[1]. Ke c'est çou c'on dist plus ke cis est ki parole, regarder devons. Dont cil ki se conseille aviser se doit, ke ses amis ne soit trop meüs par affection k'il a à lui, de lui consillier ce k'il conseille, par quoi il fust par ce déchus. Car trop s'apoi-on à lor dis, puisc'on les tient pour amis. Et toute voies amis doit-on querre les consilleurs ; car envis menteroient ne ne céleroient l'oneur et le bien de lor amis, là ù il en seroient aviset, ke estraigne et nient ami font bien sovent. Et acorder doit-on les consilleurs, s'on puet, en lor consaus, et soigneusement aviser liquel mieus selonc raison conseille, et celui conseil tenir en tel manière ke cis ne le perchoive. Pour ce se doit ki conseil demande de son sens et son conseil si tenir garnis, par quoi de ses consilleurs ne soit vis trovés. Car sovent cil ki perchoivent c'on lor consiaus ensieut, en orguel, despit, et trop grand maistrie montent ; dont les consilleurs doit-on tenir joieus au plus c'on puet. Car quant aucun perchoivent l'un outre mesure estre dou signeur avanchiet, sovent en ont despit, et le signeur lor bon conseil laissent à dire, et liet sunt u pau i font force se le signour meschiet, par le conseil de celui.

[1] *Eccli.*, XIII, 26-29.

CHAPITRE XXIX.

Cis capitles moustre c'on croit les gens pour çou con les tient pour sages.

Par le chose ausi dont on parole, est créance faite al oïant, quant on tient le parlant pour sage et pour aviset. Car au sage affiert k'il connoisse les choses et k'il esprueve en ait eüt. Car sovent cil ki ont esprové, sunt et doient estre li plus sage. Pour çou ellist-on pau jouenenciaus en signourie; car sovent ne sunt mie sage pour défaute d'esprueve. Dont li sage si sunt creüt pour çou k'il connoissent les choses desqueles on se conseille; dont tele créance vient par le nature des choses c'on tient ki dou parlant soient conneütes [1]. Ne soïés mie trop parlans devant les sages, ne vo parole ne recommenciés deus fies [2], et pour sage ne vous tenés en le compaignie des fols [3]. Sapience outrequidie et orguel, et voies malvaises, et bouche à double langue, desprisiés [4]. Mout fet à cremir en le citet cis ki est trop parlans et li outrequidiés en ses paroles iert de molt de gens haïs [5]. Ne respondés s'aiés oiit [6]. Aprendés ce ke devés respondre, ains ke vos parlés [7]. Le sage se taist jusqu'adont

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, I, i, 18, et VI, vi, 4.
[2] *Eccli.*, vii, 15.
[3] *Ibid.*, 17.
[4] *Prov.*, viii, 13.
[5] *Eccli.*, ix, 25.
[6] *Eccli.*, xi, 8.
[7] *Eccli.*, xviii, 19.

ke tans est de parler, et li legiers nient sages ne set garder son tans [1]. Et devant les vieus sages ne commenciés à parler [2]. Bénis est cis ki n'a mespris en sa parole et n'est aguillonés en le tristece de ses meffais [3]. Ki trop parole sovent se grieve. Li sages en ses paroles se fait amable et li grasce dou fol tost s'esvanuist [4]. Ki trop est habundans en parler sovent se blece, car li legiers à parler sovent est haïs [5]. Li savoirs dou sage est si con flueves habundans et ses consaus remaint si con fontaine de vie. Li corages du fol est si comme uns vaissiaus brisiés, ki sens ne puet retenir [6] : il est une non-sachance en mal, si con cele ki mal fait; mais ki sages n'est, en bien il ne puet estre estruis [7]. Uns autres non-sachans est ki les paroles k'il ot dou sage loe et à soi les atrait. Mais li malvais quant les ot, les giete derière son dos et les despite. Li parole dou fol est si con fardiaus en chemin; et en le bouche dou sage est trouvée grasce [8]. Doctrine est si con buie et fiers ens ès piés du fol et si con loiiens sour sa main diestre [9], et li aournemens dou sage est doctrine et aprésure [10]. Il sunt aucun ke de lor ignorance et non-sachance se vantent et en risées et en gabois tournent. Et c'est très-grant folie de faire feste de ce dont uns sages se hontiroit : les lèvres dou fol sotie racontent, et les

[1] *Eccli.*, xx, 7.
[2] *Eccli.*, xxxii, 13.
[3] *Eccli.*, xiv, 1.
[4] *Eccli.*, xx, 13.
[5] *Ibid.*, 8.
[6] *Eccli.*, xxi, 16, 17.
[7] *Ibid.*, 14-15.
[8] *Ibid.*, 18, 19.
[9] *Ibid.*, 22.
[10] *Ibid.*, 24.

paroles dou sage en balance sunt pesées. En le bouche du fol est lor cuers, et ès cuers des sages sont lor bouches [1]. Ki le fol vieut aprendre, il est con cis ki englue deus tisons [2]. Come à un dormant parole ki au fol dist sens, ki en le fin dist : « Ke fu che que premiers desistes ? [3] » Plorés por le fol à qui li sens faut, plus que por un mort [4]. Ne parlés mie moult à fol, et avec le nient sage n'alés [5] : gardés vous de lui, par quoi griétés de lui ne vous vigne et ke vous ne soiiés de ses maus cunchiiés [6]. Ne vous acompaigniés à fol et nient apris, par quoi par aventure mal de vous ne die. Plus legier est de porter tiere, sel et fier, ke soustenir le nient sage fol et nient piteus [7]. Et ensi con li mairiens ki est saielés ou fondement d'aucun édifice n'en puet estre ostés, ensi li cuers affremés en le pensée dou bon conseil ne puet estre mués [8]; mais li corages dou fol par cremeur si n'est mie estables [9] ; li consaus est vils [10] à qui vigeurs de fremeté faut [11]. Car ce ke par enqueste trueve li défalans de vertu, jusques à le perfection d'uevre ne le puet parmener. Et force aussi est molt destruite se par conseil n'est soustenue. Car de tant con li force plus pooir se quide, de tant li vertus sans amoïenement de raison plus malaisiément soudaine-

[1] *Eccli.*, XXI, 28, 29,
[2] *Eccli.*, XXII, 7.
[3] *Ibid.*, 9.
[4] *Ibid.*, 10.
[5] *Ibid.*, 14,
[6] *Ibid.*, 15.
[7] *Ibid.*, 18.
[8] *Ibid.*, 19.
[9] *Ibid.*, 22.
[10] Var : *vis*. (Ms Croy.)
[11] *Eccli.*, XXII, 23.

ment chiet. Mais quant nostre ignorance et nostre non-pooir nous connissons, plus legièrement le fais d'autrui portons. Li hons sages moult de gens estruit et s'est plaisans et dous à soi-meimes [1]. Et ensi par les dis apert que tout cil ki sunt creüt, u il sunt, u on les tient pour bons, u il sunt ami, u on les croit, u il sunt u on les tient pour sages.

CHAPITRE XXX.

Cis capitles moustre ke ne mie sans plus li consilleur doivent sanler bons, mais estre le doivent.

Et puiske li consilleur enortent ciaus qui il conseillent, et foit font à iaus, il covient à ce k'il soient bon consilleur, k'il ne sanlecent mie sans plus bon, mais k'il le soient; car ensi ne menteront-il point : car tous maus lor desplaist. Et pour çou ke tout li consilleur ne sont mie bon u en bien esprovet, ains sunt li pluiseur flateur et otriant, si se doit garder ki conseil demande par quoi sen voloir de le cose k'il demande u c'on li a consilliet, il ne face connissans en conseil. Ne que de lor conseil durement soit besoigneus. Car sovent li consilleur, lor signeur besoigneus, despitent, et par ce sont sovent li prinche et li grant signour mal consilliet, ke li losengeur, flateur et assenteur, quant les voloirs perchoivent de lor signeurs, plus tost à aus k'à vérité s'asentent. Et sachiés ke plus grant anemi ne pueent estre

[1] *Eccli.*, XXXVII, 26.

ke flateur et assenteur. Car cil sovent de nous meismes croire nous font ce, dont sans raison, montons en orgueil. Mais ke plus sommes grant et plus nous devons humeliier en toutes choses et Diex pour che nous essauchera. Dont quant autres nous loe, juge de nous estre devons. Nus ne doit autrui ès biens k'il de lui ot dire, plus de lui-meismes croire; mais ens ès maus ke de nous oons dire, plus autrui ke nous croire devons, par quoi li amours ke nous avons à nous ne nous déchoive. Quant li blandisseur les gens alaitent, on ne se doit mie à aus assentir. Car la conscience chascun doit jugier. Grans hontes doit estre as gens, quant du bien k'il oent c'on sus lor met, oient mentir apiertement. Nus plus covers ne plus celés agais n'est que cis ki tapist en faintis et blandissans services, de quoi dist Catons : « Fui les paroles blanches et bloises [1]. » Dont on ne se doit movoir pour blanches paroles ne aournées; mais pour le vérité des choses. Car souvent li parole dou véritable est mains aournée. Vérités fait à poursivir et à ouvrer, quant Dieus est vérités et faussetés li diaubles. Mieus vaut dou sage estre repris ke par le sottie, le gengle et les douches paroles des blandisseurs estre déchius [2]. Car malvais venin souvent desous douc miel tapissent. Maisement puet-on boire miel k'il n'i ait de venin aucune chose. Ki les gens reprendent plus à eaus aquièrent grasces, se point de bien a en aus ne de sens, ke cil ki par blandissemens de langhe les déchoivent [3]. Mout est forte chose ke cil ki l'usage a apris de maise conversation, et est par le langue de blandisseurs eslevés, de le mort de son corage et se pensée estre

[1] *Disticha,* lib. III.

[2] *Eccli.*, VII, 6.

[3] *Prov.*, XXVII, 23.

resuscité. Et cil ki le mal ovrant par loenges poursievent, si comme estint desous le tiere de lor paroles l'ont enfouït. Se cis ki autrui reprent sanle courchiés, miex assés vaut tel ire ke risée. Car par le tristece dou viare dou reprendant est sovent corrigiés li corages dou meffaisant [1]. Nule injustice ne mauvaistiés n'est plus grande ke de ciaus, que quant il ont déchut, che œvrent, par quoi bone gent sanlent estre. Dont tel n'affièrent à estre ens ès consaus, mais li véritable, lequele vérité li anciien soloient dire sans nului espargnier. Dont Valerius raconte k'Aristotles envoïa à Alixandre, un sien disciple [2], et li deffendi u k'à lui ne parlast u il li desist paroles joïouses et plaisans, par quoi mieus fust oïs. Et cis comme il veïst une fie Alixandre liet, le reprist de che k'il avoit laissiet l'abit des Grigois et pris celi de Perse, et con de ce blasmer ne se volsist taire, li rois le commanda à ocire. De Dyogène, un philosofe, raconte cis-meismes [3], ke partot il soloit à son sens voir dire; et con cis une fie lavast ses joutes et uns princes Aristipus li desist : « Se tu Denise (ki rois estoit dou païs) voloies blandir, tu ne mangeroies mie tex joutes. » — « Mais, dist Dyogènes, si tu ces joutes mangier voloies, Denis ne blandiroies. » Mieus amoit joutes à mangier et dire voir, ke précieuses viandes et blandir le roi.

[1] *Eccli.*, VII, 4.

[2] Callisthène. VALER. MAX, l. VII, c. 2.— PLUT. *Alexander*. LAERT., *Aristot*. — CURT. 8. — JUST. 15.

[3] VALER. MAX, l. IV, c. 3. — DIOG. LAERT. *Aristippus*.

CHAPITRE XXXI.

Cis capitles devise et moustre ke ne mie sans plus li conseilleur ami doient sanler, mès aussi estre le doient.

Ami aussi sans plus li consilleur ne doient mie sanler, ains le doient estre, avec ce k'il sunt boin, par quoi il ne mentent mie ne vérité ne choilent, ne pour autrui avantage u damage conseillecent maisement. Car li amis toutes ses œvres et ses consaus, selonc ce ke mieus set, par raison ordonne al onneur et au proufit de son ami. Car li ami conseillent vérité à lor pooirs à lor amis et ce ke mieudre cuident. Teus con li cors sans ame, sunt les gens sans amis. De lui à ses anemis consillier se doit-on garder. Ne à chiaus aussi ki anemi ont esté encor soient-il racordet : car là u longhement a eüt feu est volentiers fumière; aussi en cuer ki a estet anemis, demeure legièrement estincele de mal voloir. Dont Ysopes dist : « A celui à qui as eüt bataille, ne descuevre tes consaus : nule foit n'aies en lui quant tu connois k'anemis a estet. » Salemons dist : « Doutable chose est de croire anciien anemi ; car s'il s'umelie, si k'il voist crons, ne le croies mie : car li pris par cele humilité, non par amours, retorne par volenté; par quoi il prenge en fuiant che k'il prendre ne pot en cachant. Tes anemis devant toi plora, et se tans en vient, il n'iert mie saoulés de ton sanc [1]. » A estrange ne vous consilliés ; vous ne savés k'il

[1] *Eccli.*, XII, 10, 11, 16.

pensent : n'à toutes gens vo corage n'aovrés, par quoi par aventure il ne se moustrent gracieus et après vous grièecent[1]. Ne menés mie toutes gens en vostre conseil; car maint agait font li cunchieur [2]. Ne metés mie vostre anemi seïr à vo destre, par quoi il ne se retorne et vous mete fors de vo chaière [3]; se vous déchéés, il ne vous portera mie par ses paroles[4]. Li anemis pardonne et en son cuer agaite comment il vos puisse bouter en le fosse [5]. Se mal vous sourvienent, vous le troverés perrecheus et laske à vous aidier. Si œil pleurent et aussi con aidans, s'il puet, vous grévera [6]. Ki plaint l'encanteur ki dou serpent est mors? Ensi ki plaint celui ki à malvais et anemi s'acompaigne, se par li est déchus? Une seule heure li anemis au besoing ne demeure [7]. Li conseil aussi de ciaus, et les consilleurs ki plus par doutance ke par amours font obéissance et service doit-on petit querre. Car le plus sovent cis ki doute il het. Ne créés jà par doutance boin ami u consilleur aquerre, car nus n'est assés fiable à celui qui il doute. De çou trueve-on ke quant Alixandres ot conquist ciaus de Pierse, ki sor les ancisseurs Alixandre avoient lonc tans eut signerie, les tint en grant servage et en grant subjection et cremeur, liquel toutdis encontre lui se metoient : sor çou Alixandre demanda conseil à Aristotle, sen mestre; liquex demanda quel il avoient esté à lor autres signeurs et comment il les avoient maintenus. Et Alixandres respondist ke preudomme avoient esté

[1] *Eccli.*, VII, 21, 22.
[2] *Eccli.*, XI, 31.
[3] *Eccli.*, XII, 12.
[4] *Eccli.*, XII, 14.
[5] *Ibid.*, 15.
[6] *Ibid.*, 17-18.
[7] *Eccli.*, XII, 13, 14.

et li signeur les avoient amés et honnerés et tenus en grant franchise : « Et tu fais ensi, » dist Aristotles, et il le fist; et de là en avant li furent-il loïal et s'en aida ausi bien con de Grigois. Gentils cuers si puet malvaisement soufrir servages ne injures. Car nature s'efforce à franchise; et ausi trueve-on de Huon de Saint-Victor, un grant clerc et éveske, liques comme il visitast une abéïe, trop mais moines trova : si demanda l'abet comment nouri les avoit et maintenus; liques dist k'en grant destrainte et disciplines et batures, et ke plus les destraindoit et pieurs les trovoit. Dont dit li vesques : « Tu les a honnis; car pour çou k'en trop grant destrainte sunt nourit, trop ont cremit, et ensi en haine sunt engrangiet et envielli; et cele haine metent à œvre le plus tost k'il pueent, quant en celi sunt nouri : dont amour à ti ne al ordène avoir ne pueent, car nus n'aime par cremeur, mais par amours est-on bien cremant. » Ne mie sans plus amours et bons consaus par doutance et cremeur acquis ne sunt u retenut; mais aussi les signeries par longues doutances sunt perdues. Dont Tulles dist : « Nule si grant force d'empire n'est ki par lontaine peur puist estre durans [1]. » Molt de gent covient douter ki est et veut estre de mout cremus [2] : dont Senèque dist, ke nus crueus ne puet estre asseür [3].

[1] Cicero, *de Officiis*, II, vii, 25.
[2] Cicero, *loc. cit.* 24 et Seneca, *de Ira*, II, 11.
[3] Seneca, *de Clementia*, I, 26.

CHAPITRE XXXII.

Cis capitles moustre ke ne mie sans plus li consilleur doient sanler sage, mais estre.

Sage aussi ne doient mie sans plus sanler li conseilleur mais estre, et ensi ne menteroient-il point de choses. Car il connoissent les affaires ki affièrent à faire et sèvent comment on en doit ouvrer. On tient molt de gent pour sages ki ne le sunt mie, mais malicieus ki autrui tost par lor malisces conseillent mal, pour laquel chose on ne doit mie croire tout esperte mais l'esprueve en bonté. Ne n'affiert mie tost à croire, car tost croire legierté de cuer senefie; et maiement à ciaus se doit-on consillier, ki mieux doivent avoir l'usage et le sens de la chose dont on se conseille, si comme au religieus de sainteté et au juste de justice, et au marcant de marcandise et ensi des autres. Celui doit-on pour conseilleur amer, qui on voit sciences amer et habonder en le voie de sapience et de savoir, et de bonnes meurs, et décliner et fuir le sente de maus et de visces. Li sages contre toutes choses porte ses armes quant le milleur avise par son sens. Ki sage croit, nient sagement cheïr ne puet. On dist : « Cis ne chiet mie ou pont ki sagement va. » Li sages par les choses apiertes avise les oscures, par les petites les grandes, par les prochaines les lointaines, par les parties le tout. As anchiens doit-on demander conseil, car ens ès anchiiens est sapience et prudence par lonc tans : car plus sage doivent être cil ki de plus de diverses manières de gens

sunt estruit : ne mie par force u par haste u vistèce de cors les grans choses sont faites, mès par conseil, par autorité et par sens. Lesquels choses en souffisant viellece ne sont mie amenries, mais engrangies. Les consaus aussi de fols doit-on fuir, car folie ayment et lor consaus à folie tournent. Propre chose aussi est au fol remirer les visces d'autrui et les siens oublier. Se vous au fol parlés, il despitera le parole de vo bouche, et sa voie li sanle en ses iex droite. Ki à fol met sillence de parler, ire amenrist : car quand aucuns à plentet de paroles siert, le droiture de justice tenir ne puet; dont uns des grans sens en justice est lui garder de trop parler. Car li justice de la pensée est amenrie, quant de trop parler on ne se restraint, et pour çou hons trop parliers n'iert jà amés sur terre. Mais regarder devons que quant nous par trop grant cremeur de parler nous restraindons aucune fie plus k'il ne coviégne, dedens l'enclos de silence sommes constraint. Et quant li visce de le langhe nient sagement fuir quidons privéement en pieurs nous envolepons. Car sovent, quant par dedens de trop parler nous nos tenons, grant plenté de paroles en nos cuers nous élaissons, si que tant plus les pensées en nos cuers s'eschaufent, k'eles sunt constraintes par force garde ou destroit de silence. Dont sovent la pensée en orguel se liève et juge ciaus à fos k'ele parler ot. Et tes, comment se pensée en orguel s'ensauce, ne connoist : le langue il restraint, mais le pensée esliève. Trop taires aussi n'est mie bons, car sovent cil ki trop se taisent, quant aucunes choses grevables nient droiturièrement ils suefrent, de tant en plus grant doleur chaient, ke de ce k'il soustienent nient ne parolent. Car se les grietés c'on soustient, li langhe rassisement disoit, li doleur dou cuer sovent s'enfuiroit. Car les plaies closes plus grièvent; car quant li pourreture ki

dedens fremist est hors mise, li doleur à garison s'apareille. Aucun si sunt si taisant, k'encore voient-il les maus et ce ki fait à reprendre, il retienent lor langhes. Et cil sunt sanlant à ciaus ki les plaies regardent et les médecines en ostent : et tel sunt cause de le mort quant le mal que par parler saner pooient, il ne garissent. Dont veïr poons ke trop taires u c'est visces u ce n'est mie vertus. Dont uns sages dist : « He! à mi quant je me sui teüs [1]; » et ke ce vieut autre chose dire, fors ce que la langhe sagement doit estre refrenée, ne mie sans loiien eslaissie, par quoi s'eslaissie est, en visce ne retorne, u retenue, de pourfiter ne se délaisse? Pour ce font li doi tans de parler et de taire soigneusement à garder; par quoi, quant li langue restraindre se doit, nient proufitablement ele s'eslaisse, et quant à parler affiert ele par perrece se restraigne. De ce dist Davis : « Sire, metés garde à me bouche et huis entour mes lèvres [2]; » par l'uis ki clot et œvre, est entendue li parole à point dite et retenue : si ke par discipline li langue soit retenue et au besoing laskie. Conseil de gens yvres doit-on eskiver, car ivroigne riens ne choile. A conseil ensi d'enfant ne se doit-on apoiier; au mains est-il souspeceneus, car les jouenes choses kièrent et en iaus n'a mie grant sens. Dont Salemons dist : « Hé! de le terre dont li rois est enfes et li prince mattin manguent [3]. » Ces trois choses dont doit-on querre ens ou consillieur, et trover le doit-on ou boin : k'il soit bons, et amis, et sages : et ki teus ne les a, fort est s'il est bien consilliés. Et par ce poons veïr pour ce, se consaus est donnet de grant plenté de gens, il ne fait mie

[1] *Isaïe*, VI, 5.
[2] *Ps.* CXL, 3.
[3] *Eccles.*, X, 16.

à poursivir. Car le plus sovent, li communs n'est mie bons amis u sages. Ki en ses consaus veut regarder à le plenté des gens et ne mie au sens u al entendement, saciés jà bien conseilliés ne sera : car toujours au cent, double plus de fos ke de sages trouvera. Li fol sunt sans nombre et folies aiment et à folie lor corages enclinent, et pour ce vont les cités et les signeries à déclin, là ù li volentés du commun, ne mie li sens de pau de sages, est ensewis. Et li une des choses là ù on puet mieus assaiier les consilleurs, si est, c'on lor face sanlant c'on ait mestier d'argent. S'il conseillent et jugent ke bon est c'on prende vo trésor et on le despenge, sachiés k'il ne vos tient mie de grant pris ne de grant value, et s'aucuns vous enorte ke vous prendés l'avoir de vos sougis, sachiés ke c'est li destruisemens de la signerie et cis vous het u pau vous aime. Mais s'il vous offre lui et le sien et die : « Ves-ci çou ke j'ai gaigniet entour vous et par vos signerie ; je et li mien sunt vostre, » cis fait dou droit à prisier et tenir chier. Mais celui ki le sien n'abandonne, mais tot dou vostre faire vieut, et celui ki durement à avoir et trésor amasser estudie, ne créés. Car ses services est pour avoir, et est parfondece sans fons, ne en lui n'est mie termes de se fin. Car tant con plus croist li avoirs et soins et li ententions de plus aquerre. Li mieudres conseilliers et li plus utles est ki le vie dou signeur plus aime et son obéissance, et plus met les sougis à son amour, et cors et avoir à la volenté son signour met; et ki a le perfection des membres, liquel sont convignable as œvres acomplir, pour lesqueles il est eslus. De celui ki a notable mehain garder se doit-on, car souvent mie ne faut à fauseté ne à malvaisté; et ki a bon entendement pour entendre ce c'on li dist et boine mémore pour retenir çou k'il a oït. Et ki est avisans et perchevans les griétés et les grevances des choses

dont on se conseille, ki est aussi courtois, de douce langue et biaus parliers, si ke li langue au cuer et le pensée responge; et ki sages est en toutes sciences et vrais en toutes paroles, véritet amans et despitans mencoigne, de bonnes meurs, dous, débonaire et traitables, sans note et sans parole de glouternie en boire et en mangier, et de luxure, de sens et de délis : ki Dieu sour toute riens crient [1]; ki est aussi de grant corage en son propos, amans honneur; et ke ors et argens et richeces li soient en despit; ne n'ait sa entente fors ens ès choses ki covignables sunt au signeur et se princée, ki sanlans soient à vostre boin corage; amant le proïme et le lointain; et aime les justes et justice; et hace tort et grevance faire, à cascun rendant ce ke sien est; nient faisant différence entre les persones et les degrés des gens, lesquels Diex créa reveres [1], joieus et hardis et fors, sans peur, et demorans ens ès choses ki à faire affièrent, douquel li sougit par raison plaindre ne se pueent; ne ki trop est parlans ne rians, ententif à enquerre les novelles et les convines de tous les voesins, et des choses ki grever u aidier pueent, confortans les sougiés et déportans en lor grietés : tex doit et puet estre tenus pour boin consillier.

CHAPITRE XXXIII.

Cis capitles devise quel ordene on doit garder en consillant.

Après ce ke moustret est ke consaus n'est fors ke des choses ki par nous pueent estre faites u que nous créons

[1] Var. *Jeüeus*. (Ms. Croy.) Le sens du contexte semble indiquer qu'il aurait fallu lire *ivés*, et que les deux lectures sont erronées.

faisables et ke consilleurs doit-on avoir, et ques on les doit eslire et quel il doivent estre, or affiert à parler de le manière et del ordene de consillier. Or disons dont come il soit ensi ke consaus soit une manière de demande et d'enqueste, encor ne soient toutes demandes consaus, il covient en tele enqueste supposer aucune chose, si con commencement et principe et une autre enquerre. Et pour çou disons-nous ke des fins des choses, selonc ce c'on les tient pour fins, nus ne se conseille, ains sunt supposées; car eles sunt commencement des œvres humaines et si metent nécessitet as choses ki sunt à le fin; et le commencement des choses covient supposer en toute enqueste. Dont il covient puisque consaus est demande u enqueste, de le fin ne sera mie consaus, mais des choses ki sunt à le fin; ensi con li mies ne se conseille mie de le santé ki est se fins, s'il le fera u non, ains le suppose; et ausi cis ki plaide s'il traira le juge à se partie u non, et li rois s'il fera pais en son paiis. Ains sont toutes ces fins et toutes les choses ki sunt ensi con fins supposées, ne d'eles, en tant ke fins sunt, ne se conseille-on point. Mais cele fin supposée premiers, li ententions des consillants si est, par quele manière ne par quel movement u œvre u par ques estrumens porra cele fin ataindre. Si que li mies quant supposet a se fin k'il vieut garir, dont se conseille par ques instrumens u par quex œvres il garira, u par syros u par emplastres et par quele autre manière. Après, quant cele fins puet estre faite par pluiseurs estrumens, et par pluiseurs œvres, par lesqués mieus et plus legièrement ce pora estre fait. Et en checi fallent molt de gent ki sèvent encor dont bien trover les voies par lesqueles les choses doivent estre faites. Le tierc c'on regarder doit si est s'on puet par une œvre u par un estrument parvenir à cele fin, comment par ce on aura cele fin. Et se che n'a-

on apareilliet par quoi doit estre li fins, outre covient enquerre comment on porra che avoir, et ensi al autre, jusques adont c'on perviegne à aucune chose, là ù on puist commenchier et œvrer. Et bien se doit-on aviser quant on commenche à œvrer. Car li bons commencemens est moitiés del œvre; et doit-on contrester au mal au commencement, car à darrains vient trop tart li médecine : car li mal engrangent par longue demorance, et une petite erreurs ens ès commencemens, fait grant erreur vers le fin; et ne mie sans plus des œvres, mais aussi de paroles le commencement et le fin regarder devons par quoi mieus aviset, plus sagement parler puissons. Car envis vienent à bone fin les choses, ki mauvaisement sunt commenchies. Et ensi doit regarder li conseillans trois choses : premiers le chose par lequele il puist ataindre son propos, et se par pluseur choses, par lequele plus tost et mieus est ce trouvet, comment par ce on le fera : ensi ke se m'entention estoit à ce ke je vorroie bien estre d'unc signeur, aviser et enquerre me convenroit par ques voies je porroie mieus ataindre, ensi ke se j'avisoie par service, et con service pluseur soient, il covient garder par quel ; et se c'estoit par services d'armes, aviser convenroit comment mieus au greit dou signeur che porroie faire. Et se ce n'est mie appareilliet, si convient aviser comment il porra estre fait, et ensi jusques adont c'on ait aucune chose trovet à lequele on commenche à œvrer. Et pour çou sanlent tout conseil demandes èsqueles on demande tousjours del un après l'autre de ci adont c'on vient à le demande, de quoi on ne se doute point. Ensi est-il ès consaus c'on enquiert tousjours l'un après l'autre, tant c'on trueve aucune chose ciertaine. Ens ès choses ouvrables grande nient-ciertainetet i trueve-on, car les œvres sunt des choses singulères desqueles les muances

sunt nient ciertaines. Or ne rent mie raisons jugement ens ès choses doutables, sant faire enqueste devant le jugement; et pour ce nécessaire est li enqueste de raison devant le jugement des choses eslutes; si k'élections ensuit le jugement de raison ens ès choses ouvrables et tele enqueste de raison est apelés consaus : lequel conseil nous metons en le response quant on demande ke c'est élections ? Car nous disons ke c'est volentés consillie, si con volentés par raison enquise à une chose assentie. Et quant on a tant aviset l'un après l'autre c'on trueve aucune chose impossible, dont lait-on ester tout, et c'est pour ce ke consaus si est de nos œvres, selonc ce k'eles sunt ordenées à aucune fin avoir, lequele fin par choses impossibles moïenes on ne puet aquerre. Ensi que s'aucuns voloit doner et il n'eüst pooir d'avoir tant d'argent con pour çou faire; et se c'est possible, dont œvrent-il; possible di-ge tant k'à nous et à nos amis : car ce ki est fait par nos amis, en aucune manière est fait par nous, car li commencemens est en nous. Et les choses possibles ki ensi sunt aquises, sunt li estrument, li manière d'ouvrer, li pourquoi, li lieus et li tans. Et ensi con deseure est dit, li hons est sires et commencemens de ses œvres, ki par lui sunt faites. Or sunt les œvres faites par autrui et pour el ke pour elles; car eles sunt pour le fin et le conseil, si k'il apert, sunt des œvres; par quoi est plaine chose ke des fins on ne se conseille mie, en tant c'on les tient pour fins. Et ce di-je pour ce c'on se conseille bien aucune fie pour fin; mais adont quant on se conseille, n'estele mie fins; ains est ordenée à autre fin; ensi que se li rois m'avoit mandet k'à lui venisse, se je me consilloie se j'iroie u non, aucune fin autre me covenroit metre, pour lequele je esliroie à aler u nient. Car se de lui n'avoie ne avoir ne volroie à faire, sans conseil je meteroie le nient

aler : mais se je me conseille je meterai pour fin ke je de lui ai à faire; se je n'i vois, je le couroucherai, et ensi porrai me besoigne pierdre. Et ensi apert ke de le fin n'est mie li consaus, mais des choses ki à le fin sunt ordenées, si con pluiseurs fies est dit. Et quant ainsi est c'on a pluseurs au conseil apielés, on ne doit mie autre chose consilliable avec celi dont on se conseille meller. Ains doit-on le conseil et l'acort de ce dont on se conseille ataindre. Et ne mie totdis doit-on demander conseil en commun, mais souvent as personnes singulères dou conseil ; car tel chose dist-on en privet, dont on se taist en commun. Li privé conseil aucune fie doient ensuiwir les communs, aucune fie iestre premier, quant cis ki conseil requiert vieut c'on s'apoie à son conseil et à che k'il vieut, puiske bon li sanle ; et adont doivent suiwir, quant li consilleur ne s'acordent u on puet perchoivre k'aucuns des consilleurs ne dist mie çou k'il pense. Laquele chose par pluiseurs raisons puet avenir, et en ces choses affiert grans sens et grant avis. Et se li consaus est doutiules, mieus vaut et en fais et en dis atargier et atendre ke tantost terminer pour l'une des parties. Car souvent avient meschiés à celui ki en doutance œvre. De çou trueve-on ke quant li anchien Romain s'estoient d'aucune grant chose consillet et acordet, il attendoient trente jours ançois k'il le fesissent savoir au commun u k'il le mesissent à œvre, par quoi se nus mieus dedens ce tans seüst trover, si le desist. Et s'on doute aucune chose à dire pour ce c'on se crient repentir, mieus vaut taire ke le dire. Et mieus vaut traire pour lui ke contre lui parler. A mout de gens par parler et à pau par taire a-on veüt maint meschief avenir. Ne li conseil ne doivent mie estre tel c'on se conseille de toutes les menues choses, ensi ke se li pains est fais si comme il doit, u le ferine bien molue, car ce con-

noist-on par le sens. Et d'autre part, se de toutes les menues choses ouvrables estoit consaus, ce seroit sans fin avoir, laquele infinités ne puet estre de raison atainte, ne après de conseil, ki est une enqueste de raison. Et ensi poons veïr ke consaus n'est mie sans fin et sans terme, si ke tousjours coviegne consillier, ains i a tierme, tant con pour le raison del ovrant. Quant on est parvenut à ce à quoi on puet commencier à ouvrer, de le part ausi de le fin i a terme, quant on l'a atainte. Car les œvres sont faites pour le fin à aquerre; et de le part aussi des choses singulères ki sunt si k'estrument de le fin ataindre, trueve-on terme : car se terme n'i avoit, dont seroit-ce sans fin, et ensi n'overroit-on mais. Et par ce doivent estre li conseil de grandes choses doutables et li consaus adont finer quant on a ce trovet à quoi on puet soufissaument commencier à ouvrer [1]. Et de déboinaires paroles et amiables paroles doit estre ki conseil demande : car la douce parole le cuer amolist et fait ententif à le besoigne; et li crueuse l'endurcist et de bien ovrer sovent retarge et par douce parole croist li force d'amours et ne mie par commandement.

CHAPITRE XXXIV.

Cis capitles prueve en continuant ce ke dit est à ce ki est à dire, ke les vertus et li visce sont volentrieu [2].

Puisque parlet avons de volentrieveté, d'élection et de conseil et de volenté, ki des œvres humaines sunt commencement, après affiert à dire comment ces choses sont

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, iv, 16-17.

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, iv, 1-5.

ordenées et comparées as visces et as viertus; si disons ensi. Deseure est démonstré ke volentés est de le fin et k'élections et consaus sunt des choses ki par le fin sunt, et à li ordenées. Il s'ensieut dont ke les œvres ki sunt pour aucune fin soient par élection. Dont il s'ensieut ke eles seront volentrieves; car élections, si con dit est, est noveltrieves. Mès les œvres des vertus sunt pour aucune fin, par coi il s'ensieut k'eles soient volentrives. Et se les œvres de vertu sunt volentrieves, et les viertus le seront, ki par les œvres sunt engenrées, lesqueles œvres sont en no poissance et en nous. Li malisce et li visce ki contraire sunt à vertu, sunt aussi en nous et volentrieu : se les œvres des visces sunt volentrieves et li visce le seront aussi. Car se ouvrers est en nous et en no pooirs, il covient que nient ouvrers soit aussi en no pooirs. Car s'en no pooir n'est point nient ouvrers, impossible est nous nient ouvrer. Dont il s'ensuit ke par nécessité nous estuet ouvrer. Et ensi ne seront mie nos œvres de nous, ains seront par nécessité. Et aussi en ces choses ens èsqueles nient ouvrer est en no poissance et œvrers aussi. S'ovrers n'estoit nient en no poissance, impossible seroit ke nous œuvrissiens. Dont s'ensivroit ke par nécessité nous ne peüssiens œvrer; et ensi nient ovrer ne seroit nient de nous ne par no poissance, ains seroit par nécessité. Ensi apert k'en celui en qui est pooirs d'ouvrer, en celui-meimes est pooirs de nient œvrer : et en celui en qui est pooirs de nient œvrer, en celui est pooirs d'ovrer et de quelconques choses est en nous, li affirmations et li négations aussi, et le contraire. Or sunt les œvres de vertut et des visces différent, selonc affirmation et négation. C'est selonc ce c'on afferme u c'on noie. Car s'onneste chose est honerer son père et apertiegne à vertut et à bien, nient honourer apiertenra à mal et à visce; et se

nient embler apiertiegne à vertu, emblers apertenra à visce. Par quoi il s'ensieut, se les œvres de viertut sunt en nous et en no poissance, et les œvres des visces seront en no poissance ; et se les œvres sunt en no poissance et li visce aussi. Dont il apert ke les vertus et li visce sunt volentrieu et en no pooir et en nous par no volentés. Car puisk'ouvrers u nient œvrers est en no pooir et par ouvrer nous aquerons l'abit de virtut et de visces, puiske li pooirs d'ouvrer est en nous et en no poissance, et li habis des vertus u de malisces iert en nous et en no pooir et volentrieu ; et ce apert. Car nus ne se doute ke nous ne soiions commencement de nos œuvres, et engenreur auques, ensi con li pères engenre ses enfans. Dieus très le commencement k'il fist l'omme, le mist en le main de son conseil et li dona commandemens, lesqués s'il garde par aus sera gardé ; si con ciaus ki de lor nature font à poursiuwir et autrui à fuir pour lor mauvaisté, si con son creatour amer et son proïsme, et fuir autrui, tolir le sien, et teus choses, si comme on dira plus plainement ci-après. Devant nous est mis euue et feus : auquel ke nous volons poons le main metre. Devant les gens est mis biens et maus, vie et mors, auquel k'il lor plaist se pueent traire.

CHAPITRE XXXV.

Cis capitles prueve encor les biens et les maus estre en nous par no volonté, et oste aucunes raisons menans en erreur [1].

Et ke consaus et élections et volentés ki sont en no poissance saulent estre commencement de nos œvres appert :

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vi, 6-12.

car nous ne poons nos œvres en autres principes ramener. Dont il s'ensieut k'ensi con li principe et li commencement de nos œvres sunt en no pooir et les œvres aussi, et ensi seront volentrieves, et ensi mal et bien tot seront volentrieu. Et ce monstrent bien li governeur des gens ki amenrissent et engrangent les tourmens et les paines, selonc ce ke li meffait sunt volentiers fait u par violence u par ignorance escusable. Car de sa ignorance doit-on bien estre punit, quant on est cause de se ignorance; ensi con li yvres doit avoir double paine, l'une pour l'yvroigne, car il est sires de nient enyvrer et pooir a dou contrester, et l'autre pour le meffait qu'il a fait pour l'ivroigne, dont il est cause et okisons. Et aussi cil ki ont ignorance des choses de le loi k'il covient savoir, ki ne sunt mie trop fortes à savoir, sunt punit. Et aussi ens ès autres choses ki par négligence sont faites, car il sunt cause de le négligence : car il sunt signeur del aviser et en aus ont le pooir, s'il i voloient avertir et regarder; et les bons et les bien ovrans on honeure et prise-on, si ke par les honeurs on encite et enorte les bons à bien œuvrer, et les malvais par les paines on deffent mal à faire. Dont il apert ke li mal et li bien sont en nous par volenté. Et s'aucuns dist : « Je sui de ma nature négligens, et sui de ma nature teus k'il me convient tel délit poursivir; ne je n'ai pooir d'aviser ne de regarder le contraire; et pour ce me covient estre négligent, » ce n'est mie voirs. Car encore nous encline nature à aucune chose, nous sommes toute voie signeur de nos voloirs et de nos œvres; par quoi cele négligence n'est faite, fors pour ce ke nous ne volons mie prendre garde al ouvrer, par quoi nos aquerriens l'abit de bien ovrer, se cis n'est si fols k'il n'ait mie l'usage de raison. S'aucuns vieut aussi aucune chose, à laquele il set une autre ensiuwir, encore

par aventure ne voeille-il ce ki simplement s'ensiut, aime-il mieus ke ce soit ke li cause ne fust mie. Ensi ke s'aucuns voloit chevaucer par chaut, ki ne volroit mie suer, et saroit bien ke suer le covenroit, encore ne le volsist mie, ameroit il mieus k'il suast, ke che k'il ne chevauchast; et c'est bien voirs c'une chose est bien volentrieu par une autre, sans lequele li autre de devant ne puet avenir : ensi con boire amère chose pour avoir santé. Mais s'aucuns fait aucune chose, à lequele il ne sache mie k'une autre s'ensieuche, che est dont nient volentrieu et puet estre escusé. Ensi ke s'aucuns va le chemin, et il chiet ès mains de larrons, ceste aventure est nient volentrieve; et est ausi chose manifeste ke cil ki funt nient justes choses, sunt nient justes; cil ki adultère funt, sunt incontinent. Or sanle çou estre nient raisnable k'aucuns voeille faire chose nient juste et ne voeille mie estre nient justes, et faire fornication et nient estre incontinents. Car s'il ne le fait mie par ignorance u par force, il le fait de volenté; de coi il s'ensieut que s'il est nient justes u incontinens, k'il volentiers le iert, et ensi le négligence ne puet estre escusée.

CHAPITRE XXXVI.

Cis capitles remue aucuns faus cuidiers c'aukun poroient avoir [1].

Ne mie parce k'aucuns est volentiers injustes u malvais, il se puet quant il vieut faire bon et justes, nient plus ke cis

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vi, 13-21.

ki par se volenté pour nient obéir au fisiciien est faits volentiers malades, se puet faire haitiet quant il volra; ne cis ki une pierre a gietée, le puet arière retraire. Dont bon se fait garder de mais abit aquerre, car on ne le lait mie quant on volroit. Ne mie aussi sans plus nos sommes blasmet ens ès malisces del ame et de nos œvres; ains somes aussi blasmé en malisce de cors. Ne mie de che ki en nous est par nature nous somes blasmé, mais de ce ki en nous est par ignorance u par négligence u ensiut à no fait. Nus n'afiert à blasmer s'il est lais de se nature, car ce poise li et si ne se fist mie; et se uns hom est foibles de se nature u avugles, on en a compassion et pitet. Mais ciaus ki par ignorance u par négligence, par yvretoigne, luxure, sunt lait u foible u avugle, chiaus blame-on. Dont nous blamons le malisce dou cors, ki est par nous, et celui ki n'est mie par nous, non. S'il est dont ensi chi et ens ès autres, li malisces par quoi nous blasmet serons, seront en nous et en no poissance. Et s'aucuns disoit : « Chascune chose si désire le bien apparant, car nus n'est sires de se fantasie, liquele muet sovent à ovrer; et ce apert car tex con li hons est, tele fin il quiert, et teles choses œvre; s'il est bons il quiert bien, et s'il est malvais mal; par quoi il sanle ke che ne soit mie en no pooir : » al entendement de checi devons savoir k'en deus manières puet aucune chose à aucune bonne sanler. En une manière, quant on le regarde en commun et universel, ensi comme il aparroit ke lui garder de gens tuer seroit bon. Et tex jugemens communs est sans nule disposition ne regart particuler, et tele universele si est si logisie, c'est-à-dire provée ens ès œvres par le force de décours de raison; et parche ke les choses ouvrables sont singulères et pueent ensi u autrement avenir, n'est raisons constrainte à çou k'ele s'acorde à une des parties; ains est ou pooir de gens à

assentir à lequele k'il voront. En autre manière puet aucune chose aparoir bone par considérison et avis pratike, selonc comparison c'on a al œvre : et de cesti est ore li regars et cis puet estre en deus manières : en une manière puet sanler aucune chose simplement bone et selonc li avisée et çou est biens selonc le regart de le fin simplement bone. En une autre manière puet sanler aucune chose bone ne mie simplement, mais selonc le temps ki adont est; et c'est quant li appétis est en aucune chose enclinés; et ce puet estre en deus manières : l'une selonc le passion u désirier del ame; l'autre selonc l'abit ki par le passion est engenrés, ki juge aucune chose bone selonc le tans; ensi ke cis ki pour le doutance de noiier, juge pour bon maintenant à geter l'avoir en la mer : et cis aussi ki maintenant a voloir d'avoir à feme compaignie; mais li jugemens selonc lequel aucuns juge aucune chose à bone selonc li et simplement, vient par l'enclinance del habit ke cis a à cele chose à faire. Et pour ce ke li hons est cause de son abit mauvais, si con moustret est pour l'acoustumance du péchiet, il s'ensieut k'il cause soit de se fantasie et de l'apparence ki ensieut son abit, par lequel il li samble bon simplement, ce qui n'est fors biens apparans : et ensi est-ce niens à dire, ke nous nous volons escuser de no malvaise fantasie, car nous sommes cause de li par nos malvais habis, ki par nos œvres sunt engenret. Et pour ce ne vaut riens ke aucuns poroit dire k'il ne seroit mie cause de son malisce; car ce k'il fait, il le fait par ignorance de le fin et le quide très-bone. Et ceste fins ne sanle mie volentrieve, ains sanlé ennée, et selonc celi le covient ouvrer; ensi ke nous véons k'uns hom a de se naiscence milleur disposition de veïr que nus autres. Ensi aucuns malisces poroit estre ennés dedens nous, selonc lequel nous n'ouverriens mie volentricument, et ensi ne

seroit mie malisces volentrieu. Mais se c'est voirs que les dispositions et les fins nous sunt ennées, pourquoi seront vertus plus volentrieves ke malisce, quant à tous deus, au bien et au mal, soit ausi bien fins par nature? Et ausi se li fins estoit naturele, ne le sunt mie les choses ki sunt à le fin, par lesqueles nos par nos œvres volons ataindre le fin. Et pour ce ke ces œvres sunt volentrieves et li fins par eles est atainte, en nous et en no pooir sera de cele fin poursivir u sen contraire; et par che apert ke les vertus et li visce sunt volentrieu fait par conseil et élection.

CHAPITRE XXXVII.

Cis capitles recorde ce que devant est dit, prochainement pour venir au principal propos [1].

Manifeste chose et seüwe est, ke nous avons parlet des vertus et des visces, communement et en général. Dit est aussi deseure ke vertus sunt moiien et li visces extrémités et ke ce sunt habit, et ke eles font et engenrent œvres sanlans à celes par lesqueles eles sunt faites. Dit est aussi, ke visce et vertus sunt en no poissance et k'eles sunt volentrieves et ke virtus ensiut droite raison : et k'en aucune manière les œvres sunt plus volentrieves ke li abit; car nous sommes signour de nos œvres, dou commencement jusques à le fin. Mais que nous sachiens les circonstances singulères ki affièrent à savoir, ce ne sont mie des habis.

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vi, 20-21.

se ce n'est au commencement. Car quant li habis est engenrés, si œvr'on par li, ausi con naturalment; ne ne li poons mie sovent contrester ; ensi comme il avient à celui ki par œvres volentrieves est cheüs en maladie ; il ne se fait mie sain quant il vieut, ensi comme il se puet faire par volenté malade. Mais pour ce k'au commencement en no pooir estoit d'engenrer tel habit, si sunt dit li habit volentrieu, encore coviegne-il par aus ovrer, aucune fie, ensi come encontre se volenté.

LI TIERS LIVRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Cis capitles commence à déterminer de virtus, et premiers de force.

Après ce ke dit est par devant, il nos covient reprendre le considération et le parole des viertus, par quoi nous puissons dire de cascune par li et ke c'est et entour quele matère, et comment ele œvre; et ensi sera seüt quantes viertus il sunt en général. Et premiers si parlons de hardement ki est apielés force [1]. Savoir devons premiers ke ceste virtus ki communement est dite et nommée hardemens, est proprement apielée force : car ensi c'on tient celui pour fort de cors, ki grans fais puet porter et grande paine soustenir sans se grevance, ensi tient-on celui pour fort, tant comme al ame, ki volenté a et corage, ki pooir a de grans meschiés souffrir et grans anois de cuer, et ki les maus et les aversités puet soufrir et soufre de fort corage et de vighereus : et mieus doit-on apieler force ce c'on puet sou-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vi, 22. — Ce qui suit est emprunté à S. Thomas, *Somme théol.*, 1e s., 2e p., q. xlii.

frir et porter les grevances et les anois dou cuer, c'on ne face celi dou cors, là ù on porte un grans fais u on suefre grans travaus. Car la chose puet maisement estre trop forte, ki est faite de volenté u de corage, ne pau forte, ki encontre le volenté est faite. Par quoi nous disons ke ceste vertus ki communement est hardemens apielée, est plus à droit nommée force k'autrement : si le nommons ensi : car par li est li corages fermes encontre les périls de mort en bataille ; et ce ke nous l'avons nommée par deseure hardement, estoit selonc le commune manière de parler, car hardement, proprement si est visces et li extrémités sourhabondans contraire à cremeur ; et ensi en parlerons. Et devons savoir ke peurs est ensi k'uns nons communs et généraus, selonc lequel nous prendons six choses. Peurs, si est de mal ki est à venir, ki passe et sourmonte le poissance u le quidier de celui ki a paour, si k'à ce ne puet contrester : et selonc ce ke nous regarder poons le bien des gens en deus manières, u selonc œvres, u selonc les choses foraines, ensi poons regarder lor maus. Selonc l'œvre des gens, puet li maus faire peur en deus manières : premiers, tant con pour le labeur, ki est grevans nature, et de che avient perrece ; si que quant aucuns refuse à ovrer pour le paour de labeur ki sourmonte se nature et son quidier. Li secunde manière, si vient de chose vilaine, ki est grevans l'oppinion, et s'on de cele chose a vilaine peur, si k'en fait présent on mefface selonc li, dont est-che hontiers u hontes, et se li peurs est de chose vilaine, jà faite u passée, dont es-ce vergoigne. Li maus aussi ki est ens ès choses de dehors, selonc trois manières puet sormonter le pooir des gens à contrester ; premiers par le raison de le grandece, quant aucuns regarde aucun grant mal, l'issue douquel il ne soufist mie à regarder ; ensi est-ce enmervilliers ; li seconde manière si est par

le raison de nient acoustumance, si que quant chose nient acoustumée est offerte à nostre considération et no regart, et ensi est grans selonc nos quidiers; et ensi est-ce esbahissemens, ki vient de nient acoustumée ymagination. Le tierce, si est par le raison de nient pourvéance, quant on ne puet les choses pourveïr, si c'on a peur de maises fortunes, ki à venir sunt. Et tele peurs est dite cremeurs, ki contraire est à hardement; desqués deus, force doit estre moiiens. Et bien avient c'on prent sovent cremeur pour toute manière de peur; mais proprement ele est selonc ce que dit est.

CHAPITRE II.

Cis capitles devise qués choses font à cremir et en qués choses nient cremir n'est mie force [1].

K'entre cremeur et hardement est aucuns moiïens, est dit par deseure, ki vertus doit estre; si enquérons de celi, comment ne selonc quoi cele virtus est ki doit estre moiiene entre hardement et cremeur. Or disons ke cremeurs si est des choses espoentables, et choses espoentables poons dire des malvaises, par quoi aucuns dient ke cremeurs si est atendans de mal, u cremeurs est tristece, u uns tourblemens de fantasie u d'opinion d'aucun mal à avenir corrumpans u engenrans tristece. Toutes ces choses on ne crient point; mais ce ke grant tristece u corruption de près puet

[1] La première partie de ce chapitre est empruntée à Aristote, *Rhétorique*, II, v, 1-13.

faire, c'est plus cremut. Et pour ce ke les choses corrumpans sunt cremetables, si font aussi à cremir li signe des choses ki pueent corrumpre. Car par le signe, nous créons le chose estre priès et che ki de près nuire puet, fait à cremir. Nous cremons chiaus qui choses et fais horribles ont fais, aussi ke près soit en iaus, par lor habit, nos à malfaire. Et cist seulement ne font mie à cremir, mais aussi cil ki poissant sunt de mal à faire; et tel sunt espoentable, et li raisons si est, car li plusour sunt injuste, et li poissant de mal à faire plus sovent le font. Cremir doit-on u peur avoir de chiaus ki mal et grietés ont souffiert u quident soufrir. Car cil gaitent toudis le tans par quoi il puissent grever; si ke nous véons d'un chat ki fuians est quant le chaçant escaper ne puet, keurt seure, le tans de sa vengeance atendans. Dont sens est en batailles doner liu de fuir à son anemi. Car aukun ki volentiers fuiroient, quant fuir ne pueent à chief de fie trop chier se vendent u il vainkent. Aucun aussi pour lor excellence cremir devons; car les espoentables plus cremir devons ke les meilleurs, car il pueent plus grever ke ne faient le milleur. Chose espoentable est très-durement cremue. Chiaus aussi ke milleur de nous criement, cremir devons aussi, et ki meilleurs d'iaus ont ocis, font aussi à cremir de chiaus ki pieur des ocis sunt. Cil aussi à cremir font ki deseure sont mis, et sourmontet ont milleurs de nous. Car sanlans est k'il encore doient en poissance engrangier. Et aussi font à cremir li ami de ciaus ki ont mal et grietés et injustes choses soufiertes, et li ami aussi des anemis, maiement tel font à cremir, s'il sunt fainthic ami covrant lor ire; et plus sunt cremetable li covert ke li overt, car nient connissable sunt de près quant il voelent grever; dont moult mains le sunt de lonc. Et entre toutes les choses sont celes plus horribles et cil

plus espoentable, ki ne pueent estre corrigiet, ne bature en iaus, ne ensegnement n'ont lor lieu. Et s'on les puet corrigier, ce n'iert mie en aus, mais en lor choses [1]. Ces choses aussi font à cremir, ki en autrui faites u à faire engenrent miséricorde. Nous cremons tous les maus, ensi con maise renomée, povreté, maladies, anemistés, mort : mais ne mie selonc toutes ces manières est li vertus de force; car il sunt aucunes choses c'on cremir doit, et bon est, et k'il covient cremir, et aucunes choses non. Car bon est maise renomée cremir, et est cis dis vergoigneus: liquele vergoigne, encore ne soit-ele mie virtus, si con ci-après aparra, est-on toutevoies pour li loet aucune fois, et ki en ces nient ne se crient, il est apielés nient vergoigneus, et ensi est-il sovent blasmés. Mout est fos ki maise renomée ne crient; et ki sen non despite, crueus est. Legièrement à bones œvres ouvrer se met ki crient c'on le puist reprendre. Et ce nient vergoigneus nomment aucune gent fort, pour ce k'il ont sanlant à fort; pour çou k'il sanle k'il ne crience nului; par ce apert ke force n'est mie selonc cele cremeur. Car li fors, si est loés en ce k'il nient ne crient selonc ce ke dit sera, et en celes afièrent aucunes à cremir. Force n'est mie aussi selonc cremeur de povreté ne de maladie, ne selonc chose ki apiertiegne à malisce de gens, dont il soient cause; pour nient crient-on ce c'on ne puet eschiwer. Mais en ces choses si doit on cremir ke par malisce u par se coupe aucune ne kiece en eles; car cis est blasmé ki par se coupe chiet et vient en povreté u en maladie; et ensi cremeur est bone d'eschiver, ke par coupe on ne chiece en ces meschiés, et autrement n'est mie bone.

[1] Jusqu'à la fin du chapitre, l'auteur traduit Aristote, *Mor. à Nicom.*; III, vii, 1-6.

Et ensi cieus ki ensi ne se crient point, n'est mie fors, se ce n'est par sanlance, pour ce k'il est nient espoentable; car on voit sovent chiaus ki ensi hardit sont de cuer et riens ne criement, estre peureus en plus cremeteus à faire, si con en batailles, là ù les œvres sunt plus espoentables et doutables et plus cremeteuses. Cremeurs aussi si n'est mie de tous les maus ki avenir poroient. On ne tient mie les gens à cremeteus pour ce s'il doutent c'on n'ait envie d'iaus u ki doutent c'on tort ne lor face u lor enfans u lor feme, ne quelconques si faite chose. Ne aussi cis ne est mie dis fors ki sans cremeur soustient batures et grans cols, car teus choses ne sont mie très-cremeteuses ne espoentables, et force si doit estre selonc les choses plus espoentables et doutables; ki selonc celes se maintient, ensi qu'il doit, cis puet estre dis fors. Ne mie cis ki ens ès autres choses est sans cremeur, cis est fors simplement; mais aucun sanlant de fort bien puet avoir. On ne doit mie tout et trop cremir ne douter; car li trop doutis, ce ki n'est mie péris si con périlleus voit, et tousjours est condempnés ki toudis est doutans.

CHAPITRE III.

Cis capitles devise en qués choses cremeteuses nient cremir est force.

Nous disons ke c'est li force et li vertus des choses, ce k'est fait par leur plus grant pooir : ensi con li force d'un home s'est quant il ne puet lever ke dis pesant : et en ce gist se force et se vertus. Dont li force et li vertus si est

prise quant on puet faire le plus fort de son œvre. Et puiske li vertus de le force dont nous parlons, est selonc ce c'on se maintient ens ès choses cremeteuses et espoentables sans cremeur, ens ès plus espoentables et doutables sera li vertus de force plus k'ès autres; ensi ke nus ne soustiegne si grans périls comme il fait, et c'est li mors. Car li mors si est termes de ceste présente vie et riens ne demeure as gens après la mort, ne biens ne maus, ki apertiegne à ceste présente vie, ki vos soit connissable. Car les choses ki apertiennent al estre del ame après le mort ne nous sunt mie bien connissable et ce est mout espoentable et fait à cremir, par quoi les gens pierdent kank'il connoissent, pour laquel chose force sera selonc les cremeurs des péris de mort. Et force n'est mie selonc quelconques mort ke les gens pueent soustenir, ensi comme en le mort de la mer u de maladies. Mais force est selonc ce c'on soustient mort por très-bonnes choses, si ke quant aucuns muert en bataille pour deffendre sa tiere, u sa franchise, u sa créance : et ensi de toute autre mort ke les gens suefrent pour le bien de vertut [1]. Car cil sunt beneoit ki suefrent persécutions et grietés pour justice et vertut : car li règnes dou ciel est leur [2]. Et quant aukuns nient coupables est à tort grevés, par le patience ki en lui est, li grandece de ses mérites est essauchie. Et ki par un cop d'une fois ne chiet, pour çou de Dieu deux fois u trois est ferus, par quoi ces batures jusques au cuer vienent; et ensi en bontet et en force cis soit conneüs et esprovés, et ensi viertut aquiert. Le mort ançois eslire devons ke laissiér viertut à aquerre, ne ke chose vilaine de grande

[1] Ce qui précède est compilé d'Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vii, 6-9.

[2] *Évang.* S. Matth., v, 10.

deshonnesté nos faisons. Ceste mort eskiever ne poons; pour ce en seürté et sans cremeur atendre le devons et contre tous ses meschiés avoir remèdes. Vous morrés, c'est li nature des gens, ne mie paine; vous morrés : par tele condicion je ving ou monde ke j'en ississe; lors si est ke ce c'on a d'autrui on rende : la vie n'est pas nostre, ains nous est prestée; vous morrés : vie est uns pèlerinages, quant on a partout alé, si retourne-on al ostel; vous morrés : c'est li fins del humaine lignie; jouenes mourrés : mieus vaut morir devant ce c'on prie le mort, et kiconques vient au tierme de se vie, il muert vieus. Il n'a point de différence qués li aages des gens soit, mais qués est li termes : se plus ne puis vivre, c'est ma viellece [1].

CHAPITRE IV.

Cis capitles monstre ke force soit en ce c'on soustient les périls de mort en batailles pour le bien commun.

Et que force soit plus selonc les périls de bataille apert. Car en batailles est trop grant périls de morir; car on i muert de legier [2]. Et cis périls si est très-bons, quant tel péril soustienent les gens pour le bien commun ki est très-bons. Or est vertus selonc le plus fort et le milleur, par quoi

[1] Toutes ces sentences sont traduites à la lettre d'un auteur anonyme dont les *excerpta* ont été placés à la suite de toutes les éditions de Sénèque.

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vii, 9.

il s'ensieut que ceste vertus si iert selonc les périls de mort ki est en batailles. A chiaus aussi ki muerent ensi en batailles pour le bien commun u ki fortement se metent ens ès périls, fait-on grant honour ens ès viles. Et li signeur aussi les honeurent, pour çon ke fortement se sont combatu; et après le mort lor fait-on aussi le plus grant honeur c'on puet faire, en tiesmoignage de lor vertut. Car honours si est li plus grant chose c'on rendre puist au viertueus [1]. Par quoi, selonc force est en ce c'aukuns s'a selonc bone mort, là ù il muert u morir puet, sans cremeur ne doutance; car vertus s'est ordenée à bien. Et ensi est force selonc les périls de mort, maiement s'il sunt soudain; car les soudaines œvres sunt plus apparans k'eles soient faites par abit, ki doit faire le vertut, que celes qui sunt faites par délibération et par avis. Car ens ès avisées se puet-on mieus faindre et faire sanlant de vertu, c'on ne face ens ès soudaines. Et ces périls soudains ensi devons entendre ke ce soit en aus vighereusement soustenir, ne mie en iaus soudainement envaïr; car cis ki par avis, toutes choses pensées, ens ès péris entre, plus le fait par grant corage et mieus les péris soustient, ke cis ki sans [2] avis ces péris enprent; car cis legièrement s'enfuit sen pointe faite; mais li autres les péris avisés vighereusement et seürement soustient. Dont il sanle ke les œvres ki ensi sunt faites soudainement en péril de mort, pour le bien commun soustenir, ke ce soit fait par abit de vertu; par quoi force si sera sovrainement selonc les péris soudains de le mort por le bien commun soustenut [3]. Ens autres mors ausi li fort si

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vii, 6, 7, 8.
[2] Var : *Seins*. (Ms Croy.)
[3] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, ix, 15, 16.

sunt sans cremeur, ensi comme en maladies, en péris de mer; car il ne s'espoentent mie ne ne sunt tourblé pour tel péril. Car encore n'aient-il point d'espérance d'escaper, si demeurent-il en fort corage et seür, nient espoentable, despisant le mort. Mais li marenier sanlent estre fort pour ce qu'il ne criement nient; mais c'est pour l'esprueve k'il ont : si quident tousjours escaper; si se maintienent seürement. Mais li fors s'a par sa vertut seürement [1]. Par deus choses est li corages fais fors et grans : premiers par despit, quant enortet est nule chose les gens, fors ce qui est honeste et avenant, esmervillier, soushaidier u désirier ne covoitier, et à nule turbance de corage ne de fortune estre sousmis. Li autre si est quant on est, ensi ke deseure est dit, de corage affichiet, et c'on œvrece grans choses et maiement les très grandes et très utles, et à durement estre enflamet celes ki plaines sunt de labeur et de péril de vie, et des choses ki à le vie apiertienent doit-on enprendre. A fort corage apiertient nient estre tourblet des choses aspres et dures, et engrangissans les grietés de son estat nient estre gietet [2], mais de son corage présent user et de son conseil ne de raison issir. De tant souvent encontre les aversités nous nous faisons menres c'aukunes choses nient renablement amant, nous cremons à pierdre. Li fors et li vighereus ensi set les aversités defors porter, par quoi aussi les grietés de dedens sace corrigier. Pensons con grief et fort est, en un meimes tans dehors les aversités porter, et dedens de grietés estre nient tourblé. Ki de batures est trenchiés et de chaines loiiés, grant batailles sent defors, mais nient menre chis ki les choses soustenans, fors, vighereus et

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vii, 10.

[2] Var : *Ni en estre grevet.* (Ms Croy.)

estables en son corage remaint. Li fors, vighereus, estaules corages est bien meüs par choses grevaines, cremetaules et maises fortunes. Car autrement serait-il nient sentans et ensi non sachans. Mais il n'est mie tourblés par quoi il chiece en impassience, cremeur, et tristece desrainaule. Bien muet-on l'aiwe sans tourbler; ensi puet estre cis corages fors et vighereus meüs, et si n'iert mie tourblés d'impassience, par quoi droite raison soit passans. Argumens de salut est li force de doleur ; car celui ke Diex aime, il le castie et flaïele ses enfants k'il ayme. Et de tant plus à le vie pardurable, li pensée afflite et grevée le repairier désire, k'ele, ou chétif essil de ce monde, vit en plus grant labeur. Dont li grietés et li afflictions en ce siècle, est argumens de mieus valoir en l'autre, et li bonne fortune en ce siècle sanle pour l'autre estre paiemens. Se li pensée en forte entention à Dieu s'adrece, quank'en ceste vie, amer u douc il quide estre ce ki le tourmente, tout tient à repos. Mout de gent sunt ki droiturièrement ouvrer désirent et aucun sunt ki par lor foibles pensées par ceste présente vie sunt tourblé; et quant grietés en petites choses criement à soufrir, ens ou jugement sovrain de droiture défaillent; quant la pensée navrée de choses de cest monde, commence en Dieu entendre, quant tous les blandissemens de cest monde despisans, ens ou sovrain pais par désirier tent, à grieté tantost li vient, quank'amable u délitable devant ou siècle li apparoit. Ne mie sans plus li fors est loés en soustenir et nient cremir les grans péris; ains est aussi loés en entreprendre choses périlleuses, ki à mort apiertienent pour le bien commun ; mais ens ès mors de maladies u de mer, n'est nus biens au commun aquis: par quoi cil ki en ces mors sunt nient espoentable ne sunt mie apielet fort. Car

selonc ce k'il doit et ke droite raisons l'ensegne [1]. Car toute vertus moraus est selonc droite raison riulée. Et ensi poons entendre ke li vertus de force si est en soustenir les choses cremetables de le mort sans cremeur, pour ce par quoi on doit et quant on doit et en tele manière c'on doit, et vigheureusement envahir chose cremeteuse, selonc ce c'on doit et quant on doit et pour ce c'on doit, selonc ce ke droite raisons l'ensegne à faire. Et ce pourquoi doit ouvrer li fors, si doit estre li biens communs u li honeurs : car pour celi doit-il le plus ovrer, et ceste fins si doit estre engenrée par l'abit, ke puisk'engenrés est, doit aussi comme nature ouvrer [3]. Car il est engenrés par coustume, ki est aussi comme une autre nature. Pour toutes les choses ki avenir pueent li fors n'envahist mie les choses périlleuses de batailles, ne ne les soustient si eles li sunt avant mises, se partir s'en puet par raison, ains les eskiuwe à son pooir [4].

CHAPITRE V.

Ci est devisé pour quantes choses on doit entrer en bataille [5].

Mais huit choses sunt pour lesqueles on puet par raison entrer en batailles et pour lesqueles on doit les périls de

[1] Aristote, *loc. cit.*, 5.

[2] Var : *dire*. (Ms Croy.)

[3] Aristote, *loc. cit.*, 6.

[4] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, ix, 6.

[5] Une partie de ce chapitre est empruntée à S. Thomas, *Somme théol.*, 2e, s., 2e, p. q. xl, art. 1.

batailles fortement soustenir. Premiers por le foit garder, sauver et engrangier, si con fisent Moyses et li Machabiien, Charlemaine et maint autre. Por justice nos devons combatre, si con uns sages dist : « Combat-toi pour justice, jusk'à le mort et Diex te vainkera tes anemis [1]. » Se justice faut et on se combat pour propre proufit, en visce retorne. Nus ki gloire de force a eüe, par agais, traïson et malisces, le loenge a aquise. Pour pais avoir aussi se puet-on combatre, si con dist Tulles : « On doit, dist-il, enprendre bataille, pour ce ke sans injure nous puissons en pais vivre [2]. » Et de ce avient pour çou ke li bon signeur et governeur des viles et des païs quièrent si ke sovrainement le pais entre lor sougis, k'il entreprendent à chief de fie guerre encontre lor voisins, por avoir plus grant pais et amour entre les sougis. Car en teus guerres mout d'amistés sunt faites entre ciaus k'il covient k'il s'ajuwent au besoing. Car grant amisté engenre ce ke li uns ajuwe l'autre se vie à sauver, k'il covient en tel estat faire. Pour franchise aussi, et siervage fuir se puet-on conbatre. Tulles si dist : « Quant tans et nécessités le requiert, on se doit conbatre, et li mors devant servage et vilonnie affiert à metre [3]. » Dont Sénèkes dist : « Estre ocis est bele chose, se li servités est vilains et les injures. » Car à home franc et gentil de cuer est trop amers li servages ; mais se li services est droituriers si con de siers, soufrir le doit-on, si con sains Piere dist : « Sierf soiiés sougit à vos signeurs en toute cremeur, ne mie sans plus as bons, mais aussi à ciaus ki tousjours raison ne font mie [4]. » Dont pour servage eskiever et aquerre franchise,

[1] *Eccli.*, v, 33.

[2] Cicero, *De officiis*, I, xxiii, 80.

[3] Cicero, *De officiis*, I, xxiii, 81.

[4] S. Petri, *Epist.*, I, ii, 18.

selonc ce k'il doit et ke droite raisons l'ensegne [1]. Car toute vertus moraus est selonc droite raison riulée. Et ensi poons entendre ke li vertus de force si est en soustenir les choses cremetables de le mort sans cremeur, pour ce par quoi on doit et quant on doit et en tele manière c'on doit, et vigheureusement envahir chose cremeteuse, selonc ce c'on doit et quant on doit et pour ce c'on doit, selonc ce ke droite raisons l'ensegne à faire. Et ce pourquoi doit ouvrer li fors, si doit estre li biens communs u li honeurs : car pour celi doit-il le plus ovrer, et ceste fins si doit estre engenrée par l'abit, ke puisk'engenrés est, doit aussi comme nature ouvrer [3]. Car il est engenrés par coustume, ki est aussi comme une autre nature. Pour toutes les choses ki avenir pueènt li fors n'envahist mie les choses périlleuses de batailles, ne ne les soustient si eles li sunt avant mises, se partir s'en puet par raison, ains les eskiuwe à son pooir [4].

CHAPITRE V.

Ci est devisé pour quantes choses on doit entrer en bataille [5].

Mais huit choses sunt pour lesqueles on puet par raison entrer en batailles et pour lesqueles on doit les périls de

[1] ARISTOTE, *loc. cit.*, 5.
[2] Var : *dire*. (Ms Croy.)
[3] ARISTOTE, *loc. cit.*, 6.
[4] ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, III, IX, 6.
[5] Une partie de ce chapitre est empruntée à S. THOMAS, *Somme théol.*, 2e, s., 2e, p. q. XL, art. 1.

batailles fortement soustenir. Premiers por le foit garder, sauver et engrangier, si con fisent Moyses et li Machabiien, Charlemaine et maint autre. Por justice nos devons combatre, si con uns sages dist : « Combat-toi pour justice, jusk'à le mort et Diex te vainkera tes anemis [1]. » Se justice faut et on se combat pour propre proufit, en visce retorne. Nus ki gloire de force a eüe, par agais, traïson et malisces, le loenge a aquise. Pour pais avoir aussi se puet-on combatre, si con dist Tulles : « On doit, dist-il, enprendre bataille, pour ce ke sans injure nous puissons en pais vivre [2]. » Et de ce avient pour çou ke li bon signeur et governeur des viles et des païs quièrent si ke sovrainement le pais entre lor sougis, k'il entreprendent à chief de fie guerre encontre lor voisins, por avoir plus grant pais et amour entre les sougis. Car en teus guerres mout d'amistés sunt faites entre ciaus k'il covient k'il s'ajuwent au besoing. Car grant amisté engenre ce ke li uns ajuwe l'autre se vie à sauver, k'il covient en tel estat faire. Pour franchise aussi, et siervage fuir se puet-on conbatre. Tulles si dist : « Quant tans et nécessités le requiert, on se doit conbatre, et li mors devant servage et vilonnie affiert à metre [3]. » Dont Sénèkes dist : « Estre ocis est bele chose, se li servités est vilains et les injures. » Car à home franc et gentil de cuer est trop amers li servages ; mais se li services est droituriers si con de siers, soufrir le doit-on, si con sains Piere dist : « Sierf soiiés sougit à vos signeurs en toute cremeur, ne mie sans plus as bons, mais aussi à ciaus ki tousjours raison ne font mie [4]. » Dont pour servage eskiever et aquerre franchise,

[1] *Eccli.*, v, 33.

[2] Cicero, *De officiis*, I, xxiii, 80.

[3] Cicero, *De officiis*, I, xxiii, 81.

[4] S. Petri, *Epist.*, I, ii, 18.

doit-on estre fort et vighereus et ferme. Si con dist Valerius, uns racontères d'istoires, ke con li Romain eüssent une cité prise et molt de gens mors et pris [1], il demandèrent au souvrain des prisons quel paine il avoient desiervi. Il répondi : « Tele paine avons desiervi con cil ki se jugent à estre digne de franchise. » Et comme outre demandaissent li Romain, comment à aus aroient pais, li prison disent : « Se bonne le nos offrés, ele iert perpétuele ; se malvaise, ele n'iert mie durans. » Pour eskiever vilonnie doit estre mors mise devant vilonie [2], si con par l'auctoritet de Tulle dite apert. Pour violence de force aussi oster, se doit-on combatre ; car toutes lois dient ke bien loist force par force rebouter selonc raison et sans outrage ; ne mie sans plus quant nous somes navré nous nos devons deffendre, par quoi li autre cos ne viegne, mais aussi devant le navreure ; se vraissanlans est ke cis voelle férir, je puis férir premiers, pour le garde de mon cors, ne mie pour vengance faire, et tantost faire le doit-on. Car s'on est du lieu partit ù on a longue délibération, dont n'es-se mie fait pour garder le cors, mais pour vengance, lesqueles as signeurs apiertienent [3]. Pour cause aussi nécessaire se puet-on combatre, si ke quant aucuns sires semont ses gens pour son païs deffendre, son honour u sa franchise. Dont Catons dist : « Combat-toi pour ton païs [4]. »

[1] La ville de Privernum. Val. Max., lib, VI, c. 2.

[2] Cicero, *De officiis*, *loc. cit.*

[3] Cicero, *pro Milone*, IV, 9, 10, et *passim*.

[4] *De praeceptis vitae comm.*, lib. I.

CHAPITRE VI.

Cis capitles devise des visces contraires à force [1].

Il est uns visces contraires à ceste viertu de force, ki n'a point de non, ensi comme on en trueve un granment; et cis visces est selonc çou k'aucuns est sourhabondans en nient cremeur, en tel manière k'il nule cose ne criement, ne crole de tiere, ne habondance d'euues, ne mort de batailles. Et de ces trueve-on pau et tel sunt ensi ke sans sens u sans connissance de doleur. Car ce ke nous cremons à avenir, sunt ce de coi nous nos dolons quant présent sont. Et regarder devons ke les contraires des vertus, selonc trois nons nommons, selonc trois choses ke nous poons en vertut regarder. En deus manières premiers poons regarder vertu : u selonc l'essense et le nature de vertut, u selonc ce à quoi ele est ordenée. En l'essence de vertut puet-on aucune chose regarder droitement et aucune chose ki l'ensieut. Droitement vertus enporte et senefie aucune disposition d'aucune chose covignable, selonc le manière de sa nature. Car vertus est dispositions d'aucune chose parfaite ou milleur, selonc sa nature. Il s'ensieut aussi à vertut ke ce soit aucune bontés; en çou est li bontés de cascune chose k'ele s'a covignablement, selonc le manière de sa nature; et ce à quoi viertus est ordenée, est li bonne œvre, si con

[1] Ce chapitre est la paraphrase des art. 7 à 13 du ch. VIII, l. III de la *Mor. à Nicom.* d'ARISTOTE.

dit est; et selonc ces trois choses dist-on avoir contrairieté et opposition à vertut: desqueles péchiés est li une; liquex à viertu est contraires, selonc le chose à laquele vertus est ordenée. Car péchiés proprement œvre niênt ordené me nomme, aussi con vertus dist œvre bien ordenée. Selonc ce k'à vertut ensieut k'eles soit bontés, se dist-on à li contraire, malisce; mais selonc ce ke droiturièrement est de le raison de vertut, est visces dis à vertu contraires. Car visces en cascune choses sanle ke ne soit mie disposée selonc ce k'il est covignable à se nature; dont, tout çou clamons visce, ki de parfaite nature défaut u est encontre l'ordene de le nature de le chose; si c'on dist visce en nature quant ele est défaillans de son ordene; ensi ke s'uns hons avoit deus dois sans plus u il eüst trois mains. Uns autres visces, si est à force contraires, ki en oser sourhabonde, ensi k'aucuns ose chose cremetable et raisonable oséement et hardiement entreprendre outre ce ke droite raisons l'ensegne. Dont cis ne regarde mie les conditions de force, car, par aventure, u il ne crient mie ce qu'il doit, u il ne l'entreprent mie pour ce k'il doit, u ensi k'il doit, u quant il doit; et tex est nommés hardis. Or sunt aucun ki se faignent à estre hardit u fort, et tel sont nommet orguilleus; et ensi con li fort et li hardit enprendent les choses cremetables cascuns en son estat, ensi cis orguilleus vieut resanler fors et hardis, et aucune fie fait les œvres dou hardit u de fort, quant il le puet faire sans péril: dont il sanle ensi con hardis u fors; mais il est droit cremeteus, car encore faich'-il ensi con hardiement en enprendre les choses ki petit sunt cremetaules, quant ce ke mout fait à cremir li sourvient, il ne le puet soustenir ne n'ose, ains s'enfuit. Et de si fais trueve-on un granment ki voelent estre tenut pour fort et por hardit, et as grans fais si s'enfuient. Cis aussi ki est sor-

habundans en cremeur, ensi k'il crient plus k'il ne doit et autrement k'il ne doit, et quant il ne doit, et selonc les autres conditions, cis est apielés cremeteus u couars, et chisci ki ensi sourhabunde en cremeur, défaut en oser. Car il ose mains entreprendre k'il ne devroit. Nule raisons n'aporte c'on ne doie bien aucunes choses périlleuses entreprendre pour eles à destruire, ensi ke s'une beste sauvage destruisoit un paiis, bien afferroit c'on l'entrepresist à destruire. Mais li couars ne lait les choses à entreprendre, fors pour peur. Et défaute de peur si puet bien estre aucune fie sans hardement d'envahir choses périlleuses, car il ne s'ensieut mie s'aucuns ne fuit mie si comme il doit, k'il entreprenge et envahisse plus k'il ne doit. Mais kiconques défaut d'entreprendre che k'il doit, il ne le fait fors por cremeur et por ce tousjours le sourhabundance de cremeur ensieut défaute de hardement et d'entrepresure. Dont veïr poons s'aucuns n'a point de peur d'aucune chose, k'il ne covient mie k'il ait hardement de celi envahir. Mais s'aucuns a sourhabondance de cremeur et plus ke raison n'aporte crience, il covient k'il ait défaute de hardement ne qu'il n'ose tel chose entreprendre ne envahir. Et jà soit-ce chose ke li couars, li cremeteus soit sourhabondans en cremir et défaillans en oser, s'est mieus cis visces conneüs par le sourhabondance de cremeur des choses ki tristece selonc son avis li pueent faire, k'il ne soit par ce k'il défaut en oser entreprendre et en hardement, encore soit cis visces li visces de défaute. Li despéret aussi sunt peureus, car tot criement pour ce k'il ne quident mie c'on puist les maus vaincre, laquele chose fait désespérance; si crient-on si con deseure est dit. Et li hardit et li fort si ont bone espérance, car tousjours quident de lor afaire venir à bon chief, ensi con est lor ententions, encor soit ele fausse, au hardit ki

entreprent ce k'il ne devroit mie entreprendre. Dont tel gent chéent en maint meschief. Car ki plus pooir se croit ke sa nature ne li donne, quant li pooirs est sourmontés, il puet mains k'il ne pooit.

CHAPITRE VII.

Cis capitles recorde en général çou ke prochainement est dit et se met en différence entre le fort et le hardit [1].

Ensi apert, par ce ke dit est, ke couardie, et force, et hardemens sunt selonc les passions ki dites sunt. Mais couardie et hardemens habundent et défaillent en oser et entreprendre; et cremir et force se tient le moïen, ensi con droite raison l'ensegne; ki est selonc les conditions et manières ki deseure sont dites. Et pour cette li couart n'ont as fors nule sanlance, ne parlommes nos plus de lor différence; mais li fors et li hardis, si con dit est, ont aucune sanlance et si ont aussi différence. Car li hardit sunt mout apiert au commencement as périls entreprendre, et vigheureusement et hardiement; et aussi contrevolant les périls entreprendent; et quant ce vient à soustenir, pour ce k'il meüt sunt par passion, sunt-il vaincut par les tormens et par les périls, lor passions et désirier vaincans. Mais li fort, ki par raison ordennent les œvres, sunt lent et tardiu au commencement, et après, ens ès œvres fortes et greveuses,

[1] Cfr. ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, III, VIII, 12-13. *Mor. à Eud.*, III, I, et *Gr. Mor* I, XIX, *passim*.

sunt agut et apiert et vighereus et demorant. Car li jugemens de raison par lequel il œvrent n'est mie vaincus par le force, ne par l'espoentement des péris. Dit est aussi par deseure, ke force si est moiiens en oser entreprendre les choses périlleuses et osables, ki males sunt, et ens èsquelles gist li périls de mort. Et désire li fors à ouvrer viertueusement et les maus périlleus soustenir pour ce k'il en vigne biens communs u honnestes u pour ce il fuie chose vilaine u deshoneste à faire u à soufrir. Mais s'aucuns par volenté se tue u il fait u suefre ke autres le tue, pour ce k'il crient et doute povreté, k'il aime mieus à morir ke li à soufrir, u pour aucune covoitise d'aucune chose k'il ne puet avoir et ki tristece li fait, cis ki ensi soustient le mort, n'est mie fors, ains est couars et peureus; car c'est une mollece et foivleté de cuer c'on ne puet soustenir choses greveuses et tristes; et cil sunt contraire as fors; et ausi chil ki ne soustienent mie le mort pour bien honeste, ensi con li fors fait.

CHAPITRE VIII.

Cis capitles met plusieurs manières défaillans de vraie force [1].

Après ce ke nous avons parlé de force, ke c'est, et des œvres de force et de lor contraires visces, affiert à parler d'aucuns fais et œvres ki sanlent estre fait de vertut de force; mais il défaillent de vraie force. Car les conditions

[1] Cfr. pour ce chapitre Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, ix; *Mor. à Eudème*, III, i, et *Gr. Mor.*, I, xix, *passim*.

de force n'i sunt mie gardées et ce puet estre en cink manières. Con ensi soit ke vraie force soit moraus vertus à lequele il s'ensieut savoirs, et par le savoir ellire, selonc çou puet aucuns en trois manières défalir de vraie force. En une manière parce k'il n'ouverra mie sachans, et c'est une manière de fausse force; dont les œvres sanlans à li sunt faites par ignorance; l'autre manière, car il n'overra mie par élection, mais par passion; et ceste passions si puet estre en deus manières, u es movans as périls enprendre, si con ire, u ensi ke passions le corage apaisant de cremeur, ensi com'est espérance. Car espérance apaie les corages, et selonc ce sunt deus manières de fausse force prises. Une autre manière si est de défaillir de vraie force parce k'aucuns œvre par élection; mais u il ellist ces péris qu'il ellist à soustenir, pour le connissance et l'esprueve des armes, k'il a, si k'il ne tient mie à péril entrer en le bataille, ensi ke soldoïer esprovet funt; u il ellist les péris à soustenir, ne mie pour cele fin, pour lequele li force l'ellist; mais pour honour u pour les paines ki sunt des signeurs as demorans u as fuians otroiies u enjointes; et ensi avons les cink manières. Or moustrons chascune par li. La première si est quant aucuns enprent et soustient périls pour le honte des paroles et des blasmes c'on sieut dire à ciaus ki ne soustienent tes péris, et pour honour c'on sieut tex gens faire; et ceste manière sanle li plus prochaine à vraie force, et communement les gens devienent plus sanlant as fors, là ù on honneure les fors et ciaus ki mieus les resamblent et on fait deshonnours as couars. Et ke ceste manière sanlece vraie force et plus prochaine en soit, apert : car ceste œvre si sanle vertueuse parce k'ele est vergoigneuse, doutans les laides paroles, et le malvais renon; ke caskuns vertueus doit cremir et fuir, si con chose vilaine; et c'est aussi pour

honeur ki sanle bons. Car on fait les honeurs en tiesmoignage de vertu. L'autre manière de fausse force est quant aucuns font œvres de fors, constraint par les signours, et de le paine k'il quideroit c'on li deüst faire; et de tant sunt cis ci pieur k'il n'œvrent mie pour vergoigne, mais pour peur : ne pour eskiever blame, mais por eschiever tristece, constraint par lor signour. Ensi ke ki feroit en un ost un ban, ke nus ne s'enfuist de la bataille u del assaut, et nus ne l'osast trespasser, pour le constrainte dou signeur et de le paine qu'il quideroit c'on li deüist faire. Et de tant sunt chi ci pieur, qu'il n'œvrent mie pour vergonge, mais pour peur, ne pour eskiewer blame, mais pour eskiewer tristece, constraint par lor seigneurs. Une autre manière si est quant ne mie sans plus, pour le cremeur des paines des signeurs, il œvrent œvres de force; mais li sires les punist et les constraint ke fuir ne pueent par murs et par fossés, si k'il n'ont pooir de hors issir; et c'est une manière d'empêchement de fin. Et li signeur ki ensi les constraignent, les constraignent à combatre; mais cil ki sunt constraint ne sont mie vrai fort; car il covient le fort estre vertueus, liquex n'œvre mie par nécessité, ne pour peur d'aucun mal à soufrir, mais pour le bien de vertu ; l'autre manière si est quant aucun, pour l'expérience des œvres cremeteuses, ki sanlent aussi con fortes, entreprendent hardiement et sans cremeur, et œvrent par lor expérience les œvres dou fort, car nus ne doute à faire, ce k'il bien cuide savoir. Et comme il soit aucun ki sanlent estre fort, pour l'esprueve k'il ont eus à choses doutables, maiement sanlent fort cil ki l'esprueve ont eus ès batailles, ensi con sunt chevalier, sodoïer et champion loet, ki sovent ont estet en batailles en esprueves. Et de ce c'on a tele esprueve en ces batailles aviènent deus choses : l'une est k'ens ès batailles a un

granment de choses ki sanlent à nient esprovés grans choses et grant paour lor font, jà soit-che chose que nient u pau eles aient de péril, ensi con noise des armes, li friente des chevaus, li sons des tabours, des trompes et de teus choses ; lesquex choses as gens ki ont esprove d'armes, ne sanlent mie estre peureuses, dont il sanlent fort, quant en ces choses sans cremeur il se mellent, ki as aucuns sanlent estre périlleuses, ensi comme nient esprovés, pour ce k'il ne sevent ke ce sunt. Une autre chose si vient del esprueve k'il pueent faire et grever plus lor anemis et tel ki ensi ont esprove, se combatent à ciaus ki point d'esprueve n'ont, ensi con cil ki est armés au nient armet. Car cil ki ne set user d'armes, si est aussi con nient armés ; et tel ki sour tel fiance de tele esprueve entrent ens ès batailles, ne sont mie vrai fort : car il n'i entrent fors pour l'esprueve, lequele se n'estoit, il n'i enterroient mie. Mais li fors vertueus, soit esprovés u non, entreprent et soustient les périls pour le bien de vertu. Mais li autre sovent s'enfuient quant li périls sourmonte lor esprueve et lor avis ; car pour autre chose n'entreprendoient ce péril, fors pour ce k'il ne lor sanloit point périlleus pour l'esprueve, et quant l'esprueve faut, et il devienent couart, car pour el ne sanloient hardit, et dont s'enfuient ; mais au commencement se metent-il avant, si ke cil ki quident pour lor esprueve estre plus poissant. Mais sovent li mains duit et esprové en armes, demeurent et soustienent le mort pour bien de vertu, et mains cremant sunt le mort ke honte et vilonie rechevoir. Et à chiaus est li mors plus élisable ke ne soit li sauvement des autres. Et tex gens ki ensi ont expérience, assés legièrement entrent ens ès périls et grant espérance ont pour lor esprueve, ke sans grant meschief porront vaincre lor anemis ; car esprueve si est cause d'espérance, si con dit est, de bien

greveus c'on quide pooir ataindre. Or puet avenir autre chose aussi estre cause d'espérance pour ce k'ele fait aucune chose estre as gens possible. Selonc le première manière tot cil bien ki engrangent le pooir des gens sunt cause d'espérance, si con richece, force, entre les autres choses esprueve; car par l'esprueve aquierent les gens pooir d'aucune chose legièrement faire, de laquele chose espérance vient. En autre manière tout ce est cause d'espérance qui fait quidance k'aucune chose soit possible; et selonc ce apresure et enortemens sont cause d'espoir; et li esprueve, en tant ke par esprueve est faite as gens quidance k'aucune chose lor soit possible, ki devant l'esprueve lor sanloit impossible; et espérance aussi si est tousjours l'uevre aidans, et engrangans, et pour deus choses. Car la quidance de chose greveuse muet et encore l'entention et le volenté; li quidance aussi que ce soit possible ne ratarge mie le pooir d'ovrer. L'autre chose si est par le raison de délit ki d'espérance vient, si con ci après aparra : et délis engrange l'uevre, si con aparra ci-après.

CHAPITRE IX.

Cis capitles moustre ke forsenerie n'est mie force [1].

Les choses aussi ki faites sunt aussi con par foursenerie, dient aucun k'eles sunt sanlans as œvres de force; ensi con

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, ix, 10, seq.; *Mor. à Eud.*, III, i, 17, seq.; *Gr. Mor.*, I, xix, 6, seq.

che ke les bestes funt, ki keurent sur les gens ki les batent, quant courechies sunt. Foursenerie aussi a aucun sanlant à force, car ele vighereusement et nient peureusement se met as périls ; et li fors aussi se met quant est entrés as œvres de grant corage, vighereus et nient espoentable l'entreprent et aspremεnt : de quoi on dist quant on est entret ens périls si comme on doit, c'on doit aussi comme une foursenerie meller avec le vertu ; c'est ausi c'on le face nient doutablement. Dont aucun dient c'on doit meller ire avec le vertu, par quoi li œvre soit plus appareillie ; et aussi c'on doit aussi con sanc gieter par le nés, pour le chaurre dou cuer, c'on doit en tes fais esmovoir ; et toutes si faites choses sanlent k'eles soient requises à le vertu de force. Et différence a en ces choses faites selonc force et forsenerie, car li fors ne fait mie des œvres par soudaine impétueuse forsenerie, mais par le volenté de bien k'il entent en son œvre ; et foursenerie s'a en force, selonc une manière d'ajuwe. Les bestes si n'ont mie le vertut de force, encore keurent eles sus les gens. Car eles les keurent sus u pour tristece de lor plaies u pour cremeur k'eles ont d'iestre prises, et che apert. Car quant seules sunt u maigres u se sentent ke fuir pueent, eles ne keurent point sus les gens ne ne les vont querre, se ce ne seroit par aventure pour faim ; et aussi quant mains sunt ou pooir de fuir, plus tost keurent les gens sus, pour l'aventure de le mort à eskiever. Ensi ne sont mie fort, cil ki demorant sunt et soufrant les périus pour doleur u pour plaies k'il aient eüwes. Car dont seroient li asne fort, ki suefrent assés de cos quant il ont fain, pour un cardon à mangier. Dont il apert ke force n'est mie selonc tele foursenerie. Car ele est par élection et pour fin bonne, si con le bien commun et li forsenerie par passion. Et entre les passions cele ki est ensi par foursenerie

est plus sanlans à vraie force, ne ele ne doit mie aler devant l'élection', ki faite est par raison ; mais élections faite de bonne fin, pour lequele on doit ouvrer, li foursenerie doit ensivir. Les gens aussi ki corchiet sunt, si ont tristece et cil ki se vengent leece, et cil ki pour ce se combatent ne sunt mie vrai fort, ains pueent estre dit bateilleur ; car le bien k'il œvrent, il ne font mie pour le bien ne pour l'uevre raisonable, mais par passion, par lequele vengance quièrent. Cil aussi ki sans plus pour l'espérance de vaincre, pour ce ke sovent ont vaincut, suefrent et entrent ès périls, ne sunt mie fort, mais sanlant ont à fort. Car tout doi hardiement et vighereusement entrent ès périls ; mais li fors i entre pour bien, et li autre pour çou k'il se quident plus fort ke lor adversaire et ke cil ne lor aient pooir de nuire ; et cis chi entreprendent les périls, pour çou k'il ont souvent vaincut, si espoirent encore à vaincre ; et ne mie pour esprueve d'armes k'il aient, il espoirent à vaincre, car ce apertient à le manière ki deseure est touchie. Et tel sunt li iret, ke tousjours ont-il espérance de vaincre, et quant li espérance faut, si s'enfuient : mais li fors soustient les péris ke hons puet et doit soustenir pour bien et vertut et pour eskiever honte et laidure. Grant différence a entre bonne œvre et œvre vertueuse ; car tote œvre bonne n'est mie vertueuse, mès toute vertueuse est bonne. On puet bien entrer en bataille vighereusement et asprement et ensi pora-ce estre bonne œvre ; mais l'uevre n'iert mie viertueuse se les condicions ki à vertu apertienent n'i sunt wardées. Et mieus puet-on connoistre le fort quant vienent li soudain péril et c'on ne s'en donne garde, que quant on les entreprent par lonc avis, si con deseure est dit. Car quant il vienent soudainement, on apierchoit mieus l'abit, car adont apert-il ke li rachine d'ensi viertueusement ouvrer

est en celui ki ensi œvre. Mais quant li péril ne sunt mie soudain, ains sunt de lonc apiercheut, on se puet mieus faindre et moustrer tel c'on n'est mie. Aucun aussi sanlent fort par ignorance; pour ce k'il ne connoissent les péris, les envaïssent seurement; et cil sunt mains fort et mains vertueus ke cil ki pour sovent vaincre, k'il ont fait, ont espérance d'encore vaincre. Car cil n'ont nul bien pourquoi il entreprendent ces péris, fors pour çou k'il en ont ignorance et ne les sevent mie tés. Mais cis ki a bonne espérance, le fait pour aucun bien ki en lui est, si ke ce k'il les despite est pour ce k'il a souvent vaincu; et cis-ci si demeurent ens ès péris de ci adont ke li grandece de péris sourmonte lor espérance. Mès li autre, tantost k'il s'entendent et congnoissent les périls dont nule connissance n'avoient, si s'enfuient.

CHAPITRE X.

Cis capitles met aucunes propriétés de force. [1].

Puiske nous avons parlet del œvre dou fort et moustré k'aucunes œvres sunt sanlans à li, ki de vraie force défalent, après si parlons d'aucunes propriétés de force. Come ensi soit, si con dit est par-devant, ke force si soit selonc ce c'on se maintient bien et rainablement envers hardement et cremeur, et les choses osables et cremetables, force si est plus prisie, et plus est-on loet en ce c'on soustient sans cremeur

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, vii, seq.; *Mor. à Eud.*, III, i. et *Gr. Mor.*, I, xix.

ne doutance les choses cremeteuses et peureuses, k'en entreprendre et envahir doutables choses ne périlleuses. Car cremeurs u peurs si vient ens ès gens pour çou k'aucune chose maise sourmonte le pooir de celui ki paour a et li sourvient plus forte k'il ne soit, u on le croit tele, mais entreprendres hardiement se vient de ce k'aucuns se croit plus fort u plus soutil ke son anemi, u che à quoi il a afaire, dont il quide bien vaincre. Or est plus fort de contrester à plus fort de li, ke ce ne soit d'envahir celui c'on quide mains fort u aussi fort de lui. Si con dit est, force si est en soustenir péris, liquel sunt triste et dolereus; pour laquel chose, force si est triste et dolereuse; dont ele fait bien à loer. Car toutes les autres vertus engenrent leece u déduit, et ceste tristece maiement au commencement; molt plus grief chose est soustenir tristece et grietés ke lui garder de délis. Et jà soit-ce chose, si con dit est deseure, ke viertu doie ensievir délis, c'est à savoir u délis doit sieuwir u nient avoir tristece ensi comme il a en cestui-ci. Et puet-on dire aussi ke ceste vertus est délitable, quant on est parti des tourmens, et ensi l'ensiut délis, u par aventure en soufrant les choses nient délitables puet-on bien avoir joie, de ce k'il se sent si grant œvre vertueuse faire et tex tourmens soufrir. Et ceste joie li puet bien estre si grans ke ses autres tristeces ne li font nule doleur u petit. Li doleurs aussi descroist quant ele n'a de quoi ele puist avant croistre. Et ensi, con ci après aparra, on puet bien avoir doleur dou cors et joie du cuer, laquele joie bien puet sourmonter l'autre doleur. Et ensi encor ait li fors doleur de choses k'il soustient, puet-il avoir joie u délit le doleur sourmontant, en ce k'il se sent si viertueusement ouvrer. Ensi con il aparut et apert en chiaus ki pour vériteit et droiture, tourmens et mors ont soustenues et soustienent.

Li fors ausi si puet avoir délit en ce k'il bée et quide ataindre à se fin, liqûele fins de toutes choses est plus délitable en tant con fins est ; ensi que nos véons de ces liuteurs et de ces champions, ki pour le fin del onneur et de le gloire k'il atendent, ne font force à lor maus. Li ferirs et li navres est dolereurs as gens carneus, et toute tele labeurs triste; les navreures et li mors ke li fors soustient font tristece; mais il le suefre pour bien et pour eskiuver honte et blasme : et ce li porte tel solas k'il en oublie tous ses maus. Et comment poons dire ke cis vertueus ki en lui a tant de biens et ki est aussi con bons eureus doie et voeille pierdre tous ces biens et le vie aussi, ki sanble ke plus élisable chose ne soit, ne mais vertueusement ne pora ouvrer et ces choses pierdre li font trop grant tristece. Jà pour ceste pierte ne pour ceste tristece, ne laira li fors à aquerre le vertut; et il l'aquerra par tel mort, là ù il se metera pour le sauveté dou commun, vertut tele ke plus grande à paines ne puet aquerre. Car de là en avant il est pères et engenrères de tous ciaus qui vies il a sauvées; si, ke de là en avant il vit en aus, si con li pères en ses enfans. Et pour çou c'on ne set combien on vit ne en quel point on muert, si ne doit-on mie se milleur mort ne le plus honnourable fuir, quant ele est appareillie, et c'est quant on muert en œvre de force et de vertu, quant ele est faite, si con nos avons deviset; et pour ce, ne devons mie le bone mort ne le milleur cremir, car à la mort nos covient venir, voellons u non. Et jà soit-ce chose ke li mors et les œvres de le mort li soient tristables, s'est li fins sour toute riens ellisable. Ne il ne covient mie ke toutes les œvres des vertus soient délitables, se ce n'est en le fin. Dont il avient c'on trueve un granment de chevaliers et de soldoiers ki ne sunt mie fort, selonc ce ke nous avons parlet de force, et si sunt encor dont trop bon

chevalier et très-bien combatant. Car il ne gardent mie les manières ke li fort doient avoir : ains pour lor esprueve d'armes, u pour ce ke souvent ont vencut, u pour aucun profit k'il béent à avoir, et ensi lor cors vendans et lor vies pour petit pris, entrent ens ès batailles et soustienent les périls. Ne cil n'aquièrent nul bien de vertut, ke li fors aquiert par le bone entention et le manière k'il garde selonc ce ke raisons ensegne. Et pour ce poons dire en général ke cis est vrais fors ki garde le moiien ès cremeurs et enhardement, et ce fait pour le bien de viertu, k'il, par ce, puet aquerre, les conditions toute voies sauvées et les manières, ki sunt deseure dites. Et à tant soufise de cesti-chi.

CHAPITRE XI.

Cis capitles devise selonc quel chose atemprance est prise [1].

Moustret est ke c'est force et comment les œvres de cele vertu sunt faites, laquele regarde les choses doutables qui sunt destruisans la vie humaine, après affiert ke nous parlons d'atemprance, ki regarde les choses délitables par lesqueles la vie humaine est sauvée, si con li boire et li mangier et autre délit ki sunt continuant la vie humaine, si con li délit del œvre d'engenrer. Et pour ce ke ceste vertus est en le partie del ame ki est nient raisonable, se ce n'est par

[1] Presque tout ce chapitre est le commentaire à peu près littéral des *Morales* d'Aristote *à Nicom.*, III, xi ; *à Eudème*, III, ii ; *Gr. Mor.*, I, xx.

participation, selonc ce k'ele est née à obéir à raison, ensi comme est force, dont nous avons parlé, si parlerons de celi d'atemprance. Premiers a esté dit k'atemprance se tient le moiien ens ès délis à poursivir et k'ele est aussi selonc tristece ki avient par l'absence de le chose délitable, dont ele est mains selonc tristece ke selonc délit; car ele œvre mieus vraiement par se présence k'ele ne fait par sen absence. Et si est aussi atemprance selonc délit et tristece, pour ce k'il sunt contraire, et contraire si doivent estre fait selonc une chose. Puisk'atemprance est selonc les délis, si enquérons selonc qués. Li délit pueent en deus manières estre : li un si pueent estre de cors, si que cil ki sunt acomplit ens passions d'aucun sens de defors; ensi con li délis de veïr est acomplis ens ou sens de le veüe del œil. Autre délit si sunt, si con délit del ame, liquel si sunt acomplit par l'apréhendement de le volenté de dedens, ensi comme amours ki cause est de tel délit; car cascuns se délite en che k'il a ce k'il aime. Or sunt aucun ki aiment honeurs, li autre sunt amant sciences et clergies, et ceste appréhensions n'est mie de sens de defors, mais del appréhension de dedens del ame; de quoi cil doi amant s'enjoïssent par ce k'il ont çou k'il désiroient. Et tele joie n'est mie par passion de cors, mais sans plus par l'apréhendement de le volenté et du corage. Selonc ces délis del ame n'est-on mie atempret, ensi con en l'amour d'onneur u de sciences. Ne aussi cil ki ayment fables à oïr u à dire, u ki aiment à parler de communs afaires de pais, ne sunt mie dit nient tempret, mais on les nomme gengleours. Ne cil aussi ki ont plus grant tristece k'il ne doient en le pierte de lor avoir u de lor amis ne sunt mie tenut pour nient tempret. Mais il ont une autre manière de visce; par quoi il apert, puisk'atemprance n'est mie selonc ces délis ki sunt

par l'apréhension del ame, k'ele iert selonc celi de cors. Encor soit atemprance selonc les corporeus délis, n'est-ele mie selonc les délis de tous les sens. Car cil ki délitent et esjoïssent ens ès choses véables, si k'en couleurs, en figures et en pointures, plus ke raison n'aporte, on ne les tient mie pour nient temprés, encor sanlent-il estre vicieus et k'en çou ait sourhabondance et défaute. Et aussi cis ki s'esjoïst trop en délit d'oïr, si comme en estrumens u en chant, il n'est mie nient temprés. Ne cil aussi ki se délitent en bonnes odours simplement. Ne ne sunt mie cil ki selonc ces sens se délitent, nient tempret; mais en aucune manière le pueent estre selonc ce k'il lor souvient d'autres délis, ens èsqués est lor plus grande volentés; ensi ke cis ki volentés a l'odour de bonnes espesces, n'est mie pour tant nient temprés; mais quant il retorne ces odours as viandes k'il mangue volentiers. Dont cil ki faim a, s'esjoïst en odeurs de bonnes viandes pour le talent dou mengier et en ce puet-il estre nient temprés; u se le flour de roses u de violetes sentant, il li soviegne d'aucune feme dont il ait désirier et pour cele joie puet estre nient temprés. Les autres bestes ke les gens ne s'esjoïssent mie simplement selonc ces trois sens, veïr, oïr, flairier, mais pour ce s'esjouissent ke par chiaus il perchoivent ce dont il pueent délit avoir, u selonc le sentir u selonc le goust. Li chiens ne s'esjoïst mie simplement ens ou flairier k'il a dou lièvre, mais ens ou mangier k'il en atent. Dont par le sens dou flairier li est donnée connissance de le bieste dont le délit dou mangier atent. Ne li lions aussi ne s'esjoïst mie de le vois du buef quant il l'ot braire, mais dou mangier k'il atent et k'il sent ke cele beste dont a le son oiit li est près; ne li chiers quant il va en ruit ne s'esjoïst mie de ce k'il voit les bisces, se ce n'est pour le délit dou sentir k'il bée à acomplir. Dont veïr

poons par ce ke deseure est dit k'atemprance et nient atemprance si seront selonc les délis de sens, selonc lesqués les autres bestes ont as gens sanlance ; de quoi les gens ki sunt nient tempret sunt ensi con chiers et bestes. Et cil sens sunt sentirs en touchant et gousters ; mais selonc le goust, en tant ke par lui simplement, ki gésir doit en bonnes saveurs, sunt pau de gens tenut pour nient atempret. Ensi ke nous véons en chiaus ki le vin assaient et les keus ki les sausses font ; il se délitent en teus assais et si jugent bien des saveurs et le font sovent ; et si ne sont mie encor dont tenut por nient atempret. Aussi k'atemprance et nient atemprance ne soient mie ou goust pour les saveurs, mais selonc çou c'on en use. Car nient atemprance est en l'usage de le chose savourée, selonc ce k'ele est touchie et k'ele fait touchement et tast ; ensi comme boires et mangiers, là ù li délis de nient atemprance n'est mie, se ce n'est par l'usance, et le boire et le mangier de la chose savereuse par le tast qu'ele fait. Et ce apert ens ès assaieurs des boires et des mangiers, ki pau ont de délit, et li glout l'ont en ce k'il en usent, ensi comme en tastant. Pour laquele chose atemprance et nient atemprance sont selonc le sens de sentir, si con en boires et en mangiers, selonc ce k'il sunt en usage, et ensi font une manière de tast ; pour quoi uns vilains qui ot non Erixius [1] souhaida k'il eüst le col plus lonc k'une grue pour çou k'il eüst plus grant délit al avaler les viandes ; aussi k'eles fesissent aucun tast et sens al avaler ; mais en ce fu-il déchus k'il quidoit ke li tas, ki fet li connissance, fust ou col, qui gist en le langue [2]. Et grans chétivetés est

[1] Philoxène d'Erix, cité par Aristote dans la *Morale à Nicom.*, III, xi, 10, et dans la *Mor. à Eudème,* III, ii, 12.

[2] Pour tout ce qui précède cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, xi ; *Mor. à Eudème*, III, ii, et *Gr. Morale*, I, xx.

de ces vins et de ces viandes si désirer c'on en prent plus c'on ne doie, car sovent par che on pèche; par trop boire on devient yvre, et yvroigne n'est autre chose ke volentrieve foursenerie; quant li grans plenté de vins a le corage saisi, dont ce ke cis ki yvres est avoit dedens le cuer de mal, s'aparist et descuevre [1]. Comment dont nos a nature doné ventre si nient saolant à si petit cors, par quoi nous passons le gloutenie de très-gastans bestes? Et de ciaus ki ensi au ventre obéissent, en lieu de bestes devons conter, ne mie d'ommes [2]. Et c'est grans hontes et de ce sovent véons ke cil ki sunt en signeries, ki de choses ki aucune fie font à porsivir, retenir ne se sèvent, à œvres nient afférans ne covenables se metent. Cis seulement ens ès œvres ki nient n'affièrent, nient ne chiet, ki de celes c'on puet sans meffait faire, aviséement se restraint. Et ens délis de luxure est aussi li atemprance et li nient atemprance. Cil sens de sentir u de taster, si est li plus communs de tous, car il ne faut à nule beste. Cil ki selonc cesti-ci sunt nient atempret, affièrent molt à blasmer; car cis sens et les œvres sunt en nous, selonc ce ke nous sommes bestes; et en tes choses esjoïr et ce très-forment amer, est bestiaus chose. Et selonc les délis dou taster, ki sunt selonc tout le cors, c'on a quant on a eüt froit et on est partot escaufet, n'est mie nient atemprance; ains est selonc aucune partie dou cors, ensi comme ens ès membres de luxure [3].

[1] Seneca, *Epist.* lxxxiii.
[2] Seneca, *Epist.*, lx.
[3] Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, xi, 10.

CHAPITRE XII.

Cis capitles devise selonc qués délis atemprance est [1].

Dit est selonc quele chose atemprance est prise, or disons des œvres ki sunt selonc cele matère. Ensi con par deseure est dit, cremeurs et tristece, si sunt ordenées à un, si k'à mal; mais cremeurs si est des choses à venir et tristece des choses présentes, ensi con concupiscense u désiriers à choses à venir et délis as choses présentes. Or sunt deus manières de concupiscence; car il est une commune concupiscence ki est aussi con naturele, aussi con apertenans à toute l'espesse et le nature; ensi con concupiscence u désiriers de boire et de mangier quant on a faim; ce désirent toutes bestes, pour le sauveté de lor cors. Unes autres concupiscences sunt propres: ensi que toutes gens ne désirent mie toutes viandes, ne en une manière apareillies ne li uns un lit ensi paret comme uns autres. Et tex voloirs n'est mie naturaus, ains ést par noureture. Et en no volenté des voloirs communs n'a mie sovent nient atemprance : car nature quant ele se sent défaillant u ele a assés pour li à remplir, ele se soufist sovent de ce ke li besoigne. Et quant nature est remplie, cis ki dont emprent plus, il meffait; mais ce n'est de ci adont k'il est remplis, tant ke nature en a mestier. Selonc les propres délis mout de gens

[1] Ce chapitre est la traduction, presque littérale, d'Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, xii, 1-5.

en molt de manières si errent. Car li amant ces délis, u il s'esjoïssent en ce qu'il ne doient, u plus k'il ne doient, u quant il ne doient. Selonc toutes ces manières, li nient temprés sourhabonde, et si s'esjoïst aucune fie ens ès choses ki font à haïr. Et s'aucunes choses font à amer, si s'esjoïra-il plus k'il ne doie, si con ribaut en lor femes et glouton en lor boires et lor mangiers : dont il apert ke li sourhabondance des délis de goût et de tast, si con deviset est, font le nient atemprance ; et ke ele fait à blasmer, pour ce ke c'est vilaine chose, est apers.

CHAPITRE XIII.

Cis capitles devise comment li atemprés et li nient atemprés se maintienent as tristeces.

Après çou que nous dit avons comment atemprance est selonc les délis, or disons comment ele est selonc tristece. Li nient atemprés si est blasmés en ce k'il a tristece plus grande k'il ne doit, et cele tristece li vient de ce k'il désire outre mesure les délis; dont quant avoir ne les puet, il a tristece plus grande qu'il n'afiere. Et li atemprés si est loés en ce k'il n'a mie tristece desrainable, pour ce k'il n'a mie le chose délitable k'il désiroit. Mais li nient temprés pour ce k'il désire tous les délis u chiaus ki plus grant sunt, lait l'élection de raison et est menés par son désirier à çou k'il ellise délis devant toute autre chose. Cis ci devant bien honneste, honeur u proufit, l'uevre de luxure u autres met,

pour laquele chose, pour le désir qu'il a, et k'il ataindre ne puet, il a tristece desrainable. Car puisk'atainte de désirier fait joie, et défaute tristece, et en ce gist li atemprance, quant tex tristece n'est plus grande k'ele estre ne doit. Et ce sanle molt desrainable ke délis face tristece; mès délis ne fait mie tristece en ce c'on l'a, mais li défaute de li, ensi c'on dist le nef périr par défaute de governeur. Li visces contraires à nient atemprance, pour ce c'on voit pau de gent avoir ce visce, se n'a-il point de nom; mais nous l'apelons insensibilité, c'est-à-dire nient sentans : et cis si est quant on se délite mains c'on ne doit ès choses délitables; et tel gent ne sanlent mie humain; car les autres bestes ont desevrance de lor viandes et de lor boire, et se délitent ens ès unes et ens ès autres non; dont les gens sunt molt merveilleus asquex riens n'est délitable ne une chose ne porte plus de délit c'une autre. Tel gent sanlent molt lonc de la nature humaine et sanlent sans sens; et de tex trueve-on pau; pour çou n'est mie grans besoins de parler longuement de tel matère. Li atemprés dont si s'a moïenement ens ès délis et ens tristeces et concupiscences u désiriers. Car il ne se délite mie ens ès visces et ordes choses, ens èsqueles li nient temprés le plus se délite, quant tel chose li vient devant, ne il ne se délite mie en ce k'il ne covient déliter, ne plus fort k'il ne covient. Ne il n'a mie trop grant tristece del absence dou délit; ne trop ne covoite les délis k'il n'a mie, car pau i fait de force, et s'il le désire, si est-ce selonc droite mesure, lequele il ne passe point, ains garde les droites condicions de raison ki sunt pour coi et de quoi, et quant, et ù, et en quele manière. Et li autre délit ki sunt quis pour le santé du cors u pour çou c'on soit plus able et plus apareilliet, doivent bien estre quis del atempret. Mais k'il garde le mesure, si con dit est; ne tel délit ne feront

mie li nient tempret, s'il ne les ayme plus k'il ne doie [1]. Se assis estes à grande taule u petite, u soit entre grans et petis, ne metés mie vo main premiers à la viande; ne premiers à boire ne demandés [2], ke pour glout ne soïés tenut et des séans à la table ne soiiés mesprisiés, s'en aïés vergoigne. Ne demandés mie se mout i a à mangier; usés de ce c'on vous apporte, si comme hons rassis. Vostre oeil soient ançois saolé ke vos ventres, et celi trop n'emplissiés. Ne soïés glous en tous mangiers, ne ne vous adonés à toutes viandes; en trop de viandes ne falra mie maladie [3]. A home sage pau de vins et de viandes pueent soufire et ki pau en prent, d'iaus ne se sent grevés. Cole, veillers et tonnoiles sunt en le tieste de ventre trop remplit. Dormirs et santés sunt en home de li emplir escars; il dormira dusc'au matin et si membre et ses vertus seront en délit [4]. Ne vos remplissiés trop de vin, ne ciaus ke vous amés n'efforciés à trop boire, car molt de gens li vins a destruis. Li feus esprueve le fier; ensi esprueve le cuer des orguilleus li vins bus en yvroigne. Quele vie es-ce, ki est amenrie par vin [5]? Li vins pris sobrement le cors nourist et est destruis par outrage; li vins n'est mie créés pour enyvrer, mais li mesure fait santé de cors et d'ame. Vins trop pris, tençons, ire, laidenge et molt de vilonnies entreprent à faire [6]. Ciessés li premiers à le taule de boire et de mangier, par quoi vous

[1] Depuis le commencement de ce chapitre, l'auteur continue à traduire Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, xii, 6-8.

[2] *Eccli.*, xxxi, 21.

[3] *Eccli.*, xxxvii, 33, 34.

[4] *Eccli.*, xxxi, 22-24.

[5] *Ibid.*, 30-33.

[6] *Ibid.*, 36-38.

ne courciés les séans u les siervans [1]. Mout de grant mal si vienent par les grans compaignies de boire et de mangier : à paines pueent estre tés assamblées sans visces. Communement après les grans vins et viandes ensieut désirs de luxure; car quant li cors en le réfection délitable se remplist, li cuers à vaine joie si s'eslaisse. Sovent li délit de mangier ki se faint k'il soit pour défaute de nature, siert à glouternie, et quant li ventres en molt remplir s'estent, li membre à luxure se drécent. Sovent glouternie si dist : « Se li cors par grandes viandes ne se nourrist, il n'iert à riens proufitables; » et quant la pensée, par les désirs de le char, ele a embraset, tantost encomence les paroles de luxure, en disant : « Se Dex ne volsist que li hons et li feme ne eussent ensamble carnel compaignie, il ne leur eüst mie donés les estruments ki à ce affièrent. » Et ensi li compaignie des mangiers est cause de mains maus. Tele compaignie ensieut mout parlers; car quant li ventres se remplist, li langue se deffrène et en molt de parole ne faut mie sovent péchiés [2]. Et ke plus sunt les gens en grant estat, liqués les milleurs requiert, de tant se doivent-il plus honestement garder, et mains selonc vains délis vivre; che que par les meneurs est en délit acomplit et par aus poursievit, doit estre par le sens et le discipline de plus grans et des sovrains deffendut et atempret. Quant li grant et li sovrain as délis ne s'adonent, as jouenes n'est mie laskiés li frains de lor nient ordenés désiriers. Ki se retient desous le frain et le destrainte de discipline, quant cil ki le justice ont de constraindre, si con sovrain, ensanle ès délis s'eslaissent si con nus?

[1] *Eccli.*, xxxi, 20.
[2] *Prov.*, x, 19.

CHAPITRE XIV.

Cis capitles compère le nient atempret au cremeteus [1].

Plus est aussi nient atemprance sanlans à volenté, ke ne soit cremeurs; car cascuns se délite en ce k'il œvre volentiers et a tristece en ce k'il fait nient volentiers. Or œvre li nient atemprés pour délit k'il covoite et li cremeteus pour le tristece k'il fuit; et puiske délis est volentrieus et tristece nient volentrieve, et li nient temprés est por délis, et li cremeteus pour tristece, plus sera li nient temprés volentrieus ke li peuireus. Tristece aussi si vient par le présence d'aucun contraire grevant, dont il s'ensieut ke tristece esbahist et corront le nature de celui en qui ele est; et de ce vient ke li sens des gens pour tristece sunt enpéchiet de lor propre connissance; mais délectations si est faite par le présence de le chose délitable, ki ne corront mie le nature, ains le sauve et engrangist l'œvre, et tristece l'amenrist, dont délectations ne fait point d'esbahissement, s'ele n'est trop grande, ne ne corront mie le sens ki se délite, par coi bien apert k'ele est plus volentrieve ke cremeurs. Plus fait aussi à blasmer li visces de nient atemprance, ke cis de cremeur; car li visces dont on mieus se puet retraire, est cis ki plus à blasmer fait quant on le maintient, et tés est li visces de nient atemprance. Car en nous n'avons chose pourquoi nos ne puissons ovrer des délis de boire et de mangier

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, III, xiii, 1-9.

et de luxure, selonc ce ke raisons l'aporte ; et en ce nous poonsle gièrement acoustumer, dont nous atempret devenrons par cele acoustumance. Et d'autre part ce n'est nus péris de lui garder de teus outrages : en contraire manière s'a il à cremeur : les batailles ne li péril d'elles ne sont mie sovent par quoi mavaisement nous poons acoustumer à nient cremir, pour ce ke ces œvres n'aiuwent mie sovent. Ces œvres aussi sunt périlleuses, par quoi il apert ke plus fait à blasmer li nient temprés ke li cremeteus u li couars. Selonc une manière aussi n'est mie volentés ens ou nient tempret et ou cremeteus : car li plus grans cremeurs si n'est mie ès choses universeles ne communes, si comme en l'entrer ens ès batailles; mais en choses singulères, ensi comme en navreures, en cols et en blecheures. Nous entrons bien ens ès batailles et pau les doutons, tant con pour eles : mais les plaies et les blecheures singulères, celes nous font douter et tant souvent ke les armes gietons en voies et s'enfuions; dont ce sanle nient volentrieu; et ensi en commun et en universel sunt tex choses volentrieves; et en particuler et par eles regardées, eles sunt nient volentrieves. En nient atemprance est-il par contraire manière et en contraire manière s'a-il ou nient atempret. Car li délit tot en commun ne sunt mie désiré ; nus ne désire à estre nient atemprés soit en luxure, soit en boire u en mangier ; mais en particuler, c'est cascun par lui, sunt bien li délit désiré; desqués on devient nient tempré et selonc ce, li délit dou nient atempret sunt sanlant as délis des enfans, ki tousjours quièrent l'un délit après l'autre ; et est tés apétis en ces délis si con li désirs des enfans; liqués désirs et apétis s'il n'est castiiés et refrennés, s'engrange as délis et tousjours croist de mal en pis. Ensi est-il ou nient atempret ; se dont li appétis n'est mie bien enhortables ne bien sougis

à raison, il engrangira plus et plus. Car li appétis des délis si est sans saoulement. Et en tés biens li concupiscense et li désirs dou malvais engrange le œvre; se ele est grande et auques le cuer movans; por laquel chose il covient les délis et les voloirs estre amesurés et pau aussi, par quoi il ne soient contraire à raison, par quoi il ne désirrent fors ce k'il doient et nient plus k'il ne doient. Et tex appétis ki iert si bien enhortables, de raison sera sires; et tot ensi comme il covient vivre l'enfant au commandement de son mestre, ensi covient le concupiscence et le désirier obéir à raison; et ensi li atemprés si désire ce c'on doit désirier, et quant on doit, et ensi c'on doit, ensi con droite raisons l'ordène.

CHAPITRE XV.

En cest capitle est une question déterminée se c'est péchiés d'avoir compaignie à femme, supposée les conditions k'il adevise [1].

S'avoir compaignie à une feme, ki ne soit aloïie à homme ne à ordene, ne li hons aussi, est péchiés, poroit-on demander; et il sanle ke non. Car cis ki dou sien use et nient del autrui ne fait nului tort; mais cis ki a tel compaignie use dou sien et cele aussi, et sans force aussi, ensi con de son délit; par quoi il sanle que ce ne soit mie péchiés. Le contraire dist-on communement. A ce puet-on respondre ke tele compaignie, ki fait simple fornication, est péchiés ens ès meurs; de quoi vous devés savoir ke li œvre de le vertut

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, p. 2, s. 2, q. CLIV, *passim*.

engenrant est à grant bien ordenée, si con à la garde et le continuance de le nature et del espesse, soit en bestes u soit en gent : en tele manière ke s'ele ataint le fin pourquoi ele est, c'est qu'ele engenre et ensi comme ele doit, c'est boin. Et jà soit-ce chose que li semence et li matère dont les gens vienent soit sourhabundans et trop, et riens ne vaille à la garde de cascune personne singulère, si est-ele toutevoiè nécessaire à le continuance de nature et del espesse et pour autre sanlant faire. Or seroit li engenremens por nient, s'il ne s'en sivoit droiturière noureture ; car la chose engenrée ne remaint mie s'ele n'a se droiturière noureçon. Dont ensi est ordenée l'œvre de génération, li mise fors et li giés de le semence des engenrans, par quoi engenrure covenable en puist venir et de l'engenreur li engrangemens. De quoi nous poons veïr que toutes manières de semence metre fors, dont génération ne puet venir selonc li, quant on le fait volentiers, est péchiés. Et se une feme est brehaigne pour che que c'est aventure à le semence k'ele n'engenre mie, et si a espoir tant k'en li est pooirs d'engenrer, si n'est mie encore tele mise fors de semence péchiés. Et ensi poons veïr ke toute mise hors de semence volentiers, sans compaignie de malle et de se femelle en l'espece de gens, est péchiés encontre nature, car ce n'est mie œvrer selonc ce ke nature l'a ordené. Et aussi ki à autre femme que à le siene le fait, il péche. Car nature tele œvre a ordenée pour les enfans avenir à perfection : or, n'est mie tele engenreure ciertaine, par quoi li père ne font mie teus biens à ces enfans con s'il fuisent de mariage. Et ossi li hons doit estre garde de le feme et aiuwe ; et tel feme lait-on tost. Dont li enfant et li mère n'ont mie bien che k'il avoir doient par nature. Dont nous véons ens ès bestes ke tant est li marles avec le femele, quant jouene ont, ke li jouene se pueent par aus tenir u

nourir, u les mères par eles tenir et chevir se pueent et lor jouenes aussi. Et entre les bestes est faite plus tost li départie de male et de femele, desqueles bestes li femele mieus et plus tost se puet tenir et nourir et ses faons aussi; et pour çou que li enfant des gens metent molt lonctans ains k'il soient parfait et qu'il par aus nourir se puissent et k'il sunt tenre et de legier par défaute de garde pierdut, si covient les mères à iaus estre molt ententives. Dont pour çou que malvaisement pueent querre lor chavissances, ne che ki lor besoigne, si a nature si ordené ke li hons doit estre avec sa feme, pour li et ses enfans aidier et gouverner. Et pour ce ke li œvre doit estre pour gaaignier les enfans, tés gaains doit estre certains; car de nient ciertain gaaing et engenrement des enfans, vienent mout de mal ens ès paiis. Or n'est mie ciertaine li engenrure, se li assanlée del omme et de la feme n'est ciertaine, si con d'un homme detierminet et d'une femme determinée l'un al autre. Car aussi bien puet-on quidier ke uns autres voise à cele feme con cis. Et pour çou que li engenremens des enfans fust ciertains et que li enfans fussent mieus nourit et plus amet et k'il n'eüssent autrui iretages, fut fait mariages. Car kiconques enfant engenre, on suppose tousjours que ce soit le marit. Et cis mariages est selonc loy et raison naturele, d'un homme à une feme. Car s'uns hom avoit pluseurs femmes, espoir s'il amoit plus l'une que l'autre, li enfant seroient plus amet et li mère plus amée avanceroit tousjours les siens et les autres arière meteroit; si en poroient maint mal venir ens ès hosteus, si con des tençons des femes et des enfans aussi : dont ceste lois est de nature establie, ke uns hons n'ait c'une feme. Et jà soit-ce chose ke uns hons se puist bien acorder à une feme par volentet et une feme à un home bien et loïaument, si ont le signeur donneur des

lois establies k'il se jurent ensamble et apiertement, par coi li voloir ki celet estoient de lor aliances soient seüt, par quoi mains se puissent departir. Et jà soit-ce chose k'aucunes lois suefrent k'uns hons ait pluiseurs femes, pour ce ke ne sont mie sovent conchevans, ne trueve-on nule loi ki suefre c'une feme ait deus homes et ce ne puet estre por ce par aventure ke hons doit avoir la signourie sur la feme et les commandemens en l'ostel; et se li feme avoit barons pluiseurs, chascuns volroit estre sovrains sires; si i aroit tençons sovent. Car cascuns volroit estre soverains sires, ki estre ne porroit; mais là ù li hons a pluseurs femes, pour ce k'il doit estre sires d'elles et des commandemens del ostel, il les puet mieus ordener et governer, ke li home ne se gouverneroient entour une feme; et se li feme estoit governeresse de ses barons, dont seroit drois ordenés contretournes, car tousjours doit estre li feme sougite al omme. Li home aussi ki n'aroient c'une feme se poroient molt sovent combatre; car par aventure quant li uns volroit parler à li et li autres aussi, dont sovent se porroient sus courre. Une autre raison i a aussi, car maisement poroit on savoir qui li enfes seroit; dont, se li mère le donoit à un de ses barons, cis par aventure le donroit son compaignon et le denoieroit: dont li enfes poroit demorer sans noureture, ke nature et toute lois entendent et gardent à lor pooirs. Et bien poroit avenir ke li mère diroit que ce seroit fils de celui ki nel aroit mie engenret, si k'il enporteroit son iretage, ke tors seroit. Et pour ces raisons est cele lois li mieudre, ke uns hons n'ait c'une feme, ne une feme n'ait c'un homme. Et ensi apert k'avoir à faire à feme c'on ne tient pour siene et ki à autre home n'est aloiie, est péchiés encontre les bones meurs, et s'ele est espousée, c'est péchiés contre loi establie.

CHAPITRE XVI.

Cis capitles parole des conditions de maises femes et de bonnes.

Se feme avés selonc vo cuer, gardés que par vo coupe de vous ne l'eslongiés [1]; ki bone le trueve, il a grant trésor [2]. Ne covoitiés mie le feme de vo proïsme, par quoi sor vous, par aventure, ne viegne li sotie et li malvaistés de celui. Ne regardés mie le feme volage, par quoi vous, par aventure, ne chéés en ses las. Ne soiiés mie songneus d'estre sovent delés le balant, par quoi vous ne soïés perdus par sa fourme. Le vergoigneuse ne regardés, par quoi vous n'aïés honte par le biauté de li [3]. Ne vous fiés mie en le faintise de le fole feme : ses lèvres sunt douces, plus ke rées de miel dégoutans, et li fins d'elles est plus amer k'aloisnes. Vos voies soient lonc de li et si n'aprochiés à sen huis [4] : ne n'alés après les parées par les rues regardant. Ne metés en fole feme vo cuer pour riens, par coi vous et li vos ne périsse [5]. Feme ne donnés pooir sour vos, ne soufrés k'en vostre vertu ele entre ; ke vous ne soïés confondus [6]; par le biauté de feme et par lor soutillece mout de gent sont péri et maint cuer a vielli : li désirs à eles si con feus escaufe.

[1] *Eccli.*, VII, 28.
[2] *Prov.*, XVIII, 22.
[3] *Eccli.*, IX, 3.
[4] *Prov.*, V, 3, 4.
[5] *Eccli.*, IX, 6-8.
[6] *Ibid.*, 2.

Ne séés delés autrui feme : sa parole si con feus embrase [1]. Ne n'alés mie après vos désiriers et vos volentés; se vous prestés vo cuer à aus, vous ferés liés vos annemis [2]. Vins et femes foliier font les sages [3], et ki à fole se joint, fol devenra et malvais. Li piés dou fol si est legiers à la maison de son voisin ; li fols par le fenestre si regarde en la maison, mais li sages esta dehors [4]. Tous maliscces est petis, en regart de malisce de maise feme : nule ire celui ne passe [5] : li malvaistés de li mue sa face; mais ele se cuevre pour ciaus ki entour sont. Se li male feme a le signourie, ele iert contraire à son baron; aucune fie moustre cuer humle et face triste, et si est plaie morteus [6]. Li commencemens de péchiet si commencha par feme et par celi nous morons tout [7]. Ne tenés mie celi à bonne, ki son mari despite; sour toutes grietés de cuer et de pleur est feme jalouse. Feme jalouse est uns flaïaus à tous ciaus asquex ele a compaignie : ki tele l'a, à serpent s'est acompaigniés. Feme yvroigne fait grant ire et molt de meschiés; ses hontes ne puet estre celés. Feme de délis volentrieu en ses ieus se moustre et ses paupieres le font connoistre. De œil ki est sans révérence vous gardés, car sovent sont signes de maises volentés. Ne ne vos mervilliés s'en despit vous a. Si con cils ki par chaut va le chemin, de toutes euwes désire à boire : ensi li maise feme à tous se vieut acompaignier [8]. Plus plaisant est habi-

[1] *Eccli.*, IX, 9-11.
[2] *Eccli.*, XVIII, 31.
[3] *Eccli.*, XIX, 2.
[4] *Eccli.*, XXI, 25-26.
[5] *Eccli.*, XXV, 23.
[6] *Ibid.*, 30, 31.
[7] *Ibid.*, 33.
[8] *Eccli.*, XXVI, 8-16.

ter avec lyons et dragons k'avec maise feme [1]. Ne vous departés mie de feme sage et boine, à lequele en le loi de Diu vous estes acompaigniés ; se vergoigne li done glore sour tiere [2]. Bons eurés est cis ki avec bonne feme habite : si an li sunt double. Forte femme est grans délis à son baron et le vie de celui en pais emplist [3]. Li grasce de le feme continuelment délite son baron et les os de celui encraisse ; li discipline et li bontés de celi est dons de Dieu. Feme sage et taisans très-déduisans joiaus est à son baron. Grasce deseure grasce est feme sage et vergondeuse. Si con li solaus montans par Orient, le monde enlumine, ensi est li beatés de le feme bonne aournemens de se maison. Chierge sour chandeler sa clarté espardans, est li biautés de le feme estable en son age. Feme estable est si con columne d'or sour trastres d'argent, et piés ferme sour les plantes ; fondemens sour piere ferme pour durer à toujours, sunt li commandement de Dieu, de bonne feme et sainte [4]. Bons eureus est ki tele le trueve et à li se tient !

CHAPITRE XVII.

Cis capitles parole de largece et de visces à li contraires.

Après ce ke parlé avons de force et d'atemprance ki regardent les choses par lesqueles li vie humaine est gardée

[1] *Eccli.*, xxv, 23.
[2] *Eccli.*, vii, 21.
[3] *Eccli.*, xxvi, 1, 2.
[4] *Ibid.*, 16-24.

et sauvée, si parlerons ore des vertus qui regardent aucuns autres biens forains. Et come il soient deus manières de vertus, ki regardent les choses de dehors, l'une ki regarde les choses estraignes, l'autre ki regarde les choses humaines, si parlons premiers de celui ki regarde les choses estraignes et premiers si parlerons de largece. — Largece si sanle uns moïens ki est en avoir, soit en deniers, soit en tieres u en maisons, u en toutes choses c'on puet achater ne avoir pour deniers. Li larges est loés, mais ce n'est mie en ce k'il est preus en batailles; ne loés n'est mie aussi de ce c'on loe l'atempret, ne s'il rent bon jugement et droiturier; mais loés est selonc ce k'il donne u prent deniers u çou c'on puet par deniers avoir. Li visce ki extrémités sunt de ce moiien, liquel sunt selonc sourhabondance et défaute, selonc donner et prendre deniers u ce c'on puet por deniers avoir, sunt prodigalités, c'est-à-dire trop sans raison largues; li autres si est avarisses, et celui disons aver ki estudie et pense u garde l'avoir plus k'il ne devroit. Prodigues u fol larges disons aucune fie, ciaus ki en visces et nient atemprances lor avoir gastent et maisement le despendent, en vivant nient atempréement; et por çou tient-on tex gens à trop malvais si con ciaus ù il a pluiseurs maus assanlés, si con nient atemprance et le gastement de ses biens; et proprement ne sunt mie tel prodigue. Car prodigalités si est un visces par li; et prendons aussi prodigalité quant aucuns par li meismes est gasteres de ses biens et de sa sustance sans raison et mesure; liquel bien sunt à la vie nécessaire, sans avoir puet-on maisement vivre. Cis dont ki ces biens par lesqués vivre doit, sans mesure destruit est apelés prodigues. Nous disons ke des choses qui portent aucune utilité et profit puet-on et bien et mal user; richeces et avoir sunt tel k'il portent utilitet; par coi on en puet et bien et

mal user. Or est ensi ke cis ki a le vertu et le connissance des choses singulères et de toutes autres choses yweles, c'est cil ki mieus en œvre; par coi cis overra le mieus des richeces, ki ara le vertut d'elles et le bonne connissance, et cis chi si est ki li mieus œvre des richeces[1].

CHAPITRE XVIII.

Cis capitles moustre que largece gist plus en doner k'en nient prendre.

Li usages des richeces, si sanle mieus estre en doner et en dégaster, k'en prendre et en garder; car prendres et garders, si sanle mieus estre passions[2]; pour laquel chose plus sanle à largece propre à chiaus donner c'on donner doit, ke rechevoir de chiaus desqués on puet et doit prendre, u nient prendre de ciaus c'on ne doit point prendre. Car à vertut apiertient et affiert mieus bien faire ke bien rechevoir et bien faire ke nient mal faire. Or est chose manifeste ke donner ensiut bien faires et bien œvrer, à rechevoir s'ensieut bien soufrir et soustenir, u nient vilainement œvrer; par quoi plus propre est à largece bien faire et bien ouvrer, ke nient prendre çou c'on ne doit prendre. On est aussi loet de donner et loons les donnans : mais on ne loe

[1] Tout ce chapitre est la traduction presque littérale du ch. Ier, liv. IV, de la *Morale à Nicomaque*, d'Aristote, §§ 1-6. Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e p., 2e s., q. cxvii.

[2] Lisez : « *possessions*. »

mie les nient rechevans. On set aussi plus grant gret de doner, c'on ne set s'on ne prent point ce c'on ne doit mie prendre. Vertus aussi, con dit est, si est prise selonc les choses fortes : or est plus fort doner ke ne soit rechevoir, car quant on donne le sien, on done çou ki est aussi comme uns cors avec celui dont il est pris, et ki le donne ; et ensi est plus propre doners ke prendres. On tient aussi communement chiaus ki donent pour largues ; mais ciaus ki nient ne prendent, là ù il ne doivent, ne dist-on mie larghes, mais plus sovent les tient-on pour justes et pour droituriers. Entre les vertueus li large sunt plus amet, ne mie del amour honneste, mais de la proufitable ; et ce n'est fors par ce k'il font autrui bien ; et ce font-il par doner. Dont il sanle bien que li donners soit à largece plus propres ke rechevoirs ; et pour ce k'ele fait bien à autrui, si est-ele plus amée [1].

CHAPITRE XIX.

Cis capitles devise quel manière li larges doit avoir en doner.

Moustret est liqués est li plus principaus fais et œvre dou large, or moustrons quele doit estre la manière au large de doner. Comme ensi soit que toutes les œvres de vertut doivent estre bonnes et adrechies par raison, selonc les droites circonstances et manières, ki en droite raison doient estre gardées, et après ordenées à bone fin, et ensi soit que donners soit li principaus œvre de largece, il s'ensieut que

[1] Pour ce chapitre, cfr. Aristote, *loc. cit.*, §§ 7-11.

lì larges œvre pour bonne fin, et selonc les riules de raison, en tant k'il donne ce k'il doit et quant il doit; et selonc les autres manières ki doivent estre gardées en bien et larghement donner. Et cil don seront délitable u sans tristece; car toute œvre de vertut u ele est délitable u sans tristece, u a pau de tristece. Aprendre et ordener doit-on le chose ki lé plus grant compaignie humaine aloie, si con fait donners. Et en ces dons doit estre largece gardée, par quoi on ne défaille de li ne on ne sourabonge; et droite largece ce garde en li atemprant [1]. Li don ke nous devons doner sont tel, ke premiers devons donner les choses as gens nécessaires, après les profitables, et puis les joïeuses. Autrement vient au corage che qui vie soustient, autrement ce ki aourne et estruit. Et li don ki en abondance vienent sunt délitable et faisant joie. En ces dons devons regarder par quoi par lor manières soient gracieus; liquel, se de lor nature ne sont précieus, par le tans, u par le lieu u par aucune bonne manière le devienent. Regarder aussi devons comment cil don sunt joie faisant. Aussi regarder devons ke nous ne doingnons choses nient avenans et outrageuses, si comme au viellart armes venereces, au vilain livres u à celui ki s'est adonnés à estude argent pour marchander u viele pour vieler. Et regarder aussi devons, se dons gratieus doner volons, que chascuns ne porte avec soi se malvaisté u se maladie, si comme al yvre doner vin u à haitiet médecines. Li dons si commence à estre malvais ouquel li visce dou fol est conneüs [2]. Et dons aussi donner devons ki durant soient, et pour çou les durans querre devons; car il n'afiert mie que li dons soit reprovés ne amonestés; dont se li mémore

[1] Aristote, *loc. cit.*, §§ 12-20.

[2] Seneca, *de Beneficiis*, I, 11.

de le chose est perdue, li chose si amoneste et face dou don sovenir. Car plusieurs sunt ens èsqués plus longuement n'est li mémore des dons k'il n'ont de ces dons l'usage : dont mes consaus est, s'on faire le puet, par quoi li dons soit al ami covignables et à li s'ahierge. Car pau de gens trueve-on si gueredonans, ke s'il ne voient le don, il pensent à aus. Plus est gracieus li dons quant nous donnons çou k'aucuns n'a mie, que quant nous donnons çou dont il abonde. Et plus est aussi gracieus ce c'on longuement quiert, ne tantost n'est trovet, ke ce c'on voit par tout; pour ce en bénéfices faire et dons donner, covient regarder le tans, le lieu et le personne, et molt d'autres manières si comme on dira ci-après. Car en cascun tans les choses sunt gracieuses et nient gracieuses, selonc diverses manières. Li don ne soient mie sans plus précieus, mais s'il sunt nient sovent, si soient-il ellut et k'au riche lor lieu truevent. Che ke vos volés ki soit gracieus, si le faites tel pour garder manière. Li don ki plus sunt estrange et à mains de gens donné, plus sunt délitable et gracieus [1] : li dons ki sanlans est à cascun donnés n'est donné à nului; là ù on puet dire : « Ke m'est doné, tant en est donet à un autre, celui à paines il connoist; bien est voirs, il me tint onques de don digne. » Tex choses ne di-ge mie pour ce c'on largece restraigne; mais garder se doit-on k'ele n'erre. Ki ses dons et ses bienfices vieut faire amables, pense comment molt de gens il oblige et ke cascuns ait aucune chose plus grande ke ses conpains et ke jugemens n'i faille [2]. Che n'est mie bienfices là ù li milleur partie faut, si con donner par jugement. Grans avoirs donnés sans raison ne droiturière volenté,

[1] Seneca, *de Beneficiis*, I, 12.
[2] Seneca, *de Beneficiis*, I, 14.

n'est mie bienfices, mais trésors [1]. Largece puet on le don apieler quant che c'on a pris est bien donnet; bienfices dist-on, quant par raison il est donnés à dignes. Se savoir volons comment donner devons, legier est à savoir : donnons si con nos volriens c'on nos donast. Et devant toutes choses volentiers devons donner tost et sans nule doutance. Li bienfices n'est mie gracieus ne de rendage dignes, ki longuement ventiele en le main dou donant, et k'aucuns laisse aussi ke ce soit maugré sien, et s'il donne il sanle c'on li toille. Et quoi que nous faisons, garder devons, ce don donant, il ne sanle que nous aions eüt délibération, avis u doutance : prochains est à refuser cis ki doute, nule grasce ne rendage ne désert. Car con ou bienfice soit très-joïeuse li volentés dou donnant, ki par doutance u par manière de bataille en soi monstre nient voloir doner, cis n'a mie donet, mais maisement refuset. Et très-gracieus sunt li bienfice quant apareilliement se œvrent; là nule demorance n'a, se ce n'est par le vergoigne dou rechevant. Très-bon est le désir de cascun avancier par donner et le prochain sievir. Mieus vaut le don avanchier, ke ce c'on soit priiet; quant à home vaillant li bouche à prier se restraint, et cis de rougeur et vergoigne se confont, qui tel torment li tolt, se don muteplie. Cis n'a mie le chose pour nient, ki l'a quant il prie. Car si come il sanle à toutes bonnes gens, nule riens n'est plus chière achatée ke cele c'on a par prière [2]. Anieuse chose et greveuse est, à chief enclin dire : « Je vous pri. » Hastece se doint li bénéfices. Tart donne, ki donne au priant : pour ce devons-nous adeviner se les gens voelent ke nous lor donnons; lequele se nous enten-

[1] Seneca, *de Beneficiis*, I, 15.
[2] Seneca, *de Beneficiis*, II, 1.

dons, gracieusement de lor nécessités secourre [1] devons. Cis bénéfices est joïeus et venkans le corage qui encontre et avancist le priant. Le plus des paroles dou priant devons recolper, par quoi il ne sanlece ke nous avons esté priiet; mais tantost prometons se ciertain sommes ke faire le puissons; et le fait par hastece aprovons, ains que priiet soïons. Car tout ensi come ens ès dehaities li vin et li syrop lieu médicinable tienent, quant tost sunt donné, ensi est-il ès bénéfices; pour çou doit-on tempre au mal contrester et soucourre. Car li médecine tart donnée, le plus souvent pau proufite et ki appareilliement donne, il n'est mie doute ke volentiers ne le face et ensi liement [2]. Li grant don de pluiseurs par longement taire, u grietet u tristece, sunt corromput quant on les prometoit de visage denoïant. K'est milleur chose k'à bonnes choses ajoindre boines paroles, débonnaires et humles, en castiant le demandant k'il a esté trop tardis en demander? Ajoingniés avec une complainte compaignable et amiable : « Je me courouche à vous de çou ke vous ne me desistes piéchà che ke vos voliés çou ke vous m'avés priiet, et ke vous nului avec vous i amenastes. Je suis mout liés ke je puis assés faire en mon corage ce ke vous désirés; laissiés le me savoir et vous l'arés. Pardonnés-moi se j'ai une fois vilene. » Ensi ferés par quoi cis ki prie tenra à plus grant chose vo corage ke tout çou k'il voloit demander; dont apert li grans vertus dou donnant et li grans débonnairetés, quant cis ki s'en part dist à soi-meismes : « Grant gaaing ai hui [3] fait. J'aime mieus que je l'ai tel trovet que par autre manière; mes dons

[1] Var : *Souccorre*. (Ms Croy.)

[2] Seneca, *de Beneficiis*, II, 2.

[3] Var : *Wi*. (Ms Croy.)

fust doubles. A tele volenté ne puis-je rendre soufissans grasces [1]. » Mais li pluiseur les bénéfices et les dons par dures paroles et estraignes manières et orguel avant amènent, tes paroles, par orgueil, disant : « Ce poise moi que cis m'a ce donné. » Dont, se grasces de nos dons avoir volons, curer devons que no don entier et apertement parvienent à ciaus qui nous le prometons. Car tant amenrist-on le grasce come on fait de demorance [2]. Et de tele demorance viennent les plaintes ; dont on dist : « J'ameroie mieus k'il me refusast, ke ce ke tant me fet atendre. » Et ossi par detrit fait-on sovent le don haïneus. Propre chose et avenans est au bienfaisant volentiers et tost faire ; car ki tart le fait, longuement ne le vieut faire : et ki de jour en jour à son don alongier s'il a aidiet, se n'es-ce mie de volenté. Ensi cis deus choses piert, le tant et l'argument de bonne volenté [3]. Une meisme chose est donnée ; mais mout a à dire comment ele est donnée. Joïeuse chose et précieuse est, se cis ki done n'a soufiert c'on li renge grasces, par quoi li rechevans tousjours li soit obligiés, et ki son don oublia quant il dona [4]. Li sage si dient c'aucune chose doit-on doner en apiert, autres en secret : en apiert doit-on doner les choses lesqueles quant on a ataint font gloire, si con li don de batailles, et honourables et choses ki sunt de grant renon ; mais les choses ki n'onneurent mie les gens, ains soukeurent al enferce, poverté et nécessité, coiement doit-on doner : par quoi sans plus soient conneüs à ciaus ki eles pourfitent. Aucunes fies

[1] Seneca, *de Beneficiis*, II, 3.
[2] Seneca, *de Beneficiis*, II, 4.
[3] Seneca, *de Beneficiis*, II, 5.
[4] Seneca, *de Beneficiis*, II, 6.

doit-on les rechevans deçoivre k'il ne sachent de qui il prendent[1]. Li bien fait en deus doit estre partis : li uns tantost l'on doit oublier, et l'autre on doit toutdis sovenir. C'est très-lais visces s'en tans n'en sovient, et se le mémore des bienfais le corage destraint[2]. Nous aussi dire ne devons ke nous aions donné : ki amoneste il redemande; ne à autrui aussi nos dons reconter ne devons : ki donnet a, si se taise; raconte le don cis ki a pris. A celui ki partot son don raconte, puet-on dire : « Tu ne pues noiier ke tu n'aies rechut. » Et se cis respond : « Quant? » dire li puet-on ke molt de fies et en mains lieus : « Car c'est toutes les fies ke tu l'as ramentut. » Ne si ne devons laissier le parler de nos bienfais, ke s'aucuns les ramentoit, ke nous ne respondons : « Très-dignes est cis et de plus grans choses ke je ne li ai donné; je li volroie plus doner, ke je ne puis. » Et ce ne doit-on mie dire de tel manière comme aucun dient, ke quant il cuident les gens atraire, en sus d'iaus les boutent. Ki n'aive au don et au bénéfisce, il le piert : petite chose ai donnée : nourir le doi[3].

CHAPITRE XX.

Cis capitles moustre coment on doit doner, tant con pour aucuns regars ki afièrent ou rechevant.

Se gueredonans volons avoir ciaus qui nous obligons, il ne covient mie sans plus les bénéfices donner, mais aussi

[1] SENECA, *de Beneficiis*, II, 9.
[2] SENECA, *de Beneficiis*, II, 10.
[3] SENECA, *de Beneficiis*, II, 11.

amer. Sovent par orguel péchons, par ce ke de nos dons les oreilles des gens emplir volons. Mais li amonestemens des dons anoie et li reproviers haine engenrent. Riens n'est tant droiturière à eschiever en bénéfices doner, comme orguel [1]. K'a-on à faire de visage hautain, de paroles eslevées? Vostre œvre vos essaucera. Retraire nos devons de vantise : les choses et les œvres si parölent quant nous nous taisons. Ne mie sans plus nient gracieus et sans gueredon est li benefices donés orgueilleusement, mais à paine le puet-on vir [2]. Orghieus, riens ne proufite de toi prendre : quanke tu donnes tu destruis; de quoi t'eslièves-tu de tele œvre? Ton visage et ta mannière estrangement mues. Joïeus sont li don ki d'umain visage, legier et plaisant sunt donnet : lequel don quant cis donoit, il ne se tenoit pour plus grant dou recevant, en ostant à son don le moes et le ponpe. Une grandeur est en orguel, ke neis encore les choses amables fait haineuses [3]. Aucunes choses aussi sunt c'on ne doit mie doner, et li denoiiers au demandant est lui bien faire. En no doner plus devons regarder le proufit dou rechevant ke se volenté, car sovent les gens désirent les choses grevables. Ensi comme au malade nos denoïons le froit et l'euwe, et au foursenet armures, et as amans quank' est contre aus et li ardans désirs demande. Ensi à demandans quelconques choses lor sunt grevables, refuser lor devons. Aucuns dist : « Je sai bien ke ce n'est mie profitable à celui : mais je ne puis contrester à ses proïeres; bien pense de lui, de mi ne se plaigne [4]. » Faus est : de toi plaindre se puet et à droit

[1] Var : *Orgués.* (Ms Croy.)
[2] Seneca, *de Beneficiis*, II, 11.
[3] Seneca, *de Beneficiis*, II, 13.
[4] Var : *Pleinge.* (Ms Croy.)

quant à son boin sens revenra. Ki est ki celui ne het par qui il est aidiés à son damage et son péril? Si con très-bele chose est de gens garder, voeillent[1] u non, ensi as prians donner choses grevables est haine. Donons tex biens, ki plus et plus à la veüe[2] plaisent et ki jà à mal ne tournent. Deniers ne doi donner pour faire adultere, ke je n'i soie trouvés compains u consillieres de tel meffait. Se je puis, le meffait doi destourner : se je ne puis, au mains ne serai-je mie aidans, par quoi peüst dire, se aidiet li avoie à son mal : « Chis en amant m'a ocis![3] » Sovent n'a ke dire entre les dons des amis et le grevance des anemis. C'est plus laide chose ke ce k'il n'a point de différence entre le don et haine. Donons dont ensi ke no don en nostre vergoigne nient ne retournent, quant très-propre chose soit à amisté l'ami aiewer à soi, tous deus ensanle doit-on consillier. Je donrai dont au besoigneus, ne mie si ke povres soie : je soucourai celui ki est en péril, mais ne mie si que je périsse. Chascuns doit se force regarder par quoi plus ne doinst qu'il ne puist soufrir, ne mains k'il ne doie. Ne dons ne devons doner ki honteus nous seroient à demander; ne dons ausi ki anoient, u c'on ne voeille mie prendre[4]. Pour çou doient estre ces trois choses amesurées, li donans, li dons et cis qui on done. Mon pooir ne puis passer et plus k'au rechevant n'afiert doner; ne don aussi ki au rechevant ne soit avenans, si con à un enfant grant cheval, à sage anciien une pelote; selonc ce ke grietés et injures

[1] Var : *Velgent*. (Ms Croy.)

[2] Dans ce passage emprunté à Sénèque, l'auteur a lu sans doute *visu* qui est un non-sens, au lieu de *usu*, et il a traduit le premier mot.

[3] Seneca, *de Beneficiis*, II, 14.

[4] Seneca, *de Beneficiis*, II, 15.

faire est chose ki selonc li fait à fuir. Ensi bénéfice doner est chose selonc li elisable. Ki est ki ses bienfais n'aime, à qui une fie doner ne soit cause de doner autre fie? Je ne faut mie celui qui j'ai vie donnée, ne qui j'ai rescous de péril; s'il me prie que je li aiwe, le lairai-je? Pluseur fois li ai aidié, et encore aiderai; premiers pour ce k'il besoigne, après il affiert, le tierch pour ce k'aidiet et donet li avons. A celui à qui au commencement n'eüist raison de doner, nous donons après pour çou ke devant li aviens donet [1]. Tes choses par nature sunt devisées [2]. Car tant est bien faires et vertus par nature désirée, k'as malvais est ennet loer les milleurs choses. Ki est ki ne voet aparoir bienfaisans? Ki est ki entre les injures et malvaistés ne désire l'opinion de bonté? Ki est cis ki quelconque chose il ait mal faite et nient droiturière, il ne voeille k'ele soit d'aucun sanlant de droit vestie et ke il ne voelle k'ele sanlece, k'il ait bien fait à ciaus qui il a grevés? On ne trueve nului ki le fruit de malvaistés, sans malvaisté, avoir ne volsist [3]. Quel chose c'on a donet, c'est maisons, argens u aucune possessions, mais li bien donners fait le bénéfice. Et cis aussi ki done à ciaus as quex on ne doit doner u nient pour bien, mais pour aucune autre chose, ensi con pour honneur u pour çou c'on li rendist, et nient pour le bontet ki est ens ou doner, cis n'iert mie larghes. Ne cis aussi ki donne par tristece, car il sanle k'il eslise plus l'avoir k'il ne face le bonne œvre k'il fait en donnant [4]. Il sunt aucun ki les choses honestes en marcheandises retournent, asqués vertus gratieuse point

[1] Seneca, *de Beneficiis,* IV, 15.
[2] Var : *Desirées.* (Ms Croy.)
[3] Seneca, *de Beneficiis,* IV, 17.
[4] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 14.

ne plaist, ne riens ne lor sanle grant ne de value, fors ce ki est vénal. K'est plus laide chose ke conter à aucun conbien il a fait de bien, quant vertus ne gaaing ne semoigne[1] ne ne covoite, ne damage ne doute. Li loiers de choses honestes est en eles pour le bien ki est en ovrer tes œvres. Se li chose est honeste, de li doit-on atendre son loiier : et li bénéfices est chose honeste; dont devons sans plus de li atendre no loiier, ne mie de celui qui nos avons bien fait[2]. Ne ne doit mie querre de mon bienfait gaaing ne délit, encor ne soit-il mie sans délit ne gloire : une chose me doit soufire, ke je face çou ke je doi et ke par raison covient[3]. Et ke bienfaire soit chose pour li élisable et faisable, nos done bien entendre che k'as estranges ki lor nef brisent en nos pooirs nos aidons, encor ne les quidons jamais vir; et nos délitons en ce ke nos les savons à nous rendables[4], et ke nos bienfais nous soit si con regracians[5]. A ce bien ki est donners ensieut proufis, encore ne le sanle-il mie, puisque c'est vertus; quele vertus est à qui proufis n'ensieuce? Proufit prendons ci largement, pour toutes les manières de biens ki pueent as gens par defors avenir; ne mie pour gaaing d'avoir : et cis biens donners pour lui-meismes est quis; encor ait-il aucuns proufis fors de lui; se cil sunt rosté, s'est doners selonc li chose plaisans. Et comment porroit-ce estre, ke vertus et bienfaires fausissent à lor propres loiiers, quant nos véons que li asnes u li chevaus ne faut mie à sa provende après sa bonne journée : quels puet dont estre

[1] Var : *Somonge*. (Ms Croy.)

[2] SENECA, *de Beneficiis*, IV, 1, et *Epist.*, LXXXI.

[3] SENECA, *de Beneficiis*, IV, 10, 14.

[4] Var : *Redevables*. (Ms Croy.)

[5] SENECA, *de Beneficiis*, IV, 11.

li loïers de vertut? Li fruis de le bone œvre, li loenge et li honeurs des bons ki loer et honerer pueent, sieuent li boneurtés de ceste vie et del autre après ce trespas.

CHAPITRE XXI.

Cis capitles moustre à qui ne comment li larges doit prendre.

Ne li larges ne prendra point maisement, car maise prise n'affiert point à celui ki richece pau honeure; et con che ki honeste est et priès d'onneste soit fort à trover et à garder, car c'est uns moiiens ki est vertus, ne mie sans plus cele chose honeste faire devons [1], mais par raison doit estre faite; et par tel voie, en toutes les vertus et en toute no vie, aler devons. Pour ce covient bien regarder de qui on prent, car c'est molt griés tormens de devoir à celui qui deteur on ne vieut mie estre. Et aussi est molt joïeus de celui avoir biens rechus c'on puet amer, après ce k'il ara fait grietés. Et c'est aussi très-maleuwireuse chose, à homme vergondeus et vaillant, s'il covient celui amer, qui il nient n'aime. Pour ce devons regarder de qui nous prendons; et plus devons aviser quex li créanteres est des bienfais que nous rechevons, que qués cis est à qui argent enpruntons. Il n'afiert mie tousdis à dire : « Je ne voel mie prendre. » Aucune fie doit-on prendre, encore soit çou envis; quant je dis ke créanteurs doit-on [2] eslire, j'en oste

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 24.

[2] Var : *Devons*. (Ms Croy.)

force, les commans des sovrains et peur, lesqués choses tolent élection là ù eles sunt. S'il i a nécessité, li arbitres est tolus; adont ne prent-on mie, mais on obéist. Nus n'est obligiés de rendre çou c'on ne puet refuser. Se savoir volons s'aucuns le don voet, faisons k'il puïst nient voloir prendre [1]. Il sunt aucun ki nient ne voelent prendre, fors en secret; ki le tiesmoignage dou bienfait et les sachans eskivent : et sachiés ciaus nul bien penser. Che dont honte avés del devoir, ne prendés. Aucun autre rendent grasces larechineusement, en recoi et en l'oreille : ceste chose n'est mie vergoigne, mais une manière de nient bien faire. Sages n'est mie ki à rendre grasces les tiesmoignages en roste. Cist refusent les grasces en apiert, par quoi il sanlece ke ce k'il ont aquis viegne par lor vertus, ne mie d'aiwe d'autrui [2]. Ke ferai-ge, comment prenderai? Cis ne me sanle mie dignes, ke je de lui prenge par quoi à lui soie obligiés; d'autre part de nului prendre n'est mie le moiien tenir, aucunes choses proufitent ki mie n'obligent [3]. Li bénéfices point n'oblige ki est pris nient volentiers; car obligance est volentrieu. Pour ce fait bon premiers doner; en mi ki reçoi est li arbitres de prendre et en après li bénéfices [4]. Anemis sui se mes amis avec mi périr voet et je le suefre. Je ne fai mie çou ke plus legier est, ke je seus périsse : ensi de mon ami ne doi prendre, ki li tourne à grant grietet : mieus doi mon mal seus soustenir [5]. Quant aucune chose jugons c'on le doie prendre, si le prendons par manière joïeuse,

[1] Seneca. *de Beneficiis,* II, 18.
[2] Seneca, *de Beneficiis,* II, 23.
[3] Seneca, *de Beneficiis,* II, 18.
[4] Seneca, *de Beneficiis,* II, 19.
[5] Seneca, *de Beneficiis,* II, 21.

et ce sache li donans, par quoi li donnères ait tantost fruit de son don. Et con gracieus nos soient cil don, par grans sanlans moustrer devons, ne mie san plus as donnans, mais aussi à toutes gens. Ki le bienfait et le don gracieusement rechoit il paie le première pention et le premier gueredon. Tant con cis se délite, ki le don prent, doit-il manifester au donnant et à autrui et faire savoir le don donné [1]? Et en ce prendre devons estre aviset, ke nous ne prengons chose ki honteuse soit. Aucun si prendent aussi k'il lor anuice et ki desissent : « Je n'ai ke faire de ce don : mais pour ce ke vous le volés, je obéirai à vous et à vostre signorie. » Uns autres si orguilleusement prent ke doutance est au donant s'en prendant le noïe. Uns autre à paines le bouche oevre, et mains est ou prendre gracieus ke ce k'il eüst refuset. On doit grandement parler por le grandece de le chose rechute; et ce doit-on ajoindre : « Vous m'avés plus loiiet ke vous ne quidiés ; je ne vos porai jamais soufissans grasces rendre ; che ne lairai-ge à dire nule part, ke gueredon rendre ne vous porroie. » Et cis ki ensi le cherche, tantost est gueredonans [2]. K'avient au corage nient gueredonant, ke s'espérance n'est mie à bienfais à rendre? Se nos paroles ciessent, comment nous soïons en no cuer afflit et meüt, aparoir doit ou visage [3]. Se petit nous est donné, jà ne nous plaignons, ne d'autrui don envie n'aions. K'est plus bele chose ne plus honneste ke le bienfait rechut engrangier et ensi quidier. « Plus devoie bien avoir c'on ne m'ait doné ; mais ce ne fu mie au donnant legière chose à faire ; il covenoit k'il partist sa largece as

[1] Seneca, *de Beneficiis,* II, 22.
[2] Seneca, *de Beneficiis*, II, 24.
[3] Seneca, *de Beneficiis*, II, 25.

pluisieurs : se poi m'a doné, sovent me donra ; se mes compains n'est pers à mi en vertus ne en dignités, on li devoit ore faire honeur ; par complaindre je ne ferai mie par coi je soie dignes de plus grans choses, mais par quoi je soie drument nient dignes. » Il n'est nus bénéfices ne dons tant soit petis, ke li bons corages en enterpretans n'engrangisse. Trover devons escusances là ù il sanle ke li ami vers nous meffacent. Jamais ne faurront les causes de complaindre, se nous les bénéfices et les dons de le partie par defors nous regardons [1]. Mout de gens par povreté escuser se pueent, mais legière chose est et sans paine grasces rendre, quant les dons et les bénéfices nous raportons au corage, ne mie les choses [2]. Dont cis volentiers le don rechoit, il rent, car regarder devons le corage et le volenté, et pau sunt ki volentiers prendent en volenté d'iestre obligiet, ki n'aient volenté de rendre ; dont cascuns s'oblige tant, et ensi com il vieut ; par quoi cascuns plus par son corage iert jugiés ke par les œvres. Et con pités, fois et justice et autres vertus soient parfaites par œvres, s'aucuns le main ne puet estendre [3] à rendage faire, se puet-il estre rendères sans plus par volenté [4]. Ki volentiers dons a rechut, jà a rendu [5]. Volenté de prendre avoir ne devons, mais quant nous prendons, volentiers prendre devons. Li donans grant partie a de se volenté se ses dons est gracieusement rechus [6]. Se me fortune est muée, par quoi dons ne puis doner, il soufist li

[1] Seneca, *de Beneficiis*, II, 28.
[2] Seneca, *de Beneficiis*, II, 30.
[3] Var : « *Le moiien ne peut attaindre* ». (Ms Croy.)
[4] Seneca, *de Beneficiis*, II, 31.
[5] Seneca, *de Beneficiis*, II, 30,
[6] Seneca, *de Beneficiis*, II, 35.

rendages des corages et des volentés. Ki corage a fait per au sien, tant come en soi est, il a fait ce k'il vieut[1]. Riens n'est ke nous atendre devons, dont paiemens viegne, fors dou corage et de le bone volenté. Et ne quidens pour ce, ke bénéfices est li œvre bien faite, et aussi sovent le prendons pour le chose donée; si devons-nous deus choses rendre, se nous poons, à le bone volenté donant, bone volenté rechevant, et en rendans devons et à le chose u au don autres dons : et se don falent, li corages vous[2] doit soufire. Au vaillant homme bénéfice rendre est deboinairement et joïeusement prendre. Ne vos esjouïssiés dou prendre, mais de ce ke par vo manière de prendre vous rendés. Pour ce c'on a rendu grasces, on ne se doit mie tenir pour délivret, mais plus seürement en doit[3]. Pau de gent sunt ki regardent fors k'au tans présent, qui molt legièrement passe; à ce k'est passé pau de gens retornent; ensi nos passent li bien fait, car dou don nient ne nos sovient. Pau sunt de gent[4] ki por devoir[5] rengent et à paines nus est ki se tiegne pour deteur. De çou avient ke les choses ki sunt données as jouenes sont perdues, car point ne sont ramenteües[6], et après poi de tans cis qui a rechut dist sovent au donant paroles vilaines et petit savourans largece. Poi trueve-on ki as donans dient paroles humles et obligans[7]. Et ce ke nous rechevons après aucun tans à autres doner devons, sans profit d'autrui attendre. A celui qui on done apartient

[1] Seneca, *de Beneficiis*, II, 32.
[2] Var : *Boins*. (Ms Croy.)
[3] Seneca, *de Beneficiis*, II, 34-35.
[4] Var . *Cheaus*. (Ms Croy.)
[5] Ce mot est fourni par le Ms Croy.
[6] Seneca, *de Beneficiis*, III, 3.
[7] Seneca, *de Beneficiis*, III, 5. — Ce qui suit est tiré d'Aristote.

li proufis du bénéfice, ne mie au donnant. Tout cil ki autrui donnent pour lor proufis, les rechevans point n'obligent autrement à paines ke d'un prest. N'est mie bénéfices ce c'on preste. Ne li larges n'est mie demandans autrui choses; car ki volentrieus est à autrui tousjours bienfaire, il ne prent mie legièrement d'autrui, mais il prendera de ciaus k'il devra, et là ù il devra, ensi con de ses rentes et de son avoir, ne mie del autrui. Et ce k'il ensi prent de ses rentes ne doit mie estre pour le sien propre bien, mais aussi con pour nécessité, pour ce k'il ait aucune chose k'il puist doner. Ne il n'est mie négligens dou sien, par quoi il le laisse gaster sans raison, ains i prent bien garde, pour ce k'il voit plaire, pour donner as gens. Ne il ne donra mie à tous sans regart pour ce k'il ait à doner et quant on doit, et là ù il est bien emploiiet. Les condicions et les manières ki ens ès œvres humaines doient estre regardées et avisées et ki diversité font ens ès œvres des gens, si sunt cestes : premiers doit-on regarder ki c'est ki œvre: checi fait diversité; car tex dons seroit rainables à doner à un roi, ki outrageus seroit à un chevalier. Teus choses puet uns petis hons faire par honeur, ki à un grant seroit déshonorables : dont nous regardons ki est ki œvre, entour quel chose, ke c'est, de quoi, pourquoi? Li pourquoi les gens donnent doit estre compains à honeste: comment, quant, ù? Toutes ces conditions, si con de le première moustret est, font différence et afièrent à regarder, et à garder ens ès œvres de vertus et ki faites sunt selonc raison [1]. Donés as povres, ki rendre ne vos pueent : là mousterrés ke vos dons n'est mie fait pour gueredon ravoir : ne rostés mie vostre uelg du povre [2] et l'ame familleuse ne despisiés. Ne movés mie

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 16-19.

[2] *Eccli.*, iv, 1.

le povre à ire cn se povreté [1], ne son corage ne torblés, et le don promis ne li aslongiés [2]. Ne ne retenés le service dou laboureur dusq'à matin [3]; vos ieus dou besoigneus ne rostés par ire [4]; se vous donnés, regardés à qui, par quoi vous aïés grasce de vos biens. Donés as justes et bons et vous troverés rendage, et se non d'iaus, si l'arés de Dieu [5]. Faites bien à vos amis devant vo mort et selonc vo force donnés as povres et gardés ke bons dons ne vous escape [6]. Toute œvre corrompable si défaurra, et cis ki l'uevre avec : mais toute bone œvre sera justefiie et ki l'uevre, en li sera honerés. Ne laissiés le povre en se povreté, sans don de vous wit partir [7]. Encloés en son sain vostre amour [8] et ele priera à Dieu pour vous [9] : li aumosne des gens est si come uns sas plains de vertus, ki garde le grasce des gens, si con la paupière l'ueil [10]. L'aumosne covient estre de droit aquest et ke cis soit nés de pechiés ki le donne. Dieus ne reçoit mie le don des malvais, ne n'aprueve le plenté de lor sacrefices. Ki fet sacrefice u aumosne de biens des povres est si con cis ki tue l'enfant devant son père. Li pains dou povre si est se vie, et ki li tolt, hons est de sanc, car il li tolt se vie [11]. Donés à Dieu et à siens, selonc ce ke donnet vos a, et il vous rendera à set doubles [12].

1 *Eccli.*, IV, 2.
2 *Ibid.*, 3.
3 *Levit.*, XIX, 13.
4 *Eccli.*, IV, 5.
5 *Eccli.*, XII, 1, 2.
6 *Eccli.*, XIV, 13.
7 *Eccli.*, XXIX, 12.
8 Var. *Aumosne.* (Ms. Croy.)
9 *Eccli.*, XXIX, 15.
10 *Eccli.*, XVII, 18.
11 *Eccli.*, XXXIV, 23-25.
12 *Eccli.*, XXXV, 12-13.

CHAPITRE XXII.

Cis capitles devise les propriétés de largece.

Quatre propriétés doit li larghes avoir : l'une si est que il doit durement et grandement donner ; ne mie en tel manière k'il sourhabonde ne trespasse droite raison; mais en tele manière donne grandement, ke li dons passe le rechevoir, et mains en retient pour lui k'il ne doinst à autrui : pau de choses li soufissent pour lui-meismes et à pluiseurs vieut bien faire, dont il n'a à lui-meismes mie grant entente; l'autre si est ke li larges donne selonc le grandece de son avoir, en tel manière k'il ne trespasse mie le pooir de ses richeces ne n'en défaut : plus affiert à doner de mil livrées de tiere ke de cink cens : dont bien garde son pooir de doner, par quoi il ait tousjours à doner. Dont li largece n'est mie prise selonc le grant don u le petit, se ce n'est en regart as richeces, ains est prise selonc l'abit, le volenté et le manière et le pooir dou donnant : dont aussi bien trueve-on largue en un petit don comme en un grant, quant il est fais selonc ce que li pooirs del avoir s'estent. Les richeces si sont bonnes tant k'en elles et bien font à ciaus ki bien en usent; mais pour ce sunt dites maises, ke par eles li malvais en malement usant mal en font. Les richeces au large font honeur et al aver honte; et ke plus est li dons au donant greveus, de tant doit-il estre au rechevant plus gracieus. Cis riches hom m'a doné de son avoir, dont il avoit

grant plenté; uns autres autant me donne, mais il l'enprunte et le prent à meschief, ne mie toute voies trop grant; cil doi don sunt sanlant, mais li bénéfice sanlant ne sunt mie. Cuidiés-vous k'auteles grasces on doie rendre à celui ki de se plenté a donné legièrement, come à celui ki le don à grant meschief a enprunté [1]? Je di ke nenil; encor soit li sentence forte [2], là ù on ne regarde mie le chose, mais sa vertu. Plus grant volenté de doner sanle ke cis aie ki enprunte ke li autres, dont li gres doit estre plus grans. Aucunes choses sunt ki plus coustent as donnans, autres à prendans; autres choses sunt gracieuses as donans, autres as estranges. Et en ces choses faire à point gist grant sens. Car c'est laide manière de damage sans avis et conseil doners; quantes fies li nient consilliés et nient avisés dons porte avec soi tex reproches : « J'amaisse mieus avoir mon don perdu k'à celui l'eüsse donet. » J'élirai don ki m'iert regratians; encor ne soit-il d'avoir gueredonnans, pour çou trespasserai-ge le riche et donrai au bon povre : cis me sera en ses grans povretés regracians et quant li faura richeces, si ara-il le volenté regraciant : ensi ferai ce k'il covient par raison faire, et ce k'il covient n'est mie sans avis et ellire [3]. J'eslirai dont un home bon et simple, entier, resovenant, regraciant, gardant d'autrui choses prendre, nient aver u tenant le sien et bienvoellant, tel, quant ellut l'arai, encore ne li ait fortune donné de quoi il puist grasces rendre, si fera-il assés par sa bone volenté et corage [4]. Ki bénéfice donne pour çou k'il reprenge, riens n'a doné. A bénéfisce donner avere ne orde pensée ne doit estre amenée, mais

[1] Seneca, *de Beneficiis,* III, 8.
[2] Var : *Doutuire.* (Ms Croy.)
[3] Seneca, *de Beneficiis,* IV, 10.
[4] *Ibid.*, 11.

volentrieve largece, desirans de donner, maiement quant donet a[1]. Faire doit li donans con li bons amis, ki pour ce, s'espérance li faut, u il n'ait proufit u li amis soit en péril de mort, ne li lait pour ce bien à faire. Humle chose si est sans loenge et sans glore profiter car il afiert; kel chose a de bien ne de grant corage soi sans plus amer, à soi profiter et à soi aquerre? A toutes ces choses nature li covoiteuse nos ammaine[2]. La tierche propriétés dou large, si est que cil sunt plus volentiers large, ki richeces ont par eschéances, ke cil ki par aquest les ont et par travail. Et c'est aussi chose naturale, ke cascuns si ayme plus sa œvre kel autrui. Ensi comme il apert ens ès pères et ens ès mères ki plus ayment lor enfans que les autrui. Et cil ki par lor propre labeur aquièrent richeces, il les ayment, ainsi con lor œvres; dont il sunt plus gardant ke cil asquex eles sunt escheües de lor anciestres. Li quarte propriétés si est ke li large ne devienent mie souvent ne de legier riche. Car comme il ne prendent mie volentiers ne ne gardent, ains sont donant et n'aiment nient les richeces pour eles, fors pour doner, fort est k'il aient grant meule ne grant trezor[3]. Et pour che k'il ne sont mie riche, si blasment les gens communement fortune de çou k'ele assés des richeces ne donne as larges, ki mieus en sevent user k'autres gens et ki plus en sont digne. Mais ce n'est mie chose desrainable ne merveille s'il ont pau de richeces. Car c'est impossible ke cis ait richeces, ki force ne fait al avoir ne en garder, ensi comme ens autres choses n'est mie possible c'on face ce de coi on n'a cure[4]. Et encor dont ne face-il force as richeces,

[1] Seneca, *de Beneficiis*, IV, 14.

[2] *Ibid.*

[3] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 20.

[4] *Ibid.*, 21.

ne done-il mie à ciaus asqués il ne doit, ne quant il ne doit, tant k'il trueve en qui ses dons puist bien emploiier, ains garde les manières et les circonstances de raison ; et ce fait-il pour ce ke tele œvre ne seroit mie largece. Et d'autre part s'il despendoit le sien, autrement k'il ne deüst, puiske dou sien et nient del autrui il doit faire se largece, il n'aroit quant doner volroit, là ù il devroit, ke doner; et por ce garde-il le sien k'il le puist bien emploïer [1]. Et pour ce diston que cis est larges ki le sien et nient l'autrui despent, et donne là ù il doit et quant il doit, et en tele manière k'il doit et pour ce k'il doit. On ne doit mie un home desrober pour un autre revestir [2].

CHAPITRE XXIII.

Cis capitles moustre à quoi cis est tenus ki bien rechoit.

Moustrer devons ore ke c'est ke nous devons à ciaus qui bienfais u bénéfices nous rechevons. Chascuns [3] si dist k'il doit tant d'argent comme il a rechut u tel quel c'on li a donné, tel tiere u tele signerie, u tel quelconques autres don c'on li ait donnet : tes choses sunt signes de bienfais, ne mie les mérites et désiertes. Li bienfaires u li bénéfices n'est mie tenus à le main, mais u cuer on le porte. Il a molt à dire entre le matère de quoi on fait bien et bénéfisce, et

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, I, 22.
[2] *Ibid.*, 23.
[3] Var : *Aucuns.* (Ms Croy.)

bienfaire et bénéficiier aucun : de quoi ors ne argens ne quelconques tex choses nos prendons de nos proïsmes sunt bénéfice: mais li volentés dou donnant. Li non sachant che k'à lor ieux voient et c'on leur done sans plus avoir quident; mais ces choses k'ensi tenons et regardons ens èsqueles nostre covoitise s'ahiert, keües sunt des bienfais et par fortune tous les poons pierdre et par force ; mais li bénéfices remaint après le don perdu ; car c'est fais droituriers ke nule force tolir ne puet. K'ont li couronne ne li siége roïaus, li grant cheval ne les riches vestures en elles de bien ? Nule de ces choses n'est honeurs , mais sans plus d'onneur ensegne. N'est mie bénéfices çou k'al ueil véons, mais de bénéfices signes [1]. Quex choses dont est bénéfices? œvre bienvoellans donans joie et désirans de doner, et en ce k'ele fait est apareillie et volentrieument parfait sa œvre. Çou ne fait ou bénéfice point de différence che c'on donne u çou c'on fait, mais de quele volenté on l'acomplist. Li bénéfices n'est mie en çou c'on fait u donne, mais ens ou corage dou faisant u dou donant. Grant différence a entre le bénéfice et les choses bienfaites u données. Li bénéfice est bons, mais ce c'on donne selonc lui n'est bon ne mauvais, mais sanplus selonc ce ke par nous est à aucun bien ordenés. Dont mout a à regarder comment nous usons des choses droiturièrement qui nous donons forme de bonté [2]. Se le bénéfice u li bienfait estoient ens ès choses et ne mie en le volentet dou bienfaisant, de tant seroient li bienfait plus grant ke nous recheveriens plus grant dons; mais c'est faus. Sovent à grans choses nous obligent cil ki petit donnent, quant les corages font ievés as roïaumes et as richeces. Le volenté dou donant plus que le grandece dou don regarder devons.

[1] Seneca, *de Beneficiis,* I, 5.

[2] *Ibid.*, 6.

Li dons ne puet estre petis ki est fais de grant volenté : se petit est ce qui m'est donné, grant me doit sanler, quant cis plus doner ne me pooit. Mais se aucuns grans choses donne et ce soit doutamment, u trop le don prolongue, u quant il dona, il gémi u il ot tristece, u orguilleusement dona u le don a longuement demené, u à celui vieut plaire qui il donna, à covoitise sunt tel don donné ne mie à mi [1]. Li clerc Socrates, uns philosophe, li donèrent chascuns de lor richeces, pour ce ke c'estoit lor mestres. Entre ces clers avoit uns [2] ki dist : « Je sui povre, je n'ai à doner ki soit digne d'iestre donnée à vous ; mais une chose ai ki miene est et je le vous doins ; et c'est mi-meismes : che don vous pri-ge k'il soit que vous le rechevés. Li autre quoi k'il vos aient doné plus ont retenut. » A qui Socrates dist : « Tu m'as grant don et biel doné et je voel estre soigneus ke je te renge milleur ke je ne t'ai pris [3]. » Or poés veïr comment li bons cuers ens ès nécessités et meschiefs trueve matère de largece ; et ensi poons veïr que nus n'est tant povres ki doner ne puist ; et se fortune ne nos a doné richeces, donnons au mains ce ke nostre est, c'est nous et bone volenté [4]. A cesti sommes tot riche ; ceste bonne volenté rendre, devons en savoir gré, et s'autre chose n'aviens à rendre à li sommes tenut. Nient savoir gret u nient gréans estre, est

[1] Seneca, *de Beneficiis*, I, 7.

[2] C'était Eschine, philosophe grec, fils de Lysanias ou de Charinus, athénien. Il lutta toujours contre la misère, se fit parfumeur après la mort de Socrate, fut poursuivi pour dettes et même accusé d'escroquerie par Lysias. Il passa ensuite en Sicile, vécut quelque temps à la cour de Denys et revint plus tard à Athènes, où il mourut on ne sait en quelle année.

[3] Seneca, *de Beneficiis*, I, 8.

[4] *Ibid.*, 9.

en pluisor manières ; nient gréans est ou nient gret set, ki faint aussi k'il n'eüst nient rechut. Nient gréans est aussi ki nient ne rent ; mais très-durement set cis nient gret ki le don oublie. Li doi premier, et se nient ne rendent, se doivent-il et est en lor conscience enclose li grasce des biens rechus, et pueent estre u par honte u par aucune legière okison converti à rendage faire : mais cis ne pueet estre regracians, ki le bénéfice et le don a del tot oubliet. Il apert bien que cis n'a mie sovent penset de rendre, ki le don a oubliet[1] : onques ne veut estre rendans u regracians, ki le don a si loing de soi mis, ki l'a mis fors des ieux de son cuer[2]. Et ces dons fait aviellir novele covoitise d'autres rechevoir. Car quant ensongniet somes de covoitises, nous ne regardons mie ce ke nous avons, mais çou ke nous puissiens demander[3]. Li dons donés se redemandés est, u à juge u en apiert, lait à estre dons et devient prest u créance. Et con très-honeste chose soit grasces rendre, ele adont défaut d'iestre honeste, quant li rendages est par nécessité. Nous loons plus et mieus devons loer l'omme regraciant en rendant grasces, ke celui ki se dette rent, u qui plus paie k'il ne doie. Quel bien a en celui ki a rendu, ne mie pour ce k'il vieut rendre, mais pour ce ke constrains en fu[4] ? Pour ce se rendages ne nous est fais si ne devons mie estre plus tardieu de donner. Car ne pleinte ne queriele ne rendages ne devons de nos dons querre. Mais kiconques par bonté est à bienfaire semons, il donra plus volentiers pour le biauté ki est en doner, tenans et quidans ke li recevans

[1] Seneca, *de Beneficiis*, III, 1.

[2] *Ibid.*, 2.

[3] *Ibid.*, 3.

[4] *Ibid*,, 7.

riens ne li doie, fors ce k'il vieut[1]. Et à parfaitement assés faire au donant covient, vertut, tans, pooir et fortune bone. Les choses aussi totdis ne moustrent mie le regraciant. Sovent cis ki rent est nient regratians, et cis ki nient ne ne rent l'est. Très-laide parole est ou bénéfice dire : « Rendés. » On ne doit mie les corages esmovoir à avarisce, conplaintes et discordes : en tel chose gens ne caient de lor volenté. A ces choses contrestons che ke nos poons et au complaignant l'ocoison de complaindre recolpons[2]. Pleüist à Dieu ke l'oubliance, les covenances, les letres et les saïaus, les tiesmoignages et les pleges, ki sunt entre l'achatant et le vendant nous peüissons oster : li fois par aventure seroit mieus gardée et li corages droituriers. Hé ! très-ors cunchiemens del umaine lignie et de la mavaisté commune[3] ! Plus han as aniaus u gages on croit c'on ne fait les corages. Et ce fait li avarisces des gens ; mais c'est sans avarisse que nous les bienfais aloïons sans espousailles et covenances. De noble corage et grant est propre aidier et bien faire as gens. Ki donne bénéfices Dieu ensieut et ki le don redemande, il est marcheans[4]. Or dist aucuns, plus de gens seront nient regratiant u rendant s'on ne se plaint u on n'a action contre le nient guerredonant : n'est mie voirs, ains en fera-on mains, car on donra par plus grant avis et délit. D'autre part, il ne besoigne mie ke cascuns sache tous ciaus ki sunt nient guerredonant ; là li meffait sont acoustumet, ne sunt-il mie tenut pour malvais,

[1] Seneca, *de Beneficiis*, III, 13.

[2] *Ibid.*, 14,

[3] Le Ms Croy donne une tournure un peu différente à cette phrase, et moins fidèle que celle-ci au texte latin, : « *Li très-ors kunchiemens... est si communs ke plus han...* »

[4] Seneca, *de Beneficiis*, III, 15.

et li maleïchons commune lait à estre laidenge. Ensi se tout estoient nient guerredonant, ce seroit si c'une coustume : si faurroit plainte et acusations [1]. Et ke quidiés-vous? Tenés-vous le nient regratiant et guerredonant, l'aver, le cruel, le nient piteus et le malvais pour nient punis? Vous tenés les choses à nient punies ke vous ne véés? Ke tenés-vous à plus grant meschief ke d'iestre de tous haïs? Esse pau de paine c'on n'ose de main prendre, on n'ose nului donner, on est ens ès ieus et en le bouche de cascun ki mal li vieut et mal li dist? Nous tenons à maleureus celui ki ne voit ne n'ot, et nos ne tenons mie à maleureus celui ki a perdu le sens de bien faire! Li nient regratians a Dieu à tiesmoignage contre lui, et se conscience dou bien rechut le destraint et enflame. Et d'autre part c'est paine grans ke li nient regratians ne perchoit mie le fruit et le bien de chose très-joïeuse, si con de son rendage; car très-joïeuse chose est de lui desdeter [2]. Se dete païer est une chose ki par raison affiert à faire. Ne pourquant totdis ne doi mie rendre, en tous lieus ne en tous cas [3]. Aucune fie a pau à dire, lequel les gens font : u il grievent, u il petit rendent. Regarder devons le proufit de celui qui nous rendons et le chose prestée, se grever li puet, al eure denoiier [4]. Soïons dont regraciant, car con ce soit vertus, ele proufite. Amons dont et désirons grasces à rendre; encore nous faille fortune ens ès biens, si poons-nous estre de volenté regratiant. Ne ne nous faurra li solas ki en vient, encore n'aions autre tiesmoignage de nos œvres ke nous. Aucune fie est regratians cis ki ne le sanle mie par le malvaise opinion et juge-

[1] Seneca, *de Beneficiis*, III, 16.
[2] *Ibid.*, 17.
[3] Var : *Tans*. (Ms Croy.)
[4] Seneca, *de Beneficiis*, IV, 10.

ment de gens : mais ce ne grieve gaires au bon quant se conscience le juge. Et bien apert ke regratians est chose selonc li élisable ; quant à le mort là ù tout le monde laissons, nous désirons à estre regratians. En ceste chose dont ki est regratiiers est grans pooirs et vertus d'onneste qui biautés les corages si constraint k'à le mort si est désirée[1]. Aucun aussi si sunt, cui fois et volentés de guerredonner n'est mie morte, mais ele languist. Ne devons tenir les gens pour nient regracians très-ci adont ke les okisons sont falies, par lesqueles les gens ne sont mie rendant. Et cestes okoisons sont grant plentés si ke je ne savoie mie le don, se vous durement désirés le guerredon, u je soie durement de besoignes grans ensonniés u par aucunes estranges œvres soit le don entroublians u pooirs espoir me faut ; jusc'adont ke ces choses soient seüwes et esprovées ne puet-on mie bien savoir se les gens voelent regratiier u non.

CHAPITRE XXIV.

Cis capitles détermine de prodigalité.

Puiske de largece parlé avons, après si parlons des visces desqués ele est moïens et asqués ele est contraire. Et premiers de prodigalité, c'est-à-dire fole largece et sorhabondans. Con dit soit ke li larges si est en despendant et donnant, selonc ce ke li pooirs de ses richeces s'estent, li

[1] Seneca, *de Beneficiis*, IV, 11.

prodighes si iert cis ki despendera et donra plus que ses avoirs ne se puet estendre. Et pour ce ne dist-on mie ke li tyrant ki prendent tot par tout et despendent et le lor et l'autrui, et ki le bien dou commun tienent pour leur, k'il soient prodigue en donant; car le grant plenté de lor avoir ne puet mie de legier passer le don k'il donent[1]. Et pour ce connoist-on mieus les prodighes en moïenes richeces, là ù on puet de legier pierchevoir le sourhabondance de gaster. Et pour mieus connoistre en quoi li prodigues pèche, si prendons aucunes choses ki dites sunt de largece. Con dit soit par devant ke largece si est uns moïens en prendre et en rechevoir soient denier u ce c'on puet avoir pour denier, li larges donra et despendra et rechevra ce k'il devra et selonc les autres manières, et osi bien un petit c'un grant, et che fera délitablement. Et prendera aussi ce k'il devra, les autres condicions sauvées; car puisque li vertus de largece est moïens entre ces deus, c'est donners et prendres, il fera ces deus choses ensi k'il doit faire, selonc ce ke droite raisons l'ensegne. Car à droit don et rainable, ensieut droiturière et rainable prise, et le maisement doner ensiut maisement prendres. Et pour ce ke doi choses dont l'une ensieut al autre pueent estre en une meisme chose, et celes ki contraires sunt ne le pueent estre, de ce est ke droituriers dons et droiturière prise bien puet ens ou larghe estre; car li une ensieut l'autre; mais nient rainable prise n'est mie ou larghe avec rainable don, auquel rainable don derrainable prise est contraire[2]. Et s'il avient que li larghes despende u done le sien autrement ke bien ne k'à sa vertut apiertient, il en sera dolans et en ara tris-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.* IV, i, 23,

[2] *Ibid.*, 24.

tece. Mais ce sera moïennement et ensi k'il devra; et ce puet-il bien faire, car à vertut apiertient avoir délit et tristece en ce c'on doit et ensi c'on doit [1]. Et ensi li larges est compaignables en son avoir departir, et suefre bien damage du sien avoir, pour ce k'il le prise pau et li sanle k'en ces choses on li ait pau fait de tort. Et plus a tristece s'il ne donne et despent ce k'il doit, ke ce k'il donast et despendist ce k'il ne devroit; et c'est pour ce k'il apartient mains à lui prendres que donners [2]. Dont nos devons doner et se pluiseurs dons pierdre deviens, par quoi au mains une fie nous puissons nos don bien emploiier. Uns dons bien mis est solas de mout de pierdus. Ne ensi n'est mie à entendre ke volentiers nos dons devons perdre, mais se bien emploïer ne les poons, mieus en devons metre là ù il ne soient bien emploiiet, ke ce ke riens ne doinsiens. En donant sanlant à Dieu nos faisons, ki ses biens depart as bons et as mauvais et fait le soleil sour aus luire. Riens n'est donné sans raison et cis ki le milleur raison a selonc ce done le mieus. Mieus vaut proufiter as malvais pour les bons, ke laissier bien à faire à bons pour les malvais. Et ke dirons : donrons au nient regratiant qui nous avons proumis, mais tel ne le connissiens et après tel le savons [3]? Regarder devons c'on grant est çou que nos avons promis. Car li manière de le chose promise nos donra conseil : se la chose est petite je li donrai; ne mie pour ce ke cis soit dignes, mais pour ce que je l'ai promis. Ne ne donrai si con don, mais je rachaterai me promesse. Se li dons est grans, ne mie seulement ce que j'arai promis folement je retenrai, mais aussi che ke nient droiturièrement ai donné redeman-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 25.

[2] *Ibid.*, 26.

[3] Seneca, *de Beneficiis,* IV, 34.

derai; car fols est ki foi tient en maise promesse [1]. Car li sairemens ne li promesse malvaise ne font à tenir, encore face cis à blasmer dou malvais sairement et de fole promesse. Ce n'est mie malvais de maise et fole [2] erreur soi departir, n'à legiertet ne doit estre tenut; mais mains est sachans cis ki çou promet k'il ne besoigne quant il promet çou que paiier ne doit. Je fui déchus au promettre, quant le malvais quidai bon et regratiant; s'il vieut que je li doins pour ce ke je li ai promis, face k'il soit teus que je le quidoie quant je li promis. N'est mie legiertés quant les choses se muent, se li consaus a muance, ains affiert [3]. Ne pour défaute dou rendage, je ne doi mie celui guerpir; car c'est trop biaus propos de vaillant homme et de gentil corage, tant porter, soustenir et aidier le nient regratiant, k'il deviegne regratians. Li prodighes en toutes ces choses deseure dites pèche, et ne mie sans plus en ce k'il ne donne mie si con raisons ordene ne ne prent, mais aussi il ne se délite mie ne n'a tristece ensi comme il doit ne de ce k'il doit.

CHAPITRE XXV.

Cis capitles compare le prodighe al avaricieux.

Dit est par deseure que prodigalités et avarisces sunt sourhabundances et défautes en donner et en prendre :

[1] Seneça, *de Beneficiis*, IV, 36.
[2] Var : *Fause*. (Ms Croy.)
[3] Seneca, *de Beneficiis*, IV, 38, 39.

mais c'est en contraire manière ; car li prodighes si abonde en donner, car il done trop et ce k'il ne doit, et il défaut en prendre, car il ne vieut riens prendre là ù il doit ne ce k'il doit, mais tousjours donner sans regart ; et li avaricieus, cis abonde en prendre et défaut en doner : et s'il lait à prendre, si est-ce petite chose ki li sanle ke ce ne li puist riens valoir ; et s'il donne, ce iert à son pooir tel chose dont il mie n'ara gramment à faire. Ceste prodigalités n'est mie sovent engrangie, car ce n'est mie legière chose celui ki nule part ne prent et à tous vieut donner, d'enricir. Li avoirs lait tost si fais signours, par quoi ele ne puet mie molt engrangier. Et cis prodighes est mains malvais que li avaricieus et est plus legiers à garir, si ke par viellece et par défaute [1]. Car li viel par lor nature sunt plus tenant et gardant que li jouene ; car puiske les richeces sunt quises pour contrester as meschiés et défautes du cors, cil ki plus se sentent défaillant, ce sunt cil ki plus les gardent et quièrent. Et li viel si ont eüt aussi en lor joueneces par aventure des mésaises et des défautes, ke cascuns eskieve volentiers quant il puet : si se garnist li vieus al encontre, pour ce ke maisement le poroit soufrir. Et pour ce véons volentiers avenir, ke cis vieus volentiers sunt avaricieus, ki plus ont eüt en lor joueneces de défautes. Garir aussi puet li prodighes par défaute d'avoir, u pour çou k'il n'a pooir de donner, u pour çou k'il se sent défaillant de son avoir : et par défaute a esprové k'il n'a que donner : et ensi se délait-il de sen œvre ; dont, par décours de tans, il en piert l'abit et le manière de legièrement donner. Ausi puet estre ramenés li prodighes au moïen de vertu, pour le sanlance k'il a au large ; car li prodighes a un gramment de

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 28.

choses ke li larges a; car il donne volentiers et prent envis. Mais différence a au large, car tex choses il ne fait mie ensi k'il doit ne là ù il doit, ne selonc les autres manières de raison : et pour ce s'on le puet à ce amener soit par acoustumance, soit par autre aventure u de viellece u de défaute de donner tant k'il volroit, par quoi il donnast ensi que raisons la porte, à qui il doit, et ensi k'il doit, il sera larghes, et k'il ne prende aussi fors ce k'il doit selonc les condicions de raison [1]. Et par ce sanle-il que li prodighes ne soit mie mauvais de maisetet moral; car ce n'est mie apétit de malvaiseté ne corrumpans ne défaillans de vigeur, che c'aucuns donne sourhabundamment et défaille en prendre; mais ce sanle mieus non-sachance, et par ces raisons sanle cil molt mains malvais [2]. Li prodigues si profite a aucun par son doner, en ce k'il fait bien à autrui; mais li avers ne proufite, parce k'il retient et garde, et prent çou k'il puet, à nului ne à lui-meismes aussi [3]. Car li avoirs de quoi on n'use ne user ne puet est au damage dou signeur. Li prodighes, si con dist est, prendent de là ù il ne devroient et ce k''il ne devroient, et en ce sunt-il aver; et çou k'il sunt ensi prendant est pour voloir donner; et c'est legière chose à faire; et parce k'ensi legièrement lor avoir gastent et despendent, si sunt-il constraint de prendre de chiaus et en tel manière k'il ne devroient mie prendre [4]. Povretés à chiaus ki richeces ont aprises sont molt greveuses, en lequele li prodighes enchiet par le sien folement gaster : dont tel sovent cheent en si grans nécessités ke pau de

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 29,
[2] *Ibid.*, 29.
[3] *Ibid.*, 30.
[4] *Ibid.*, 31.

honteuses choses laissent à faire. Grans nécessités, neis encore les gens honestes, fait choses faire deshonestes, et che ki plus grief est, des anemis aiuwe requerre. Une des grans grietés à home franc, si est par nécessité estre constraint à prier aiuwe de son anemi, et rouver à celui qui il soloit commander. Nécessités si fait mentir et le loi nient garder, et des gens çou k'ele vieut empètre; et pour ce ke dit est povertet, ki les excès fait faire et honte n'eskieve, raisonablement fuions. Et en ces maus ke dit avons li prodighes par lor œvres encieent. Il donent aussi plus par une manière de voloir donner ke par avis de droite raison; par quoi il entendissent aucun bien en lor doner; mais nenil, ains voelent toujours doner, et en quele manière il donent et dont il vienent il ne font force, car en lor œvre autre bien n'entendent ke tousjours donner [1]. Dont estre les covient avers ens ou prendre; pour laquel chose lor don ne seront mie large, car ces dons il ne font mie pour bien ne nul bien n'i entendent, ne droite manière de doner il n'ont; car il donnent aucune fie à chiaus qui il font riches, ki mieus vaurroient povre; car de tes richeces malvaisement œvrent, et eaus et autrui par ce nuisent et à chiaus ki sunt preu et vaillent et de vertut plain rien ne donnent; et en ce défaillent-il de donner à droit. Et souvent aussi font malvais chiaus qui il donent; car qui on a acoustumé de sovent donner, quant on li denoie à doner, on le met en voie de malvaisement prendre. Mais li prodighes, ce k'as bons devroit donner, done-il as flateurs et as gengleurs et as menestreus, ki aucun délit lor font; de quoi il avient que cil prodigue se devienent sovent nient atempret; et ce apert par deus choses; car comme il despendent legièrement lor

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 31.

avoir, de legier il le despendent ens ès œvres de nient atemprance, ausi comme en boires et en mangiers et en luxures, desquex choses molt de gens sont retrait par le peur des despens k'il covient à tel chose maintenir. Li seconde si est con li vie de tex gens ne soit mie ordenée à bien honeste, legière chose est et si s'ensieut après k'il soient enclinet à délis. Ces deus choses sont selonc eles désirables, li biens honestes al appétit raisonable, et li délit al apétit sensible, et proufitable puet estre raportés à tous deus. Et de ce ke dit est avient que li prodiges quant il ne puet estre amenés au moiien ki est largece, k'il chient en ces maus et ces péchiés ki dit sunt. Mais s'il se regarde et avise selonc droite raison, il porra de legier venir au moiien, et ensi donra ce k'il devra et se gardera de prendre ce k'il ne devra [1].

CHAPITRE XXVI.

Cis capitles détermine d'avarisse.

Puiske nos avons parlet de prodigalité, si parlons d'avarisse, ki est li vísces droit à li contraires; liquele maisement puet estre sanée ; puisk'ele est ens ès gens ele n'a pooir de departir [2], car par viellece ele engrangist et par défautes ; et c'est pour ce que toutes choses natureles se traient vers défaute, et les cremeurs de eles fait les gens avaricieus ; car il lor sanle que de pluseurs choses il aient à faire, et pour

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 32-33.
[2] *Ibid.*, 34.

ce covoitent-il plus les richeces par lesqueles li humaine défaute puist estre secourue en aucune manière. Ce aussi à quoi nature encline plus les gens ne puet estre ostet de legier. Or sunt les gens plus par nature enclinet à avarisse k'à prodigalité, et de ce avons un signe, c'on plus trueve de tenans et de gardans richeces, c'on ne fait de donans, et ce ki plus est naturel c'est çou c'on trueve en plus de choses [1]. Et ossi nature nous encline al amour des richeces en tant ke par eles samble gardée la vie humaine; et pour ces raisons est-ele pire à roster et à garir ke prodigalités. Avarisces aussi si puet estre en molt de manières; car comme ele soit en défaute dou doner et en sorhabundance de prendre, ele n'est mie tousjours en une persone selonc ces deus manières ensanle, si ke on soit sourhabundant en prendre et défaillant en donner [2]. Mais aucune fie est l'on aver en prendre, en ce c'on ne prent mie selonc ce ke raisons ensegne et si ne défaut-on mie en doner, ains donne-on bien et selonc raison. Aucune fie est-on défaillans de donner, et si ne prend-on mie maisement : et tel sunt apielet tenant pour le défaute dou donner. Car il ne est riens à paines tant soit peut k'il donaissent; ne il ne covoitent point les choses d'autrui; ne s'on lor offre, il ne font mie grant force del prendre; et pour deus raisons prendent-il envis; l'une si est pour une manière k'il ont ausi con de vertut et pour une manière de cremeur de honte; pour çou s'on lor avoit donet, ce sanleroit ke ce fust par povretet donet, si k'il lor porroit estre reprovet et ce lor sanleroit hontes et ke par ces dons k'il rechus aroient, k'il ne fussent obligiet à ciaus dont pris les aroient, cremant que cil ne les volsis-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 34.
[2] *Ibid.*, 35

sent à aucune chose deshoneste parmi ces dons amener[1]. S'aucuns me donne et puis me fait grieté et injures, doutance si puet estre se pour un don rechut je suis tenus à soufrir toutes les grietés que cis me volra faire et tous ses commans acomplir. Cis ki apriès le bienfait grieté rent, fait aussi con je li aie grasces rendues, car sen bienfait en le grietet faisant il paie et recolpe. Ki pora bien jugier liquex est plus grans u ce k'il a pris u li grietés ki li est faite? Nous faisons les donans plus tardieus à donner par ce que nous ne jugons mie bien les dons rechus ne ne connissons dont se du bien rechut grasces devons[2]. Je ne serai mie nient regratians se pour le grieté faite grasces ne rent, et ensi les grietés ne soustenrai. Li bienfais c'aucuns fait sovent demeure, encore dont n'est mie li rechevans tenus dou rendage, si ke li donans se repent, s'il se plaint de çou k'il a donné, u sanlant moustre k'il li desplaist k'il a donné; tex qui ensi fait quide pierdre ne mie donner. Se cis donans aussi pour soi-meismes donne u pour son don en vaine gloire se liève u se vante u face entendant d'un petit ke ce soit grant chose, li bénéfices remaint, mais on n'i est mie tenus. Les grietés faites, les rechevans sunt plus tardieus as biens rechevoir et metent les gens en avis de nient prendre, pour çou qu'apriès le don grietés n'ensieuche. Trop aussi m'obligeroit li dons qui à tous les commans dou donant m'estraindroit[3]. A aucuns sanle grans anois et maus de prendre. Ains affiert d'aucuns si con deseure est dit. Et doit estre li ententions tousdis de plus à rendre. Ne ne refuserai de ciaus de qui doi prendre novel don, pour ce ke le

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 36.

[2] Seneca, *de Beneficiis*, III, 13.

[3] Var : *M'astreinderoit*. (Ms Croy.)

viés n'ai rendu, douquel rendage toutevoies j'ai eüt volenté, ains prenderai de mon ami aussi volentiers con il le donne et me ferai matère apareillie par quoi en moi il puist ouvrer se bonne œvre. Et il sanle ki noviaus dons prendre ne vieut, ke li viés li soient en anui u grevance. Toutdis ne covient mie rendre et s'on bien le pooit faire; car tans, lieu et manière i doit-on regarder. Il sont aucun ke, quant on lor donne aucune chose, il renvoient tantost une autre chose, si k'il tienent ke de riens ne sont redevables. Renvoiier tantost don pour autre, signes est dou don degieter et pau prisier, et don pour don espuisier et anientir. Ki se fourhaste de rendre, corage n'a mie de regratiant, mais de deteur, et briement à dire, ki covoite trop tost à rendre, il doit envis, et ki envis doit, il n'est mie regratiant [1]. Li autre raisons pour quoi li escars laissent à prendre del autrui si est pour cremeur, s'il prendoient k'il seroient tenu del rendre et de bien faire à ciaus ki lor aroient bien fait, et ce ne poroient-il mie bien faire k'il donaissent du leur riens; si lor samble mieudre le nient prendre, pour ce k'il ne soient tenut dou rendre [2].

CHAPITRE XXVII.

Cis capitles moustre que li avers n'est k'uns mambours de son avoir.

Li avers aussi ki sourabonde en prendre ne fait force de qui il prenge ne en quele manière, soit par œvres hon-

[1] SENECA, *de Beneficiis*, IV, 40.
[2] ARISTOTE. *Mor. à Nicom.*, IV, I, 36.

teuses et vilaines u quelconques autres manières, ensi con cil ki gaignent à usures et à le folie de lor cors, pour petite chose font vilaines œvres, en prendant autrement k'il ne doient [1]. Mais chiaus ki grans choses par malvais aquest prendent et gaignent, ne tient-on mie pour avers, mais pour nient justes, ensi con les tyrans ki de toutes parts prendent les biens d'autrui, et reubeurs de chemins et de moustiers [2]; mais li hokeleur et jeueurs de taules ki del ne se chevissent et asseoir des deis et larron, cil sunt dit avarissieus. Car tot cil si gaignent vilainement et honteusement prendent [3]. Bien puet-on et doit apieler pierte le gaaing ki fais est par maise renommée. Et par çou apert ke toutes honteuses prises et vilaines sunt œvres avaricieuses et de cestes se doit-on garder, et li désirier d'avarisse fuir est plus fort k'un roialm vaincre. Li défaute d'avoir des richeces et des covoitises foursennent, li habundance croist, par quoi li corages de celui ki a, u par nécessitet il iert tormentés, u par habundance soit enflammés. Li avers sanlans est al enfant de sous aage, ki rien n'a au sien; ensi al aver ne loist riens del sien user et jà n'iert saoulés. S'en mangant nos ne somes saoulet, nous ne nous tenons mie pour haitiet; dont quant plus aquerons et saouler ne poons, pour sains tenir ne nous devons. Li avers tot dis povreté crient, et molt li sanle grevaine ; mais en le povreté n'est mie li maus, més ou povre. Li opinions de pau avoir fait les gens povres, ne mie le petit de monnoie : povre somes quant il le nous sanle. Li oisel as chans et les bestes au bos en leece mai-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 37.
[2] *Ibid.*, 38.
[3] *Ibid.*, 40.

nent lor povreté et prendent lor pasture [1]; mais li avers en ses richeces est povres et en doleur use se vie. Se grans avoirs li eschiet, se vie point n'en amende, mais ses orgeul engrangist; li avers est cause de se maleurté : autre mal prier ne li devons, mais que longuement il vive. Ki doner ne set nient justement demande, si con li avers. Ke valent richeces quant sanlans sont à povreté? En eles soit et fain avoir? Encor ait li avers mout de choses de fortune, ne li done-ele plus ke les clés de le garde, dont tousjours est soigneus : ki rien ne porte, rien ne li chiet. Pour ce chante ki vuis est devant le larron, seürement et joïeusement repose. Mieus vaut seürement reposer sour malvais lit, ke sor lit de plumes estre ensonniet. Ne vous affiez mie en vos possessions malvaises; eles ne vos vaurront riens à derrains. Ne ne dites : « Je sui si riches, ki me poura sous metre? » Dieus tost si puet jugier [2] et fortune se rue torner. Vous ki en richeces vos glorefiiés, povreté si redoutés [3]. Il est aucuns ki riches devient par vivre escarsement et dist à lui-meismes : « J'ai trovet mon repos : or mangerai et vivrai de mes biens tous seus. » Et il ne set mie ke li tans s'en va et k'il laira tot à autrui et ke Diex puet tost le povre hounerer [4]. Ne dites mie pour vos richeces et vos bonnes cheances : « J'ai pechiet et mal fait et ke me est avenu de mal. » Diex sovrains à nous tous, encor soit-il misericors, s'a-il tost rendre le paine dou meffait [5]. Boins est li avoirs

[1] Ces sentences sont la traduction d'un passage des *Excerpta* faussement attribués à Sénèque, que nous avons déjà eu l'occasion de citer.

[2] *Eccli.*, v, 3.

[3] *Eccli.*, x, 34.

[4] *Eccli.*, xi, 18-20.

[5] *Eccli.*, v, 4, 7.

dont on n'a point de pechiet ne de reprise, ne avoir ne doit en la conscience. Et au malvais, li chose ki pire li sanle est povretés [1]. Au covoiteus et au tenant richeces vienent sans raison. Ki assanle de corage malvaisement pour autres le fait, et autres après lui meint mal en font. Ki à lui malvais est, si con cis riches, comment iert-il bons à autrui ? ne en ses biens jà ne s'esjoïra. Ne puet estre saoulés li œils du covoiteus, ne n'iert remplis, s'iert ses cuers destruis et desechiés [2]. Li habundance de biens terriens de tant senlent les corages des gens de le cremeur divine departir, con par iaus il covient les corages à diverses choses estre ententis. Car quant li corages en molt de choses est espars, ester fers ens ès choses enterines et divines ne puet. Il sunt aucun ke pour ce ke de Dieu puissent user, dou siècle et des choses dou siècle usent, si con d'aucuns estrumens ; et si sont aucun ki por çou k'il puissent du siècle user, si con en trespassant voelent user de Dieu. Ki richeces désire par eles n'iert mie justifiiés et ki sieut degaster de li sera remplis [3]. Li avers riens ne fait à droit, fors quant il muert, et plus se dieut dou damage ke de pierdre son avoir. Avarisces aussi si est à largece plus contraires ke prodigalités ne soit. Car nous disons tousjours que li pires visces si est plus contraires à le vertut, et dit est par dessus k'avarisce est pires ke prodigalités. Les gens aussi pechent plus et plus sovent en avarisse k'il ne facent en prodigalité. Et ensi con est dit doit estre prise prodigalité, ki est fole largece, et large et avarisces, et ce ke dit est soufise d'eles et de lor mainie [4].

[1] *Eccli.*, XIII, 30.

[2] *Eccli.*, XIV, 3-5, 9.

[3] *Eccli.*, XXXI, 5.

[4] ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, IV, I, 40-41. Cfr., S. THOMAS, *Somme théol.*, 2e s., 2e p., q. CXVIII.

CHAPITRE XXVIII.

Cis capitles détermine de magnificence.

Une vertus autre ke largece est aussi, cui œvres sunt selonc usage d'avoir et de richeces et de deniers et tout çou c'on puet par deniers acater [1]. Et n'est mie ceste ensi con largece, ki est en petis et en moiiens dons; mais ceste ci si est en grans dons et en grans fais et en ce a ceste chi différence à largece, ke li ententions de celui ki tel vertut a, est tousjours à grans choses et sourhabundans et à grans fais, et est ceste vertus apelée magnificence, c'est-à-dire grans choses faisans. Et ensi sourmonte-ele à largece ensi con li nons le démonstre, car ele est en grans fais et œvres grans et honerables despens. Grans si est uns relatis, c'est-à-dire une chose ki est en regart à autre : car grant ce covient que ce soit envers aucun grant, et pour ce covient ke li don de magnificence puisk'il doient estre grant, soient selonc aucun regart à aucune grandece. Nous ne disons mie celui ki donne plenté de petis dons k'il ait le vertu de magnificence, car ceste vertus est en grans fais faire, encore en fache-on mains [2]. Et encor face uns rois un fait u un don u une œvre, ki seroit grande à faire à un chevalier banerech, ne dist-on mie que li rois soit en ce fait magnifiques, ains doit-on regarder l'estat, le pooir que cis a dou faire. Et quant cis

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, i, 2.
[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, ii, 1-3.

fait grant chose selonc son estat, se les autres condicions i sunt gardées, cis sera magnifiques, quant il grans œvres fera, selonc le grandeur de son estat. Et pour çou tot cil ki sunt magnifique sunt large, mais tout cil ki sunt large ne sunt mie magnifique, pour les défautes des dons grans et des dépens ke li larges ne fait mie tousjours. De ceste vertu et d'un gramment d'autres ne trovons nous mie propres nons, si nous en covient dou mieus que nos savons parler, et eles selonc çou c'on puet plus proprement nons donner. Or disons ke li abis ki est à ceste vertu contraire par défaute, si est nommés parvificence, et cis ki l'a parvifiques, c'est-à-dire petis faisans. Et cil ki sourabundent sont apelet non sachant wasteur, ne mie por ce k'il sormonte le magnifique en grandece de despens, mais pour ce ke ces despens il fait selonc un sanlant d'une manière glorieuse, sans regart et manière de raison, et de ce parlerons plus plainement ci-après [1].

CHAPITRE XXIX.

Cis capitles devise les propriétés de magnificence [2].

Or disons dont k'une des propriétés del magnifike si est k'il soit sachans; car ausi comme à un bon ovrier apiertient à connoistre le proportion, le mesure et le manière l'une al autre des choses dont il doit ovrer, ensi apertient à celui

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e s., 2e p., q. cxxxiv.

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, ii, 5-8.

ki est magnifiques à connoistre che pour quoi li despens sunt [1]. Et n'est mie à entendre k'il doie savoir ne conter tous ses menus despens, mais il doit savoir et aviser se li grandece de le chose c'on fait u vieut faire est bien amesurée au despens, par quoi li chose vaille les despens; car il doit par se vertut selonc son abit regarder ce k'il afiert à despendre : et ensi fera-il grans despens sagement. Car à toute vertut moral affiert sagement ouvrer. Car cascuns abis, ensi con deseure est dit, est déterminés par œvres et parce en quoi les œvres sunt; par quoi aussi les œvres des abis seront déterminées, et che aussi en quoi on œvre. Et parce ke les œvres du magnifike sunt despens, et cil despens si sunt en ce en quoi on fait les grans despens, il s'ensieut k'au magnifique il apartient à regarder et savoir faire grans despens et covignables et checi ne puet estre fait sans savoir. Il covient aussi que les choses ovrées grandes soient, honorables et covignables : et par ceste manière seront li despens grant et covignable al œvre ovrée, ensi ke s'on faisoit un moustier grant et une maison grande u aucune autre chose sanlant à ceste. Ensi covient ke li œvre en lequele li despens sunt soit digne de tes grans despens, dont il covient avoir proportion entre les despens et le chose œvrée, par quoi li chose ouvrée autant vaille con li despens u plus. Car c'est grief chose dou moiien ataindre. Et s'on se depart dou moiien, li vertus s'encline plus tost à che ki est mains mavais, ensi con li larges à prodigalité. Ensi li magnifiques : il fera ançois despens tex ke li œvre ne le vaurra mie, ke ce k'il fausist de grant œvre faire. Et ensi apert k'il doit savoir le mesure entre les despens et les choses k'il doit faire. L'autre propriétés si est k'il doit ovrer pour le fin de bien honneste, et checi doit estre commun en toutes vertus; car se ces œvres sunt faites u pour beubant u pour ce c'on

soit loet, si ke ce soient li pourquoi les œvres sunt, ce ne seront mie œvres vertueuses; ains doit tousjours biens estre li pourquoi del œvre. Car ensi con dit est, li biens des œvres de vertus est biens tés ke pour li doit bien estre fais. Et ki pour ce bien honeste n'œvre en quelconque vertu ce soit, il n'ert mie vertueus. Il doit aussi les despens k'il fait faire délitablement et apareilliement, sans force de pensée à menues choses : car ce c'on est ententif au conte des despens, se ce n'est ensi con dit avons, apiertient à parvifice-cence; l'autre si est k'il entent et regarde comment il puist faire œuvres très-bonne et très-digne et très-renomée, selonc son pooir. Car ce doit-il regarder. Car sages doit estre, si doit connoistre son pooir et son estat, et comment mains puet despendre à parfaire sa œvre commencée. L'autre si est ke nécessaire est que li magnifiques soit larges. Car au large apiertient à despendre ce c'on doit et là ù on doit, et selonc les autres manières ki dites sunt; et ensi li magnifiques despendera grans choses pour grandes œvres et grans fais, ensi con pour grans cours et grans festes; et çou ert ensi comme il devra et grandement, et ançois plus que mains. De quoi magnificence est ensi comme une grant largece. Li sisimes propriétés est que quand li magnifiques fait aucun grand ovrage u grant despens, il fera le plus grant œvre de plus grant renommée et le plus loée et le plus esmervillable, que cis despens et cis avoirs k'il i met pueent soufrir; car s'il fait un grant feste u un grant ovrage, il le fait tel ke li œvre sourmonte l'avoir et en ce s'émerveille-on de lui et de son sens, et le lo-on, et c'est li drois des œvres de magnificence k'eles soient esmervillables et loables.

CHAPITRE XXX.

Cis capitles devise en qués choses li magnifiques despent le sien [1].

Après çou que nous avons moustret en quel manière li magnifiques s'a à despens et le sien despent, or disons en quel chose il doit ensi grandement despendre, et ce doit estre ens ès choses ki sunt plus honorables, ensi comme ens ès œvres ki sunt à Dieu et à ses sains : ensi comme en faire grans moustiers, grandes offrandes et grans aournemens d'églises et se c'est en autres choses, dont doit-ce estre pour le très-grant bien de la terre u dou commun, ensi comme en cités fremer u grans castiaus u aucunes choses ki soient en longue mémore et durement enmervillies et de grant noblece. Et en toutes ces choses c'on despent ensi grandement, il covient avoir regart et avis ne mie sans plus à ce en quoi on despent, si comme en l'œvre c'on fait. Mais il covient les despens s'il doient estre fait selonc ceste vertut estre proportionés et amesurés, selonc le persone et les richeces, par quoi il afiert à le persone à faire ces despens u tele œvre. Car autre chose affiert à un roi k'à un simple chevalier u à un bourgois. De ce avient ke li povre ne pueent estre magnifique : car il n'ont mie d'avoir k'il puissent faire grant despens covenablement ne ensi

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, ii, 9-17.

comme on doit; et s'il s'i assaient par quoi il le facent, il seront tenut pour nient sachant; car il despenderont le leur autrement k'il ne devroient et non mie selonc ce ke raisons ensegne, ce k'il apertient à ceste vertut. Car ensi con pluseurs fies est dit, toute vertus doit estre par raison ordenée : à ciaus dont affiert à faire ces grans despens ki ont grans richeces, par lesqueles il pueent faire ces grans despens, si con il affiert, soit che ke ces richeces escheües soient de lor anciestres u en quelconques manière autre il soient riche, soit par dons u lassiés d'estranges gens, il affiert à ciaus à faire grans despens et grans œvres et aussi à ciaus c'on tient à gentis et ki sunt en grans honeurs. Toutes ces choses ont en eles une grandeur et une dignité dont il affiert à tous ciaus ki les ont grans despens et grant œvre faire. Et teux est que dit avons li magnifiques et tes œvres fait. Et maiement ces grans œvres doit-on faire ens ès choses c'on ne fait mie sovent, ki à lui-meismes apertienent, ensi comme en nueces. Et aussi en teles ki sunt à autrui, ensi que se une cités u uns rois voelent aucune grande chose faire, ensi ke se on doit aucun grant signour estrange rechevoir honerablement, si con aucun prinche u aucun roi, ù il coviegne envoïer aucuns grans dons, u doner, u s'il lor covient guerredon rendre pour aucuns bienfais c'on lor a fais : en trestous si fais cas, li magnifiques fera grans despens. Ne par lui-meismes il n'est mie grans despenderes pour quoi il despende grandement ou sien propre usage, laquele chose apertient à humilité; dont il est humles de cuer : mais il fait les grans despens ou commun, si ke cascuns à son pooir, selonc ce k'il puet, i part. Il aourne aussi sa maison et son hostel grandement et noblement, car c'est une manière d'aournement ki à lui affierent : luimeismes aourne-il de çou k'à son cors afiert, nient pour lui,

mais pour son estat grandement à tenir. Et en ces œvres k'il fait par grans despens, fait-il plus volentiers chose durable, et plus de coustenges i met k'ens ès choses ki mains sunt durans. Car les choses plus durans sunt les mieudres et les mieudres plus durans et li maus est destruisemens de soi-meisme; et ensi apert que li magnifiques premiers et principalment ens ès choses de Dieu despent le sien, si con en moustiers et en tés choses, et en choses aussi communes ki apertienent au bien commun. Et après despent-il ens ès choses de singulères persones selonc trois manières. Premiers en ce k'il à lui fait u à autrui une fie; le seconde en ce k'il fait avec autrui en commun, ensi ke plus i met à faire les murs d'une vile u plus noblement est appareilliés de rechevoir un grant signour; la tierce en ce ke les œvres sunt plus durans : et ces trois choses sunt ki en choses singulères font le magnificence. Et comment il tient le moiien poés ensi savoir : car il ne fait mie à tous ne en toutes une meisme œvre, ains regarde à qui c'est c'on le fait. Car autres choses fait-on pour Dieu et pour les hommes, pour les bien sages et les bien vaillans et por les mais, et pour les vieus et pour les jouenes. Et comment que ce soit, il fera tousjours grans choses, selonc ce k'il ara à faire à vaillant gent : dont il ne donra mie à un enfant ce ki convenroit à un homme percreüt [1]; mais tel chose et tex dons k'à enfant affiert, li donra-il grant et de grant coust, selonc ce que tel chose puet couster : ensi que s'il donnoit un estuef, il li donroit de grant coustenghe, selonc ce que tel chose doit estre; pour laquel chose il apert ke li magnifiques en toutes choses et œuvres fait grans choses et grans des-

[1] Var : *Percrut*. (Ms Croy.)

pens, selonc ce que cil sunt asqués ne por lesqués il le fait. Et tes est li abis et li vertu de magnificence et cil est magnifiques, si con dit est.

CHAPITRE XXXI.

Cis capitles détermine des visces contraires à magnificence [1].

Chi apriès affiert à parler des visces ki contraires sunt à ceste vertut, si parlons premiers de le sorhabundance ki est apelée non-sachance gasteresse, et cis ki l'a non sachans gasteres, car il despent le sien, ne mie si con il doit : ne ne sunt li despens ordenet, ne n'est li coustenghe emploiie, ensi ke cis ki grans nueces fait de menestreus, de jengleurs et de flateurs, et dou sien lor donne grandement, pour çou k'il vieut estre d'iaus loés, et k'il sanlent grant en ces fais. Et cil ki gietent l'or et l'argent, les dras de soie et tel chose aval les rues pour lor richeces à moustrer, et ne mie pour bien, chi cil sunt sourhabondant et gasteur de biens : ne ne se connoissent ne lor pooir, ne chiaus à qui il le font, dont il sunt vicieus : car il ne despendent mie ensi k'il doivent raison gardant. Parvifiques, c'est-à-dire pau faisans, ki contraires est à non sachant gasteur, cils fait en tous tans pau, et toutdis défaut de grans œvres [2] à faire. Et cis a cink propriétés. Li première si est que quant il fait

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, ii, 18-20. Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e s., 2e p., q. cxxxv.

[2] Var : *Choses*. (Ms Croy.)

un grant despens u une grant œvre, il piert tout à derrains pour un pau de chose; ensi ke cis ki tient une grant feste piert tot à derrains pour un seul pot de vin u un tel sanlant, u cis ki fait un grant castiel piert toute sa œvre pour une tour k'il lait à faire. Et en ce est-il bien contraires au magnifique ki mieus ayme l'outrage ke le mains, et pour ce dist-on que li outrages fait le feste plaine. L'autre propriétés est que quelconque despens u don u œvre k'il face, il le fait lentement et retraïamment[1]; l'autre ke tousjours pense comment il pora le mains faire; le quarte ke ce k'il despent, il le fait tristes et dolans; la quinte est k'il li sanle que quanqu'il fait ke ce soit trop et outrages; et li sanle ke raisons aporteroit k'il despendist mains. Ensi apert ke cil doi habit sunt doi visce; mais ce ne sunt mie grans malvaistés, car nul mal eles ne funt as proïmes; ne ne sunt mie molt vilaines, pour ce ke fort est trouver en grans despens bien le moiien.

CHAPITRE XXXII.

Cis capitles détermine de magnanimité et premiers moustre ke li magnanimes pour digne de grans choses se tient [2].

Pour ce ke parlet avons de largece et de magnificence, lesqueles font honourer ciaus ki les ont, or parlons d'une vertut, ki est selonc honnor, c'on apiele magnanimitet.

[1] Var : *Retrahaimment*. (Ms Croy.)

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, III, 1-5. Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e s. 2e p., q. CXXIX.

c'est-à-dire grans corages. Et li nons si moustre bien que ceste vertus doit estre selonc grans choses ; si regardons premiers queles eles sunt. Cis dont sanle magnanimes u de grant corage ki se dignefie et tient pour digne de grans choses quant selonc véritet il en est dignes; et k'il covient celui ki est magnanimes, c'est de grant corage, k'il soit dignes de grans choses et le vaille, apert. Car cis ki se dignefie et magnifie nient selonc ce k'il est dignes, il est non sachans : or garde li sages droit ordene en toutes choses. Nus aussi vertueus n'est fols ne non sachans. Car li vertueus œvre selonc ce ke droite raisons ensegne ; ensi dont apert, puiske cis est vertueus k'il soit dignes des choses dont il se dignefie et c'est de grandes. Dont il s'ensuit k'il est dignes de grans choses, et k'il se dignefie de grans choses apert : cis ki dignes est de petites choses et de celes se dignefie, il n'est mie magnanimes, ains le tient-on pour atempret; et si n'est mie atemprance ci prise selonc ce que parlé avons par devant : mais selonc ce k'atemprance dist quelconque moiien bien gardet et atempret : et dont cis n'est mie magnanimes : car magnanimités si est en grandece, ensi con biautés proprement est en grant cors. Les petites gens communement et proprement ne tient-on mie à biaus, mais pour plaisans u avenans ; aussi k'à biauté covigne grandece, ensi covient à magnanimité grandeur. Cil ki se tient pour digne de grans choses et si n'en est mie dignes, est apielés venteus, ensi que plains de vent et de chose ki nient ne vaut, u présumptueus, c'est sans raison quidans. Mais cis ki de grans choses est dignes et encor de plus grandes se dignefie, cis n'est mie tousjours présumptueus u venteus, car fort est en ceste vertu bien garder droite raison, c'on de plus grans choses ne de meneurs ne se dignefie c'on ne doit. Cil aussi ki soi tient et quide des

menres choses dignes k'il ne soit dignes est apelés pusillanimes u petis corages, soit dignes de grans choses u de moiienes u de petites; mais ki se dignefie de menres k'il ne soit dignes, et maiement adont est-il de petit corage, quant il est dignes de grans choses, et il ne tent k'à petites et de ces se dignefie. Et il sanle ke cis magnanimes pour ce k'il est en grans choses k'il soit une extrémités, et puisque c'est vertus ce doit estre moiiens, quant moiiens est entre grant et petit et cis est grans : par quoi ce ne sanle mie vertus. A ce puet-on dire que ki regarde à le grandeur c'est extrémités; mais pour ce k'ele est en grans choses, selonc ce ke raisons ensegne, en ce k'il se dignefie de che dont il est dignes, il tient le moiien par raison, par lequele il est vertueus. Magnanimités en comparison u regart de le chose est si come extrémités : mès en regart del œvre est moiiens [1].

CHAPITRE XXXIII.

Cis capitles moustre que li magnanimes quiert plus honeur k'autre chose [1].

Se dont li magnanimes est cis ki se dignefie de grans choses, desqueles il est dignes, il s'ensieut k'il se dignefie de plus grandes, puisk'il est de celes dignes. Dont il s'ensieut puisque très-grant n'est k'à une chose, ke che de quoi il se doit dignefiier soit une grant chose; et che si sera che

[1] ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, IV, III, 6-12. Cfr. S. THOMAS, *Loc. cit.*

ke nous faisons à Dieu et à ses sains, et ke cil ki sunt en signerie quièrent plus ; et ce ki ossi est selonc ce c'on mieus puet faire gueredon de vertut et c'est honneurs. Car nous faisons honeur à Dieu et à ses sains et à prinches et à signours et as vertueus, car c'est tiesmoignages de lor vertut. Dont il apert ke honeurs si est li plus grans chose entre les biens mondains ki soit par defors. Dont li grandece de magnanimité sera prise selonc honeur et déshonneur; selonc ce k'il devra par raison. Et ce véons nous apertement ke li magnanime et cil de grant corage se dignefient le plus d'onneur, k'il voelent c'on les honeure ; et ce quièrent-il devant autres choses, si k'il apert ens ès prinches et ens ès prélas et signours. Li pusillanimes, cis de povre corage, cis est défaillans et à lui et au magnanime ; car il défaut à lui pour ce k'il se dignefie des honneurs dont il est dignes, et se de riens se dignefie si est-ce de menres k'il ne soit dignes : à magnanime est-il défaillans car il ne se dignefie mie de si grans honeurs con fait li magnanimes : mais li venteus, li présumptueus ki sorhabonde, cis se vieut dignefiier de plus grans k'il ne soit dignes, et ensi est-il sourhabundans à lui-meisme; mais il n'est mie sourhabundans à magnanime. Car encore se dignefie-il de plus grandes choses qu'il ne doit, ne sont-eles mie plus grandes ke celes c'on doit faire au magnanime et dont il se dignefie. Et comme ensi soit ke li magnanimes se dignefie de très-grans choses dont il est dignes, il s'ensieut k'il soit très-bons, car tousjours li mieudres est plus dignes de plus grans biens et honneurs; dont il s'ensiut que li plus dignes c'est li mieudres : dont il covient que li magnanimes soit très-bons, puisk'il doit estre dignes de plus grans biens et honneurs : autrement ne seroit-il mie dignes. Dont ceste vertus si est poursivans toutes les vertus et acompagnans : car ele est selonc

le grandeur de cascune vertut et pour ce ceste est li vertus sovraine : car ki ceste-ci a parfaitement, il a toutes les autres parfaitement; car ele est en le grandeur de cascune vertut rieulée par raison. Et ce le fait estre vertut singulère departie des autres che k'ele est selonc les grans œvres de cascune vertut. Car se li fors entreprent les péris, si con à sa vertut apertient, chis l'entreprent grandement. Et se li large u li magnifique donnent u font aucune œvre, cis le fait grandement et noblement, si qu'ele ert digne de grant honneur. Et pour ce covient-il celui ki ceste vertut a à ėstre bon : li magnanimes aussi si ne croit mie trop, si ne tient tant de lui ne de sen sens, k'il ne voeille autre conseil siuwir ke le sien. Ne ne despite mie celui ki le conseille : ne il ne vieut à nului tort ne male raison faire. Car puisque nus n'œvre fors pour aucune autre chose ke cele k'il a, il coven roit le magnanime pour aucune chose faire tort et malvaistet et pour quel chose fera cis mal et vilenie, à qui riens n'est grans, ne souffisans, ne de pris? Li magnanimes ne prise riens fors ce que bon est selonc raison. Ne nule chose ne li est trop grande ne de tel pris, pourquoi il fesist pour li mal ne vilenie : et ce puet-on veïr; car c'est nicetés et folie s'aucuns se tient pour magnanime, s'il n'est bons. Car s'il est malvais il ne sera mie dignes des honeurs dont il se tient pour digne et dont il se dignefie. Car honeurs si est loiiers de bons et vertueus; et ossi le fait-on as bons u à ciaus c'on tient pour bons u ki devroient estre bons. Dont li magnanimes se dignefie des grans honeurs dont dignes est, par quoi il apert que nus malvais n'est magnanimes. Si s'ensieut de ce ki dit est, ke magnanimités si est ensi comme uns aournemens de toutes vertus : car par li toutes vertus sont faites plus grandes. Et plus grandement se maintient en toutes vertus cis ki ceste-ci a : car à lui apier-

tient grandement à ouvrer en toutes les vertus, et pour ce croissent les vertus et enmieudrent et enbelissent. Et n'est mie ceste vertus faite sans les autres vertus, quant ele est aournemens d'eles ; pour laquel chose c'est mout fort d'iestre par vérité magnanime ; car on ne le puet estre, sans le bontés des autres vertus, asqueles on doit grant honeur et très-grant et checi ataindre est moult fort à faire.

CHAPITRE XXXIV.

Cis capitles moustre que li magnanimes ne s'esjoïst mie de trop grant honeur se on li fait, ne n'est trop tourblés pour grant deshoneur s'on li fait [1].

Selonc ce que deseure est dit, aucuns est dis principaument magnanimes u de grant corage, selonc ce k'il s'a bien et maintient envers honeurs et déshoneurs, dont quant à lui sunt faites grandes honeurs et pour ses bonnes œvres, moïenement se délite en eles et nient trop. Aucunes fies avient k'aucuns sans mesure d'aucunes choses k'il a u ki li avienent se délite u esjoïst pour çou k'il avient sans espérance qu'il ne quidoit mie ke tex choses li deüst avenir et si s'en merveille aussi ke s'aucune grans chose ki le sourmonte li soit faite et avenue, dont sovent s'enjoïst outre mesure, pour le grant merveille k'il a de che k'avenut li est. Ensi con cis ki en une bataille quideroit tot avoir perdut et venquist; mais quant li magnanimes aquiert très-grans

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 13, et S. Thomas, *Loc. cit.*

honeurs u aucune grant aventure et biele li avient, il ne s'enjoïst mie trop. Car il tient ces choses aussi con pour sienes et à lui covignables. Et nus ne s'enjoïst en ce k'il tient pour sien, et k'il ne tient mie k'il le sourmonte. Et encor de plus grans choses c'on ne li fait li sanle-il k'il soit bien dignes ; car il regarde et set ke nule honeurs que les gens puissent faire est dignes loïers de vertut. Car li biens de raison qui en toutes vertus est gardés, par lequel vertus est loée, sourmonte tous les biens de defors et les honeurs que les gens pueent faire. Ne encore ne li rent-on soufissant gueredon à sa vertut ne despite-il mie l'onneur c'on li fait, ains le rechoit, si ke cis ki regarde ke les gens plus grant chose ne li pueent faire. Dont chose ke li avigne ne c'on li face ne li sanle k'ele sourmonte le noblece de lui. Et s'il est honerés pour quelconque autre chose que pour vertut, si ke pour richeces u pour signerie u c'on li fait aucunes honeurs, il les refuse et despite, si con celes dont il n'a ke faire, ne k'il ne tient mie pour dignes de lui honerer ; car il ne soufist mie à vertueus k'il soit honnourés, si con riches u si come uns prinches. Et ensi que ses corages n'est mie trop ellevés par les grans honeurs c'on li fait, ensi n'est-il trop abaissiés s'on li fait deshonor.

CHAPITRE XXXV.

Cis capitles devise comment li magnanimes s'a as biens de fortune [1].

Jà soit ce chose ke li magnanimités soit principalment en honeurs et deshoneurs, s'est ele en après selonc richeces et

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 14.

signeries, et toutes choses ki apiertienent à bonne fortune, en tant c'on est par eles honouret. Et aussi ens ès choses bien fortunées et mal fortunées, ens ès unes et autres li magnanimes sera moïenement en tel manière que s'il est bien fortunés, il ne s'esjoïra mie trop, et s'il est mal fortunés il ne sera mie trop dolans. A droite balance il suefre ses aventures, car il ne s'enorguilist de sa prospérité, ne ne deschiet des meschéances. Ki en bonne fortune doute les maises, et en maises espoire les boines, des unes par povre corage jà ne décherra, ne par l'autre par orguel jà ne s'eslevera, car tex connoist ke Diex legièrement puet rendre à cascun selonc ses œvres : et ce apert par ce ke dit est par devant, k'il s'a et maintient moiienement ens ès honeurs ki est li plus grans chose dou siècle : et che apert, car li plus riche et li signour et li princhе désirent honneurs et richeces et signerie, pour çou c'on sieut les gens pour teus choses honorer. Se dont li magnanimes tes honeurs si poi prise, k'il ne s'esjoïst mie trop d'eles, ains s'i a moiienement, mout mains dont prisera les choses ki sunt quises pour avoir honeur, si con richece, poissance et signerie et les autres biens de fortune, pour quoi il ne s'enjoïra ne ara tristece trop grande raison passant. Et pour çou k'il ne les tienent de riens de value u de petite, ces biens de dehors et de fortune, s'il sanlent il estre despiteus et orgueilleus, quant il pauprisent autres ke ces de vertu, par lesqués les gens sunt des bestes desevret. Ki les biens de fortune pau prisent à maint grant meschief faillent, ke cil ki les ayment aquièrent [1]. Je me plaing ke je ne sui mie poissans : si je m'esjoïs je ne serai mie non poissans ; aucuns

[1] Ce qui suit est emprunté littéralement aux soi-disant *Excerpta* de Sénèque.

dist-on me pora grietés faire : esjoïe toi ke tu faire ne le pues. Aucuns dist : cis hons a grant avoir; tu prises l'omme, mais ce n'est c'une huce : cils qui tu tiens pour riche n'est c'uns gourliaus : cis qui tu tiens à boneureus pour son avoir, sovent se dieut et souspire. Mout de gent le poursieuent : les mouches [1] le miel, li leus le caroigne [2], li fourmis le blet, poursieuent : tex gens le proie sieuent ne mie l'omme. S'aucuns dist : j'ai perdu mes deniers ; tu les euïs : or as mains un péril. Mon argent ai perdu ; c'est grans preus s'avec li as perdu l'avarisse et se l'avarisse remaint, de tant c'est bien cheüt, ke tant de matère de malfaire u voloir t'est soustraite. Mes deniers ai perdus : li deniers maint home ont destruis. Tu gémis, tu pleures, tu te claimes chaitif, ke ton avoir as pierdu : tu tiens à damage ce ki est remèdes : tu ies or plus legiers en voie : les larons ne tes hoirs ne criens : tant ne te greveroit ceste pierte se ces deniers eüsses eüs si con perdables. Aucun dist : j'ai perdut les ieus. Seürtés respont : les nuis ne sont mie sans lor délit. Les ieus as perdus : de molt de covoitises li voie est fourclose ; mout de choses sunt ke je ne volroie mie veïr. Et ne véés que c'est grant partie d'innocense estre aveule ? A ciaus ki le monde et les choses du monde voient, li œil [3] adultère moustrent, maisons et viles à covoitier, sunt enchitement de visces, conduiseur de malvestiés. Aucuns dist : j'ai anemis ; si comme encontre les bestes salvages et les serpens, si quéres aie contre les anemis, lesqués u tu destraignes u desous toi metes ; u ke mieudre est, tu faces par quoi il soient ti ami. J'ai anemis : pis vaut ke je n'ai

[1] Var : *Moisses.* (Ms Croy.)
[2] Var : *Charonge.* (Ms Croy.)
[3] Var : *Uelg.* (Ms Croy.)

nul ami. Aucuns dist, j'ai perdu me bone feme : u tu le trovas bonne u tu le fesis bonne : se bone le trovas, aies joies que tu l'eüwis : se tu le fesis bonne, aies joie : encor vit li ovriers ki bone le fist.

CHAPITRE XXXVI.

Cis capitles moustre comment li bien de fortune font en aucune manière le magnanime plus sanler magnanime [1].

Cil bien de fortune encor dont sanle-il k'il facent aucune chose à magnanimité, en tant k'aucun sanlent et sunt tenut d'iestre digne d'avoir honneur, ensi con li riche, li gentil et li poissant. Or sunt toutes ces choses en une manière de sormontement, selonc ce que li hons gentis si sormonte en bien, quex k'il soit est plus honorables, ke sans ce bien de gentillece : et honeurs si est révérence c'on faire doit au bien sourmontant. Et pour ce ke li magnanimes est dignes d'onneur, de ce vient ke ces choses de fortune font les gens plus magnanimes, en tant k'il sunt honouret des communes gens, ki sans plus ces biens connoissent. Et jà soit-ce chose c'on honeure les riches et les poissans, si doivent sans plus li bons vertueus iestre honouret : car honeurs si est li propres loiiers dou viertueus. Et se ces deus choses sunt en une persone, vertus et li bien de fortune, selonc l'oppinion des gens, en tant ke li bien de fortune sunt ensi con li estrument as œvres de vertut, il ert par vérité loés. Ne cil aussi ki ces biens ont de fortune, sans vertut ne se pueent

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 15-18.

dignefiier par raison des grans honeurs; dont par raison il ne pueent estre magnanime nommet, car k'uns hom soit dignes de grans honeurs et soit magnanimes, ne puet estre sans vertu parfaite, si con dit est. Mais cil ki falent de vertu pour l'excellence des biens de defors déchoivent les gens et despitent et lor font tort. Et en ces maus si chéent pour ce ke ce n'est mie legière chose, moïenement et sans outrage porter ne soufrir bonnes fortunes, ne bonnes aventures sans vertut. Car c'est une grans œvre de vertut de lui maintenir moïenement sans nul outrage ens ès biens de fortune, quant il eschéent. Dont quant cil ki falent à vertu, ne pueent soufrir lor bones aventures, por ce k'il sormontent les autres en richeces u en autres biens de fortune, il quident simplement sormonter les autres et mieus valoir, si les despitent et les tienent pour vis : car il ne quident k'il soit autres biens, ne ke nus les peüst sourmonter en chose ki mieus vausist ke ce k'il ont. Et pour ce n'ont-il cure de nul bien faire, ains œvrent du tout à lor talent. Et tout lor sanle bien fait de tout pour ce k'il quident qu'aussi comme il sormontent les autres en signerie et en avoir, k'aussi lor œvres et lor voloir soient mieudre et mieus doivent valoir : et c'est grans non-sachance et tex gens point ne se connoissent : et si voelent ensiwir et resambler le magnanime, encor ne soient-il sanlant à lui, par ce k'il voelent les gens despire; mès ce ne font-il mie d'une manière : car li magnanimes si despite les malvais et li autres aussi si honeure les malvais comme les boins; car raisons ki les œvres doit droiturièrement governer li faut.

CHAPITRE XXXVII.

Cis capitles met les propriétés du magnanime; se première est la matère de force [1].

Cis magnanimes se ne se met mie pour petites choses en péril; ne n'aime lui metre legièrement ne hastivement en péril, se ce n'est pour aucune chose k'il prise mout. Mais au magnanime sunt molt de choses de povre pris, par quoi pour pau de choses il se met en péril, ne pour petites il ne se met mie : car trop pau les prise pour lui metre en péril; mais pour grandes choses et honnerables et durement proufitables si met-il vighereusement et apareilliement en péris, nient le mort redoutans, ensi k'il n'espargne mie sa vie, et mieus l'aime metre en aventure pour le péril de mort u mort rechoivre pour le sauveté dou païs u d'une cité u por justice u por se loi à garder.

CHAPITRE XXXVIII.

Cis capitles met autres propriétés en le matère de largece [2].

Li magnanimes il est aussi apareilliés et volentrieus de bien faire à autrui et de doner, selonc ce k'il set k'il puet

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 19.
[2] Cfr. Aristote, *Mor à Nicom.*, IV, iii, 20-21.

faire, et quiert li cause et l'okison comment il puist doner; mais il ne prent mie volentiers, ains s'en vergondist; car bien faire à autrui, c'est celui sourmonter, et bien rechevoir, c'est lui metre desous celui de qui on prent le bienfait. Bienfait d'autrui rechevoir franchise est vendre. Or est tousjours li ententions dou magnanimes sourmonter tous les autres en bien faire et en vertut, par quoi tousjours il est volentrieus d'autrui bien faire. Et s'il rechoit biens d'autrui, si pense-il tousjours comment il li puist rendre plus grant chose k'il n'ait rechut, car s'ententions est de celui sourmonter. Et cis ki premiers biens rechoit est mout tenus à celui dont il les prent, dont cis rendera plus grans c'on ne li ait donnet. Et c'est molt bele ententions bienfais par bienfais vaincre. Aprendre devons pour coi nos volentiers rendons, et ciaus asqués par lor choses rechevoir u de corage aloïet sommes, ne mie sans plus à nous aiever devons, mais vaincre : car cis ki d'autrui riens rechoit de rendre ne doit ciesser de ci à tant k'il ait tant fait que cis de qui biens a rechus, riens ne li puet reprover. Ne atendre ne devons c'on nos puist les bienfais rechus reprover, car c'est trop laide marchandise le bienfait rechut longuement porter. Foursenerie est celui à qui on donne tencier, et meller avec son bienfait paroles vilaines. Et s'amonester volons le prendant si doit-ce estre en autre tans que quant nos donons. Et les gens reguerodonans li bénéfices tousjours délite et li nient rendans une fie [1]. Li magnanimes si donne volentiers et si se délite en donner; mais envis il prent et nient délitablement se ce n'est si con deseure est dit. Ore as choses ki nos délitent sovent, pensons à eles, par quoi sovent les avons en mémore, et ce ki ne nous est mie déli-

[1] Seneca, *de Beneficiis*, III, 17.

table, n'est mie sovent en nos pensées ne en après en mémore ne en sovenance, dont il avient ke li magnanimes n'est mie sovent recordans les bienfais k'il a rechus. Car en recordant les biens c'on a rechus on se sent abaissiet et redevaule, ki n'est mie délitable ne plaisans ne ke cis ne prise mie, car il vieut tousjours en bien faire sormonter. Et n'est mie si à entendre ke de tout l'ait oubliet; mais si en mémore l'a et tant l'en sovient que quant guerredoner li puet, il li rent plus k'il ait pris : car sourmonter le vieut en ce, que cis ki donne est en ce cas plus grans que cis ne soit ki rechoit. Pluiseurs biens et dons rechoit cis ki rendre set, et ki sovent donne, il aprent les gens à rendre; ki donne à dignes, tous les oblige. Et entre les visces uns des grans et ki plus sovent avient est nient guerredoner. Li une des raisons pour quoi on ne nos guerredonne, si est ke nous n'obligons mie à dignes ne bons, par les dons ke nos donnons, ains donnons aussi bien as malvais comme as bons et li malvais guerredoner ne sevent. Bien nous avisons et enquérons quel meule u quel yretage cis a à qui le nostre prestons, et aussi quel tiere nos semons soit maise u bonne : mais nos donnons sans nule amisté et plus sovent nous gietons le nostre envoies que nos ne le donnons. Drois est ke cis ki bien rechoit k'il guerredone. Et à cesti loi acomplir ne covient mie tousjours argent rendre, mais bonne volenté. Cis guerredonne ki volentiers donroit s'il avoit; pluiseurs trovons nient guerredonneurs et pluseurs en faisons : car à aucuns sommes grief en reprovant les biens que fait lor avons : as autres legièrement les reprovons. Tost aussi après le don donné nos repentons. Aucuns aussi de cunchiemens entrelaçons, et ensi toute le grasce ke de nos dons avoir devriens nos perdons ne mie sans plus après le don donné, mais aussi le don donnant. A qui a, il soufist estre

legièrement priés u une fie. Ki est cis ki a soupeçonné c'on li deüst demander et il n'a son visage destourné, ki ne s'est fains ensoigniés? Et ki par longues paroles et soutieuces n'ait trovet okoison par quoi on ne li demandast riens? S'on en recoit[1] aucun a-on encontret, u il a le don prolongiet u couardement denoiiet, u s'il a promis s'es-ce à grant force et manière estrange, u par paroles maises u à paines issans hors de la bouche. Et ki puet estre guerredonnans à celui ki le don u orguilleusement a ensus de lui gietet, u courouchiés il a donné, u pour çou k'il ne fust dou priant anoïant lassés? Cis erre qui cuide rechevoir guerredon de celui k'il a lassé par longue attente. Ensi est ce faire li rendages con li dons est fait; car se li dons est gracieus et li rendages estre le doit : pour ce ne doit-on mie nichement donner. S'aucuns donne courchiés, assés li guerredone cis ki sen don li pardone en nient prendant dou sien. Donons et faisons bien à autrui, ne vendons mie. Cis est dignes d'iestre déchus, ki entrues k'il donnoit pensoit c'on li deüst rendre. Li solaus si luist sour tant maint ki ne sont mie dignes de rechevoir lumière. Ensi nos mains en dons et bienfaires estendre se doient sour tous : néis encore sour ciaus ki par defaute de guerredonner digne ne sont mie : ki ne donne fors pour che k'il rechoive, rechevoir ne doit. Ce est propre au grant corage et boin, nient siewir les fruis des bienfais, mais le bienfaire, et après les malvais querre les bons. Et c'est li vertus de magnificence à pluiseurs proufiter, dont vertus est ou bienfaire, ne mie ou rechevoir. Et ce c'on nient ne nous guerredonne, ne nous doit mie faire si perrecheus à si bele chose con est donners, ke pour ce nous laissons autrui bien à faire; car mieus voel[2] guerredon nient

[1] Var : *Requoi*. (Ms. Croy.) (*In angusto*.)

[2] Var : *Welg*. (Ms. Croy.)

rechevoir que nient donner. Ki nient ne donne, il avance le visce de celui ki n'est mie guerredonnans [1]. Il affiert à le grandece dou corage bienfaisant donners, néis se mal estoit li dons mis par défaute de guerredonneur; c'est faus c'on dist : « On doit molt de dons perdre. » Nus dons n'est perdus : cis ki piert, il conte : de bienfaire est une raisons simple : donnés à autrui : s'on vous rent, c'est conquest; s'on ne vous rent, ce n'est mie damages. Ki damage a il conte : mais nos bienfais ne devons mie conter. J'ai che donné, c'est pour ce ke je le donnaisse. Nos bienfais ne metons ens ou kalendrier; néis li avers useriers ne redemande mie tantost son argent. Le vertueus de ses dons ne resovient en espérant rendage, s'il n'est dou rechevant amonestés : autrement ne sanleroit estre c'uns près. Et quele ke li aventure en soit, demorés tosdis en autrui bien faire. Car encore soient li pluiseur malvais guerredoneur, toutevoies u par honte u par peur u par aucun autre okison, il porra guerredonner. Ne ciessés d'autrui bien faire : vostre œvre parfaites et le partie dou bon homme toutdis poursivés : l'un par choses, l'autre par fait, l'autre par grasce, l'autre par conseil, l'autre par bons amonestemens de salus aidiés [2]. Nule beste n'est tant cruele ke par débonairement traitier, ne s'aprivise et ne deviegne as gens amie. Ensi li continuement bien faire, néis le corage des aboutis amollist. Cis n'est mie recordans ne guerredonans un bienfait ne l'autre, et au tierc espoir de tous se recordera. Pour ce ke s'aucuns vous fuit par nient avoir mémore de vos dons ne laissiés que quant vous poés que de vos dons ne le loés : cis sans plus piert sen don ki tost le quide pierdre [3]. Et une

[1] Seneca, *de Beneficiis*, I, 1.
[2] *Ibid.*, 2.
[3] *Ibid.*, 3.

des choses aussi ki plus fait les gens nient guerredonans c'est envie. Par envie me sanle mes dons petis, quant mes compains a autel u plus grant, dont me sanle-il qu'à paines li donans m'a jugiet digne de si petit don comme il m'a donné [1]. Mout est grans maus d'envie ki nos tourmente quant ele compère nous à autrui. Che m'a-on donné : celui plus ou plus tost [2]. Jà ne sera assés çou c'on donnet a al espérance covoiteuse, et ke plus grans choses avons pris et plus grant prendre volons [3]. On ne puet estre envieus et grasces rendre. Li envieus se complaint et est tristes, mais grasces rendre apiertient au joïant et liet [4]. Volentiers et délitablement li magnanimes ot les recors des bienfais k'il a fais et nient les recors des biens rechus. Car par l'un il se sent essauciet et par l'autre abaissiet : li magnanimes en son cuer recorde ses bienfais et en iaus se délite, et autres volentiers les ot recorder, ne mie pour ce k'il se voeille en ce glorefiier, ne en orguel monter n'en vaine gloire, mais pour çou que ses fais recordans, il connoist k'il a bien ouvré, à quoi s'ententions est mise et en ce se délite : car il ataint sen désirier [5]. Et par le raison k'en ces bones œvres il trueve délit, si est il plus volentiers ces œvres ovrans et plus apareilliement. Mais ens ès biens rechus trueve-il petit des biens honestes ne ens ès recors. Et pour checi cis ki à aucuns biens u ajuwes quièrent à aucun autre, ne lor repruevent mie volentiers les bienfais c'on lor a fais, pour ce k'il ne loent mie volentiers ne ne se délitent

[1] Seneca, *de Beneficiis*, II, 26.

[2] *Ibid.*, 28.

[3] *Ibid.*, 27.

[4] Seneca, *de Beneficiis*, III, 3.

[5] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 21.

si con cil ki se tiennent en ce pour abaissiet. Mais les bienfais k'il ont fais lor reprueve-on et met avant pour ce k'il loent volentiers et si se déduisent et lor plaist qu'il voient ciaus recordant les bienfais et k'il les sentent à aus redevables; si sunt plus volentrieu d'iaus bien faire, pour tousjours tenir au desous, et k'il tousjours le sormontent en bien faire. Mais s'on lor reprueve les bienfais qu'il ont rechus, il se hontient et ont tristece de ce k'il se sentent abaissiet. Ki reprueve çou k'il a doné, il demande. Je ne sai mie très-bien liquex est plus lais u nient donner u redemander bienfait pour le don donnet. Et s'on les gens reprueve, si les doit-on en tel manière reprouver k'il sanle encore c'on l'ait fait par dete : ensi que se je disoie ensi : « Se je onques vous fis nul bien, je le devoie faire et i estoie tenus pour le bien et le noblece et le signerie qui en vous est, et le bien ke fait m'avés. » Par tel manière atrait-on mieus ciaus dont on a afaire et les fait-on plus amis et plus tost font bien ke dont c'on plainement lor reprovast les biens c'on lor aroit fais. Au magnanime aussi apiertient k'il moustre sanlant ke de nule chose il n'ait afaire u de pau et k'il soit apareilliés d'apiertement et volentrieument doner et de bien faire.

CHAPITRE XXXIX.

Cis capitles moustre une des propriétés ki est c'on a honeur et autres aussi.

Il affiert aussi k'il se face et moustre de grant honeur dignes quant il est entre les grans signors, ki les autres

sormontent en biens de fortune. Et as moiiens qui sunt en petit estat, il ne se maintient mie si grandement com entre les grans signours; mais moiienement et tousjours en iaus sourmontant rainablement. Et li cause de ce si est, car toute vertus s'enforce à ce ki est fort et honnerable. S'aucuns sormonte les grans signours et les bons, c'est fort et honourable et pour ce se paine cis. Mais moiiene gent sormonter est legière chose; par coi il ne se paine mie gramment et n'i fait mie auque de force. Et k'uns hon se fait et rent honnerable entre les grans, ce sanble k'il apiertiegne à une vigeur de corage; mais lui faire grant et de grant excellence entre les moiiens, est une chose ki mout cherge les gens et lor desplaist; et c'est ensi con de ciaus ki voelent luitier à cheaus k'il sevent[1] mains fort d'iaus, pour resanler de plus grant pooir, et chiaus ki force ont n'osent asalir; et ce ne vient mie de grant bonté de corage ne de grant vigeur[2]. Il apiertient aussi à lui k'il soit aussi comme wiseus, car il n'entent fors à grans choses, si comme as grans honeurs et as grans fais. Dont il est de pau d'œvres, pour ce c'on ne fait mie ces choses sovent; si en sanle plus wiseus et perecheus. Car legièrement ne tost ne se met al ouvrer, pour çou k'il entent tousjours à faire grans choses là ù on a mestier de bon avis, si ne puet mie si tost metre main al ouvrer, ke dont k'il volsist menre chose faire[3]. Et de tel tardivetet blasmoient aucunes gens Julle César ki fu si vaillans; et il respondoit k'assés tost estoit fait çou c'on bien faisoit. Et de grans choses et d'onnerables et dignes de grant renommée est li magnanimes faisières. Il est aussi apiers amères et het apiertement et nient ne se choile : car

[1] Var : *Sentent.* (Ms. Croy.)

[2] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 22.

[3] *Ibid.*, 23.

lui celer est signe de cremeur et de peur, lesqueles choses ne sunt point en lui. Il aime aussi plus le vérité et plus grant cure en a ke del oppinion des gens, par quoi il ne lait mie à faire che que bon est par vérité, ne che que maus est il ne fait pour l'opinion des gens ne faus quidier. Apiers et overs faisières il est et nient covrans; mais bien voet c'on sace ses fais et ses dis; car c'on les choile et cuevre ce n'est fors par paour c'on a des gens : mais nus ne crient chiaus k'il despite. Or despite-il les gens, si con dit est : ne mie k'il n'ait les gens en reverence pour tant k'il valent, ne ne les prise plus k'il ne doit; dont il ne crient point les malvais, car tousjours est bien ouvrans. Il est aussi voir disans, ne ne ment mie, se ce n'est aucune fie k'il die pour jeu aucune bourde pour esbanoiier les gens [1]. Il n'est mie aussi mout apareilliés à vivre avec toutes gens, ne ne le quiert fors avec ses amis : car ce k'uns hons se melle servichaulement et à tous vieut servir et plaire, ce vient de serf corage et servichable par nature. De quoi tout li flateur et blandisseur ki as gens voellent plaire, sunt volentiers servichable. Et li humle ki à tous se rendent acointé et servichable, sunt volentiers flateur et blandisseur [2]. Ne il n'est aussi esmervillans de choses ki avenir lui puissent. Car esmervillier si est quant très-grans choses et sormontans les gens lor avienent ; mais au magnanime n'est riens trop grant de choses mundaines de dehors. Car toute s'entention est ès œvres de vertut; dont il ne s'enmerveille de nul bien s'il li avient, car point ne le sourmontent et poi les prise. Il n'est mie sovenables ne recordans les maus, car ce soloit-on recorder de quoi on s'enmerveille et puisk'il n'est enmer-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 24.
[2] *Ibid.*, 25.

villans, ne il aussi n'iert les maus recordans. Et pour ce aussi k'il despite les maus et ciaus ki faire li poroient, il les oublie si ke par despit, ne n'en est point recordans en tel manière k'il voeille vengier, ke k'il aviegne, tous les torsfais et les menues vilonnies c'on li fait ou puet faire, ensi ke de ce soit en grant soing et volenté[1]. De quoi Tulles, uns philosophes, dist de Julle César, k'il riens n'oublioit fors les torfais et les vilonnies ki faites li estoient. Et c'estoit pour çou k'il li sanloit c'on ne li pooit vilonie faire et ke c'estoit niens cank'on li faisoit ne pooit faire. Dont on recorde de lui, quant on li aporta le teste de Pompée, son plus grant mortel anemi, k'il dist : Ki cest homme a ocis mal m'a servi, car tolut m'a le plus grant bien ki en victore soit, avoir pité et merci des vaincus. Dont li magnanimes est piteus et miséricors et pardonnables ; et si punist les maus c'on li fait, ensi ke s'on li faisoit traïson u tele chose, ne ne le fait-il mie, pour chose k'il vengier se voeille, ne k'il tiegne ke cis li ait riens meffait; mais pour droiture, et le mal avoir se désierte, fait-il celui bien comparer son meffait. Moult de ciaus ki en signeries et en poissances sunt, ce ke droiturièrement font pierdent, parce ke par vaine gloire u par orguel faire le pensent; et quant ensi à toutes choses quident estre proufitable, le mérite de le chose à lequele il estoient proufitable, il condennent, et pour ce k'à cascun si fait soient plus digne, il covient k'en lui-meismes il tiegne k'il ne soient mie digne u k'il pueent rechevoir amendement.

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 26.

CHAPITRE XL.

Cis capitles détermine aucunes demandes comment on doit pardonner.

Et comment on doit relaissier u pardoner al anemi u au malfaiteur merci priant le meffait, et comment non, est à savoir. Du meffait seulent naistre trois choses : premiers rankeurs u désiriers, et puis signes de rankeurs en aucune œvre, et le tierce œvre contre le malfaiteur. Le première doit cascuns tantost relaissier et se point n'en estoit priiés ; le second aussi doit-on pardonner à celui ki merci prie, ki apareilliés est à son pooir d'amender. Le tierche chose ne covient mies relaissier u pardoner : car bien affiert ke li maufaiteur soient punit, par quoi de legier ne s'amordent au meffait, car li legiers pardons est commencemens de meffaire. Et s'on vieut savoir se cis à qui on a fait aucune injure doit l'amour de celui ki fait li a requerre, à savoir est ke devoir puet-on prendre en deus manières : premiers c'on doit aucune chose par nécessité, si con cele sans lequele on n'est mie sauf u on ne fait ce ke raisons et vertus ensegne : le seconde c'on doit à ce c'on soit parfait. Selonc le première manière, nus n'est tenus ne ne doit requerre l'amor u le pais de celui ki a meffait, mes selonc le seconde dist-on c'on le doit faire, par quoi on ait double loiier, l'un par l'injure k'il soufferte a, l'autre parce ke premiers pais a requise. Ne li magnanimes aussi n'est mie molt parlans de gens et de leurs affaires. Car lor choses singulères et

lor afaires pau prise : car toute sen ententions est as vrais biens de vertut ki puissent proufiter au commun, dont il ne parole gaires ne de lui ne d'autres. Car il ne fait mie grant force k'il ne soit mie loés, mais grant force fait à ce k'il ait ce par quoi par droit il puist estre loés. Ne il ne quiert mie k'autre soient blasmet, dont il ne se loe nient, ne ne blasme, ne ne loe gaires autrui. Ne de ses anemis ne parole-il gaires, se ce n'est en moustrant le male raison ke faite li est, par quoi cil soient punit, si con dit est ci-devant u ke li injure soit ostée [1]. Rendre mal pour mal est pour le fraileté de nostre nature, si con tuer celui ki mon père tua : mais mal por bien rendre est perversités, si con traitres fait à son bon signour; mais rendre bien pour mal est perfections, si con cil font ki pour leur maufaiteurs prient. Rendre bien pour bien est équités et droiture. Ne il n'est mie mout pensans ne estudians as choses nécessaires à sen humaine vie par quoi en teles mete sen estude : ne as autres choses communes; ne se eles li falent il n'en est mie plaindans ne murmurans. Ne n'iert mie prians par quoi on l'en doinst, se ce n'estoit par aventure k'il n'eüist de quoi vivre : mès c'est à entendre les choses nécessaires supposées; car lui plaindre et murmurer, et parler et prier apiertient à celui ki estudie et met se cure ens ès biens temporés, ke li magnanimes ne fait mie. Il aime aussi mieus les petis biens durement honorables ke plus grans mains honourables [2]. Il est ausi de grief movement et tardiu, d'une vois grosse et grande et parole estable. Et si movement sunt tardiu par che k'il entent à pau de choses et celes sunt grandes ki tost ne pueent estre faites. Il n'est mie ausi

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 27,

[2] *Ibid.*, 28.

tenchières, car nus ne tençe se ce n'est pour aucune chose foraine : or ne prise-il gaires ces choses : or li vois aguë et li hastive parole si vienent par le tencier. Car tousjours quant on tenche, on parole volentiers haut et tost. Dont puisk'il n'est tenchières et li movement seront lent et li vois grosse et li parole tardive[1]. Dont ausi con se par nature aucuns est enclinés à aucune passion, ensi con ore se voit à vergoigne, par nature doit avoir tele couleur ki soit compétens à vergoigne : ausi s'aucuns a naturele aploïance à magnanimité, il ara aussi naturele disposition à ses accidens, ensi con d'avoir movement tardiu et grosse vois et lente parole.

CHAPITRE XLI.

Cis capitles détermine des visces contraires à magnanimité et premiers de visces défaillant si con de povre corage[2].

Or puiske de magnanimité parlet avons, si parlerons des visces ki à li sunt contraire. Dont li visces ki est défaillans, si a non pusillanimités, c'est-à-dire petis et povres corages, et cil ki sourhabunde présomptueus et venteus. Ne cil doi visces ne sont mie proprement apielet mauaistés ; car il ne font nului mal, mais por tant les tient-on pour visces, k'il ne tiennent mie le moiien. Li pusillanimes est cis ki est de povre cuer ; comme il soit dignes d'aucun biens, il se prive de ces biens en ce k'il ne se dignefie mie. Et c'on ne se

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 29.

[2] *Ibid.*, 30, sqq.

dignefie mie de chose dont on se deveroit dignefiier, puet avenir pour trois choses. La première si est pour ce k'il ne se tient mie pour digne; la seconde pour çou k'il ne se connoist et a ignorance de se condition et de son estat; con li propres biens de cascun soit à lui élisables et désirables, se li povres corages se connoist, il désirroit les choses dont il est dignes; car ce sunt bien ki selonc eaus sunt désirable. Et ceste ignorance ne vient mie par sotie, mais plus par une manière de perreche, dont il avient k'il ne se voelent mie plus meller des choses k'il ne soient dignes; si défaillent par mitant de faire çou k'il devroient. Et ceste est la tierce chose de lequele naissent maintes okisons mavais osi. Car par ce k'aucuns ne se vieut meller des choses plus avant k'il li sanle k'il ne soit dignes, si ne se tient-il mie à digne des choses dont il est dignes et si devient ignorans de son estat. Dont cis n'est mie sages, ki le grandece de son estat ne connoist. Et ceste opinions que les gens ont ki lor sanle k'il ne soient mie digne des biens dont il le sont, fait les gens pieurs. Chascuns si désire çou k'à lui affiert u k'il cuide k'à lui affière, selonc se dignité; et pour çou quant il ne set se dignité et il en a ignorance, il a double meschief; premiers pour ce k'il se part des œvres de viertu et d'enquerre et de regarder le vérité des choses, ausi con nient dignes et nient soufissans à tex choses. Et pour çou k'il entrelaissent ces grans biens devienent-il pieur. Car li encytemens et li enortemens et esmovemens des grans biens à ataindre, font les gens milleurs. La seconde si est, car pour tele opinion les gens si pierdent et laissent ces biens temporeus dont il sont digne. Liquel ensi comme estrument doivent servir as œvres de vertut.

CHAPITRE XLII.

Cis capitles détermine de visces ki sorhabonde, si con d'outrequidance [1].

Cis ausi ki sourhabonde en ces honeurs, ki plus sovent et plus vieut estre honnerés k'il ne vaut, est nommés présumptueus, c'est outrequidans, plus quidans valoir k'il ne vaille. Et li cause de ce quidier si est par non-sachance et ignorance, car il ne connoissent eaus ne lor estas. Ne mie ensi con cil de povre corage, ki par perece sunt ignorant, mais par droite sotie. Et çou apert tot apertement quant il s'efforcent quank'il pueent à engrangier u à avoir aucunes choses honorables dont il ne sont digne; dont il avient que quant il falent à lor propos il sunt durement blasmet si con fol et outrequidant. Trop durement le pensée eslevée est reboutée quant ele est mise desous ce deseure quoi ele quidoit estre eslevée. Et cis outrequidant s'aournent et viestent précieusement; mout metent grans coustenges entour iaus et durement en sont soigneus et beubenchièrement vont et se maintienent ausi bien entre petis comme entre grans. Et tex choses et autres il font pour iaus outre çou k'il valent essauchier, et pour moustrer le signerie, lor poissance et lor excellense ens ès biens de fortune par deseure ciaus entour lesquex il repairent. On ne doit mie son cors déliteusement maintenir et aourner et à çou metre grant songne

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, iii, 31, 32: S. Thomas, *Somme théol.*, 2 p., 2e s., qq. xxi, lxx, cxxx, clxix.

et grande cure, ains le doit-on travillier, par quoi à raison del entendement mal n'obéisse. Li contens et despis dou cors si est vraie francise car nus ne puet estre frans ki siert au cors. Li cors si est li fais et li paine dou corage et del entendement[1]. Et n'est mie à entendre c'on ne se doie aourner et maintenir selonc l'estat ki à cascun afiert; mais tant con pour lui, nus de tes choses ne en tes choses ne doit estre curieus; si comme on trueve del empereur Theodosium, ki si communs et si compaignables estoit à ses barons, k'il li sanloit k'il n'avoit à eus différence, fors en l'abit emperial, k'il portoit pour le dignité del empire, ne mie pour ce ke pour lui il en fust curieus. Ne vous glorefiiés en vos viestemens et au jour de vostre honour trop ne vous eslevés, car les œvres de Dieu sunt molt mervilleuses[1]. Plus est aussi povres corages contraires à magnanimité, ke ne soit li autres visces de présumption et d'outrequidance, car ensi comme est dit par deseure, li visces auquel nature plus nos encline est plus au moiien contraire; lequele vertus à ce nos ordene, k'ele reboute et oste les maises inclinations de nature. Or est chose manifeste ke plus de gens laissent à faire les biens k'il faire poroient, dont il sunt pour ce tenut de povre corage, k'il ne se metent à aquerre biens k'il ne pueent ataindre ne avenant ne lor sunt. Une autre raison i a; povres corages est pires ke présumptions ne outrequidiers, si con dit est devant, et li pires visces si est li plus contraires à magnanimité; dont sera plus contraires povres corages ke ne soit outrequidance u présumptions et ensi apert que magnanimités est et queles ses œvres et ses propriétés et si contraire ausi.

[1] Seneca, *Epist.*, lxv.

[2] *Eccli.*, xi, 4.

CHAPITRE XLIII.

Cis capitles détermine d'une vertu dont li nons n'est mie auques usés et gist en petites honeurs désirer selonc droite raison et ce samle humilités [1].

Ensi con deseure dit est propres nons n'avons-nous mie à tous les abis ne les vertus, encor dont nos convient enquerre de ces abis et de ces viertus. Or parlons ore d'une qui nons n'est mie proprement conneüs ne nommés, laquele s'a en tele manière à magnanimité con largece à magnificense : car ensi con largece si est en petis dons et moiiens, quant il sunt fait si con deviset est, et magnificense en grans dons et en grans fais, ensi magnanimités est en ce c'on se dignefie de grans honeurs si con on doit. Ceste vertus de qui nos entendons à parler, si est en petites honeurs et moïens. Dont ensi con magnificence et magnanimités sunt as grans œvres et grans honeurs, ensi largece et ceste vertus sunt à petis et moiiens dons et honeurs. Et k'en désirier d'onneur puist avoir moiien ki fait à loer, apert ensi. Tout ensi faitement comme en prendre et en donner argent u le value, soit en petit et en moiien, il a sourhabondance, moiien et défaute, ensi con deseure est dit, ensi en l'appétit et désirier d'onneur soient grandes u moïennes, si puet aucuns avoir u mains u plus désir, ke raisons n'aporte, tant con par l'entention dou désireur et aussi par

[1] Cfr. ARISTOTE, *Mor. à Nicom.* IV, IV, 1-6; et S. THOMAS, *Somme théol.*, 2[e] p., 2[e] s., qq. CLX, CLXI.

le cause dou désirier; dont il covient pour tant k'aucuns désire à estre honerés de pluseurs ou de milleurs k'il ne coviègne ne k'il ne doie, et uns autres de mains ; uns autres si le désire tant k'il covient et de si grans; et ensi apert k'en désirer petites honeurs u grandes, puet-on trover moiien vertueus et extrémités défaillans de vertut, ki seront visce. Et ce meisme apert par coustume : nous véons k'on blasme celui ki trop ayme à estre honourés, ausi que s'il amast honeur plus k'il ne deüst. Et aucune fie blasmons celui ki pau est amans honeur, ausi ke s'il ne volsist mie bien faire, pour lesqués il deüst estre honnerés. Aucune fie loons celui ki ayme honeur aussi con homme de grant corage et amant bien et vertut à qui on doit faire honeur. Et si loons aussi celui ki ne sanle mie estre amans honeurs quant il nos sanle ke moiienement et atemprement il s'a envers eles, ensi k'il ne sormonte mie en trop lui essaucier deseure son estat. Et ceste manière si puet estre humilités selonc aucune manière. Car s'aucuns est dignes de petites honeurs et il ne se dignefie de plus grandes ne autres grandes, cis puet estre dis vertueus et humles : car humilités ne sanle autre chose que lui amoïener et le moïen tenir en honeur. Et tele humilitet poons aukes prendre pour le moïen de ceste vertut : de quoi on puet regarder à se nature et à se défaute; et par le regart on ne bée mie as grans choses, mais as petites ki soient as gens afférans, et che apartient au viertueus k'à plus grans choses k'à lui n'afièrent, il ne tiegne ne ne bée. Mais s'aucuns est dignes de grans choses et il se dignefie des meneurs, s'on le tient pour humilitet, si n'est-ce mie vertus, mais povres corages et pusillanimités. Ne aussi s'aucuns est dignes de moïennes honeurs et par paroles u par fais moustre mains de li k'il n'i soit, s'on tient tel pour humble, si n'est-il mie vertueus mès fai-

gnières, car il se faint de le vertu ki en lui est ; dont s'on prent humilité selonc ces trois manières, si n'est fors le première vertueuse. Aucun en humilitet sunt si simple ke ce ke droiture est il ne sevent : mais de tant certes del innocence de simplece se départent k'il à le vertu de droiture ne s'eslievent. Car quant par droiture ne sevent estre soutil et viseus, innocent remanoir par simplece ne pueent. Sage devons estre en bien et en mal simple [1], par quoi le mal si ne connissons ke le soïons ouvrant, mais fuïant, ne soïons mie enfant de sens, mais de malisce [2]. Enfant soïons en nient le mal sievant. Ne soïons mie du mal vaincu, mès vencons en bien le mal [3]. Si con serpens soïés sage et simple con coulon [4]. Gardés ke decheüs en sotie ne vous humeliiés. Ne soïés trop humles en vostre savoir, par quoi humeliés en sotie ne soïés decheüs [5]. Il sunt aucun k'encore pau de choses facent, d'iaus meismes grans choses tienent et sentent lor cuers haut eslevant, passer quident les autres ens ès mérites des vertus : chici laissent l'abaissement d'umelité et en le hautece d'orguel montent. Il sunt aussi aucun ki riens k'à vertut apertient ouvrer ne voelent. Mais quant il voient aucuns mal faire, en le comparison de ciaus pour bons se jugent ; mais ki vrais humles est, tousjours a l'ueil de se considérison de qués visces et ordures il est envolepés ; car les œvres ne sont mie toutdis teles comme eles sanlent. Car sovent très-grans ires, justice, et laskes relaissemens, miséricorde voelent sanler. Sovent nient sage cremeurs humilités, et nient rafrenés orgieus franchise désire à apa-

[1] S. Pauli, *Ep. ad Rom.*, xvi, 19.
[2] S. Pauli, *Ep.* I *ad Corinth.*, xiv, 20.
[3] S. Pauli, *Ep. ad Rom.*, xii, 21.
[4] *Ev.* S. Matth., x, 16.
[5] *Eccli.*, xiii, 10.

roir. Por ce dont ke nos loons aucune fie chiaus ki honeur ayment et aucune fie les blasmons, manifeste chose sera dont ke amer honeur iert dit en pluiseur manières. Car nous loons l'amant honeur selonc ce k'il bée à honeur et désire plus ke li communs peules ne face; et le blasmons en ce k'il les covoite plus k'il ne coviegne, et ce meime est-il de celui ki nient n'aime honeur. Dont il s'ensieut ke li moïens en ces choses fait à loer, en tant k'honeurs est covoitié selonc ce c'on doit par raison. Et les extrémités sunt visce, en tant c'on covoite ces honeurs plus et mains c'on ne devroit.

CHAPITRE XLIV.

Cis capitles détermine d'orguel [1].

Li plus propres nons c'on puist donner au visce sourhabundant sanleroit estre orgieus [2]. Car orguels proprement si est désirs de le siene propre excellence et grandece et soi por grant et excellent dedens le cuer tenir. De ceste-ci naist envie. Orghieus sour toute gent a envie; à sovrains pour ce k'il n'est a eus iewés; à paraus pour ce k'il sunt yuwel à lui; à desoustrains par quoi il ne soient fait à lui ywel. Et ceste manière n'est mie très-proprement envie, mais une manière de desdaing et de despit. Car proprement envie est à pers u à souvrains. Ne despisiés le petit ne le

[1] Cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e p., 2e s., qq. xxxiv, xxxvi, clxii, *passim*.

[2] Var : *Orguës*. (Ms Croy.)

grant, car se grant iestes, ne savés encore qués vos serés. Ne vos essauchiés trop en vos pensées si con rois [1], par quoi vos viertus n'en amenuise [2] par vo folie [3]. Ne despisiés le povre juste, ne trop ne levés le pekeur riche : lor juges est grans et poissans et tost puet retorner ce devant derière [4]. Ki manie le poi, il s'en cunchie; ensi ki al orguilleus s'acompaigne, orguelleus devenra [5]. Trois choses sunt de Dieu et des gens desprisies : povres orguilleus, riches mentères et viel foloïant [6]. A orguel sunt quatre choses propres : li première est ke les gens, les biens k'il ont quident ke d'iaus lor viegnent ; li seconde ke li bien ke Dieus a à aucun donnet, cis tient ke donné li soit sans plus, pour se mérite et desierte ; li tierce ke li orguilleus se vante de ce k'il n'a mie ; li quarte ke les autres despise, veut tous seus estre regardés, honourés et loés. Li orguilleus pour ce ke sans plus les fais des bons regarde, si ne pense-il mie quel lor corage sunt, dont sovent juge à malfait che ki est fait par bonne entention. Douze degrés met-on en orguel : li premiers est estre curieus et soigneus de lui-meisme ; legierté de pensée ; nient rainable léece ; vantise, singuler u estrange en fais et en dis ; à soi atraire u apropriier les choses ; présumptions ; deffendre ses meffais ; faintice confessions de ses maus ; rebellions ; de livrement pechier acoustumance. Tout cil mal sunt en orguel, et dist-on degret pour çou c'on tousjours va de mal en pis ; li premiers est malvais, li secons pires, et ensi tousjours en montant. Trop de mal

[1] Var : *Tors* (taurus). (Ms Croy.)

[2] *Eccli.*, VI, 2.

[3] Var : *N'envanuise.* (Ms Croy.)

[4] *Eccli.*, X, 26, 27.

[5] *Eccli.*, XIII, 1.

[6] Var : *Vieus fols.* (Ms Croy.) — *Eccli.*, XXV, 4.

vienent d'orguel : premiers ce ke Dieu est, il tolt : car il tient ke li bien k'il a, de lui li vienent, si ke de Diu le donneurs ne reconnoist, ains le despite. Et tex despis fait le departement de Dieu, ki en tous pechiés puet estre trovés, là ù on met le bien trespassable devant celui ki est sans fin. Li commencemens d'orguel est Dieu renoiier. Car li orguilleus de Dieu son créateur a son cuer rostet; dont c'est commencemens de tout pechiés; et ki le tient il sera remplis de maleïçons, et eles à desrains le destruiront; pour çou a deshonnouret Dieus le compaignie des malvais et destruite à tousjours. Les siéges des orguilleus a Dieus par mainte fois destruit, et sour eaus a fait les humles seoir. Les racines des gens orguilleus a Diex fait sechier et pour ciaus humles i a plantés [1]. Dieus le mémore des orguilleus a destruite, et pour celi a rendue le mémore des humles de cuer [2], et chi ci criement Dieu et sunt devant ses ieux [3]. Li gloire des riches et de povres honorés, si est Dieu lor créatour cremir [4]. Maint tyrant ont sis ou siége roïal, et cis dont on ne le souspechonoit mie a porté coronne. Maint poissant ont esté sovent mis au desous, et cil ki estoient en grant gloire mis en mains d'autrui [5]. Kiconques les dons et les biens de fortune perchoit, et ou tans de dons, les flaïaus et les grietés à avenir ne redoute, sovent en orguel par léeche trebuche. Orghieus les preudommes grieve et enpeche; orghieus de la grasce Dieu les gens depart; car il contresta as orguilleus et as humles donne grasce [6]. Les

[1] *Eccli.*, x, 14-18.
[2] *Ibid.*, 21.
[3] *Ibid.*, 24.
[4] *Ibid.*, 25.
[5] *Eccli.*, xi, 5.
[6] S. Jac., *Epist. cath.*, iv, 6, et S. Petri, *Epist.*, v, 5.

gens fait fols sanler, car li meschine est aournée et la dame va mal vestue; grans choses veut pour petites, car tot donne pour estre loés. Li orguilleus, par orguel, quide aussi parvenir ù li diables quant il i fu avec orguel ne peüt remanoir, c'est en paradis. Il chéent à grant damage pour ce ke trop haut voelent monter : car on dist : « Ki plus haut monte k'il ne doit, de plus haut chiet k'il ne volroit. » Car ki s'essauche Dieus l'abaisse, et ki s'abaisse Diex l'essauche [1]. Pour ce k'orghieus est de se propre excellence et grandece, et grant si est par comparison à autrui meneur, li orguilleus volra dont tousjours sanler des autres li plus grans, et pour ce li desplaisent les bones aventures d'autrui et liés est de lor maus, par quoi à son estat parvenir ne puissent, et ce claime-on envie, doloir dou bien d'autrui et liés estre d'autrui mal. Envie si est dite de nient veïr le bien d'autrui; che ke nous ne volons mie, à paines veïr poons, si con li envieus le bien d'autrui ne puet veïr. Envie si a cink filles : li premières est haine, liquele est voloir autrui mal et nient voloir bien; li seconde, léece ens ès maus d'autrui; li tierce estre grevés de lor biens; li quarte si est murmurers detraïans u amenrissans autrui biens celéement; li cinkime est detractions apierte. Dont li envieus vieut apparoir mieudres de celui qui biens par ses paroles il amenrist; li orguilleus ensieut ce dont il soit dehors loés, ne mie che dont à le lumière de justice il resplendisse. Et ki bien vit, mout garder se doit ke se pensée les autres despisans de le gloire de se singulère vie ne s'eslièvе. Et deus fois vaint ki son corage vaint en ses victeres et ens ès biens ki li avienent. Et por ce ke cis moiiens désiriers d'onneurs n'est mie nommés, ains sanle ensi con

[1] *Ev.* S. Matth., xxiii, 12.

perdus par défaute de non, se sunt les extrémités ki sunt li visce contraire, ensi con doutable : car aucune fie sunt loet, autre fie sunt blasmet. Et quelconques chose on œvre, entre sourhabundance et défaute, là trueve-on moïen ; et dont puisk'aucun ayment honeur et plus et mains, il i ara aucun ki l'amera selonc ce k'il devra, et cis ara le raison de moïen. Et pour ce k'il est aucuns moiiens habis, s'est-il loés, et pour ce k'il n'est point nommés, ne les extrémités aussi, si loons sovent l'un pour l'autre; et le moiien sovent nommons par les nons des extrémités, en tant ke par le comparisons del une extrémité, il a sanlant al autre. Car li abit moiien, par le comparison al autre sunt défaillant; ensi con li fors par le comparison à couart est hardis, par comparison à hardit est couars. Ensi ces extrémités selonc eles regardées sunt blasmées selonc ce k'eles sunt prises por le moïen loées. Dont sans plus ces extrémités sanlent estre contraires, parce ke cis moiiens n'est mie nommés. Et aucun non poroit-on donner al extrémité défaillant, si con desdaing et despit de soi-meismes. Car il sanle ke cis ki de nule honeur ne dignefie k'il despite soi-meimes. Et généralment et communement à parler, cis moiiens est nient covoitier ne désirer honneur plus ne mains c'on ne doit. Et tel moïen à trover n'est mie legier, ne ne le puet nus trouver, s'il n'est sachans lui et son estat connissans.

CHAPITRE XLV.

Cis capitles détermine de débonaireté [1].

Après ce ke parlet avons des vertus ki sunt selonc les biens de defors, ensi con sunt richeces et honneurs, or parlons d'une vertu ki regarde les maus de defors par lesquex aukuns puet estre meüs à ire. Ceste vertus dont entendons à parler est selonc ce c'on s'a en ire selonc ce c'on doit. Ires si est une passions ki vient de mal fort en présent grevant, querant vengance; et encore aient toutes les passions contraire, ceste proprement n'en a point; car à le présence du mal est nécessaire ce ke li apetis soit desous mis et veincus, et ensi n'ist-il mie hors de tiermes de tristece, ki est passions de concupiscence, ù li appétis a movement à envaïr le mal et le chose grevant, laquele chose apiertient à vie. Le movement à mal fuir, li apétis adont n'a mie; car on met le mal présent u passet qui a esté en présent grevans et on fuit che c'on crient avenir. Et ensi à ire n'est nule passions contraire, mais en aucune manière dist-on ke li ciessemens dou movement est seulement à ires contraires, si c'on dist k'apaisiers est contraires à ire. Or poons veïr par ce ke dit est le différence entre tristece et ire. Car proprêment est tristece, quant aucuns maus est présens et quant li appétis par ce mal est vencus et au des-

[1] Cfr. Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, v, *passim*, et S. Thomas, *Somme théol.*, 1e p., 1e s., q. xxi; 1e p., 2e s., q. lx, et 2e p., 2e s., qq. cxliii, clvii, clxi.

sous mis. Et ire si est de mal fort présent, là ù li appétis n'est mie vencus, ains quiert de ce mal vengance; car nus ne se courece se dou mal ki fais li est u k'il tient c'on li a fait vengance ne quiert. Et li moiiens en ires et les extrémités n'ont mie nons en commun usage. Toutevoies mansuétude et débonnairetés sovent est prise pour ce moiien à senefiier, encor sanle-ce k'il soit plus enclinés à nient couroucier k'à ire. Et li extrémités sourhabundans est nomée ireuse, liquele selonc ce k'ele est en sorhabundance et sourmontans, ele est une passions ki faite est par mout de diverses choses. Et ensi selonc le diversitet ki en li est prent-on le moiien et les extrémités; car cil ki se coureche en choses k'il doit et à tex gens k'il doit et si s'a moïenement en le manière de couroucier. Car il se corrouce ensi k'il doit, et quant il doit, et si longhement k'il doit; tex est loés et est tenus pour mansuetes u débonnaires, mais que nous prendons le débonaire pour le moïen de ceste vertu. Et cis débonnaires si a premiers le jugement par dedens de raison, par lequel il n'est point tourblés par ire et enquiert par raison quele paine afiert à metre à le grieté ki est faite. Dont ire puet estre juste et à chiaus aqués est justice; car ele a raison de juste vengant. Car faire vengance apiertient à justice, k'ele vieut, et grever aucun à nient justice. Dont ire aussi puet estre nient juste et à nient justes; et à chiaus aussi asqués nient juste se puet estendre. La seconde chose si est k'il n'est mie par le movement de dedens meüs en ire, c'est à entendre sourhabondans; mais en tés choses l'ordene de raison il garde, par quoi il se courouche en choses k'il doit et tant de tans k'il doit et selonc les autres conditions. Et chi cis si sanle pechier encor ne peche-il mie en défaute de courechier, pour ce k'il n'est mie vengières des meffais, mais plus pardonères, et ire se vieut

tousjours vengier. Ceste c'on nomme débonnaireté n'est mie proprement movemens ne tiermes de movement, mais ciessemens de movemens. Car s'on dist aucun débonaire, en ce k'il soustient aucun mal, là n'est mie débonnairetés, selonc ce c'on soustient ce mal, mais tristece ; mais pour tant ke pour mal c'on a rechut on n'est mie meüt en apétit de vengier par ire et outre raison, selonc ce est-ce débonairetés. Dont proprement ele n'est mie passions, car passions si sunt en tant k'eles dient et senefient aucuns movemens.

CHAPITRE XLVI.

Cis capitles détermine des visces contraires à débonnaireté et premiers dou défaillant [1].

Li défaute de ce moiien, u soit apielet nient courechier u quelconque non ait, est visces, et fait à blasmer par trois raisons. La première si est tout çou ki apartient à nonsachance fait à blasmer : car loenge de vertu est-ce c'on œvre selonc droite raison ; mès au non sachant sanle k'il apiertiegne nient à courouchier en ce c'on doit, et ensi c'on doit et quant on doit et à chiaus c'on doit. Or est chose apierte, ke ire si est par tristece ; or est tristece li grevance d'aucun des sens, si con du tast u du veïr u del oïr. Se dont aucuns ne se courece mie de ce dont il se doit courouchier,

[1] Pour ce chapitre et les deux suivants, cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 1e p., 2e s., qq. iv, xxv, xliv, xlv, xlvi, xlvii, xlviii ; 2e p., 2e s., qq. xxxiv, liii, lxxii, cxli, clvi, clvii, clviii, et 3e p., q. xv ; et Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, v.

il s'en sieut k'il ne se dieut point de ces choses et ensi ne les sentira mie, ke eles soient malvaises : et ce apert à nonsachance. Dont il apert ke li défaute de courechier est à blasmer : pour ce dist David : « Courechiés-vous et ne voeilliés pechier [2]. » Li seconde si est, ire si est apétis de vengance ; ki dont n'est ireüs en ce k'il doit, il n'est mie vengans che ki apert à vengier, et ki vielle injure u meffait soustient, il resemont novel. Et ne doit-on mie si ceste raison entendre k'aucune vengance ne puist estre faite par jugement de raison sans ire ; mais parce ke li movement del ire est meüs par jugement de raison, fait celui plus apareilliet à la vengance faire. Car se li apétis sensibles n'aidoit à fournir le jugement de raison, il seroit ensi comme huiseus en la nature humaine. La tierce raisons si est ke de sierf corage et caitif vient ses proïsmes despire et chiaus ki font tort et mal raison soustenir ; et ce c'on ne venge les meffais, ce vient par défaute d'ire ; et ce apert, car par ire cis ki est lens et aussi comme anientis est ramenés à ce k'il se venge, par quoi il apert ke li défaute d'ire fait à blasmer. Et n'afiert mie c'on soit en son ostel si con lions destruisans et apressans ses sougis [2]. Ne grevés le sergant ki œvre selonc se vertu et son pooir, ne le laboureur ki se vie gaste. Servans sages de vous soit amés si con vostre ame ; ne ne li défailliés de sa franchise, ne povreté ne li laissiés avoir : se vos sunt bestes et se proufitables vous sunt, de vos ne se partent [3] : faites vos servans ouvrer, car huiseuse aprent moult de maus et ses drois est estre en labeur. Li ju abaissent les cols des bues ; ensi sunt li sergant enclinet par continuée labeur. Lor mains sovent est laske et si quièrent le

[1] *Psalm.*, IV, 5.

[2] *Eccli.*, IV, 35.

[3] *Eccli.*, VII. 22-24.

repos : se vous les grevés il s'enfuiront, et se trop les essauchiés il vous despiront[1]. Ki sages est, si les maintient k'i ne les piert ne ke deseure lui ne s'eslievent; et ce fait mout k'il soient sovent mis en œvre, et ke de lor vivre honneste ne soient défaillant. Li sergant et li sierf si pueent, si con il sanle, bien faire et bien donner à lor signeurs. Che fait différence en bien faire, de quel corage les gens sunt, ne mie en quel estat. Li sires ki de son serf u sergant prent bienfait u service, ne doit mie regarder de qui le prent, mais que c'est k'il prent et de quel corage c'est fait u doné[2]. Ki noie ke li sergans ne puist faire u donner bénéfice à son signour, il ne connoist mie le loi de nature, car les bénéfices au corage raportons. A nule manière de gens vertus n'est fourclose; à tous apert, tous semont et amoneste, les gentis, les frans, les siers, les sages, les rois et les essilliés; ele n'ellist maison ne richeces; ele se tient à paiet del omme nut[3]. Cis erre ki quide ke servages soit sour tout l'homme; li milleurs partie est franke, et c'est li entendemens[4]. Cis sans plus de sa nature est frans ki sait çou c'on faire doit et à son pooir le fait : et cis sers par nature ki ne connoist che c'on doit faire. Li cors des sers et de sergans sunt constraint[5] as signeurs; mais li corages est frans et a se loi; si ke neis de se chartre, ki est le cors ouquel ele est, il ne puet estre tenus, k'il ne se mueve à ce k'il vieut, et ke grans choses et honerables, tant comme en lui est, il n'uevre[6]. Che ke li servans et li serf font, par le nature de lor services

[1] *Eccli.*, XXXIII, 26-33.

[2] SENECA, *de Beneficiis*, III, 17.

[3] *Ibid.*, 18.

[4] *Ibid.*, 20.

[5] Var : *Astraint*. (Ms Croy.)

[6] SENECA, *de Beneficiis*, III, 20.

et le servage, c'est lor mestiers. Che ke servans u serf fait outre nécessité et ce k'il doit, c'est bénéfices [1]. Li cors est le signeur, li corages frans [2]. Che donc ke cis fera par corage franc, il laira à estre nécessités et sera bénéfices. Li sires doit sen servant u serf boire, mengier et vestement : mais nus ne dist ces choses bénéfices. Mais s'il li fait aprendre aucune science, u il l'a estruit en armes, u en autres biens, c'est bénéfices. Ensi est-il en contraire manière en le persone du serf; cank'il passe le forme u le manière du servichal service du serf, ki n'est mie fais par commandement mais par grant volenté, est acomplit bénéfices [3]. Li persone n'amenrist mie le bienfait de le bone œvre; à toutes gens est uns commencemens et une orine de bien faire. A droit parler, li uns n'est del autre plus nobles fors cis ki a plus droiturier jugement et à bonnes ars et œvres est plus ables. Ki puet celui à franc et gentil tenir, ki sers est à luxure, glotenie et autres visces? Ki noie ke li sergans à lor signeurs ne puissent doner bénéfices, ki frans sunt de servichaules offices? Ki l'ame et le pensée metent en discort si confont li visce, asqués visces cil ki pour franc se tienent sovent servent [4]. Li sergant sovent sunt plus franc, ke cil asquex il servent. Et n'est mie à entendre de ceste vengance c'on doit tout vengier ne de toutes choses couroucier : mais selonc ce ke raisons l'aporte, si ke de ce c'on doit, et quant, et à qui, et comment, combien on doit, et en quel lieu on doit. Or puet li sourabondance d'ire estre selonc ces conditions et ces manières. Car ki se courouce en ce k'il ne se

[1] SENECA, *de Beneficiis,* III, 21.

[2] *Ibid.*, 20.

[3] *Ibid.*, 21.

[4] *Ibid.*, 28. — Ce qui suit est la paraphrase d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, IV, v, 7 et *Rhetor.*, II, *passim.*

doit couroucier, et à ciaus asquex il ne doit et plus tost est meüs à ire, et plus longhement se courouce k'il ne doit, cis est sorhabondans. Et cis sorhabondans en ire, encore ait-il en aucune manière raison en lui ne l'a-il mie parfaitement : car jà soit-ce chose ke par raison il juge ke dou meffait afiert vengance à prendre, se li faut raisons en le manière dou prendre, par trop vengier, u selonc les autres conditions il meffait. Dont il resanle le chien, ki ançois k'il sache ke c'est amis u non ki est à le porte, abaie. Ensi cis ireüs ançois k'il ait par raison aviset le manière de le vengance ne quele ele doit estre, ne s'il doit vengier u non, venge s'il puet, et ensi raison trespasse. Dont les injures et li meffait font les gens connissables ; car quel les gens à eus-meismes se tapissent, li grietés faite le démoustre. Toutes vos œvres en débonaireté parfaites et deseure toute le gloire des gens serés amés. Trois choses sunt ki de Dieu et des gens sunt prisies : li acorde entre frères, amours entre les proïsmes et hons avec feme ki à li bien s'asent[1]. Et encor puet-on pechier selonc toutes les manières desus dites, encor dont toutes ces conditions ne pueent mie estre ensamble en un home. Car cis si soufroit en lui-meime si grant anui k'il ne poroit soustenir, ne tés aussi entre gens vivre ne poroit pour les divers discors ki sovent naisteroient entre eaus. Et ensi est-il de ce ki de tout en tout est malvais, k'il est lui-meismes destruisans. Car nus ne poroit porter tel mal, ki en lui nul bien n'auroit. Et pour ce cis ki toutes ces malvaises conditions en lui aroit seroit lui-meismes destruisans.

[1] *Eccli.*, xxv, 1, 2.

CHAPITRE XLVII.

Cis capitles détermine un visce contraire à débonnaireté en trop irer [1].

De ceste sourhabondance en ire sunt trois manières : li unes si est k'aucun sunt dit ireüs ki tost se courouchent et à chiaus k'i ne doient, et en ce k'il ne doient, encore dont ne dure mie lor ire longuement, mais tost faut; et c'est li mieus ki lor avient k'il ne retienent point lor ire en lor cuer. Mais ele se moustre tantost; car u il se vengent tantost, u en aucune autre manière il moustrent lor ire par aucuns signes, por le movement ki est en iaus : et quant li ire est fors boutée si cesse, ensi con li chaleurs et li feus enclos plus longuement dure, et li overs mains pour l'aventement[2]. Et à ceste manière d'ire sunt li colérike plus apareilliet, pour ce ke lor complexions est de legier movement : l'autre manière si est k'il sunt aussi comme amer, l'ire desquex ne est mie legièrement passée ; mais longuement retienent lor ire en lor cuers, et adont se repose u ciesse lor ire, quant il se sunt vengiet du meffait ki fait lor est. Li vengance si fait apaisier l'ire, car ele fait léece, pour le tristece ki devant dou fourfait estoit engeurée, car cis ki se venge a délit en vengance. Mais ce cis amers ne se puet vengier, il est durement en son cuer destourbés, pour ce k'il tient

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, v, 8-11.

[2] Var : *L'enventement*. (Ms Croy.)

et cuevre sen ire; ne pour nul enortement li ire ne s'en part, se ce n'est par lonc tans ke petit et petit soit refroidie, et ensi soit estainte li ardeurs del ire. Tel ki ensi longùement tienent lor ire, sunt molt grevant et malfaisant à iaus et à lor amis, avec lesqués il ne pueent vivre délitablement, et pour ce sunt-il apelet amer. Car ensi ke nus sains et sages n'aime ne n'use gaires de choses amères, ensi cis amer ne sunt gaires amet; et à tele ire sunt le plus disposet li mélancolieus esqués les dispositions rechiutes, pour le grossece des humeurs sunt plus fermes et demorans, ensi en iaus li ire est plus lointaine. La tierce manière si est de chiaus ki sunt fors et grevain, ki se courouchent en ce k'il ne doient et plus longuement k'il ne doient, ne ne puet estre leur ire rassise, jusques adont que vengiet se soient et k'il aient punis ciaus. Ne li ire n'est mie en iaus si longue, parce sans plus k'il retienent lor ire, mais aussi parce k'il ont lor propos fichiés à ce k'il se voelent vengier et ciaus punir. Et de deus visces, li visces de sourhabundance en ire est plus contraires à mansuétude u débonnairetet ke ne soit li défaillans. Car il avient as pluiseurs, dont il est plus natureus. Et cascune chose aussi se drece et contresta naturellement encontre sen contraire et ce ke li est grevant; dont li movemens d'ire, si est tousjours pour aucune chose ki est faite contraire à celui ki se courece. Dont ire si est tousjours pour ce c'on se sent grevet en aucune chose, et ossi nature est plus enclinée à vengier après le meffait, k'à nient vengier, pour le délit ki ou vengier est; jà soit-ce chose ke quant on n'a nul mal soufiert, on soit à débonnairetet plus enclinet.

CHAPITRE XLVIII.

Cis capitles rent les causes de plusieurs accidens [1].

Vengiers, reprendres, punir et vaincres ne sunt mie choses délitables, selonc che ke cẽ sont mal d'autrui; mais selonc ce que ces choses apertiennent à bien propre des gens, que les gens ayment plus k'il ne hachent autrui. Vaincres si est délitables en tant ke les gens ont perchu quidance de lor propre excellence et k'il soient plus grant des autres. Et pour çou tous les jeu esquès il puet avoir manière de bataille et de contrester, si comme en luitier, ju de taules u d'eschés et si fais jeus, u ens èsqués il puet avoir victore sunt plus délitable c'autre, et toutes choses ens èsqueles il a espérance de victore. Reprendres si puet estre en deus manières cause de délit. En une manière en tant que reprendres fait les gens avoir ymagination et quidance de lor sens et de lor excellence. Car reprendres et corrigiers apartient au sage et les gens si ont délit en l'ymagination et le quidance k'il ont d'iestre sage; en autre manière selonc ce ke aucuns en reprendant autrui et corrigant fait autrui bien : laquelle chose est délitable si con dit est; et vengiers et punirs sunt délitable, en tant k'il rostent l'aparant amenrissement ki sanle ki venus soit par le grevance ki devant estoit faite. Quant aucuns est par autre

[1] Pour ce chapitre et les trois suivants, cfr. S. THOMAS, *Somme théol.*, I[e] s., 2[e] p., q. XLVI, XLVII et XLVIII, *passim*.

grevés, il sanle estre par celui amenris, et ce désire-il de ceste grevance estre relevés par le rendage de celui grieté faire, et ce fait délit selonc deus regars : li uns si est à la vengance, ke ele désire selonc raison de bien, car c'est en aucune manière biens à celui ki est iriés k'il se venge; quant par ce en aucune manière de ce dont abaissiés estoit soit relevés; li autres regars si est à celui ki grevance à faite, duquel on quiert vengance, et c'est selonc raison de mal, car il vieut mal à celui dont il quiert la vengance. Dont cestes passions ire est faite si con de deus autres passions, c'est d'amour c'on a de lui vengier et de haine c'on a à celui dont on vieut prendre le vengance. Dont en ire et vengance faire se doit-on garder, et atendre ce meime c'on fait à autrui. Li ireus le vengance ke de Dieu u de juge doit atendre, veut de sen auctorité prendre, et en che sovent les gens pechent. Et par l'amor ke li ireus a de lui vengier, si fait ire délit; se li vengance est en fait présent, adont i est délis parfais, liqués roste toute tristece, ki de mal grevant venoit, liqués faisoit l'ire, si ke par che li movemens del ire est aquoisiés. Et ançois c'on viengne en présent puet vengance estre en deus manières al iriet présente, et ensi délitable, l'une par espérance, car nus ne se courouce s'il ne quiert et espoire vengance; l'autre si est par ententive pensée. Car à cascun désirant est délitable à demorer ens ès pensées des choses k'il désire; pour laquel chose aussi les ymaginations des songes sunt délitables. Et pour ce quant courouchiés molt pense en son cuer à avoir vengance, de ce mout se délite; mais cis délis n'est mie parfais, par quoi il puisse oster le tristece et en après l'ire. Et de cest ire si vient escaufemens par l'apétit de vengance ki tent à roster l'injure et le grevance ki a esté faite. Dont li movemens d'ire si est par manière d'aucune poursiute si con de

vengance. Dont cis movemens si fait caurre en esmovant le sanc et les esperis entour le cuer, liqués cuers est estrumens des passions del ame. Et de ce vient que por le grant destourbier dou cuer ki est en ire, en iriés durement apèrent aucun signes en lor membres defors. Car quant li aguillons est espris li cuers tressaut, li cors tramble, li visages embrase, li œil enasprissent et li conneüt sunt desconnissaule. Aucun parolent et sovent ne sevent k'il dient[1]; et tel tencent, laidengent et jurent souvent. Laidenges ne li fors ne li gentis de corage paisivlement ne suefrent. Et c'est aussi très-laide chose d'avoir le bouche si volage c'on prent le non de Diu et de ses sains désordenéement. Ne soit mie vo bouche acoustumée à jurer, car vos ne seriés mie quites del ire de Dieu ne de ses sains. Ki mout jure remplis sera de malvaisté et meschief ne li faurront mie. Ki acoustumés est en vilaines paroles, jurans, tencieres et de reprovier, à paines puet estre jamais estruis, et tel sovent les gens esmuevent à ire, et à dire et faire choses dont il meffont[2]; et cil ki ensi les enchitent, ne sont mie quite de lor meffait. Car ki le fol esmuet à folie, de son meffait est parchoniers : sovent tourblent plus les paroles des gens ke ne fachent les batures. Mais cis de le fermeté de vertu se depart, ki le doleur des paroles sent outre çou ke raisons porte. Car quant li cuers est touchiés par très-grant affliction[3] u destorbier, il s'esmuet sovent jusk'à laidenges d'impatience, si que cis ki par les paroles ses malvais fais corrigier devoit, fait par quoi se malvaistés par les paroles croist. Ire si est molt prochaine à orguel et laskes relaissemens à cremeur. En bones gens est ire tost morte et li

[1] S. Grégoire, *Moral.*, V, 30.

[2] *Eccli.*, xxiii, 9, 10, 12, 20, 21.

[3] Var : *Affection.* (Ms Croy.)

mémore d'ire fait courte amour. Et encore soit caleur [1] en ire et en amour, pour le désirier d'ataindre le chose amée, si est-ele diversement en ces deus : car caleurs est en amour avec aucun délit et souatume, car ele est ou bien ki est amés et pour ce dist-on k'ele est sanlans à la chaleur del air et du sanc; pour laquel chose li sanguin sunt plus amant, dont on dist que li fies fait amer, pour çou k'ou fie est uns engenremens dou sanc et li chaurre d'ire si est avec amertume pooir degaster, pour ce k'ire tent à punir che ki li a esté contraire ; dont tele charre est sanlans à le chaurre dou feu et de cole, dont li colérike sunt molt apareilliet à tel chaurre et ire. Li ire aussi est enpeechans le jugement de raison; car jà soit-ce chose ke li raisons et li entendemens de gens n'usece mie d'estrument corporel en se propre œvre, si con dist est, toutes voies a-il mestier en aucune manière à sa œvre furnir d'aucunes vertus corporés, desqueles vertus les œvres sunt enpeechies et le cors tourblet, dont il covient que li tourblemens du cors enpeeche le jugement de raison, si k'il apert ou dormir et en yvroigne ; et ire, si con dit est, si fait torblement corporel entour le cuer. Ire aussi si enpeeche u tolt aucune fie le parler, et ce puet estre pour deus causes, l'une pour raison ki en li est, car tant a de jugement de raison, k'encor ne puist-ele le corage refréner de nient droiturière vengance, toutevoies ele deffent nient droiturièrement à parler. Dont ire aucune fie pour jugement de raison à le langhe met sillence. Aucune fie aussi pour enpechement de raison fet ire sillence, car, si con dit est, li tourblemens k'ire fait s'estent jusques as membres defors, et mément à ces membres esqués les trace dou movement de cuer mieus apèrent, si con en visage, ès

[1] Var : *Chalours*. (Ms Croy.)

iols, en le langue, dont li langue est enpechie, et tant puet forte estre li turbations del ire, ke de tout en tout li langue est enpeechie de son usage, si c'on se taist; cil aussi ki sourabondent en ire sunt plus de grief conversation et plus malaisie pour demorer; et en ce sunt-il pieur et li plus mais visces est plus contraires à débonaireté. Dont ert ireus plus contraires à débonaireté. Mais à cui, ne combien, ne en quoi, et selonc les autres condicions on se doit courechier, n'est mie legière chose à déterminer, ne de trover, ne de conbien cil pèchent ki se départent dou moiien, soit en trop u en pau. Mais aucune fie ciaus ki défaillent en courechier nous tenons pour débonaires, et chiaus ki un poi habondent en courouch tenons-nous pour vigreus, en disant k'il sunt bien homme et avenant à estre signor, pour ce k'à grans signours afiert vengance à faire des meffais; aussi ke li vengance fust faite par ire, ne por quant on veint mieus par conseil ke par ire; mais pour combien de partir du moiien, ne par quele manière on est blasmet, loé u nient blasmet, n'est mie legière chose à trover. Car ce sunt fait singuler et particuler, ki maisement pueent estre tout aviset, ne ne chaient mie ès sciences. Mais tant en poons avoir ke nos loons celui ki ne se courece fors pour ce k'il doit et à chiaus k'il doit, et selonc les autres manières; et aussi chiaus ki un pau le moiien eslongent puet-on loer. Mais s'aucun sunt surhabundant u trop défaillant, encor puist-on les autres soufrir, se font cil durement à blasmer. Et à ces moiiens se doivent les gens tousjours traire, selonc ce k'il porront et à ce parvienent cil ki en iaus ont bien le droit jugement de raison. Tencier et courecier à plus grant c'on ne soit est foursenerie; à per, chose périlleuse; à meneur, chose vergondeuse; dont bien afiert à regarder à qui on se courouche ne comment. Périlleus est à plus fort de lui cou-

roucier, ne s'il griève, si sanle-il plus seür par patience soufrir ke courechier : dont Catons si dist : « Tu ki quassiés ies, done lieu à le fortune du poissant : car cis ki grever puet, poroit aussi aidier aucune fie[1]. » Uns des grans remèdes encontre ire est taires, car ensi con de férir deus pieres ensanle naist feus, ensi de paroles de pluseurs naist ire. Douce réponse ire brise et asouagist, et dure parole esmuet foursenerie ; par ire est sapience perdue[2], si que ce c'on doit faire u par quel manière, on riens ne sace. Dont on dist : Ire ou sain dou fol repose, car le lumière del entendement soutrait[3]. Par ire li sage vie est destruite, dont on dist : Ire destruit néis les sages ; car li corages confundus ne puet enplir ce que bien sagement a entendu ; par ire justice est perdue ; dont l'escripture dist : Li ire des gens le justice Dieu point n'uevre[4], car quant le pensée tourblée le jugement de se raison enasprit, canke foursenerie li enorte droiturier juge. Par ire le vie conpaignable est perdue, dont on dist : Ne soïés mie sovent en compaignie avec home ireus, par quoi tu n'aprenges ses voies et tu en aies honte[5]. Car ki par humaine raison ne s'atempre, il covient k'il vive seus, si con beste. Par ire, acorde est tolue, dont on dist : Li corageus engenre tenchons[6] et li ireus deffuet les péchiés ; car les malvais, lesqués nient sagement il esmuet à discorde, il fait pieurs : par ire la lumière de vérité est pardue : car quant ire en le pensée les ténèbres de confusion ens boute, à tel Dieus le rai de se connissance repont.

[1] *De praeceptis vitae communis*, lib. IV.
[2] Var : *Destruicte*. (Ms. Croy.) — *Prov.*, XV, 1.
[3] *Eccli.*, VII, 10.
[4] *Ep.*, S. JACOBI., I, 20.
[5] *Prov.*, XXII, 24, 52.
[6] *Prov.*, XV, 18; XXXI, 21.

CHAPITRE XLIX.

Cis capitles rent les causes dont ire vient.

Selonc ce ke deseure a esté dit, maus grevans en présent, selonc ce que li appétis n'est mie vencus, ains quiert de ce mal vengance, est cause d'ire. Or devons savoir que cis maus si est pau prisiers : pour ce se courouchent les gens k'il se sentent u quident estre pau prisiet; si ke pau prisiers est li maus ki est cause d'ire et ki muet les gens à ireur. Pau prisiers si est en trois manières : li une si est despis : despis si est quant aucuns tient un autre pour de nule value et de nule chose digne; l'autre manière si est quant aucuns enpeche le volenté d'autrui ne mie pour ce qu'à soi aquerre aucune chose, mais pour ce ke cis qui volenté cis empeche n'ait ce k'il désire. Ne pour tel enpechement cis ki enpeeche ne tient ne ne croit ke maus ne proufis venir l'en puisse; mès tousjours entent ke cis n'ait mie sen entention, et teus est l'autre pau prisans. Cis ki tient ke li autre ne li puet grever u aidier, ne le crient mie, ne ne le tient point d'aucune chose digne; laquele chose s'il faisoit, il aroit cure ke cis fust ses amis. La tierce manière si est quant aucuns par volenté grieve et fait triste aucun ens ès choses ens èsqueles cis ki les suefre a confusion et vergoigne u damage, quant ce seulement est fait pour le délit ke cis a eu le confusion del autre; et ce puet-on dire moleste. Or devons savoir k'à pau prisier covient trois choses : celui premiers ki pau prise; la seconde, celui ki

pau i est prisiés; la tierce, le cose selonc lequele on prise poi. Et li pourquoi aucuns prise autre par tant con pour le raison ki est ou pau prisant, si est pour le délit que cis a en ce k'il autrui poi prise: car il sanle à ce pau prisant que cil ki autrui pau prisent, soient plus excellent et plus grant que li autre; et ce fait délis. Dont cil ki excellences aiment et grant voelent sanler, sunt pau autrui prisant; et de ce vient ke jouene gent et riche, pau les gens prisent, si ke cil ki voelent sourmonter et sanler plus grant des autres, et excellence et grandeur sont choses délitables. Li cause de pau prisier, tant con pour le persone pau prisie, si est nient honnerer. Cis ki aucun honeure, ne le prise mie pau, car honeur sieut on faire à ciaus c'on prise. Dont cis qui il sanle k'il ne soit honnerés u si k'il doit, se tient pour pau prisiet et de ce se courece. Les choses selonc lesqués on prise pau les gens, sont celes selonc lesqués les gens quident avoir aucune excellence en grandeur, pour çou qu'il sanle as gens excellens et grandes ke covignable soit k'il durement soient prisiet et tenut en grant révérence et honeur, si voelent-il estre honneret, selonc ce k'il les autres sourmontent, soit-ce noblece de lynage u quelconques pooirs et segnourie u soit aucune vertus, soit quelconques autres excellence. Se selonc ce n'est faite as gens honeurs, il se courecent, si con li riches s'il n'est du povre honnerés, et le bien et assisement rainans de celui ki mal parole, et cil de grant linage de celui ki est du petit, et ensi en toutes grandeces et excellences. Et ceste ire u li cause del ire si engrange, quant cis ki pau est prisiés u honnerés tient l'autre pour ami, u pour tel ke de celui bien devroit rechevoir u ke celui ait bien fait : et c'est pour ce ke li deshoneurs li sanle plus grande quant cil ki plus sunt tenut de lui honnerer, mains l'onneurent; et ensi poons veïr par ce ke dit est, ke cil

asquès se couroucent les gens sunt cil desqués il tienent ki deveroient estre honneret et si ne le sunt mie; et li pourquoi on se courece est li pau prisiers k'il lor sanle c'on lor face. Estre despit u pau prisiet est plus grief qu'estre dou fol batus; et savoir devons que tout malade, u povre, u défaillant, u amant, u désirant, u cil ki sunt en quelconques concupiscences u tristeces sunt plus apareilliet à ireur ke ne soient autre; car kiconques est en passions, concupiscences u tristeces désire et vieut aucune chose; se dont on contresta au désirier droitement, on fera celui moleste et iert une des manières de poi prisiers, si come a esté dit; et li poi prisiers si est cause d'ire, si con celui ki aroit soit, ki droitement en ce sa volenté enpeecheroit de legier se movement à ire : et ce nient droitement l'enpeeche u en autre chose li face moleste, tousjours cis ki est en passion u tristece de legier à tous se coureche et li sanle ke cascuns li faisoit[1] pour sen voloir à empeechier. Et maiement et trèsdurement adont se courech-on quant pour le moleste u pour le pau prisier par sanlant cis ki est en passion u tristece a u ataint le contraire de sen désirier. Car tout ensi con biens désirés et nient espérés fait plus grant délit quant on l'a, ensi maus contraires au bien désiré fait plus grant tristece; et ensi poons veïr par ce ke dit est, en quel tans, quele heure, quele disposition et en quele eage les gens sunt à ire plus disposet; et c'est en ce tans et en cele eage, k'il sunt plus tenut par leur passions. De le part celui ki pau prise est en l'iriet ireurs engrangie, quant li iriés tient celui pour ami u pour tel ke bien faire li devroit et à qui il a bien fait. Car trop est encontre sen entention ki mesprisiés est de celui ki prisier le devroit, si come amis doit faire; et cil

[1] Var : *Cank-on li fait soit.* (Ms Croy.)

c'on a bienfait; selonc aussi les choses selonc lesqueles les gens se courecent, est fais engrangemens d'ire, jà soit-ce chose ke les gens se courechent selonc toutes les choses selonc lesqueles on lor fait despit et c'on pau les prise; maiement on se courouce à ciaus ki maudient et despitent ès choses et selonc ces choses ke les gens plus ayment et ens èsqueles il metent lor estude, si con cil ki ayme à estre honnerés en savoir, se courouche s'on en ce le despite: et aussi en quelconques art aucuns vieut estre honnerés, s'on en celi le mesprise, il se courece. Et aussi cil ki biaus vieut sanler, quant on le desprise. De le part dou mesprisiet est ire engrangie; jà soit-ce chose que les gens se courechent quant mesprisiet u pau prisiet sunt en ce k'il aiment et en ce ù il ont lor estude mis. Toutevoies engrangist li ire quant par le despit cis ki est despis cuide k'en lui ne soit mie che selonc quoi on le despite u en tout u en partie u k'il sanlecent ensi as gens ki si despit le voient, dont on se courouce plus quant li despis est fais devant plenté de gens ke seul à seul u devant poi et ke poi le sachent. Mais quant les gens sevent bien vraiement en eaus estre che dont on les moke et despite u poi prise, dont ne se courecent-il point u petit, si con cis ki se set riche ne se courouche point s'on le tient pour povre, ne li bien sages s'on le tient pour fol. Et devons savoir quant aucuns vieut estre honnerés en aucune chose, il puet avenir ke tele chose par le despit aucune fie ne demorra mie en celui cui on despite. Aucune fie et sera selonc partie et selonc partie non; si ke s'aucuns voloit estre honnerés en grant plenté de gens avoir à cheval après lui, par despit li poroit estre toute ostée ceste chose : mais s'aucuns boins clers vieut estre honnerés en aucune clergie, et il soit despités selonc celi u poi prisiés de tout, cis despis n'ostera mie le chose, mais selonc partie, par aventure, en tant ke les gens le poront tenir pour mains sage.

CHAPITRE L.

Cis capitles moustre les ocoisons plus espéciaus ki engrangent ire.

Autres encore considérations et regars plus espéciaus poons metre pour savoir à qués gens on se courouce. Si devons savoir ke selonc le conversation ke les gens ont ensanle, est ire faite, quant les gens ki as autres ont conversation désirent c'on lor renge et face ce c'on soloit, si ke s'on les soloit honnerer u avoir cure d'iaus, s'on ne fait arière d'iaus ce c'on soloit, on se coureche; et li porquoi si est k'il quident par ce estre desprisiet, car se mains prisiet n'estoient, et ce feroit-on ore ke devant. Les gens aussi courechent à ciaus ki ne rendent mie bienfait rechut u ki ne rendent ywel; et li pourquoi si est, car li conversations humaine requiert ke cis ki bien a rechut arière bien face; et en ce c'on ne rent mie bienfait pour autre u c'on rent meneur ke le rechut, on se tient pour despité, en ce k'il sanle ke cis ki ne rent bienfais, tient celui dont bien a rechut de soi meneur. Car il sanle ke cis voelle ke cis le serve par dette et sans nul autre guerredon. A chiaus aussi nous courouchons ki selonc quelconque manière nous sanlent de nous menour, quant cil nos mesprisent; et li raisons pourquoi si est, car il n'est mie covignable à desoustrains lor sovrains despire; dont li anchiien as jouenes se courechent et durement quant il se tienent d'iaus desprisiet. As amis u ciaus c'on tient pour amis se courouche-on, quant il ne dient mie bien u ne font à chiaus; et adont très-dure-

ment quant il font le contraire, et quant aussi à lor besoins li ami n'aiwent. On se courece aussi chiaus ki s'esjoïssent et sont liet de lor maus et lor maises fortunes. Et maiement à ciaus se courouche-on ki ens ès bones fortunes sanloient estre ami, car ce faire est signes d'anemistés et de despris. A chiaus aussi se courech-on desqués il sanle ke force ne fachent se cil sont courouciet, pour laquel chose on se courouce à ciaus ki mal et grieté font, car tel ne font force se cil sont courouciet u dolant, et sont aussi comme anemi. On se coureche aussi à chiaus ki voient et oent mal dou courechant u sentant u véant, ne le contrestont s'il pueent; car tel sanlent pau sage u anemi; car s'il ami estoient, il s'en dieuroient; car propre est al ami k'il tiegne le mal de son ami si ke pour le sien meismes. Les gens aussi se courechent à ciaus ki grés et grasces ne rendent dou bienfait ki lor est fais; et c'est pour ce k'il sunt pau prisiet quant covignable soit de rendre grasces et loenges, et bien dire à celui dont on a les biens rechus. A mokeurs et à gabeurs ki mokent et dient paroles, le contraire de ce k'eles doient enporter segnefians, se courech-on, quant tele mokerie est faite volentiers par avis et estude. A chiaus aussi se courech-on ki à plenté de gens bien font et on ne fait riens à celui; et c'est pour ce k'il sanle celi k'il soit mesprisiés kant on fait si k'à tous bien, on lait lui bien à faire, aussi comme il n'en fuist mie dignes et est cis si k'oubliés, quant on les autres bienfait et nient à lui : dont il sanle c'on n'ait de lui cure. Et pour çou sanle-il ke oubliance soit signes de poi prisier, car ceaus dont on a poi de cure et de soing oubli-on legièrement. Et ne mie seulement les gens se courouchent à chiaus ki les mesprisent, mais aussi à chiaus qui lor apertenans mesprisent, lor amis et lor proïsmes. Et maiement se courech-on à pau prisans quant cink manières de gens

mesprisent : premiers se courech-on à ciaus ki chiaus mesprisent lesquex on ayme et desquex on vieut estre honneret, et ki chiaus aussi mesprisent ki de nous se merveillent; car cascuns se délite en estre esmervillables et desquex nos volons ki de nous se merveillent; la quarte manière quant on mesprise chiaus ki sunt à nous et quex nous avons desous nous; la cinkime quant on mesprise ciaus ki nous criement et ki nous ont en révérence. Dont selonc ces cink manières de gens s'aucuns mesprise, on se courece plus ke selonc autres. Et ce ke ci est dit d'ire a mout grant besoing devant les juges et en plais, par quoi li parlans garge k'il ne mueve le juge contre lui à ire; et sache faire par quoi li juges à ses aversaires se courouge, et moustrer sache par quoi courrechier se doie, dont li juges par ire esmeüe ciaus asquex courechiés est confunge. Et en général et communement regarder devons que débonairetés est prise selonc le contraire d'ire. Car li contraires de ce ki fait ire, si fait débonaireté; et selonc ce k'à diverses gens par diverses causes nous nos courechons, si con dit est, ensi par causes à celes contraires, as gens aussi nos sommes débonaire. Dont si ke nous nos courechons à ciaus ki despitent et volentiers grièvent, ensi devenons u sommes débonaire à ciaus ki se repentent et nient ne despitent, et nient volentiers grievent, u ont grevet u ki le moustrent : et de ce vient ke nous sommes débonaire à chiaus ki se repentent et reconnoissent lor meffais; car par ce sanle-il u k'il ne meffirent mie volentiers u lor meffait durement desprisent. Dont on devient débonaire à chiaus ki en quelconques manière s'abaissent et humelient, et de ce a-on un signe de chiens, k'encore abaient-il les gens, chiaus ki à eus s'umelient, u chiaus ki se seent envis mordent. Ne vous courechiés à home poissant par quoi par aventure ne chéés en

ses mains ; n'aïés content à home riche, par quoi al encontrer il ne vos face novele brige ; car ors et argens et richeces, ont molt de gens destruis et les corages des rois pervertis. Ne tenciés à home de legière langue, par quoi ne metés en son feu trop de laigne [1] ; ne vos metés mie al encontre du tenceur, par quoi il soit en agait de vos paroles [2]. Ne respondés mie au fol selonc se folie ; respondés au fol se castoïer le volés selonc se folie, par quoi il ne quide en lui-meisme estre sages [3]. Ne tenciés à homme courechous ; n'alés mie avec le hardit en le forest ne en voie, par quoi si mal ne revienent sour vous, et ensanle vous ne périssiés par se sotie, et sans li est si com niens ; et là ù il n'a point d'aie est-on sovent à meschiés [4].

CHAPITRE LI.

Cis capitles met le différence entre ire et haine.

Savoir devons k'entre ire et haine a mout grant différence : haine est en le poissance désirant et ire en le courouchant ; si con deseure est dit, çou ki muet la poissance désirant est biens u maus pris simplement, et çou ki muet le courouchant est biens u maus en tant k'il a manière et sanlant de chose greveuse et forte. Dont haine rewarde le

[1] *Eccli.*, viii, 1-5.
[2] *Ibid.*, 14.
[3] *Prov.*, xxvi, 4, 5.
[4] *Eccli.* viii, 18, 19.

mal simplement, selonc ce k'il est descovignables à çou qui il malfait; par le naturele enclinance et covenableté que li désirs a au bien est-il au mal haï contraire ; et ire regarde le mal grevant, selonc ce k'il est fors et c'on quiert de ce mal vengance ; et pour çou si cesse li ire, quant on se tient à bien vengiet. Dont li vengiers ki proprement est ou désirier del ireus est li racine en lequele li ireus puet estre rapaisiés, et pour çou est ire mains maise ke haine, kar en droite haine n'a riens enclos, ne racine par quoi ele doie ciesser. Ire n'est mie par chose ki contraire li soit apaisie, mais pour ce k'en li est enclos si con vengiers. Dont haine est trop forte à roster, quant s'on roster le devoit, il covenroit que ce fust par son contraire ki est amours : pour ce ke cascuns par nature sen propre bien et çou ke sanlant et covenable li est désire, pour ce ke pour l'atainte de tés biens la chose est sauvée ; si est de çou meüs à ce bien ensi simplement conneüt par naturele enclinance. Et si longuement c'on ce bien tient à soi covenable et çou dist-on amours, et par cele meisme raison ke cis biens covenables est par nature désirés, ensi est li maus à ce bien contraires, ki ce bien destourbe, par nature fuis, et che fait haine ; et si longuement comme ensi le tient pour contraire ne puet-il estre fais naturales ne covenables. Dont toudis il muet le désir à li fuir, et pour çou est haine si griés à roster, k'ele n'a rachine ne humeur dont ele puist en amour u en carité fructefiier : et pour ce ke li Sains Esperis est par amours u karité segnefiiés, si dist-on que li péchiés de haine est pechiés ou Saint Esperit, liqués pechiés ne sera pardonés ne en cest siècle ne en autre, si con dist li Evvangiles [1] ; et c'est por ce ke cis ki het n'a racine ne fondement, dont de le mort

[1] *Evang.* S. Matth., xii, 32.

de son corage puisse en amour u en carité resusciter ; et ensi con karités est li plus grande entre les vertus, s'est haine à li contraire li plus grans visces; et ce moustre bien David, ki pour le malvais à confondre dist : « Se malvaistés viegne jusk'à haine [1]. » Et ensi con par amors u karité nos somes Dieu et nos proïsmes pour Dieu et en Dieu amant, et ensi faisons çou ke lois commande et le parfaisons, ensi par haine, somes-nous toute droiture destruisant, kar ki het, ne bien dire, ne bien faire, ne bien oïr ne puet de celui k'il het; mais en toutes choses li est tousdis contraires, pour ce s'en fait bon garder, car cis visces est trop grans. Ha ! morteles gens, con vos soiiés mortel, comment vos dechevés, si ke vostre haine est nient mortele ! Pensés ke vos mal devant vous muirent, par quoi perduraulement par iaus ne morés. Et ensi comme aucune amours est dite malvaise, ensi puet li haine à ce mal iestre boine ; car ensi c'on doit vrai bien amer, ensi doit-on vrai mal haïr et tele haine fait à loer ; mais quant nos blasmons haine, c'est selonc çou k'aucun héent le bien Dieu u lor proïsmes, par çou k'il lor sanle k'il lor soient contraire à aucun de lor biens ; et cele haine fait à blasmer et à fuir.

[1] *Ps.*, xxxv, 3.

CHAPITRE LII.

Cis capitles détermine d'une viertu ki puet estre nommée afablité, ce est à dire délitables paroles [1].

Dès ore en avant, puiske parlet avons des vertus ki sunt et regardent les choses de defors, après parlons de celes ki sunt selonc les œvres humaines, si come en compaignie de vivre ensanle. Et con ces œvres soient les unes en parler ciertainement et les autres en juer, et celes en parler ciertainement puissent estre en deus manières, u selonc ce ke cil ki ensi vivent ensanle, parolent de choses ki tournent à délit et à déduit, et qui quièrent le déduit en paroles, u selonc ce ki parolent de vérité, si parlons ore premiers des paroles ki sunt par déduit et soulas. Et premiers si enquérons des visces pour mieus savoir le nature dou moiien. Selonc ce que les gens ont compaignie et vivent ensanle est une manière de sourhabondance en paroles et ens ès choses dont il ont communement hantise, laquele sourhabundance est en çou k'aucuns toutes ses paroles dist à déduire les autres et pour déliter; et lui-meismes tousdis délitable se rent. Et en nule chose ne contredist ciaus avec lesqués il vit; pour k'il ne les face tristes, quidans k'il coviegne avoec toutes gens tousdis vivre sans çou k'il n'aient tristece ; et si fait puent estre apielet plaisant, c'est-à-dire k'il plaisent en conversation et en demorer avec aus. Li contraires à

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, vi, 1-6.

cesti-ci, si est cis ki n'entent à nule rien fors à courouchier ses compaignons par parole et contredire çou k'il ont dit et lor fais. Ne en nule riens il ne quièrent lor compaignons à déduire, mais tristece tousjours à faire, et chi-ci sunt apielet tencheur u discordant. Et puisk'il a en paroles sourabondance et défaute, ki sunt visce, il i a aussi moiien ki à loer fait, selonc ce k'aucuns rechoit paroles et fais de ses compaignons, avec lesqués il repaire, et il les refuse selonc ce qu'il doit, en tel manière k'il loe çou ki fait à loer, et il aussi dist et fait choses loables, selonc ce ke eles afièrent. Cis moiiens aussi comme un granment d'autre n'a mie propre non ; mais c'est aussi comme une manière d'amisté, car chi-cis si a sanlance as amis. Car il se rent compaignaules et délitables à ciaus avec lesqués il demeure ; laquele chose est li plus propre œvre d'amisté, maiement honeste. Et n'est mie cis abis d'amisté, car amistés si est une passions de sensible appétit. Bien savés k'amistés si est faite par un estendement et un aovrement à la chose amée, ke fait une manière de soufrance ; mais cis habis n'est mie passions, car il n'est point amis à ciaus avec lesqués il vit ensi délitablement, mais pour l'abit k'il a tel, con de prendre en délit et fais et dis çou que li autre font et dient, vit-il ensi délitablement avec ciaus qui compaignie il ante. Tout aussi con li larghes ki donne as amis et as estraignes et à chiaus que il ne connoist et k'il connoist, selonc le nature de son abit; mais li amis done à son ami pour le raison de ce c'on doit bien faire à son ami. Ensi cis ki a cest abit n'est mie afflis à amer ciaus qui paroles il reçoit si comme il covient et les fais. Et si est aussi sans délit u en pau, tant comme est en lui ; jà soit-ce chose k'il voelle que li autre se délitent en ses paroles et ke les leur rechoive si con délitables, pour ce k'il les vieut avoir en délit et sans

tristece. Et tes abis n'a mie propre non, mais cis ki l'a puet estre dis délitables en paroles.

CHAPITRE LIII.

Cis capitles détermine des propriétés de ceste virtut [1].

En cest habit u en celui ki l'a, poons trover cink propriétés. La première si est ke généralment et communement chis se maintient de paroles entre les gens avec lesqués il repaire, selonc ce c'on doit et k'il covient; l'autre si est k'il veut si avec aus vivre, par quoi il aient délit u il soient sans tristece : la tierce si est c'aucune fie cis ki a ceste vertu lait à déliter ciaus avec lesqués il demeure, et c'est en deus manières : l'une si est pour li, ensi ke se ce li seroit honteuse chose de parler vilaines paroles ke toutevoies li compaignon oroient volentiers ; et aussi se ce li estoit grevable, ensi ke s'aucuns parlast en se grevance. L'autre manière puet estre prise par regart à ceaus avec cui on vit; aussi con se cil faisoient aucune grande deshonnesté u parlaissent trop deshonestement si k'il n'afrist mie à lor estat, u desisent choses moult grevables et par ce cis ki ceste vertus aroit le contre desist, une petite tristece lor porroit et deveroit et doit cis bien faire. Li autres si est que cis vertueus en autre manière parole as grans signours et à moiiens u petites gens, et as amis, et as privés et as estranges, et à cascun parole selonc ce k'il est avenant. Li cinkime propriétés si est ke cis aucune fie, si fait tristece

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, vi, 7-9.

un petit celui avec cui il a conversation, quant il regarde k'après il pora par ce avoir plus grant délit; ensi k'il blasmeroit aucunes paroles u fais deshonestes, pour ce k'après il en pust avoir plus grant honeur et profit. Et tex est cis abis et li moiiens de ceste vertu, lequel encor n'ait-ele bien propre non, poriemes nomer afabilité, et celui ki l'a affable. Cil ki en paroles se voelent rendre délitable, mokeries dire ne doient, ki soient en aucun diffamant, ne dont on courouchier se puist, car cil sunt à kierke à ceaus avec lesqués il demeurent et de legier haïr se font. Et cis ki sourhabonde en délitant en toutes choses, se pour autre chose ne le fait, fors pour délit, cis puet estre apielés plaisans. Et s'il pour autres choses le fait, si con pour avoir à aquerre u aucune chose qui à proufit apertiegne, cis est dis blandissieres : et cis ki tous les fait tristes, est, si con deseure est dit, apielés tenchieres. Et ces deus extrémités, pour ce ke li moiiens n'est mie bien par propre non conneüs, sanlent avoir opposition ensanle; et toutevoies sanle li visces défaillans pires ke li sourhabondans, par quoi au moiien est plus contraires.

CHAPITRE LIV.

Cis capitles détermine de vraietet et des visces contraires [1].

Selonc ce ke deseure est dit, k'en conversation de paroles pooit-on entendre deus manières ; et en l'une moustret avons qu'il i a sourhabundance, moiien et défaillance; or parlons del autre ki est selonc ce ke les gens en le compaignie de ciaus avec lesqués il ont conversation se main-

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, vii, 1-9.

tienent faussement u vraiement en paroles u en fais. Et de ceste vertu est bien mestiers c'on parole. Car ele a mout grant mestier en le vie humaine. Li visces qui est sourhabundans à la vertut dont à parler entendons, si est apelée vantise et cis ki l'a vanteres. Chis ci si est en ce k'il faint en paroles u en fais aucunes choses glorieuses et loïables et honnorables, ki ne sunt mie ensi comme il les fait entendant; et ce puet estre en deus manières: l'une pour ce k'il faint aucunes choses qui ne sunt mie; l'autre pour çou s'aucune chose est, si le faint-il plus grande k'ele soit. Cis ki est ou visce défaillant si puet estre dis menteres, fengieres, et cis est aussi en deus manières : l'une pour ce k'il noiece d'onneur u de gloire u de loenge ki en lui u en autrui est. u por ce ke ce k'en est, il le dit meneur k'il ne soit. Et cis ki ce moïen a puet estre només vrais. Et c'est cis ki ce k'il est de lui et en lui reconnoist ne point ne le noie; et ensi ce k'il dist de bouche de lui, il le conferme par œvres en tel manière ke les œvres des paroles ne se descordent point. Dont nos poons dire ke vérités en paroles si est quant les paroles des choses dont on parole ne sont point descordans et ensi est ens ès choses et d'eles comme on en parole. Ces œvres si pueent estre faites pour deus choses : l'une pour aucune autre chose ke pour li-meismes; ensi con s'aucuns noioit k'il ne fust mie teus comme il seroit pour paour u doutance : une autre manière, nient pour autre chose il ne noie, fors pour ce k'il se délite en teles mençoignes à dire et plus li plaisent que li voir; et c'est propre et apiertient al abit selonc lequel il œvre. Car cascuns selonc ce k'il est et son abit, il œvre et dist, et sa vie selonc ce maine. Par l'usage ke les gens mainent les connoist-on et li encontres dou visage dou sage le fait connoistre. Li aournemens dou cors, la risée de dens et li aler des gens avec lor parler font

sovent d'iaus signes [1]. Ore en ces ki dit sunt, mençoigne si est selonc li malvaise et fait à fuir et à blasmer, et voirs, vérités est bonne et fait à loer et à poursivir. Pour ce sont fait li signe et li parole trovée, k'ele représentacion face des choses selonc ce ke eles sunt ; et pour ce se uns hom représente les choses par mençoigne autrement k'eles ne soient, il n'œvre mie selonc droit ordene. Mais ki voir dist, il œvre selonc droite ordene. Dont chose manifeste si est ke cis ki voir dist tient le moiien ; car il senefie le chose selonc ce k'ele est. Dont vérités si est en une yweleté ki est moiiens entre grant et petit. Et cis ki nient voir dist, il est en extrémitet, car u il sourhabonde en ce k'il dist plus k'il ne soit u il défaut en ce k'il dist mains k'il ne soit ; par quoi il apert ke tot doi font à blasmer, mais plus li vanteres, car il se depart plus de vérité. Disons dont de ce moiien et dou véritable. Ne n'entendons mie à parler dou véritable, selonc ce c'aucuns dist véritet en justice ne en quelconques chose ki à justice apertiegne : car ce apertient à déterminer ci-après, là ù on parlera de justice, comment on i doit voir dire et comment on i ment. Mais ci entendons à parler selonc ce k'aucuns a par abit manière de dire véritet et ce moustrer par œvres et ens ès choses ki à justice n'apiertienent et fors de justice. Ensi con de le vertut dont maintenant devant avons parlet, ke cis ki l'a ne vit mie en compaignie délitablement pour amour k'il ait à chiaus avec lesqués il vit, mais sans plus selonc le manière del abit ki à che le muet : ensi chis voir disans ne dist mie voir pour justice ne par droiture, mais par la manière et l'abilité k'il a à voir dire. Et cis s'amesure en dis et en fais, ensivant sourhabondance et défaute : ces entendés enterinement, et

[1] *Eccli.*, xix, 26-27.

grasce bonne vous venra. O jouenes, parole à pènes en te querelle et se deus fies on te demande, ta bouche ait bone response [1]. Il sunt aucun ki trop apareilliement à parler commencent, puis sans frain et sans droit ordene se défi-nent, et sunt aucun ki tart à parler commencent, mais une fois commenchant, manière de parler garder ne sevent. Dont nécessaire est ke ne mie sans plus nos regardons ce ke nos commençons, mais aussi par quele discrétion nous le parfurnirons. Pour ce ke cis ki en ces paroles crient à estre repris, premiers doit bien examiner ce k'il doit dire : par quoi entre le cuer et le langue soit uns droiturier juges soutivement pensans, se li cuers droiturières paroles offre, ke li langue puist metre avant ou jugement des oïans. Cis voir disans ayme vérité et voir dis, et ès choses là ù gaires de force n'a, si dist voir u mençoignes, ensi comme ès choses ki grever ne pueent. Et aussi ens ès choses là ù li voirs dire porroit porter preut u damage, dist aussi voir, si con cis ki a horreur u ascre de mentir, si con de choses vilaine, et ne le lait mie sans plus pour le grevance d'au-trui, mais pour le mal et le déshoneste ki est ou dire men-çoigne. Li voir disans desdaigne failir de raison par men-çoigne, ne mie por ce, se mentir vieut, il ne sace, mais pour l'amour de vérité, il desdaigne faus à dire : de tout droitu-rier estat se depart, ki en paroles mençoignables grevans s'acoustume. Et cis voir disans si fait à loer. Et con fort soit tousjours le droite véritet ataindre s'il avient k'il décline dou moiien, il ayme mieus à décliner ou mains k'ou plus, par quoi il die mains de lui k'il n'i ait, ke ce k'il plus desist : et ce sanle plus grant sens et plus raisnable chose, pour ce ke les gens ki sourhabondent en parlant d'iaus sunt aucune fie chergable à ciaus avec lesqués il demeurent : car

[1] *Eccli.*, xxxii, 9-11.

par ce sanlent-il à chiaus avec lesqués il mainent, k'il les voelent sormonter et ce ne vieut nus d'autrui volentiers.

CHAPITRE LV.

Cis capitles détermine des visces contraires à vraieté.

Des visces poons ci après parler, dont il avient k'aucuns ki se vante et dist autres choses de lui-meismes qui mie ne sunt ensi, u il les dist plus grandes k'eles ne soient, nient pour autre chose, fors pour ce k'il se délite en teles mençoignes à dire; et cis a sanlance de malvaistet, pour ce k'il des mençoignes s'esjoïst. Car ce vient de malvaise ordenance de son corage et toutevoies cis n'est mie dou tout malvais; car en ce il n'entent nul malisce et nul mal à nului, fors que délit, k'il en ces mençoignes a dou dire, et tel nomm'-on menteur. Les meurs des gens mentans sont sans honeur et lor confusions est sans departir avec aus; li sages véritables en ses paroles se fait connoistre et s'est plaisans à grans signeurs [1]. En une autre manière se vantent aucun pour gloire et pour honour c'on lor face et qu'il quierent, et cil ne font mie trop à blasmer, pour ce ke gloire et honeurs ont une affinité as choses honestes, pour lesqueles aucun sunt loet et honneret; dont ce k'il mentent, c'est pour aucun sanlant de bien k'il voelent c'on tiegne d'aus, et ensi a lor vantise comme un rain de bien : car il voelent c'on tant tiegne de bien d'eaus k'il soient honneret; dont il se vantent de ces biens pour ce k'il voelent estre honneret. La tierce manière de vanter si est quant aucuns se vante pour aucun proufit k'il bée à aquerre par cele van-

[1] *Eccli.*, xx, 28-29.

tise, et ceste si est pire, car pour menre bien on i ment. De quoi vantise n'est mie de ce k'aucuns a en lui u n'a mie ce dont il se puet vanter; mais en ce est vantise c'aucuns eslist à dire plus de lui k'il n'en soit u ce ki n'est mie. Car vanteres si est nommés selonc l'abit ke tele élection ensiut, ensi c'on dist de cascun menteur c'on tient pour menteur, pour ce k'il eslist mençoignes à dire u pour ce k'il s'esjoïst de mençoigne, u por ce k'il ment pour désir de gloire et d'onnour et de proufit. Dont manifeste cose si est ke cis ki pour délit et déduit se vante et en ce s'esjoïst, il se faint de toutes choses, ne fait force desqueles; et cil ki se vantent pour honeur et pour loenge, il se faindent en choses ki sanlent honnerables et loables, ensi con sunt les vertueuses œvres : ki pour loenge u gloire se vante, il amenuise le secret de se conscience. Li autre, ki se vantent pour avoir à aquerre, se faindent ens ès choses dont aucun se délitent, autrement ne gaigneroient-il nient : et ce gardent, et avisent bien cil ki ensi se vantent, ke ce dont il se vantent est tel ke cil devant lesqueus il se vantent ne s'en apierchoivent point[1], encor soit-ce mençoigne; ensi ke lor mençoigne ne puet mie estre bien apiertement provée. Ensi con li fisiciens, pour ce ke cascuns désire santé, ne puet mie le mençoigne legièrement estre seüte. Et tele vantise ki est pour honeur si puet estre dite vaine gloire et cis vains glorieus ki désire à aparoir en le bouche des gens par loenge, encor ne soit-il dignes, dont il dist tex choses de lui et autres moustre par fais ki en lui ne sont mie[2]. Gloire si est li bone renomée ki ceurt des gens par le monde; gloire deffent

[1] Var : *Ke ce dont il se vantent, cil asquès il se vantent ne s'en aperchoivent point.* (Ms Croy.)

[2] Depuis le commencement de ce chapitre, l'auteur traduit Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, vii, 1-13.

par quoi cis ne soit mors ki est dignes de loenge; bonne renommée en ténèbres a se resplendissence. Pour ceste vaine gloire dist li evvangiles [1] k'il estoient dis virgenes, les cink sages et les cink [2] foles; les sages prisent oile en lor lampes et les foles non; et cestes devoient aler à unes nueces. Ensi con li espous demoroit à venir, les sotes virges disent as sages: « Donés-nous de vostre oile, car nos lampes estindent. » Lesqueles respondirent : « Par aventure pour çou k'il ne poroit soufire à vos et à nous, alés à vendeurs et s'en acatés. » Ensi k'eles en alèrent por acater, li espeus vint, et icelles ki apareillies estoient entrèrent olui et li huis fu clos; et quant celes vinrent d'acater, elles n'i peürent entrer. Les nueces, c'est li espousaille ke li bonne ame fait à Dieu au jour du trespas du cors; li lampes ses bonnes œvres; li oiles li grasce ki par ces bonnes œvres et en intention de Dieu aquiert. Celes ki point d'oile n'orent en lor lampes, senefient ciaus ke encore facent-il bonnes œvres, si ne le font-il mie pour le bonté ki est en l'œvre, mais u pour honeur u vaine glore; et cist vont quérir l'oile et le grasce à vendeurs, ki les bonnes œvres n'ont ouvrées fors pour le vaine gloire de le loenge des gens, liquele est à vendre; et cis oiles plus ne dure k'en cest monde; et pour çou les cink foles virges ki point n'orent d'oile ne de grasce divine de vertu ne de raison, ne peürent entrer as nueces avec cele noble compaignie, ki de vraie grasce et viertueuses œvres estoit raemplie. Ceste vaine gloire fuir devons; car sovent quant li loenge humaine le bonne œvre acompaigne, le corage del ovrant mue, laquele loenge encor ne fust-ele désirée u seüe, toutes voies offerte fait délit [3].

[1] *Ev.* S. Matth, xxv, 1-10.

[2] Var : *Cieunc.* (Ms. Croy.)

[3] Pour ce qui suit, jusqu'à la reprise du texte d'Aristote, cfr. S. Thomas, *Somme théol.*, 2e s., 2e p. qq. cxxxii et cxi.

Et de ceste vaine gloire naissent sept maises brankes, selonc les propriétés ki en li sunt, pour ce ke cis ki a vaine gloire ne vieut sanler desoustrain à nului ; il n'est mie obéissans à ciaus asqués il doit obéir, dont il refuse obédience. Et pour çou k'il vieut aparoir estre sovrains, si vieut-il par paroles vaincre, dont il devient tenchieres ; et pour ce qu'il vieut estre loés, si est vanteres en tous les biens pour lesqués on loe les gens, soient cil bien de vertut u bien de fortune, si con richeces, gentilleces, poissances u tex choses. La quarte branche si est ypocrisie, quant les gens se faindent en lor fais autre qu'il ne soient, pour çou k'en aucune manière de gens soient loet. Li cinkime si est pertinance, c'est-à-dire propre sens, en deffendant ses meffais et dis, par ce c'on ne voie u perchoive ke cis ait erre. Li sisime, discorde, ki encontre toutes paroles prent le contraire par vaine gloire et aparoir en loenge. Li septime est présumptions de noveles choses, par lesqueles aucuns dist ou contrueve chose nouvelle pour estre loés. Entre loenge, gloire et révérence et honeur, a différence. Loenge est quant on dist bien d'aucun en tiesmoignage d'aucune excellence ki en li doit estre : gloire est li biens et li solas ke les gens ont de le loange et de le boine renomée ki d'iaus keurt par le monde. Révérence est une manière d'obéissance, par une manière de cremeur u de doutance, et se sieut-on faire as signeurs, soient boin u malvais : honeurs est moustrance de révérence u d'obéissance, en tiesmoignage d'excellence, maiement de vertut, c'est à-dire que celui proprement honeure-on, qui on fait obéissance, pour le vertu ki en li est u estre i doit. Et encore soit en orguel u en vaine gloire appétis de propre excellence, si a il entre ces deus différence. Car li orguilleus si apert à soi-meisme estre grans de soi-meismes. Cis ki a vaine gloire, désire à

aparoir en le bouche de gens par loenge defors. Li faintres[1] ki est ou visce défaillant, ki se fait et mains dist de lui k'il n'en soit, si est plus gracieus en compaignie que li vanteres, car il sanle k'il ne dist mie ces choses pour conquest k'il bée à avoir; mais il sanle k'il li face pour cremeur de ce k'il ne cheïst en orguel, s'il se met plus bas k'il ne devroit; et en ce li faut sens, quant au moïen adrecier ne set. Et à tel visce est molt sanlans ypocrisie. Tous faingnieres en ce ke véritables u droituriers désire à aparoir, de tout en tout ne se moustre mie estre nés u bons. Car quant aucun par ypocrisie entreprent par sanlant aucune vertut, covertement soi-meisme as visces se semont. Dont on sovent s'esmerveille quant cis ki de tant de vertus sanle estre plains, de tant de maises œvres est cunchiiés; mès n'est mie merveille, quant par le biauté de le couleur de vertu fainte ki dehors apert, li noiretés de visces, ki dedens enclose est, soit en aucune manière coverte. Tout ypocrite, quant par le netetet de chaesté s'eslière, sovent par l'ordure d'avarisce s'enorde; souvent quant par le vertu de largece biaus apert, par les ordures de luxure est cunchiiés; souvent quant par le biauté de chaesté et de largece est vestis ensi con por l'amour de justice, de le durté de cruauté est oscurcis : sovent de largece, de chaesté, de pité par bel regars est aournés, mès entremellée l'oscurté d'orguel est conneüs. Tout ypocrite, pour ce ke le vie des bons est faignans et resanlans, le loenge de bons et justes à soi atrait, et autrui est ce k'ensi tolt. Molt de gent quièrent avoir vertus, mais le labeur des vertus il fuient. Estre humle voelent, mais ne mie sans despit; estre content de lor propres choses, mais sans nécessité; estre chaste il voelent, mès ke ce soit sans amagris-

[1] Var : *Faignières*. (Ms. Croy.)

sement de cors; estre patient, mais sans tençon estre ne voelent. Aucun a sa char de luxure refrenée, mais encor sa pensée n'a mie d'avarisse rostée; uns autres le caurre d'avarisse a vencue, mais encore le force de luxure n'a desous mise; uns autres le rébellion de patience a abatue, mès le vaine gloire n'a mie vencue; cist ypocrite u faigneur moult menachent de contrester as visces, et quant il se hontient d'emplir ce k'il dient, desous le fais d'un autre visce sunt rapelé, et ensi vaincu par un autre visce suefrent ce ke plainement quidoient avoir vencu. De malvais ypocrites et faigneurs, les sentes de lor voies sunt molt envolepées; car s'ensi comme vencue une mauaisté il ostent, lor piés toutevoies, l'autre régnant en celi meisme qu'il quidoient avoir vencue retrébuchent. Mout de gent se faignent d'iestre u de resanler ce k'il ne sont mie, dont li œvre de le vertu d'aucun autre fait connissaule le corage : car ki pour religieus se tient et se langhe ne rafrène, de celui est vaine li religions. Et sachiés k'en le langhe très-durement se fait li ypocrites connoistre ; car ki auques en fais ou en dis le point, maisement tenir se puet ke se langhe à nient ordenées paroles ne laissent. De quoi on raconte d'un mestre ki pour philosophes voloit estre tenus, k'uns dist k'il proveroit s'il estoit philosophes : si le comencha à laidengier por vir s'il poroit soufrir : car philosophes doit estre soufrans. Cis soufri et puis dist : « Or pues-tu savoir que je sui philosophes. » — « Voire, fist li autres, se tu te fuisses teüs. » Cis comment ke se faindist, se langhe ne pot rafrener. Ki d'un visce apiert se moustre, souffissaument donne à entendre k'en autres vertus n'est mie parfais. Souvent avient quant li face d'aucun est par abstinence paile, li vie de celui est loée. Lués vient vaine gloire en le pensée dou junant avec paroles hauteines et ensi cis maus covers le

bien apert estaint. [1] Cis visces de faintise avient en pluseurs manières, quant aucuns noie fort aucunes choses ki à honeur et gloire apertienent. Ensi con Socrates ki estoit trop boins clers et disoit k'il ne savoit riens. Aucun aussi se voelent moustrer en petites choses et apiertes et conneüs, ki ne faignent point d'iaus plus grant chose k'il n'en soit. Et tes effés et œuvres si sanle aucune fie vantise et ypocrisie, si que quant uns grans sires viest dras de buriel u tés ki n'apartienent pas à son estat; et en che li sanle k'il plus soit essauchiés, quant bien le puet amender. Aucun si sunt ki moïenement usent de ce visce; car de tout il ne noient mies les glorieuses et honorables choses, ne il ne prendent mie aussi trop basses choses, et de ce visce usent en choses ki ne sunt mie manifestes et tel sanlent estre plus gracieus, si con dit est; et plus est contraire au voir disant li vantères ke faintères, car il est pires; si con dit est, li pires visces est tousjours à le vertu plus contraire.

CHAPITRE LVI.

Cis capitles détermine d'une vertut ki tient le moiien en jeus et en gas pour gens faire rire et des vices contraires [2].

Après ce ke parlet avons des vertus ki sunt en compaignie des gens selonc certaines paroles, or parlons de cele ki est en gieus et en gas. Et premiers si devons regarder

[1] Reprise de la traduction d'ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, IV, VII, 14-17.
[2] ARISTOTE, *Mor. à Nicom.*, IV, VIII, 1-3.

que selonc ce ke simplement est maus ne ne puet avoir raison de bien, ne puet estre vertus. Se dont jeu u gas ne pueent avoir nule raison de bien, selonc les jeus ne poroit avoir vertu. Or a aucune raisons de bien en jeus en tant k'il sunt utle et proufitable à le vie humaine. Car ensi come uns homs ki labeure de cors désire et a mestier de repos, pour les membres travilliés reposer, car cis ki n'a repos ne puet longhement durer, ensi les gens qui corage sunt par pensées travilliet ont de repos mestier, lequel il aquièrent par jeuer et gas en paroles. Et con jeu et gas soient repos des corages ki sovent sunt travilliet par l'ententive pensée k'il covient sovent avoir en le vie humaine, il covient k'en jeus ait aucune raison de bien utle et proufitable; dont il s'ensieut k'en jeus puet estre une covenable parole de gens ensamble, en tel manière ke li uns die et oïe, ce k'il affiert à dire et à oiir et selonc ce k'il doit. Et grant différence a entre dire et oïr; car molt de gent covenablement et honnerablement oïent tels choses ki seroient descovenables et honteuses à dire; et en tous lieus, là ù il a différence des choses k'il covient par raison et de celes k'il ne covient, en teles puet-on trover sourhabundance, moiien et défaute. Dont puisk'en geus on puet ce trover, selonc geus pora dont estre moiiens, sourhabundance et défaute, dont les extrémités sunt visce et li moiien vertus. Li visces ki est sourhabundans en geus est cis là ù on quiert tousjours comment on face les gens rire. Et cil ki de tel visce sunt entecchiet aiment mieus à dire risée dont il puissent faire rire les gens, et plus s'en painent k'il ne facent de dire paroles bonnes et honestes. Et tés trueve-on ki plus volentiers dient paroles déshonestes et ki aucun de le compaignie puissent courrechier, k'il ne facent les autres rire. Et cil ki sunt défaillant sunt cil ki nule chose ne dient dont on

puist rire ; et se courouchent sans raison à ciaus qui lor dient ; et ciaus puet-on apeler aigres et durs, si con ciaus ki ne pueent estre amolliiet par délit de jeu. Cis ki tient le moiien est vertueus, ki moiienement se maintient en ces geus, k'il ne dist trop de risées, et bien les ot quant il affiert et ensi c'on doit.

CHAPITRE LVII.

Cis capitles prueve que li habis dont on a parlé devant apiertient as meurs [1].

Et que li movement selonc lesquex les gens sourhabundent u défaillent u le moiien tienent, soient en gieus et apiertienent as meurs et as vertus u visces, apert, quant tout autresi con li movement de defors de cors font connissables les dispositions du cors par dedens, ensi con li mains tranlans fait connissance de le maladie et de le disposition du cors, ensi par les vertus des gens de defors, si connoist-on les manières et les meurs de dedens ; si ke cis ki volentiers et sovent rit, est molt volentiers fol. Li fols en ses risées essauce se vois, li sages à paines coiement rira [2]. Sovent avient aussi ke cis ki en ces jeus sourhabonde, c'on le tient pour viertueus, le moiien gardant ; et c'est pour ce ke li pluiseur se délitent plus k'il ne doient ens ès jeus, dont sovent on prise ciaus ki trop en font et tient-on por

[1] Aristote, *Mor. à Nicom.*, IV, viii, 3-12.
[2] *Eccli.*, xxi, 23.

viertueus, pour ce k'il sunt gracieus, à ciaus ki ensi volentiers jeuent. Et à celui ki tient le moiien et l'abit a de le vertut, apertient à dire et à oiir, et ne mie trop parler paroles ki affièrent à home rassis et franc de corage et delivre de sierves passions. Trop à parler n'est mie sens; dont mieus vaut que les oreilles des gens soient désirant de paroles oïr que eles soient de gengles saoulées. Les oreilles saoulées li corages est saoulés et de là en avant voit-on envis le parlant. Or en tous lieus là ù on puet trover aucune chose faite covenablement, cele apiertient à vertut. Et il avient k'en geus on dist et ot aucunes choses covignables et afférans, par quoi celes apertenront à vertut. Et ce puet-on moustrer par le diverse manière des jeus. Car li jeus des gens rassises et frans de corage, ki de lor propre volenté entendent bien à faire, est autres que de ciaus cui corage sunt serf et de viles œvres. Et autre si sunt li jeu autre de chiaus ki estruit sunt et apris comment il doivent jeuwer, et de chiaus ki nient ne sunt estruit; dont il apert bien ke ens ou moiien habit de ceste viertut apiertient à dire et à oiir ens ès jeus toutes choses honestes et covenables et tés jeus jeuer dont on solas puist avoir sans autrui grevance. Car il a molt grant différence al honestet de gens à dire ens ès jeus honestes u vilaines paroles. Et kiconques tient ce moiien pour ce ke che ke li uns aime het li autres, par aventure ne l'ayme mie u het, si dist-il volentiers et gabe et jeue de ce k'il quide, que cil oient volentiers et fachent pour iaus à déduire et à déliter, sauve toute honnesté; car ce c'on volentiers ot, fait-on sovent quant on en vient en ayse et de ce c'on fait volentiers se déduist-on sovent quant on en ot parler. Dont au déduit de paroles puet-on auques connoistre qués choses les gens font volentiers; si con cil ki volentiers parolent de rikes sunt volen-

tiers tenant et aver, et ensi d'autres. Et ne mie toutes risées u gas il dist; car aucune fie li gas et les risées sunt aussi con tenchons. Quant on dist aucune risée dont les gens sunt diffamet u pueent estre, si se courechent et si fait gabois sunt deffendut. Il sunt aussi aucun ki mie ne sunt deffendut, ains affiert à dire pour les gens déduire et solatier, u pour çou k'il s'enmieudrent en aucuns fais. Car aucune fie puet-on gaber à celui; mais ke cis gas ne soit en lui diffamant, qu'il s'amende pour le gabois c'on a de lui fait. Dont cis ki ce moiien a, tient et veut en ses jeus iestre gracieus et en ses gaberies et en ses risées, il est loiieus à lui-meismes, car de se propre volenté et élection il eslist à dire et à oiir che ke lois et drois et raison ensegne c'on doit dire et oiir, et lait ce k'ele commande à laissier : et teus est li vertueus selonc ceste vertut. Et ce ke n'afiert à faire sachiés ciertainement ce n'est mie honeste à dire. Vostre parole, ki voisine est as meurs, devés commander honestes choses. Et li sourhabundans si dist et prent toutes les risées et les jeus et les gas là ù il puet, soit chose grevable u chose aidans, chose honteuse u honeste; force n'i fait, mais k'il puist faire les gens rire. Et moult sovent pour faire rire dient paroles si vilaines et déshonestes, ki n'afferroient néis encore à nul sage homme vertueus à oiir. Et de teus gens i a deus manières : car aucun si dient ces risées et ces gas pour les gens à confondre et vergoigne faire : et li autres le fait pour risée faire et n'i entent fors que rire et le solas dou rire. Et de ces deus manières, est li première li pire. Et tel gent si font à eskiver; car malvaises paroles corrompent les bonnes meurs. Et cis ki défaillans est, si est cis ki nule risée ne gas ne dist ne ne fait, ains li desplaist ce k'il en voit. Et en ce n'est-il mie vertueus, ki de tout en tout eskive le jeu; car c'est ensi con repos nécessaires à le

vie humaine. Et ensi, selonc ce ke dit est, nos avons trois vertus en le vie humaine, lesqueles sunt selonc la conversation et le vivre ensanle en paroles et œvres. Et si ont différence ; car li une si est en vérité en fais et en dis, et les autres deus si sunt selonc délit. Dont li une virtus est en paroles et li autres est en jeus.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.